201
52 E
14

Digitized by Google

Digitized by Google

648

PHILOSOPHIE

DE LA NATURE

TOME III

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Introduction à la Philosophie de Hégel, deuxième édition, revue et augmentée de notes et d'une préface, 1 vol. in-8° ..... 6 »

Logique de Hégel, traduite pour la première fois, et accompagnée d'une Introduction et d'un Commentaire perpétuel, 2 vol. in-8°... 12 »

Problème de la Certitude, 1 vol. in-8° ..... 3 »

Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina, in-8° 1 50

Inquiry into Speculative and Experimental Science, in-8°. Londres, chez Longman 3 50

History of Religion and of the Christian Church by Bretschneider, translated into English, in-4°. Londres, chez Longman... ..... 6 »

L'Hégélianisme et la Philosophie 3 50

Mélanges philosophiques ..... 5 »

Introduction à l'Histoire de la philosophie (seconde année) *et à la philosophie de l'histoire* ..... 2 »

Essai sur la peine de mort ..... 1 »

Deux fragments ..... 1 »

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

PHILOSOPHIE
DE LA NATURE
DE HEGEL

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS

ET ACCOMPAGNÉE

D'UNE INTRODUCTION ET D'UN COMMENTAIRE PERPÉTUEL

PAR

A. VÉRA

Docteur ès lettres de la Faculté de Paris,
Ancien professeur de Philosophie de l'Université de France,
Professeur de Philosophie à l'Université de Naples.

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE

41, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1866

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE LA NATURE

PASSAGE A LA VIE SUBJECTIVE.

§ 342.

Cette division de l'organisme universel et extérieur à lui-même de la terre, et de ces êtres microscopiques et transitoires (1) s'efface, en vertu de l'identité virtuelle de leur notion (2), dans l'existence de cette identité, dans l'organisme vivant, dans le sujet qui se construit lui-même ses membres (3), et qui se distingue et se sépare, d'une part, de l'organisme purement virtuel, de la nature physique universelle et individuelle (4), mais qui

(1) *Dieser nur punktuellen, vorübergehenden Subjektivität : de cette subjectivité passagère et ne contenant que des points.*

(2) Le texte a : *Vermöge der an sich seyenden Identität ihres Begriffs :* littéralement : en vertu de l'identité qui est en soi de *sa* notion. *Sa* se rapporte à division (*Trennung*, séparation), ce qui veut dire que la notion de cette division, ou, pour parler avec plus de précision, des deux membres de la division qui sont ici l'organisme de la terre, et ces points microscopiques vivants, est virtuellement, ou en soi la même. On peut donc voir qu'en traduisant les mots *ihres Begriffs* par *leur notion*, nous n'avons pas altéré la signification du texte, mais que nous l'avons, au contraire, mieux déterminée.

(3) *Der ad ihr selbst sich gliedernden Subjectivität : de la subjectivité qui se construit ses membres, ou se partage en membres en elle-même :* c'est-à-dire, dont les membres ne sont pas extérieurs les uns aux autres, comme dans l'organisme terrestre, mais ils forment une unité interne et indivisible, ainsi que cela est expliqué par ce qui suit.

(4) *Die physische allgemeine und individuelle Natur*. Ces mots doivent

trouve, d'autre part, dans cette puissance les conditions de son existence, et le *stimulus*, ainsi que les matériaux de son processus (1).

être entendus dans le sens hégélien, et tel que ce sens se trouve précisément déterminé dans la seconde partie de la *Philosophie de la nature*.

(1) Ici, comme dans ce qui suit, il ne faut pas perdre de vue ce point sur lequel nous avons déjà insisté à plusieurs reprises, savoir, que l'organisme, et surtout l'organisme animal (voy. §§ 349-353) constitue la fin et l'unité de la nature, cette sphère pour laquelle toutes les autres sont posées, et où elles se retrouvent comme elles peuvent et doivent s'y retrouver, c'est-à-dire organisées, transformées par la vie, ou, si l'on veut, vivifiées, dans l'acception propre du mot. On a été surpris de découvrir l'électricité dans le sang, dans les excréments, etc., et l'on conçoit cette surprise, car on est toujours surpris de rencontrer ce qu'on ne s'attendait pas à rencontrer. Mais en examinant la chose de près, on verra que c'est bien plutôt du contraire qu'on devrait être surpris, c'est-à-dire que l'électricité ne fût pas dans l'organisme, car la nature entière se concentre et doit se concentrer dans l'organisme, par là même que la nature est un système, ou, si l'on veut, que la raison est dans la nature (voy. *Introd.* du traducteur, vol. I, ch. IV et V). Or, dire que l'organisme ou la vie est l'unité concrète et systématique de la nature, c'est dire, d'une part, que les autres sphères de la nature existent d'abord séparément, et d'une manière plus abstraite ou moins concrète, mais en formant, chacune dans ses limites, un tout systématique; car les parties d'un système sont, elles aussi, nécessairement un système (voy. *Introd.* du trad., vol. I, ch. V); c'est dire, d'autre part, que la vie n'est qu'autant que ces sphères sont, ou, ce qui revient au même, que ces sphères sont des présuppositions de la vie, et des présuppositions qui, par cela même, ne possèdent hors de la vie qu'une existence abstraite et, en quelque sorte, fragmentaire, et que c'est précisément dans la vie qu'elles atteignent à leur unité. Il suit de là que la vie est non-seulement l'unité, mais l'*unification* de la nature, et qu'elle n'en est la vraie et réelle unité qu'autant qu'elle l'unifie. En d'autres termes, la fonction de la vie consiste à reproduire la nature entière dans son unité, et les différents moments de l'idée organique marquent comme autant de degrés à traverser et dans lesquels cette unification se trouve réalisée. Or, ce mouvement de l'idée organique ne peut se faire que conformé-

(*Zusatz*). Le manque de cette détermination de l'être organique, et, en général, de l'être organique immédiat,

ment à sa nature, à sa forme et à sa dialectique absolues; ce qui veut dire que la vie doit partir de la sphère la plus universelle, la plus immédiate, et, par suite, la plus élémentaire et la plus indéterminée, pour s'élever à la vie concrète et complétement développée. Cette vie ou cet organisme immédiat et universel est l'organisme terrestre. Et, en effet, la terre, en tant qu'individu universel et dont l'individualité est la condition et la possibilité de toute individualité particulière et déterminée, la terre, disons-nous, n'est pas seulement une planète, elle n'est pas seulement le substrat de l'eau, du feu, etc., ou du magnétisme, de l'électricité, etc., ou bien encore, elle n'est pas un simple cristal, mais un individu universel organisé; et, par suite, ces déterminations sont dans la terre en tant qu'être organisé, mais elles y sont, par cela même, transformées par l'organisme terrestre. En d'autres termes, on voit ici se reproduire ces déterminations, — les rapports planétaires, mécaniques et physiques, le processus météorologique, l'atmosphère et les phénoménes dont elle est le théâtre, — mais on les voit se reproduire comme des déterminations qu'on a traversées, ou, ce qui revient au même, comme des déterminations subordonnées et élevées à l'unité de l'organisme et de la vie. Maintenant, déterminer et entendre cette sphère de l'organisme terrestre, c'est un des points les plus difficiles de la philosophie de la nature ; et la difficulté vient précisément de ce qu'on a ici une première unité, une unité immédiate et indéterminée, qui, d'une part, n'est plus une simple unité chimique, mais qui, d'autre part, n'est pas encore non plus l'unité organique développée. C'est l'ébauche de la vie, mais ce n'est pas la vie. A cet égard, nous appellerons l'attention sur les points suivants qui éclairciront et compléteront ce qui a été dit §§ 337-344. *a*) Si l'on considère la figure de la terre, soit dans ses parties (continents, mers, atmosphère, etc.), soit, et plus encore, dans le rapport de ses parties, on verra qu'elle ne saurait s'expliquer ni par la pesanteur (rapports mécaniques), ni par la cristallisation, ni par l'activité chimique, et cela parce que c'est un centre, ou une unité plus concrète et plus haute qui contient et dépasse tous ces moments (*). *b*) La constitution géologique du globe, les formations grani-

(*) Nous disons *centre* ou *unité* parce que le vrai centre, ou centre absolu d'un système, est le principe qui en fait l'unité; de telle sorte que, si la vie fait l'unité de la nature, le centre astronomique sera un centre subordonné à

vient de ce qu'ici la notion est encore notion immédiate, qu'elle n'existe qu'en tant que fin interne dans l'élément

tiques et calcaires, les marnes, les glaises, etc., ne sont pas de simples agrégats mécaniques ou de simples terres, mais des puissances immédiates de la vie, des corps qui se sont appropriés l'air, l'eau, le feu, la lumière, et qui forment comme un soleil fécondant, selon l'expression poétique de Hégel (vol. II, p. 22), un soleil qui n'est plus un corps simplement lumineux ou un corps lumineux d'une lumière abstraite et immédiate, mais d'une lumière concrète et médiate ; et, par suite, non-seulement il manifeste la nature, mais en lui la nature se manifeste à elle-même et dans son unité. *c*) La position de la terre dans le système planétaire n'a pas seulement une signification astronomique, elle n'est pas seulement déterminée par une force ou raison mécanique, mais par une raison plus profonde. C'est que la terre, en tant que siége de la vie, n'est pas seulement le centre ou l'unité des mouvements planétaires, mais le centre ou l'unité de la nature (*). Sa position est, par conséquent, déterminée par cette finalité absolue de la nature, et elle se rattache à une série de momeuts qui sont les conditions ou présuppositions de la vie. On peut dire, à cet égard, que si l'on changeait la position de la terre il n'y aurait plus de processus météorologique, et, par cela même, il n'y aurait ni magnétisme, ni électricité, ni processus chimique, ni rapport entre ces divers phénomènes. En général, on ne voit dans la position de la terre qu'un fait purement mécanique, c'est-à-dire un fait déterminé exclusivement par la masse et l'attraction ; et comme les phénomènes météorologiques se lient intimement à cette position, on généralise ce point de vue et l'on y ramène ces phénomènes. Il y en a, par exemple, qui croient pouvoir expliquer les courants atmosphériques par l'action combinée de la lune et du soleil (**). Mais, tout en admettant la connexion de l'atmos-

la vie. Ou bien, on peut dire qu'il n'est qu'un moyen subordonné à cette finalité absolue de la nature.

(*) On pourrait se demander, à cet égard, si même l'aplatissement aux pôles et le renflement à l'équateur, qui ne constituent qu'un moment de la figure de la terre, sauraient s'expliquer par une simple cause mécanique, par l'action de ce qu'on appelle force centripète et force centrifuge. De toute manière, la forme absolue de l'idée intervient ici, comme dans toute autre opposition.

(**) Voyez, sur ce point, deux notes, l'une du P. Sacchi, et l'autre de M. Perville, insérées dans le *Bulletin international*, et reproduites par l'*Athe-*

de l'indifférence, et que ses moments sont les réalités physiques qui ne se sont pas réfléchies sur elles-mêmes, et

phère et des mouvements planétaires, il faut aussi admettre que la première constitue en même temps une sphère distincte, ayant une nature propre et plus concrète que le système planétaire, et qui, par suite, échappe à une détermination purement mécanique. Ainsi personne ne s'avisera d'expliquer l'air, l'eau, le feu, etc., par les mêmes causes ou raisons par lesquelles on explique le système planétaire. S'il en est ainsi, comment pourra-t-on expliquer les mouvements atmosphériques, magnétiques, électriques, etc., par ces raisons? Et n'est-il pas évident que l'atmosphère, l'air, l'eau, etc., et, par conséquent, ces mouvements aussi appartiennent à un autre moment de la nature que celui du système planétaire, et que vouloir ramener le premier au second, c'est confondre deux sphères distinctes et tomber dans la *μετάβασις εἰς ἄλλο γένος*? Et c'est ce qui deviendra plus évident encore si l'on considère l'unité de ces déterminations, car on verra qu'il n'y a que la terre qui puisse la réaliser, et la réaliser en tant qu'être organique, la vraie unité de la nature étant l'organisme. Et c'est dans ce sens que nous disions que l'organisme, ou, si l'on veut, l'idée, en tant qu'idée organique, est le principe déterminant de la position de la terre dans le système planétaire, et de tout ce qui se lie à cette position. La pesanteur est, sans doute, un moment, et un moment nécessaire de cette position, mais elle n'en est pas la raison dernière et déterminante (*). *d*) Les volcans et les sources. — Un

nœum du 25 juin 1864 avec quelques observations de l'amiral R. Fitz-Roy. Dans la première, le P. Secchi se borne à indiquer les relations qui existent entre les fluctuations barométriques et celles des barreaux aimantés. Mais, dans la seconde, M. Perville va plus loin, et il prétend expliquer les mouvements atmosphériques par la pesanteur, et particulièrement par l'action lunisolaire, et ramener ainsi ces phénomènes à l'analyse mathématique, et, comme il dit, à l'analyse de Laplace. Or M. Perville tombe ici dans la même erreur que ces physiciens qui veulent ramener l'organisme à la chimie, ou la chimie à l'électricité, etc. Qu'il y ait des rapports entre les mouvements des corps célestes et les mouvements atmosphériques, on peut, on doit même l'admettre; mais il ne suit pas de là que les actions lunisolaires ou planétaires soient la cause spéciale et déterminante des phénomènes atmosphériques, pas plus que l'action chimique n'est la cause déterminante des phénomènes organiques.

(*) On dit : la masse est le principe de la position de la terre, de sa distance des autres planètes, de ses mouvements, etc. Mais, en admettant qu'il en est ainsi, pourquoi, demanderons-nous, la terre a-t-elle telle masse plutôt que telle autre? Faudra-t-il dire que c'est l'accident qui a déterminé cette masse? (Cf., sur ce point, notre Introduction, vol. I, chap. VIII.) Mais si c'est

qui ne constituent pas une unité opposée à cet élément indifférent. Cependant l'universel, le but, pénétrant dans

être est déterminé de plusieurs façons, et c'est l'ensemble ou l'unité de ces déterminations qui forme sa nature concrète et réelle. Qu'on prenne l'atmosphère, par exemple. L'atmosphère est d'abord l'air dans sa forme la plus abstraite; puis elle reçoit successivement les déterminations de la lumière, du processus météorologique, de la chaleur, du magnétisme, etc., comme elle est aussi un des moments des phénomènes chimiques et organiques; et ces déterminations constituent, en même temps, des déterminations de la nature, ou, pour mieux dire, elles ne sont que des déterminations de l'idée de la nature elle-même. Et en les considérant au point de vue de la finalité, on pourrait dire qu'elles constituent comme autant de fins subordonnées, des moyens, et, en quelque sorte, d'intentions qui viennent tous s'unir et se fondre dans une intention et une finalité absolue. Par conséquent, autre est l'atmosphère dans la formation de la pluie, par exemple, et autre elle est dans les phénomènes organiques qui se produisent en elle, et dont elle est une condition et un élément essentiel. Et c'est de cette manière aussi qu'il faut considérer les volcans. Il faut les considérer, voulons-nous dire, dans leurs différentes déterminations et dans le rapport ou l'unité de ces déterminations. Pourquoi y a-t-il des volcans? ou, ce qui revient au même, quelle est la fonction des volcans dans la nature? Car l'existence des volcans n'est pas un accident. Elle n'est pas plus un accident que la pluie, que la chaleur, etc., ne sont des accidents, et, par conséquent, les volcans se lient à l'unité ou à l'idée de la nature, et ils en constituent un moment essentiel. Or l'idée du volcan est une idée concrète; c'est une idée plus concrète que celle de l'eau, du feu, etc., du processus météorologique, du magnétisme, et même du chimisme. Elle contient tous ces moments, mais elle les dépasse. C'est comme l'organisme végétal ou animal qui contient le dynamisme et le chimisme, mais qui, par là même qu'il les contient, les dépasse. Voilà pourquoi on ne saurait

l'accident qui a déterminé la masse de la terre, ce sera aussi l'accident qui aura déterminé la masse du soleil et celle des planètes en général, et, par suite, leur distance et leur mouvement, et non-seulement leur distance et leur mouvement, mais tout ce qui se rattache à ces déterminations, ne seront qu'un composé d'accidents. Par conséquent, la masse et les déterminations mécaniques de la masse, sont elles-mêmes déterminées par une raison, une finalité, une idée supérieure, qui ne saurait, par cela même, s'expliquer par elles.

cet élément, revient sur lui-même; son indifférence est un moment exclusif qui revient à un état négatif, et se

expliquer les volcans ni par le feu central, ni par une cause soit mécanique, soit dynamique, soit chimique (*). L'activité volcanique non-seulement n'est pas une activité accidentelle, mais elle n'est pas non plus une simple activité négative ou destructive, ainsi qu'on se la représente ordinairement (elle n'est pas plus destructive que l'orage et la tempête ne sont des phénomènes destructeurs), mais une activité formative et organisatrice. Ces ouvertures qui s'enfoncent dans les profondeurs de la terre ne sont pas des failles formées accidentellement, soit à la suite du prétendu refroidissement du globe, ou de toute autre façon, pas plus que la bouche et le canal intestinal ne sont des ouvertures accidentelles dans l'animal, mais ce sont des canaux aspiratoires et respiratoires qui joignent l'intérieur et l'extérieur du globe (**), qui font circuler, entretiennent et combinent leurs substances diverses, la chaleur, l'air, les gaz, les terres, etc., formant et réalisant ainsi l'unité de la nature, comme elle peut être réalisée dans cette sphère. Les

(*) Comme on le sait, les physiciens ont donné des volcans différentes explications qu'ils ont successivement abandonnées. La théorie chimique, qui avait été surtout proposée par Davy et d'Ampère, a eu le même sort, et Davy en reconnaît lui-même l'insuffisance, dans son dernier ouvrage, *Consolations in travel and last days of a Philosopher*. Mis comme aux abois, les physiciens se sont maintenant rejetés sur l'hypothèse du feu central, avec laquelle ils prétendent expliquer tous les phénomènes volcaniques, tels que les salses, les émissions gazeuses, les sources thermales, etc. Nous avons examiné cette hypothèse (vol. I, Introduction, chap. VIII, p. 119 et suiv., chap. IX, p. 147, note 2; § 288, p. 453, note 1; et vol. II, § 340, p. 40 et suiv.), et nous croyons que plus on l'examinera, et plus on la trouvera inadmissible. Sans entrer ici dans de nouvelles considérations, nous nous bornerons à faire observer que, lors même qu'il y aurait un feu central, ce feu ne saurait expliquer les phénomènes volcaniques. Il ne saurait pas plus les expliquer que la mer et les fleuves n'expliquent la pluie, les nuages, les vents, etc., bien qu'on puisse admettre qu'ils entrent comme éléments essentiels dans la formation de ces phénomènes. Les phénomènes volcaniques, ou, si l'on aime mieux, la vulcanicité forme un moment distinct de la nature. Elle présuppose, il est vrai, d'autres moments, mais elle n'en constitue pas moins un moment distinct. Nous ajouterons que l'eau entre aussi dans ces phénomènes. On a déjà observé que les volcans, à quelques exceptions près, sont situés dans le voisinage de la mer. De toute façon, les irruptions boueuses, chaudes et froides attestent l'action de l'eau.

(**) Pour qu'un volcan proprement dit se forme, il faut qu'il s'établisse une communication permanente entre l'intérieur et l'atmosphère, entre les profondeurs de la terre et sa surface.

pose comme individu (1). La substance ne se partage pas seulement en termes différents, mais en termes absolu-

volcans sont le foie de la terre, suivant l'expression de Hégel (§ préc., p. 427). On pourrait dire aussi qu'ils sont son canal intestinal, le canal qui absorbe, sécrète et excrète, qu'on nous passe l'expression, la matière terrestre. — Des considérations analogues s'appliquent aux sources et aux cours d'eau. Nous voulons dire que les sources et les cours d'eau appartiennent eux aussi à cette sphère de la nature, et que, par conséquent, ils ne sauraient non plus s'expliquer par des causes purement mécaniques ou chimiques. Ainsi, par exemple, en admettant même qu'ils soient alimentés par les neiges et la pluie (*), il est clair qu'ils sont autre chose que la neige et la pluie, qu'ils sont fondés sur un autre principe, et qu'ils remplissent une autre fonction dans la nature. L'eau de source (ou des sources) est une eau vive — on pourrait dire vivante — en ce qu'elle jaillit du sein de la terre comme un produit spontané et intarissable (*perennis*) de cette dernière. C'est la production du sang et des liquides par l'organisation. Et les cours d'eau sont les vaisseaux qui portent et répandent partout ce sang et ces liquides. Les volcans représentent dans l'organisme terrestre le principe igné, les sources le principe aqueux. Le volcan est une combustion spontanée de la terre, les sources sont comme le principe qui modère ou éteint cette combustion. Tous les deux ont leur origine dans les profondeurs de la terre, par là qu'ils sont destinés à pénétrer de leur substance et de leur action la masse terrestre.

Pour le complément de cette note, voyez ce qui suit dans ce même §, et §§ suivants.

(1) Le texte a : *Sich* (*das einseitige Moment*) *in die Negativität zusammennimmt, und Individuum ist:* littéralement : *il* (le moment exclusif) *se concentre dans la négativité et est individu.* Ici l'universel est le but, la finalité, car l'organisme et la vie réalisent la finalité de la nature, ou, pour mieux dire, constituent sa finalité réelle et actuelle. Mais ici on n'a d'abord que la finalité immédiate, la finalité qui, si l'on peut ainsi dire, se meut dans l'élément de l'indifférence, selon l'expression du

(*) Du reste, si les neiges et l'eau pluviale alimentent les sources et les rivières, on peut tout aussi bien dire qu'elles sont alimentées par ces dernières; ce qui ne veut nullement dire que la pluie et les sources sont une seule et même chose, et que la raison de la première est la raison des dernières, mais bien plutôt le contraire.

ment opposés, et tels que chacun d'eux est totalité (c'est-à-dire un terme qui se réfléchit sur lui-même, qui est in-

texte (*im Elemente der Gleichgültigkeit*), en ce sens qu'on a un organisme dont les membres sont encore extérieurs et indifférents l'un à l'autre, des membres dont la différence n'est pas encore le résultat d'une différenciation réelle et réciproque. Cependant, le but doit se réaliser, c'est-à-dire le but (l'organisme) immédiat et fini doit se poser comme but médiat et infini, lequel est un but *négatif* en tant que négation de la négation, et il est *individu* en tant qu'il individualise ou renferme dans son unité tous les moments précédents. Ainsi la vie véritable, c'est-à-dire la vie végétale, et plus encore l'animale, est la fin absolue de la nature, vis-à-vis de laquelle tous les autres moments ne sont que des moments abstraits qui, par cela même, ne peuvent atteindre à leur concrète et parfaite unité. On pourra demander si c'est, en effet, dans la vie animale que l'idée existe comme finalité absolue, puisque la vie animale est encore dans les limites de la nature, et qu'au-dessus de la nature il y a l'esprit, qui est la fin de la nature elle-même. On répondra que l'esprit est bien aussi la fin, mais qu'il est, de plus, l'esprit, c'est-à-dire la pensée, et la pensée de la pensée, ou l'idée de l'idée, c'est-à-dire encore l'idée qui existe et se pense en tant qu'idée et dans son unité, et à l'égard de laquelle et la vie et la finalité ne sont plus que des moments. Cf. sur ces points, §§ 248, 251, 336 et 337.— Nous croyons devoir placer ici le *Zusatz* du § 251 que nous n'avons pas donné dans ce §. « Le développement de la notion suivant sa détermination, suivant une fin, ou bien, si l'on veut, suivant un dessein, doit être conçu comme une position (*ein Setzen*, un poser) de ce que la notion est en soi ; c'est-à-dire comme une position des déterminations de son contenu qui arrivent à l'existence, et qui se manifestent non comme des déterminations séparées et indépendantes, mais comme moments qui demeurent dans son unité, en tant que moments idéaux, c'est-à-dire posés (*). On peut se représenter cette position comme une manifestation, ou comme un développement, ou comme un déploiement, ou comme une effusion de soi-même (*Aussersichkommen*, un sortir de soi-même), en tant que la subjectivité de la notion se trouve comme dispersée dans l'extériorité (*Aussereinander*) de ces déter-

(*) C'est-à-dire, en tant que moments que la notion ou l'idée a traversés et posés, et qui, à ce titre, sont des moments idéaux, et qui demeurent dans l'unité de l'idée.

différent à l'égard de l'autre, et qui est un d'après l'essence; et non-seulement cela, mais la substance se partage en termes ainsi constitués que leur réalité est cette unité, ou cette négativité même, c'est-à-dire elle se partage en termes dont l'existence forme elle-même le processus (1).

Ainsi la vie est essentiellement cette compénétration complétement fluide de toutes les parties, c'est-à-dire de parties qui sont dans un état d'indifférence à l'égard du tout. Car ces parties ne sont pas des abstractions, mais elles ont une vie substantielle, intrinsèque et entière; c'est une vie des parties, mais une vie qui se dissout sans

minations. Mais la notion ne se sépare pas d'elle-même dans ces déterminations, dont elle fait l'unité et l'idéalité; et, par conséquent, ce mouvement du centre vers la périphérie doit être aussi regardé du côté opposé, et être considéré comme un retour du dehors vers le dedans, comme un souvenir que c'est elle, la notion, qui existe dans ces manifestations. Par conséquent aussi, la marche de la notion qui est partie de son existence extérieure (*Aeusserlichkeit*, *extériorité* — espace, temps, etc.), consiste à revenir au centre, à rentrer dans elle-même (*Insichgehen*), c'est-à-dire à ramener à l'unité subjective l'existence inadéquate de son état immédiat et extérieur; et cela, non pour se retirer de ces déterminations et pour ne les laisser subsister que comme une enveloppe sans vie, mais bien plutôt pour qu'il y ait une véritable existence, une existence adéquate à la notion, pour qu'en d'autres termes il y ait ce retour sur soi qui constitue la vie. La notion brise le cercle de l'existence extérieure et se pose comme notion (*wird für sich*, devient pour soi). La vie est la notion qui est parvenue à ce degré où elle se manifeste comme telle, c'est la notion qui s'est déployée et est devenue transparente, mais qui est aussi ce qu'il y a de plus difficile à saisir pour l'entendement, par cela même que ce que l'entendement saisit le plus aisément c'est l'être abstrait et mort (*), en tant que celui-ci constitue l'être le plus simple. »

(1) Voyez page suivante, note 3.

(*) Parce que l'être concret, l'être où il y a mouvement et vie, est, en effet, l'être qui contient la contradiction.

cesse au dedans d'elle-même, et qui ne fait qu'engendrer le tout (1). Celui-ci est la substance commune, et il n'est le tout qu'autant qu'il est principe aussi bien que résultat; ce qu'il est en tant que réalité (2). Il est l'un qui unit les parties dans leur liberté. Il se partage en elles, leur communique sa vie générale, et les contient au dedans de lui-même, comme leur force, et leur principe négatif. Ce qui a lieu de cette façon, que les parties se meuvent dans un cercle propre et indépendant, mais où se trouve supprimée, en même temps, leur existence particulière et s'accomplit le devenir de l'universel. Cet universel est le cercle universel du mouvement dans la réalité individuelle, cercle qui, considéré de plus près, est la totalité de trois cercles, ou l'unité de l'universel et du réel, laquelle unité contient les deux cercles de son opposition, et le cercle de son retour sur elle-même (3).

(1) Dans l'être organique, la vie des parties, par là qu'elle est limitée, se dissout au dedans d'elle-même, c'est-à-dire elle se dissout par suite de sa propre limitation, et se fond dans le tout. Le tout est, en ce sens, alimenté et produit par les parties.

(2) *Als Wirklichkeit;* c'est-à-dire en tant qu'unité concrète des parties, — leur principe et leur fin, — *Grund und resultirende Totalität*, comme dit le texte; fondement des parties, raison pour laquelle les parties sont, et totalité qui présuppose ces parties et qui en résulte, mais qui les contient en même temps.

(3) Par cela même que l'organisme constitue la finalité et l'unité suprême de la nature, il constitue la sphère où la contradiction se produit de la manière plus profonde. Car plus l'être est concret et plus il est contradictoire; plus il est un d'une unité concrète et réelle, et plus la contradiction y est intense, parce que deux termes entrent d'autant plus en conflit qu'ils sont, d'un côté, plus différenciés, et, de l'autre, qu'ils sont tous les deux plus rapprochés de leur unité absolue, car ils participent tous les deux de plus près de cette unité, et ils veulent tous les deux devenir cette unité; ce qui fait précisément que, si leur con-

Premièrement. L'être organique est l'être réel qui se conserve lui-même, et qui parcourt au dedans de lui-

tradiction est plus profonde, leur rapport est plus intime aussi. D'où il suit que, dans ces conditions, la contradiction et le rapport du tout et des parties sont aussi plus intimes, et que, par suite, l'unité totale, ou la totalité est plus parfaite. C'est là ce qui a lieu dans l'organisme. Car l'être organique est non-seulement l'être le plus contradictoire de la nature, par cela-même qu'en lui se concentrent tous les moments et toutes les contradictions de la nature, mais parce que, d'un côté, chacune de ses parties se différencie du tout et des autres parties, et se pose comme indépendante et comme si elle constituait le tout, et que, de l'autre côté, elle se fond dans le tout et ne saurait être sans lui. Et le tout, à son tour, ne saurait être sans les parties, et se différencie des parties tout à la fois. En d'autres termes, dans l'organisme, la vie est partout; elle est dans chaque membre, comme elle est dans l'organisme entier; ce qui fait que le tout est dans chaque membre, et que chaque membre se pose comme tout, mais qu'en même temps chaque membre n'est qu'autant que le tout est, et qu'il se fond dans le tout. Pour exprimer cette unité concrète de l'être organique, Hégel emploie les expressions *tout*, *substance*, *universel*, *unité de l'universel et du réel*, parce que, en effet, ces déterminations se trouvent comme moments dans l'organisme. Mais ce qu'il veut exprimer par là c'est l'unité de l'idée, l'idée une de l'être organique. Cette idée est l'unité de l'universel et du réel (*Einheit der Allgemeinheit und der Wirklichkeit*), en ce sens qu'elle contient le moment de l'universel immédiat et abstrait, sa possibilité, en quelque sorte, et le moment de sa réalisation, deux moments où vient se résumer et se concentrer la réalité entière de la nature. — Cette évolution de l'idée organique s'accomplit à travers trois syllogismes, le syllogisme de la *formation*, le syllogisme de l'*assimilation* et le syllogisme de la *génération*, trois syllogismes qui se présupposent et s'appellent l'un l'autre, dont le second, tout en formant une opposition avec le premier, présuppose le premier, et est présupposé par lui; et le troisième, qui fait l'unité des deux premiers, présuppose, à son tour, les deux premiers, et est présupposé par eux; ce qui constitue l'unité concrète et achevée. Nous ferons observer, à cet égard, que ces trois syllogismes ne se réalisent d'une manière distincte et parfaite que dans l'animal, et dans la sphère supérieure de l'animalité, ce qui est conforme à la nature et au mouvement de l'idée qui pose d'abord ses moments, ses sphères abstraites et immédiates,

même les divers degrés de son processus. Il est à lui-même son propre principe universel, et il se partage en ses parties, lesquelles se suppriment en engendrant le tout. Le genre est ici du côté de l'être organique (1). La conclusion est que le genre est immédiatement uni à l'être inorganique. Et ainsi l'être organique se partage en deux extrêmes universels, la nature inorganique et le genre, dont il est le moyen (A—E—B), et avec lesquels il forme ici une unité encore immédiate, étant lui-même le genre et la nature inorganique. L'individu a par là sa nature inorganique en lui-même et se nourrit de sa propre substance, en ce qu'il se consume lui-même comme formant sa propre substance inorganique (2). Mais c'est

et, partant, imparfaites, pour se poser ensuite pour soi, en tant qu'idée concrète et dans son unité, ce qui constitue précisément la forme dialectique, ou, ce qui revient au même, la forme systématique de l'idée. Enfin, nous rappellerons aussi que le point de vue, ou la notion de la vie, ainsi que les trois syllogismes à travers lesquels la vie se développe, ont été, pour ce qui concerne leur élément logique, déterminés dans la *Logique*, §§ 216-223. Cf. aussi plus haut § 336 et suiv..

(1) *Die Gattung steht hier auf seiten des Organischen.* Il y a en allemand les deux termes *Gattung* et *Begattung* qui correspondent à *genre* et *génération*. Le genre est le moment abstrait et immédiat, la possibilité ou puissance génératrice, et le mouvement de l'idée organique consiste précisément à passer de cette possibilité à l'existence concrète, à la réalité du genre, au *Begattung*, à la génération, car la génération est la fin du genre. Ici on n'a encore que le genre, par cela même qu'on n'a que la figuration ou formation (*Gestaltung*) de l'être organique; et le genre est plutôt du côté de l'être organique que de celui de l'être inorganique, par la même raison, c'est-à-dire parce qu'ici on n'a que la figure organique dont le genre est un des extrêmes, et que l'élément inorganique, qui fait l'autre extrême, est uni au genre par la figure organique.

(2) *Als seine eigene Anorganität.* Dans le processus d'assimilation,

par là qu'il se partage en ses différents membres (1), c'est-à-dire qu'il partage son universalité en ses différences. C'est le développement du processus au dedans de lui-même, où l'être organique ne soutient pas de rapport extérieur (2), mais il est seulement en rapport avec lui-même. L'universel doit se réaliser au dedans de lui-même, et c'est précisément ce mouvement par lequel il

l'organisme tire sa substance du dehors. Ici, au contraire, où il est dans son état immédiat, et où il se renferme en lui-même, en ce qu'il se construit sa figure, chaque membre, par suite de l'unité concrète de la vie, consume les autres membres et se forme à ses dépens. Car pendant que, d'un côté, l'organisation d'un membre se lie à l'organisation d'un autre membre, et qu'ainsi tous les membres s'organisent réciproquement, d'un autre côté, tous les membres se *désorganisent* l'un l'autre, et ils se traitent comme ils traitent la substance inorganique, de telle sorte que chaque membre forme l'inorganisme (l'*inorganité*, comme dit le texte) de l'autre. La cellule, le bois, la fleur, etc., non-seulement se supposent l'un l'autre, et l'un se développe, comme on dit, de l'autre, mais l'un n'est qu'en déformant l'autre, ou, si l'on veut, en se nourrissant de l'autre, de sa forme et de sa matière (la métamorphose). En ce sens on peut dire que la cellule, ou le poumon est dans le cœur, et, réciproquement, que le cœur est dans le poumon. Il faut, bien entendu, considérer ce processus de formation dans la totalité ou unité de ses moments, c'est-à-dire dans son idée, et non dans la succession de ses développements dans le temps.

(1) *Gliedert es sich in sich selbst : il se partage en membres en lui-même ;* c'est-à-dire au dedans de lui-même.

(2) Le texte a : *Der Verlauf des Processes in ihm selbst als die nicht ausschliessende Diremtion, etc.:* littéralement : le cours du processus en lui-même, en tant que division qui n'exclut, ne repousse pas, etc.: c'est-à-dire, ici on a une division de l'être organique en ses membres, mais non une division, ou une scission où l'être organique repousse l'être inorganique, le monde extérieur, et entre en conflit avec lui, ainsi que cela a lieu dans le processus d'assimilation.

devient ce qu'il est (1) que l'être organique se donne le sentiment de lui-même. En se tournant contre lui-même, l'être organique se tourne contre lui-même en tant qu'il forme cet universel immédiat, ce genre organique. Et c'est là le processus de son individualisation, où il se produit en tant qu'opposé à lui-même, comme il se produira ensuite en tant qu'opposé à un autre terme que lui-même (2). Cet autre terme est encore enveloppé dans la notion. Cependant, par là que l'individu est déjà présupposé, celui-ci contient ici le genre, qui est son universel, avec cet universel particularisé. Ce dernier (3) est cet extrême qui, enveloppé dans le genre absolu, devient le particulier et l'individuel absolus (4). Et c'est là la génération particulière des moments de l'individualité. C'est le devenir de l'individualité qui est déjà entrée avec sa nature dans le processus (5), et il ne sort rien du pro-

(1) Le texte dit : *il devient pour soi* ; c'est-à-dire, par ce retour sur lui-même, il se pose comme être distinct, il pose l'unité et la spécialité de sa nature, qui consiste dans le *Selbstgefühl*, le sentiment de soi.

(2) Dans le processus d'assimilation. Ici, au contraire, les oppositions sont au dedans de l'être organique lui-même, où, en construisant ses membres (*en se partageant en membres*), l'être organique se tourne contre lui-même en tant qu'universel ou genre immédiat et organique, et par là il s'individualise.

(3) C'est-à-dire l'universel qui n'est plus l'universel immédiat, mais l'universel avec détermination, l'universel particularisé.

(4) Absolu dans le sens d'achevé. Ces trois termes, l'universel, le particulier et l'individuel, sont absolus, non séparément, mais dans leur rapport et dans leur unité. Le genre n'est pas absolu en tant que simple genre, mais en tant qu'il enveloppe (*aufnimmt, prend, reçoit en lui*) le particulier, c'est-à-dire se particularise dans les différents membres. Il en est de même du particulier et de l'individuel.

(5) Le texte dit : qui est déjà entrée dans le processus, *als seyend*,

cessus qui ne soit pas déjà en elle. C'est le processus de la digestion d'elle-même (1), et la division de ses membres (2), c'est la formation de ses moments. Les membres sont aussi bien détruits qu'engendrés, et c'est ce mouvement continu et général qui constitue l'être simple et permanent, l'âme (3). Dans ce processus l'individuel parvient à s'affranchir de cette dernière par le genre; et ce processus qui s'accomplit en elle a précisément pour résultat d'en faire un être un et négatif, qui est ainsi opposé à elle en tant qu'âme générale (4).

comme étant; c'est-à-dire qu'elle n'est plus à l'état immédiat et virtuel, mais qu'elle devient un dans ses membres, etc., qu'elle n'est plus le *seyn*, mais le *seyend*.

(1) *Der Verdauungs-Process seiner selbst.* Dans le processus d'assimilation l'organisme digère une matière étrangère, la matière inorganique; ici il se digère lui-même, il digère ses membres, ou, si l'on peut ainsi dire, les membres se digèrent l'un l'autre.

(2) *Gegliederung.* Voy. § 338, p. 346, note 3.

(3) *In dieser allgemeinen Unruhe ist das bleibende Einfache, die Seele.* Littéralement : dans ce mouvement, dans cette activité générale sans repos, est l'être simple qui persiste, l'âme.

(4) La première phrase, ou, pour parler plus exactement, la première partie de la phrase ne peut s'entendre qu'en la rapprochant de la seconde. Il y a, d'un côté, l'âme, c'est-à-dire ce principe général qui est répandu dans tous les membres, et qui fait que tous les membres se digèrent l'un l'autre, qu'ils s'engendrent et se consument l'un l'autre tout à la fois. Or, sous ce rapport, c'est-à-dire en tant que répandue dans tous les membres, l'âme n'est pas l'individuel (*das Individuelle*), ce point de l'être vivant qui constitue la *Selbstgefühl*, le sentiment de soi où viennent se réunir et se fondre tous les moments de l'être organique. Or, le processus de formation consiste précisément dans ce mouvement à travers lequel l'être organique atteint à ce point où l'âme générale s'individualise dans le sentiment d'elle-même. Cette individualisation est, en même temps, une négation où l'âme s'oppose à elle-même en tant qu'âme générale; mais c'est une négation de la

négation en ce qu'elle fait l'unité des différences, des oppositions (les différents moments ou membres) de l'organisme. C'est là le sens de ces paroles, *l'individuel parvient à s'affranchir d'elle* (*kommt zum Losreissen von ihr*). Le sentiment de soi constitue, en effet, un affranchissement, et un affranchissement où l'âme s'affranchit elle-même d'elle-même, c'est-à-dire de ces moments intérieurs où elle existe comme hors d'elle-même dans les différents membres. Le texte ajoute que cet affranchissement se fait par (*durch*, par, à travers) le genre. Ceci veut dire que l'individuel suppose la position du genre (l'universel) et de ses déterminations (le particulier), car il se développe de l'universel et du particulier, ou à travers l'universel et le particulier, et il fait leur unité, il les individualise. — Voici maintenant quelques considérations sur ce processus. Il faut d'abord remarquer que dans la sphère de la vie l'universel n'est plus le simple universel, ou l'universel tel qu'il est dans l'être, dans l'identité, etc., ni même dans la simple notion, mais c'est le *genre;* de même que la division du genre n'est pas la simple division de l'universel en ses déterminations particulières, mais la division du genre en ses *espèces*. Et, en effet, la vie implique la génération, comme elle implique son contraire, la mort. Par conséquent, le principe universel de la vie est un principe qui organise et qui engendre; c'est, si l'on peut employer cette expression, le principe organico-générateur. En d'autres termes, l'idée de la vie proprement dite, et les différents moments de cette idée expriment, déterminent et contiennent les différents moments de l'être vivant, lequel part du genre qui forme, organise et construit la figure, et aboutit au genre complétement développé, au genre qui, suivant l'expression hégélienne, rentre dans son unité, c'est-à-dire à la génération. Ces divers moments, la formation, l'assimilation, etc., sont, bien entendu, indivisibles, et ils sont d'autant plus indivisibles que la vie forme l'unité concrète et absolue de la nature ; de telle sorte qu'on peut dire que la nature vient se concentrer tout entière dans la vie, et dans ce point culminant de la vie, le sentiment de soi. Maintenant, dans le syllogisme de la formation, on a trois termes, *l'être organique* (*das Organische*, suivant l'expression du texte), *le genre* (*Gattung*), et *l'être inorganique* (*das Unorganische*). Le genre est ici le genre dans son moment le plus immédiat et le plus abstrait. C'est l'idée organique à l'état virtuel, l'idée qui doit s'organiser ou organiser, c'est-à-dire poser les différents moments de l'organisme. Or, par la raison même qu'il doit organiser, le genre suppose l'être inorganique, lequel est vis-à-vis du genre, en

Secondement. L'universel existe (1), et l'unité organique est la force qui triomphe de cette négation de soi-même, de cet être extérieur, et qui le consume; de telle sorte que celui-ci n'existe que comme supprimé. L'être organique est immédiatement l'unité de l'individualité et de l'universalité; c'est le genre organisé. C'est l'un dans son état d'exclusion, l'un qui repousse de lui l'universel. C'est le genre dont se sépare la puissance négative, la vie (2), ou bien encore, c'est l'organisme qui se pose

tant qu'universel, le particulier, mais le particulier du genre lui-même, en ce qu'il n'est qu'une détermination du genre; car on n'a pas ici l'être inorganique en général, mais l'être inorganique en rapport avec le genre, ou, si l'on veut, l'être inorganique du genre ou de l'être organique. Mais ici, dans le processus de formation, on n'a que la figure organique, ou la figure qui s'organise (la figure qui n'est plus simple figure cristalline ou figure chimique) et qui s'organise en construisant ses membres, de sorte que l'être inorganique n'est pas un être extérieur à la figure (l'air, l'eau, la terre, etc.) que celle-ci s'assimile, mais ce sont les membres et les organes eux-mêmes qui forment l'un vis-à-vis de l'autre l'élément inorganique. (Voy. plus haut même §, p. 13, et plus loin §§ 345 et 346.) On a ainsi, d'un côté, le genre, et, de l'autre, l'être inorganique, lesquels forment ici les deux extrêmes du syllogisme, dont le moyen est *l'être organique*, c'est-à-dire l'unité concrète de la figure, cette unité qui a son point culminant dans l'individuel, qui, chez l'animal, où l'idée organique existe dans sa plus haute réalité, atteint au sentiment de soi. Ce processus de formation peut aussi être nommé *processus anatomique*, en ce sens que la construction de la figure organique est l'objet de l'anatomie.

(1) *Das allgemeine ist Daseyendes : l'universel est existant, un être existant;* c'est-à-dire que la figure organique est construite et achevée, et que dans la figure construite et achevée, ou figure concrète, on n'a plus un universel abstrait et potentiel, mais l'universel qui est arrivé à l'existence, et qui y est arrivé en posant toutes ses déterminations, tous les moments de sa réalité, ou, si l'on veut, on a l'universel qui est lui-même le particulier et l'individuel tout ensemble.

(2) *Die Gattung als von der Macht der Negativität, vom Lebem ver-*

lui-même son inorganisme (1). Le genre est l'universel absolu qui se pose en face de l'universel abstrait; mais par là il a aussi développé (2) le moment de l'individualité qui contient le rapport négatif avec cet être inorganique (3). Si l'individu a été d'abord le moyen, et les deux termes universels (4) ont formé les extrêmes, c'est ici le genre qui forme le moyen (5) et, par conséquent, l'être organique est ici uni à l'inorganique par le genre (B—A—E). L'être organique est la puissance qui soumet l'être inorganique, parce qu'il est l'universel absolu; c'est là *le processus de nutrition*. L'être inorganique est

lassen : le genre, en tant qu'il est abandonné par la puissance de la négativité, par la vie. Ceci se rapporte au premier moment du processus, au processus de formation. Ici, en effet, la vie (l'unité de la figure, l'être organique, l'individuel. Voy. même §, p. 11-12) est l'un qui repousse ou la puissance qui nie les deux extrêmes, le genre abstrait, et l'être inorganique, mais qui les nie d'une négation de la négation, si l'on peut dire ainsi, qui les nie, en d'autres termes, en les enveloppant dans son unité. C'est pour cette même raison qu'il se pose lui-même son être inorganique, comme il est dit dans le membre de phrase qui suit; car si les membres jouent tous l'un à l'égard de l'autre le rôle de substance inorganique, s'ils se consument l'un l'autre, ainsi qu'il est dit plus haut, l'ensemble des membres est une substance inorganique vis-à-vis de ce point suprême de la vie, de ce point qui nie les membres, mais qui les nie précisément pour les organiser.

(1) Ici commence l'exposition du second moment du processus, du processus d'assimilation.

(2) *Freigelassen*, affranchi, posé dans sa liberté, dans son moment propre et distinct.

(3) Puisque l'individualité pose elle-même, en le niant, son être inorganique, ou les membres, comme on vient de le voir.

(4) Le genre abstrait, et l'être inorganique abstrait, qui se réalisent et se concrètent dans le processus de formation.

(5) Le texte a seulement *das Element*, c'est-à-dire l'élément commun, ou l'élément déterminant, l'unité des extrêmes, le moyen.

l'universel en tant que genre, pour ainsi dire, privé de réalité (1), et qui est subordonné à la puissance prépondérante, d'un côté, de l'individualité en général, c'est-à-dire la terre (2), et, de l'autre, de l'individualité qui se pose vis-à-vis de lui dans sa liberté (3). Cette universalité est la simple passivité (4); mais dans sa réalité, et telle qu'elle est en elle-même (5), l'universalité est comme le mouvement alterné et la production distincte (6) de la nature

(1) Le texte dit seulement : *als die unwirkliche Gattung : en tant que genre sans réalité;* et cela en ce sens que l'être inorganique est vaincu par l'organique, et que ce qu'il y a en lui de réalité disparaît devant la puissance de ce dernier. L'article *die* détermine davantage l'expression, et il implique cette pensée que l'être organique est bien un moment, et un moment nécessaire du genre ou de l'idée organique, mais le moment le moins essentiel, puisqu'il est déterminé par l'être organique, ou le genre, en tant qu'être organique.

(2) Qui est, comme on l'a vu, l'individuel universel, et en qui s'accomplit une première organisation, une organisation rudimentaire de la nature inorganique.

(3) L'individualité organique qui, comme on vient de le voir, s'affranchit de l'être inorganique.

(4) L'être inorganique représente le moment passif, la matière ou les matériaux que l'être organique façonne et transforme.

(5) C'est-à-dire l'universalité concrète, l'universalité qui a posé et qui enveloppe tous ses moments. C'est ainsi, comme il est dit ci-dessous, que la réalité de la substance n'est ni en elle-même ni dans ses modes, mais dans l'unité d'elle-même et de ces modes.

(6) Le texte exprime ce mouvement et cette production par un seul mot, *Auseinandertreten, le venir en avant, le se produire d'une manière distincte :* ce qui ne veut point dire que l'universalité réelle et concrète, le genre absolu, comme il est dit ci-dessus, n'est pas la nature organique et la nature inorganique, mais qu'il est, au contraire, toutes les deux, et qu'il les contient et les pose toutes les deux d'une manière distincte, et ici, dans ce syllogisme, il pose l'une sous la forme de l'individualité (la figure organique formée) et l'autre sous la forme de

organique et de l'inorganique, dont la première a la forme de l'individuel, et la seconde de l'universel. L'une et l'autre ne sont que des abstractions. La substance est identique dans ses modes, ou, si l'on veut, elle est dans ses modes comme elle s'y détermine elle-même.

α. La déterminabilité demeure universalité; elle est un moment intrinsèque de l'élément et du principe : *Il n'y a rien pour l'être organique qui ne soit ce même*

l'universalité (l'être inorganique). Voici, en effet, la déduction de ce second syllogisme, ou du processus d'*assimilation* ou *de nutrition*. Nous ferons d'abord remarquer que par suite de la connexion intime de ces processus, qui forment comme un cercle où le commencement et la fin se rencontrent à tous les points de la circonférence, et où, par cela même, chaque point de la circonférence est tour à tour extrême et moyen; par suite, disons-nous, de cette connexion, le second syllogisme est immédiatement donné dans le premier, comme le premier est donné dans le second. Car si, d'un côté, la nutrition suppose la figure organique, de l'autre, cette figure suppose un rapport externe, un rapport suivant le dehors et la nutrition. La feuille, la racine, etc., se lient, par leur figure même, au dehors, au monde inorganique, et le développement réel et achevé de la figure organique implique le processus d'assimilation. Or, dans ce processus, les deux extrêmes sont la figure formée et individuelle, et l'universel abstrait, l'être inorganique (lequel est abstrait précisément parce qu'il n'est pas organisé), et le moyen terme c'est leur rapport ou leur unité, c'est, en d'autres termes, le genre, et le genre qui n'est plus ici le genre abstrait et virtuel, mais le genre qui a construit et sustante l'être organique par l'inorganique, ou, si l'on veut, en organisant l'être inorganique. Car c'est là la nutrition. Le nutrition, voulons-nous dire, est le le devenir et la compénétration de l'être organique et de l'être inorganique dans l'unité de leur idée, c'est-à-dire du genre, de sorte qu'il est vrai de dire que c'est le genre qui pose d'une manière distincte l'être organique et l'être inorganique. En d'autres termes, l'idée, en tant qu'idée nutritive, est l'unité concrète de la nature organique et de la nature inorganique.

BIBLIOTECA NAZIONALE VE ROMA

être (1). Ce qui se trouve contenu dans le retour de l'être organique sur lui-même, c'est que l'être organique est virtuellement à lui-même sa propre substance inorganique; celle-ci n'existe que comme annulée, et c'est l'être organique qui la pose et la porte. Mais en ne saisissant que cette activité, on n'aurait qu'un point de vue exclusif. C'est plutôt la terre qui fait le soleil et ses éléments (2), comme elle fait chaque être organique, parce qu'elle est l'être organique universel; mais elle est par cela même virtuellement tous les deux (3). Par là que l'être organique est posé, il est supprimé; il n'est plus en lui-même (4). L'être organique est l'être indépen-

(1) *Es ist nichts für das Organischs, was es nicht selbst ist : il n'y a rien pour l'être organique, qu'il* (l'être organique) *ne le soit lui-même.* C'est-à-dire que l'être organique, comme unité de la nature, contient et reproduit en lui la nature entière. Quant à la première partie de la phrase, et à son rapport avec la seconde, elle veut dire que la déterminabilité n'exclut pas l'universalité, mais qu'au contraire, le vrai principe, le principe concret est déterminable, ou, ce qui revient au même, contient des déterminations, et que, par conséquent, la détermination de l'être organique n'exclut pas son universalité, mais, bien au contraire, que de tous les principes de la nature, l'être organique est le plus universel parce qu'il est le plus déterminable.

(2) *Ihre elemente.* Par éléments, il faut ici entendre les principes, les propriétés, les rapports, tout ce qui, en un mot, constitue le soleil et le système planétaire.

(3) C'est-à-dire l'être organique proprement dit, et le soleil et ses éléments, ce qui veut dire au fond la nature inorganique.

(4) Le texte a : *diess gesetztseyn des Unorganischen ist sein aufgehobenseyn; es ist nicht an sich :* littéralement : *cet être-posé de l'être inorganique est son être-supprimé; il n'est pas en soi.* En effet, par la raison que l'être inorganique ne se pose pas lui-même, mais qu'il est posé (ce qui veut dire que dans son rapport avec l'être organique celui-ci s'empare de lui, le détermine et le transforme) ; pour cette

dant; mais l'être inorganique est d'abord en tant que virtualité, à l'égard de l'être organique, l'existence indifférente de tous les deux, existence qui passe ensuite dans l'existence avec tension (1), dans l'être-pour-soi, qui est la forme propre de l'être organique.

β. Cette (2) existence immédiate de l'organisme en tant que genre est tout aussi bien une existence absolument médiatisée par l'être inorganique, et elle n'est que par ce terme autre qu'elle-même, par cette opposition avec elle-même en tant qu'universel abstrait. C'est le genre qui s'est affranchi de l'individuel (3); mais comme ce genre abstrait et universel (4) contient lui aussi la vie, il passe

raison, disons-nous, l'être inorganique se trouve supprimé. Être posé veut donc dire pour lui être supprimé; ce qui fait aussi qu'il n'est pas *en soi*. Nous avons rendu l'*an sich* par *en lui-même*, voulant dire par là qu'il n'est plus ce qu'il était, soit réellement, soit virtuellement; car sa réalité a disparu dans la réalité de l'être organique; et sa virtualité, par là même qu'elle s'est réalisée, n'est plus. Par exemple, l'eau, en se transformant en sang, perd sa réalité, sa nature propre et distincte, ainsi que sa virtualité, la virtualité de devenir sang. Il en est de même de l'être inorganique relativement à l'être organique.

(1) *Gespanntes Daseyn : existence tendue;* expression hégélienne qui désigne l'être négatif, ou la négation de la négation, car l'être tendu non-seulement nie, mais il nie aussi sa négation, ce qui fait l'unité concrète et spéculative de sa nature. En ce sens on peut dire que parmi les êtres de la nature, l'être organique est le plus tendu, parce que c'est celui qui contient, et qui nie (concilie) le plus de négations.

(2) *Jene*, cette existence-là, l'existence, ou le genre abstrait et immédiat dont il a été question plus haut dans le premier syllogisme.

(3) *Affranchi*, dans le sens expliqué plus haut, p. 19.

(4) Le texte a seulement : *Weil jene aber auch Leben*, etc.; le mot

par sa vertu propre à l'être organique dans la *generatio æquivoca*. En général, l'existence de l'être organisé est l'acte de la terre entière, acte où la terre s'individualise et se concentre (1); c'est le retour sur soi de l'universel. Mais c'est aussi pour cette raison que ce retour est un retour qui aboutit au repos (2); et les plantes et les animaux les plus parfaits expriment ce retour sur soi fixe et déterminé, à la différence des champignons, qui jaillissent brusquement de la terre, et des substances gélatineuses, ou des lichens qui sont privés d'individualité, et qui ne possèdent qu'une vie organique obscure et élémentaire. Mais dans les limites de son existence, la terre ne parvient qu'à un retour sur soi immédiat, et ce n'est qu'ici (3) qu'elle brise ce devenir immédiat. Ici l'être qui s'est réfléchi sur lui-même se trouve comme

jene se rapporte évidemment à *genre* (*die Gattung*), et au genre abstrait et universel.

(1) *Das vich vereinzelnde, contrahirende thun der ganzen Erde.*

(2) *Beruhigten Insichreflectirtseyn;* locution que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois, et qui exprime comment, dans l'évolution de l'idée, il y a un point culminant où l'idée existe dans la plénitude de son être et dans sa plus haute perfection, et qui, par cela même, est un point de repos. Et ce point de repos est un point réfléchi, un point qui contient les diverses déterminations ou négations de l'idée, de sorte que plus il est réfléchi et plus il est parfait, car la vraie unité est l'unité qui est revenue sur elle-même, c'est-à-dire qui a posé et qui contient toutes ses déterminations. Ici, dans la sphère de l'organisme, c'est dans les plantes, et surtout dans les animaux les plus parfaits que l'idée aboutit au repos, parce que dans l'animal elle revient sur elle-même, elle rentre dans son unité, après avoir posé les diverses déterminations ou sphères abstraites de la nature.

(3) C'est-à-dire dans la vie végétale et animale médiate et réfléchie, ou, si l'on veut, dans la vie proprement dite.

fixé dans son individualité (1), et il se développe dans le cercle spécial de son existence, existence qui se pose en face de celle de la terre, et se renferme dans son essence négative, niant ainsi son origine, et représentant son devenir comme un acte propre et spontané (2).

(1) *Für sich fixirt : fixé pour soi.* L'être vivant qui a une individualité propre et bien définie, à la différence de cette vie obscure et rudimentaire qui se distingue à peine de la nature inorganique.

(2) *Für sich sein Werden darstellt : représente son devenir pour soi.* C'est-à-dire que, bien que la plante et l'animal présupposent la terre et la vie généralo de la terre, et qu'à cet égard ils se développent et deviennent par l'intermédiaire de cette présupposition, ils possèdent, cependant, une nature propre, une différence qualitative, ce qui fait qu'ils deviennent pour soi, c'est-à-dire ils deviennent ce qu'ils sont par la vertu qui leur est inhérente, par la vertu de leur idée, qui les détache de cette vie abstraite et indéterminée de la terre, et les pose même dans un état d'opposition avec elle. Les difficultés que présentent ce paragraphe et son *Zusatz*, et qui tiennent surtout à la forme concentrée de l'exposition hégélienne, ces difficultés sont plus grandes encore, comme on a pu le voir, dans les subdivisions α et β du *Zusatz*. Nous croyons même que ces deux subdivisions sont, jusqu'à un certain point, superflues, qu'elles entravent plutôt qu'elles ne facilitent la marche de l'exposition, et nuisent plutôt qu'elles n'ajoutent à sa clarté. Car l'exposition des trois moments de l'organisation serait complète sans elles, et les considérations qu'elles contiennent ne font que reproduire ce qui se trouve déjà implicitement ou explicitement dans les paragraphes précédents ou dans les suivants. Et nous ne pouvons nous empêcher de penser que si Hégel avait lui-même mis la dernière main à la rédaction de la *Philosophie de la nature*, il ne les y aurait pas laissées, du moins dans la forme actuelle. Quoi qu'il en soit, voici quel est, suivant nous, le sens général de ce passage, et comment il se rattache à ce qui précède et à ce qui suit. — Comme l'organisme fait l'unité concrète de la nature, on peut dire que l'organisme est le tout, et qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit pas dans l'organisme, ou que l'organisme ne soit pas, suivant l'expression du texte. Mais si l'on veut saisir l'idée de l'être organique dans sa totalité, il ne faut pas débuter par la plante et l'animal, mais bien par l'organisme terrestre. Car si la vie orga-

Troisièmement. L'être réel qui sort de ce mouvement (1) est le genre, la puissance qui domine l'individu

nique et générale de la terre est une vie abstraite, obscure et indéterminée, elle n'en est pas moins un des moments nécessaires de l'organisme. C'est dans la sphère de l'organisme terrestre que le soleil, les planètes, les éléments, en un mot, les substances et les corps inorganiques, viennent s'unir, se compénétrer et recevoir une première organisation, et, à cet égard, en comparant le soleil et la terre, on doit dire que c'est plutôt la terre qui fait le soleil que le soleil ne fait la terre, en ce sens que l'être concret l'emporte en dignité et en perfection sur l'être abstrait, ou, ce qui revient au même, que c'est l'être concret qui détermine l'être abstrait, ou bien encore, que c'est la fin qui détermine les moyens. Mais, d'un autre côté, la terre peut être aussi considérée comme le principe de tout être organique, bien que dans un autre sens, dans le sens, voulons-nous dire, qu'elle est la présupposition, le fondement ou la possibilité de tout être organique; de telle sorte que la vie générale de la terre est comme le lien entre la nature organique et la nature inorganique, et qu'à cet égard elle est l'indifférence ou l'unité indifférente de toutes les deux. Cependant l'organisme terrestre, par là même qu'il forme le point de départ et la possibilité de la vie n'atteint qu'à une vie immédiate et indéterminée, à une vie générique abstraite — *generatio-æquivoca* — qui n'est pas encore spécifiée et individualisée, et où il ne s'est pas encore fait ce retour sur soi, et cette concentration interne qui constitue la vie véritable; et le mouvement de l'idée organique consiste précisément à abandonner et à effacer cet état immédiat, à se tourner contre lui, et à s'élever à ce point où la terre et, avec la terre, la nature entière, se retrouvent, si l'on peut ainsi dire, et se sentent elles-mêmes dans leur unité. Or, ces trois syllogismes (les deux premiers qui précèdent et le troisième qui suit) comprennent les trois moments de ces développements, moments qui en partant de la première détermination de la figure organique ou du processus de formation, et allant jusqu'à son point d'arrivée ou de repos, la génération, posent, représentent et réalisent cette unification de la nature dans l'organisme. Par conséquent, ce que la plante, et plus encore l'animal représentent dans leur figure, et ce qu'ils s'assimilent et digèrent, c'est la terre ou, pour mieux dire, c'est la nature entière.

(1) *Dieses hervorgebrachte Wirckliche : cet être réel produit :* c'est-à-dire cet être organique qui, par l'assimilation et la digestion, s'est

et qui fait son processus; car il supprime l'individu et en produit un autre, ce qui fait la réalité du genre, mais ce qui amène aussi une scission relativement à la nature inorganique dans laquelle tombe le genre (1). L'être organique ainsi uni (2) par l'inorganique avec le genre (E—B—A) est *le rapport des sexes*. La conclusion est le rapport des deux termes qui forment le tout organique, ou bien la division de ce tout en deux sexes indépendants opposés (3); c'est la suppression de l'individu et le devenir du genre, mais en tant que réalité individuelle qui recommence le processus. Par conséquent, le résultat qu'on a ici c'est que l'individu s'est séparé du genre (4). Par là, cet être indépendant est en rapport avec un autre être, qui lui est égal en tant que genre. Le genre s'est partagé en deux êtres indépendants, dont chacun est à lui-même son propre objet, en tant qu'il est ce tout, mais hors de ce tout (5).

complétement développé, ou a complétement développé et réalisé les éléments potentiels, — les possibilités — de sa nature.

(1) *Eben daher aber auch Entzweiung gegen die unorganische Natur; zu der die Gattung herabsinkt* : littéralement : *mais il* (le genre) *est précisément pour cela dédoublement* (partition en deux) *en face* (dans ses rapports avec) *la nature inorganique dans laquelle descend le genre.*

(2) *Vermittelt, médiatisé.*

(3) La conclusion contient deux cas qui se confondent en une seule et même détermination, en un seul et même acte; c'est-à-dire l'union des deux sexes, et le produit immédiat de cette union, le retour de l'individu ou des deux sexes.

(4) Il s'est séparé du genre (*aus der Gattung sich abgesondert hat*), mais précisément parce qu'il s'est séparé ou, pour mieux dire, parce qu'il est sorti du genre qu'il retient, bien qu'incomplétement, la nature du genre. *Absondern* signifie se séparer, sortir, se particulariser.

(5) Et, en effet, les deux êtres indépendants (*selbstständige*), c'est

Dans le premier processus, nous avons l'être pour soi, dans le second, la représentation et la reconnaissance d'un être autre que soi, et dans le troisième, nous avons l'unité des deux premiers; nous avons l'autre et le même (1). C'est là la vraie réalisation de la notion, l'indépendance achevée des deux êtres, où chacun se reconnaît lui-même dans l'autre (2); c'est le rapport qui a

à-dire distincts et séparés, ont tous les deux en eux-mêmes ce tout, le genre, lequel se pose vis-à-vis d'eux comme objet, mais comme un objet qui est en même temps hors d'eux; et c'est par suite de cette dialectique qui fait que le genre est en eux et hors d'eux tout à la fois, qu'ils s'unissent. Si l'une de ces deux déterminations faisait défaut, ils ne s'uniraient pas, et ils n'engendreraient pas.

(1) C'est-à-dire que dans le premier processus on a la formation de la figure, ce processus suivant le dedans, et où l'être organique n'est que pour soi; dans le second processus, le processus suivant le dehors, où l'organisme s'assimile et digère l'être inorganique, il se fait, surtout dans l'animal, une représentation et une reconnaissance d'un être autre que soi; et dans le troisième on a l'unité des deux premiers processus, on a, comme dit le texte, l'autre et soi-même (*Anderes und es selbst*), c'est-à-dire on a l'individu, la figure individuelle, comme dans le premier processus, et on a l'autre, comme dans le second, en ce que l'individu s'unit à un autre individu, et se l'assimile.

(2) Le texte a : se connaît, se sent (*sich weiss*) dans l'autre en tant que lui-même (*als es selbst*). Dans le second processus, le processus suivant le dehors où l'organisme s'assimile et digère l'être inorganique, il se fait, et cela d'une manière spéciale dans l'animal, une représentation et une reconnaissance d'un être autre que soi; et dans le troisième processus on a l'unité des deux premiers, on a, comme dit le texte, l'autre et soi-même (*anderes und es selbst*), c'est-à-dire on a l'individu, la figure, la formation individuelle comme dans le premier processus, et on a l'être autre que cette formation, en ce que l'individu s'unit à un autre individu et se l'assimile comme dans le second, mais qui se l'assimile non en tant qu'individu, mais en tant que genre ou principe générateur. C'est le moment spéculatif où les deux termes ne sont chacun lui-même qu'en étant l'autre et dans l'autre. C'est là, en

atteint à son idéalité, de telle façon que chacun des deux termes est à lui-même un être idéal, universel. C'est l'absorption complète de l'objet dans le sujet individuel comme tel qui se trouve ramenée (1).

effet, la génération, car le rapport des deux sexes implique cette différence et cette unité ; c'est-à-dire on a deux termes distincts dont chacun est en même temps l'autre, et il n'est lui-même, savoir, un être engendrant qu'autant qu'il est l'autre. Et ainsi chacun des deux termes est, comme il est dit dans la phrase suivante, en lui-même et à lui-même un être idéal, un être universel (*jedes sich ideell ist ein an sich Allgemeines*), c'est-à-dire qu'il est l'idée dans le sens strict et spécial du mot, en ce qu'en lui les deux contraires s'effacent en se compénétrant.

(1) *Die reine Ungegenständlichkeit is hergestellt im selbst als solchem* : littéralement : *la pure non-objectivité est rétablie dans le même comme tel;* c'est-à-dire que le genre, qui se posait comme un objet devant l'individu, le sujet, se trouve maintenant effacé dans le sujet, et il se confond avec lui. — Ainsi le premier moment ou syllogisme contient la formation de l'être vivant, et le second syllogisme contient l'absorption de l'objet, ou de la nature inorganique dans le sujet. Par là le genre se pose comme principe générateur, c'est-à-dire comme être qui, ayant digéré et concentré en lui les puissances de la nature, est entré en possession de toute sa réalité, de sorte que la génération n'est plus en lui en tant que simple possibilité, et telle qu'elle était dans la figure, et, pour ainsi dire, dans l'enfance, mais elle constitue sa réalité, l'acte même de son existence. En d'autres termes, l'être vivant est arrivé à ce point où il n'est que pour engendrer, ce qui constitue aussi le point culminant, la fin absolue de son existeuce (en tant qu'être vivant, plante ou animal). De même que la pensée constitue la fin absolue et la plénitude de l'esprit, ainsi la génération constitue la fin absolue et la plénitude de l'être vivant. Vivre c'est engendrer, en ce sens que la vie n'est et ne se maintient que par la génération ; et, par conséquent, la formation et l'assimilation ne sont que des présuppositions de la génération, et des présuppositions qui, par cela même, sont dans la génération et sont engendrés par elle. Car l'être présupposé est produit par l'être pour lequel il est présupposé, ou, ce qui revient au même, l'être abstrait est produit par l'être concret (*). C'est dans ce

(*) Nous employons les expressions *présupposition* et *production*, parce

L'organisme commence avec l'individualité et s'élève au genre. Mais cette solution implique immédiatement tout

sens qu'on peut dire que le cristal est une présupposition du chimisme (Cf. § 333), ou que l'individu est une présupposition de l'état, et, par cela même, que le cristal est produit par une action chimique, et l'individu par l'état; ce que l'on admet, au fond, lorsqu'on dit que l'homme ne saurait vivre hors de la société. Il en est de même de la figure organique et de l'assimilation; ce sont des moments subordonnés de la génération, posés en vue de la génération, et produits par elle. On objectera que c'est plutôt le contraire qui a lieu, puisqu'il faut que les processus de formation et d'assimilation soient d'abord, pour que la génération puisse être, l'être qui engendre étant l'être déjà formé et développé; d'où l'on tirera aussi la conclusion que la figure organique et la digestion sont deux moments absolument indépendants de la génération, et qui peuvent être sans elle. Cette objection vient de ce qu'au lieu de saisir ces moments dans leur idée, et dans l'unité de leur idée, on les conçoit tels qu'ils se succèdent et apparaissent dans le temps et dans la représentation sensible. Mais ces moments sont inséparables et, par conséquent, l'essentiel n'est pas tant de savoir quel est celui d'entre eux qui précède dans le temps, que de déterminer la nature et la fonction propres de chacun d'eux, ainsi que leur rapport. C'est, en effet, une erreur de croire que ce qui précède, c'est-à-dire ce qui se produit le premier dans le temps, soit la cause, comme on l'appelle, de ce qui se produit après. On dit : Le père vient et doit venir avant le fils, la cellule vient et doit venir avant le fruit, etc., donc le père est la cause du fils, ou vaut mieux que le fils, ou est plus nécessaire que le fils, — expressions qui ici cachent la même pensée. — Et ainsi du

que ce sont celles qui rendent le mieux notre pensée. Mais il ne faudrait pas se représenter ce rapport comme si l'être concret tirait l'être abstrait du néant, ou comme si l'être concret pouvait exister sans l'être abstrait. Dans l'ordre des principes, c'est-à-dire dans l'idée, l'un des deux termes est aussi nécessaire que l'autre,— le fils est aussi nécessaire que le père, le centre est aussi nécessaire que la circonférence, etc., — et c'est précisément dans leur rapport, ou dans l'unité de leur idée que réside cette nécessité; car il n'y a pas plus de père sans fils qu'il n'y a de fils sans père, etc. Ce n'est que dans la sphère de l'*apparence* (*Schein*) de la *réflexion ou de l'essence* que le fils présuppose le père, ou bien que la circonférence présuppose le centre, ou que les parties externes du cristal présupposent le noyau. Et cette scission de leur unité exprime le moment de la différence de leur notion, différence qui doit nécessairement être posée, et être posée dans l'espace et dans le temps, puisqu'ici l'on est dans la sphère de la nature.

aussi bien le rapport contraire, le rapport où le simple genre descend, pour ainsi dire, dans l'individu ; car l'individu qui

rapport de la cellule et du fruit. Mais de ce que la cellule doit précéder le fruit dans le temps, il ne suit nullement qu'elle soit la cause du fruit, ou qu'elle engendre le fruit. Si on les conçoit ainsi, c'est, nous le répétons, qu'on se représente ces moments et leurs rapports tels qu'ils se produisent dans le temps et sous la raison abstraite de causalité (*), au lieu de les saisir dans leur idée. Mais supposons qu'au lieu de se les représenter de cette façon, on se les représente sous la raison de finalité ou de cause finale, comme on dit. On verrait alors que ce qui vient après vaut mieux que ce qui précède, car la fin vaut mieux que les moyens ou moments à travers et par lesquels elle se réalise, ou bien encore, elle vaut mieux que la simple cause, que la conception de Dieu, par exemple, en tant que simple cause, bien que ni l'une ni l'autre n'épuise la notion de Dieu. C'est ici que vient se placer la fameuse question de l'œuf et de la poule. Lequel des deux a-t-il précédé l'autre? Car ils se présupposent l'un l'autre, de telle sorte que s'il n'y a pas de poule sans œuf, il n'y a pas non plus d'œuf sans poule. Il semble cependant que l'un des deux termes soit plus nécessaire que l'autre, puisqu'on conçoit la possibilité que la poule engendre l'œuf sans l'intervention de l'œuf, tandis qu'on ne conçoit pas que l'œuf puisse être, et engendrer la poule sans l'intervention de la poule. C'est ainsi que la Bible conçoit et expose ce rapport. Car Dieu ne crée pas l'œuf ou l'embryon, ou même l'enfant, mais l'homme et la femme développés. L'œuf est bien dans la femme et le sperme dans l'homme comme condition et possibilité essentielle de toute génération future, mais ni l'un ni l'autre ne jouent aucun rôle dans la génération originaire, ou, pour mieux dire, dans la création du genre humain. La Bible ne nous raconte que la création de l'homme et de la femme. Quant aux animaux et aux plantes, elle nous les présente comme déjà créés, et elle se tait sur les modes de leur création et de leur génération, qui, comme on sait, sont divers. Peut-être l'auteur de la Bible a-t-il pensé qu'il suffirait de raconter comment la créature la plus parfaite avait été créée, et que de cette création on pourrait aisément

(*) Nous disons *abstraite* parce que, d'abord, on ne saisit pas ordinairement ce rapport dans son unité, c'est-à-dire dans l'unité concrète de la cause et de l'effet, et ensuite, parce que, de quelque façon qu'on conçoive ce rapport ou cette catégorie, elle ne constitue qu'un moment abstrait de la nature d'un être. Voy. *Logique*, § 123 et suiv.

se complète dans le genre en se supprimant est tout aussi bien le devenir de l'individualité immédiate de l'enfant.

inférer les autres. Quoi qu'il en soit à cet égard, et laissant de côté ce qu'il y a de mystique dans le récit biblique, on peut convenir d'abord que ce récit présente le fait de la manière la plus simple et la plus naturelle. Car il présente le *fiat* de l'homme et de la femme dans sa forme concrète et achevée, c'est-à-dire il présente Dieu comme créant d'un seul coup l'homme et la femme avec leur nature complète, et complétement développée. Mais ce n'est là que le fait, et le fait tel qu'il existe dans l'imagination et la représentation sensible. L'écrivain biblique s'est représenté, en effet, l'acte créateur comme un simple fait, c'est-à-dire comme un acte dans lequel se trouve concentrée la nature entière de l'être engendré. C'est comme un artiste qui, doué d'une puissance surnaturelle, produirait d'un seul coup son œuvre. Mais autre est le fait, et autre la raison du fait. Et lors même que l'événement serait arrivé comme le raconte la tradition biblique, resterait toujours la raison — c'est-à-dire le pourquoi et les déterminations essentielles — du fait, raison qui domine et engendre le fait, et qui le domine et l'engendre aussi bien en Dieu que dans l'homme, et dans un être quelconque, et plus en Dieu que dans tout autre être. Et cette raison est l'idée, laquelle n'est pas seulement en Dieu, ainsi qu'on se représente ordinairement ce rapport, mais qui est Dieu lui-même ; ce qui fait qu'il ne peut y avoir dans l'acte créateur que ce qui est dans l'idée. S'il en est ainsi, ce qu'il y a de plus essentiel, ou, pour mieux dire, de vraiment essentiel dans le fait de la génération, c'est l'idée de la génération, comme ce qu'il y a de plus essentiel dans le système solaire, dans le cristal, dans la plante, etc., c'est leur idée. Peu importe — ou du moins n'est-ce qu'une condition secondaire, — que telle partie d'un être précède telle autre dans le temps et dans l'espace; car ce qu'il y a de plus essentiel et de déterminant, c'est la nature concrète et entière de cet être. En d'autres termes, le temps et l'espace, l'avant et l'après, sont bien des déterminations essentielles de l'idée, mais elles ne sont pas les plus essentielles. Ainsi supposons que le système planétaire se soit formé successivement, ou bien faisons la supposition contraire, c'est-à-dire qu'il se soit formé simultanément. Les deux formations différeront par leurs procédés, en quelque sorte, externes et mécaniques, mais la raison interne et déterminante du système sera la même. C'est, pour nous servir d'un autre exemple, comme un triangle dont on tracerait soit

Ainsi l'autre moment qui s'élève en face de la vie universelle de la terre (1), c'est l'être organique vivant proprement dit, qui se perpétue dans son genre. Et c'est d'abord le végétal, l'être organique qui constitue le pre-

successivement, soit simultanément, les divers côtés. Dans les deux cas, c'est la même idée qui est le principe générateur et déterminant. Il en est de même de l'être organique et de ses trois moments. Ces moments sont inséparables, et c'est leur unité qui forme la nature réelle et concrète de l'être organique, de telle sorte qu'en supprimant l'un de ces moments il ne serait plus l'être organique, pas plus que le triangle ne serait le triangle si l'on supprimait l'un de ses angles. C'est là la nécessité absolue de l'idée, vis-à-vis de laquelle tout le reste est secondaire et subordonné. Ainsi, supposons que l'animal et l'être organique en général, et l'homme en particulier, aient été créés tout entiers et d'un seul coup. Du moment où l'on admet que la raison est dans cet acte (et c'est ce qu'il faut admettre), il faut admettre aussi qu'ils ont été créés suivant une certaine idée, et une idée systématique, puisque l'être organisé fait partie d'un système, et qu'il ne saurait être hors de ce système. Par conséquent aussi, l'être organisé n'est que par cette idée, et il n'est que ce qu'est cette idée ; et si cette idée n'était pas, il ne serait pas, et il n'y a ni volonté ni puissance divines qui pourraient lui donner l'être. Et vis-à-vis de cette idée il est, en quelque sorte, indifférent que la plante ait commencé par la la cellule ou par le fruit, et l'homme par l'œuf ou par l'individu développé, ce qu'il y a d'absolument nécessaire étant la nécessité et l'indivisibilité de ses moments, c'est-à-dire son idée. Ainsi, prenons que l'animal a été créé d'un seul coup ; il n'en contiendra pas moins, comme éléments essentiels, les trois moments de la formation, de l'assimilation et de la génération. Ou bien prenons qu'il a débuté par le germe, et nous arriverons à la même conclusion, c'est-à-dire à la nécessité de ces trois moments. — Sur la différence des sexes. Voy. Logique, § 220 et suiv.; et plus loin §§ 348 et 365.

(1) Le texte a : *Das Andere, zum allgemeinen Leben der Erde :* ce qui veut dire que la vie particularisée, individualisée, est l'opposé (l'autre) de la vie universelle de la terre ; mais que, pour cette raison même, par la raison, voulons-nous dire, qu'elle est opposée à cette vie universelle, elle est en rapport avec elle ; ce qui est exprimé par le mot *zum*.

mier degré de l'être pour soi, de la réflexion sur soi. Ce n'est que l'être pour soi formel, immédiat, qui n'est pas encore la vraie infinité. La plante, en développant ses moments ou ses membres, les abandonne à eux-mêmes (1), et ne se produit pas comme point subjectif de la vie. Par conséquent, le végétal commence là où la vie se concentre en un point (2), et en un point qui se conserve et se produit lui-même, c'est-à-dire qui, en se repoussant lui-même, en engendre de nouveaux (3).

(1) *Die Pflanze entlässt ihre Momente als Glieder frei aus sich.* Littéralement : *la plante laisse aller ses moments en tant que membres librement d'elle* (*aus sich*, *de son sein*, pour ainsi dire). Par là que la plante est un agrégat d'individus, dont chacun représente la plante entière, elle ne constitue pas une véritable individualité, elle ne ramène pas ses moments à l'unité, elle ne les enchaîne pas, comme l'animal, à l'unité du sujet, mais elle les abandonne à eux-mêmes, et leur permet de former chacun une individualité distincte, ou, pour mieux dire, de reproduire la même individualité. L'expression *ses moments en tant que membres* renferme une nuance intraduisible dans la phrase comme elle est construite. Hégel a voulu dire que les moments ou parties de la plante, par là que la plante est un être organisé, devraient être des membres. Mais, par la raison même que dans la plante il n'y a pas de véritable unité, les parties de la plante ne sont pas des membres véritables, mais des individus, ou, ce qui revient au même, ils sont la plante entière.

(2) La plante est, en effet, comme un agrégat de points organiques. Voy. § 347.

(3) Car en se repoussant, c'est-à-dire en se développant, il se conserve et produit en même temps d'autres points ou individus.

CHAPITRE II.

L'ORGANISME VÉGÉTAL.

§ 343.

La forme subjective, que revêt l'être organique en tant qu'individu, se développe dans un organisme objectif, dans la figure, qui est ici un corps composé de plusieurs membres distincts. Dans la plante, où la vie objective est encore à l'état immédiat, le côté subjectif et le côté objectif de l'organisme sont identiques d'une identité immédiate (1), ce qui fait que le processus du végétal, sa division en plusieurs membres, et la conservation de lui-même consistent à se reproduire et, pour ainsi dire, à se répandre dans plusieurs individus (2), lesquels constituent des membres dont il est plutôt le fond commun que l'unité subjective. Ainsi une partie de la plante, le bourgeon, le rameau, etc., est la plante tout entière. D'où il suit aussi que la différence des parties de la plante n'est qu'une métamorphose superficielle, et que l'une de ses parties peut facilement remplacer la fonction de l'autre.

(*Zusatz.*) Pendant que l'organisme géologique est un simple système de formation sans idéalité (3), celle-ci

(1) La première édition avait: « *l'universalité de la vie et son individualité* » se confondent.

(2) *Der Selbsterhaltung des vegetabilischen Subjects ein Aussersichkommen und Zerfallen in mehrere Individuen ist.*

(3) Ce terme doit être entendu dans le sens strict hégélien, et tel qu'il est déterminé dans la *Logique*. Et, en effet, avec la vie commence l'existence de l'idée en tant qu'idée, et partant aussi l'unité idéale de la

se produit maintenant avec la subjectivité de la vie de la plante. Mais en tant qu'idéalité qui est présente dans tous les membres, la vie est essentiellement un être vivant, et celui-ci n'est que stimulé par le monde extérieur (1). Par

nature. Du reste, le sens de cette expression est expliqué par ce qui suit, comme il l'a été déjà plus haut §§ 337 et suivants. L'organisme terrestre n'atteint pas à cette idéalité, mais il la prépare, il en est la possibilité, ou, comme dit le texte, c'est un simple système de formation ou formateur (*des Gestaltens, du former, du figurer*); c'est comme une figure organique ou façonnée organiquement, dont les membres demeurent extérieurs les uns aux autres, et ne sont pas ramenés à l'unité.

(1) Le texte a : *Durch ein Anderes, par un autre*, c'est-à-dire par l'être inorganique. Celui-ci, au contact de l'être vivant, se trouve transformé par ce dernier, et, par conséquent, on peut dire que l'être inorganique ne fait que stimuler l'action de l'être organique. D'où il suit aussi que les rapports de causalité, ainsi que les rapports de substance, de sujet et d'objet, etc., n'ont ici plus de sens, c'est-à-dire sont des rapports subordonnés qui se trouvent enveloppés, comme moments idéaux, dans la vie. La vie peut être considérée comme *causa sui*, en ce sens que c'est elle-même qui engendre ses effets, ou qui, pour mieux dire, s'engendre elle-même, se fait elle-même ce qu'elle est. Car elle se meut dans un cercle fermé où tout ce qui y pénètre est transformé par elle. On pourrait se représenter l'être inorganique comme fournissant la matière à l'être organique. Cette manière de concevoir le rapport de l'être organique et de l'être inorganique vient d'abord de ce qu'on sépare la matière et la forme, et qu'on brise ainsi l'unité de l'idée. Mais l'idée est forme et matière; elle est même plus que forme et matière, ne fût-ce que parce qu'elle est l'idée qui fait l'unité de toutes les deux. Ainsi, l'idée de l'organisme n'est pas la simple forme de l'organisme; ce qui serait absurde, puisqu'un organisme sans matière ne saurait se concevoir. Elle est, donc, et la forme et la matière de l'organisme, ou, ce qui revient au même, elle contient la forme et la matière dans son unité, et elle contient la matière, non telle que celle-ci est dans l'être inorganique, mais telle qu'elle est et qu'elle peut être dans l'organisme. Par conséquent, l'être inorganique ne saurait fournir la matière à l'être organique, et on doit dire de ce

conséquent, il faut ici écarter le rapport de causalité ; et, en général, toutes les déterminations de l'entendement n'ont plus de sens dans la vie. Si l'on devait cependant employer ici ces catégories, il faudrait, en quelque sorte, renverser leur nature, et dire, par exemple, que l'être vivant est la cause de lui-même. — On peut poser en principe que « tout vit dans la nature » ; c'est là un principe élevé, et qui a une valeur spéculative. Mais autre chose est la notion de la vie, c'est-à-dire la vie en soi, qui sans doute est partout répandue, et autre chose est la vie réelle, le sujet vivant où chaque partie existe comme douée de vie. Ainsi l'organisme géologique n'est pas vivant dans l'individu, mais dans le tout. Il est vivant en

dernier qu'il engendre sa matière. Ce qui fait, en outre, qu'on conçoit de cette façon ce rapport, c'est qu'au lieu de saisir l'idée et le rapport idéal des êtres, on s'en tient à la représentation extérieure et sensible. Par exemple, le poumon et les veines ne sauraient être, ou fonctionner sans l'air, l'eau, le carbone, etc. On conclut de là que l'air, l'eau, etc., fournissent la matière de la respiration et du sang. Ce qui est vrai. Mais ce qui est encore plus vrai, c'est que ces substances sont transformées par l'organisme, et qu'elles ne sont dans l'organisme qu'en tant que substances organisées. Et cette transformation n'atteint pas seulement leur forme, mais leur être entier, ou leur idée entière. En outre, le terme fournir n'a pas ici, pour ainsi dire, de sens. Car, premièrement, on pourrait intervertir les termes et dire tout aussi bien que l'être organique fournit la matière à l'être inorganique. Mais, dans l'un et l'autre cas, l'essentiel est de saisir la matière telle qu'elle est dans l'idée de l'être organique, et dans celle de l'être inorganique. L'air, l'eau, etc., ne sont pas fournis à l'idée, ils ne lui viennent pas du dehors, mais ils sont dans l'idée, et ils y sont comme ils doivent y être ; dans l'idée de l'être organique, comme ils doivent être dans cette idée, et dans celle de l'être inorganique, comme ils doivent être dans cette idée. Et c'est parce qu'ils sont dans l'idée qu'ils sont dans la représention, c'est-à-dire dans l'organisme sensible.

soi, il n'est pas vivant dans le présent de l'existence. Cependant dans l'être vivant aussi se produit la différence de l'être objectif et de l'être inanimé (1), car l'être vivant construit d'abord dans le bois et les os la charpente de son individualité, à l'instar de ce qui a lieu dans le tout, dans l'organisme géologique. Mais, d'un autre côté, l'être vivant est la figure où a pris sa demeure la forme substantielle, qui non-seulement est le principe déterminant des rapports de l'espace, mais le principe actif qui détermine le processus des propriétés physiques pour en faire sortir la figure (2).

Cependant, comme elle est le premier être subjectif qui existe pour soi et qu'elle sort d'un moment immédiat, la vie de la plante est une vie encore mal affermie; c'est la vie de l'enfant (3), la vie qui ne s'est pas encore intrinsèquement différenciée. Comme tout être vivant, la plante a bien une nature déterminée particulièrement. Mais pendant que chez l'animal son être particulier est ainsi constitué que, vis-à-vis de lui, le sujet est, en tant qu'âme, en même temps un être universel, chez la plante, son élément particulier est immédiatement identique à sa vitalité en général (4). Il n'existe pas en elle comme une

(1) *Auch das Lebendige unterscheidet sich in Subjectives und Todtes : l'être vivant aussi se différencie en être subjectif et en être mort.* Voy. plus loin, §§ 353, 354.

(2) Car, par là même que la vie est la fin et l'unité de la nature, ce ne sont pas ces propriétés qui déterminent la vie, mais c'est au contraire la vie qui détermine ces propriétés, qui ne sont plus vis-à-vis d'elle que des moyens, des moments subordonnés.

(3) *Das schwache kindische Leben.*

(4) *Während aber beim Thiere die Particularität zugleich eine solche ist, gegen welche die Subjectivität als die Seele auch ein allgemeines ist,*

manière d'être d'où se distinguerait sa vie interne; mais sa qualité (1) pénètre complétement sa nature végétative générale; tandis que ces deux éléments sont différenciés chez l'animal. Ainsi dans la plante les membres ne sont des membres particuliers que dans leur rapport réciproque, et non dans leur rapport au tout. Car ils sont eux-mêmes le tout. C'est comme dans l'organisme terrestre (2), où, disposés par couches, les membres sont extérieurs les uns aux autres. La plante se pose, il est vrai, comme différente d'elle-même, et elle se pose ainsi pour idéaliser sans cesse cette contradiction (3); mais il n'y a là qu'une différenciation formelle. Car cette différence qu'elle

so ist bei der Pflanze das Particulare ganz unmittelbar identisch mit ihrer Lebendigkeit überhaupt : littéralement : *mais pendant que chez l'animal la particularité est en même temps telle* (ainsi faite) *que vis-à-vis d'elle la subjectivité en tant qu'âme* (en tant qu'elle forme l'âme, l'individualité, le sentiment de soi), *est aussi un universel, chez la plante le particulier est immédiatement identique avec sa vitalité en général :* c'est-à-dire que chez l'animal le particulier — les différents membres — a, d'un côté, une vie propre et distincte, et, de l'autre, est ramené à l'unité du sujet, qui, en tant que âme, le domine et l'enveloppe dans son unité, ce qui fait qu'il y a dans l'animal une véritable différence et une véritable unité, tandis que chez la plante, bien qu'il y ait particularisation, cette particularisation n'est pas une véritable différence qualitative, et qui atteigne la nature intrinsèque de la plante, de sorte que dans la plante la vie particulière et la vie générale se confondent immédiatement, c'est-à-dire chaque moment de la plante est la plante entière, et, par suite, il n'y a dans la plante ni véritable opposition, ni véritable unité, cette unité qui jaillit, si l'on peut ainsi dire, de la médiation, et qui constitue un retour infini de l'être sur lui-même, ou le sujet sentant.

(1) Par qualité il faut entendre ici plutôt le particulier. La qualité est, en effet, la détermination particulière d'un être.

(2) *Todten Organimus, organisme sans vie.*

(3) C'est-à-dire qu'elle aspire à la vraie unité de la nature sans

pose n'est pas une véritable différence, mais c'est le même individu posé comme sujet (1).

Ainsi le mode de croissance qui prédomine dans le végétal, c'est l'accroissement de lui-même, en tant que changement de forme ; tandis que la croissance de l'animal n'est qu'un changement de grandeur où se conserve l'unité de la figure, parce que la totalité des membres est comme enveloppée dans la subjectivité de l'animal (2). La croissance de la plante est bien l'assimilation d'un être autre qu'elle-même ; mais par là qu'elle se multiplie en s'assimilant cet être, la plante ne fait que sortir d'elle-

pouvoir la réaliser, et qu'ainsi elle se trouve placée entre l'organisme mort de la terre et l'organisme absolu de l'animal.

(1) *Als das Subject : en tant que formant le sujet ;* car chaque partie de la plante est un sujet, ou le sujet, ou la plante entière, et c'est précisément pour cela qu'il n'y a pas de véritable sujet — « Plus un être (*das Geschöpf*), dit Gœthe, (*Morphologie* (1817), vol. I, p. 10, 11) est imparfait, plus ses parties se ressemblent entre elles, et ressemblent au tout. Plus il est parfait, et moins ses parties se ressemblent entre elles. Dans le premier cas, le tout est plus ou moins semblable aux parties ; dans le second cas, il ne leur ressemble pas. Plus les parties sont semblables les unes aux autres, et moins elles sont subordonnées entre elles. La subordination des parties se lie à une nature plus parfaite. »

(2) Le texte a seulement : *In die Subjectivität aufgenommen.* La pensée de Hégel est que dans la croissance de l'animal il y a bien, comme dans celle de la plante, un changement de formes ; mais, comme ces formes sont ramenées à l'unité du sujet, on peut dire, sous ce rapport, que c'est plutôt un accroissement quantitatif qui prédomine chez l'animal, tandis que chez la plante, par là même que la croissance se fait par une espèce de juxtaposition de parties semblables, une partie ne s'ajoute pas à une autre partie de manière à accroître la grandeur du tout, mais chaque partie forme un tout et une grandeur distincts, et, par conséquent, l'accroissement de la plante entière n'est qu'une succession de formes auxquelles manque une grandeur commune, précisément parce qu'un sujet commun leur fait défaut.

même. Il n'y a pas là un retour de la plante sur elle-même en tant qu'individu, mais une multiplication d'individus, de telle sorte que l'unité individuelle à laquelle elle atteint n'est que l'unité superficielle de plusieurs individus, lesquels n'offrent qu'une agglomération d'éléments séparés, indifférents les uns aux autres, et qui ne sortent pas de sa substance comme d'une essence commune. « La croissance de la plante, dit, à ce sujet Schultz (*Die Natur der lebendigen Pflanze*, vol. I, p. 617) est une formation, et une addition incessante de parties nouvelles, et qui n'existaient pas dans la plante. » Et ainsi à l'homogénéité des parties se lie dans la plante leur scission (1), et cela parce que, dans leur rapport, elles (les parties) ne se comportent pas entre elles comme constituant des différences internes qualitatives (2). En d'autres termes, l'organisme n'offre pas encore un système de viscères (3); c'est une production extérieure de soi-même, mais qui est en même temps une croissance qui se développe du dedans, et non, pour ainsi dire, une simple superposition extérieure de cristaux.

(1) *Das Auseinanderfallen derselben : leur tomber une hors de l'autre*, leur séparation, leur manque d'unité interne.

(2) Par la raison qui a été plusieurs fois indiquée, et qui repose sur l'essence même de la dialectique, à savoir que plus les différences sont profondes et essentielles dans un être, et plus profonde et parfaite est aussi son unité. Par exemple, les différences chimiques sont plus qualitatives que les différences mécaniques, ce qui fait que l'unité chimique est une unité plus parfaite que l'unité mécanique.

(3) Cette différence entre la plante et l'animal se trouve plus complétement déterminée et expliquée par ce qui suit.

§ 344.

Cela fait que le processus de la formation et de la reproduction des individus se confond ici avec le processus de l'espèce, et qu'il n'est qu'une production incessante de nouveaux individus. Puisque l'universalité individuelle, l'unité subjective de l'individu (1) ne se sépare pas encore de sa division réelle, mais qu'elle est comme absorbée en elle (2), et qu'ainsi, en face de son organisme virtuel, (§ 342) (3) la plante ne se pose pas encore comme un sujet pour soi, il suit qu'elle ne peut non plus se déplacer, et choisir elle-même son lieu et se donner le mouvement. Et par cela même qu'elle n'est pas pour soi vis-à-vis de la division physique et de l'individualisation de cet organisme, sa croissance ne se fait pas par une intus-susception interrompue, mais par une nutrition continue; et enfin, et par la même raison, elle n'est pas en rapport avec une matière inorganique individualisée, mais avec les éléments

(1) *Die selbstische Allgemeinheit, das subjective Eins der Individualität.*

(2) C'est-à-dire que l'unité individuelle et subjective de la plante, — qui est en même temps l'unité universelle (*selbstische Allgemeinheit*), l'unité réfléchie de la plante, ou le retour de la plante entière sur elle-même, — se confond avec sa division réelle (*sich nicht von der reellen Besonderung trennt : ne se sépare pas de sa division, ou particularisation réelle*), c'est-à-dire de ce qui fait la réalité, l'être concret de la plante, en un mot, de ses parties.

(3) *Gegen ihren an sich seyenden Organismus.* Littéralement : *en face* (et contre) *son organisme qui est en soi*, c'est-à-dire l'organisme terrestre, qui est l'organisme virtuel, ou la possibilité de l'organisme de la plante.

universels. A plus forte raison est-elle dépourvue de chaleur animale et de sensibilité; car ses membres, qui sont bien moins les parties d'un individu que des individus, ne sont pas ramenés à une unité simple et négative.

(*Zusatz*). L'être organique est l'être qui se différencie en lui-même et qui maintient le multiple dans l'unité. La vie animale, en tant qu'elle fait la vérité de l'organisme (1), atteint à cette différence plus profondément déterminée, savoir, que la différence façonnée par la forme substantielle ne constitue qu'un côté, et que la forme substantielle pour soi constitue l'autre côté en face de l'action absorbante du premier (2). L'animal est, par conséquent, doué de sensibilité; tandis que la plante ne va pas jusqu'à ce point où l'unité individuelle et subjective, et le cristal organisé forment les deux côtés de la vie (3). Par conséquent aussi, le principe vital, qui est l'âme dans l'animal, est encore plongé, chez la plante, dans un processus extérieur (4). Chez l'animal, au contraire, il y

(1) C'est-à-dire, en tant qu'elle constitue l'organisme le plus parfait, l'organisme absolu.

(2) *Gegen dieses Versenktseyn : contre cet être-absorbé* ; c'est-à-dire que dans l'organisme animal la forme substantielle est, descend, en quelque sorte, dans les membres qui constituent un des côtés de la différence, sans s'identifier, et se perdre dans les membres, ce qui fait qu'elle revient sur elle-même, et qu'elle est pour soi.

(3) En effet, les membres dépourvus de cette unité subjective peuvent se comparer au cristal, mais à un cristal organisé.

(4) *Ins processualische Aussereinander.* Expression intraduisible et étrange au premier aspect, mais qui rend très-bien et la pensée de Hégel et la chose, car elle exprime comment la plante est, pour ainsi dire, occupée à se développer extérieurement, à engendrer des produits extérieurs l'un à l'autre.

a un seul et même principe, qui s'y trouve de deux façons, α) comme principe essentiel et vivifiant (1), β) comme unité individuelle qui existe dans sa simplicité. Ces deux moments, ainsi que leur rapport, doivent, il est vrai, se retrouver aussi dans la plante; mais, dans la plante, un des côtés de cette différence tombe en dehors de son existence, tandis que chez l'animal il y a retour absolu de l'être vivant sur lui-même, en tant que *sentiment de soi-même*. L'existence de la plante n'offre, au contraire, qu'une unité organique corporelle au dedans de laquelle l'unité individuelle et identique à soi n'a pas encore atteint à la réalité, et elle est seulement contenue dans la notion, parce qu'elle ne s'est pas encore objectivée. Le corps avec ses membres (2) ne forme pas, par conséquent, chez la plante, l'objectivité de l'âme. La plante ne se pose pas encore en tant qu'objet à elle-même (3). L'unité est ainsi un moment extérieur à la plante; c'est comme le processus de l'organisme terrestre qui tombe hors de la terre; et cette identité physique extérieure de la plante est la lumière vers laquelle elle tend comme un homme tend vers un autre homme. La plante a un rap-

(1) *Als inwohnend und belebend :* c'est-à-dire comme principe qui réside dans les membres, qui en fait l'essence et les vivifie.

(2) *Der gegliederte Leib.*

(3) *Ist sich noch nicht selbst objectiv.* Et ainsi l'unité individuelle, cette unité qui se réalise et arrive à l'existence dans l'animal, ne demeure qu'à l'état de notion, ou virtuel dans la plante ; et pour cette même raison, c'est-à-dire par la raison que la plante n'est pas un véritable sujet, son corps, ses membres ne constituent pas non plus un véritable objet pour elle, ou, ce qui revient au même, et comme dit le texte, la plante n'existe pas objectivement pour elle-même.

port essentiel, infini avec la lumière; mais ce n'est qu'une tendance, qu'un effort pour reproduire en elle cette identité (1), effort semblable à celui de la matière pesante. Cette identité simple placée hors de la plante est la plus haute puissance qui la domine. C'est ce qui a fait dire à Schelling que si la plante était douée de conscience, elle adorerait la lumière comme son Dieu. Le processus de sa conservation n'aspire qu'à entrer en possession de l'individualité, de se saturer, si l'on peut dire, pour atteindre au sentiment d'elle-même. Mais comme l'individualité demeure hors de la plante, l'effort de la plante vers l'individualité est plutôt un devenir où elle se brise hors d'elle-même (2); ce qui fait que, pour elle, revenir sur elle-même c'est sortir d'elle-même, et réciproquement (3). Par conséquent, se conserver, c'est pour la plante se multiplier (§ 343). L'existence extérieure de l'unité individuelle et subjective de la plante devient objective dans son rapport avec la lumière. C'est comme dans les formations gélatineuses de la mer (vol. II, § 341,

(1) *Ein Suchen dieses ihres Selbsts*. Voy. § 347.

(2) *Ausser-sich gerissen-Werden*.

(3) C'est-à-dire sortir d'elle-même, c'est pour la plante revenir sur elle-même. En effet, par la raison même que la plante n'atteint pas à cette unité interne, qui pose et enveloppe la différence, et que le développement de la plante n'est qu'une reproduction de la plante entière, on peut dire, d'un côté, que la plante en se développant pour réaliser son unité — pour revenir sur elle-même — ne fait que sortir d'elle-même, se multiplier sans atteindre à la véritable unité. Mais, d'un autre côté, par là que chaque développement — partie ou membre — reproduit la plante entière, on peut dire aussi que, pour elle, sortir d'elle-même, c'est revenir sur elle-même, mais y revenir sans atteindre à l'unité.

Zusatz, p. 426 et suivantes), ou bien encore comme dans les couleurs des oiseaux des régions tropicales (§ 303, *Zusatz*, p. 226-228) où la lumière apparaît aussi extérieurement, montrant ainsi d'une manière visible sa puissance, même dans le règne animal. L'homme, au contraire, construit plutôt son individualité au dedans de lui-même, bien que l'homme du Sud ne parvienne pas à réaliser objectivement son individualité et sa liberté. C'est d'abord leur suc, ainsi qu'une puissante individualisation, que les plantes reçoivent de la lumière. Privées de la lumière, elles croissent, mais elles n'ont ni couleur ni odeur, ni saveur. C'est pour cette raison qu'elles se tournent vers la lumière. Des pommes de terre étendues dans une cave se traînent des points éloignés vers l'endroit où il y a un rayon de lumière, et se rangent comme si elles voulaient grimper le mur pour atteindre le soupirail où elles pourraient jouir de la lumière. Les tournesols et d'autres fleurs suivent le mouvement du soleil, et tournent avec lui. Le soir, lorsqu'on se dirige de l'est vers un champ parsemé de fleurs, on voit très-peu, et peut-être pas de fleurs, parce qu'elles sont toutes tournées vers le soleil, ce qui fait qu'on les voit dans tout leur éclat du côté du couchant. Le matin aussi de bonne heure, en allant du levant, on ne voit pas les fleurs. Ce n'est que lorsque l'action du soleil commence à se faire sentir qu'elles se tournent vers le levant. Quelques-unes, dit Willdenow, (1) ne s'ouvrent au soleil que vers la

(1) *Grundriss der Kräuterkunde* (Essai, ou notions fondamentales de botanique), édité par Link (6e édition 1821), p. 173.

douzième heure du jour, la *Portulacea oleracea* et la *Drosera rotundifolia*, par exemple. Il n'y en a qu'un petit nombre, — par exemple, le magnifique cactus grandiflore (1) (*Cactus grandiflorus*), dont la fleur ne vit que quelques heures,— qui ne s'ouvrent que la nuit.

α). Maintenant, puisque chez la plante, l'unité subjective se confond, comme nous venons de le dire, avec sa qualité, et avec sa détermination particulière, et que, par conséquent, l'identité négative de la plante n'est pas l'identité qui se maintient dans son rapport avec elle-même, il suit que l'individualité de la plante n'est pas une individualité supra-sensible (2), qui est précisément ce qu'on appelle âme, mais une individualité sensible, un être qui n'est plus à la vérité un agrégat des parties matérielles, mais qui est cependant l'unité sensible de ces parties. Or l'élément sensible qui demeure dans cette unité, c'est l'espace. Par là que la plante ne peut encore vaincre et effacer l'élément sensible, elle n'est pas

(1) Fleur éphémère qui ne s'ouvre qu'une fois, et qui se referme pour ne plus s'ouvrir. Cet exemple paraît, au premier coup d'œil, contredire ce qu'on veut prouver, savoir, l'action de la lumière sur la plante, puisque dans ce cactus la fleur, au lieu de se fermer lorsque la lumière disparaît, s'ouvre. Mais on sait que dans les plantes les mouvements qui indiquent leur sommeil n'ont pas lieu d'une manière uniforme, et qu'il y a des plantes chez lesquelles les feuilles se redressent pendant leur sommeil, tandis que chez d'autres elles s'abaissent; et, par conséquent, un phénomène semblable peut avoir lieu chez la fleur, c'est-à-dire qu'il peut y avoir des fleurs qui s'ouvrent, et des fleurs qui se ferment sous l'action de la lumière. De toute façon ce n'est là qu'une des rares exceptions.

(2) *Ein schlechtin Unsinnliches : un être absolument non-sensible*, qui ne peut être senti en aucune façon, ou qui ne tombe en aucune façon sous les sens.

encore le temps pur (1); c'est là ce qui fait qu'elle occupe un lieu déterminé, et qu'elle ne peut pas le supprimer, bien qu'elle s'y développe. L'animal, par contre, se pose comme constituant un processus à l'égard du lieu, et il annule le lieu, bien qu'il le pose ensuite de nouveau. C'est de cette manière que se meut le moi, ou que le moi meut le point qu'il occupe, ou son lieu, ou si l'on veut, qu'il change son être sensible, immédiat, en tant qu'espace (2). Ou bien encore on peut dire ceci : le moi en tant qu'unité idéale, se différencie de lui-même en tant qu'unité sensible (3). Dans les mouve-

(1) *Ist sie noch nicht reine Zeit in sich : elle n'est pas encore le temps pur en lui-même.* C'est une expression analogique. Hégel rapproche la plante et l'animal de l'espace et du temps. Ce qui domine dans la plante c'est l'espace, en ce que ses parties ne sont, en quelque sorte, que juxtaposées, et qu'il y manque cette unité interne qui les fond les unes dans les autres, et qui constitue l'âme. Par conséquent, la plante est encore l'être et l'intuition sensible des parties de l'espace, c'est-à-dire de parties qui s'ajoutent à d'autres parties, ou, ce qui revient au même, de parties qui demeurent extérieures les unes aux autres ; ce qui fait aussi qu'elle est fixée et immobile dans l'espace. L'animal est, au contraire, le temps, parce que le temps est la première négation de l'espace. Mais par temps il faut ici entendre le temps tel qu'il est dans l'animal, et tel qu'il est dans l'animal, combiné avec le mouvement, ainsi que cela est expliqué par ce qui suit ; car l'animal fait son temps et son lieu, et cela parce qu'il y a en lui cette unité, cette fusion intime des parties pour laquelle l'extériorité n'est plus qu'un moment subordonné, et, par suite, si, d'un côté, l'animal est dans le temps et dans l'espace, de l'autre, il triomphe du temps et de l'espace et s'en affranchit.

(2) C'est-à-dire l'espace où il est, et qui est son espace immédiat. S'il ne pouvait pas changer cet espace, il serait comme la plante.

(3) *Als Idealität des Eins, von sich selbst, als sinnlichem Eins sich unterscheidet : en tant qu'idéalité de l'un, il* (le moi) *se différencie de lui-même en tant qu'un sensible.* En effet, dans l'organisme animal, ou

ments des corps célestes, les corps qui font partie d'un système possèdent un libre mouvement (1), mais ils ne possèdent pas un mouvement contingent (2). Leur lieu, ce ne sont pas eux qui le posent en tant que corps particuliers; mais ce qui le pose, c'est le temps du système, temps qui a sa racine dans la loi qui l'attache au soleil. Dans le magnétisme aussi, ce sont les qualités opposées qui constituent le principe déterminant. Dans l'être qui possède la vie subjective en tant que temps pour soi, se trouve posée, au contraire, la négation du lieu, et cela d'une manière absolue, ou, si l'on veut, en tant qu'indifférence interne (3). La plante ne possède pas cette indifférence à l'égard de l'espace, ce qui fait que son espace est encore un espace abstrait (4). Le mou-

dans le moi (que, quelle que soit leur différence, on peut considérer ici comme identiques) il y a l'élément sensible et extérieur, il y a le le non-moi, il y a les membres qui sont extérieurs l'un à l'autre, qui sont pesants, qui occupent un espace, et tel espace déterminé, etc., ce qui forme l'unité sensible de la vie; et c'est aussi ce qu'on appelle corps. Mais tous ces éléments sensibles et extérieurs sont ramenés à leur unité idéale, ou à l'unité de leur idée, ce qui constitue précisément l'âme; car l'âme est l'unité idéale, ou l'idéalité, comme dit le texte, du corps, l'âme n'étant telle que parce qu'elle a un corps, et qu'elle en efface, en même temps, les différences et les rapports extérieurs.

(1) Libre, en ce sens qu'ils changent de lieu.

(2) *Zufällig:* contingent, mais non volontaire, parce qu'ici on considère et on a l'animal comme tel, et non l'animal dans la sphère de la volonté.

(3) Puisque, comme on vient de le dire, cet être efface toute différence et tout rapport externe dans son unité idéale.

(4) *Abstracter, plus abstrait*, que celui de l'animal; et cela par la raison que c'est un espace immédiat, et qu'elle ne peut, comme l'animal, changer son lieu, et embrasser, pour ainsi dire, l'espace entier.

vement qui porte l'un vers l'autre le pistil et les anthères, le mouvement oscillatoire des conferves, etc., ne doit être considéré que comme une simple croissance, où il n'y a pas une détermination contingente de lieu. Le mouvement des plantes est déterminé par la lumière, par la chaleur et par l'air. C'est ce que fait voir Treviranus (1) dans l'*Hedysarum gyrans* par exemple (2). « Chaque pétiole de cette plante, dit Treviranus, porte à son extrémité une feuille plus grande, d'une forme elliptique et lancéolée, et près de cette feuille viennent se placer, sur le même pétiole, deux autres feuilles plus petites, également pétiolées. Le mouvement du pétiole principal et de la feuille diffère de celui de la foliole. Les premiers se redressent avec la lumière et s'abaissent avec l'obscurité; et ces mouvements se font à la jointure, là où la feuille s'unit au pétiole et celui-ci à la branche. La lumière solaire, réverbérée par un mur à une distance de vingt pas, amène déjà un redressement sensible, comme l'éloignement de cette lumière par un corps opaque, ou par un nuage, qui masque le soleil, fait baisser les feuilles. En plein midi, et sous l'action de la lumière concentrée par un verre ardent, Hufeland a observé comme un frémissement dans les feuilles et la plante entière. La lumière de la lune ou une lumière artificielle n'exerce aucune influence sur ces mouvements. Il y a un second mouvement qui est seule-

(1) *Biologie oder Philosophie der Lebenden Natur*, L. V., p. 202, 203.

(2) Ces observations s'appliqueraient, suivant Jussieu et d'autres botanistes, au *Desmodium gyrans*, plante tropicale du genre *desmodium* qu'on avait autrefois confondue avec l'*Hedysarum*.

ment exécuté par les folioles, et qui consiste en ce que chaque paire de ces feuilles, qui sont placées sur la même branche, les unes en face des autres, s'élève et s'abaisse alternativement. Ce mouvement ne cesse qu'avec la mort de la plante. Il n'y a pas de cause extérieure qui y contribue d'une manière immédiate. « Mais c'est au temps de la fécondation qu'il est le plus marqué. » Treviranus attribue cependant aux graines des conferves, après qu'elles se sont détachées de la plante, un mouvement volontaire (1). Parmi les mouvements des conferves, il y en a qui ressemblent au mouvement du pendule. « Les filets dont elles se composent oscillent par leur extrémité libre, comme par une série de chocs, de droite à gauche et de gauche à droite. Souvent ils s'étendent de manière à décrire avec leur extrémité libre un cercle. » Mais il n'y a pas là encore un mouvement volontaire et libre.

β) Pour qu'il y eût interruption dans les rapports extérieurs de la plante, celle-ci devrait exister comme sujet; elle devrait, en d'autres termes, avoir un véritable rapport subjectif avec elle-même (2). Ainsi la raison de l'in-

(1) *Ibid.* vol. II, p. 381 et suiv., p. 507; vol. III, p. 281 et suiv. D'autres, Mayer, par exemple, ont cru voir dans les filaments cellulaires, ou organes reproducteurs de ces plantes et des hépatiques, ainsi que dans les anthéridies du chara (voy. plus loin, § 346, *a*, *Zus.*, *c*) l'analogue des spermatozoaires des animaux. Cf. plus loin, § 345, *Zus.*

(2) *Sich als Selbst zu ihrem Selbst verhalten :* elle devrait *se comporter à l'égard de son individualité subjective, en tant ou comme individualité subjective.* C'est-à-dire elle devrait non-seulement être une individualité subjective, mais se sentir comme telle ; être, en quelque sorte, un moi-moi ; deux termes qui, du reste, sont inséparables, et dont l'un ne saurait aller sans l'autre ; nous voulons dire que l'indivi-

tus-susception uniforme et continue de la plante vient précisément de ce qu'elle n'est pas un sujet véritable, que son individualité retombe sans cesse dans sa nature particulière, et que, par suite, elle ne se pose pas comme individualité infinie (1). Ce n'est que le même en tant que même (2) qui se pose d'abord dans un état de concentration et d'enveloppement vis-à-vis du dehors, et qui, en tant que rapport avec lui-même, est précisément l'âme de ce rapport. Et comme dans celle-ci c'est le principe subjectif et identique qui fait les deux côtés du rapport (3) ce rapport forme un cercle interne où l'âme se meut comme dans une sphère propre et qui se distingue de celle de la nature inorganique. Mais, puisque la plante n'atteint pas ce point, cette vie intérieure, qui affranchit des rapports avec le dehors, lui fait défaut. Et

dualité qui ne se sent pas comme telle n'est pas une véritable individualité, un véritable *Selbst*, un être qui demeure identique et indifférent dans ses différences et ses rapports extérieurs. Car c'est précisément ce manque d'unité subjective qui fait que la plante n'est pas une véritable individualité, mais un simple agrégat d'individus ou de parties; ce qui fait aussi que son individualité n'est pas pour elle-même, mais pour un autre qu'elle-même, suivant l'expression hégélienne; car la plante comme le minéral, le cristal, etc., sont bien des individus, mais des individus auxquels ce lien interne fait défaut, et qui, par suite, ne sont pas en rapport avec eux-mêmes en tant qu'individus.

(1) *Unendliches Fürsichseyn :* être-pour-soi infini.

(2) *Das Selbst als Selbst :* l'individualité identique subjective en tant qu'individualité identique subjective, ou le sujet en tant que sujet.

(3) *Und da in ihr das Selbst beide Seiten des Verhaltnisses bildetete.* En effet, l'âme est, comme on vient de le voir (p. 43 et suiv.), cette identité réfléchie et négative, cet être-pour-soi infini qui n'exclut pas la différence, mais qui la contient, et qui l'efface par cela même qu'elle la contient, de sorte qu'elle forme, en tant qu'identité, les deux côtés du rapport, et qu'elle est elle-même et son contraire, ou l'indifférence de la différence.

ainsi c'est l'air et l'eau qui exercent une action continue sur la plante, car la plante ne boit pas l'eau par traits. Quant à la lumière, son action sur la plante est, il est vrai, extérieurement interrompue ou affaiblie pendant la nuit ou pendant l'hiver. Ce n'est pas là, cependant, une différence de la plante elle-même, mais une différence qui lui vient du dehors (1). C'est ce qui fait qu'on peut changer graduellement ses habitudes en la plaçant pendant la nuit dans une chambre éclairée, et pendant le jour dans une chambre obscure. De Candolle a de cette manière, et à l'aide de la lumière de plusieurs lampes, changé après quelques jours le temps du sommeil des mimoses et d'autres plantes (2).

(1) C'est-à-dire que les différences, les changements que l'action de la lumière peut amener, à cet égard, dans la plante ne sont pas des changements propres et spontanés de la plante elle-même, mais ils sont déterminés par une cause extérieure, c'est-à-dire ici par la lumière.

(2) Relativement au sommeil des plantes, on dira peut-être que l'action de la lumière est limitée, puisqu'il y a des plantes qui placées dans l'obscurité ne changent pas, sous l'action d'une lumière artificielle, leurs habitudes, et continuent de veiller pendant le jour et de dormir pendant la nuit, et que, de plus, ces alternatives de veille et de sommeil ne se règlent pas exactement sur la lumière, puisqu'il y a des plantes qui s'endorment, comme il y en a d'autres qui se réveillent avant le lever du soleil. Mais premièrement, pour bien déterminer comment et dans quelle limite s'exerce l'action de la lumière, il faudrait rechercher et déterminer les différents modes suivant lesquels cette action peut s'exercer sur la plante. Il se peut, par exemple, que cette action s'exerce sur certaines plantes d'une manière immédiate, et sur d'autres plus lentement, ce qui expliquerait comment le temps du sommeil et de la veille n'est pas le même chez les diverses plantes, comme aussi pourquoi il y a des plantes qui se réveillent avant le lever du soleil. Car étant plus sensibles à la lumière, il se peut qu'elles sentent l'influence de la lumière solaire même avant l'apparition du soleil sur l'horizon. Ensuite, c'est d'après la position des feuilles qu'on conclut à la veille et au sommeil de la plante. Mais quelle est la position qui

Les autres rapports dépendent des saisons et des climats. Des plantes du Nord, qui dorment pendant l'hiver, chan-

correspond à la veille, et quelle est celle qui correspond au sommeil? C'est ce qu'on ne saurait dire avec certitude (voy. plus haut, p. 47); de sorte qu'il peut se faire que chez telle plante l'abaissement des feuilles, qu'on considère comme signe du sommeil, marque en réalité la veille. Quoi qu'il en soit à cet égard, la pensée de Hégel n'est pas d'attribuer exclusivement à la lumière la cause de ce phénomène, mais de considérer, parmi les diverses causes extérieures, la lumière comme la principale et la plus active; ce qui est exact. Mais ce que Hégel veut surtout établir, c'est que les phénomènes de la vie végétale ne sont pas le produit d'une activité interne et spontanée comme les phénomènes de la vie animale, et que même dans la nutrition, dans le sommeil et dans certains mouvements où la plante et l'animal semblent se mouvoir sur un terrain commun et n'appartenir qu'à une seule et même nature, la première se comporte d'une toute autre façon que le dernier, et que chez elle ces faits sont plutôt déterminés par des causes mécaniques ou extérieures qu'elle ne les détermine et ne les engendre elle-même. Il en est du sommeil, de la nutrition, de la chaleur, etc., comme de l'espace. L'animal et la plante sont tous les deux dans l'espace, mais ils n'y sont pas de la même manière. L'un s'y meut librement, tandis que l'autre y est fixée. Parlant des plantes qui ont les graines voysgeuses, et les comparant avec les animaux, Humboldt dit (*Cosmos*, vol. I, p. 288, trad. franç. de M. Faye) : « Les plantes émigrent en germe : les graines d'espèces nombreuses sont munies d'organes particuliers qui leur permettent de voyager à travers l'atmosphère. La graine, une fois fixée, dépend du sol et de l'air ambiant. Les animaux, au contraire, étendent à leur gré le cercle de leurs migrations de l'équateur au pôle; mais ils l'étendent surtout du côté où les lignes isothermes se voûtent, et où des étés chauds succèdent à des hivers rigoureux, etc. » — Nous disions que la lumière est la cause principale, mais seulement parmi les causes extérieures, du sommeil des plantes. Et, en effet, le principe véritsble et déterminant ne saurait résider dans la lumière, mais bien dans la nature même de la plante, ce qui est conforme et à la pensée de Hégel et à la chose. Car, si la plante s'endort ou se réveille, c'est que le sommeil et la veille sont contenus dans son idée, et que la lumière, l'ombre, la chaleur, etc., n'en sont pas les principes, mais les conditions, des

gent peu à peu cette habitude dans les contrées du Midi. En outre, la plante n'a pas de rapport avec l'être indivi-

conditions plus ou moins essentielles, mais seulement des conditions, ou, si l'on aime mieux les appeler principes, des principes subordonnés. Et, en effet, outre ces principes, il y en a d'autres qui les dominent. Car il y a d'abord l'élément logique ou dialectique qui détermine la veille et le sommeil, et qui les détermine en y entrant comme principe absolu, de la même manière qu'il entre dans l'être et le non-être, dans la lumière et l'ombre, dans la vie et la mort, etc. Il y a ensuite, et comme principe spécifique, l'idée de l'être organique, dont la veille et le sommeil sont des moments, et des moments qui ne sauraient être hors de cette idée. Maintenant, on ne doit pas considérer le sommeil des plantes comme identique à celui de l'animal. La plante ne dort, pas plus qu'elle ne veille comme l'animal. Le sommeil et la veille de la plante ne sont que l'analogue de la veille et du sommeil de l'animal. Car dans l'animal, c'est-à-dire combinés avec la nature spéciale de l'animal, la veille et le sommeil ont une tout autre signification, et remplissent une tout autre fonction. Strictement parlant, on pourrait même dire que dans la plante il n'y a ni veille ni sommeil véritables, et que ces positions de la feuille et de la fleur, qu'on considère comme constituant des états de sommeil et veille, ne sont, en réalité, que de simples mouvements organiques exprimant à leur façon les alternatives de la lumière et de l'ombre, du jour et de la nuit, ou bien encore des alternatives d'activité et de repos, qui, cependant, n'atteignent pas à la vraie nature de la veille et du sommeil. Car, si veiller consiste à *sentir* son unité avec la nature, et, par suite, l'unité de la nature, comme aussi dans l'activité qui pose et réalise ce sentiment et cette unité, la plante ne veille ni ne saurait veiller de cette façon. Mais par cela même elle ne saurait non plus dormir du sommeil de l'animal. Car le sommeil de la plante est le sommeil de cette veille, c'est-à-dire le repos de ce sentiment, de cette activité et de cette unité, repos où l'animal évoque les puissances de la nature entière au sein de laquelle il va se reposer, pour réparer les forces dépensées dans la veille ; ce que la plante ne saurait accomplir, par la raison même qui fait qu'elle ne peut veiller. Cette unité, en effet, qui lui fait défaut dans la veille, lui fait aussi défaut dans le sommeil, de telle sorte que, de même que ce n'est pas la nature entière qui veille en elle et avec elle, comme elle veille dans l'animal et avec l'animal, de même ce n'est pas la nature entière qui dort en elle, comme elle dort dans l'animal.

duel par la raison même qu'elle est privée d'individualité, et qu'ainsi, le contraire avec lequel elle est en rapport, n'est pas l'être individuel, mais l'être inorganique élémentaire (1).

γ). On a fait beaucoup de recherches et on a beaucoup discuté sur la chaleur de la plante. Hermbstädt surtout s'en est beaucoup occupé (2). On est peut-être parvenu à constater dans la plante un peu plus de chaleur spécifique que dans les objets environnants; ce qui n'a pas d'importance. La chaleur est un conflit amené par le changement de cohésion; mais la plante ne contient pas ce changement de cohésion. Il n'y a pas en elle ce feu, cette combustion qui constitue la vie animale. On a foré des arbres, on a placé dans leur intérieur des thermomètres, et on a trouvé une différence sensible entre la température extérieure et l'intérieure; par exemple de — 5° de Réaumur à + 2°, de — 10 à — 1°, etc.; mais cela vient de ce que le bois est un mauvais conducteur de la chaleur, et qu'ainsi la tige conserve la chaleur que lui communique le sol. « Et d'ailleurs, dit Treviranus (*a. l.* op. vol. V, p. 16), on a plus de 4600 expériences de Fontana qui prouvent que la chaleur dépend de la température du milieu où se trouvent les plantes. » « Il y a des plantes, continue Treviranus (p. 19), qui, dans des circonstances déterminées, produisent la chaleur et le froid, et qui peuvent ainsi résister à l'action de la température extérieure. On a constaté à la surface

(1) Voyez §§ 347 et 357.

(2) Cf. Tréviranus, *a. l. op.*, vol. V, p. 4 et suiv.; Willdenow, *a. l. op.*, p. 422-428.

du spadice de l'*Arum maculatum* et d'autres espèces de cette plante, vers le temps où la fleur commence à briser son enveloppe, une chaleur qui est allée en augmentant pendant quatre ou cinq heures, et chez l'*Arum maculatum* pendant trois et quatre heures après midi, et en diminuant pendant le même temps, surpassant à son plus haut degré la température de l'air, chez l'*Arum maculatum*, de 15 à 16 degrés Fahr., chez l'*Arum cordifolium* de 60 à à 60 (1). Le ficoïde cristallin (*Mesembrianthemum crystallinum*) développe du froid, sans doute parce qu'il contient du salpêtre. Mais, dans le premier cas, la chaleur sert tout aussi peu à préserver la plante du froid à l'époque de la germination que, dans ce second cas, le froid ne sert à la préserver de la chaleur. » Ainsi la plante n'en demeure pas moins privée de ce processus interne qui a lieu dans l'animal, parce qu'en se développant elle ne fait que se durcir ; tandis que l'animal est cet aimant fluide dont les différentes parties fondent les unes dans les autres et développent ainsi la chaleur, dont le principe réside précisément dans le sang (2).

(1) Link, *Grundlehren der Anatomie und Physiologie der Pflanzen* (Gottingen, 1807), p. 229, remarque à ce sujet que « la fleur sent très-mauvais, et qu'à son avis la cause de la production de la chaleur est ici le développement et la décomposition dans l'air de l'huile, ou du gaz hydrogène carboné qui produit la mauvaise odeur ». (*Note de l'auteur.*)

(2) Qui, suivant Hégel, forme le point culminant et l'unité de l'organisme animal (voy. § 354).— On a constaté par des expériences très-nombreuses et très-délicates que la chaleur propre de la plante est très-faible chez quelques plantes, et que chez la plupart elle est nulle, à l'exception cependant de quelques plantes de la famille des aroïdes où elle s'élève à un degré assez considérable, surtout dans l'*Arum*

δ). Si la plante est privée de sensibilité, il faut l'attribuer aussi à ce que son unité subjective tombe dans ses qualités et dans sa particularisation. Son individualité ne possède pas, en tant que système nerveux, cette indépendance vis-à-vis du monde extérieur qu'elle a chez l'animal. Il n'y a que l'être sensible qui puisse se porter lui-même comme autre que lui-même, et recevoir dans la nature de son indi-

cordifolium, mais seulement dans la fleur et à l'époque de la floraison (*). Quant à la raison de cette différence entre la plante et l'animal, les botanistes disent que la cause de la chaleur, soit végétale, soit animale, est une combinaison chimique du carbone et de l'oxygène, et que cette combinaison étant très-active chez l'animal et très-faible chez le végétal il y a un dégagement de chaleur très-considérable chez le premier, et minime chez le second. Mais en admettant même qu'il n'y ait là qu'une combinaison chimique (voy. plus loin, §§ 354 et 365), il restera toujours à savoir quel est le principe qui détermine cette combinaison, et qui fait qu'elle est si active et permanente dans l'animal, et si faible et passagère dans la plante. Or cette différence vient de la même cause qui fait que l'animal sent et que la plante ne sent pas, que le premier se meut librement et que la seconde est attachée au sol, etc.; elle vient, en d'autres termes, de ce que la plante n'est pas ce feu qui se consume et se renouvelle sans cesse, cet aimant fluide et actif dont tous les points se fondent les uns dans les autres, cette unité, en un mot, interne et négative où toutes les parties de l'organisme, et par là la nature entière, viennent se rencontrer et se poser dans leur liberté.

(*) A l'égard de cette exception, il ne nous est pas démontré que la chaleur qui se développe dans la fleur (surtout dans les anthères), à l'époque de la floraison, soit une chaleur engendrée par la plante elle-même, car il se pourrait qu'il n'y eût là qu'une concentration de la chaleur que la plante tire du sol et de l'air ambiant, et, par suite, de la forme du spadix qui enveloppe la la fleur. Et c'est ce qui paraîtra d'autant plus probable que c'est dans les pays où ces plantes viennent naturellement, c'est-à-dire dans les pays chauds, qu'on a obtenu dans l'*Arum cordifolium* ce degré élevé de température dont il est fait mention ci-dessus dans le passage de Tréviranus. Et Tréviranus en rappelant ce fait a probablement en vue d'anciennes observations faites à l'île Bourbon, où cinq spadices de l'*Arum cordifolium* liés autour d'un thermomètre firent monter ce dernier de 25 degrés R., et douze spadices de plus de 30 degrés.

vidualité cette opposition, et entrer en conflit et se mesurer avec une autre individualité. La plante est l'individualité organique immédiate, où le genre a la prépondérance, où il ne se fait pas ce retour sur soi qui anime l'individu, et, par conséquent, elle demeure comme autre qu'elle-même, et il n'y a pas en elle le sentiment de soi. La sensibilité de certaines plantes n'est pas une vraie sensibilité, mais seulement une élasticité mécanique; c'est comme dans le sommeil des plantes, où le principe actif est leur rapport avec la lumière. « On a voulu ramener, dit Treviranus (*a. l. op.*, V., p. 206—208), les mouvements des plantes et l'irritabilité que manifestent quelques-unes de leurs parties sous l'action des causes extérieures, à la sensibilité, et on ne saurait méconnaître la ressemblance qui existe entre ces mouvements et les contractions des fibres de l'animal (qui cependant peuvent avoir lieu sans qu'il y ait sensation) (1). » « Ce sont surtout les organes de la génération qui montrent cette irritabilité. Ainsi si l'on touche les étamines, les anthères répandent la poussière séminale; ou bien une irritation mécanique produit des mouvements dans le style et les étamines, et particulièrement un mouvement des filets vers le style, lorsqu'on touche les premiers. » Mais que cette irritabilité n'ait qu'une cause extérieure, le prouvent surtout les observations de Médicus citées par Treviranus (*ib.*, *p.* 210), et suivant lesquelles

(1) Remarque intercalée par Hégel, qui veut dire qu'autre chose est un mouvement des fibres avec sensation, et autre un mouvement sans sensation, et que dans l'animal aussi peut avoir lieu un mouvement sans sensation, mais que ce n'est pas, en ce cas, un phénomène animal proprement dit.

« plusieurs plantes des zones froides ne manifesteraient pas d'irritabilité après midi et par un temps chaud et sec, tandis qu'elles seraient très-irritables le matin après une forte rosée, et pendant toute la journée par une légère pluie; les plantes des climats chauds ne montreraient leur irritabilité que par un ciel serein, et l'irritabilité de toutes les plantes atteindrait son plus haut degré précisément à l'époque où mûrit le poussière séminale, et où le pistil se couvre d'une huile luisante ». Relativement à l'irritabilité des feuilles, les phénomènes les plus remarquables nous sont présentés par certaines espèces de mimosées et d'autres plantes qui, comme celles-ci, appartiennent à la famille des légumineuses. « La *Dionæa muscipula* a un grand nombre de feuilles insérées en cercle autour du pétiole. Les feuilles de l'*Oxalis sensitiva* se composent de douze paires de folioles ayant une forme ovale. En les touchant, on voit ces feuilles se serrer en se rapprochant les unes des autres. Les feuilles de l'*Averrhoa carambola* sont pennées, et elles s'abaissent lorsqu'on touche leurs pétioles. » C'est ce que démontrent aussi les recherches anatomiques de Rudolphi et de Link. Rudolphi (*Anatomie des plantes*, p. 239) dit : « Dans ces plantes, le pétiole et les pétioles partiels ont une articulation particulière. A la base, les feuilles se rétrécissent, tandis que dans les autres feuilles pennées la base s'élargit, ou du moins elle n'est pas plus mince. Le pétiole, qui est épais au-dessus de la jointure, devient, dans ces plantes, beaucoup plus épais que dans les autres parties, ce qui rend la contraction de l'emboîture encore plus visible. Au reste, cette substance contractée n'est qu'un

tissu cellulaire qui ordinairement se change bientôt en bois. Lorsqu'on coupe une casse, un lupin, etc., toutes les parties se ferment très-vite, comme dans le sommeil des plantes, et elles ne s'ouvrent plus. Une mimose fraîche s'affaisse au moindre attouchement, et si on la relève brusquement, lorsqu'elle est malade ou fanée, on pourra longtemps la stimuler vainement, et il pourra aussi se passer longtemps avant qu'elle ne relève les parties affaissées. Desfontaines, comme nous l'apprend Mirbel, prit avec lui en voyage une mimose. Au premier mouvement de la voiture, la plante ferma ses feuilles, mais elle les rouvrit insensiblement et ne les ferma plus pendant tout le voyage, comme si elle s'était en quelque sorte habituée au balancement de la voiture. » Link dit (*a. l. op.*, p. 258) : « Lorsqu'il fait du vent, les feuilles s'abaissent simultanément, mais elles se relèvent ensuite malgré le vent, et elles finissent par s'y habituer au point qu'elles n'en éprouvent plus aucun effet. « Et dans le *Supplément à la doctrine fondamentale* (*Nachtragen zu den Grundhleren*) 1, p. 26 : « l'irritabilité, est circonscrite à l'endroit où a lieu l'ébranlement. On peut soumettre une foliole à une action très-vive sans que la feuille voisine en soit affectée ; l'excitation ne paraît pas s'étendre au delà de l'endroit où on la produit (1). » Ainsi, se

(1) Un des faits les plus remarquables parmi ces mouvements des plantes est, comme on sait, celui de la *Vallisneria spiralis* dont les organes sexuels (les deux fleurs) éloignés l'un de l'autre, l'un à la surface et l'autre au-dessous de l'eau, vont, à une époque déterminée, se chercher, pour accomplir l'acte de la fécondation. Mais, il n'y a là non plus ni volonté, ni instinct, proprement dit. Au fond, ce phénomène ne diffère pas d'autres phénomènes semblables où le stigmate et les

fermer et s'ouvrir, c'est là le simple phénomène que nous offre ici la plante. Seulement ce phénomène a lieu ici plus vite et plus brusquement que ce changement d'habitudes dont il a été question plus haut (β), et qui s'accomplit plus lentement.

§ 345.

Cependant, en tant qu'être organisé, la plante se partage en différentes parties (cellules, fibres, etc.), lesquelles sont plus ou moins concrètes, mais qui toutes conservent leur homogénéité originaire. Comme son individualité ne s'élève pas à la forme libre de l'existence subjective, elle se rapproche encore de la figure et de la régularité du cristal, de même que les produits de son processus se rapprochent des produits du processus chimiques.

Remarque.

Gœthe, par sa théorie de la métamorphose des plantes, a jeté les fondements de leur connaissance rationnelle, en ce qu'il a attiré l'attention sur l'unité de la vie de la plante, et qu'il a fait sentir, ce qu'il y a d'incomplet dans l'étude de ses parties, lorsque celles-ci ne sont pas rame-

anthères s'inclinent l'un sur l'autre. Tels sont, par exemple, les mouvements que Medicus a observés dans la *Boerhaavia diandra*, mouvements qui suivent les diverses phases du jour, et qui se modifient à l'approche de la nuit; c'est-à-dire que le pistil, qui est couché sur le côté de la fleur, se relève lentement, vers les dix ou onze heures, dans la direction du centre, jusqu'à ce que le stigmate ait rencontré une des anthères; et, au contraire, le soir, ce sont les étamines qui, couchées sur le côté de la fleur, se relèvent, à leur tour, et vont chercher le pistil.

nées à l'unité. Dans la catégorie de la métamorphose, c'est l'identité de l'organe qui prédomine. Mais l'autre côté nécessaire de l'unité substantielle de la plante, c'est la différence déterminée et la fonction spéciale de chacun de ses membres. (1). La physiologie de la plante est nécessairement plus obscure que celle de l'animal, par la raison qu'elle est plus simple, que l'assimilation s'y accomplit à l'aide d'un plus petit nombre d'intermédiaires, et que les changements s'y font par une action immédiate (2). Ici, comme à tous les degrés du processus de la vie de la nature et de la vie de l'esprit, ce qu'il faut avant tout saisir, dans l'assimilation ainsi que dans la sécrétion, c'est le changement substantiel, c'est-à-dire la transformation immédiate d'une substance extérieure ou particulière en une autre. Qu'il s'agisse d'une progression chimique ou d'une progression mécanique, il y a un point où la série des moyens termes est brisée, et au delà duquel on ne saurait aller. Ce point est partout, et pénètre tous les moments de la série (3). Et c'est parce qu'on ignore ou, pour mieux dire, parce qu'on refuse de reconnaître ce point, et la manière simple dont il se différencie et ramène la différence à l'identité, qu'on ne par-

(1) Hégel veut dire que c'est par là que pèche la théorie de Gœthe. Car Gœthe s'attache plutôt à déterminer l'identité que la différence des parties de la plante. Voy. ci-dessous, *Zus.*, *sub fin.*

(2) *Als unmittelbare Infection* : car l'action de l'être organique sur l'inorganique est une espèce d'infection, d'empoisonnement, en ce que l'être organique en touchant l'être inorganique se l'assimile, c'est-à-dire le décompose et le détruit. Voy. sur ce point, ci-dessous, *Zus.*, *sub fin.*, et, plus loin, §§ 347 et 357 et suiv.

(3) Parce que c'est le point, le principe spécifique et déterminant.

vient pas à fonder la physiologie de l'être vivant. — On trouve des observations importantes sur la physiologie des plantes dans l'ouvrage en deux volumes de mon collègue le professeur E. H. Schultz, qui a pour titre : *De la nature de la vie des plantes, ou les plantes et le règne végétal* (1). Je cite cet ouvrage avec d'autant plus de plaisir que j'y ai puisé quelques-uns des traits essentiels, touchant la vie de la plante, qui sont exposés dans les paragraphes suivants.

(*Zusatz*). La plante ne s'objective que d'une manière formelle, et elle n'atteint pas à la véritable objectivité. Elle ne se développe pas seulement vers le dehors, mais elle ne se conserve elle-même, en tant qu'individu, qu'en engendrant sans cesse un nouvel individu.

a). Le type de la plante entière est tout simplement celui-ci : il y a un point (une vésicule), un germe, une graine, un bouton, ou de quelque nom qu'on voudra l'appeler. Ce point pousse des filets, se développe lui-même en une ligne (qu'on pourra appeler magnétique, si l'on veut, mais il n'y a pas d'opposition polaire); et ce développement, suivant la longueur, s'arrête de nouveau et forme une nouvelle graine, un nouveau bouton. En se repoussant eux-mêmes, ces boutons continuent toujours à se développer, parce que dans l'intérieur d'un filet la plante se partage en un certain nombre de germes dont chacun est la plante entière. Ainsi, les membres de la plante se développent de telle manière que chacun

(1) *Die Natur der lebendigen Pflanze, oder die Pflanzen und das Pflanzenreich.*

d'eux forme le tout. Il est d'abord indifférent que cette agglomération de germes se trouve réunie dans un individu, ou qu'elle se disperse sur plusieurs individus. Cette reproduction n'est pas, par conséquent, médiatisée par l'opposition ; ce n'est pas une unité qui sort de celle-ci (1), bien que la plante s'élève aussi à ce degré. Mais c'est dans la nature animale que se produit la véritable opposition, l'opposition de termes distincts et séparés dans le rapport des sexes. Dans la plante, il n'y a à cet égard qu'une opposition superficielle, et dont il sera question plus loin. Ce sont les conferves qui nous présentent l'exemple le plus simple et le plus immédiat de ce type de la plante, car elles ne sont que des filaments ayant une teinte verte, sans autre formation. Ce sont les premiers rudiments de la végétation dans l'eau (2). Voici la description qu'en donne Treviranus (*l. op.*, vol. III, p. 278) : « La conferve des fontaines ou des ruisseaux (*Conferva fontinalis*, L.) se développe d'un petit bouton de forme ovale où l'on voit poindre le filament délicat dont se compose cette plante. Après quelque temps, ce bouton se détache du filet et va se fixer à l'endroit le plus voisin, et l'on en voit bientôt sortir un autre point qui, en s'allongeant, devient un filament complet. C'est d'une manière semblable et aussi simple que se fait la propagation de toutes les espèces que Roth range sous le genre des *Cera-*

(1) *Ein Zusammengehen aus ihm.* Littéralement : *un aller ensemble d'elle,* — qui vient d'elle, c'est-à-dire un troisième terme où vont s'unir les deux côtés de l'opposition, ainsi que cela a lieu dans la véritable union des sexes.

(2) D'où leur est venu l'autre nom de *fils d'eau.*

mium. A la surface de leur tige ou de leurs branches naissent, à des époques déterminées, et particulièrement au printemps, des corps granuleux qui contiennent ordinairement une ou deux graines plus petites, et qui, arrivées à leur pleine maturité, tombent en s'ouvrant, et se déchargent de leur semence. Dans les conferves proprement dites (*Conferva*, R.), dans les filets d'eau (*Hydrodictyon*, R.), dans les rivulaires et dans un grand nombre de trémelles, on rencontre, dans la substance de la plante, les organes de la génération (?) (1); et l'on en rencontre d'une double espèce. Il y en a qui consistent en de petites graines régulièrement rangées les unes à côté des autres, et qui sont contenues dans la plante dès sa première formation; ou bien il y en a qui ne naissent que plus tard, à une certaine époque de la vie de ce zoophyte (2), et ils sont alors plus gros, et ils ont la forme d'ovules dont le diamètre est égal à celui du tube inférieur de la conferve. Les graines de la première espèce sont disposées, dans quelques-unes de ces plantes, en zigzag ou en spirale; dans d'autres, en figures stellaires, en parallélogrammes rectangles, etc.; ou bien elles se rangent l'une à côté de l'autre, et composent comme des branches, lesquelles s'appuient, en affectant une forme verticillée, sur une tige commune. Ces graines s'échappent et deviennent le commencement de nouvelles conferves.

(1) Le point d'interrogation est de Hégel, qui a voulu indiquer ce qu'il peut y avoir d'inexact dans l'expression *Organe der Fortpflanzung*, organes de la génération.

(2) On sait qu'il y a des naturalistes qui placent les conferves parmi les zoophytes, ou les psychodiaires, selon la classification et la nomenclature de Bory Saint-Vincent.

— Il y a une autre espèce, bien différente de ces petites graines, et qui consiste en de corps plus gros et ronds, lesquels viennent dans quelques conferves articulées (*Conferva setiformis*, *spiralis* et *bipunctata*, R.), et seulement à une seule époque de leur vie (en mai, juin et juillet). Vers ce temps, les petites graines primitives laissent leur position normale et se réunissent pour produire des corps à la forme ovale ou sphérique. En produisant ces corps, la conferve perd sa couleur verte, et il ne reste qu'une membrane transparente et incolore qui contient dans chacune de ces articulations un fruit d'une couleur foncée. Lorsque enfin la membrane se décompose, les fruits tombent sur le sol, et ils y restent jusqu'à l'année suivante, où une conferve de même espèce que les premières se développe de chacun d'eux, et cela d'une manière qui ressemble plutôt à l'éclosion de l'animal dans l'œuf qu'à la germination d'une graine. » Dans ce même livre (p. 314) Treviranus attribue aux conferves une copulation et une germination.

β. Chez les plantes d'une nature plus concrète, et particulièrement chez les plantes arborescentes, la croissance immédiate se fait par une division en branches et en rameaux. Nous distinguons dans la plante la racine, la tige, la plante et la feuille. Il est cependant notoire que chaque rameau et chaque branche sont la plante entière, qui a ses racines dans la plante comme celle-ci en a dans le sol. Si on les détache de l'arbre et qu'on les marcotte, ils pousseront des racines et deviendront l'arbre entier. Ce qui arrive aussi lorsqu'une branche se détache accidentellement de la plante. Treviranus (*a. l. op.*, vol. III, p. 365) dit : « La propagation des plantes par division ne se fait

jamais spontanément, mais elle est toujours le résultat de l'art ou de l'accident. La faculté de se multiplier par cette dernière voie, c'est surtout le *Tillandsia usnoides*, plante parasite de la famille des broméliacées, qui la possède. Une partie de cette plante est-elle arrachée par le vent? Si elle est retenue par les branches de l'arbre, elle jette des racines et croît comme si elle était éclose de la semence. » Les fraises et nombre d'autres végétaux poussent des stolons, c'est-à-dire des tiges rampantes qui se développent des racines. Ces filets ou pétioles forment des boutons; et lorsque ces points touchent le sol, ils poussent de nouvelles racines et produisent de nouvelles plantes. Willdenow (*a. l. op.*, p. 397) dit : « Le mangle rhizophore (*Rhizophora mangle*) plie ses rameaux perpendiculairement au sol et les change en tiges, de façon que sous les tropiques, en Asie, en Afrique et en Amérique, on voit un seul arbre s'étendre pendant un mille et au delà, le long des bords humides, et former une forêt composée d'un très-grand nombre de tiges que recouvre la surface épaisse et unie d'un berceau de feuillages. »

γ. Les branches naissent des boutons (*gemmulæ*). « De chaque bouton, dit Willdenow (*a. l. op.*, p. 393), d'après Aubert du Petit-Thouars, se développent, en s'allongeant, les vaisseaux, qui s'étendent à travers la plante, en descendant; de sorte que le bois n'est, à proprement parler, qu'un composé de fibrilles de tous les boutons, et les plantes ligneuses ne sont qu'un agrégat de plusieurs végétaux. » Willdenow ajoute : « Lorsqu'on ouvre une plante greffée à l'endroit de la greffe, on voit distinctement des fibres qui se développent sur un petit espace, et qui vont de la greffe à la tige principale. C'est ce que Link et moi-

même nous avons observé. » Et il s'étend sur cette espèce de greffe (1) (*a. l. op.*, p. 486-487). « On sait, dit-il, que les boutons d'un arbrisseau ou d'un arbre greffés sur une autre tige y croissent et y forment une plante distincte. Et ils ne changent pas par là leur nature, mais ils croissent comme s'ils se trouvaient dans le sol. Agricola et Barnes furent même plus heureux dans ce mode de propagation ; car ils placèrent tout simplement des boutons dans la terre et obtinrent par ce moyen des plantes parfaites. A l'égard de cette méthode de propagation artificielle, il faut remarquer que lorsque le marcottage, ou la greffe, ou la greffe à écusson, ou un autre procédé quelconque fait d'une branche ou d'un œil (*gemma*) une plante nouvelle, la plante d'où cette branche ou cet œil a été tiré ne se propage pas seulement comme espèce, mais comme variété. La semence ne propage que l'espèce, et ce n'est qu'à travers l'espèce qu'elle peut se produire sous des formes diverses comme variété. La greffe ne saurait donc amener de modifications dans la pomme de Borstorfer ; mais on pourra obtenir des variétés très-diverses de sa semence. » — Ces boutons, qui vont former des rameaux d'une autre plante, gardent si bien leur individualité, qu'on peut, par exemple, élever sur un seul et même arbre une douzaine d'espèces de poires.

Les bulbes sont aussi des boutons (chez les monocotylédonées), et ils se propagent de la même manière (2). Treviranus dit (*l. op.*, vol. III, p. 363-364) : « Les bulbes

(1) *Diess Oculiren; greffe à écusson.*

(2) *Und theilen sich ebenso in sich : se divisent aussi en eux,* — c'est-à-dire se propagent, se multiplient.

sont propres aux monocotylédonées. Ils croissent tantôt dans la partie supérieure de la racine, tantôt dans l'angle entre la branche et le pétiole de la feuille, ainsi que cela a lieu dans le *Lilium bulbiferum* et dans le *Fritillaria regia*, tantôt dans la fleur, comme on le voit dans plusieurs espèces d'*Allium*. La semence des plantes dont les racines (1) portent des bulbes (c'est-à-dire se partagent d'une manière simple) (2) est ordinairement stérile, mais elle devient féconde si l'on détruit la bulbille à sa naissance. Chez le *Fritillaria regia* chaque feuille possède la vertu de produire des oignons, même lorsqu'elle est séparée de la tige. Une de ces feuilles, coupée nettement de l'oignon en automne, légèrement pressée entre des feuilles de papier brouillard et préservée dans un endroit chaud, pousse, à l'extrémité inférieure, là où elle s'est trouvée unie avec la racine, de nouveaux oignons, et, à mesure que ceux-ci se développent, elle dépérit. Dans plusieurs plantes où les bulbes viennent sous l'aisselle des feuilles ou sur la tige, ils se détachent parfois d'eux-mêmes de la souche et poussent, dans cet état, des racines et des feuilles. C'est la génération de ces végétaux qu'on pourrait surtout appeler vivante. Ce phéno-

(1) On sait que le bulbe qu'on considérait autrefois comme une racine, ou comme un produit de la racine, n'est qu'un bouton qui se développe du *rhizome*, c'est-à-dire de la tige des plantes vivaces, enfoncée sous le sol, où il continue à croître et à se ramifier.

(2) C'est une parenthèse ajoutée par Hégel, qui a voulu dire qu'il y a là une division, — une multiplication ou reproduction, — simple et immédiate, puisque l'oignon se développe et se détache, pour ainsi dire, de la racine ou de la tige, sans passer par des intermédiaires, comme plante complète.

mène a lieu dans le *Lilium bulbiferum*, dans le *Poa bulbosa* et dans plusieurs espèces d'*Allium* sans l'intervention de l'art. Chez le *Tulipa gesneriana* (1), l'*Eucomis punctata* et plusieurs autres plantes grasses monocotylédones on peut le produire artificiellement en enlevant à ces plantes la fleur avant la fructification et en plaçant la tige et les feuilles dans un endroit ombragé. » Willdenow remarque (*l. op.*, p. 48) à cet égard, que le *Pothos* et *le Plumiera* peuvent aussi se développer des feuilles ; ce à quoi Link ajoute que « cette propriété est surtout remarquable dans le *Bryophyllum calycinum*. » Une feuille de cette plante placée horizontalement sur le sol pousse tout autour de ses bords des fibrilles et des radicules. Link dit : (*Grundlheren*, p. 181) « on a ainsi des exemples de gemmes qui, nées des pétioles, poussent des racines. Ce fut Mandirola (2) qui, le premier, fit produire des arbres aux feuilles. Il est possible que chaque partie de la plante qui ne contient que des vaisseaux spiraux et du tissu cellulaire pousse une gemme. » Bref, chaque partie de la plante peut exister immédiatement comme individu complet; ce qui n'a pas lieu, en général, chez l'animal, à l'exception des polypes et d'autres espèces animales tout à fait rudimentaires. Ainsi, une plante est, à proprement parler, un agrégat d'individus qui forment un individu, mais dont les parties sont complétement indépendantes. Cette indépendance des parties

(1) Il suffit de plier, chez cette plante, un des côtés de la feuille, pour qu'en quelques jours il s'y produise une nouvelle plante.

(2) C'est un Italien qui au moyen âge parcourait l'Europe, annonçant et exaltant son secret pour produire des plantes par les feuilles.

fait l'impuissance de la plante (1). L'animal, au contraire, a des viscères, des membres qui ne subsistent pas par eux-mêmes, mais seulement dans l'unité du tout. Si un viscère (c'est-à-dire une partie noble et interne de l'animal) éprouve une lésion, la vie tout entière de l'individu s'y trouve engagée. On peut, il est vrai, enlever des membres à l'organisme animal. Mais la plante n'a que des membres (2).

C'est donc en jetant un regard profond sur la nature que Gœthe a vu dans la croissance des plantes la métamorphose d'une seule et même formation. Lorsque parut, en 1790, son écrit sur la *métamorphose des plantes*, les botanistes l'accueillirent avec indifférence, ne sachant pas ce qu'ils devaient en penser, précisément parce qu'il y avait là un tout (3). Quoiqu'elle se disperse dans plusieurs individus (4), la plante offre cependant une figure entière, une totalité organique qui contient, dans le cercle de son existence complète, la racine, la tige, le rameau, la feuille, la fleur, le fruit, et où se trouve aussi posée la différence, différence que nous développerons par la suite. Mais ce que Gœthe s'est proposé, c'est de démontrer que dans les différentes parties de la plante il y a un principe de vie simple, et comme renfermé en lui-même, et

(1) C'est-à-dire l'imperfection de la plante, imperfection qui vient précisément de son impuissance à atteindre à la véritable unité.

(2) C'est-à-dire que, par cela même que les membres sont la plante entière, les membres ne sont que des membres; ils ne sont pas des membres, ou parties véritables d'un tout, d'une unité véritable.

(3) Gœthe, *Zur Morphologie*, vol. I. (édit. 1817) : *Die Métamorphose der Pflanzen*, p. 66, 70, 126.

(4) *Diess Aussersichgehen in mehrere Individuen.*

que chaque forme n'est qu'une reproduction extérieure d'une seule et même essence; et cela non-seulement dans l'idée, mais dans l'existence; ce qui fait qu'une de ces formes peut facilement devenir l'autre. C'est comme un souffle spirituel et fugitif des formes, souffle qui n'arrive pas à la différence essentielle et qualitative, mais qui n'est qu'une métamorphose idéale dans la matière de la plante (1). Les parties y existent comme virtuellement identiques, et Gœthe (2) conçoit leur différence comme un simple mouvement d'extension et de contraction (3). On sait, par exemple, que si l'on renverse l'arbre, en dirigeant les racines vers le ciel et en enfonçant les rameaux et les branches dans le sol, les premières poussent des feuilles, des boutons, des fleurs, etc., et les seconds deviennent racines. Des fleurs doubles, les roses par exemple, ne sont autre chose que les filaments, les anthères, et même le pistil des roses sauvages, que

(1) Hégel veut dire qu'il y a dans la plante comme un premier souffle de la vie de l'esprit (*geistiger, flüchtiger Hauch*), c'est-à-dire, ici de la vie animale, mais que ce n'est qu'un souffle fugitif, précisément parce que la plante touche à l'unité de la nature sans pouvoir la réaliser; et si elle ne peut pas la réaliser, c'est qu'il n'y a pas en elle cette différence qualitative et essentielle qui est la condition, ou, pour mieux dire, l'élément intégrant de cette unité, de sorte que sa métamorphose, ou, ce qui revient ici au même, sa différenciation n'est qu'une différenciation idéale, et non une différenciation réelle, c'est une différenciation possible ou dans la notion, et non une différenciation qui arrive à l'existence. L'expression indéfinie, *des formes*, se trouve définie par le contexte. Elle se rapporte aux formes de l'organisme, ou bien aux formes de la nature en général dont l'être organique fait l'unité. Voy. § 349.

(2) *Ibid.*, p. 58.

(3) *Als ein Ausdehnen oder Zusammenziehen.*

la nutrition a changés en pétales, soit complétement, soit en y laissant des traces de leur forme primitive. Dans plusieurs de ces pétales on retrouve la forme des filaments, de telle façon qu'ils ont, d'un côté, la forme de pétale et, de l'autre, celle de filament; car les filaments ne sont précisément rien autre chose que des feuilles contractées. Les tulipes monstrueuses, comme on les appelle, ont des pétales qui participent du pétale et de la feuille caulinaire (1). Les pétales eux-mêmes ne sont que des feuilles amincies et plus déliées. Le pistil aussi n'est qu'une feuille contractée; et le pollen, qui, dans le rosier, par exemple, est une poussière jaune, a la nature de la feuille. Il en est de même de la capsule et du fruit, sur le dos duquel on peut souvent reconnaître la feuille. Le noyau offre le même caractère. Le piquant des plantes sauvages se change en feuille chez la plante cultivée. Les poiriers, les pommiers, les citronniers ont, dans les terrains maigres, des épines que la culture fait disparaître et transforme en feuilles (2).

C'est cette uniformité et cette simplicité de développement qu'on retrouve dans la plante entière; et cette unité de la forme est la feuille (3). Une forme peut ainsi facilement, pour ainsi dire, se refléter sur l'autre. Déjà le germe nous présente le caractère de la feuille dans ses cotylédons ou feuilles séminales, lesquelles ne sont que

(1) Comme on le sait, on appelle monstrueuses, en botanique, toutes les plantes qui présentent quelque anomalie soit dans la position, soit dans le nombre de leurs organes. Les fleurs doubles, par exemple, constituent une espèce particulière de monstruosité.

(2) Cf. Willdenow, *op. l.*, p. 293.

(3) Gœthe : *Zur Morphologie*, p. 50, 83, 85.

des feuilles contenant une matière grossière, et qui n'a pas encore été élaborée ; puis de ce point il va en se développant dans la tige, où poussent des feuilles qui sont souvent pétinées et qui ressemblent ainsi de près à la fleur. Ce développement, suivant la longueur de la tige, est (comme chez les conferves), au bout d'un certain temps, suivi de la formation des boutons. Sur les boutons poussent des feuilles, lesquelles, en bas, sur la tige, ont d'abord une forme simple, puis présentent des découpures, se divisent et se détachent les unes des autres ; chez les premières, celles qui sont situées au bas de la tige, le contour ou le bord n'est pas encore formé (1). Gœthe continue ainsi à décrire la formation d'une plante annuelle : « La plante va cependant en se formant et en se développant de plus en plus sans interruption de bouton en bouton, à travers la feuille. Les feuilles nous présentent maintenant comme des crénelures ; elles sont très-échancrées et composées de plusieurs folioles. Dans ce dernier cas, elles ont l'aspect de petites branches achevées. Le dattier nous fournit un exemple extraordinaire de cette multiplication successive de la forme la plus simple de la feuille. Dans une série de plusieurs feuilles, on voit la côte médiane se pousser en avant. La feuille simple est flabelliforme, se brise, se divise, et il en sort une feuille très-compacte et pouvant rivaliser avec une branche (Gœthe, *a. l. op.*, p. 11). Les feuilles sont maintenant plus déliées et plus élégantes que les cotylédons, parce qu'elles tirent leur suc de la tige qui est une partie de la plante déjà organisée (*ibid.*, p. 12).

(1) Cf. Gœthe, *a. l. op.*, p. 7-10.

» Je fais ici une remarque qui a une importance pour la détermination de la différence des espèces, savoir, que la marche que les feuilles d'une espèce peuvent suivre dans leur développement est aussi et surtout celle qui détermine le développement des feuilles des autres espèces ; de telle sorte que l'ensemble des feuilles de toutes les espèces représente le développement complet d'une feuille. C'est ce qu'on peut voir dans une série de *Pelargonium* où des feuilles, d'abord très-différentes, finissent par passer comme par degrés l'une dans l'autre (1). »

« On sait, dit Schelver (2), que les botanistes placent la différence spécifique des végétaux principalement dans la formation des feuilles. En examinant les feuilles du *Sorbus hybrida*, on voit que quelques-unes d'entre elles sont encore presque entièrement anastomosées ; et ce n'est que le bord dentelé, avec ses échancrures entre les nervures latérales, qui indique comme un effort de la nature vers une séparation plus tranchée. Il y a des feuilles où ces découpures deviennent plus marquées, surtout à la base et à la moitié inférieure de la feuille, et où l'on voit distinctement que chaque nervure latérale peut devenir la nervure médiane d'une autre petite feuille. Il y a, en effet, d'autres feuilles où les nervures latérales situées le plus près de la base se sont déjà nettement détachées et transformées en feuilles. Les nervures latérales qui suivent présentent les découpures les plus profondes, et

(1) *Sich die von einander zunächst sehr verschiedenen Blätter durch Uebergänge vermitteln :* des feuilles *très-diverses d'abord se médiatisent l'une l'autre par des transitions*, c'est-à-dire en passant l'une dans l'autre.

(2) *Kritik der Lehre von den Geschlechtern der Pflanze* (*Critique de la doctrine des sexes de la plante*), *Erste Fortsetzung* (1814), p. 38-40.

où l'on voit qu'ici aussi, pour vaincre l'anastomose, la plante n'avait qu'à faire encore un effort vers la ramification. Et c'est là ce qui s'accomplit dans d'autres feuilles où l'on observe, en allant de bas en haut, que deux, trois et jusqu'à quatre paires de nervures latérales se sont décomposées, et que la côte médiane initiale, en croissant plus rapidement, a dégagé, en les séparant les unes des autres, les folioles. Et ainsi la feuille est maintenant moitié pennée et moitié anastomosée. Suivant que la plante est plus jeune ou plus âgée, ou suivant ses diverses positions, comme aussi suivant la qualité de l'année, on voit plus ou moins prédominer tantôt la ramification et tantôt l'anastomose; et je possède des feuilles qui sont presque entièrement pennées. Si maintenant nous passons au *Sorbus aucuparia*, nous verrons que cette plante n'est qu'une évolution et comme une continuation (1) du *Sorbus hybrida*, et que ces deux espèces ne se distinguent entre elles que par la disposition des parties, qui fait que le *Sorbus hybrida* a un tissu interne plus compacte, et que le *Sorbus aucuparia* est doué d'une plus grande puissance de reproduction (2). »

Des feuilles Gœthe passe au calice (*a. l. op.*, p. 15-20)(3) :

(1) *Eine fortgesetzte Evolutions geschichte : une histoire d'évolution continuée*, etc.

(2) Le *Sorbus aucuparia* (sorbier des oiseaux, ou sorbier sauvage) se multiplie très-facilement soit par graine, soit par greffe, mais son bois, bien que dur, ne l'est pas autant que celui du *Sorbus hybrida*, qui a à peu près la même contexture et les mêmes habitudes que le sorbier commun (*Sorbus domestica*) dont le bois est très-dur et très-solide, mais qui se reproduit très-lentement.

(3) C'est surtout en étudiant la fleur de l'*Helleborus fœtidus* (pied-de-griffon) que Gœthe fut conduit à sa théorie.

« Le passage à l'inflorescence, dit-il, se fait tantôt plus vite, tantôt plus lentement. Dans le dernier cas, nous remarquons ordinairement que les feuilles caulinaires commencent à se contracter de nouveau en partant de leur périphérie, et surtout à effacer leurs différences extérieures; tandis que, d'un autre côté, elles commencent à s'étendre plus ou moins dans leurs parties inférieures, là où elles se joignent à la tige. En même temps, nous voyons que, dans la tige, là où les entre-nœuds ne se sont pas allongés d'une manière sensible, ils ont pris cependant une forme plus délicate et plus effilée, d'où l'on a conclu qu'une nutrition abondante empêche l'inflorescence. — Mais nous voyons aussi souvent cette transformation s'opérer rapidement, et, en ce cas, la tige, à la fois allongée et amincie, s'élève en partant du bouton de la dernière feuille qui s'est formée, et groupe à son extrémité plusieurs feuilles autour d'un axe; c'est là le *calice*. Les feuilles du calice sont les mêmes que celles de la tige, si ce n'est qu'elles sont réunies autour d'un point central. De plus, nous voyons dans plusieurs fleurs des feuilles de la tige qui conservent leur forme première se pousser comme en avant et se réunir sous la corolle pour composer une espèce de calice. Comme elles conservent complétement leur forme, nous sommes obligés de nous en tenir ici à l'apparence et à la terminologie botanique, qui les a désignées par le nom de *feuilles florales* (*folia floralia*). — Où les feuilles de la tige se contractent graduellement, elles se transforment et, pour ainsi dire, se glissent insensiblement dans le calice. Ces feuilles deviennent encore moins reconnaissables lorsqu'elles se réu-

nissent, comme cela arrive souvent, et poussent à leurs côtés des feuilles conjointes. Des feuilles si rapprochées et si serrées les unes contre les autres nous représentent des calices campanulés ou monophylles, comme on les appelle, qui sont plus ou moins découpés, en allant du haut vers l'intérieur. Ainsi, le procédé que suit la nature dans la formation du calice consiste à grouper autour d'un point central plusieurs feuilles et, par suite, plusieurs boutons, qu'ailleurs elle a produits successivement et placés à une certaine distance les uns des autres. Mais elle ne produit, dans le calice, aucun nouvel organe. » Le calice n'est qu'un point autour duquel se réunit ce qui était auparavant dispersé dans la tige entière.

La fleur elle-même n'est qu'un dédoublement du calice ; car les feuilles de la fleur et du calice se ressemblent de très-près. Dans le passage du calice à la corolle il n'y a pas, suivant Gœthe, d'opposition. « Quoique, dit-il (*ibid.*, p. 21-23), la couleur du calice soit ordinairement verte et qu'elle demeure semblable à la couleur des feuilles de la tige, elle change cependant souvent dans l'une ou l'autre de ces parties, aux extrémités, aux bords, à sa face supérieure ; ou bien nous voyons ce changement s'opérer dans sa face inférieure pendant que sa face supérieure conserve sa couleur verte. Et ces modifications dans sa coloration se lient toujours à un perfectionnement dans sa forme (1). »

Par conséquent, il y a des calices équivoques qu'on

(1) Le texte a simplement : *Verfeinerung ; raffinement ;* c'est-à-dire, que ces modifications marquent comme autant de degrés vers son développement parfait.

pourrait avec tout autant de raison regarder comme des corolles... Maintenant la corolle est-elle aussi produite par un mouvement d'extension? Les feuilles de la corolle sont généralement plus grandes que celles du calice; et l'on peut observer comment les organes de la plante, qui s'étaient contractés pour former le calice, s'étendent maintenant de nouveau, perfectionnés à un haut degré, pour former le pétale. Leur organisation délicate, leur couleur, leur parfum nous cacherait leur origine si nous ne pouvions surprendre, dans plusieurs cas extraordinaires, les secrets de la nature. C'est ainsi, par exemple, qu'on observe dans l'intérieur du calice d'un œillet un second calice, qui, en partie, est complétement vert, et montre comme le dessin d'un calice monoscpale, incisé; et, en partie, est déchiqueté et présente, à ses extrémités et dans ses bords, un véritable commencement des feuilles de la corolle avec leur élégance, leur dimension et leur couleur. Il y a des plantes où les feuilles caulinaires sont plus ou moins colorées longtemps avant qu'elles atteignent à l'âge de l'inflorescence. Il y en a d'autres dont les feuilles se colorent complétement, lorsqu'elles sont près de l'inflorescence. Il arrive même souvent que la tige des tulipes présente des feuilles presque entièrement formées et colorées. Et ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que parfois ces feuilles sont à moitié vertes, et qu'une de leurs moitiés appartient à la tige et y demeure attachée, pendant que l'autre moitié colorée s'élève avec la corolle, et qu'ainsi la feuille se trouve coupée en deux parties (1).

(1) Ce qui a lieu précisément chez les tulipes monstrueuses dont il a été question plus haut, p. 74.

— C'est une opinion assez vraisemblable que la couleur et l'odeur des pétales doivent être attribuées à la présence du pollen. Probablement celui-ci ne s'y trouve pas encore suffisamment individualisé, mais combiné et délayé dans d'autres sucs. Et les belles couleurs des feuilles nous font penser que la matière dont les feuilles sont remplies atteint à un haut degré de pureté, mais qui n'est pas le plus haut, savoir celui où elle se montre à nous comme blanche et incolore. »

La fructification offre le plus haut développement de la lumière dans la plante. Et ici aussi Gœthe montre l'étroite affinité des pétales et des organes de la génération. « Cette transition a lieu souvent d'une manière régulière, comme, par exemple, chez les arundinacées (1). Un véritable pétale, légèrement modifié, se ramasse à la bordure supérieure, et l'on voit paraître une anthère à l'égard de laquelle le reste de la feuille remplit la fonction d'étamine. Dans les fleurs le plus souvent pleines nous pouvons observer ce passage dans toutes ses phases. Il y a plusieurs espèces de roses où l'on observe, dans l'intérieur

(1) C'est une transformation régulière en ce sens qu'elle a lieu constamment dans ces plantes. Mais elle est irrégulière en ce sens que ce sont les étamines qui se transforment en pétales, tandis qu'il serait plus régulier que les pétales se transformassent en étamines. C'est là ce qui a fait que pendant longtemps les botanistes ont été embarrassés pour expliquer la fleur de cette plante. Car dans cette transformation les étamines disparaissent, et il n'en reste qu'une seule trace dans un pétale qui porte à son bord une des loges des anthères. Cette transformation s'étend également dans cette plante au style et au stigmate. On sait d'ailleurs qu'un terrain très-substantiel transforme souvent les étamines en périanthe, et que les fleurs doubles ou pleines sont dues à une métamorphose de ce genre.

de pétales parfaitement formés et colorés d'autres pétales qui se contractent en partie sur le milieu, en partie sur le côté. Cette contraction est produite par un petit cal, qui présente plus ou moins la forme d'une anthère parfaite. Il y a des pavots doubles où l'on voit des anthères entièrement formées s'appuyer sur les feuilles de la corolle bien pleine, qui en diffèrent légèrement. Les organes que l'on désigne sous le nom de nectaires (*paracorolla* vaut mieux) sont des pétales qui se rapprochent des étamines. Plusieurs pétales portent des alvéoles ou glandes qui sécrètent un suc mielleux, lequel n'est que la liqueur fécondante qui n'a pas encore été élaborée. Ici, toutes les causes qui font que les feuilles de la tige, du calice et de la fleur s'étendent en largeur disparaissent, et l'on n'a qu'un simple et mince filet. Même ces vaisseaux, qui ailleurs s'allongent, s'étendent et se cherchent réciproquement, existent ici à leur plus haut degré de contraction (1). » Cela fait que la poussière séminale agit avec d'autant plus de force extérieurement sur le pistil, lequel est aussi ramené par Gœthe au même type. « Dans plusieurs cas, le style ressemble à peu près à une étamine privée d'anthère. Si ces considérations nous font bien entendre l'étroite affinité des organes femelles avec les mâles, nous ne serons pas éloignés d'appeler l'accouplement une anastomose spirituelle; et nous pourrons du moins nous flatter un instant d'avoir rapproché le plus près l'une de l'autre les notions de la

(1) Car les nectaires (ces corps charnus dont la fonction consiste à séparer de la masse des fluides le nectar, ou suc mielleux, qui se dépose au fond du périanthe) ne sont que des pétales ramassés et contractés.

croissance et de la génération. Nous trouvons très-souvent le style formé de plusieurs styles distincts. Le pistil de l'*iris* avec son stigmate, nous le retrouvons dans le pétale complétement développé. Le stigmate ombelliforme de la *Saracenia* n'offre pas, il est vrai, un composé de plusieurs feuilles aussi frappant, mais il ne renie pas cependant la couleur verte. » (Gœthe, *ibid.*, p. 23-26, 30-34).

Relativement aux anthères, un physiologue (1) dit : « que dans leur formation se développent vers l'intérieur les bords des folioles du calice ; ce qui fait qu'il se forme d'abord un cylindre creux, au sommet duquel se montre une touffe de petits poils, lesquels tombent plus tard, à mesure que les anthères deviennent plus parfaites et plus pleines. On observe une transformation semblable dans le style, où une foliole et souvent plusieurs folioles du calice se plient en forme d'arc (*arcuantur*) en allant du bord à l'intérieur, d'où se développe d'abord une simple cavité, et ensuite l'ovaire. La touffe de duvet, qui s'était logée au sommet de la cavité, ne se détache pas comme chez les anthères, mais elle se transforme, au contraire, en un stigmate parfait. »

Le fruit et la capsule ne sont aussi que des transformations de la feuille. « Nous entendons ici parler particulièrement (Gœthe, *ibid.*, p. 36-40, 42-43) de ces capsules qui enveloppent la graine operculée, comme on l'appelle. Souvent dans l'œillet, les capsules séminales se transforment de nouveau en des feuilles qui ressemblent au calice.

(1) Herm. Frider. Autenrieth : *De discrimine sexuali*, etc., p. 29-30 (Tubing., 1821).

Il y a même des œillets où le péricarpe se change en un calice véritable et complet, dont les découpures offrent encore à leur sommet les traces délicates du pistil et du stigmate. Et de la partie la plus intérieure de ce second calice, au lieu de semence se développent des pétales plus ou moins parfaits. Du reste, la nature elle-même nous a dévoilé, par des formations régulières et constantes, et d'une manière très-variée, la fécondité qui se cache dans une feuille. C'est ainsi que de la nervure médiane d'une feuille de tilleul, transformée, à la vérité, mais entièrement reconnaissable, on voit sortir un pédicule, et, sur ce pédicule, une fleur complète et un fruit. Cette fécondité, les feuilles caulinaires des fougères la rendent, pour ainsi dire, sensible à l'œil d'une manière plus extraordinaire encore, en produisant et en laissant tomber autour d'elles une quantité infinie de graines propres à se développer. Dans les enveloppes séminales nous retrouvons la forme de la feuille. Par exemple, la peau est tout simplement une feuille battue; la gousse se compose de plusieurs feuilles superposées. Le plus souvent nos yeux sont frappés de cette ressemblance entre la feuille et le péricarpe, que celui-ci soit mou et charnu, ou dur et ligneux. L'affinité de la capsule séminale avec les autres parties est aussi démontrée par le stigmate, qui vient immédiatement se placer sur plusieurs d'entre elles et qui est indivisiblement uni à la capsule. Nous avons montré plus haut l'affinité du stigmate et de la feuille. On peut observer dans plusieurs graines que ce sont les feuilles qui forment leur première enveloppe. Dans plusieurs graines pennées, dans la graine de l'érable, par exemple, on remarque

comme des rudiments de feuilles qui ne s'adaptent pas exactement à la graine. — Pour suivre le même fil dans cette recherche, nous n'avons jusqu'ici considéré que les plantes annuelles. Mais si nous voulons compléter ces recherches, nous devons aussi parler des gemmes. La gemme n'a pas besoin de cotylédons, etc. » (Gœthe, *ibid.*, p. 36-40, 42-43.) — Nous aurons plus loin l'occasion de parler des plantes vivaces.

Ce sont là les traits fondamentaux de la métamorphose des plantes de Gœthe (1). Gœthe a représenté d'une manière ingénieuse l'unité comme formant le fil conducteur de l'idée (2). Mais la métamorphose n'exprime qu'un seul côté, et elle n'épuise pas le tout; car il faut aussi tenir compte des différences des formations avec lesquelles se produit le processus spécial de la vie. Et ainsi on doit distinguer deux moments dans la plante, *a*) l'unité de sa nature entière, l'indifférence de ses membres et de ses formations dans le changement de ses formes, *b*) les différences de son développement, le cours de la vie elle-même. C'est une organisation dont la formation va jusqu'à la différence des sexes, en admettant même que cette différence ne soit qu'un moment indifférent et superflu (3).

(1) Pour être exact il faut dire que Gœthe n'a fait que reprendre et développer la théorie de C. F. Wolff.

(2) *Als geistige Zeiter; comme conducteur spirituel, idéal.*

(3) C'est là, en effet, le défaut de la théorie de Gœthe, comme c'est aussi de ce point de vue qu'il faut la juger, du point de vue, voulons-nous dire, de l'idée concrète et entière de la plante, qui constitue, suivant l'expression du texte, le cours même de la vie (*der Verlauf des Lebens selbst*), c'est-à-dire ici, de la vie, ou de l'organisme de la plante. Le mérite de la théorie de Gœthe consiste à avoir considéré la plante comme un tout, comme une unité concrète, comme un orga-

nisme dont les diverses parties sont pénétrées par une seule et même idée, ou, pour parler avec plus de précision, ne sont que des moments d'une seule et même idée. Mais, d'un autre côté, on prend dans cette théorie une partie de la plante, la feuille, et on l'érige en type de la plante entière, en ne considérant les autres parties que comme des développements purement formels et quantitatifs de la feuille, c'est-à-dire, comme une feuille où il n'y aurait de changé que les dimensions, la position, la forme et les arrangements extérieurs. C'est là son défaut. Le propre de la plante consiste, il est vrai, à être tout entière dans chacune de ses parties, et, à cet égard, on peut dire qu'en elle le tout et les parties se confondent. Et c'est même là ce qui rend obscure la physiologie de la plante, comme le remarque Hégel au commencement de ce § (p. 63); cette obscurité venant précisément de ce qu'il n'y a pas en elle des intermédiaires, c'est-à-dire une différenciation aussi marquée que dans l'animal, de sorte qu'on a un être organique dont les différences devraient être d'autant plus complexes et d'autant plus profondes que son unité est plus complexe et plus profonde, et qui, malgré cela, garde encore des traces de la nature de l'être inorganique (voy. § 337, p. 348) dont les parties sont similaires, et ne diffèrent que par des différences extérieures et superficielles. Cependant on a le cours de la vie végétale, c'est-à-dire on a un être organique qui se développe, et dont les développements constituent comme autant de moments essentiels de sa nature (*). Or, ces développements ne sauraient être une répétition uniforme d'une seule et même détermination, par la raison même que la vie ne saurait être de tous points identique à tous les moments de son développement. Et ainsi, bien que le bourgeon et la fleur, par exemple, puissent également reproduire la plante, et que sous ce rapport la fleur paraisse superflue, il y a cependant dans la fleur une nature spéciale, et une fonction déterminée que le bourgeon ne saurait remplir (voy. §§ 347 et 348). Et, d'ailleurs, quelle sera cette partie qu'on prendra pour type et pour facteur de la plante entière? Sera-ce la feuille? Mais pourquoi la feuille plutôt que la cellule? Ou pourquoi la feuille, ou la cellule,

(*) Schleiden, en examinant la question de la morphologie des plantes et la théorie de Gœthe, ne fait, pour ainsi dire, que paraphraser les paroles de Hégel. « Aucune forme établie, dit-il entre autres choses (*la Plante et sa vie*, 4e leçon), ou considérée comme telle ne peut faire l'objet de la morphologie botanique. Tout système qui s'occupe de formes isolées de telle ou telle époque *sans considération aucune de la loi du développement* est un véritable château en Espagne qui n'a pas la réalité pour fondement, et par cette raison même il n'appartient pas à la botanique scientifique. »

plutôt que la fleur? Et, en effet, si l'on considère comme type et comme unité de la plante son élément le plus abstrait, il faudra prendre la cellule, et même ce qu'il y a de plus élémentaire dans la cellule, le cytoblaste, ou tout autre infiniment petit que l'œil du botaniste pourra ou croira y découvrir. Que si, au contraire, on veut suivre la marche inverse, c'est-à-dire, on veut prendre pour unité de la plante ce qu'il y a en elle de plus achevé, il faudra, en ce cas, prendre la fleur, et construire avec la fleur la plante entière. Mais la nature concrète de la plante n'est ni dans la cellule, ni dans la feuille, ni dans la fleur, mais dans leur différence et dans leur unité, c'est-à-dire dans l'unité concrète de leur idée; et c'est précisément cette idée qu'il faut déterminer. Il y a des naturalistes, Darwin et Turpin entre autres, qui ont senti ce qu'il y a d'incomplet dans la théorie de Gœthe, et qui voulant cependant en garder la conception fondamentale, c'est-à-dire la conception de l'unité, ont cru la compléter en ajoutant à la feuille l'axe ou la tige; de sorte que, suivant cette théorie, le type de la plante ne résiderait plus exclusivement dans la feuille, mais dans la feuille et la tige, qui seraient ainsi les deux facteurs de la plante. Mais cette théorie n'est pas plus satisfaisante que celle de Gœthe. Elle l'est même moins, en un certain sens. Gœthe, en effet, en prenant la feuille pour type de la plante, et en considérant la plante entière comme une évolution ou métamorphose de ce type, avait, du moins, ramené la plante à un principe unique, à l'unité de son idée; et le défaut de sa théorie consiste, comme nous venons de le voir, en ce qu'on n'y saisit et on n'y démontre pas l'idée dans sa forme concrète et intrinsèque; tandis que la théorie de Darwin et de Turpin brise l'unité de l'idée, et nous présente deux facteurs de la plante, qu'elle réunit d'une manière extérieure et, en quelque sorte, accidentelle. Et, en effet, s'il y a deux facteurs de la plante, quel est leur rapport? Et comment, en vertu de quel principe passe-t-on de l'un à l'autre, soit qu'on parte de la feuille, soit qu'on parte de l'axe de la plante? Car il faut bien qu'il y ait un rapport, et que ce rapport ne soit pas un rapport extérieur et accidentel, mais bien fondé sur la nature intrinsèque et immuable de la plante. Or, cette nature intrinsèque de la plante est précisément son idée, et c'est cette idée qu'il faut exposer et démontrer systématiquement, c'est-à-dire dans ses différents moments et dans son unité. Et cette démonstration, la théorie en question, ainsi que toute autre théorie, la présuppose; mais elle ne saurait la donner parce qu'elle n'est pas l'idéalisme, et qu'on ne peut exposer démons-

Le processus de la vie de la plante est un processus distinct (1) de la plante entière dans chacune de ses parties. Les rameaux, les branches, les feuilles, renferment chacun des processus entiers, parce qu'ils forment chacun l'individu entier. Le processus vital de la plante est ainsi complet dans chaque partie, parce que si la plante est déterminée particulièrement (2), il n'y a pas encore dans son processus une activité qui se différencie (3). Par conséquent, à son point de départ, comme dans son dernier produit, le processus de la plante avec ses différences n'apparaît que comme un processus de formation (4).

tativement l'idée hors de l'idéalisme, pas plus qu'on ne peut exposer démonstrativement le nombre hors des mathématiques. Ainsi cette théorie non-seulement ne démontre pas les deux facteurs et leur rapport, mais le passage des deux facteurs aux autres parties de la plante. Par exemple, comment expliquera-t-on la fleur par la feuille et la tige? Sans doute, on retrouve la feuille et la tige dans la fleur, mais combinées et transformées par la nature spéciale de la fleur. Ces considérations s'appliquent à toute autre théorie, par exemple, à la théorie de Swammerdam, suivant laquelle la métamorphose de la plante se serait comme la métamorphose de l'insecte, c'est-à-dire que la plante serait la larve de la fleur, et que celle-ci se formerait,—par la mue, ou exfoliation, — aux dépens de la plante.

(1) *Für sich*, *pour soi*, séparé, et, pour ainsi dire, complet dans chaque partie.

(2) *Particularisirt ist.*

(3) Le texte a : *sans que le processus se soit partagé* (*sich dirimirte*) *en activités différentes* (*unterschiedenen Thätigkeiten*). C'est-à-dire que, par cela même que la plante forme le premier moment de la vie subjective, sa particularisation, ou ses différences sont moins profondes, plus extérieures que chez l'animal ; ce sont des différences plutôt quantitatives que qualitatives.

(4) *Erscheint nur als Gestaltung*. Hégel veut dire que ce qui domine, ce qu'il y a de plus essentiel dans la plante, est le processus de formation, et cela parce que le processus de la génération est compris dans celui de la formation, ce qui fait que la plante s'engendre, se

Relativement à celle-ci la plante occupe une place intermédiaire entre la figure minéralogique du cristal, et la figure libre de l'animal. Car l'animal affecte la figure ovale elliptique, et le cristal la forme de l'entendement, la ligne droite. La figure de la plante est simple. L'entendement domine encore dans la tige qui s'élève en ligne droite; et, en général, c'est la ligne droite qui domine dans la plante. Dans l'intérieur, il y a des cellules en partie semblables à des alvéoles, et en partie s'étendant en longueur. Il y a, en outre, des fibres, qui, à la vérité, s'entrelacent aussi en spirales, mais qui reprennent ensuite leur direction linéaire, sans aller se terminer en une forme arrondie. Dans la feuille, c'est la surface qui domine. Les diverses formes de la feuille, des feuilles de la plante, aussi bien que de celles de la fleur, sont encore très-régulières; et, dans leurs découpures, ainsi que dans la forme de leurs pointes on peut remarquer une uniformité mécanique. Les feuilles sont dentelées, digitées, pointues, lancéolées, sentiformes, cordiformes. Mais il faut dire aussi que leur régularité n'est plus une régularité abstraite. Une des faces de la feuille n'est pas égale à l'autre, et de ses deux moitiés l'une est plus resserrée, et l'autre est plus large et plus arrondie. Dans le fruit, enfin, domine la forme sphérique; mais c'est une sphéri-

reproduit en se formant; ce qui est aussi une conséquence de l'absence d'une différenciation qualitative. Hégel emploie l'expression *erscheint*, *apparaît*, parce que ce n'est là, en effet, qu'une apparence (*Erscheinung*). Car l'idée réelle et concrète de la plante contient le moment de la génération, lequel, lors même qu'il serait incomplet ou superflu, n'en constituerait pas moins un moment propre et distinct, c'est-à-dire autre que les deux moments de la formation et de l'assimilation qui appartiennent plutôt à la sphère de l'*essence*, et de la *réflexion*. (Voy. ci-dessous, p. 92.)

cité commensurable (1), ce n'est pas la forme plus haute de la rondeur animale.

La détermination de l'entendement suivant le nombre domine encore chez la plante, dans le nombre trois, ou six, par exemple (2); le dernier nombre domine dans les bulbes. Les nombres six, trois, quatre, dominent dans le calice. Cependant on y rencontre aussi le nombre cinq;

(1) Parce que le nombre pair et commensurable est le nombre de l'identité et de l'entendement, tandis que le nombre impair, fractionnaire, et incommensurable, par là qu'il contient la différence et l'opposition, est le nombre de la raison.

(2) Bien que le nombre impair, ou fractionnaire soit supérieur au nombre pair, et plus conforme à la raison, cependant le nombre en général, et la science du nombre ne franchissent pas la limite de l'entendement, en ce qu'ils ne se meuvent, si l'on peut dire, que dans la sphère de la quantité, et des rapports quantitatifs, et que, par conséquent, les vraies différences et les vrais rapports, les différences et les rapports qualitatifs, ou, pour mieux dire, les rapports fondés sur l'idée, leur échappent.— Du reste, ces remarques, comme celles qui suivent, n'ont, dans la pensée de Hégel, qu'une importance secondaire, et cela précisément parce que l'essentiel dans la détermination de la nature de la plante n'est ni l'élément numérique, ou géométrique, ni l'élément chimique, mais l'idée spéciale qui constitue cette nature, idée dans laquelle le nombre entre comme élément, mais comme élément subordonné. Ainsi, lorsqu'on cherche à expliquer la plante par le nombre on tombe dans des arrangements et dans des classifications extérieures et artificielles, qui non-seulement ne sont pas exactes, mais qui, lors même qu'elles le seraient, ne nous donneraient que des rapports quantitatifs, et ne nous feraient nullement connaître la nature intrinsèque de la plante. Telle est, par exemple, la classification de Linné fondée sur la proportion numérique des fleurs (5 : 2 *Pentandria dyginia*, 6 : 3 *Hexandria trigynia*, etc.). Telle est aussi la progression arithmétique suivant laquelle les feuilles se disposeraient en spirale autour de la tige. Ces arrangements et ces rapports numériques, exacts dans certains cas, ne le sont pas dans d'autres, mais lors même qu'ils le seraient toujours, ils ne nous feraient pas plus connaître la nature de la plante, que le nombre trois ne nous fait connaître la nature de la Trinité.

et cela de cette façon que lorsque la fleur a cinq filaments et cinq anthères, il y a aussi cinq ou dix pétales, le calice a aussi cinq ou dix feuilles, etc. « Il n'y a que cinq feuilles, dit Link (*Grundlehren*, p. 212), qui, à proprement parler, forment un verticille complet. Lorsqu'il y en a six ou davantage, on est sûr de rencontrer deux ou plusieurs verticilles l'un au dedans de l'autre. Lorsqu'un verticille n'a que quatre feuilles, il y a un espace vide pour une cinquième. Trois feuilles présentent une forme plus imparfaite encore; et deux feuilles, et même une seule feuille laissent pareillement un espace vide pour deux autres feuilles, ou pour une troisième. » Comme la figure, les sucs de la plante occupent aussi une place moyenne entre les substances chimiques et les substances organiques; et le processus lui-même flotte encore entre l'être chimique et l'animal. Les produits de la plante sont des acides (l'acide citrique, par exemple); des substances qui, d'un côté, ne possèdent plus une nature tout à fait chimique, mais qui sont déjà plus indifférentes, sans cependant l'être autant que la substance animale (1). On ne rend pas compte de ces substances avec la simple oxygénation et la simple hydrogénation; ce qui est encore plus vrai de la nature animale, de la respiration, par exemple. L'eau organique, pénétrée par la vie, et individualisée (2) échappe à la chimie. Il y a là un lien spirituel.

(1) La substance animale (*das Animalische*) est indifférente, non parce qu'elle exclut les différences, mais, au contraire, parce qu'elle en est, ainsi dire, saturée, et qu'elle les contient et en fait l'unité.

(2) *Individualisirte*, c'est-à-dire vivifiée au contact du principe vital, et ramenée à l'unité, à l'individualité de ce principe qui pénètre toutes les parties de l'organisme. Cf. plus haut, § 344, p. 57, et, plus loin, § 354.

§ 346.

Le processus de l'être vivant doit, tout en gardant son unité, se développer à travers trois processus distincts. (Voy. § 217-220, *Logique*.)

(*Zusatz.*) Dans le processus de la plante qui se partage en trois syllogismes, le *premier* processus universel est, comme on l'a déjà montré plus haut (§ 342, *Zusatz*), le processus de l'organisme végétal au dedans de lui-même; c'est le rapport de l'individu avec lui-même, où l'individu se consume lui-même, et fait de lui-même sa nature inorganique, et, en se consumant ainsi, il tire de lui-même son existence (1). C'est le processus de la formation. L'être vivant trouve, en *second lieu*, le contraire de lui-même, non au dedans, mais hors de lui-même, et comme un être indépendant. Ici il n'est pas à lui-même sa nature inorganique, mais cette nature se pose devant lui en tant qu'objet, et en tant qu'objet qu'il paraît rencontrer d'une manière contingente (2). C'est le processus spécifiquement dirigé contre la nature extérieure. Le *troisième* processus

(1) *Sich aus sich hervorbringt :* il se produit lui-même, il construit lui-même ses membres avec sa propre substance.

(2) *Angetroffen mit dem Scheine der Zufälligkeit :* rencontré (cet objet, la nature inorganique) avec l'apparence de la contingence. Il y a, en effet, l'apparence, le *Schein*, puisque l'objet se pose d'abord comme extérieur à l'être vivant, et, par suite, comme contingent dans son rapport avec lui. Mais ce n'est qu'une apparence (c'est le moment de l'essence), et le processus de l'être vivant consiste précisément à faire disparaître cette apparence, et à amener l'unité de la nature organique et de la nature inorganique.

est le processus de la génération (1), qui réunit les deux premiers. C'est le processus des individus avec eux-mêmes en tant que genre, c'est la production et la conservation du genre, — c'est la destruction de l'individu pour conserver le genre, en tant que production d'un autre individu. La nature inorganique est ici l'individu lui-même, sa nature (2) est, au contraire, son genre, lequel cependant constitue, tout aussi bien, et par cela même, un terme opposé, c'est-à-dire sa nature objective (3). Ces

(1) *Gattungs-Process : le processus du genre*, processus spécial du genre, en ce que le genre y entre comme genre concret et achevé, comme principe générateur, et partant comme principe et unité des deux premiers processus.

(2) La nature de l'individu, c'est-à-dire sa nature organique.

(3) L'individu engendre non-seulement parce que le genre est en lui, mais parce que, tout en étant en lui, il (le genre) se distingue de lui. C'est donc le genre qui stimule l'individu à engendrer, et qui fait que celui-ci engendre, et, par conséquent aussi, c'est le genre qui constitue ici la nature propre de l'individu, car l'individu engendre par le genre et suivant le genre ; il ne fait, en d'autres termes, que réaliser le genre. D'où il suit, d'une part, que le genre se pose dans l'individu comme une contradiction, comme un terme autre que l'individu, ou comme formant sa nature objective, suivant l'expression du texte, puisque c'est l'objet que l'individu doit réaliser, et, d'autre part, que l'individu joue ici le rôle de la nature inorganique, car il n'engendre qu'en se désorganisant, ou, ce qui revient au même, la génération ou l'être engendré, qui constitue le devenir, la réalisation du genre, n'est que l'organisation du nouvel individu par la désorganisation des individus générateurs. — Nous ajouterons ici quelques considérations qui doivent continuer à compléter, autant que possible, ce qui précède, et spécialement la note 2 du § 342, p. 2. — Et d'abord, il ne faut pas perdre de vue que, de quelque façon qu'on conçoive l'organisme ou la vie, il faut admettre : 1° qu'il y a une idée de la vie ; 2° que cette idée constitue un moment, ou une sphère dans un système, et que hors de ce système, elle ne saurait ni être, ni être entendue ; ce qui fait que, d'un côté, elle présuppose les autres parties de ce sys-

processus ne sont pas dans la plante aussi distincts que dans l'animal, mais ils s'y confondent; et c'est précisément

tème, et que, de l'autre, elle est présupposée par elles. C'est comme la fin et les moyens qui se présupposent réciproquement. 3° Que l'idée de la vie est une idée concrète, c'est-à-dire une idée qui parcourt différents moments, et qu'elle ne s'élève à sa forme parfaite et absolue qu'en parcourant ces moments. Et, en effet, l'empirisme traite le problème de la vie, comme il traite tous les autres problèmes, et la nature en général. Il prend, voulons-nous dire, comme au hasard la vie et ses formes diverses, sans en rechercher la raison, ou en n'en donnant qu'une explication abstraite et extérieure; en disant, par exemple, que tout être vivant vient d'un germe ou d'un œuf. Mais en admettant même qu'il en est ainsi, cela ne nous avancerait pas de beaucoup dans la connaissance réelle et intrinsèque du principe vital; on peut même dire que sous un certain rapport il en rend plus difficile ou en empêche la véritable connaissance. Si, en effet, tous les êtres vivants naissent de l'œuf, d'où vient que l'œuf produit, d'un côté, une vie obscure, élémentaire et indéterminée, et, de l'autre, une vie concrète et déterminée? Car l'œuf de la méduse, par exemple, ou celui de l'hydre, est, en tant que œuf, identique à celui de l'homme. Leur différence est, par conséquent, déterminée par la nature spécifique des deux œufs, c'est-à-dire par la différence de leur idée. Et, en effet, que l'être organique soit engendré par l'œuf, ou par le germe, ou par un point gélatineux, ou par une autre substance quelconque, il faudra toujours remonter à l'idée, à l'idée de l'œuf, ou à l'idée du germe, etc., et aux différences de cette idée, différences qui constituent précisément les différentes sphères de l'organisme et de la vie, ou, dans une seule et même sphère, les divers degrés de leur développement. Car l'homme concret et entier, par exemple, n'est pas dans l'œuf, ou, ce qui revient au même, l'œuf ne constitue qu'un moment de l'idée concrète et entière de l'homme. C'est ici que vient se placer la fameuse question de la génération spontanée (hétérogénie, *generatio æquivoca*) et de la génération par transmission (homogénie, *generatio univoca*). Nous nous proposons de consacrer à cette question un travail spécial. Ici nous nous bornerons à indiquer les points suivants : 1° Cette question ne saurait être résolue, dans un sens ou dans un autre, par l'expérience, par la simple raison que, scientifiquement parlant, l'expérience ne résout et n'explique absolument rien. Aussi peut-on affirmer que de

ce qui fait la difficulté qu'on rencontre dans l'exposition de l'organisme végétal.

toutes les expériences faites par les hétérogénistes, ou par leurs adversaires, il n'en est aucune qui démontre ce que les uns ou les autres prétendent démontrer. 2° On sait quelle importance a, dans toute recherche scientifique, la position de la question. Or, la question telle que la posent et la traitent les partisans de l'une ou de l'autre doctrine n'a pas, pour ainsi dire, de sens. Ainsi les hétérogénistes prétendent qu'il y a une génération spontanée. Mais que faut-il entendre par le terme *spontané*? Faut-il entendre que les êtres organiques naissent de rien, ou qu'ils sont le produit du hasard? Mais si c'est là une supposition inadmissible, il faut admettre un principe préexistant qui les engendre. Et c'est ce qu'admettent bien les *homogénistes*. Seulement, ils ne s'expliquent point sur la nature de ce principe, ou bien ils se le représentent comme une molécule invisible, comme un infiniment petit, répandu dans les corps, dans l'air, dans l'eau, etc., ce qui au fond n'est que la conception de l'éther, ou bien celle de l'atomisme appliquée à l'organisme (*). Or, une doctrine qui parle de principes sans entendre et sans déterminer leur nature, c'est une doctrine qui n'entend pas son objet, et qui, par suite, ne s'entend pas elle-même. On procède ici, comme on procède dans une autre sphère de la science, où l'on enseigne que Dieu est, qu'il est providence, etc., sans déterminer la nature de Dieu, ni celle de la Providence, ce qui, au fond, ne constitue ni la science de Dieu, ni celle de la Providence. La doctrine des homogénistes ne vaut donc pas mieux, sous ce rapport, que celle des hétérogénistes, car ni l'une ni l'autre ne pense et ne démontre le principe de la génération dans son être idéal et absolu, ce qui constitue l'objet propre de la science, et la véritable connaissance. Ce qui fait aussi qu'elles ne démontrent et ne peuvent démontrer le mouvement de l'idée organique qui, en partant des organismes élémentaires et indéterminés, s'élève à la forme parfaite de la vie. Quant à la théorie de la transmutation des formes organiques, ou elle n'a pas de valeur scientifique, ou si elle en a une c'est à l'idée qu'elle la doit, et, par conséquent, elle ne saurait s'entendre elle-même hors de l'idéalisme.

(*) Cf. *Introd. à la Philosophie de Hégel* (2e édition), p. 129-130, et 278-279.

A.

PROCESSUS DE FORMATION.

§ 346 *a*.

Le processus interne du rapport de la plante avec elle-même (1) implique, en même temps, d'après la nature simple du végétal (2), un rapport externe, et comme une vie de la plante hors d'elle-même. Ce processus est, d'un côté, la transformation substantielle, immédiate (3), soit des matières nutritives en la nature spécifique du végétal, soit des fluides élaborés intérieurement (sucs vitaux) en les diverses formations (4). D'un autre côté, en tant que médiation avec lui-même, le processus commence *a*) par partager aussi extérieurement la plante en racine et en

(1) Le processus de formation constitue surtout un rapport interne immédiat, ou un rapport de la plante avec elle-même, ce qui le distingue du processus d'assimilation, bien que dans le processus de formation la plante contienne déjà des rapports extérieurs.

(2) *Nach der einfachen Natur des Vegetativen :* c'est-à-dire que l'organisme végétal ne possède pas une nature aussi concrète que l'organisme animal, et que ses divers moments ne sont pas aussi spécifiquement déterminés que les moments de ce dernier, ce qui fait que chez lui le dedans et le dehors, ou son rapport avec lui-même (processus de formation) et son rapport avec le monde extérieur (processus d'assimilation) ne sont pas aussi distincts que chez l'animal. (Voy. ci-dessous, *Zusatz.*)

(3) *Substantielle, unmittelbare Verwandelung :* c'est une transformation *substantielle,* c'est-à-dire de la substance inorganique en la substance organique, et *immédiate* en ce que l'être organique transforme plus ou moins, mais immédiatement l'être inorganique, comme cela est expliqué plus loin. (*Zusatz, c.* Cf. aussi § 364.)

(4) *Gebilde,* formations, membres, organes.

feuille, et intérieurement, le moment général et abstrait du tissu cellulaire (1) en tissu ligneux, et en vaisseaux laticifères, dont les premiers se rattachent aussi à l'existence extérieure (2) de la plante, et les seconds comprennent le cercle de sa vie intérieure (3). Ici la conservation de la plante qui résulte de sa médiation avec elle-même (4), contient *b*) la croissance, en tant que production de nouvelles formations, c'est-à-dire une division qui consiste, d'un côté, en un rapport abstrait (5) avec soi, dans le durcissement du bois (durcissement qui va jusqu'à la pétrification dans le *tabaschir* et dans d'autres formations semblables (6), et des autres parties, et, d'un autre côté, dans l'écorce (la feuille permanente (7) *c*). La concentration de ces moments dans

(1) *Général*, en ce que la cellule est l'élément général de la plante; *abstrait*, par cela même que la cellule et le tissu cellulaire constituent l'élément général de la plante, et que, par suite, ils sont moins déterminés et moins concrets que ses autres parties.

(2) *Nach Aussen sich beziehen :* littéralement : ils (le tissu cellulaire, et le tissu ligneux, ou fibre ligneuse, — *Holzfaser*—) sont en rapport suivant le dehors.

(3) Le texte a : *den innern Kreislauf enthalten :* ils (les vaisseaux laticifères) contiennent le cercle intérieur, c'est-à-dire la circulation intérieure de la séve, et plus proprement du suc laiteux. Voy. ci-dessous, *Zusatz*, β.

(4) *Die hierin sich mit sich selbst vermittelnde Erhaltung.* Une médiation, c'est-à-dire un rapport de la plante avec elle-même, par et dans lequel la plante se conserve, et conserve sa nature et ses produits.

(5) *Abstrait*, en ce sens que dans le bois la vie végétative se sépare, en quelque sorte, d'elle-même, ou bien en ce sens que le bois constitue la partie morte de la plante.

(6) Voy. plus loin, même §, *Zusatz*, 2.

(7) *Das dauernde Blatt : la feuille qui dure.*

l'unité (1) n'est pas une concentration de l'individu en lui-même (2), mais la production d'un autre individu végétal, le *bourgeon*.

(*Zusatz.*) Dans le processus de formation nous commençons avec le germe de l'être vivant, en tant qu'il (le germe) constitue son moment immédiat. Mais ce moment immédiat n'est qu'un moment posé, c'est-à-dire le germe est aussi un produit ; ce qui cependant forme une détermination qui n'appartient qu'au troisième processus. Le processus de formation doit être le processus de l'organisation interne de la plante, en tant que production de la plante par elle-même (3). Mais comme le végétal ne se produit lui-même qu'en sortant de lui-même (4), sa production est la production d'un être autre que lui-même — le bourgeon ; ce qui se rapporte aussi au processus extérieur. Par conséquent, le premier processus ne peut se comprendre sans le second et le troisième. Le vrai processus de formation qui consisterait dans la formation

(1) *Das Zusammennehmen der Selbsterhaltung in die Einheit :* littéralement : la concentration de la conservation de soi (c'est-à-dire, de tous les moments qui constituent la plante et dans lesquels la plante est et se conserve) dans l'unité.

(2) Ainsi que cela a lieu dans l'animal.

(3) *Aus sich selbst :* expression qui implique un double sens, savoir qu'un être se fait lui-même, et qu'il tire de lui-même sa substance, sa matière et sa forme.

(4) *Das Hervorbringen seiner selbst als Aussersichkommen ist :* c'est-à-dire que dans le développement de la plante il ne se fait pas ce retour sur soi qui constitue la véritable individualité. La plante est comme un agrégat d'individus qui, par cela même, n'atteignent pas à l'individualité. C'est comme un progrès indéfini qui a sa limite et sa fin hors de lui-même.

des intestins de l'individu, fait ainsi défaut à la plante (1), parce que la plante n'a pas d'intestins, mais seulement des membres liés par un rapport extérieur. Cependant, le processus de l'être organique en général contient aussi ce côté, savoir, qu'il détruit, transforme et s'assimile tout ce qui lui vient du dehors. L'absorption de l'eau, c'est l'eau qui est touchée par la force vitale, ce qui fait qu'elle est posée comme un être que la vie organique a pénétré. Y a-t-il là une transformation immédiate, ou bien une série de transformations ? Le trait caractéristique de la plante, est que cette transformation se fait d'une manière immédiate. Cependant, chez les plantes qui ont une organisation plus parfaite, ce processus peut aussi s'accomplir à travers plusieurs moments (2), précisément comme chez l'animal; bien qu'on trouve également chez ce dernier une transformation immédiate, la transformation des aliments en lymphe (3), où les aliments ne sont pas élaborés par une

(1) Le texte porte : *Der Gestaltungs-Process für sich, welcher der Process der Eingeweide des Individuums mit sich wäre, fehlt so der Pflanze*, etc. Littéralement : *le processus de formation pour soi qui serait le processus des intestins de l'individu avec soi manque ainsi à la plante*. Ceci explique aussi la première phrase du §, p. 96. Et, en effet, les viscères, comme on le verra plus loin, § 353 et suiv., constituent dans l'animal ce moment concret et spécifique où l'animal se forme *pour soi*, et non hors de soi, ou pour un autre que soi. Ce moment fait défaut à la plante qui en se formant elle-même se forme pour un autre qu'elle-même, c'est-à-dire pour un autre individu, ou une autre plante.

(2) *Vermittelungen : médiations.*

(3) L'expression du texte est : *das ummittelbare Inficiren zu Lymphe : l'infection*, et plus littéralement encore, *l'infecter immédiat pour la lymphe*, pour former la lymphe : c'est-à-dire que le principe vital agit sur les aliments comme un poison qui les infecte, les décompose et

force qui parcourt différents degrés (1). Chez les plantes, et surtout chez les moins parfaites, il n'y a pas de médiation engendrée par l'opposition, et, par suite, il n'y a pas de résultat qui sorte de cette opposition (2), mais la nutrition est une transformation sans processus. Par conséquent, la construction physiologique intérieure des plantes est très-simple. Link et Rudolphi ont montré que la plante ne se compose que de cellules, de vaisseaux spiraux et de tubes.

1° Le germe constitue cet état d'enveloppement de la plante qui contient la notion entière ; — c'est la nature de la plante, mais qui n'existe pas encore comme idée, parce qu'on n'y a pas encore la réalité de la plante (3). La plante se produit dans la graine comme unité immédiate de l'individu et de l'espèce (4). Et ainsi, la graine est, par suite de la nature immédiate de son individualité, une chose indifférente (5). Elle tombe dans la terre qui est

les change immédiatement en lymphe. Le terme *aliment* n'est pas dans le texte, mais il est impliqué dans le sens de la phrase.

(1) Le texte a : *ohne durch Glieder der Thätigheit vermittelt zu seyn : sans être médiatisé par les membres de l'activité ;* c'est-à-dire de l'activité de l'organisme.

(2) *Kein Zusammengehen aus ihm.* Littéralement : *aucun sortir ensemble d'elle* — de l'opposition.

(3) *Da sie noch ohne Realität ist : parce qu'elle* (la plante) *est encore* (dans le germe) *sans réalité.* Les termes *notion, idée* et *réalité* doivent être ici entendus dans le sens hégélien strict. Le germe est la notion de la plante, mais il n'en est pas l'idée, et par cela même il n'en constitue pas la réalité, ou, si l'on veut, il n'est pas la plante réelle et entière, la plante qui qui a posé et développé tous les éléments de sa nature.

(4) *Des Selbsts und der Gattung.*

(5) Non différenciée, non déterminée, par cela même qu'elle n'est qu'une possibilité, comme il est dit ci-dessous.

pour elle une force universelle. Une bonne terre n'est rien autre chose que cette force organique, ou cette possibilité qui s'ouvre à la semence. Elle n'est que cela, de même qu'une bonne tête n'est elle aussi qu'une possibilité (1). La semence, qui est essentiellement force, par là qu'elle est dans la terre, supprime la terre qui est en elle, et se réalise (2). Cependant il n'y a pas là l'opposition de l'être indifférent qui est en lutte avec sa nature inorganique; mais pour la graine, être déposée dans la terre veut dire ceci, savoir, que la graine est force (3). Ainsi il y a dans cette graine qui s'enfonce dans le sol une action mystique et magique, qui montre qu'il y a en elle des forces cachées, qui sommeillent encore, et qu'elle est en réalité autre que ce qu'elle est, lorsqu'elle est séparée de la terre. C'est comme le nouveau-né à l'égard duquel il faut dire que non-seulement c'est un être humain faible, impuissant, et qui n'exprime pas la raison, mais que la force de la raison est tout à fait autre chose que cet être qui ne sait rien dire ni faire de rationnel; et le baptême est précisément cette reconnaissance solennelle de son admission dans le royaume de l'esprit (4). Le magicien qui communique à

(1) Pour la raison réelle et en acte.

(2) *Der Same, als wesentlich Kraft dadurch dass er in der Erde ist, hebt diess, dass er Erde ist, auf, verwirklicht sich.* Littéralement : *La semence, en tant qu'essentiellement force, par là qu'elle est dans la terre, supprime ceci* (savoir), *qu'elle est force* (et), *se réalise.*

(3) C'est-à-dire qu'impuissante et sans force lorsqu'elle est séparée de la terre, elle est, ou, si l'on veut, elle devient force lorsqu'elle est déposée dans la terre.

(4) C'est-à-dire que le baptême est comme la constatation matérielle de cette impuissance de l'enfant, et qu'il joue, en quelque sorte, par

cette graine que j'écrase avec mes doigts un tout autre sens, celui qui sait faire sortir la plus vive flamme d'une lampe rouillée (1), est la notion de la nature. La graine est la puissance qui évoque la terre pour qu'elle vienne lui prêter sa force (2).

rapport à l'enfant, le même rôle que joue la terre par rapport à la semence, en ce qu'il a pour objet de communiquer à l'enfant cette force rationnelle que celui-ci ne possède pas en lui-même.

(1) Le texte a : *Welchem eine rostige Lampe ein mächtiges Geist ist.* Littéralement : *à laquelle, ou pour laquelle* (graine) *une lampe rouillée est un puissant esprit.*

(2) On a, d'un côté, la graine, et de l'autre, la terre (*die Erde*). Par terre, il faut ici entendre la terre qui a parcouru et qui enveloppe les diverses sphères de la nature, la terre qu'on pourra appeler *géologique* (voy. plus haut, § 340, et *præsert.*, p. 406, note 1) et qui est apte à recevoir la semence. On a, disons-nous, d'un côté, la graine, et, de l'autre, la terre. Ce sont comme deux possibilités qui réunies engendrent et réalisent la plante. On peut dire, en un certain sens, que la graine est la terre, et, réciproquement, que la terre est la graine, ou, si l'on aime mieux, que la graine et la terre sont faites l'une pour l'autre. C'est pour cette raison que Hégel appelle la terre une *force organique*. La terre est force, et l'ensemble des forces de la nature, la lumière, l'air, la chaleur, l'électricité, etc.; et elle est elle-même douée d'un organisme élémentaire, et immédiat. Elle représente donc la force vis-à-vis de la graine, et c'est cette force que la graine tire d'elle. Mais ce qui manque à la terre c'est précisément cette détermination spécifique de l'idée végétale, dont la graine constitue le premier moment, c'est-à-dire l'organisme proprement dit, ou subjectif. A son tour, la graine est en elle-même sans force, ou la force n'est en elle que virtuellement, elle sommeille en elle, comme dit le texte, et elle ne devient force, ou terre, comme dit encore le texte, qu'en s'unissant à cette dernière. Mais, en s'unissant à cette dernière, elle n'est plus ni graine ni force, ou, ce qui revient au même, elle se supprime comme graine et comme force, et elle se réalise. Or cette puissance mystique, ce magicien qui opère la fusion de la graine et de la force, c'est la *notion de la nature*, c'est-à-dire ce moment de l'idée où l'idée commence à rentrer dans son unité, et à se poser en tant

a). Le développement du germe est d'abord une simple croissance, un simple accroissement. Le germe est déjà virtuellement la plante, il est l'arbre, etc., en raccourci. Les parties en sont déjà entièrement formées, et grossir, se repéter, durcir, etc., ce sont là les seuls changements qui s'y opèrent. Car ce qui doit devenir est déjà; ou, si l'on veut, le devenir n'est ici (1) qu'un mouvement superficiel. Cependant, il y a aussi en elle une formation d'organes qualitative, et, partant, un processus essentiel. « La germination de la graine, dit Link (*Grundlerhen*, p. 235, 236, 236 bis, § 6) se fait d'abord par l'action de l'humidité. Chez les végétaux parfaits, on peut déjà voir distinctement dans l'embryon la souche de la plante future, qui forme cette partie conique que, dans notre langage, nous appelons radicelle (*radicula*, *rostillum*). Son extrémité inférieure est pointue, et c'est d'elle que se développe ensuite la racine. Il arrive rarement que la partie supérieure en soit très-allongée. On appelle généralement tige (*scapus*) cet allongement. Parfois on y voit déjà se dessiner une gemme, la plumule (*plumula*). Aux côtés de l'embryon poussent souvent les deux cotylédons, qui se développent ensuite et qui représentent les feuilles séminales. On a tort de considérer la radicelle comme la mère de la future racine; elle n'est que la tige croissant à sa partie inférieure. Qu'on examine avec soin les grosses

qu'idée. — On a pu observer que Hégel se borne ici à déterminer l'idée du germe ou de la graine. C'est là un point sur lequel nous reviendrons plus loin.

(1) Le texte a : *diese*, au lieu d'*ici*, et, par conséquent, la phrase entière serait : *le devenir est ce simple mouvement superficiel.*

graines, par exemple les graines du froment, de la courge, du haricot, pendant leur germination, et l'on verra comment chez ces plantes (dans le froment la graine se divise en trois parties) les véritables racines présentent en naissant des formes beaucoup plus minces et plus délicates. » Si l'on tourne la partie pointue vers le haut, elle pousse, mais elle se recourbe en arc en dirigeant sa pointe vers le bas. » Le germe (1) se compose de la radicule (*rostillum*) et de la plumule (*plumula*). De la première naîtra la racine, de la seconde la partie de la plante qui est au-dessus du sol. Si on renverse, en la déposant dans le sol, la semence de manière à ce que la radicule soit tournée vers le haut, celle-ci ne croîtra jamais en se dirigeant vers le haut. Elle s'allongera, mais dans la terre, et elle renversera la semence de manière à la ramener à sa position naturelle. Willdenow a fait à ce sujet la découverte suivante : « La macre ou châtaigne d'eau (*Trapa natans*), dit-il (Ib., p. 370, 371, 380), n'a pas de radicule. Cette plante pousse une longue plumule qui se dirige perpendiculairement à la surface de l'eau, et des côtés de laquelle on voit sortir, à de grandes distances, des feuilles capillaires, ramuleuses. Parmi ces feuilles il y en a qui se penchent vers le bas, et qui vont s'enfoncer dans le sol. On voit par là qu'il y a des graines qui n'ont pas de radicule, tandis qu'il ne peut y avoir de semence féconde sans plumule et sans cotylédons. Personne n'a jamais jusqu'ici songé à nier l'existence de la plumule dans une semence quelconque. Il est à remarquer que chez les végétaux à bulbe la radi-

(1) Willdenow, *laud. op.*, p. 367-369.

cule se change en bulbe. Tels sont ceux qui ont une souche moyenne — (c'est-à-dire une souche qui n'appartient ni à celles qui se dirigent vers le bas, ni à celles qui se dirigent vers le haut, mais qui ont tantôt l'aspect d'une racine, tantôt celui de la tige, étant dans le premier cas, tubéreuses, et affectant soit la forme du navet, soit celle de l'oignon, ainsi que la renoncule bulbeuse (*Ranunculus bulbosus*) nous en fournit un exemple, etc.) — le cyclame, par exemple. Enfin il y a des plantes chez lesquelles la radicule disparaît immédiatement après la germination, et la vraie racine se développe de côté. » Cette division d'un seul et même sujet en deux côtés, dont l'un se dirige vers la terre, en tant que celle-ci constitue le suppôt, l'universel concret, l'individu universel, et l'autre se dirige vers l'idéalité pure, abstraite, la lumière, cette division on peut l'appeler polarisation.

Entre la feuille et la racine, qui forme la première scission de la plante, il y a la tige. Nous entendons surtout parler des plantes qui ont une organisation développée. Car les champignons et d'autres végétaux semblables n'appartiennent pas à cette sphère. La tige n'est pas, cependant, strictement essentielle. La feuille peut naître immédiatement de la racine, et il y a beaucoup de plantes qui n'ont que ces deux parties principales, la feuille et la racine. C'est là la division importante des plantes en *monocotylédonées*, et *dicotylédonées*. A la première catégorie appartiennent les plantes bulbeuses, les graminées, les palmiers, les *Hexandria* et les *Triandria* de Linné, qui n'avait pas remarqué cette différence (c'est à Jussieu qu'appartient cette découverte), et qui avait placé toutes

les plantes sur la même ligne. La question est de savoir, si la petite feuille (κοτυληδὼν) que pousse le germe est double ou simple. Chez les monocotylédonées la feuille et la racine, en tant qu'elles forment la première opposition, contiennent comme la première ébauche condensée de la plante entière (1), laquelle ne va pas jusqu'à cette opposition où entre la racine, ou la bulbe et la feuille vient se placer la tige. Le palmier a, il est vrai, une tige ; mais cela vient seulement de ce que les feuilles s'attachent et se juxtaposent par le bas ; ce qu'on peut aussi très-bien voir extérieurement. « Les palmiers, dit Link (*Grundlehren*, p. 185) n'ont de rameaux qu'au sommet de la tige, et même ici il n'y a que ceux qui supportent la fleur. On croirait que les proportions démesurées des feuilles ont absorbé les branches. C'est là aussi ce qui a lieu chez les fougères. Même dans nos contrées les graminées et plusieurs plantes à bulbe présentent rarement d'autres branches que celles qui portent la fleur. » Intérieurement, dans leur substance, il y a l'opposition des cellules et de la fibre ligneuse, mais il n'y a pas de fibres miroitées (2). La ner-

(1) Le texte a seulement : *die erste gedrungene Natur*. Littéralement : *la première nature condensée* : expression indéterminée, qui peut se rapporter tout aussi bien à la nature en général, qu'à la nature de la plante. Mais dans les deux cas le sens est, au fond, le même. Car par là que la plante forme la première sphère où la nature rentre dans son unité, l'ébauche condensée de la plante est en même temps l'ébauche condensée de la nature.

(2) *Spiegelfasern*. C'est plutôt le nom qu'emploie l'ébéniste pour désigner ce que le botaniste appelle généralement *rayons médullaires*, qui sont des cellules courtes traversant le bois du centre vers la circonférence. Ces rayons, ou lignes droites formées de tissu cellulaire se trouvent, comme on sait, dans les dicotylédonées, et manquent dans les monocotylédonées.

vure des feuilles est composée de lignes qui ne sont pas brisées, ou qui le sont légèrement (1), et qui sont droites chez les graminées. Si les monocotylédonées n'ont pas une tige véritable, elles n'ont pas non plus une feuille à surface complétement plate. Elles demeurent toujours, pour ainsi dire, à l'état de bourgeon enveloppé, où il y a bien éclosion, mais qui n'arrive jamais à un développement complet. Cela fait qu'elles ne portent pas une semence féconde, et que leur racine et leur tige ne sont que moelle. La tige n'est qu'une racine prolongée; elle n'a ni bourgeons, ni branches, et ne fait que pousser de nouvelles racines, qui meurent, et qui sont unies entre elles par la fibre ligneuse. L'action de la lumière est trop forte pour ces végétaux, et elle s'y oppose à la formation interne du bois (2). La feuille n'y meurt pas, mais elle pousse toujours des feuilles nouvelles..... Mais de même que dans le palmier les feuilles sont la tige et les branches, de même il y a des tiges où la tige et la feuille ne font qu'un. Tel est le cactus où l'on voit la tige sortir de la

(1) C'est-à-dire qu'en général les monocotylédones ne présentent pas des nervures à réseau comme les dicotylédones, mais des nervures à lignes droites parallèles ou légèrement arquées, ou convergentes. Ceci est vrai en général; mais il y a des exceptions, c'est-à-dire il y a des monocotylédones dont les feuilles présentent des nervures avec ramification, les aroïdés, par exemple, et des dicotylédones dont les feuilles présentent des nervures parallèles ou convergentes, quelques renoncules, par exemple. Voyez ci-dessous, même §. 2°.

(2) *Das übermächtige Licht lässt es nicht zur Innerlichkeit des Holzes kommen.* Littéralement : *la lumière prépondérante ne lui permet pas d'atteindre à l'intériorité* (au durcissement interne) *du bois.* Cf. § 320, vol. II, p. 162-163, et § 344.

tige. « Les articulations, dit Willdenow (*laud. op.*, p. 398), qu'on prend généralement (dans cette plante) pour des feuilles, ne sont que des parties de la tige. Les feuilles de cette plante sont des extrémités subulées et charnues, qui sont souvent garnies à leur base de petits piquants. Elles tombent lorsque le membre (c'est-à-dire l'articulation) (1) s'est développé, et à la place qu'elles occupaient on observe une cicatrice, ou une touffe de poils. » Ces plantes ne sont qu'une feuille grasse, qui résiste à la lumière. Et dans leur développement elles ne vont pas jusqu'au bois, mais seulement jusqu'au piquant.

b.) La contexture générale de la plante est formée par le tissu cellulaire, qui, comme dans l'animal, se compose de petites cellules. C'est le produit universel, animal et végétal, — la substance filamenteuse (2). — « Chaque cellule est séparée des autres, et elle n'a pas de rapport avec elles. Dans le liber, les cellules prennent une forme ovale, ou ovale allongée. » Le principe cellulaire et le principe vasculaire (3) se distinguent aussi dans cette détermina-

(1) La parenthèse n'appartient pas au passage cité, mais à Hégel, et elle est appelée par le terme du passage *Glieder*, membre, qui n'est pas très-approprié ici, d'autant plus que Willdenow s'était servi au commencement du terme *Gelenk*, jointure, nœud, qui est plus exact. On sait, du reste, qu'à l'exception du genre *Peireskia*, et de quelques *Opuntia* (figuier des Indes) les cactus n'ont pas de feuilles, et qu'à l'endroit où il devrait y avoir des feuilles il y a des touffes de piquants.

(2) *Das fasrige Moment : le moment fibreux.* La fibre n'est, en effet, qu'une cellule allongée.

(3) *Bläschen und Längen. L'utricule et les longueurs.* Nous avons traduit *Längen* par principe vasculaire, bien qu'il puisse s'appliquer à la fibre. Car si les vaisseaux ne sont que des utricules, ou des fibres soudées bout à bout suivant la longueur, la fibre aussi n'est, comme on

tion fondamentale de la plante : α.) « en tissu cellulaire *régulier* αα) le *parenchyme*, qui est le tissu lâche, mou, composé de larges cellules. On le reconnaît très-facilement, et on le trouve surtout dans l'écorce et dans la moelle de la tige : ββ) le liber, le tissu cellulaire fibreux, roide, compacte. On le trouve principalement dans les étamines, dans le support (1) du pistil, et dans d'autres parties semblables. Il se compose de cellules longues, étroites, mais qu'on reconnaît aussi distinctement. C'est seulement dans l'écorce intérieure, dans le bois et dans la nervure des feuilles qu'il est très-difficile de reconnaître le liber ou tissu fibreux (2). Il se compose de cellules extrêmement minces et étroites, et prenant une forme allongée et qui se termine en un ovale pointu : — β.) en tissu cellulaire *irrégulier* qui se rencontre dans cette espèce de végétaux chez lesquels on ne distingue extérieurement que la capsule séminale (*sporangia*) (3) et leur support, le *thallus*. Le thallus des lichens a un aspect pustuleux, ou foliacé. La pustule est comme une agglomération irrégulière de vésicules, ou cellules d'une grandeur très-diverse. Les algues diffèrent d'une manière très-marquée des lichens. Si l'on coupe le thallus dans sa partie la plus épaisse on y découvre des filaments très-

vient de le voir, qu'une utricule allongée. Hégel en employant le terme *Längen*, *les longueurs*, a voulu désigner à la fois la fibre et le vaisseau qui se distinguent tous les deux par leur forme allongée de l'utricule, ou de la cellule qui affecte la forme ronde, la forme sphérique, ou elliptique.

(1) *Torus*, ou *gynophore*, comme l'appelle Linné.

(2) Ou fibre corticale, comme on l'appelle aussi.

(3) Spores.

distincts, mais gélatineux, qui se dirigent et se croisent en tous sens. Le principe de quelques algues est une membrane souvent visqueuse, souvent gélatineuse, mais insoluble dans l'eau. Le tissu des champignons se compose de fibres, qu'on ne tarde pas à reconnaître pour des cellules. Entre ce tissu fibreux se trouvent partout répandues des graines, ainsi que cela a lieu aussi chez les lichens où on peut les considérer comme des gemmes. Ceci concerne la forme extérieure du tissu..... Maintenant, comment ce tissu cellulaire se développe-t-il et se transforme-t-il? Il est évident qu'un nouveau tissu se forme entre les vieilles cellules. Les graines dans les cellules pourraient bien être l'amidon de la plante (1). »

Si la première division se lie au processus extérieur de la plante (2), en ce que la racine s'y trouve mise en rapport avec la terre, et la feuille avec l'air et la lumière, la seconde division contient la division propre et interne de la plante (3) en fibre ligneuse, ou en vaisseaux spiraux, et en d'autres vaisseaux que le professeur Schultz a appelés vaisseaux laticifères (4); Schultz, qu'on trouvera tout aussi solide dans ses conceptions philosophiques que dans ses investigations expérimentales, pourvu qu'on sache appliquer les premières aux cas particuliers. Cette division de la plante en ses formations intérieures, la géné-

(1) Link, *Grundlehren*, p. 12 (*Nachträge*, I, p. 7) 15-18, 20-26, 29-30, 32.

(2) Le texte dit seulement : *Process nach Aussen : processus suivant le dehors.*

(3) *Das sich-Scheiden der Pflanze selbst.*

(4) *Lebensgefässe*, *vaisseaux vitaux*, est l'expression de Schultz.

ration des spirales, etc., est, elle aussi, une production immédiate, une simple multiplication de parties (1). Les cellules médullaires augmentent, et avec elles les vaisseaux spiraux, les fibres ligneuses, etc. C'est ce que Link montre très-clairement. « Les vaisseaux spiraux, dit-il, sont des rubans qui s'enroulent en hélice, et qui forment un tube..... Ils se changent en vaisseaux scalaires, lesquels proviennent des spires, qui, en croissant, se soudent deux à deux. Les vaisseaux scalaires ne se déroulent pas. Par la croissance des parties voisines, les vaisseaux spiraux se trouvent tantôt pressés, tantôt distendus ; c'est ce qui amène les incurvations ondulées des bandes transversales, ainsi que les fissures apparentes des lignes transversales, lorsque deux spires s'infléchissent et se superposent. Peut-être y a-t-il là des fissures véritables. Les vaisseaux chez lesquels on rencontre ces stries ou ces points sont ceux qu'on appelle ponctués et mouchetés, et que je considère comme étant de même espèce que les vaisseaux scaliformes (2). » On n'a d'abord que des lignes transversales, et puis, à mesure que les spires des vaisseaux spiraux se resserrent, on n'a plus à la place des lignes que des points, des coupures et des traits de travers. « Les vaisseaux annulaires proviennent de la croissance rapide des parties voisines des vaisseaux spiraux, croissance qui isole, en les séparant, pour ainsi dire, violemment les unes des autres, les spires de ces vaisseaux. Il est naturel que dans les racines, et dans

(1) Le texte n'a que *eine blosse Vervielfältigung :* qu'une simple multiplication.

(2) Link, *Grundlehren*, p. 46-49, 54-58, 61, 64-65.

d'autres parties de la plante qui croissent rapidement, et chez lesquelles un grand nombre de ces vaisseaux spiraux doivent remplir leur fonction, il est naturel qu'on trouve dans ces parties un plus grand nombre de vieux vaisseaux changés que là où la croissance se fait plus lentement..... Les vaisseaux spiraux se répandent dans presque toutes les parties de la plante et en forment le squelette. Ce qu'on appelle squelette de la feuille n'est en réalité que la contexture réticulée de petits faisceaux de ces vaisseaux distribués dans la feuille qu'on aurait dépouillée du tissu cellulaire qui se trouve entre eux. *C'est seulement dans les anthères et le pollen que je n'ai jamais rencontré des vaisseaux spiraux.* Le liber les accompagne toujours ; et ce que nous appelons bois, ce sont des faisceaux de ces vaisseaux entremêlés avec du liber. Ce qu'on appelle écorce, c'est le tissu cellulaire qui entoure le bois tout autour ; et ce qu'on appelle moelle, c'est le tissu cellulaire qui est entouré tout autour par le bois (1). »

« Un grand nombre de plantes sont privées de ces vaisseaux. On ne les a jamais rencontrés chez les plantes à tissu cellulaire irrégulier, telles que les lichens, les algues et les champignons. Les plantes véritables, celles qui possèdent un tissu cellulaire régulier sont ou les plantes douées de vaisseaux spiraux, ou les plantes qui en sont privées. A la dernière espèce appartiennent les mousses frondeuses, les hépatiques, et un petit nombre de plantes aquatiques, telles que le *chara*. Comment se forment ces vaisseaux et quelle est leur origine, je l'ignore. Sprengel

(1) Link, *ibid.*

prétend qu'ils proviennent du tissu cellulaire, par la raison que plus tard on les rencontre dans la plante sous cette forme. Mais ce raisonnement ne me paraît pas concluant. Ce que je crois, c'est qu'ils naissent entre les cellules du liber des sucs qui y sont répandus. Quoi qu'il en soit, ils naissent, et puis il en naît d'autres entre eux. Hors de ces vaisseaux, qu'on peut désigner par le nom général de vaisseaux spiraux (je les appelle vaisseaux proprement dits par opposition aux vaisseaux scalaires et aux vaisseaux ponctués), je n'en ai pas observé d'autres dans les plantes (1). » Et les vaisseaux laticifères où sont-ils?

D'après ce que Link dit dans l'appendice (*Nachträgen*, II, p. 14), on pourrait conclure que les vaisseaux spiraux naissent de la fibre ligneuse à la forme linéaire (2). « Je dois reprendre, dit Link, une ancienne opinion, qu'il y a dans les plantes des fibres simples et allongées. Que ces fibres soient pleines ou vides, c'est ce qu'on ne peut voir distinctement. La fibre simple, sans trace de rameaux, ne s'étend jamais à travers toute la plante. On voit distinctement au point où les branches se joignent à la tige que leurs fibres se joignent aussi à celles de la tige, et forment comme un coin dans cette dernière. Et dans la même branche et dans la même tige les fibres ne paraissent pas se développer sans interruption. On rencontre toujours les vaisseaux fibreux en faisceaux, qui dans les tiges les plus anciennes s'accumulent sous forme d'anneaux près du

(1) Link, *ibid.*, p. 65-68.

(2) *Aus dem Linearem der Holzfaser entspringen* : naissent de la nature linéaire de la fibre ligneuse, ou bien de ce qu'il y a de linéaire dans la fibre ligneuse.

liber. Ordinairement ils entourent un faisceau de vaisseaux spiraux. Cependant, il y a des plantes qui ne présentent que des vaisseaux fibreux sans la moindre trace de vaisseaux spiraux. La direction de ces vaisseaux est droite, et à peu près parallèle dans les faisceaux. Dans la tige et dans les racines elle s'infléchit, et forme comme des entrelacements. On trouve ces vaisseaux dans la plupart des plantes, et généralement dans les phanérogames. Dans les lichens et les algues on observe seulement des fils qui s'enroulent les uns autour des autres; ce qu'on peut aussi voir distinctement dans les champignons. Cependant il y a des champignons, des lichens et des algues où l'on ne découvre pas la moindre trace de ces vaisseaux, mais seulement de petites feuilles et des cellules. » Ainsi nous retrouvons l'opposition originaire de la graine ou du bouton et de la simple longueur dans l'opposition de l'utricule et de la fibre, tandis que les vaisseaux spiraux affectent la forme circulaire.

Oken explique ce passage du tissu cellulaire aux vaisseaux spiraux d'une manière rationnelle (voy. plus haut, § 344, *Zus.*, p. 44-45), sauf l'affectation qu'il met à envelopper sa pensée dans le formalisme (1) de la philosophie de la nature d'autrefois (2). « Les vaisseaux spiraux, dit-il, représentent la lumière dans la plante (3). Je sais bien que cette doctrine est opposée à celle qui a été admise jusqu'à ce jour. Mais j'ai comparé toutes choses, j'ai pesé

(1) *Schematismus.*

(2) La philosophie de Schelling.

(3) L'expression de Oken est : *Die Spiralgefässe sind das Lichtsystem in der Pflanze : les vaisseaux spiraux sont le système de la lumière dans la plante.*

toutes les opinions et toutes les recherches, et je puis affirmer avec confiance que tout s'accorde pour corroborer la vérité de ce résultat obtenu par la construction de la philosophie de la nature. (Seulement, il faut dire que cette construction est une affirmation purement gratuite.) (1). S'ils représentent la lumière, ce sont eux qui jouent le rôle de l'esprit (2) dans la plante, ou qui remplissent la simple fonction polarisatrice. Les vaissaux spiraux naissent ou de l'opposition de la lumière et du tissu cellulaire, ou de l'opposition du soleil et des planètes. Un rayon traverse l'utricule, ou le germe. Les utricules, ou les cellules ou les points visqueux (la plante n'est originairement que cela dans la semence) se disposent successivement l'un à côté de l'autre suivant cette ligne polaire. Dans cette lutte entre la sphère et la ligne qu'y introduit la lumière, les petits globules visqueux s'ordonnent, il est vrai, l'un à côté de l'autre suivant la ligne. Mais ils sont toujours ramenés en bas dans le cercle du chimisme par le processus planétaire du tissu cellulaire ; et c'est de ce conflit que naît la forme spirale. Quant à la part que peut avoir dans la vie de la plante la révolution du soleil, révolution qui fait qu'à chaque instant une partie de la plante est éclairée et une autre partie est dans l'ombre, et qu'ainsi la plante devient tour à tour tige et racine, c'est là un point que je ne ferai que toucher (3). »

(1) Remarque de Hégel.

(2) *Die geistige fonction : la function spirituelle.* Voy. note suivante.

(3) Oken : *Lehrbuch der Naturphilosophie* (1re édit.), vol. II, p. 52. Maintenant qu'y a-t-il de rationnel, de conforme aux principes, suivant l'expression du texte, dans cette conception de Oken, et quel est ce

c.) Enfin, l'autre côté qui appartient à ce moment est le processus lui-même, l'activité dans la première détermi-

schématisme dans lequel elle est enveloppée? D'abord, il faut se représenter les vaisseaux spiraux comme les vaisseaux fondamentaux, et pour ainsi dire typiques de la plante, et dont les autres vaisseaux ne seraient que des modifications. En effet, dans la forme hélicoïde se trouvent réunies les deux formes essentielles de la plante, la forme sphérique ou circulaire, et la forme linéaire. Par conséquent, la formation, ou le développement du vaisseau spiral implique un mouvement vers le haut et un mouvement vers le bas tout ensemble, et le vaisseau spiral est l'unité de ce double mouvement. Cette unité est l'unité de la cellule qui affecte une forme circulaire, et de la fibre ou du vaisseau qui affecte la forme linéaire. La cellule se brise en quelque sorte pour devenir fibre, et celle-ci se brise ou s'infléchit pour devenir ou demeurer cellule, ce qui constitue le mouvement ou la forme dialectique de ce moment de la plante. Oken, au lieu de saisir cette opposition de la plante dans l'idée même de la plante, de son être et de son développement, y voit ou l'opposition de la lumière et de la cellule, ou bien celle du soleil et des planètes, ou celle de la lumière et du chimisme. C'est là ce que Hégel appelle *schématisme*. Ce sont là, en effet, des *schèmes* ou formes extérieures à la chose qu'on veut démontrer, des formes qui peuvent bien avoir des rapports avec elle, mais qui n'en constituent pas la nature, et partant la démonstration propre et spécifique. La lumière, par exemple, joue bien un rôle très-important dans la plante, mais elle n'en est qu'un moment subordonné. La plante ne cherche pas la lumière simplement parce qu'elle est attirée par elle, mais par sa vertu propre, et parce que la lumière est un des éléments intégrants, une des nécessités de sa nature; ce qui fait précisément qu'elle la transforme, et que la lumière n'est pas en elle en tant que simple lumière, mais en tant que lumière végétale, organique. Ces mêmes considérations s'appliquent, et à plus forte raison, aux autres parties du passage d'Oken. Du reste, l'exposition même de la pensée d'Oken est obscure et embrouillée. Ainsi, par exemple, il commence par dire que si les vaisseaux spiraux représentent (*sont* est l'expression du texte) le système de la lumière dans la plante, ou ils y remplissent la fonction de l'esprit (ils sont l'âme de la plante), ou la simple fonction polarisatrice. Sont-ils l'un, ou sont-ils l'autre? C'est ce qu'il ne dit pas.

nation de la plante (1), sa vie générale. C'est là le processus formel de la simple transformation immédiate, cette infection (2), en tant que puissance infinie de la vie. L'être vivant est un être constitué et déterminé en et pour soi. L'être chimique, qui le touche extérieurement (3), est dans ce contact immédiatement transformé. L'effort du corps pour agir chimiquement se trouve ainsi immédiatement supprimé par l'être vivant, qui, lorsqu'il est touché, non-seulement garde sa nature, mais infecte (4) et transforme immédiatement l'être qui le touche; semblable en cela à l'esprit qui transforme et s'approprie l'être qu'il perçoit; car cet être devient sa perception. Ce processus doit être saisi dans la plante par deux côtés : α) en tant qu'activité de la fibre ligneuse, ce qui constitue l'absorption, et β) en tant qu'activité qui fait que dans les vaisseaux laticifères la séve conserve une nature végétale. L'absorption et la circulation de la séve transformée en substance organique végétale constituent les moments essentiels de la notion,

(1) Le texte dit seulement : *erste Bestimmung* : c'est la première détermination, parce que la seconde est la formation du suc laiteux. Voy. ci-dessous, β.

(2) *Diese Infection*. Nous conservons l'expression du texte, parce qu'elle rend mieux que toute autre cette action de l'être organique qui pénètre et décompose immédiatement l'être inorganique. C'est un processus *formel*, en ce sens qu'ici on n'a pas encore le processus concret et dans sa totalité.

(3) *Was es chemisch von Aussen berührt*. Littéralement : ce qui le touche chimiquement du dehors. Hégel entend par là l'être inorganique en général. S'il nomme l'être chimique, ou l'action chimique de l'être inorganique, c'est pour mieux marquer l'action spécifique de l'être organique que quelques-uns prétendent expliquer par la chimie.

(4) *Vergiftet* : empoisonne.

lors même qu'il pourrait y avoir des modifications dans les cas particuliers. Maintenant, c'est surtout la feuille qui est le siége de l'activité du suc laiteux. Elle absorbe cependant tout aussi bien que la racine et l'écorce, car elle est, elle aussi, dès la naissance de la plante (1), en rapport avec l'air, dans la plante les différents organes n'ayant pas une fonction aussi spécialisée que chez l'animal. « Une des fonctions les plus importantes de la feuille, dit Link (*Nachträgen*, I, p. 54) consiste à préparer la séve pour les autres parties de la plante. » La foliation est le processus pur de la plante (2), et l'on pourrait avec Linné appeler les feuilles les poumons de la plante.

A l'égard des fonctions des vaisseaux et du tissu cellulaire en général, Link remarque (*Nachträgen*, II, p. 18-35) « que les racines dans leur état normal (3) n'absorbent aucun fluide coloré ; et que ce dernier ne pénètre pas non plus à travers l'épiderme coloré. Par conséquent, ajoute-t-il, la séve nourricière ne s'infiltre dans la plante qu'à travers les ouvertures imperceptibles de l'épiderme, et elle remplit les cellules à l'extrémité des racines avant d'être absorbée par les vaisseaux. Les sucs s'introduisent dans les différentes espèces de vaisseaux, et particulière-

(1) Le texte a seulement : *schon*, déjà, c'est-à-dire qu'elle est déjà, depuis le commencement, et avant la formation du suc laiteux, en rapport (*in Wechselbeziehung*) avec l'air, etc.

(2) Le texte n'a que : *das Geblätter ist der reine Process : reine, pur*, dans le sens d'élémentaire, de simple et de premier, en ce que la feuille est l'organe le plus simple et le plus élémentaire de la plante, et que l'embryon végétal ne commence à se développer que par la feuille.

(3) *Unversehrte Wurzeln.*

ment ils s'infiltrent à travers les canaux du tissu cellulaire dans les vaisseaux spiraux, etc. L'air se trouve dans ces vaisseaux, et dans d'autres vaisseaux semblables. La séve qui se trouve dans les vaisseaux fibreux pénètre dans les cellules et se répand dans toutes les directions. Les vaisseaux fibreux accompagnent toujours les vaisseaux aériens..... Je persiste toujours à considérer les pores de l'épiderme comme remplissant la fonction des glandes excrétoires. » Ce qui s'accorde avec Schultz, suivant lequel « les huiles, les résines, les acides sont des sécrétions et des rebuts inorganiques (1) de la plante » (2). — Spix et Martius parlent aussi dans leur *Voyage au Brésil* (vol. I, p. 299), de la gomme qui se forme entre l'écorce et le bois du *courbaril* (*Hymenæa courbaril*, L.), qui est appelé *jatoba* ou *jatai* dans le pays. « La partie de beaucoup la plus considérable de cette résine se forme sous la racine pivotante de l'arbre, lorsqu'on l'a débarrassée de la terre qui l'entoure, ce qui, le plus souvent, ne peut se faire qu'après avoir abattu l'arbre. Sous les vieux arbres, on trouve parfois des gâteaux ronds d'un jaune pâle, du poids de six à huit livres, qui se sont peu à peu formés par le suintement de la résine à l'état liquide. Ces masses résineuses qui se forment entre les racines pourraient jeter quelque lumière sur la formation de l'ambre, qui s'accumulerait de la même manière avant d'être saisi par la mer. Il faut remarquer qu'on trouve des insectes, et surtout des fourmis, dans la résine du jatai, comme on en trouve dans l'ambre. »

Maintenant, si la première fonction de la plante con-

(1) *Todte Absätze*. Littéralement : des rebuts, des éjections mortes.
(2) Schultz : *die Natur der lebendigen Pflanze*, vol. I, p. 530.

siste dans l'absorption immédiate de l'humidité (1) par les vaisseaux spiraux, la seconde fonction consiste dans la formation de la séve organisée. Cette formation se fait d'une manière immédiate, suivant la nature de la plante, où il n'y a pas un estomac, etc., comme dans l'animal. Cette séve circule dans toutes les parties de la plante. Ce frémissement de la vitalité en elle-même appartient à la plante parce qu'elle est un être vivant; c'est le temps qui s'écoule sans cesse (2). C'est la circulation du sang dans la plante. Déjà, en 1774, l'abbé Corti avait remarqué une espèce de circulation de la séve dans une conferve, le *lustre d'eau*, le *Chara* de Linné (3). Amici (4) se livra, en 1818, à de nouvelles recherches sur cette plante, et il fit à l'aide du microscope les découvertes suivantes : « Dans toutes les parties de la plante, dans les fibrilles les plus minces de la racine, tout aussi bien que dans les filets verts les plus délicats de la tige et des branches, partout on remarque une circulation régulière de la séve. Des globules blancs et transparents de différentes grandeurs circulent constamment et régulièrement avec une vitesse qui va graduellement en augmentant depuis le centre jusqu'aux parois latérales, et dans deux courants qui se meuvent en sens opposé, l'un vers le haut, et l'autre vers le bas, et cela dans les deux moitiés d'un seul et même

(1) *Wie sie unmittelbar gegeben ist : comme elle* (l'humidité) *est donnée immédiatement.*

(2) *Die unruhige Zeit.* Voy. plus haut §§ 336 et 344.

(3) *Osservazioni microscopiche sulla Tramella e sulla circolazione dei fluidi in una pianta aquajola,* dell' abate Corti. Lucca, 1774, 8.

(4) *Osservazioni sulla circolazione del succhio nella chara.* Memoria del prof. G. Amici. Modena, 1818, 4.

canal ou vaisseau cylindrique, qui ne se trouve partagé par aucune cloison, et qui, dans le sens de la longueur, parcourt les fibres de la plante, mais qui, dans le sens de la largeur, est comme brisé par des nœuds, et fermé par une cloison qui limite ce mouvement circulaire. Souvent aussi la circulation se fait en spirale. La circulation a lieu de cette manière dans toutes les parties de la plante, et dans toutes ses fibres, d'un nœud à l'autre, de telle sorte que chaque intervalle, ainsi configuré et limité, a sa circulation propre et indépendante de celle des autres. Dans les fibres de la racine cette circulation est simple, c'est-à-dire on n'y découvre qu'un seul vaisseau central; tandis qu'elle est multiple dans les filaments verts de la plante, le grand vaisseau central y étant entouré d'autres petits vaisseaux semblables, qui en sont séparés par des cloisons distinctes. Si on lie légèrement ce vaisseau à sa partie inférieure, ou qu'on le ploie à angle aigu, la circulation se trouve brisée comme par un nœud naturel, et elle continuera à se faire au-dessus et au-dessous de la ligature, ou du point d'inflexion, comme auparavant elle se faisait dans l'intervalle. Si maintenant on replace le vaisseau dans son premier état, on verra le mouvement originaire de la circulation se rétablir. Lorsqu'on fait une section transversale dans ce vaisseau, ce n'est pas toute la séve qui s'en échappe en même temps, mais seulement la séve d'une des deux moitiés, et celle du courant qui est dirigé dans le sens contraire à la section, pendant que l'autre poursuit sa course circulaire (1). »

(1) *Annales viennoises*, 1819 (*Wiener Jahrbücher*), vol. V, p. 203. — Martius, *Sur la construction et la nature du Chara*, dans les *Nova*

Le professeur Schultz a observé ce courant dans quelques plantes plus développées (1), par exemple dans le *Chelidonium majus* (*grande chélidoine*) qui a un suc jaune, et dans l'*euphorbe*. La description qu'il en donne est l'expression vivante de la notion. C'est ainsi qu'une intuition vraie de la pensée trouve sa représentation extérieure.

Ce courant est un mouvement qui va du centre à la circonférence, et qui de la circonférence revient au centre; et ce courant horizontal se trouve combiné avec le courant qui monte et descend. Ce mouvement vers les parois est de telle nature que celles-ci ne demeurent pas non plus dans un état fixe et invariable, mais que tout sort d'elles (2). La circulation est définie comme un mouvement où un petit globule tend toujours à se former, et se trouve toujours dissous. Si l'on coupe la plante en deux,

acta physico-medica de l'Académie Léopold. Carolin. des naturalistes (*Naturforscher*), vol. I. Erlangen, 1818. — L. E. Treviranus, *Observations faites à Brême sur le chara*, dans les *Documents pour la science de la nature* (*Beiträgen zur Naturkunde*), de Weber, vol. II. Kiel, 1810.

(1) Que le *Chara*. Du reste le mouvement intracellulaire et rotatoire de la séve peut être considéré comme une loi générale de la plante, bien qu'il y ait des plantes grasses, par exemple, où il présente un caractère particulier, ou l'on n'est pas encore parvenu à l'observer.

(2) *Sondern Alles sich aus diesen producirt*. C'est-à-dire que dans les plantes observées par Schultz et dans d'autres le courant principal se divise en courants secondaires, et, en ce cas, on voit la paroi interne de la cellule sillonnée par des traces légères, et comme par des points de la séve qui se meuvent dans toutes les directions et forment une espèce de réticule irrégulier. Si maintenant on observe pendant quelque temps ces cellules et ces mouvements multiples on y découvre des changements plus ou moins distincts et nombreux. Voy. ci-dessous, β.

et qu'on laisse couler la séve dans l'eau, on y observera des globules semblables aux globules sanguins. Dans les plantes étudiées par le professeur Schultz, la circulation n'a pas lieu dans un tube comme dans le *Chara*, mais il y a deux vaisseaux pour le double mouvement ascendant et descendant. On devrait faire des recherches pour voir si la circulation ne serait pas interrompue dans les plantes greffées. Maintenant, c'est par cette circulation qui embrasse la plante entière, que les différents individus dont se compose la plante se trouvent réunis en un seul.

α.) Schultz (*ouv. cit.*, vol. I, p. 488, 500) décrit ainsi ce double processus (voy. ci-dessus, p. 119 et suiv.). Premièrement, le suc ligneux (1) est le suc qui est encore « imparfaitement assimilé » (peu spécialisé). C'est la nutrition de la plante qui ne sera parfaitement organisée et entraînée dans le système général de la circulation que plus tard. La fonction du bois consiste à assimiler l'air et l'eau ; cette assimilation est une activité vitale (2). Le bois, qui se compose de tissu cellulaire et de vaisseaux spiraux, absorbe par les fibres ligneuses de la racine l'eau, et par le haut l'air. « Les papilles qu'on peut distinctement observer aux extrémités des racines ont la fonction d'absorber la séve nourricière ; et c'est d'elles que la reçoivent les vaisseaux

(1) *Holzsaft*, qu'on appelle ordinairement *humeur lymphatique*, qui n'est pas aussi complétement transformée que le *suc laiteux*, lequel a été aussi appelé *suc propre*, en ce que c'est le suc que la plante a complétement organisé.

(2) *Lebensthätigkeit : l'activité de la vie;* c'est-à-dire cette assimilation ne saurait être expliquée par l'action de causes mécaniques ou chimiques.

spiraux pour la conduire ensuite plus loin (1). » Les tubes capillaires, et leur loi, l'action capillaire, ne sont pas adéquats à la nature de la plante. La plante veut avoir de l'eau, elle a soif, et c'est ainsi qu'elle absorbe (2).

β.) L'autre point, c'est la découverte très-importante qui appartient à Schultz du mouvement d'un suc qui est maintenant assimilé. Ce mouvement, on ne peut, il est vrai, le constater dans toutes les plantes; mais c'est qu'il est difficile (3) d'observer le mouvement.

Le suc ligneux a peu de goût, il n'est que légèrement sucré, et il n'a pas encore subi cette élaboration qui lui communique le caractère spécial de la plante, une odeur, un goût, etc., particuliers. Voici comment Schultz s'exprime sur la nature de ce suc vital. « La circulation dans

(1) Link, *Grundlehren*, p. 76.

(2) Hégel n'indique ici que la capillarité et l'absorption. Mais sa remarque s'applique à toutes les opinions qui ont été émises touchant l'absorption ou la circulation des sucs. Ainsi, ni l'action de la chaleur, ni l'attraction et la répulsion réciproques des globules de la séve, ni la contraction des parois, ni l'endosmose (ce sont là les diverses explications que les physiologistes ont données de ces phénomènes), ni même toutes ces causes réunies ne sauraient en rendre raison, et cela précisément parce que la cause spécifique et déterminante réside dans la nature même de la plante, dans cette unité organique qui dépasse tous ces points de vue. La plante veut avoir de l'eau, elle a soif (*will Wasser, hat Durst*), dit Hégel, entendant par là que l'absorption est un acte propre et spontané de la plante, vis-à-vis duquel les autres déterminations, la capillarité, par exemple, ne sont que des causes subordonnées, des instruments que la plante emploie, comme l'intelligence emploie la main, le cerveau, etc. Cf. ci-dessous, p. 126.

(3) Il faudrait ajouter, *dans certains cas*, pour rendre la pensée plus claire et plus exacte. Ce qui s'applique au cas actuel. Car le mouvement de la séve peut dans certaines plantes être si lent et si imperceptible, qu'il échappe à toute observation.

lés plantes, dit-il (1), qui ne cesse pas d'avoir lieu pendant tout l'hiver, est le mouvement d'un suc complétement organisé (2), qui s'étend à toutes les parties externes d'un système achevé (3), aux racines, à la tige, aux fleurs, aux feuilles et aux fruits. Toutes ces parties ont bien leur fonction assimilatrice, mais qui est toujours dans un rapport de polarité avec la circulation (4), et où le suc ligneux se meut d'une tout autre façon que dans le système général de la circulation. Le passage du suc ligneux au suc laiteux ne s'accomplit aussi qu'aux extrémités des parties extérieures de la plante, et particulièrement dans les feuilles, où il y a des feuilles, ainsi que dans la fleur et dans les parties du fruit. Par contre, le suc ligneux ne passe pas d'une manière immédiate de la fibre ligneuse dans les vaisseaux laticifères. Il ne passe dans l'écorce que par l'intermédiaire des feuilles. » C'est pour cette raison que l'écorce, qui est dégarnie de gemmes ou de feuilles, meurt. Link cite à ce sujet l'expérience suivante. Meier isola des segments d'écorce, en en détachant des morceaux tout autour, et il remarqua que les segments où il y avait des gemmes ou des feuilles continuaient de vivre, tandis que ceux où il n'y en avait pas se desséchaient promptement. J'ai répété moi-même ces expériences sur des abricotiers, et je les ai trouvées exactes. Un segment

(1) *Ouv. cit.*, p. 507, 564, 576.

(2) C'est pour cela qu'on l'a aussi appelé *suc élaboré*.

(3) *Abgeschlossenen System : système fermé;* par là que c'est un mouvement qui embrasse tout le système.

(4) *Dem Kreislauf polarisch gegenübersteht.* C'est pour cela qu'on a désigné par le nom de *descendant* le mouvement du suc laiteux.

d'écorce sans gemmes et sans feuilles, isolé de cette manière, se flétrit bientôt, se dessécha, et ne donna pas de gomme. Un second segment, isolé avec trois gemmes et des feuilles endommagées, se dessécha lentement et ne laissa pas non plus couler de gomme. Enfin, un troisième segment isolé avec des feuilles et trois gemmes saines garda partout sa couleur verte, et la gomme s'en écoula par ses parties inférieures. Près de l'écorce détachée se forma d'abord une couche de parenchyme, et comme une nouvelle moelle. Sur celle-ci vint se déposer une nouvelle couche de liber avec des vaisseaux spiraux et des vaisseaux scalaires distincts; puis tout cela se trouva recouvert d'une nouvelle écorce née du parenchyme qui avait paru le premier, et qui se comportait ici comme il se comporte à l'égard de la jeune tige et de l'embryon, dont il est le support fondamental. Ainsi il s'était formé comme une moelle nouvelle, un bois nouveau, et une nouvelle écorce (1). »

γ.) Le troisième moment du sue laiteux est formé par son passage dans le produit. « L'éclosion de la feuille est accompagnée de ce fait, qu'on peut facilement séparer dans toutes les parties de la plante l'écorce du bois; ce qui doit être attribué à une substance molle, délicate, qui se trouve entre eux (2), c'est-à-dire au *cambium*, qui

(1) Link, *Nachträge*, I, p. 49-51. Ces expériences démontrent que l'endosmose, qui, comme on le sait, joue un rôle important dans l'ascension de la séve, reçoit sa première impulsion de l'action des gemmes et des feuilles, c'est-à-dire du principe organique. Cf. ci-dessus, p. 124, note 2.

(2) Le *cambium* se trouve surtout entre l'écorce et le bois, et sur la voie des vaisseaux laticifères. Mirbel pense cependant que partout

naît avec la feuille. Le suc laiteux, au contraire, n'est pas entre l'écorce et le bois, mais dans l'écorce. » Cette troisième substance est une substance neutre (1). « Le cambium ne se meut pas, et il a une existence périodique dans la plante. Le cambium est le résidu de la vie entière de l'individu (c'est comme le fruit qui est formé par la vie générale de la plante); ce n'est pas un fluide semblable aux autres sucs de la plante, mais il est la figure délicate de l'embryon de la plante entière, de la plante déjà formée; c'est la totalité non développée, c'est comme une plante sans bois (2) (ou bien comme la lymphe animale). Maintenant, c'est la circulation qui forme le cambium avec le suc laiteux de l'écorce (3). D'où viennent aussi

où il se forme des tissus, il y a du cambium. On le trouve, en effet, dans l'intérieur des cellules et des vaisseaux.

(1) *Ist das Neutrale : est la substance, le suc neutre*, en ce sens qu'il peut se transformer, se changer (d'où le nom de *cambium*) en les diverses parties de la plante.

(2) *Schon gebildeten Pflanzen-Totalität, die unentfaltete Totalität, wie eine holzlose Pflanze.* Littéralement : le cambium est *la totalité des plantes déjà formées, la totalité non déployée, comme une plante sans bois.* Le premier et le second membre de la phrase paraissent dire le contraire, puisque le premier dit que le cambium est la totalité de la plante *déjà formée*, et le second que c'est la totalité de la plante *non développée*. Mais la pensée de Hégel et de Schultz est que le cambium est la plante entière, qu'il contient toutes les parties de la plante, mais comme en raccourci, ce qui le distingue du germe. Le germe constitue le moment virtuel et immédiat, la possibilité, ou la notion de la plante, le *cambium* est l'ébauche concrète de la plante entière, le germe lui-même y compris. C'est là aussi le sens des expressions *résidu* et *produit*. Le cambium est le résidu ou le produit des divers organes et des diverses formations de la plante, mais qui, par cela même, contient tous ces organes et toutes ces formations. Car le produit, ou le résultat, ou, si l'on veut, la fin réalisée contient tous les moments dont elle est la fin.

(3) Ce que démontrent aussi les expériences de Duhamel.

le bois et les couches de l'écorce. Le tissu cellulaire se développe aussi de cette substance indifférente, le cambium. Ainsi, de même que dans le système vasculaire de la circulation se produit l'opposition des vaisseaux laticifères et du suc laiteux, et que dans le système de l'assimilation se produit l'opposition des vaisseaux spiraux et du suc ligneux, de même dans le tissu cellulaire se produit l'opposition des cellules et de leur contenu fluide..... (1). Pendant que les racines et les branches se développent, de nouvelles formations embryonnaires viennent se disposer à leurs extrémités. Parmi ces formations, celles qui naissent de la substance uniforme se dirigent vers le haut, et celles qui naissent du cambium se dirigent vers le côté, sans que cependant il y ait de

(1) « Si maintenant on admet avec Link que les vaisseaux laticifères sont identiques avec les vaisseaux scalaires, ponctués, mouchetés et annulaires, on aura la trichotomie complète des sucs et des vaisseaux. (Voy. plus haut, p. 111.) La description que, dans cet endroit, on donne de ces vaisseaux, de leurs rayures, de leurs ouvertures et de leurs anneaux s'accorde très-bien avec le siége de la circulation. Enfin cette exposition de la formation de la plante présente avec une très-grande clarté le cercle au dedans duquel se développe ce moment de la vie végétale. Car si, d'un côté, les cellules et le tissu cellulaire, en tant qu'éléments originaires de la plante, se développent avec leur contenu neutre, le cambium, sous l'action de la lumière, et forment le liber, la fibre et les vaisseaux spiraux, où la plante brisée, pour ainsi dire, extérieurement (*nach Aussen gerissen*) tire le suc ligneux des corps environnants; d'un autre côté, ce suc, par suite du retour du processus sur lui-même, se transforme en suc laiteux, en tant que point culminant et achevé de l'activité de la plante, qui, en engendrant le cambium, recommence le processus, et transforme ainsi en produit (*zu einem Gesetzten macht*) ce qui d'abord était donné comme existant d'une manière immédiate (*das vorhin unmittelbare Gegebene*). »

(*Note de Michelet.*)

différence entre elles. Dans les fougères, dans les graminées et les palmiers les nœuds se superposent; dans les plantes à bulbe ils se juxtaposent, et de l'un de leurs côtés pousse la racine, et de l'autre le bourgeon. Cette modification extérieure n'est pas aussi visible chez les plantes plus parfaites; mais on voit à sa place se former à l'extrémité des nœuds le bois et l'écorce » (1).

Si maintenant nous rapprochons ce qui précède, nous aurons d'abord à distinguer, dans le processus de la formation de la plante, les trois moments suivants : α) La division de la plante en racine et en feuille, division qui, en tant qu'elle constitue aussi un rapport extérieur (2), est le processus de la nutrition en lui-même, le suc ligneux; β) le rapport intérieur, le simple processus en lui-même, le suc laiteux; γ) le produit général, c'est-à-dire αα) le cambium des botanistes, ββ) la sécrétion inorganique en huiles éthérées et en sels, γγ) la division de la plante en elle-même en bois et en substance corticale. Par là nous avons en *second lieu* la formation des nœuds (3), en tant que multiplication générique de la plante; et enfin, *troisièmement*, le bourgeon (4) qui contient comme les premières traces du processus de la différence des sexes.

II. Ce suc devenu maintenant substance végétale et son

(1) Schultz : *Die Natur der lebendigen Pflanze*, vol. I, p. 632, 636, 653, 659.

(2) Par là qu'on ne saurait séparer le processus *suivant le dedans*, ou de formation, et le processus *suivant le dehors*, ou d'assimilation.

(3) Gemmes, nœuds cellulaires.

(4) *Knospe* — bourgeon, bouton floral. Voy. § suiv., *Zusatz*.

produit, la division de la substance, d'abord sans différence, en écorce et en bois, peuvent se comparer avec l'individu qui, dans le processus universel de la vie de la terre, se divise en deux moments, dont l'un contient l'activité vitale comme telle déjà écoulée et tombant hors de lui, et l'autre contient le système des formations organiques en tant que substrat matériel et résidu du processus. La plante, ainsi que l'animal, se détruisent sans cesse eux-mêmes, en s'opposant eux-mêmes l'être. C'est là la formation du bois dans la plante, et du système osseux dans l'animal. Ce dernier système forme le rapport de l'organisme animal, mais, en tant qu'être immobile abstrait, il forme l'élément sécrété, l'élément calcaire (1).

(1) Comme on peut le voir, Hégel fait un rapprochement entre la vie générale de la terre et celle de la plante et de l'animal. Il y a dans la terre, en tant qu'individu organique, deux moments, un moment actif, mais dont l'activité est éteinte, et un moment passif, inerte et comme le résidu de cette activité, les formations géologiques. (Voy. § 338 et suiv.) Dans la plante et dans l'animal, ces deux moments coexistent et constituent leur processus actuel et réel. Il y a dans l'être vivant un élément mort ; c'est dans la plante le bois, dans l'animal le système osseux. La plante et le bois se détruisent, se donnent sans cesse eux-mêmes la mort en s'opposant eux-mêmes l'être, suivant l'expression du texte. (*Tödtet sich ewig selbst indem sie sich das Seyen entgegengesetzt*); c'est-à-dire qu'en face de l'élément vivant et actif, il se forme dans le végétal et dans l'animal un élément immobile et passif; car l'être, en tant que simple être, ou, si l'on veut, un être qui *est* seulement, et où il n'y a ni différence, ni opposition, ni mouvement, est un être inerte et mort, et, par conséquent, la plante et l'animal, dans le bois et le système osseux, s'opposent eux-mêmes, en tant qu'êtres vivants, un être qui, relativement à la vie, est chose morte, une simple chose, un simple être. Il est à peine besoin de faire observer qu'il ne faut pas prendre cette expression à la lettre, et comme si Hégel avait voulu dire qu'il n'y a là qu'un simple être, l'être purement

La plante construit également au dedans d'elle-même son corps inorganique, sa charpente osseuse. La force enveloppée, l'individualité pure (1) qui, précisément à cause de sa simplicité, revient à l'être inorganique est la fibre ligneuse; laquelle considérée chimiquement est le gaz carbonique, le sujet abstrait, qui dans la racine, en tant que simple bois sans écorce et sans moelle, est logé dans la terre. Le bois est la combustibilité, en tant que possibilité du feu, qui ne possède pas elle-même de chaleur, ce qui fait qu'elle va souvent jusqu'à produire la substance sulfurique (2). Il y a des racines où il se forme du soufre véritable. Dans la racine la ligne et la surface se trouvent comme brisées et supprimées, et cette suppression en fait comme une substance noueuse, continue et compacte, qui est sur le point de devenir une substance complétement inorganique, et n'offrant plus le caractère distinctif de

logique. Il ne faut pas non plus perdre de vue que ce rapprochement, comme les rapprochements qui suivent, et comme en général tout rapprochement, n'a pas pour objet de montrer l'identité des différents moments de la nature, mais leur identité et leur différence; en d'autres termes, ils ont pour objet de montrer comment l'idée se retrouve elle-même dans tous ces moments, tout en se différenciant et en se transformant.

(1) *Die unaufgeschlossene Kraft, das reine Selbst :* la force fermée, non ouverte, non développée, l'être individuel pur. — Hégel appelle ainsi la fibre ligneuse, parce que dans le bois la plante revient à l'être mort et, en quelque sorte, inorganique, où la force sommeille, où l'individualité de la plante existe comme individualité pure, c'est-à-dire simple, sans différence et partant sans activité.

(2) Le bois n'est pas le feu de la vie (voy. § 336, p. 334, et § 337, p. 346 et suiv.), mais la possibilité du feu, possibilité qui va jusqu'à produire la substance ignée inorganique, le soufre.

sa formation (1). Pour Oken, les fibres ligneuses sont des filets nerveux. « Les vaisseaux spiraux, dit-il (2), sont pour la plante ce que sont les nerfs pour l'animal. » Mais les fibres ligneuses ne sont pas des nerfs ; ce sont des os. Ce n'est qu'à cette simplification, en tant que rapport abstrait avec soi-même, qu'atteint la plante. Ce retour sur soi est une substance morte, parce qu'il n'amène qu'une généralité abstraite. Examiné de près et dans ses détails, le processus de la formation du bois est très-simple. Link le décrit ainsi dans son *Grundlehren* (p. 142-146) : « La structure interne de la tige diffère de beaucoup dans les monocotylédonées de celle des dicotylédonées. Chez les premières manquent les cercles ligneux qui séparent la moelle et l'écorce. Les faisceaux ligneux sont dispersés dans le tissu cellulaire du côté de l'écorce en plus grande, du côté du centre en plus petite quantité. Dans les dicotylédonées tous les faisceaux ligneux sont disposés en cercle. Toutefois, comme la nature ne trace jamais des limites précises, il y a de ces faisceaux épars dans les *cucurbitacées*, et dans un autre petit nombre de plantes. Ordinairement le liber accompagne, il est vrai, le tissu cellulaire ; il y a cependant des cas où des faisceaux d'un tissu cellulaire ou d'un liber serré et allongé se trouvent dans la tige à une assez grande distance des faisceaux vasculaires. Quelques *labiées*, par exemple, ont de ces faisceaux de liber aux quatre angles de la tige, et

(1) Le texte dit : *der Gestaltung : de la formation ;* c'est-à-dire de la formation végétale, et organique.

plusieurs *umbellifères* dans leurs arêtes saillantes..... La croissance de la tige et la formation des couches ligneuses ont lieu dans les monocotylédonées d'une façon simple et naturelle. Ces parties de la plante non-seulement s'allongent et s'étendent, mais il y en a de nouvelles qui naissent entre les anciennes ; il y a des cellules qui naissent entre des cellules, des vaisseaux qui naissent entre des vaisseaux. La section transversale d'une tige plus ancienne est de tous points semblable à celle d'une tige plus jeune. Les graminées arborescentes atteignent à un degré de dureté extraordinaire. » « Dans plusieurs graminées, observe Willdenow (*ouv. cit.*, p. 336), on a trouvé de la silice, dans le bambou, par exemple, et il y en a d'autres, telles que le chanvre et le lin, où la silice entre comme partie intégrante de la fibre de la plante. Il paraît aussi qu'il y en a dans le bois de l'*Alnus glutinosa*, et de la *Betula alba*, puisque ce bois jette des étincelles lorsqu'on le travaille au tour. » Link ajoute : « Les choses se passent différemment chez les dicotylédonées. Voici ce qui a lieu dans la première année. D'abord les faisceaux ligneux forment un cercle où ils demeurent séparés les uns des autres, et où ils sont enveloppés dans le parenchyme. Dans ce premier âge ils contiennent seulement du liber, et intérieurement un faisceau de vaisseaux spiraux. C'est surtout le liber qui croît et qui se glisse dans le parenchyme » (de façon qu'il se forme tour à tour des couches de fibres et de parenchyme). « Les faisceaux ligneux s'étendent horizontalement, pressent le parenchyme et finissent par former un anneau compacte, qui enveloppe la substance médullaire. Le liber de ces faisceaux ligneux

est tour à tour compacte et mou. C'est qu'il y a probablement du jeune liber qui s'introduit dans le vieux. Intérieurement, dans l'anneau ligneux et du côté de la moelle, se trouvent aussi rangés, tout autour, des faisceaux ligneux séparés. Les vaisseaux miroités, comme on les appelle, sortent tout aussi bien des couches alternées du liber que du parenchyme pressé. » Ils sont, par conséquent, des prolongements de la moelle, et ils vont de celle-ci vers le dehors, vers l'écorce; ils sont situés entre les fibres verticales, et on ne les rencontre pas dans les monocotylédonées. « Ce n'est que par les anneaux ligneux que la moelle et l'écorce sont d'abord séparées. Plus tard les faisceaux ligneux s'étendent intérieurement, et l'anneau ligneux s'élargit. Des séries de vaisseaux scalaires en forme de rayons paraissent du côté de la moelle » (sans doute dans le sens longitudinal). « Du côté intérieur de l'anneau, des faisceaux de vaisseaux spiraux sont disposés en cercle autour de la moelle. Cependant, les cellules de la moelle ne sont pas devenues plus petites, mais elles sont, au contraire, devenues plus grandes, quoique relativement à l'épaisseur de la tige leur nombre ait diminué. Ainsi, la moelle diminue par là que sa partie extérieure diminue, et qu'elle est pressée en rayons latéralement; mais elle ne diminue pas comme si la pression la resserrait au milieu dans un plus petit espace. Par conséquent, les premiers (les plus intérieurs) faisceaux de vaisseaux spiraux n'ont pas été poussés vers l'intérieur par le bois croissant, mais de nouveaux faisceaux continuant toujours à se former dans la moelle, ceux qui existaient déjà se sont étendus latéralement et ont comprimé le parenchyme.

Les vaisseaux scalaires se sont formés des spiraux ; et comme les faisceaux spiraux demeurent dans le principe tant soit peu séparés les uns des autres, les vaisseaux scalaires se trouvent aussi disposés en séries, qui s'étendent vers l'intérieur. Il suit de tout cela que la formation des couches ligneuses est due à la rencontre vers le côté, et à l'entrelacement de faisceaux dispersés de vaisseaux spiraux et de liber, comme aussi à la croissance constante de nouveaux faisceaux de vaisseaux spiraux qui se développent circulairement et qui se joignent également vers le côté (1). »

« Voici maintenant ce qui a lieu dans les années suivantes. Tous les ans une nouvelle couche de bois se glisse entre l'écorce et le bois. Comme dans la première année, il y a des couches qui, en croissant dans les faisceaux ligneux, en augmentent les dimensions, il est aussi très-vraisemblable qu'une autre couche de bois semblable vienne, les années suivantes, se superposer au bois. C'est ainsi que de nouvelles couches de parenchyme s'étendent sur l'écorce extérieure, de même que des couches nouvelles de liber s'étendent sur l'écorce intérieure. Mais le passage continu et compacte d'une couche dans l'autre montre que la croissance a lieu aussi dans les interstices des faisceaux et du tissu cellulaire des vieilles couches ; ce qui arrive également dans la substance médullaire, jusqu'à ce qu'elle soit complétement remplie. Partout on voit se glisser de nouvelles formations, et si l'on peut en observer un aussi grand nombre du côté externe, c'est

(1) Link, *Grundlehren*, p. 146-151 (*Nachträge*, I, p. 45, 46).

qu'ici la croissance est très-marquée. Pendant la croissance elle-même il n'y a pas de différence dans les couches, et le bois croît partout d'une manière uniforme et sans interruption. La seule différence qu'on y rencontre est dans le plus ou le moins d'épaisseur des couches. Cependant, les vieilles couches ne gardent pas leur épaisseur. Elles vont de plus en plus s'amincissant jusqu'au point où elles ne peuvent plus être distinguées et comptées. Il s'y fait, par conséquent, une véritable contraction, qui resserre les cellules du liber. Intérieurement, la croissance du bois cesse lorsque la moelle est épuisée. J'ai examiné presque tous les jours, depuis le mois de mai jusqu'au mois de juillet, des branches de l'année précédente, et je n'y ai pendant longtemps découvert aucune trace d'un anneau de la seconde année. L'anneau finit cependant par paraître tout à coup en présentant des dimensions notables. Je pense, par conséquent, que l'anneau annuel est dû à une contraction brusque du bois, contraction qui doit avoir lieu vers ou après la Saint-Jean, et qui ne se lie nullement à la croissance annuelle du bois. Il devrait y avoir un cas où l'on pourrait reconnaître l'anneau annuel de l'année précédente au printemps et en été; c'est lorsqu'un nouvel anneau se forme à la partie la plus extérieure du bois (1).» Ainsi, chez la plante, même la formation des anneaux ligneux est une nouvelle génération, et elle ne remplit pas, comme chez l'animal (2), la simple fonction de la conserver.

(1) Link, *Nachträge*, I, p. 46-48; II, p. 41, 42 (*Grundlehren*, p. 151, 152.

(2) Il faudrait ajouter, *la formation de l'os*, pour compléter le rapprochement.

3. A cette production se trouve aussi lié le retour concentré de l'individualité sur elle-même (1); c'est la génération du bourgeon. C'est une plante nouvelle naissant sur la précédente, ou bien c'est un simple abrégé de la plante qui sert de base à une plante nouvelle. « Chaque bourgeon, dit Willdenow (2), développe une branche avec des feuilles, et à la base de chaque pétiole naît un nouveau bourgeon. C'est de cette façon que la croissance s'accomplit en général. Mais le développement de bourgeon à bourgeon n'aurait pas de limite, si chaque bourgeon ne périssait aussitôt qu'il a produit la fleur, et que la fleur et le fruit sont achevés. Le développement de la fleur, et le fruit qui en est la suite forment la limite infranchissable de la croissance des rameaux. » La fleur se trouve ainsi être une plante annuelle (3). Par là le processus de la plante est achevé. La plante se conserve en se reproduisant elle-même, et cette reproduction est en même temps la production d'un autre individu. Le processus est ainsi médiatisé par les moments que nous venons de parcourir. C'est encore le processus formel, relativement à la production (4), en ce qu'il n'est qu'une évolution de ce qui était enveloppé dans la première éclosion de la plante (5).

(1) *Resumtion der Individualität.*

(2) *Ouv. cit.*, 402, 403.

(3) Gœthe, *Zur Morphologie*, p. 54.

(4) Le processus de la plante est à tous ces degrés, relativement à la production, un processus formel, par la raison indiquée plusieurs fois, c'est-à-dire parce que chaque partie de la plante, chaque degré de son développement contient une plante nouvelle.

(5) *Im ersten Haupttriebe : dans la première pousse principale.*

B.

PROCESSUS D'ASSIMILATION.

§ 347.

Le processus de formation se lie immédiatement au second, à celui qui se spécifie suivant le dehors. La semence ne germe que sous l'action d'une sollicitation extérieure. Et dans le processus de formation, la division en feuille et en racine est aussi une division dans la direction de la plante suivant la terre et l'eau, ainsi que suivant la lumière et l'air. Il en est de même de l'absorption de l'eau et de son assimilation par l'intermédiaire des feuilles et de l'écorce, ainsi que par l'intermédiaire de la lumière et de l'air. Dans ce retour sur soi, qui marque le terme de l'assimilation, l'individu ne se pose pas en face de ce monde extérieur sous une forme générale interne et subjective; le résultat n'est pas, en d'autres termes, le sentiment de soi. Mais la plante se dérobe plutôt à la lumière comme à l'identité qui lui est extérieure (1), se met en opposition avec elle et se disperse, pour ainsi dire, dans la multiplicité des individus. Ce qu'elle tire de la lumière

(1) *Wird (die Pflanze) vielmehr vom dem Licht, als ihren ihr äusserlichen Selbst, hinausgerissen : elle* (la plante) *est plutôt arrachée à la lumière, en tant que son individualité qui lui demeure extérieure;* c'est-à-dire que la plante aspire à reproduire intérieurement et en elle l'individualité et l'universalité de la lumière; mais comme cette aspiration n'amène qu'une multiplicité d'individus où il n'y a pas de véritable individualité, la plante se met plutôt en opposition avec la lumière. Voy. plus haut, § 344.

c'est la chaleur et la consistance, ce sont les propriétés aromatiques, ce qu'il y a de délicat dans l'odeur et la saveur, c'est l'éclat et la vivacité des couleurs, c'est, enfin, la compacité et la force de sa structure.

(*Zusatz*). Comme le processus extérieur (1) coïncide avec le premier de cette façon que le processus de la racine et de la feuille n'existe dans sa réalité vivante (2) qu'en tant que processus extérieur, il suit que les deux processus se distinguent seulement en ceci, savoir, que ce côté extérieur doit être marqué (*ici*) d'une manière plus déterminée, mais surtout en ce que ce retour sur soi, en tant que devenir de l'individualité (c'est le sentiment de soi-même, c'est la satisfaction d'avoir triomphé de la nature inorganique), offre ici dans sa formation ce caractère particulier d'être en même temps un développement vers le dehors, et que, par conséquent, on ne peut pas le comprendre dans le processus de formation (3). L'individualité qui est contenue dans la figure entre dans le processus afin de se médiatiser avec elle-même par cette médiation, et d'engendrer l'individu pour l'individu. Mais l'individu ne se conserve pas lui-même (4). Cette satisfac-

(1) *Nach Aussen*, suivant le dehors, à la différence du premier processus, qui est le processus intérieur ou suivant le dedans.

(2) *In ihrer lebendigen Existenz : dans son existence vivante ;* puisque la feuille et la racine ne peuvent se développer, devenir ce qu'elles sont sans se mettre en rapport avec l'air, l'eau, etc.

(3) C'est-à-dire que bien qu'il soit intimement uni au processus de formation, il forme cependant un processus distinct.

(4) *Das Selbst bewährt nicht sich Selbst ;* c'est-à-dire que la plante aspire à l'individualité, et se met en rapport avec la nature extérieure pour se l'assimiler. Par là la plante se médiatise avec la nature exté-

tion de soi-même n'amène pas dans la plante une connexion avec soi-même, mais une formation de la plante pour la lumière (1). C'est ce qui remplace le sens. L'individu se réfléchit sur lui-même dans son existence, dans sa figure; ce qui veut dire ici que son existence et sa formation contiennent partout l'individu entier, qui est est lui-même un être existant (2). Par conséquent, cet individu n'est pas dans son existence un individu universel, de manière à former l'unité de lui-même et de l'universel (3), mais l'autre individu avec lequel il est en rapport

rieure, et elle se médiatise avec la nature extérieure pour se médiatiser avec elle-même, c'est-à-dire pour se poser comme individu, pour engendrer l'individu pour l'individu (*das Selbst zum Selbst hervorzubringen*), c'est-à-dire de faire en sorte que l'individu existe pour lui-même, qu'il se sente, en d'autres termes, comme individu, ce que la plante ne peut réaliser.

(1) *Ein sich zum Lichtpflanze Ausbilden.* Littéralement : *un se former pour ou en plante-lumière.*

(2) *Selbst ein Seyendes.* Dans la véritable individualité, l'existence (*Daseyn*) et l'individualité, ou, si l'on veut, l'unité individuelle sont deux choses distinctes, en ce sens que l'existence est enveloppée dans l'individualité. L'individualité n'existe pas seulement, et elle n'existe pas seulement dans ses diverses parties, et dans ses divers moments, mais elle ramène tous ces moments à leur unité, laquelle est par cela même autre chose que la simple existence, et dépasse la simple existence. On peut en dire autant de la figure ou forme (*Gestalt*), et de la formation (*Gestalten*). Maintenant dans la plante l'individualité se cherche, si l'on peut ainsi dire, et ne se retrouve pas elle-même, en ce qu'elle s'absorbe et se disperse dans ses différents moments et dans sa formation, et, par conséquent, chaque moment de son individualité est un individu sans être, et par cela même, un véritable individu, mais seulement *un être existant*, c'est-à-dire un être dont *l'existence* n'est pas ramenée à son unité.

(3) Dans l'animal, et dans les sphères supérieures de l'animalité, l'individu n'est pas seulement l'individu, mais il est aussi l'universel,

n'est qu'une partie du tout, et il est lui-même une plante. L'individu ne devient pas l'objet de l'individu, l'objet de sa propre individualité, mais le second individu, avec lequel la plante doit se mettre en rapport suivant la notion, est hors d'elle (1). Son individualité ne devient pas pour elle-même, mais elle ne devient un individu que dans la lumière. Ce qu'il y a en elle d'éclat et de lumière (2) ne naît pas de ce qu'elle devient à elle-même sa lumière, mais seulement de ce qu'elle est produite dans la lumière. Par conséquent, l'identité individuelle de la lumière, en tant que présent objectif (3), ne devient pas la vision; mais le sens de la vue dans la plante est simplement la lumière et la couleur. Ce n'est pas la lumière qui renaît dans la nuit du sommeil, dans l'ombre du moi pur; ce n'est pas cette

par là qu'en lui viennent se réunir et se résumer et les divers moments de son être et la nature entière. Réciproquement, l'universel se trouve par cela même individualisé, ou, ce qui revient au même, l'universel est l'individuel. C'est en ce sens qu'on peut dire que l'animal ou l'individu véritable est l'unité de lui-même et de l'universel.

(1) C'est-à-dire l'autre partie de la plante — qui dans la plante est un autre individu — partie avec laquelle la plante devrait être en rapport suivant la notion de l'être organique et vivant, de façon à former une véritable unité individuelle, cette autre partie, disons-nous, est comme séparée de la plante, lui est extérieure (*ist ausser ihr*), et forme comme une existence distincte et indépendante; ce qui fait précisément que la plante ne réalise pas la notion de l'être vivant.

(2) *Ihr Erleuchten, Lichtwerden : son éclairer, son briller, son devenir lumière.*

(3) *Die Selbstischkeit des Lichts, als gegenständliche Gegenwarts.* Hégel veut dire que l'identité individuelle (*Selbstischkeit, méméité*) de la lumière, telle que celle-ci est dans la plante ne devient pas un présen objectif, ou un objet présent à la plante elle-même, ou à la lumière elle-même en tant que plante, ce qui fait que la plante ne s'élève pas jusqu'à la vue, comme l'animal.

lumière spiritualisée, en tant que négativité qui est arrivée à l'existence (1).

Ce cercle fermé de rapports externes est un cercle annuel, et il l'est même dans les plantes vivaces; et ce

(1) Pour entendre ce passage, il faut avoir présente la théorie de la lumière de Hégel, et l'ensemble de la philosophie de la nature. La lumière cet élément simple, identique et universel qui manifeste, et dans lequel la nature se manifeste, reparaît sous des formes diversea dans les différentes sphères de la nature, en se combinant avec ces sphères, et se transformant avec elles. On peut dire qu'avant d'arriver à la sphère de l'organisme la lumière manifeste et éclaire, mais qu'elle ne se manifeste pas à elle-même, et ne s'éclaire pas elle-même, ou, si l'on veut, qu'elle n'est pas à elle-même son propre objet. C'est dans la vie que se produit d'abord cette réflexion de la lumière sur elle-même, cette manifestation réciproque du sujet et de l'objet, laquelle a sa racine dans l'unité interne et consubstantielle des deux termes, unité qui se pose et se réalise dans l'organisme. Or la plante aspire à cette unité, sans l'atteindre, elle y touche de près, sans la réaliser. Elle est dans la lumière, suivant les expressions du texte, et elle devient lumière; mais elle ne le devient pas pour elle-même, ce qui fait qu'elle est un objet de la vision, mais qu'elle ne voit point, et que, dans l'obscurité et le sommeil de sa vie, il n'y a point ce principe qui l'éclaire à la fois intérieurement et extérieurement, parce qu'en lui le dedans et le dehors, le moi et le non-moi viennent s'unir et se compénétrer; — cette lumière spiritualisée, cette négation réalisée (*vergeistigte Licht, als die existirende Negativität*) qui forme l'unité de la nature par cela même qu'elle nie tout ce qui n'est pas elle, et qu'elle le nie en le contenant.—Maintenant ce que Hégel dit de la lumière, il faut l'étendre à l'air, à l'eau et à la nature en général, car la pensée de Hégel est que l'organisme est l'unité de la nature, et que la plante constitue un moment de cette unité. S'il insiste ici surtout sur la lumière, c'est d'abord que de tous les éléments la lumière paraît être le plus essentiel à la plante; c'est ensuite que la vie, et surtout la vie animale (l'âme proprement dite) est cette lumière concrète où la nature se perçoit elle-même et devient transparente à elle-même, si l'on peut ainsi s'exprimer. Voy. ci-dessous, 1, plus haut, §§ 275, 337, 3 44, et plus loin, § 350.

n'est pas seulement l'éclosion du bouton floral qui est annuelle, mais toutes les autres parties et tous les autres organes de la plante, qui ont d'autres rapports extérieurs, tels que la racine et la feuille, sont soumis à la même condition. Les feuilles tombent « dans les régions boréales, dit Willdenow (*ouv. cit.*, p. 450, 451), en automne, mais dans d'autres elles vivent plusieurs années ». Mais pendant que Willdenow attribue la défeuillaison à la stagnation de la séve (p. 452), Link (*Nachträge*, I, 55) l'attribue à une cause opposée : « Il paraît, dit-il, que la chute des feuilles est plutôt précédée d'une surabondance que d'un manque de séve. On a hâté cette chute en faisant des incisions parfaitement circulaires dans l'écorce. Mais c'est que par là on a précisément empêché le retour de la séve dans l'écorce... Un affaiblissement de l'écorce, en partie par la croissance de la tige, en partie par le froid, c'est là ce qui me paraît être la première cause de la chute des feuilles. » Il en est de même des racines. Elles meurent aussi, et il s'en produit de nouvelles. « La racine, dit Link (1), change sans cesse. Sans cesse il s'en dégage des fibrilles nouvelles et de nouveaux ramuscules, pendant que les anciens périssent. La masse de radicelles et de poils qui se développe de la racine est comme sollicitée à sortir par l'humidité, et elle se répand dans toutes les directions. C'est là ce qui fait que la racine suit les lieux humides. Mais elle exsude à son tour des substances humides, ce qui explique comment le sable s'y prend. Si, d'un côté, les vieilles racines deviennent bientôt inutiles, peut-être parce qu'elles dérangent trop les vaisseaux spiraux, de l'autre,

(1) *Grundlehren*, p. 137 (*Nachträge*, I, p. 39, 43), 140.

elles fument et modifient le terrain. Rarement la racine pivotante vit plusieurs années; elle meurt après avoir poussé des rameaux et des tiges avec de nouvelles racines. Dans les arbres la tige croît dans la terre et finit par remplacer la racine. Car ce n'est pas seulement la racine qui se dirige vers le bas, mais la tige aussi. Peu de jours après la germination, on la trouve déjà enfoncée d'une manière marquée dans le sol. »

La nature extérieure avec laquelle la plante est en rapport, ce n'est pas la nature individualisée, mais ce sont les éléments. Elle est en rapport α) avec la lumière, β) avec l'air, γ) avec l'eau.

1. Pendant que le processus de la plante avec l'air et l'eau est un processus qui embrasse la plante entière, son rapport avec la lumière se montre d'une façon particulière dans le développement du bouton floral, qui cependant, en tant que produit d'une nouvelle forme, appartient au premier processus, comme il appartient au troisième, en tant qu'il indique les différences des sexes; ce qui prouve à quel point les divers processus de la plante se compénètrent et ne diffèrent que d'une manière superficielle. C'est dans la lumière que la plante acquiert, sous tous les rapports, sa vertu, qu'elle devient colorée et aromatique. La lumière est le fondement de ces propriétés, et c'est elle aussi qui maintient la plante droite. « C'est dans la lumière, dit Link (*Grundlehren*, p. 290, 291), que les feuilles puisent leur couleur verte, bien qu'il y ait des parties de la plante qui sont tout à fait cachées à la lumière, l'écorce intérieure, par exemple. De jeunes feuilles qui ont poussé dans l'obscurité sont blanches. A mesure qu'elles devien-

nent plus grandes et plus fortes, elles se colorent, il est vrai, d'une teinte verte même dans l'obscurité. Mais c'est sous l'action de la lumière que les fleurs se peignent des plus belles couleurs, et qu'augmente le parfum des huiles et des résines odoriférantes. Dans l'obscurité tout s'affadit, tout perd son odeur et sa force. Dans les serres chaudes les plantes poussent de longs rejetons, mais qui sont frêles, incolores et sans odeur aussi longtemps que la lumière leur fait défaut (1). » L'écorce et la feuille qui constituent l'identité du processus sont encore comme enveloppées dans leur individualité (2), et c'est pour cette

(1) Les expériences de Morren, de Pouchet et de Mantegazza confirment ce point. Morren, ayant exposé une série de vases remplis d'eau à une lumière dont l'intensité allait en diminuant, observa que la production des substances végétales allait en diminuant aussi, tandis que la simplicité de leur organisation allait en augmentant, et cela jusqu'à un certain degré d'obscurité, au delà duquel cessait toute production végétale. (Morren, *Essai pour déterminer l'influence qu'exerce la lumière sur la manifestation et le développement des êtres organisés : Annales des sciences naturelles*, Zoologie, 1822, t. III.) Des faits analogues ont été constatés récemment par Mantegazza et Pouchet. Voy. *Note sperimentali pel Prof. Mantegazza.—Politecnico*, livrais. I, avril 1864 (Milan).

(2) *Die Rinde und das Blatt, welche das Selbst des Processes sind, sind noch ihrer Ungeschiedenheit*, etc. Voici quel est, suivant nous, le sens de ce passage. Hégel se demande pourquoi les feuilles et l'écorce sont vertes ; car on sait que, si elles ne sont pas toujours vertes, elles le sont généralement, elles et les autres parties de la plante qui s'en rapprochent le plus, telles que les calices, les carpelles et les fruits encore jeunes. Il répond à la question en disant d'abord que la feuille et l'écorce constituent l'élément identique et général de la vie de la plante (*das Selbst des Process*); ce qui est clair pour la feuille. Mais l'écorce aussi peut être considérée comme constituant un des éléments de la vie générale de la plante, parce que c'est dans la portion interne de l'écorce qu'abondent les vases laticifères, et que son système cellulaire est le siége de la plus grande activité, tandis que le bois cesse de croître et

raison même qu'elles sont vertes. Cette synthèse du bleu et du jaune se trouve supprimée avec la nature neutre de

même de vivre peu de temps après la première formation de la tige. Hégel ajoute que la feuille et l'écorce constituent ce principe (ce *Selbst*) de la plante dans leur *Ungeschiendenheit*, dans leur *non-séparabilité*, c'est-à-dire, suivant nous, qu'elles le constituent en tant que feuille, et en tant qu'écorce, et avant qu'elles se soient transformées en fleur, en fruit, en bois, etc. Mais pourquoi sera-ce la couleur verte qui se produira de préférence dans ces parties de la plante? C'est que le vert est la couleur neutre, la couleur non différenciée, la synthèse du bleu et du jaune, comme il est dit dans la phrase suivante. (Cf. § 320.) On sait, du reste, que le vert est la couleur prédominante de la plante, que le rayon vert est celui qui favorise le plus son développement, que ce sont surtout les parties vertes qui constituent ses organes respiratoires, et que la couleur verte est la couleur de la matière végétale élémentaire, ou des protorganismes végétaux, comme on les appelle. Cette explication hégélienne sera sans doute rejetée par les physiciens, d'abord parce que les feuilles et l'écorce ne sont pas toujours vertes, et qu'il y en a, pour ainsi dire, de toutes les couleurs, et ensuite parce que les physiciens sont habitués à expliquer les couleurs végétales par une ou plusieurs substances qui se trouveraient dans les cellules, et qui se modifieraient à mesure que la plante se développe sous l'action de l'air, de l'eau et de la lumière. Pour ce qui concerne le premier point, nous ferons observer que la pensée de Hégel est bien que la couleur verte domine dans les parties les plus élémentaires et les plus générales de la plante, mais nullement qu'elle en est la couleur exclusive, et cela par deux raisons, par une raison générale et par une raison spéciale. La raison générale, c'est que l'idée n'existe pas dans la nature dans sa pureté et dans sa vérité, ce qui fait que la nature confond les limites des êtres, comme on vient d'en voir un exemple dans les monocotylédones et les dicotylédones (§ précéd., p. 107). Ainsi il n'y a pas de couleur qui appartienne exclusivement à telle partie de la plante, mais seulement telle couleur est plus généralement la couleur de telle partie que de telle autre, ou bien telle couleur est celle qui domine dans le tout, dans la plante entière. La raison spéciale, c'est que les organes et les fonctions de la plante sont moins spécifiés que ceux de l'animal, ce qui tient, comme on l'a vu, à l'idée même de la plante qui est plus simple, plus abstraite et plus

l'eau, et se divise en bleu et en jaune, dont le jaune se change ensuite en rouge. L'art du jardinier consiste à faire passer les fleurs à travers toutes ces couleurs et leurs diverses combinaisons. Dans son rapport avec son principe individuel et identique qui est hors d'elle (1), la plante ne se comporte pas chimiquement, mais elle s'empare de ce principe et se l'approprie, de la même manière que cela a lieu dans la vision (2). La plante, tout en étant dans la lumière et en rapport avec la lumière, n'en est pas moins pour soi; et en face de la force absolue et de l'identité la plus intime de la lumière, elle pose et consolide aussi son individualité propre et distincte (3). Il en est de l'individualité de la plante comme de l'individualité humaine. C'est dans son intime union avec l'État qui est sa substance morale, sa force absolue et son essence, que l'individu humain entre en possession de son indé-

quantitative que celle de l'animal. Quant à l'autre point, la question se réduit à savoir si la raison dernière de la coloration de la plante est dans une ou plusieurs substances (la *clorophylle*, l'*érytrophylle*, etc.), comme le prétendent les physiciens, ou bien si elle est dans l'idée de la plante, dont la coloration est un moment, question qui rentre dans la question générale et fondamentale si l'idée est le principe de la nature, et qu'on doit supposer comme résolue. Du reste, les naturalistes eux-mêmes reconnaissent l'insuffisance de toutes les théories qui ont été proposées pour expliquer la coloration des plantes.

(1) Le texte a : *zu ihrem Selbst, das ausser ihr ist* : c'est-à-dire la lumière dont la plante s'efforce de reproduire l'unité et l'identité.

(2) *Wie beim Sehen : comme dans le voir*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas entre la plante et la lumière un simple rapport chimique, mais que la plante s'approprie et transforme la lumière, d'une manière analogue à celle suivant laquelle l'animal se l'approprie et la transforme dans la vision.

(3) *Constituirt die Pflanze sich für sich selbst : la plante se constitu pour elle-même.*

pendance et de sa nature, et qu'il atteint à sa maturité et à sa fin essentielle (1). La plante aussi ne se donne sa nature, sa vertu et sa déterminabilité spécifique que dans son rapport avec la lumière. C'est surtout dans les contrées du Sud qu'on a des plantes aromatiques. Les plantes des îles Moluques répandent dans la mer, plusieurs lieues au loin, leurs parfums, et leurs fleurs sont également remarquables par l'éclat de leurs couleurs.

2. Ce qui prouve que dans le processus de l'air la plante détermine par sa propre nature l'air, c'est qu'elle rend de nouveau l'air comme un gaz déterminé; car en s'appropriant l'élément, elle le différencie. C'est ce processus qui touche de plus près à la chimie (2). Les plantes expirent, elles changent l'air en eau, et, réciproquement, l'eau en air. Ce processus est une aspiration et une expiration. Pendant le jour la plante expire de l'oxygène (3), pendant la nuit elle expire du gaz carbonique (4). C'est un processus obscur, par suite de la nature enveloppée de la plante (5). Si l'on conçoit l'intus-susception de telle

(1) *Wesentlich wird : devient essentiel.*

(2) Sans être, cependant, un processus chimique.

(3) Et aspire ou fixe du carbone.

(4) Et aspire de l'oxygène. Voy. p. suiv., note 2.

(5) *Wegen des verschlossenen Ansichhaltens der Pflanze.* Les deux termes *verschlossenen* et *Ansichhaltens* expriment à peu près la même chose. Ils veulent dire que la nature de la plante est, en quelque sorte, fermée, que la plante se renferme en elle-même; ce qui n'est qu'une nouvelle forme d'expression pour dire ce qui été déjà dit plus haut et à plusieurs reprises, savoir que la nature de la plante n'est pas aussi déterminée, aussi spécifiée que celle de l'animal. Plus, en effet, la nature d'un être est spécifiée, et plus elle est claire et intelligible, quel que soit d'ailleurs le nombre de ses déterminations.

façon que les parties qui sont appropriées (1) soient déjà formées, et que ce qu'on en sépare ce soit seulement l'élément hétérogène, on dira que ce que la plante tire de l'air, c'est seulement de l'acide carbonique, et qu'elle abandonne le reste, l'oxygène, etc. Cette prétendue conception philosophique se fonde sur des expériences où des plantes sous l'eau et exposées à la lumière ont donné de l'oxygène. Comme s'il ne pouvait y avoir ici tout aussi bien un processus avec l'eau ; et comme si la plante ne décomposait pas aussi l'air, et ne s'emparait pas de l'oxygène. Mais ce n'est pas à ce rapport chimique que se réduit le processus; car la vie organique serait par là annulée (2).

(1) Dans ou par l'intus-susception.

(2) La physique se représente la respiration de la plante comme un phénomène purement chimique. La plante tantôt expire l'oxygène et aspire le carbone, tantôt aspire le carbone et expire l'oxygène. Le carbone et l'oxygène sont des substances déjà formées que la plante ne fait que décomposer et recomposer, s'approprier et rejeter tour à tour. Mais ce n'est là qu'une représentation inadéquate de ce phénomène, ou de cette activité de la plante; et ce qu'il y manque, c'est précisément ce qui fait la nature spéciale de la plante, l'acte organique et vital par lequel la plante s'assimile, c'est-à-dire organise ces éléments et les fond dans son unité. Par conséquent, on ne doit pas se représenter cette action de la plante comme un simple fait de décomposition et de recomposition, mais comme un fait de fusion, si l'on peut ainsi dire, et d'unification, et, par suite, de production. Lorsque la plante prend à la lumière et à l'air leurs éléments ou leurs propriétés, comme on voudra les appeler, son action ne se borne pas à juxtaposer, en quelque sorte, ces propriétés, mais à les annuler en les transformant. Dans la feuille, par exemple, l'air, l'oxygène et le carbone n'existent pas en tant qu'air, oxygène, etc., mais en tant que feuille, ce qui est bien différent. Hégel dit, à propos des expériences bien connues faites pour constater cette décomposition et cette recomposition des éléments de l'air pur dans la plante, qu'il n'y a pas là seulement un processus avec l'air, mais aussi avec l'eau,

L'explication chimique n'explique rien lorsque dans le changement de l'air en eau, elle veut rendre raison de la transformation de l'azote en hydrogène; car ces substances sont invariables (1) pour la chimie. Mais la médiation se fait par l'oxygène, en tant qu'individualité négative (2). Cependant le processus n'est pas par là terminé; car il revient au carbone, à l'élément solide; et, en suivant la marche inverse la plante dissout tout aussi bien cet élément solide (3), et le change en substance fluide, en air et en eau. De plus, si la plante entretient l'humidité de l'atmosphère, elle l'absorbe aussi. Tout ce qui est négatif est aussi positif. Mais chez la plante ce processus entre

Il veut montrer par là que la plante est un être qui s'assimile et s'approprie toutes choses, et que la mettre dans l'eau, par exemple, pour faire des expériences sur sa respiration, et croire qu'elle agira sur l'air contenu dans l'eau, et qu'elle n'agira pas sur l'eau, c'est ignorer sa nature. Et, en effet, les expériences des MM. Edwards et Collins ont constaté l'exactitude de cette observation de Hégel. Car elles ont constaté que des semences (des semences de fèves, par exemple) en germant dans l'eau ont développé des gaz qui ne sont pas dans l'air, et qu'elles ont développé une quantité d'acide carbonique huit fois plus grande que celle qui pouvait se trouver dans la petite quantité d'air atmosphérique contenu naturellement dans l'eau. Nous rappellerons ici que les recherches faites depuis Saussure par Bonnet, J. Senebier, Dutrochet, et plus récemment par Garreau, montrent que la plante dans son ensemble respire à la façon de l'animal. Voy. ci-dessous, p. 152.

(1) *Unwandelbare, non transformable;* puisque la chimie conçoit les éléments chimiques comme des corps simples.

(2) Voy. § 328, p. 250.

(3) *Das Feste, das Ponctuelle : l'élément ferme, solide, l'élément compose de points, ou roide ;* ce sont les deux expressions employées par Hégel, la seconde ici, et la première dans le membre de phrase précédent pour désigner le carbone et le distinguer des autres éléments chimiques.

dans sa formation (1), laquelle contient trois moments, dont l'un α) consiste en ce que la plante devient une individualité solide, la substance ligneuse (2); β) en ce qu'elle devient la substance aqueuse, la substance neutre (3); γ) en ce qu'elle devient la substance aérienne, ce qui constitue un processus purement idéal (4) (cf. § 346, *a. Zus.* p. 326-329.)

Link expose ainsi ce processus de la plante avec l'air. « J'ai trouvé, dit-il, que l'oxygène est indispensable pour la vie de la plante, mais qu'elle ne s'y développe pas complétement, tandis que l'acide carbonique mêlé, à peu près dans le rapport de $\frac{1}{22}$, avec l'oxygène, fait croître la plante dans la lumière d'une manière parfaite. Il y a là décomposition d'acide carbonique et développement d'oxygène. Dans l'obscurité l'acide carbonique nuit à la plante. D'après les expériences de Saussure, les plantes absorbent l'oxygène, *le transforment en acide carbonique*, et, en décomposant ce dernier, elles expirent l'oxygène. Les parties de la plante qui ne sont pas vertes n'absorbent pas

(1) Le texte : *An der Pflanze selbst aber ist dieser Process ihr Gestalten : Mais dans la plante elle-même ce processus est sa formation.* L'expression *elle-même* est destinée à marquer l'action et la vie propre de la plante dans ce processus. Nous avons traduit le terme *est* par *entre*, parce que ces processus avec l'air, la lumière, etc., entrent dans le processus de formation, et ils n'en peuvent être séparés, plutôt qu'ils ne le constituent.

(2) *Wird zum Holzigten*, les parties solides de la plante.

(3) *Zum Wasser-Erfüllten, Neutralen* (*wird*), les parties molles de la plante.

(4) *Zum luftigen, rein ideellen Process ;* ce sont les gaz, les fluides, la lumière, qui constituent le processus idéal, l'idée, le principe actif et vivant de la plante. Mais il va sans dire que la véritable idée, l'idée concrète de la plante, est dans le développement et dans l'unité de tous ses moments, et qu'elle a son point culminant dans la fleur.

l'oxygène, mais *elles le transforment immédiatement* en acide carbonique (1). Ce qui provient du sein fécond de la terre contribue aussi à la nutrition de la plante. L'oxygène en tire du carbone pour en former de l'acide carbonique. La terre qui vient des couches profondes du sol n'est pas propre à la nutrition de la plante, mais elle le devient après avoir été exposée longtemps à l'air (une pluie arrange tout) (2). Saussure a vu des racines détachées du tronc, qui, plongées par leur extrémité dans l'eau et entourées de gaz irrespirables, se flétrissaient, continuer à vivre dans l'oxygène. *Elles changeaient ce gaz en acide carbonique.* Lorsqu'au contraire, elles étaient attachées à la tige, elles absorbaient l'acide carbonique et développaient de l'oxygène par les feuilles (3). » Ainsi, on ne doit pas se représenter le processus de la plante avec l'air comme si la plante recevait des substances toutes préparées, et comme si sa croissance ne se faisait que d'une manière mécanique. On doit complétement rejeter cette conception mécanique de la croissance et de la vie de la plante. Ce qu'il y a là, c'est une complète transformation, due à la puissance de l'être vivant qui s'approprie l'être inorganique. Car la vie organique consiste précisément dans cette puissance qui transforme l'être inorganique. Et d'ailleurs, d'où pourrait venir l'alcali qu'on rencontre si

(1) Ce qui montre que Saussure avait déjà entrevu ce qui a été plus explicitement admis et démontré par Dutrochet et par d'autres, à savoir, que la respiration de la plante n'est pas un simple phénomène de *réduction* (par les parties vertes), mais aussi une *combustion* par la fleur et les parties qui ne sont pas vertes.

(2) C'est une remarque de Hégel intercalée dans le passage de Link.

(3) Link, *Nachträge*, I, 62, 63 ; *Grundlehren*, p. 284, 285.

abondamment surtout dans certains végétaux qui ne sont pas arrivés à maturité, dans le raisin, par exemple ? (1).

Les organes de ce processus de la plante avec l'air sont décrits par Willdenow (*ouv. cit.*, p. 354-355) de la manière suivante : « Les pores (*pori*, *stomata*) sont situés sur l'épiderme de la plante. Ce sont des ouvertures oblongues d'une ténuité extraordinaire, qui s'ouvrent et se ferment. Ordinairement ils sont ouverts le matin, et ils se ferment sous l'action de la chaleur solaire vers le midi. On les rencontre dans toutes les parties de la plante qui sont exposées à l'air, et qui sont vertes, mais plus abondamment sur la face inférieure que sur la face supérieure de la feuille. Ils n'existent pas dans les feuilles qui vivent sous l'eau, comme aussi dans la face inférieure de celles qui nagent sur l'eau. Ils manquent dans les plantes aquatiques, dans les mousses, les lichens, les champignons et d'autres plantes semblables.—Mais il n'y a pas de canal qui aille de ces ouvertures de l'épiderme vers l'intérieur, et l'on ne rencontre pas de canaux qui seraient en relation avec elles ; et elles vont se terminer dans une cellule fermée, sans se lier à aucun autre organe (2). »

3. A côté du processus avec l'air, il y a le processus avec l'eau, à l'égard duquel il y a ce fait fondamental, que

(1) Cf. Link, *Nachträge*, I, 64.

(2) Cette description de Willdenow exprime l'opinion généralement admise aujourd'hui par les botanistes sur les organes de la respiration des plantes, opinion qui s'écarte de l'ancienne doctrine suivant laquelle les plantes auraient respiré non-seulement par les stomes, mais par les trachées, appelées aussi pour cette raison vaisseaux aériens. On ne saurait cependant affirmer que les stomes sont les seuls organes de la respiration, et que l'air ne puisse circuler dans la plante soit par les cavités intercellulaires, soit même par les trachées.

c'est d'abord par l'humidité que la plante est fécondée. Privée d'eau, la plante ne pousse pas par sa vertu propre, et le germe demeure inanimé et stérile. « La voilà cette graine qui est restée (pendant des années sans nombre peut-être) (1) enveloppée en elle-même, sans mouvement et sans trace de vie (2). Un hasard heureux la réveille, hasard sans lequel elle aurait continué à demeurer dans cet état d'indifférence, ou fini par pourrir... Affranchir cette croissance des influences terrestres (3), et ne croître que par la nourriture déjà élaborée (par sa propre nourriture) (4), c'est là l'effort de la tige qui pousse. Affranchir la croissance par la nourriture déjà élaborée des accidents des parties formées, et atteindre à sa mesure naturelle et à sa forme déterminée contre la surabondance des influences terrestres, c'est là la vie de la feuille (5). »

La plupart des plantes n'emploient pas la terre pour leur nourriture. On peut les placer dans du verre concassé, dans des cailloux, sans que ceux-ci soient attaqués par elles; ce qui montre qu'elles ne tirent pas de ces corps leur nourriture. Ainsi les plantes viennent tout aussi bien en se nourrissant d'eau. Il faut cependant y ajouter, si c'est

(1) Remarque de Hégel. Peut-être fait-il allusion aux graines de blé trouvées dans des enveloppes de momies par le comte de Sternberg d'abord, et plus tard par des Anglais, et desquelles on a obtenu des plantes saines.

(2) *Ohne Lebenstriebe.*

(3) *Irdischen*, ce qui veut dire non-seulement le sol, mais l'air, la lumière, etc.

(4) Explication de Hégel.

(5) Schelver, *Kritik der Lehre von den Geschlechten der Pflanze*, p. 78; *Fortsetzung*, I, p. 23. Ainsi la plante, à mesure qu'elle se développe, tend de plus en plus à s'affranchir des influences extérieures et à vivre d'une vie propre et spontanée.

possible, un élément huileux. Van Helmont trouva (1) qu'un arbre dans un pot rempli de terre avait acquis un plus grand poids que la terre n'en avait perdu, et il en conclut que l'eau était la nourriture propre de la plante. Duhamel fit venir un chêne dans l'eau pure, et le chêne continua à croître pendant huit ans. Schrader surtout s'est livré à des expériences exactes sur la croissance des plantes placées dans des fleurs de soufre mouillées avec de l'eau pure. Ces plantes ne mûrissent pas leur semence. Cependant il ne faut pas s'étonner si des plantes qui n'ont pas été élevées dans leur élément naturel, mais simplement dans l'eau, ou dans le sable, ou dans le soufre n'atteignent pas à leur perfection. Une plante qui vient dans un terrain calcaire ne vient jamais dans le sable, et, par contre, les plantes qui viennent dans un terrain sablonneux ne produisent pas ordinairement des graines mûres dans un terrain gras. Il se peut que les sels ne soient pas de simples stimulants, et qu'ils servent réellement d'engrais; mais en trop grande quantité ils sont nuisibles. L'insolubilité du sol n'est pas chose indifférente pour la croissance des plantes, et il ne faudrait pas considérer l'action du sol comme si elle se bornait simplement à laisser passer ou à arrêter l'eau. Le soufre hâte la germination de la graine dans l'air; ce qu'accomplit aussi l'oxyde de plomb où il n'y a pas de trace de désoxydation.» — « Lorsque l'humidité vient à manquer, dit Willednow (*ouv. cit.*, p. 434, 435), les plantes se consument très-souvent elles-mêmes, comme le montrent les oignons secs, qui développent des feuilles et les fleurs, mais qui par là consument l'oignon entier. »

(1) Link, *Grundlehren*, p. 272-274, 278, 279.

Le processus extérieur est dirigé, d'un côté, par la racine et, de l'autre, par la feuille, et il forme comme un mouvement circulaire, qui, pour ainsi dire, dessine la vie digestive (1), mouvement qu'on constate dans la chélidoine et dans d'autres plantes, où il va depuis la racine jusqu'à la feuille (2). Le produit de ce processus est la *modification propre* de la plante (3). Ce développement propre de la plante, et cette génération où la plante tire d'elle-même ses produits peuvent s'exprimer ainsi, savoir que la plante mûrit au dedans d'elle-même. Mais c'est là aussi ce qui arrête ses développements (4), et ce qui fait précisément que la plante se multiplie elle-même dans les bourgeons. Si la première pousse est un simple accroissement formel, de ce qui se trouve déjà contenu en elle (5), un simple bourgeonnement (souvent aussi le bourgeon engendre la feuille, laquelle engendre à son tour un bourgeon, et ainsi à l'infini), le bouton floral est tout à la fois un point d'arrêt et comme une rétrogradation de l'évolu-

(1) *Ist das hinausgerissene Verdauungsleben :* est (ce processus) la vie digestive qui s'y est dessinée, ou qui s'y dessine, qui s'y accomplit, vie par laquelle la plante s'affranchit des influences extérieures, comme il est dit dans le passage de Schelver qu'on vient de citer (p. 154), ou *mûrit au dedans d'elle-même*, comme il est dit ci-dessous.

(2) Voy. plus haut, § 346, *a.*, p. 122 et suiv.

(3) *Das Verknoten der Pflanze an ihr selbst.*

(4) *Hemmt... dieses Herausgehen : arrête ce sortir d'elle-même de la plante*, car les gemmes, les bourgeons sont comme autant de nœuds et de points d'arrêt dans le développement indéfini de la plante.

(5) L'expression du texte est plus générale et plus indéfinie, car il n'y a pas *en elle*, mais seulement, *was schon vorhanden, de ce qui se trouve déjà contenu*, c'est-à-dire ce qui se trouve déjà contenu dans l'être qui croît, qui se développe.

tion ou croissance en général (1); ce qui arrive aussitôt qu'a lieu l'inflorescence. « Chaque arbrisseau et chaque arbre, dit Willdenow (*ouv. cit.*, p. 448, 449, p. 419-421), font dans nos contrées deux pousses. L'une, qui est la principale, a lieu au printemps; et elle est amenée par la quantité des sucs que la racine a absorbés pendant l'hiver. C'est d'abord vers le jour de la Saint-Sébastien, le 20 janvier, qu'on trouve chez nous la séve dans les arbres en les forant. Si des journées douces suivent, la séve ne coule pas, et elle ne coule de nouveau qu'au retour d'un temps froid. Plus tard en automne, elle cesse tout à fait de couler jusqu'à mi-janvier. » Elle ne coule pas non plus, lorsque plus tard les feuilles ont poussé. Et ainsi elle coule une fois en janvier au moment où la racine commence à être active, et ensuite aussi longtemps que la feuille est employée à nourrir l'écorce. « La seconde pousse, dit

(1) *Ein Hemmen und Zurücknehmen des Herausgehens, des Wachsthums überhaupt.* Et ainsi il y a trois moments principaux dans la vie de la plante. Il y a d'abord une croissance, un sortir indéfini (*Hinausgehen*) d'elle-même, sortir, où la plante est plutôt en rapport avec un autre qu'elle-même, avec la nature inorganique. Il y a ensuite un premier point d'arrêt, un nœud, où il se fait un premier retour de la plante sur elle-même, mais un retour imparfait, qui n'est qu'une première négation de la croissance, et qui amène le progrès de la fausse infinité, le bourgeonnement, et la production alternée et réciproque de la feuille et du bourgeon. Il y a enfin le bouton floral qui achève et résume la vie de la plante dans son existence concrète et complétement développée ; c'est l'*idée* de la plante. Par conséquent, la production de la fleur n'est pas un simple développement formel comme celui de la feuille ou du bourgeon, mais elle constitue un moment à la fois spécifique et concret de la plante, et qui est, en quelque sorte, à la plante ce que le sentiment de soi (*Selbstgefühl*) est à l'animal. Voy. plus haut, § 346, *a.*, ci-dessous, et § suiv.

encore Willdenow (*ibid.*), n'est pas aussi forte, et elle arrive vers les jours les plus longs, c'est-à-dire vers la Saint-Jean; ce qui la fait appeler pousse de la Saint-Jean. Elle est amenée par les humeurs accumulées pendant le printemps. Dans les zones chaudes, les deux pousses sont également fortes, ce qui fait que la végétation y est plus riche. » Ainsi il y a dans ces zones aussi deux pousses différentes. Mais dans les plantes tropicales la croissance et sa suspension se font en même temps (1), tandis que chez nous l'une a lieu dans un temps, et l'autre dans un autre. Comme la reproduction de l'être vivant entraîne la reproduction du tout, à la production de nouveaux bourgeons se lie la production de nouvelles couches corticales, ou une nouvelle division de la plante en elle-même : car de même que vers la Saint-Jean se forment les bourgeons de l'année suivante, de même c'est vers cette époque que se forme le nouveau bois, comme on l'a vu plus haut (§ 346, *a.*, *Zus.* 2, p. 136).

Maintenant, si en arrêtant son développement on augmente la fécondité de la plante, on l'augmente aussi et d'une manière particulière par la greffe, parce que la branche étrangère (2) se sépare de la vie de la plante entière (3) qui est pour ainsi dire tout occupée à croître.

(1) C'est-à-dire que dans ces plantes les intervalles de repos sont presque nuls, et que les mouvements de la séve y sont presque continus. On sait, du reste, que les époques des mouvements de la séve et de leur suspension varient avec les latitudes, et même avec les plantes.

(2) Qu'on greffe.

(3) Sur laquelle on la greffe ; c'est-à-dire que la branche greffée se forme comme une vie propre (*demeure séparée*, *Gesondert bleibt*, est

Par conséquent la greffe porte α) plus de fruits, parce que dans son indépendance elle se dérobe à la simple pousse (1), et que se renfermant dans sa vie particulière elle peut se concentrer aussi davantage dans la fructification; β) des fruits plus beaux et plus délicats, parce que, comme dit Schelver (*ouv. cit.*, p. 46), « la racine du sauvageon, sur lequel viennent les plantes cultivées, est toujours présupposée, comme est aussi présupposé, dans ces mêmes plantes, l'organe greffé » (2). On arrête aussi la croissance, et l'on rend par là l'arbre plus productif, en faisant des incisions circulaires dans l'écorce. L'olivier en fournit un exemple. Ce qui a lieu également pour les racines dont on facilite le développement par des entailles.

Cependant ce processus n'est pas une évolution indéfinie, mais il détermine bien plutôt la plante de manière à ce qu'en revenant sur elle-même, elle se saisisse, pour ainsi dire, elle-même. C'est la fleur qui forme ce moment réfléchi, cet être-pour-soi, bien que la plante n'atteigne pas à proprement parler à une véritable individualité. La fleur est ce nœud qui n'est pas un simple bourgeon, dont la nature est tout entière dans la croissance, mais, en tant que modification qui arrête la croissance, c'est un assem-

l'expression du texte) dans la plante nouvelle sur laquelle on la greffe, et qu'ainsi, pendant que cette dernière est occupée à croître (*Gerade im Hinausgehen besteht, consiste précisément à sortir d'elle-même*), la greffe se concentre davantage dans l'objet final de la croissance qui est la fleur et le fruit.

(1) *Dem blossen Sprossen :* à la simple pousse, au simple bourgeonnement.

(2) Et ainsi la plante greffée combinerait la vigueur et la jeunesse du sauvageon et la délicatesse des plantes cultivées.

blage de feuilles (*petala*) plus délicatement formées. En partant du point comme de son substrat, c'est-à-dire du tissu cellulaire ou du germe, et en passant par la ligne et la surface, c'est-à-dire par la fibre ligneuse et par la feuille, la plante est parvenue dans la fleur et le fruit à la figure sphérique (1); la multiplicité des feuilles vient de nouveau se grouper et se réunir autour d'un seul point. En tant que figure qui s'est élevée à la lumière, à l'être identique, c'est surtout à la fleur qu'appartient la couleur. La simple couleur neutre, le vert, est déjà colorée d'autres teintes dans le calice, mais elle l'est encore plus dans la fleur. Ensuite, la fleur ne sent pas seulement comme la feuille d'arbre, lorsqu'on la frotte, mais elle exhale l'odeur. C'est dans la fleur enfin que se produit la différence des organes qu'on a comparés aux organes sexuels de l'animal; ce qui est comme une image inhérente à la plante elle-même de l'individu qui se met en rapport avec un autre individu (2). La fleur est la vie végétale qui s'enveloppe

(1) *Zur Gestalt der Rundung : à la formation de la rondeur*, à la figure arrondie.

(2) *Und diese sind ein an der Pflanze selbst erzeugtes Bild des Selbsts, das sich zum Selbst verhält :* et ceux-ci (les organes sexuels) sont une image engendrée dans la plante elle-même de l'individu qui est en rapport avec l'individu. Ainsi la plante n'atteint pas à un véritable rapport des sexes, par là même qu'elle n'atteint pas à la véritable individualité. Ce qu'il y a dans la plante, c'est une image, un reflet et comme une première trace de ce rapport; ce qui est conforme à l'idée, et à l'idée systématique. Car dans un système, une sphère inférieure présente les premières traces et comme un pressentiment des sphères supérieures. Le terme *engendré* exprime ce rapport. Car l'être supérieur engendre l'inférieur, lequel n'est par cela même qu'une image, qu'une représentation imparfaite du premier. Dans la plante elle-même les *anthéridies* peuvent être considérées comme une première trace,

en elle-même, et qui forme une couronne autour du germe, en tant que produit interne, tandis que jusque-là le germe s'était développé extérieurement.

C.

PROCESSUS DU GENRE.

§ 348.

Ainsi la plante engendre maintenant, en la tirant d'elle-même comme sa propre individualité, sa lumière dans la fleur, où se trouve d'abord (1) déterminée d'une manière spécifique la couleur neutre, le vert (2). Le processus du

une ébauche des *anthères*. Nous ferons observer que ce que Hégel dit ci et § suivants sur le rapport sexuel des plantes et sur la nature de ce rapport, Schleiden et d'autres botanistes l'ont reconnu après lui. Du temps de Hégel, Schelver avait admis à peu près la même doctrine, comme on va le voir ci-dessous.

(1) *Erst*, pour la première fois.

(2) *Zu einer specifischen bestimmt wird : où est* (le vert) *déterminé pour une couleur spécifique*, pour être une couleur spécifique de la fleur. Ce qui ne veut point dire que le vert est la couleur spécifique de la fleur, mais qu'en devenant une des couleurs de la fleur, elle reçoit un caractère, une signification spéciale, par là qu'elle participe de la nature de la fleur qui constitue l'unité concrète et spécifique de la plante. C'est là aussi le sens de ces paroles, que la plante tire maintenant d'elle-même son individualité, sa lumière (le texte a : sa lumière, en tant que sa propre individualité, *ihr Licht als ihr eignes Selbst*). Dans la fleur et le fruit, la plante engendre sa semence, c'est-à-dire elle s'engendre elle-même. Par conséquent, dans la fleur et le fruit, la lumière, qui était une lumière extérieure, est devenue une lumière intérieure, une lumière propre de la plante. En d'autres termes, dans la fleur et le fruit, ou, si l'on veut, dans l'idée de la fleur et du fruit, la plante s'est affranchie des rapports extérieurs, elle s'est assimilé la lumière, l'air, l'eau, les sucs élaborés, et elle se pose dans son unité et dans sa liberté. — Nous rappellerons à cet égard les expériences de Dutrochet et d'autres sur la respiration de la plante, expériences qui montrent que la fleur a comme une vie propre et qui se dis-

genre, en tant que rapport d'individu à individu, arrête par ce retour sur lui-même ce mouvement, cette croissance indéfinie qui va de bourgeon à bourgeon. Cependant, la plante n'élève pas ce rapport à un rapport d'individu à individu, mais seulement à une différence, dont les côtés ne constituent pas, en même temps, en eux-mêmes l'individu entier, ne déterminent pas l'individualité entière (1), qui, par suite, ne va pas ici au delà d'un rudiment et comme d'un indice du processus du genre. Le germe doit être ici considéré comme constituant un seul et même individu, dont la vie a parcouru ce processus, et qui, par ce retour sur lui-même, s'est, d'un côté, conservé, et, de l'autre, a mûri lui-même dans une semence. Mais, en général, cette évolution est superflue, parce que les processus de la formation et de l'assimilation contiennent déjà la reproduction, en tant que production de nouveaux individus.

(*Zusatz.*) Le dernier acte de la plante c'est l'éclosion de la fleur par laquelle la plante se donne une existence objective (2), fait sienne la lumière et produit cette sub-

tingue de celle des feuilles et des autres parties de la plante. Cf. plus haut, § 344, p. 57, 58.

(1) Voy. ci-dessous, *Zusatz*, a.

(2) *Sich objectiv macht : se fait objective.* Et, en effet, un être n'atteint à son existence objective, à sa réalité, que par et dans ce moment, ou cette détermination qui fait sa nature, qui le spécifie. Par conséquent, la fleur, dans les limites où elle spécifie la plante, constitue l'existence objective de la plante. On pourra objecter contre cette théorie qu'il y a des plantes, les acotylédonées, qui n'ont pas de fleurs. Mais d'abord la question, si dans les acotylédonées la génération s'accomplit comme dans les cotylédonées n'est pas décidée, et les botanistes eux-mêmes sont partagés sur ce point. Et comme les modes de reproduction de la plante sont divers, on conçoit que les acotylé-

stance extérieure comme sa substance propre. C'est ce qui a fait dire à Oken (*Lehrbuch der Naturphilosophie*, vol. II, p. 112) que la fleur est le cerveau de la plante. D'autres, appartenant à la même école (1), ont dit, au contraire, que la plante a son cerveau, la racine, tourné vers le sol, et ses parties génitales tournées vers le ciel. La fleur est le point culminant de la subjectivité de la plante (2), c'est la plante entière qui se résume dans l'individu (3), et où son opposition (4) est en elle-même et avec elle-même; bien que cette opposition avec elle-même et en elle-même n'exclue pas une opposition avec un terme extérieur, car ce développement de l'inflorescence ramène une nouvelle succession. « La tige fleurit avant les branches, la branche principale avant les branches secondaires, et ainsi de suite. Sur une seule et même branche la partie inférieure fleurit avant la supérieure (5).» Mais comme, pendant qu'elle produit d'autres individus, la plante se conserve elle-même (6), cette fécondité ne

donées puissent se reproduire d'une façon différente de celle des cotylédonées. Mais ce que Hégel veut déterminer, et ce qu'il importe de déterminer, ici comme en toutes choses, c'est l'idée complète de la plante, ou l'idée complétement développée. Les conferves, les lichens et même les mousses et les fougères appartiennent à un moment inférieur de l'idée de la plante, comme les infusoires, les mucilages, etc., appartiennent à un moment inférieur de l'idée de l'animal, ou comme la vie sensitive appartient à un moment inférieur de la vie de l'esprit.

(1) A l'école de Schelling.

(2) Mais d'une subjectivité qui, comme on vient de le voir, contient l'objectivité.

(3) *Wie im Einzelnen : comme* (en quelque sorte) *dans l'individu.*

(4) L'opposition de la plante.

(5) Link, *Nachträge*, I, p. 52.

(6) *Sich selbst erhält :* Garde sa forme propre et essentielle.

veut pas dire que par cette modification continue la plante croît indéfiniment, mais bien plutôt qu'il y a cessation de croissance, un point d'arrêt dans cette évolution. Maintenant, si la négation de cette évolution extérieure et indéfinie (1) doit dans la plante atteindre à l'existence, il faut que l'individualité propre et indépendante de la plante, la forme substantielle qui fait sa notion, et qui est présente partout en elle — son *idea matrix* — se produise sous une forme distincte (2). A la vérité, un nouvel individu sort de cette forme (3), mais c'est un individu qui constitue une différenciation, par cela même qu'il arrête cette multiplication indéterminée (4). C'est là ce qui a lieu dans la plante, et ce qu'on reconnaîtra en considérant le sort de

(1) *Aussersichkommens.* Littéralement : *de ce sortir d'elle-même.*

(2) Le texte a : *isolirt wird : est isolée* (*l'individualité pour soi indépendante — für sich selbständige Individualität*) ; c'est-à-dire que cette individualité doit avoir une existence distincte, doit s'isoler des autres parties, des autres moments de la plante.

(3) Le texte dit : *De cette isolation.*

(4) Ainsi cette opposition, qui dans les autres parties de la plante est une opposition entre elles et le dehors, devient dans la fleur une opposition de la plante en elle-même et avec elle-même. C'est comme dans la sphère de l'esprit. Dans la sensation il y a opposition entre le sujet sentant et l'objet extérieur ; dans l'intellect l'opposition devient une opposition interne, l'opposition de l'intellect en lui-même et avec lui-même. Cependant ici aussi la plante ne s'affranchit pas de toute extériorité, en ce que dans l'inflorescence il y a comme un développement sériel indéterminé. Mais, outre que la fleur se distingue du bourgeon, et que, par conséquent, l'inflorescence se distingue du simple bourgeonnement, il n'y a pas, en réalité, dans cet épanouissement floral de la plante, un développement indéfini, mais bien plutôt la négation de ce développement. La plante entière en se couvrant de fleurs montre que son développement a atteint à sa dernière limite, à ce point culminant qui en fait l'unité, à celle *idea matrix* qui en pénètre toutes les parties, et pour laquelle toutes les parties sont faites, comme l'âme pénètre toutes les parties du corps.

ses organes sexuels. Il ne sert de rien de rechercher ici, comme dans la génération en général, ce qu'il y a dans la semence non fécondée, et ce qu'y apporte la fécondation. Ce mode de traiter la question convient aux procédés grossiers de la chimie qui détruit l'être vivant, et dont la fonction est d'étudier la nature morte, mais nullement la nature vivante. La fructification de la plante consiste simplement en ceci, que la plante, après avoir posé ses moments sous une forme abstraite (1), dans une existence divisée, ramène ensuite ces moments à l'unité par le contact. Ce mouvement, en tant que mouvement entre des parties abstraites, différenciées et excitées, mais ayant une existence limitée (2), par cela qu'elles sont abstraites, est la réalisation de la plante, que la plante représente au dedans d'elle-même (3).

(1) Le texte a : *in dieser Abstraction : dans cette abstraction;* c'est-à-dire dans les parties sexuelles de la plante qui, en tant que séparées, sont choses abstraites.

(2) Le texte a seulement : *aber Daseyenden, mais étant*, qui sont, qui ont l'être, le *Seyn* avec détermination, c'est-à-dire le *Daseyn*.

(3) *Ist die Verwirklichung der Pflanze, welche sie an ihr Selbst darstellt.* Le terme *Verwirklichung* n'est pas complétement rendu par *réalisation*, car il n'implique pas seulement la réalisation, mais cette pensée que la fructification constitue la plus haute réalité de la plante, réalité qui se réalise, ou, si l'on veut, s'actualise non hors de la plante, ou, pour parler avec plus de précision, dans les rapports extérieurs de la plante avec la nature inorganique, mais au dedans de la plante elle-même. La plante représente (*darstellt*), expose, si l'on peut dire, cette réalité en la réalisant. Et ainsi on a ici deux points. *Le premier* c'est que pour rendre raison de ce moment de la plante, l'essentiel n'est pas de rechercher par des procédés chimiques (on pourrait ajouter, et avec le microscope), ce qu'il y a dans le germe non fécondé (le pistil ou l'ovaire) et ce qu'y apporte la fécondation (le pollen), mais de saisir et déterminer la notion de la fleur, et par là sa signification dans

1. Cette représentation a été considérée, en général, depuis Linné comme un processus sexuel. Cependant, pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que les moments de ce processus ne fussent pas des parties de la plante, mais des plantes entières. C'est là ce qui a donné nais-

l'organisme végétal. Ce qui est vrai pour la fleur, comme pour le germe, comme pour la plante entière, ou, pour mieux dire, pour toutes choses en général. Car en toutes choses c'est l'idée et les moments de l'idée qu'il faut déterminer. Quant à la recherche chimique, elle ne saurait conduire par elle-même à aucun résultat, par la raison bien simple qu'on est ici dans une sphère que le point de vue chimique ne saurait atteindre. Tout au contraire, on doit dire qu'en un certain sens la recherche chimique cache et détruit, comme l'observe Hégel, la raison vraie et intime de l'organisme. Je ne pourrais mieux faire, à cet égard, que de renvoyer le lecteur à un mémoire récemment publié dans les *Actes de l'Académie des sciences physiques et mathématiques de Naples* (vol. 1, 1863), par mon savant collègue G. Gasparrini, et ayant pour titre : *Ricerche sopra talune modificazioni organiche in talune cellule vegetali : Recherches sur quelques modifications organiques dans certaines cellules végétales*). C'est un mémoire excellent dans son genre, et qui contient l'exposition la plus complète peut-être des recherches faites soit par l'auteur lui-même, soit par d'autres botanistes sur la matière. Mais quelle est l'impression, ou, pour mieux dire, la conviction qu'elle produit dans l'esprit du lecteur? C'est que les recherches chimiques et microscopiques ne sauraient conduire à aucun résultat. *L'autre point* est en quelque sorte une répétition de ce qui a été déjà dit, savoir que dans la fleur l'opposition externe de la plante devient une opposition interne, par là que la plante y rentre dans son unité. On a, par conséquent, deux termes abstraits, en tant qu'ils sont deux et distincts, mais qui sont, en même temps, différenciés, et, partant, excités (*begeistet*), et dont l'excitation est d'autant plus profonde qu'ils sont d'un côté plus différenciés, et que, de l'autre, ils appartiennent tous les deux au genre qui, pour ainsi dire, veut se réaliser, et qui se réalise en les unissant par le contact, comme dit le texte. Il va sans dire que le contact n'est qu'un moment de la génération, moment nécessaire, mais le plus extérieur, et qui est immédiatement annulé par la nature de l'être organique.

sance dans la botanique à la fameuse question, s'il y a dans les plantes, premièrement une véritable différence de sexes, et secondement, fécondation, comme chez les animaux.

a. A la première question on doit répondre que la différence à laquelle parvient la plante, différence qui va d'un individu végétal à un autre individu végétal, et qui fait que chacun d'eux éprouve une tendance à s'identifier avec l'autre, que cette différence, disons-nous, n'offre qu'une détermination analogue au rapport des sexes. Car ce qui se met en rapport, ce ne sont pas deux individus. Il n'y a que quelques plantes où cette différence sexuelle existe de telle façon que les deux sexes sont distribués dans deux plantes distinctes. Ce sont les *plantes dioïques*. Ce sont les plantes les plus importantes, telles que le palmier, le chanvre, le houblon, etc., et ce sont elles qui fournissent la preuve principale à la doctrine de la fécondation. Dans les *monoïques*, au contraire, telles que le melon, la courge, le noisetier, le sapin, le chêne, la fleur mâle et la fleur femelle se trouvent dans la même plante; c'est-à-dire ces plantes sont hermaphrodites. Ici viennent se placer aussi les polygames qui portent des fleurs de l'un ou de l'autre sexe, et, en même temps, des fleurs androgynes. Mais ces différences sont souvent très-variables dans les plantes pendant leur croissance. Par exemple, dans les plantes diclines, telles que le chanvre, la mercuriale, etc., on découvre d'abord une disposition à être femelles, mais plus tard elles deviennent mâles. La différence est, par conséquent, tout à fait partielle et, par conséquent aussi, les différents individus ne peuvent être considérés comme

formant des sexes différents, parce qu'ils ne sont pas complétement saturés du principe de leur opposition; parce que ce principe ne les a pas complétement pénétrés, et qu'il n'est pas devenu un moment général de l'individu entier, mais seulement une partie, et que c'est d'après cette partie que les deux individus se mettent en rapport entre eux. Dans le véritable rapport des sexes, les deux moments opposés doivent être formés par deux individus entiers, dont la déterminabilité, qui s'est complétement réfléchie sur elle-même (1), s'étend sur le tout. La nature entière (2) de l'individu doit se lier à son sexe. Ce n'est que lorsque les forces génératrices internes ont atteint à leur état de compénétration et de saturation parfaites que le désir de l'individu s'éveille, et que se produit le rapport des sexes (3). Chez l'animal sa sexualité originaire ne fait que se développer, se fortifier, devenir un désir, mais ce n'est pas comme chez la plante une production extérieure, la formation de ses organes (4).

(1) Lequel moment de réflexion complète sur soi-même, ou, si l'on veut, de concentration en soi-même, et partant de véritable spécification fait défaut, comme on vient de le voir, à la plante qui est tantôt dicline, tantôt monocline, tantôt polygame, etc. Du reste, ceci se comprendra mieux en avançant et en rapprochant l'organisme végétal de l'animal.

(2) Le texte a : *Der ganze Habitus.*

(3) Ainsi que cela a lieu chez l'animal.

(4) Chez l'animal l'individu mâle ou femelle se produit tout entier, avec sa nature entière et spécifique dès l'origine. Sa sexualité originaire, ou, comme dit le texte, ce qu'il y a en lui de sexuel dès l'origine (*was am Thiere von Haus aus Geschletlich ist*) est inhérent à sa nature et la pénètre complétement, et son développement, la formation de ses membres, n'y ajoute substantiellement rien et ne fait que la conduire à maturité, c'est-à-dire à ce point où s'éveille en lui le

Et ainsi les plantes, même les diclines, n'ont pas de sexe parce que leurs parties sexuelles forment, hors de leur individualité, un cercle particulier et fermé (1). Nous avons, d'un côté, les filaments et les anthères, comme parties génitales mâles, et, de l'autre, l'ovaire et le pistil comme parties génitales femelles, ce que Link (*Grundlehren*, p. 215, 218, 220) décrit de la manière suivante : « Je n'ai jamais trouvé des vaisseaux dans les anthères, qui le plus souvent se composent de cellules grosses, rondes et anguleuses. Ce n'est que là où l'on rencontre des nerfs (?) (2), que

désir de la génération. Dans la plante, au contraire, la sexualité est *das Bildende seiner Organe, das ist ein äusserliches Erzeugniss ;* littéralement : *le principe formateur de ses organes, lequel est* (en elle) *une production extérieure;* ce qui veut dire que dans la plante la sexualité ne pénètre pas l'individu entier, mais se confond avec la formation des organes particuliers. Voy. ci-dessous, p. 172.

(1) Ce qui complète les considérations précédentes. La sexualité de la plante forme un cercle, un moment particulier, qui ne s'étend pas à la plante entière, qui n'est pas inhérent à son individualité. Mais on pourrait dire aussi qu'il n'est pas inhérent à son individualité, par la raison que la plante ne possède pas de véritable individualité, et qu'elle n'est composée que de moments ou organes particuliers ; ce qui est vrai pour les plantes dioïques, comme pour les monoïques. Car non-seulement les premières ont une tendance à devenir l'un ou l'autre sexe, mais elles deviennent polygames, et il n'est pas rare de rencontrer, dans celles-là mêmes qui sont considérées comme purement dioïques, des fleurs mâles qui se glissent parmi les femelles, ainsi que Gasparrini dit l'avoir observé dans le chanvre (*Ricerche sulla Embriogenia della Canape, Atti dell' Accademia della scienze fisiche e matematiche di Napoli*, vol. I, 1863). D'ailleurs, dans les plantes dioïques, les deux fleurs, mâle et femelle, viennent aussi sur le même sujet, comme dans les monoïques, et, par conséquent, ces considérations s'appliquent tout aussi bien à elles qu'à ces dernières.

(2) Ce point d'interrogation est dans le texte pour indiquer ce qu'il y a d'impropre dans l'expression. Nous ne savons s'il est de Hégel ou de l'éditeur allemand.

celles-ci sont plus minces et plus allongées. Dans les anthères se trouve la poussière séminale, le plus souvent libre et en petits globules. C'est rarement qu'elle est attachée à des filets. Dans quelques plantes elle est formée d'une substance résineuse, dans d'autres d'une substance animale, de chaux et de terre talqueuse phosphatée. Les anthères de la mousse (1) dans leur forme externe, dans les feuilles régulièrement disposées tout autour, ont beaucoup de ressemblance avec les étamines... Jamais les faisceaux vasculaires ne vont tout droit du pédoncule ou du milieu de l'ovaire dans le pistil, mais ils s'y rencontrent et s'y pressent ensemble en partant des enveloppes extérieures du fruit ou des fruits qui l'entourent. La base du pistil paraît ainsi creuse parfois; et une bande forte et déliée de tissu cellulaire court par le milieu de la voie séminale (2). Il n'y a pas d'autre canal qui aille du stigmate à la semence pour la féconder. (Mais ce tissu cellulaire ne va-t-il pas réellement jusqu'à la semence?) (3). « Souvent les vais-

(1) Les botanistes sont partagés sur la question de savoir si la mousse a de véritables anthères, ou des anthéridies. Mais en général on admet qu'elle n'a que des anthéridies. Du reste les formes de l'organe mâle, ainsi que son mode d'action, sont très-diverses. Voy. ci-dessous, C.

(2) C'est ce qu'on appelle *tissu conducteur*, qui est composé, comme le stigmate, de tissu cellulaire.

(3) C'est une question intercalée par Hégel, du moins nous le supposons. De toute façon, nous avouons n'en voir pas trop l'objet. Y aurait-il eu des botanistes qui auraient émis des doutes sur ce point? Nous l'ignorons. Mais la doctrine généralement admise par les botanistes est que le tissu cellulaire va jusqu'à l'ovaire, puisque le *tissu conducteur* est composé de tissu cellulaire, et que c'est par le tissu cellulaire que le tube pollinique pénètre dans l'ovaire.

seaux ne vont pas jusqu'au stigmate; ou bien du stigmate ils passent près de la semence dans le fruit au dehors, et du fruit dans le pédoncule. »

b. A la première question, s'il y a des véritables organes génitaux dans la plante, se lie la seconde, s'il y a une véritable génération (1). Qu'il y ait une fécondation (2) véritable, c'est ce que prouve le fait suivant, bien connu à Berlin. « Il y avait au jardin botanique une *Chœmerops humilis* femelle, qui avait donné des fleurs pendant trente ans, mais qui n'avait jamais porté des fruits mûrs. Gleditsch la féconda, en 1749, avec de la poussière séminale qui lui avait été envoyée du jardin botanique de Leipzig, et elle produisit des semences mûres. Au printemps de 1767, Kolreuter envoya une partie de la poussière séminale de la *Chœmerops humilis*, recueillie dans le jardin botanique de Carlsruhe, à Gleditsch à Berlin, et l'autre partie à Eckleben, jardinier en chef du jardin botanique à Saint-Pétersbourg. Dans les deux endroits la fécondation du palmier femelle réussit. Le palmier à Saint-Pétersbourg avait cent ans, et il avait toujours donné des fleurs, mais pas de fruits (3). »

(1) *Begattung*; accouplement, génération par accouplement.

(2) *Befruchtung : fructification*, rapport d'où sort le fruit. Ainsi il y a l'*accouplement*, et il y a la *fécondation*, deux choses distinctes en ce sens que l'une peut aller sans l'autre, de telle sorte qu'il peut y avoir fécondation par la poussière séminale transportée par les insectes, par exemple, sans qu'il y ait un véritable accouplement, ce qui confirme ce qu'on vient de dire touchant la sexualité de la plante, savoir qu'elle forme un cercle distinct, fermé et placé comme en dehors de son individualité.

(3) Willdenow, *ouv. cit.*, p. 483; Schelver, *ouv. cit.*, p. 12, 13.— On peut ajouter à ce fait celui d'une *Rhodiola* femelle qui introduite

c. Mais en admettant qu'il y ait une vraie fécondation, vient en troisième lieu la question, si cette fécondation est nécessaire. Comme les bourgeons constituent l'individu complet, et que la plante se perpétue par les stolons, que les feuilles, les branches n'ont qu'à toucher la terre pour devenir fécondes (§ 345, *Zus*. p. 67, 68), il suit que dans la plante la production d'un nouvel individu par l'intermédiaire de l'union des sexes (1) est pour la propagation un jeu, un luxe, quelque chose de superflu. Car la conservation de la plante se confond avec sa reproduction. La fécondation par l'union des sexes n'est pas nécessaire, parce que la plante est déjà fécondée dans ses parties (2), et qu'elle est fécondée dans ses parties, parce celles-ci forment l'individualité entière de la plante, alors même qu'elles ne sont pas touchées par un autre individu. C'est ce qui fait que plusieurs plantes, bien que douées des organes de la génération, ne produisent que des semences stériles. « Plusieurs mousses peuvent avoir des étamines, sans en avoir besoin pour se multiplier, car elles se reproduisent suffisamment par les gemmes. Mais ne serait-il pas possible que même les plantes non fécondées portassent, du moins pendant plusieurs générations, des gemmes fructifères, comme elles portent des pucerons? Les expériences de Spallanzani semblent le prouver (3). »

dans le jardin royal d'Upsal en 1702 y resta stérile jusqu'en 1850, époque à laquelle un pied mâle fut transporté dans ce jardin.

(1) *Die Zeugung*.

(2) Le texte dit : *da das Pflanzengebilde schon für sich befruchtet ist : parce que la formation de la plante est déjà fécondée pour soi*, par elle-même et en elle-même, et indépendamment du tout.

(3) Link, *Grundlehren*, p. 228. — On pourra objecter à cet égard que

Nous demandons-nous maintenant si une plante peut produire des fruits mûrs sans que le pistil reçoive la poussière fécondante des filaments et des anthères, la réponse sera que chez plusieurs plantes la semence ne mûrit pas, mais que chez d'autres c'est le cas contraire qui a lieu. Ainsi chez le plus grand nombre des plantes la fructification a pour condition le contact du pistil et de la poussière séminale, mais chez un grand nombre aussi elle a lieu sans ce contact (1). Par conséquent, la faible vitalité de la

si la fleur n'est qu'un luxe, qu'un moment superflu dans la plante, on ne voit pas comment elle peut constituer l'unité de l'organisme végétal. Car la plante paraît, d'après cela, pouvoir se passer de la fleur, et l'idée de la plante n'être pas moins complète sans elle. Mais l'expression de Hégel va au delà de sa pensée, qui ne saurait être saisie que par l'ensemble. L'imperfection de la plante, on l'a vu, tient à ce que la plante ne possède pas une véritable individualité, ce qui fait qu'en elle l'individualité est partout et, partant, nulle part, et que les processus de la formation et de l'assimilation se confondent avec celui de la génération. Par conséquent, relativement à sa reproduction, on peut dire que toutes ses parties sont identiques, et qu'à cet égard la fleur ne se distingue pas des autres parties, et que, par suite, elle est, en ce sens, mais seulement en ce sens, superflue. Car d'abord elle a sa raison et sa finalité propre, en ce qu'elle marque le plus haut degré de développement de la plante, c'est-à-dire en ce qu'elle résume dans son unité les autres moments de la plante, qu'elle les y résume du moins aussi parfaitement que le comporte la nature de la plante. Mais, même sous le rapport de la génération, elle n'est pas complétement superflue. Car la génération par la fleur est une forme de génération supérieure à celle par la gemme, le stolon, etc., en ce que non-seulement elle marque le plus haut point auquel la plante puisse s'élever, mais qu'elle forme le passage à une sphère supérieure, à la sphère animale, et par là à l'unité même de la nature, comme on va le voir ci-dessous fin du § et § suiv.

(1) C'est, comme on sait, une question encore indécise entre les botanistes que celle de la parthénogénie des plantes. On a repris les expériences de Spallanzani sur le chanvre, et de Smith sur la *Cœlebogyne ilicifolia*, et l'on est arrivé à des résultats opposés; c'est-à-dire il

y a des botanistes, A. Broun, par exemple, qui sont arrivés à des résultats qui confirmeraient les expériences des deux premiers ; il y en a d'autres, tels que Karsten, qui sont arrivés à des résultats confirmant la nécessité de la fécondation par le pollen, ou ce qu'on pourrait appeler l'aparthénogénie. Gasparrini, qui s'était d'abord déclaré pour la première doctrine, en reprenant la question et en se livrant à de nouvelles expériences sur le chanvre, est arrivé à une conclusion opposée, conclusion qu'il n'admet pas cependant d'une manière absolue (*Ricerche sulla embriogenia della Canape*). Nous ne pouvons, bien entendu, entrer ici dans les détails d'une question aussi compliquée. Mais nous croyons que les adversaires de la parthénogénie n'ont nullement démontré leur thèse, et nous persistons à croire que la fécondation n'est pas absolument nécessaire à la production de semences parfaites. Et cette indétermination dans la propagation de la plante est conforme à la nature même de la plante, chez laquelle les organes et les fonctions peuvent, en quelque sorte, se remplacer les uns les autres, et n'atteignent point à une véritable spécification, ce qui fait que le végétal peut se reproduire par les voies les plus diverses, et que non-seulement telle plante peut se reproduire avec fécondation, et telle autre sans fécondation, mais que dans la même plante il peut y avoir les deux organes, mâle et femelle, et des semences mûres, sans qu'il y ait cependant fécondation. On objecte contre cette doctrine que s'il en était ainsi, il y aurait des organes superflus et sans objet déterminé. C'est là une application exagérée et irrationnelle du principe de finalité à la plante. C'en est une application exagérée, en ce qu'on part de ce principe que tout dans les choses doit avoir une fonction et une fin déterminées ; ce qui n'est point exact, car il y a dans toutes les sphères de l'existence des propriétés, des parties, des organes qui sont comme un luxe, ou qui du moins n'exercent aucune fonction essentielle, les mamelles dans l'homme, par exemple, ou dans les plantes elles-mêmes certaines parties, qui sont comme des restes d'organes avortés, et qui n'ont d'autre fonction que de représenter une ordonnance ou symétrie numérique et de position par rapport aux organes environnants ; par exemple, dans les *scrofulaires* les petites lames corollines qui remplacent les étamines avortées. C'en est une application irrationnelle, parce qu'on y a surtout en vue ce qui a lieu dans l'organisme animal, et qu'on transporte ainsi la nature de l'organisme animal dans l'organisme végétal. Mais ce qui constitue la vraie finalité d'un être, c'est sa nature, c'est-à-dire son idée spéciale, et c'est cette idée spéciale qui en dé-

plante (1) s'efforce d'atteindre à la différence des sexes, sans pouvoir y parvenir, et sa nature demeure, en général, indifférente à l'égard de cette distinction. Il y a, en outre,

termine aussi les fonctions essentielles. C'est ce qui fait que ce qui est possible et naturel dans la plante ne l'est pas dans l'animal, et, réciproquement, et que, par suite, la finalité de l'une ne saurait pas s'expliquer par la finalité de l'autre. (Cf. plus loin, § 370, *Zus.*) Un exemple viendra éclaircir et compléter ces considérations. La lentille d'eau (*Lemna minor*) est une plante monoïque, et qui produit des graines parfaites. Son organe mâle, anthères et pollen, est aussi parfaitement conformé ; et cependant tous les botanistes sont d'accord sur ce point qu'il n'y a pas de fécondation. Quelle est donc, en ce cas, la fonction générative de l'organe mâle ? Gasparrini, pour échapper à la difficulté, et d'après certaines observations microscopiques qu'il a faites sur cette plante, dit que ce qu'on y a considéré jusqu'ici comme formant l'embryon, n'est pas en réalité un embryon, mais une bulbille qui rentre dans la catégorie des gemmes, et qui n'a pas ainsi besoin d'être fécondée. Nous ne savons jusqu'à quel point les observations ainsi que la conclusion du savant botaniste sont exactes et admissibles ; mais lors même qu'elles le seraient, elles ne lèveraient pas la difficulté ; tout au contraire, elles viendraient confirmer la doctrine de la parthogénie. Car elles prouveraient que dans la plante il peut y avoir non-seulement l'organe mâle, mais les deux organes mâle et femelle, qui ne remplissent aucune fonction, ou même qui remplissent une fonction autre que celle pour laquelle ils sont destinés. Car ici l'organe femelle, au lieu d'engendrer l'embryon, qui est son produit naturel, engendrerait une simple gemme. Nous ferons aussi remarquer que les observations et les travaux de Pringsheim, de Thuret, de Decaisne et d'autres sur la *Mougeotia genuflexa*, sur la vauchérie et d'autres algues confirment également ces considérations. Car elles montrent l'indétermination de la plante dans la génération. Par exemple, les spores de la *Mougeotia* ne sont pas engendrées de la même manière que celle de la vauchérie. Et le zoospore qui, dans cette dernière, paraît jouer le rôle de l'organe mâle, ne saurait se confondre avec l'anthère ou le pollen.

(1) La vitalité de la plante est faible, précisément parce qu'elle n'atteint pas à ce degré de concentration et d'unité qui distingue la vie animale. Cf. plus loin, § 270.

des plantes qui ne cessent pas de se développer et de venir à maturité, lors même qu'on leur brise les anthères et le stigmate, et qu'on vicie ainsi leur nature. Mais elles s'achèvent par elles-mêmes et séparément, montrant par là que la semence n'a pas plus d'importance que le bourgeon. Dans les hermaphrodites, tels que les melons et les courges, les deux organes ne mûrissent pas en même temps, ou ils sont placés de telle façon, et à une telle distance l'un de l'autre qu'ils ne peuvent pas se toucher. Ainsi on ne voit pas comment dans plusieurs fleurs, et surtout dans les *Asclépiadées*, le pollen peut venir se placer sur le pistil (1). Il y des plantes où ce sont les insectes, le vent, etc., qui remplissent cette fonction.

2. Il surgit maintenant une autre question, savoir : là où il y a différence des sexes, et le processus de la génération, comment doit-on se représenter ce processus, puisqu'il n'est pas nécessaire pour la maturation du germe? Et doit-on le considérer comme analogue à celui qui s'accomplit dans l'animal?

a. Le processus de la génération n'est chez la plante qu'un processus formel (1). Ce n'est que dans l'organisme animal qu'il atteint à sa véritable signification. Pendant que dans le processus de la génération de l'animal, le genre, en tant que puissance négative de l'individu,

(1) Cf. Link, *Grundlehren*, p. 219. Il peut y être déposé par les insectes ou par le vent, ainsi qu'il est dit dans la phrase suivante; mais cela ne fait pas qu'il y ait un véritable accouplement, car c'est là surtout le point que Hégel veut mettre en lumière.

(2) C'est-à-dire incomplet, dans lequel la plante n'entre pas tout entière, forme et contenu.

se réalise par la suppression (1) de cet individu, qu'il remplace par un autre. Chez la plante, ce côté positif du processus se trouve déjà contenu dans les deux premiers processus, en ce que le rapport avec le monde extérieur est déjà une reproduction de la plante, et qu'ainsi ce processus se confond avec le processus de la génération. Par conséquent, le rapport des sexes est, à proprement parler, tout aussi bien le processus de la digestion. Car la digestion et la génération sont ici une seule et même chose. La digestion (2) façonne et développe le même individu. Mais dans la plante c'est un autre individu qui devient dans la digestion, comme, par contre, dans la digestion immédiate de la croissance la gemmation équivaut à ce qui a lieu ici. Ce qu'il y a d'essentiel pour la production et la maturation du bourgeon c'est qu'il y ait un point d'arrêt dans la croissance indéfinie. Par là le tout se trouve résumé dans le bourgeon et dans le fruit, et comme dispersé dans plusieurs graines qui sont aptes à exister par elles-mêmes (3). Par conséquent,

(1) *Aufopferung : sacrifice, abdication.* L'individualité animale entre et s'absorbe tout entière dans la génération. L'individu se transfuse tout entier dans un autre individu, par l'intermédiaire du genre qui leur est commun, qui les unit, et qui se réalise en eux, en les unissant. Une telle fusion de deux individus n'est pas possible dans la plante, précisément parce que la plante ne possède pas une véritable individualité.

(2) Dans l'animal.

(3) *Und (das Ganze) zerfällt in viele Körnern, die für sich zu existiren fähig sind : et le tout tombe et se disperse en plusieurs graines qui sont aptes à exister pour soi :* c'est-à-dire que soit qu'on prenne le bourgeon, soit qu'on prenne le fruit, soit qu'on prenne la graine, etc., on aura toujours le tout, la plante entière qui se trouve ainsi dispersée dans ses diverses parties.

le processus de la génération n'a pas d'importance pour la nature de la plante. Car il montre, il est vrai, que la reproduction de l'individu s'accomplit d'une manière médiate, et même en tant que processus entier (1); mais tout cela, c'est-à-dire la différence des sexes, comme la production de la semence, n'est au fond qu'une génération immédiate d'individus (2).

b. Mais que se passe-t-il là où il y a un véritable attouchement? L'anthère s'ouvre, la poussière séminale s'échappe et va toucher le stigmate du pistil. A la suite de cet attouchement le pistil se flétrit, et l'ovaire, ainsi que la semence et son enveloppe, se gonflent. Mais pour que l'individu soit produit, il ne faut que la négation de la croissance. La destinée des parties sexuelles elles-mêmes c'est de rencontrer un point d'arrêt, c'est de nier, de tomber en poussière et de se flétrir. Ce point d'arrêt, cette négation est nécessaire aussi chez l'animal. Chaque sexe nie son individualité et se pose comme identique avec l'autre. Mais ce n'est pas seulement par cette négation qu'est posée l'unité vivante de l'animal; car dans l'animal on a en outre la position affirmative de l'identité des deux individus, qui est médiatisée par cette négation. Et c'est là la vraie fécondation, le vrai germe et l'être engendré

(1) *Ein ganzer Process :* comme *un processus total*, c'est-à-dire comme un processus où sont engagés deux individus de sexe différent et qui, par cela même, est un processus ou une génération médiate, et non immédiate comme la reproduction par bourgeon, etc.

(2) Immédiate relativement à la génération animale, où deux individus véritables se joignent, — se médiatisent, — d'une manière réelle et concrète.

véritable (1). Dans la plante, au contraire, il n'y a que la négation qui est nécessaire, car l'identité affirmative de l'individualité, la graine, l'*idea matrix* est déjà partout en elle, l'identité étant dans sa nature essentielle (2), puisque chacune de ses parties est un individu ; tandis que chez l'animal la négation de l'indépendance des individus est aussi une affirmation en tant que sentiment de l'unité (3).

Chez la plante il n'y a que le seul côté négatif nécessaire de la génération, lequel consiste précisément dans la pulvérisation du pollen (4), qui est suivie de la flétrissure du pistil.

c. Schelver a considéré cette négation comme un empoisonnement du pistil. « Si l'on enlève, dit-il, aux tulipes les anthères, elles ne produisent ni capsules ni semences, et demeurent infécondes. Mais de ce que les anthères sont nécessaires pour que le fruit arrive à sa perfection, et qu'il ne faut point les couper (*ce qui n'est même pas toujours vrai, comme on l'a vu*, p. 173) (5), il

(1) Le texte a seulement : *dieses ist das Befruchtelwerden, der Keim, das Erzeugte :* c'est-à-dire que c'est par ce rapport de deux individus réels, tels qu'ils existent chez l'animal, que l'être organique est réellement fécondé, et qu'il y a un germe véritable, et un être véritablement engendré.

(2) *Sie ist das ursprünglich Identische : elle* (la plante) *est l'être originairement identique.*

(3) *Als Empfindung der Einheit.* Les deux individus en abdiquant leur individualité se sentent comme identiques dans une plus haute unité, dans l'unité du genre, et, réciproquement, le genre se sent comme tel en eux ; ce qui constitue la génération véritable et parfaite.

(4) *Im Zerstauben :* se pulvériser, s'en aller en poussière. On peut dire, en effet, que les anthères, en produisant la poussière séminale, tombent elles-mêmes en poussière, puisqu'elles se fanent et meurent après la fécondation.

(5) Remarque de l'auteur.

ne suit pas qu'elles constituent le sexe fécondant. Il faut dire, il est vrai, que si elles ne sont pas essentielles pour la fructification, elles ne sont pas non plus des parties superflues qu'on puisse enlever ou endommager sans endommager la vie de la plante. Mais on peut aussi nuire à la plante en coupant les pétales et d'autres parties; et cependant nous ne disons pas de celles-ci qu'en les coupant on enlève le sexe fécondant. La poussière séminale ne pourrait-elle pas être une excrétion qui doit nécessairement précéder la maturité du germe? Celui qui voudra examiner impartialement la question trouvera plutôt vraisemblable qu'il y a des plantes dont on pourra faciliter la fructification en leur coupant dans leur climat (1) les étamines, comme il y en a d'autres, et en général, auxquelles cette opération est nuisible. Souvent aussi, en coupant les racines et les branches, en scarifiant l'écorce, en tirant de l'arbre le suc nutritif, etc., on rend fructifère une plante qui ne l'était pas. Spallanzani est allé jusqu'à casser dans des plantes monoïques la fleur mâle, sans que la plante en ait souffert, et il a obtenu de fruits non fécondés des semences mûres, et qui ont germé de nouveau; dans les potirons, par exemple, et dans les melons d'eau (2). » On a constaté la même chose dans les plantes dioïques, dont on a renfermé les fleurs femelles dans des vases de verre (3). Ces cou-

(1) Dans leur climat naturel.

(2) Schelver, *ouv. cit.*, p. 4-7, 14-15.

(3) C'est une des trois expériences de Spallanzani sur le chanvre (Cf. *Fisica animale e vegetabile*, t. III, Venezia, 1782). Cette expérience n'a pas été démentie, à ce que nous sachions, par une expérience contraire. On lui a opposé la probabilité qu'il y eût des fleurs mâles cachées entre les fleurs femelles; mais c'est là un point qu'il

pures dans l'arbre, dans la racine, etc., afin d'obtenir plus de fruits, sont une soustraction de ce qu'il y a de surabondant dans la nutrition, et elles peuvent se comparer à une saignée. On a fait à cet égard des expériences et des contre-expériences qui ont réussi aux uns, et qui n'ont pas réussi aux autres. « Pour que le fruit vienne à maturité, continue Schelver (*Ibid.*, p. 15-17), il faut que la croissance et le bourgeonnement de la plante aient une limite; car si la végétation recommence et se déploie toujours avec une force juvénile, elle ne pourra jamais s'achever, et la maturation et la formation du fruit ne pourront jamais atteindre à leur point de repos. Ce qui explique pourquoi les jeunes plantes et toutes celles qui ont des sucs trop abondants et une trop forte nourriture produisent plus rarement des fruits mûrs. Il arrive même souvent que le fruit, lorsqu'il est déjà en partie formé, se détache ou se change en jets, comme c'est le cas des fruits et des fleurs qu'on appelle perfoliés. Ainsi la poussière séminale agit sur le stigmate comme un poison léthal, qui arrête la croissance. Car le pistil se flétrit toujours aussitôt que le germe commence à se gonfler et à mûrir. Si cette mort n'arrive pas par un retour interne du processus de la végétation (1), le germe ne saurait mûrir sans un secours externe. Et ce secours c'est le pollen qui l'apporte, en ce

faudrait vérifier par de nouvelles expériences, et jusque-là on n'a pas le droit de rejeter l'expérience de Spallanzani.

(1) *Aus innerer Wendung des Vegetations-Processes*. La nodification, la production des gemmes et des bourgeons est comme un point d'arrêt dans la croissance indéfinie de la plante, comme un retour interne de la plante sur elle-même où la plante rentre dans son unité. La signification du terme *interne* est déterminée par ce qui suit.

qu'il est lui-même l'apparition et, pour ainsi dire, l'explosion de ce moment où la pousse atteint à son point culminant, et la croissance est comme brisée et oblitérée. Cette force léthale qui arrête la croissance, c'est surtout l'huile qui est dans le pollen (*la plante se pose, en effet, comme individualité combustible*) (1). Dans toutes les parties de la plante l'huile, la cire, la résine forment l'enduit luisant et qui limite extérieurement la plante (2). Et l'huile n'est-elle pas la limite de la matière végétale, la génération dernière et la plus haute, qui va, pour ainsi dire, au delà de la nature de la plante, en ce qu'elle ressemble à la matière animale, à la graisse? Par son passage dans la substance huileuse périt l'essence de la plante, et c'est là ce qui donne à l'huile le pouvoir d'arrêter l'éclosion exubérante des germes..... Que le pollen puisse aussi féconder d'autres plantes, c'est ce que montrent les plantes hybrides (3). » La fécondation, en tant qu'attouchement

(1) *Erzeugt sich ein verbrennliches Fürsichseyn : s'engendre elle-même* (comme) *un être-pour-soi combustible.* Remarque de Hégel. C'est le feu de la vie (voy. § 336-337), et le feu de la vie qui se concentre dans l'être-pour-soi, dans l'unité de la plante, dans la génération. Mais par là que la génération de la plante est une génération imparfaite, cette unité de la plante est plutôt la possibilité du feu (la combustibilité) que le feu réel et actuel, le feu qui brûle et pénètre toutes les parties de l'organisme et les fond les unes dans les autres. C'est plutôt l'eau et l'huile que le sang et le feu.

(2) *Der äussere begrenzende, glänzende Ueberzug :* c'est-à-dire que partout où ces substances grasses et combustibles se trouvent dans la plante, elles forment comme un enduit extérieur, une surface limitante et luisante.

(3) L'expression *d'autres plantes* veut dire des plantes appartenant à une espèce autre que celle d'où vient le pollen, mais à une espèce très-voisine.

du stigmate par la substance huileuse, n'est, par conséquent, que la négation qui supprime la séparation (1) des parties sexuelles, mais qui ne la supprime pas en tant qu'unité positive (2). Dans les nouveaux cahiers de son journal (3), Schelver montre tout ce qu'il y a d'inexact dans les expériences qu'on a faites à ce sujet.

3. Le résultat de ce processus négatif (4) est la formation du fruit, un bourgeon, qui n'est pas d'une manière immédiate, mais qui est amené par le processus développé, pendant que le bourgeon en général (5) n'est qu'une répétition formelle du tout. Mais l'objet propre du fruit est la production de la semence; c'est en lui, par conséquent, que la plante s'achève et s'enveloppe dans son unité.

a. La semence qui est engendrée dans le fruit est quelque chose de superflu. Comme semence, elle n'a pas plus d'importance que le bourgeon, en tant qu'il n'y a là qu'une nouvelle partie de la plante (6) qui peut être engendrée. Cependant la semence est la plante digérée (7); et

(1) *Das Aussereinander.*

(2) Voyez ci-dessus, 2, *a*; et plus loin § 366 et suivants.

(3) *Zweite Fortsetzung der Kritik der Lehre von den Geschlechtern der Pflanze* (1823).

(4) *Vernichtungs-Processes : processus de destruction :* en ce sens qu'il est comme un point d'arrêt dans la plante, et que les organes de la génération y meurent.

(5) Le texte a simplement *jene*, *celui-là*, ce qui se rapporte au bourgeon proprement dit, celui qui vient d'une manière immédiate, à la différence de l'autre bourgeon, le fruit, qui vient d'une manière médiate.

(6) Le texte a seulement : *ein Neues*, une chose nouvelle, un nouveau produit.

(7) C'est-à-dire que le fruit n'est pas seulement une partie nouvelle qui s'ajoute à la plante comme une autre partie quelconque, ou, pour

la plante montre dans le fruit qu'elle a tiré sa propre nature organique d'elle-même et par elle-même; au lieu que dans plusieurs plantes qui n'ont pas de semence, le genre ne se conserve pas de cette manière, mais le processus de la génération se trouve déjà dans celui de la formation.

b. La semence est semence comme telle, et le péricarpe est son enveloppe — gousse ou fruit, ou boîte ligneuse — où la nature entière de la plante vient se concentrer dans la forme ronde en général. La feuille, partie de la semence, de la notion simple de l'individu, après s'être dispersée dans la ligne et dans la surface, revient sur elle-même aromatisée et pleine de vigueur pour envelopper cette semence. La plante produit (1) dans la semence et le fruit deux essences organiques, qui sont cependant indifférentes l'une à l'égard de l'autre, et qui tombent l'une hors de l'autre. La force qui devra engendrer la semence, le sein qui devra la porter n'est pas le fruit, mais la terre.

c. La maturation des fruits est aussi leur corruption; car on en facilite la maturation en les endommageant. On dit, il est vrai, que là où les insectes transportent la pous-

parler avec plus de précision, une partie identique avec une autre partie de la plante, mais une partie nouvelle ou un produit nouveau où la plante a digéré, et où elle résume tous ses autres moments.

(1) Le texte dit : *a produit* : c'est une expression impropre, en ce sens qu'elle place le temps dans la notion, mais elle marque en même temps les différents moments de la notion, comment, par exemple, la plante est autre dans la feuille et autre dans le fruit, comment, en d'autres termes, la notion parcourt et laisse en quelque sorte derrière elle les différents moments.

sière séminale sur les organes femelles, il ne vient pas de fruits. Mais Schelver montre que la figue mûrit précisément parce qu'elle est endommagée; et il cite (*ouv. cit.*, 20, 21) Jules Pontedera (*Anthologia*, Patavii, 1720, c. XXXVI), sur la caprification. « Comme chez nous, dit ce dernier, dans la plupart des plantes les fruits qui ont été endommagés par quelque cause extérieure tombent après avoir promptement mûri, on est venu au secours des pommiers et d'autres plantes, dont les fruits tombent avant leur maturité, en les couvrant (*induuntur*) de pierres, et en fixant leur racine (*fixa radice*). On empêche ainsi souvent que le fruit ne soit perdu. Pour l'amandier, les paysans obtiennent le même résultat en enfonçant un coin de chêne dans l'arbre. Il y en a d'autres qu'on fore, et où l'on enfonce des tricots (*caulices*) jusqu'à la moelle, ou dont on coupe l'écorce. C'est ce qui me fait croire qu'il existe une espèce particulière de pucerons (*culicum*) qui naissent sur les fleurs du palmier stérile (*c'est-à-dire mâle*). Ces insectes pénètrent dans les embryons du palmier fructifère, le percent et le blessent d'une morsure salutaire (*medico morsu*); de telle façon que tous les fruits restent et mûrissent. » Schelver ajoute (p. 21-24) : « A l'égard du figuier qui est fécondé par le *Cynips Psenes*, et auquel les insectes paraissent devoir d'abord leur célébrité dans cet art, on doit d'autant plus écarter toute pensée d'un transport du pollen que la caprification n'est nécessaire que contre le climat. » La caprification est ainsi appelée parce que l'insecte, qui doit piquer la bonne figue pour qu'elle mûrisse, se trouve sur une autre espèce de figuier sauvage (*caprificus*), qu'on plante à cette fin dans le

voisinage. « Les insectes, dit Jean Bauhin, qui naissent sur le mauvais fruit du figuier sauvage, volant sur les fruits du figuier cultivé (*urbanæ*), et en les ouvrant par une piqûre, en tirent l'humeur superflue et en facilitent et en hâtent la maturation. Pline (XV, 19) dit qu'un sol sec, où les figues bientôt se sèchent et se fendent, produit le même effet que les insectes : que dans les contrées où beaucoup de poussière sèche se porte de la route sur les arbres, et où le suc surabondant est absorbé, la caprification devient inutile. Dans nos pays où l'arbre mâle et l'insecte font défaut, la semence du figuier ne vient pas à maturité, parce que les figues ne mûrissent qu'incomplétement. Mais dire que les figues qui mûrissent dans les climats chauds ne sont qu'un réceptacle mûr qui ne contient aucune semence mûre, c'est avancer une opinion purement gratuite. » Ainsi la chaleur du climat et la nature du sol entrent pour beaucoup dans ce fait. La caprification est un point d'arrêt dans la nature du fruit; et cette action étrangère et léthale concourt à la reproduction de la plante elle-même et l'achève. C'est en piquant le fruit, et nullement en y déposant du pollen que l'insecte l'amène à maturité. Du reste, les fruits piqués tombent en général et mûrissent plus vite (1).

(1) C'est maintenant un fait généralement admis que lors même que le cynips transporterait le pollen du figuier sauvage sur le figuier domestique ou commun (*Ficus carica*), le pollen ne pourrait pénétrer dans les réceptacles fertiles de la plante, et que, par conséquent, il ne saurait contribuer à sa fécondation. Quant à la question de savoir, s'il ne pourrait y avoir une fécondation cachée dans le figuier, c'est ce qui n'est nullement constaté, bien que Gasparini le croie probable (*ouv. cit.*, p. 4). De toute façon, c'est aussi un point généralement admis

« Mais la fleur, continue Schelver (*ouv. cit.*, p. 56, 57, 69), la fécondation et le fruit sommeillent aussi longtemps que la vie inférieure domine. Aussitôt que la fleur se déploie, partout se déploie aussi, et au plus haut degré la nature cachée de la plante. La croissance et la germination sont suspendues; mais, par contre, les teintes et l'odeur suave de la fleur se répandent souvent dans toutes les parties de la plante. Lorsque la fécondation domine, ce qui s'est développé dans la plante meurt, car il est achevé (1). C'est ainsi que toutes ses parties commencent à se flétrir, que les feuilles tombent bientôt après, que l'écorce extérieure se dessèche et se décompose, et que le bois durcit. Lorsqu'enfin c'est la fructification qui domine, la même vitalité se répand partout, la racine pousse des rejetons, l'écorce se remplit d'yeux et de bourgeons, sous l'aisselle des feuilles de nouvelles feuilles commencent à paraître. La fécondation est la fin même de la végétation, c'est un moment de la vie végétative entière qui pénètre dans toutes les parties de la plante, et qui finit par s'épanouir en elle-même et à se manifester sous une forme propre et distincte, n'atteignant cependant ce point que dans les anthères (2). »

que la piqûre du moucheron hâte la maturation et, partant, la mort du fruit.

(1) *Als vollendet*, en tant qu'achevé, arrivé à maturité.

(2) *Für sich selbst durchbrechend, nur die Absonderung seiner Erscheinung in den Antheren erreicht.* Schelver considère les anthères comme le plus haut point de la vie de la plante, probablement parce que dans sa pensée elles représentent, comme dans l'animal, le principe actif de la génération.

§ 349.

Mais ce qui se trouve posé dans la notion (1), c'est que le processus y représente l'individualité qui est rentrée dans son unité, et les parties, qui ne sont d'abord que des individus, comme des moments qui appartiennent eux aussi à la médiation et qui s'absorbent en elle, et, par suite, il y montre l'individualité immédiate et l'extériorité de la vie végétale comme supprimées (2). Ce moment de la détermination négative (3) de la plante constitue le passage au vrai organisme où la formation extérieure coïncide avec la notion (4), de telle sorte que les parties existent essentiellement comme membres d'un seul et même sujet qui, à son tour, les pénétrant, en fait l'unité (5).

(*Zusatz.*) La plante est un organisme subordonné dont

(1) Non-seulement de la plante, mais de la nature en général, dont la plante n'est qu'un moment, et un moment qui se supprime lui-même en arrivant à son plus haut degré de développement, et qui se supprime en appelant un moment supérieur et plus concret.

(2) *Die Unmittelbare Einzelnheit und das Aussereinander des vegetabilischen Lebens als aufgehoben zeigt :* c'est-à-dire que dans le processus de la génération de la plante il se fait une médiation, où les parties de la plante qui n'étaient que des individus immédiats, non-médiatisés, et, par suite, ne formaient qu'un agrégat d'individus extérieurs les uns aux autres (*das Ausseireinander*), s'unissent et s'absorbent l'une dans l'autre. L'expression du texte est : *in ihr* (la médiation) *vorubergehende Momente.* Le terme *vorubergehende* implique la pensée que les moments de la plante passent dans la médiation et y sont absorbés.

(3) Négative, comme négation de la négation.

(4) Ce qui n'a pas lieu dans la plante. Voy. plus haut, § 337, *Zus.*, et § suiv.

(5) C'est l'organisme animal.

la détermination est de s'offrir (1) à un organisme supérieur pour qu'il en fasse sa jouissance (2). De même que dans la plante la lumière est couleur, en tant qu'être pour un autre (3) et que la plante, en tant que forme aérienne (4), est aussi odeur pour un autre, ainsi le fruit, en tant qu'huile éthérée, se concentre dans le sel inflammable du sucre, et devient fluide vineux. Ici la plante se produit comme notion qui a matérialisé le principe lumineux, et transformé en essence ignée la substance aqueuse (5). La plante est bien le mouvement du feu au dedans d'elle-même; la fermentation se produit bien en elle, mais la chaleur qu'elle tire de sa propre nature et qu'elle se donne n'est pas son sang, mais sa destruction. Ce processus plus haut qu'elle en tant que plante, ce processus animal est sa perte (6). Comme les degrés de la vie de la fleur ne constituent qu'un rapport ex-

(1) *Dessen Bestimmung ist sich..... darzubieten :* dont la détermination est de s'offrir, d'être là devant l'animal.

(2) *Von ihm genossen zu werden :* pour que l'animal en jouisse, en use.

(3) *Als Seyn für Anderes.* La lumière en tant que couleur est dans la plante en général, ou dans les parties de la plante autre que la fleur et le fruit *pour un autre*, en ce sens qu'elle n'est pas pour soi, qu'elle n'est pas l'individualité qui est rentrée en elle-même (*mit sich selbst zusammengegangene Individualität*) comme il est dit au commencement du §; ce qui a lieu précisément dans le fruit.

(4) *Als Luftform :* en effet, l'odeur est une forme de l'air dans la plante, c'est l'air en tant que plante odoriférante.

(5) *Das Wassrige zum Feuerwesen gemacht hat.* Voy. § 337.

(6) *Ihr Untergang :* qui signifie à la fois sa perte, sa destruction (*Zerstörung*) comme il est dit dans la phrase précédente, et son passage, c'est-à-dire son passage à une sphère supérieure.

térieur (1), tandis que la vie (2) consiste à se différencier soi-même et être en rapport avec soi-même dans sa différence (3), ce contact, qui a lieu dans la fleur, et par lequel la plante pose son individualité (4) est la mort de la plante ; car on n'y a plus son principe. Cet attouchement amène l'identité de l'individuel et de l'universel. Par là l'individuel est rejeté au second plan (5), non plus d'une manière immédiate, mais par la négation de sa propre nature immédiate (6), ce qui fait qu'il se supprime en s'absorbant dans le genre, qui maintenant arrive

(1) Par là que la fleur constitue l'unité, ou la fin de la plante, on peut dire que les différents moments du développement et de la vie de la plante sont comme autant de moments ou degrés de la vie de la fleur.

(2) La vie véritable et parfaite, telle qu'elle existe dans l'animal.

(3) Le texte a seulement : *sich als unterschieden zu sich selbst zu verhalten :* elle (la vie) consiste *à être en rapport avec soi-même en tant que différent ;* ce qui n'a pas lieu dans la plante où il n'y a, comme on l'a vu, ni véritable différenciation ni véritable retour sur soi.

(4) Le texte dit : *fur sich wird : devient pour soi.*

(5) *Herabgesetzt.*

(6) La plante est un agrégat d'individus, où il n'y a pas de véritable médiation qui pénètre toutes les parties de l'organisme et en fasse l'unité. Les parties de la plante sont donc des individus et des individus immédiats. Or, en passant de la plante à l'animal, cette individualité disparaît, ou elle devient un moment subordonné (ce qu'exprimer le terme *herabgesetzt*) et elle devient un moment subordonné *en s'absorbant dans le genre qui maintenant arrive dans l'individuel à l'existence;* c'est-à-dire qui arrive à l'existence non dans l'individu tel qu'il est dans la plante, mais dans l'individu tel qu'il est dans l'animal. Et, en effet, par là que la plante ne peut atteindre, même dans le rapport des sexes, à l'universel, à une véritable unité, le genre y demeure comme une possibilité qui n'existe, ne se réalise pas dans la plante, ou qui du moins ne s'y réalise qu'imparfaitement. Cf. § 367, et suiv.

en lui à l'existence (1). C'est ainsi que nous nous trouvons avoir atteint à la notion plus haute de l'organisme animal.

(1) Quel est le rapport de la plante et de l'animal ? Et comment se fait ce passage de la première au dernier ? Et pourquoi la nature ne s'arrête-t-elle pas à la plante, mais, après avoir posé la plante, la nie-t-elle, et s'élève-t-elle à une sphère plus haute et plus concrète ? 1° Et d'abord il est clair que si la nature va au delà de la plante c'est que la plante ne saurait réaliser son unité concrète et absolue. Cela fait que l'idée après avoir posé et développé la plante l'abandonne, si l'on peut ainsi dire, et la laisse derrière elle, comme elle a successivement laissé derrière elle les autres sphères de la nature. Cependant ce passage de la plante à l'animal, ou, ce qui revient au même, cette négation de la plante par l'animal contient, comme toute négation, la détermination niée, mais en tant que détermination subordonnée, car c'est là le véritable rapport, le rapport dialectique et systématique. 2° Un autre point qu'il faut également admettre c'est que ce passage de la plante à l'animal ne saurait être qu'un passage d'essence à essence, d'idée à idée. L'idée de la plante après s'être développée dans sa sphère propre passe dans l'idée de l'animal. Or ce passage implique que la plante porte en elle la possibilité et, pour ainsi dire, le pressentiment de l'animal, et que c'est ce pressentiment qui en se réalisant, ou cette possibilité qui en passant à l'acte amène la négation, ou, comme dit le texte, la mort et la destruction de la plante. Car c'est là ce qui fait la limitation d'une sphère, et la suppression de la limite par la position d'une autre sphère. Une sphère n'est pas limitée, parce qu'elle est absolument étrangère à la sphère qui la limite, mais, au contraire, elle est limitée parce qu'elle contient virtuellement (est en soi) cette dernière, sans cependant pouvoir la réaliser, en porter, si l'on peut ainsi dire, la réalité. Or cette possibilité dont on découvre les traces dans tous les moments de la plante devient surtout visible, et atteint à son plus haut degré, et comme à la limite qui la sépare de l'acte, dans la fleur. Car ici on a l'unité concrète de la plante, et dans cette forme qui constitue le point culminant de la nature, la génération. Voilà pourquoi c'est surtout dans la fleur et le fruit que paraissent les substances huileuses et ignées, celles qui sont comme contiguës à la substance animale. C'est l'animalité qui touche la plante, c'est le feu de la vie animale qui enflamme l'eau de

CHAPITRE III.

ORGANISME ANIMAL.

§ 350.

L'individualité organique existe comme sujet, lorsque (1) les éléments extérieurs de la figure se sont idéalisés dans les membres (2), et que l'organisme dans son

la vie végétale. Mais cette animalité et ce feu ne font qu'éveiller dans la plante un effort, une aspiration dont l'objet est en dehors de la nature de la plante, et que celle-ci ne saurait atteindre. La génération montre à la fois cet effort et cette impuissance. Car elle montre, d'un côté, que la plante aspire à l'unité de la nature en faisant que le genre (le principe de la génération) existe comme genre ; mais elle montre, de l'autre, qu'il n'y a là qu'un effort qui n'atteint pas son but, par cela même que le genre n'y arrive pas à l'existence. C'est que l'imperfection essentielle de la plante se retrouve dans la génération. Car la plante n'est qu'une unité extérieure et superficielle, un agrégat d'individus auquel l'unité interne et substantielle fait défaut, ce qui fait qu'elle ne saurait réaliser le genre, l'universel. D'où il suit aussi que non-seulement la génération y est superflue, puisque la plante se multiplie et se reproduit en croissant, mais que tout en s'efforçant d'aller au delà de la simple croissance, elle n'atteint qu'à un rapport, à une unité extérieure et superficielle

(1) *Zusatz* à la première et à la seconde édition : *ihre Einzelnheit als concreter Moment der Allgemeinheit ist : son individualité est en tant que* (ou comme) *moment concret de la généralité ;* et cela parce que l'individuel et le général se compénétrent dans l'animal.

(2) *Die eigene Aeusserlichkeit der Gestalt zu Gliedern idealisirt ist : l'extériorité propre de la figure s'est idéalisée dans les membres.* Le terme *zu* ne peut se traduire littéralement, car il faudrait traduire : *s'est idéalisée en membres :* ce qui veut dire qu'ici on n'a plus une figure composée de parties extérieures les unes aux autres, comme dans la plante, mais une figure qui a des membres dans lesquels elle s'est idéalisée. Car dans l'animal on a l'idée véritable, l'idée en tant qu'idée (dans les limites de la nature), où l'externe et l'interne, le

processus extérieur conserve son unité individuelle (1). C'est là la nature animale, qui au milieu de la réalité extérieure de son individualité immédiate, ne cesse pas de garder son identité et sa forme réfléchie, et se pose comme universalité objective. (2).

(*Zusatz.*) Dans l'animal la lumière s'est retrouvée elle-même, car dans l'animal cesse le rapport de deux termes différents (3). L'animal est l'être qui existe pour lui-même (4). C'est l'unité réalisée (5) des différences, unité qui les pénètre toutes deux. Dans son effort pour atteindre à cette unité, la plante n'arrive qu'à deux individus indé-

sujet et l'objet, l'individuel et le général, la notion et sa réalité sont une seule et même chose. Cf. § 357.

(1) *Die selbstische Einheit.* La première et la seconde édition ont : *die selbstische Sonne inwendig behält : garde intérieurement son soleil individuel.* L'idée est le soleil de l'animal dont elle éclaire, c'est-à-dire rend vivantes les parties.

(2) Le texte a : *welche in der Wirklichkeit und Aeusserlichkeit der unmittelbaren Einzelnheit ebenso dagegen in sich reflectirtes Selbst der Einzelnheit, in sich seyende subjective Allgemeinheit ist :* littéralement : *qui* (la nature animale) *dans la réalité et l'extériorité de l'individualité immédiate est au contraire tout aussi bien l'identité de l'individualité qui s'est réfléchie sur elle-même,* (c'est-à-dire) *l'universalité subjective qui est en elle-même.* Ce passage s'entend déjà par tout ce qui précède, et il s'entendra mieux par ce qui suit. Cf. aussi *Logique*, § 163.

(3) Le texte a : *das Thier hemmt seine Beziehung auf Anderes : l'animal arrête son rapport avec autre chose* (que lui-même) ; car tout se trouve *animalisé* dans l'animal, tout se trouve transformé et ramené à l'unité de la nature animale. Et ainsi la lumière n'éclaire plus dans l'animal un objet autre qu'elle-même, mais elle s'éclaire elle-même.

(4) *Das Selbst, das fur das Selbst ist : le même qui est pour le même.* Cf. § 344, et plus loin § 351, p. 200.

(5) *Existirende*, qui est arrivée à l'existence, qui n'est plus une possibilité, comme dans la plante.

pendants, la plante et le bourgeon, qui n'existent pas dans leur idéalité (1). Ces deux termes posés dans un seul et même terme constituent l'animal. L'organisme animal est, par conséquent, ce dédoublement du sujet (2) qui n'existe plus dans un état de différenciation, comme dans la plante, mais qui existe de façon à ce qu'il n'y ait que l'unité de ce dédoublement qui parvienne à l'existence (3). C'est ainsi que dans l'animal existe la vraie unité subjective, l'âme simple, cette infinité de la forme en elle-même qui se partage et se déploie dans l'existence extérieure du corps (4); lequel est, à son tour, en rapport avec une nature inorganique, avec un monde extérieur. Mais la subjectivité animale consiste à se conserver elle-même, et à demeurer en elle-même comme principe général (5) dans son existence corporelle et dans son contact avec le monde extérieur. Ainsi la vie animale, en tant qu'elle forme le

(1) *Als ideell : en tant qu'idéaux*, c'est-à-dire dans l'unité de l'idée, ou de leur idée.

(2) *Diese Verdoppelung der Subjectivität.*

(3) C'est-à-dire que l'unité subjective, la subjectivité de la plante se dédouble, se scinde, se différencie et ne parvient pas à effacer la différence, tandis que dans l'animal il y a bien dédoublement, mais un dédoublement qui ne parvient jamais à l'existence, c'est-à-dire qui est sans cesse effacé et ramené à l'unité du sujet.

(4) C'est-à-dire que bien qu'elle (la forme) se partage dans l'existence extérieure du corps (le texte a : *in die Aeusserlichkeit des Leibes ausgelegt ist : est distribuée dans l'extériorité du corps*), elle est en elle-même infinie, et elle est infinie précisément parce qu'elle nie cette extériorité dans son unité.

(5) *Als das Allgemeine :* comme chose générale, ou dans sa généralité : c'est-à-dire que dans toutes ses déterminations et dans tous ses rapports avec le corps et le monde extérieur elle garde sa nature générale et son unité.

point culminant de la nature, est l'absolu idéalisme, et elle implique que la déterminabilité de son corps (1) vienne complétement se fondre dans son unité ; elle implique que cet être immédiat soit incorporé au sujet, et qu'il soit comme tel dans ce dernier (2).

Par là la pesanteur se trouve ici d'abord réellement vaincue. Le centre est devenu un centre achevé, un centre qui a lui-même pour objet, et qui existe pour la première fois véritablement pour soi (3). Dans le système solaire, nous avons le soleil et des corps (4) qui sont indépendants,

(1) *Die Bestimmtheit seiner Leiblichkeit : la déterminabilité de sa corporalité.*

(2) *Diess Unmittelbare dem Subjectiven einverzuleiben und einverleibt zu haben : elle* (la vie animale) *consiste à incorporer cet être immédiat dans l'être subjectif, et à l'avoir* (comme) *incorporé.* Par là que l'animal forme l'unité de la nature, les autres sphères de la nature constituent la déterminabilité de la vie animale, c'est-à-dire l'ensemble des possibilités, ou des déterminations à l'état de possibilités que la vie animale réalise en se posant et en se développant, et qu'elle réalise en les incorporant au sujet vivant, et en les rendant ainsi vivantes elles-mêmes. Ces possibilités constituent des éléments immédiats que l'animal médiatise, en s'en emparant et en les fondant dans son unité. Le terme *einverleiben* signifie ici incorporer et revêtir d'un corps, car l'animal s'incorpore ces éléments en les revêtant en même temps d'un corps, ou, si l'on veut, en les organisant.

(3) *Fur sich seyendes Centrum ist :* c'est-à-dire que dans l'animal le tout et les parties, le centre et la circonférence, ou les corps dont il est le centre se compénétrent, et ne font plus qu'un, tandis que dans le système solaire, ou dans toute autre sphère de la nature, le centre est *fur Anderes*, pour autre chose, laquelle lui demeure extérieure. Voilà aussi pourquoi le centre est ici achevé, ou rempli, *erfülltes*, comme dit le texte avec une expression plus compréhensive et plus exacte. Il est rempli parce qu'il s'est approprié l'objet dont il est le centre, et qu'il est dans l'objet, comme l'objet est dans lui.

(4) *Glieder, membres.*

et qui sont bien en rapport suivant le temps et l'espace, mais qui ne le sont pas suivant leur nature physique (1). Et si l'animal est lui aussi un soleil, c'est un soleil auquel les étoiles (2) sont liées suivant leur nature physique, et auquel elles sont revenues, de façon à ne former qu'une seule et même individualité. L'animal est l'idée qui est parvenue à l'existence, en ce que les membres ne sont que des moments de la forme, qu'ils nient sans cesse leur propre indépendance, et qu'ils se fondent dans cette unité, qui est la réalité de la notion, et pour la notion. Un doigt coupé n'est plus un doigt, mais une matière qui va se dissoudre dans le processus chimique. L'unité qu'on a ici est l'unité qui est en soi dans l'animal (3), et cette unité en soi est l'âme, la notion qui se trouve dans le corps, en tant que le corps constitue ce processus idéalisateur. L'existence extérieure de l'espace n'a pas de réalité pour l'âme, qui est simple et plus immatérielle qu'un point (4). On a cherché l'âme dans le corps de toutes les manières. Mais c'est là une contradiction. Il y a bien des millions de points où l'âme est présente ; mais elle n'est pas pour cela dans un point, car l'extériorité de l'espace n'a pas de vérité pour elle (5). C'est ce point de la subjectivité qu'il faut saisir et ne pas perdre de vue; les autres

(1) *Physikalisches;* terme qu'il faut entendre dans le sens déterminé dans la seconde partie de la *Philosophie de la nature.*

(2) *Gestirne*, étoiles, astres en général.

(3) L'animal en tant qu'animal, et, par suite, la nature n'atteint qu'à l'unité *en soi*, à l'unité immédiate et virtuelle, parce que l'unité *pour soi*, l'unité médiate, concrète et absolue n'existe que dans l'esprit.

(4) Le texte : *feiner als ein Punkt : plus subtile qu'un point.*

(5) C'est-à-dire que l'espace et ses rapports extérieurs (*das Ausser-einander*) ne sont plus applicables à l'âme.

ne sont que des prédicats de la vie (1). Toutefois cette subjectivité n'est pas encore pour elle-même, elle n'est pas la subjectivité pure universelle. Elle ne se pense pas ; elle se sent seulement, et elle n'a qu'une simple aperception d'elle-même. En d'autres termes, pendant que, d'un côté, elle n'existe que dans l'individuel, elle se réfléchit, de l'autre, sur elle-même (2), elle est ramenée à une déterminabilité simple et se trouve posée dans son idéalité. Elle est ainsi son propre objet dans un état déterminé, particulier, mais seulement dans cet état, et elle nie en même temps cette déterminabilité, sans cependant aller au-delà. C'est comme l'homme sensible chez lequel peuvent s'agiter tous les désirs (3), mais qui ne peut s'élever au-dessus d'eux, et se saisir par la pensée comme être universel (4).

(1) L'âme existe dans l'animal surtout comme sujet, ou subjectivement, non parce qu'il n'y a pas en elle des moments, ou déterminations objectives, mais parce que ce n'est que l'esprit qui peut véritablement s'objectiver en entendant (science) et en façonnant (art) l'objet tout à la fois. L'animal se borne à sentir l'objet ; ce qui constitue plutôt une faculté, ou un état subjectif. Voilà pourquoi Hégel dit que dans l'animal il faut surtout s'attacher à saisir ce point, ce centre de la subjectivité, centre qui pénètre dans toutes les parties de l'organisme, et vis-à-vis duquel ces parties ne sont que des modes ou des prédicats.

(2) Ce qui constitue un état autre que celui de simple individu ; c'est-à-dire l'individuel, en se réfléchissant sur lui-même, se pose comme universel.

(3) *Begierde :* désirs, instincts, aspirations de l'âme.

(4) C'est là, en effet, la limite de l'être sensible. L'être sensible sent l'objet, et pendant que, d'un côté, il se détermine dans ce sentiment, ou dans ce sentir, s'il nous est permis d'ainsi nous exprimer, il nie, de l'autre, cette détermination, sans pouvoir aller au delà, c'est-à-dire sans pouvoir se saisir lui-même ni saisir son objet dans et par l'idée, et dans l'unité de leur idée.

§ 351.

L'animal se meut librement (1), parce qu'à l'égal de la lumière (2), de l'idéalité qui s'est affranchie de la pesanteur, son existence subjective n'est plus soumise aux conditions de l'espace (3), et qu'en s'élevant au-dessus de la réalité extérieure, il peut déterminer lui-même son lieu. De là vient aussi qu'il possède la voix, car c'est une idéalité réelle, une âme qui domine l'idéalité abstraite du temps et de l'espace, et manifeste ses mouvements spontanés sous forme d'oscillation interne librement produite (4). Il possède la chaleur animale, en tant que dissolution constante de la cohésion et des diverses parties de l'organisme, sans que sa figure en soit altérée (5). En outre, sa nutrition se fait par une intus-susception interrompue, en tant qu'il s'individualise dans son rapport avec une nature individuelle inorganique (6). Mais il possède surtout la sensi-

(1) Le texte a : *hat Zufällige Selbstbewegung : possède le mouvement de lui-même contingent.*

(2) *Zusatz* à la première et la seconde édition : *et du feu.*

(3) Le texte dit : *eine freie Zeit : est un temps libre*, c'est-à-dire l'animal est comme le temps qui ne serait plus soumis aux conditions de l'espace. Cf. plus haut § 344. *Zus.* a.

(4) *Als ein freies Erzittern in sich selbst*

(5) Le texte a : *Als fortdauernden Auflösungs Process der Cohäsion und des selbständigen Bestehens der Theile in der fortdauernden Erhaltung der Gestalt : en tant que processus constant de dissolution de la cohésion et de la subsistance (du subsister) independante des parties dans la conservation permanente de la figure ;* c'est-à-dire dans la figure qui malgré cette dissolution constante des parties ne cesse pas de subsister, ou qui, pour mieux dire, subsiste dans et par cette dissolution.

(6) *Als sich individualisirendes Verhalten zu einer individuellen unorganischen Natur : en tant que rapport* (un se mettre en rapport) *individualise avec une nature individuelle inorganique.* Voy. ci-dessous, *Zus.* d.

bilité (1) en tant qu'individualité qui dans sa déterminabilité demeure en elle-même et se conserve comme individualité simple et universelle (2). C'est l'idéalité réalisée de l'être déterminé (3).

(*Zusatz*). A cette détermination que chez l'animal le même est pour le même (4) se lie l'autre détermination, l'élément complétement universel de la subjectivité, la sensibilité (5), cette *differentia specifica*, ce caractère distinctif absolu de l'animal. L'individu y existe idéalement; il n'y est pas dispersé et comme plongé dans la matière, mais, pendant qu'il est par sa présence et par son activité dans la matière, il se retrouve et il se sent lui-même en lui-même (6). Cette idéalité qui constitue la sensibilité constitue aussi dans la nature la plus haute sphère de l'existence, parce que tout s'y concentre et s'y compénètre. La joie, la douleur etc., ont eux aussi, il est vrai, une existence corporelle (7), mais cette existence diffère de ce

(1) *Gefühl.*

(2) *Als die in der Bestimmtheit sich unmittelbar allgemeine, einfach bei sich bleibende und erhaltende Individualität : en tant qu'individualité qui dans sa déterminabilité* (en étant déterminée) *demeure d'une manière simple en elle-même* (ne se sépare pas d'elle-même et de l'unité de sa nature) *et se conserve comme immédiatement universelle* (efface immédiatement toute déterminabilité).

(3) *Die existirende Idealität der Bestimmtseyns.*

(4) § précéd., p. 193, et ci-dessous.

(5) *Empfindung*. Ainsi *Gefühl* et *Empfindung* sont pris ici dans le même sens.

(6) *Sich in sich selbst findet.* C'est en quelque sorte la définition à la fois nominale et réelle de *Empfindung*.

(7) *Bilden sich zwar auch köperlich aus : se forment aussi, il est vrai, corporellement :* c'est-à-dire qu'il y a en eux une détermination matérielle et corporelle, et qu'à ce titre ils ne sont que des moments distincts, séparés, et placés, en quelque sorte, hors de l'unité de l'être vivant.

qu'ils sont en tant que sensibilité, c'est-à-dire, en tant qu'ils sont ramenés à l'existence simple et pour soi. En voyant, en entendant, etc., je demeure en moi-même et dans la simplicité de mon être, et il n'y a là qu'une seule et même forme de cette transparence et de cette clarté sans mélange qui pénètrent ma nature (1). Ce point indivisible, qui, bien qu'infiniment déterminable, garde intacte sa simplicité, par là qu'il est à lui-même son propre objet, est le moi en tant que moi=moi, en tant que sentiment de soi (2). C'est parce qu'il sent que l'animal

(1) *Es ist nur eine Form meiner reinen Durchsichtigkeit und Klarheit in mir selbst : c'est* (le voir, l'étendre) *seulement une forme une de ma transparence et de ma clarté pure en moi-même.* La sensibilité est cette forme une et indivisible qui, en pénétrant toutes les parties de l'organisme, rend celui-ci transparent, apte à s'approprier et à réfléchir indistinctement toute détermination.

(2) *Das Subject als Selbst-selbst als Selbstgefühl.* Nous avons rendu *Selbst-selbst* par moi=moi, parce que cette dernière expression est devenue en quelque sorte familière dans la science. Mais elle ne rend pas exactement la pensée du texte. Ici on n'a pas encore de moi proprement dit, mais le moment le plus immédiat de la vie animale, et c'est cette forme générale et indéterminée de l'animalité que Hégel veut définir. Littéralement l'expression est intraduisible, car on ne pourrait pas même la traduire par *en tant que même=même*, mais il faudrait dire *en tant que même-même*. L'expression est cependant très-exacte, et sa signification se trouve très-clairement expliquée par le contexte. Ce que Hégel a voulu dire c'est qu'ici on a deux termes identiques, en ce sens que l'un des deux termes n'est plus extérieur à l'autre comme dans la sphère chimique, et même dans la plante. Et ainsi le même n'est pas autre que lui-même dans l'autre, mais il est lui-même l'autre, et dans l'autre. Et réciproquement, l'autre n'est pas autre que lui-même dans le même, mais il est, lui aussi, lui-même le même et dans le même. Et c'est là le sentiment de soi. Car en sentant on ne sent pas *l'autre*, mais on se sent soi-même. Et réciproquement, l'autre (qui est senti) se sent lui-même en étant senti.

est dans un rapport théorétique avec les choses (1), tandis que la plante est dans un état d'indifférence à leur égard, ou qu'elle n'est liée avec elles que par un rapport pratique ; et, dans ce dernier cas, elle ne les laisse pas subsister, mais elle se les assimile. L'animal aussi se comporte, il est vrai, comme la plante à l'égard de l'objet extérieur car il en use avec lui, comme avec un être idéal (2); mais, d'un autre côté, pendant qu'il soutient des rapports avec lui, et qu'il n'est pas dans un état d'indifférence à son égard, il le laisse cependant librement exister. C'est un rapport qui n'est pas accompagné de désir (3). L'animal, en tant qu'être sentant, lorsqu'il éprouve l'action d'un objet externe, trouve en lui-même sa satisfaction, et c'est sur cette satisfaction qu'est fondé le rapport théorétique. L'être qui agit d'une manière pratique à l'égard d'un autre n'est pas satisfait de lui-même par là que ce dernier se trouve posé en lui ; ce qui fait qu'il doit réagir sur la modification qu'il a subie, qu'il doit la supprimer et se l'approprier ; car elle portait une perturbation dans sa nature. L'animal, au contraire, trouve en lui-même sa satis-

(1) Sur les rapports théurétique et pratique, voy. plus haut § 316, et plus loin § 357, a. et suiv.

(2) *Als zu einem Ideellen.* Le terme *ideellen* est ici employé dans le sens spécial que nous avons plusieurs fois rencontré, savoir, de moment de l'idée qu'on a déjà traversé, et qui se trouve comme moment subordonné dans une détermination supérieure. C'est en ce sens que la nature inorganique et la plante elle-même constituent des moments idéaux vis-à-vis de l'animal, c'est-à-dire des moments subordonnés qui sont contenus dans l'animal, ce qui amène des rapports pratiques entre l'animal et ces êtres. Car l'animal ne saurait s'assimiler et détruire ces êtres qu'autant qu'il les contient.

(3) *Begierdlose :* sans désir, sans le désir de s'assimiler l'objet.

faction, pendant qu'il est en rapport avec un autre que lui-même, parce qu'il peut porter (1) les modifications produites en lui par ce dernier, quoiqu'il le pose en même temps comme un être idéal. — Les autres déterminations de l'animal sont des conséquences (2) de la sensibilité.

α) En tant qu'être sensible l'animal est pesant, et demeure lié au centre. Mais l'individualité du lieu s'est affranchie de la pesanteur, et l'animal n'est pas attaché à telle détermination de la pesanteur(3). La pesanteur, bien qu'elle soit la détermination générale de la matière, détermine aussi le lieu particulier. Le rapport mécanique consiste précisément en ceci, que pendant qu'un corps occupe un espace, il n'a, dans ce même espace, sa détermination que dans un autre corps (4). L'animal, au contraire, en tant qu'individualité qui est en rapport avec elle-même, ne voit pas son lieu individuel déterminé par un autre que lui-même, et par là qu'il est revenu sur lui-même il est dans un état d'indifférence vis-à-vis de la

(1) *Ertragen :* et il peut porter ces modifications précisément parce qu'il est doué de sensibilité, cette première forme de l'idée en tant qu'idée, ou de l'unité absolue, où l'animal retrouve en lui-même la nature, ou, si l'on veut, la nature se retrouve elle-même dans son unité; ce qui fait que l'animal peut être satisfait de ce sentir, c'est-à-dire de cette aperception de la nature, sans éprouver le désir de s'emparer pratiquement de l'objet, et de se l'assimiler.

(2) C'est ce que plus haut (§ précéd.) il a appelé les prédicats de la vie.

(3) *An das Diese der Schwere* : littéralement : *à ce tel de la pesanteur*; c'est-à-dire à tel ou tel lieu déterminé par la pesanteur.

(4) Le texte a : *in einem Aeussern :* dans une chose extérieure; c'est-à-dire dans un corps placé dans un autre point de l'espace que le sien.

nature inorganique, et il se meut librement dans le temps et dans l'espace en général.

Par conséquent, l'animal n'individualise pas le lieu par suite d'une détermination extérieure, mais par sa vertu propre, ce qui fait qu'il se pose lui-même son lieu. Chez tous les autres êtres cette individuation est invariable (1), parce qu'il n'en est aucun qui soit pour soi. L'animal, lui aussi, ne s'affranchit pas, il est vrai, de la détermination générale qui s'attache à l'individualité du lieu ; mais ce lieu individuel c'est lui-même qui le fixe. C'est aussi pour cette raison que la subjectivité de l'animal non-seulement se distingue de la nature extérieure, mais qu'elle se distingue elle-même de cette nature. Et elle est de la plus haute importance que cette faculté distinctive de se poser soi-même comme négation des différents lieux (2). La sphère entière de la physique (3) n'est que la forme qui se développe en se différenciant de la pesanteur, mais elle ne peut s'affranchir de la pesanteur et atteindre vis-à-vis de cette dernière à cette liberté et à ce retour sur soi qui appartiennent en propre à l'animal. L'individualité physique elle-même (4) ne saurait s'affranchir de la pesanteur, parce que son processus implique, lui aussi, les déterminations du lieu et de la pesanteur.

(1) *Fest :* fixe, invariable, renfermée dans un espace déterminé, limité.

(2) Le texte a : *das Sich-Setzen als die reine Negativität dieses Orts, und dieses Orts*, etc. : *le se poser soi-même comme pure négativité de tel lieu, de tel* (autre) *lieu et ainsi de suite.*

(3) *Die ganze Physik : la physique entière*, c'est-à-dire la deuxième partie de la philosophie de la nature.

(4) Voy. § 323.

β) La voix est un haut privilége de l'animal, privilége qui peut paraître merveilleux. C'est la manifestation de la sensibilité, du sentiment de soi. L'animal exprime qu'il est en lui-même ; et cette expression est la voix. Il n'y a que l'être sentant qui peut manifester qu'il sent (1). L'oiseau dans les airs et d'autres animaux font entendre leur voix qui exprime la douleur, les besoins, la faim, la satiété, le plaisir, la joie, l'amour. Le cheval fait entendre ses hennissements en allant au combat, les insectes bourdonnent, le chat file lorsqu'il est content. Mais le chant de l'oiseau est une manifestation interne de lui-même (2) qui constitue une espèce de la voix plus élevée ; et si la voix atteint à ce degré dans l'oiseau, c'est qu'elle appartient à l'animal en général, et qu'elle peut ainsi se particulariser et se différencier dans l'oiseau (3). Car, pendant que les poissons vivent muets dans l'eau, les oiseaux se jouent librement dans les airs, comme dans leur élément, et affranchis de la pesanteur de la terre ils remplissent l'air d'eux-mêmes et manifestent leur subjectif dans un élément particulier (4).

(1) C'est-à-dire que la manifestation de la sensibilité, ainsi que les formes, ou modes corporels de cette manifestation, et la sensibilité sont inséparables, en ce sens que les premières n'existent que là où existe cette dernière, et comme conséquences de cette dernière.

(2) *Das theoretische Sich-Ergehen des Vogels :* la manifestation, l'épanchement théorétique de soi-même de l'oiseau.

(3) Le texte dit : *und dass es so weit beim Vogel kommt, ist schon ein besonderes dagegen, dass die Thiere uberhaupt Stimme haben : et que la chose* (la voix) *aille si loin dans l'oiseau c'est déjà une détermination particulière contre* (à l'égard de celle) *que les animaux en général ont la voix.* Voy. note suivante.

(4) C'est-à-dire, en rapprochant cette phrase de la précédente, que la voix est une faculté de l'animal en général, mais que de même que

Les métaux possèdent le son, mais pas encore la voix. La voix est l'être mécanique qui s'est spiritualisé, et qui se manifeste lui-même comme son. L'être inorganique ne manifeste sa déterminabilité spécifique que lorsqu'il est frappé. L'animal, par contre, retentit de lui-même. Par cette vibration interne, et en ne faisant que vibrer l'air, le sujet se révèle comme être animé (1). Cette subjectivité pour soi est, dans son état complétement abstrait (2), le processus pur du temps, qui, dans le corps concret, est, en tant que temps qui se réalise, la vibration et le son (3). Le son est un attribut de l'animal, par là que c'est l'activité elle-même de l'animal qui fait vibrer l'organisme. Mais cela ne produit aucun changement extérieur dans l'animal (4); ce qu'il y produit c'est un simple mouvement, et un mouvement qui n'est que la pure vibration abstraite accompagnée d'un simple changement de lieu (5), changement qui est immédiatement supprimé. C'est la négation de la pesanteur spécifique et de la cohésion, lesquelles sont, en même temps, rétablies. La voix est ce qui tient de plus

cette faculté peut se particulariser en allant très-loin dans un sens chez les oiseaux, ainsi elle peut se particulariser en allant dans le sens opposé, et jusqu'au point de disparaître, comme cela a lieu chez les poissons, par exemple.

(1) *Das Subjective giebt als diess Seelenhafte kund : l'être subjectif se montre, se manifeste, comme (constituant) cette chose douée d'animalité.* Animalisé est le mot qui rend le mieux *Seelenhafte.*

(2) *Ganz abstract : tout à fait abstraite* (la subjectivité), c'est-à-dire considérée indépendamment des autres déterminations qui viennent s'y ajouter ultérieurement, l'imagination, par exemple, ou le langage.

(3) Voy. § 300 et suiv.

(4) Le texte dit : *mais par là rien n'est extérieurement changé.*

(5) Du corps vibrant, de l'organe qui émet la voix.

près à la pensée (1), car en elle la pure subjectivité s'objective (2), non comme réalité particulière, en tant qu'état ou sensation, mais dans les éléments abstraits du temps et de l'espace (3).

(1) Ce qui est vrai surtout du langage. Mais Hégel considère ici la voix et la pensée dans leur forme la plus abstraite. Ainsi si l'animal pense, et dans la mesure et sous la forme où il pense, on peut dire que sa voix est en lui ce qui approche le plus de sa pensée.

(2) *Denn hier wird die reine Subjectivität gegenständlich : car ici* (dans la voix) *la subjectivité pure devient objective.*

(3) Ces considérations se rattachent, comme on peut le voir, à la théorie du son, théorie qu'il faut avoir présente pour les bien entendre. Dans la voix on a de nouveau le son, mais le son organique et animal, on, si l'on veut, le son organisé et animalisé, en d'autres termes, on a de nouveau le son mécanique, mais transformé par l'organisme animal. Le son est comme le premier cri de l'idéal (§ 300, p. 501), c'est comme le premier effort du corps mécanique pour se dissoudre dans l'unité de son idée. Maintenant, ce qui n'était qu'une possibilité dans le son mécanique se trouve accompli dans l'animal. Car d'abord ici le son n'est plus extérieur au corps vibrant, en ce sens que celui-ci n'a pas besoin pour vibrer d'une excitation externe, mais qu'il vibre librement et par sa vertu propre. Ensuite le son n'est plus dans la voix un phénomène limité, une réalité particulière, comme dit le texte, un état, ou une sensation (*eine besondere Wircklichkeit, ein Zustand oder eine Empfindung*) mais il est le son mécanique spiritualisé (*geistig gewordene Mechanismus*) en ce qu'il est le produit, l'image et l'objectivation de la pensée, c'est-à-dire de l'être dans lequel se sont fondus et unifiés tous les moments, toutes les *réalités particulières* de la nature, et où le son est comme la répercussion externe de cette unité. C'est là aussi le sens de ces paroles, que dans la voix *la pure subjectivité s'objective dans les éléments abstraits du temps et de l'espace ;* car Hégel ne veut pas dire par là que, dans la voix, il n'y a que ces éléments abstraits, le temps et l'espace ; ce qu'il veut dire c'est que ce son animalisé, on, ce qui revient au même, cette objectivation de l'âme dans la voix est une vibration, qui comme toute vibration implique le temps et l'espace, mais qui a une tout autre signification qu'une simple vibration mécanique. Voy. plus loin, § 357, *a*.

γ) A la voix se lie la chaleur animale (1). Le processus chimique aussi donne la chaleur qui peut aller jusqu'au feu ; mais c'est une chaleur qui passe (2). L'animal, au contraire, en tant que processus constant de ce mouvement spontané qui se détruit et s'engendre lui-même, nie sans cesse et reproduit également sans cesse sa substance matérielle et engendre ainsi sans cesse la chaleur. C'est là ce qui a lieu surtout dans les animaux à sang chaud, chez lesquels l'opposition de la sensibilité et de l'irritabilité est parvenue à une plus haute spécialisation (voy. plus bas, § 370, *Zus.*), et l'irritabilité s'est comme constituée d'une manière distincte et individuelle (3) dans le sang, qu'on pourrait appeler un aimant fluide.

δ) Comme l'animal est véritablement l'être identique existant pour soi qui est parvenu à l'individualité, il se renferme en lui-même et il se sépare de la substance universelle de la terre ; et celle-ci a une existence extérieure pour lui (4). Pour lui l'être extérieur qui n'est pas tombé sous l'empire de son individualité est un être qui se nie lui-même, un être indifférent (5) ; et à cela se rattache aussi immédiatement cette détermination que sa nature inorganique s'est individualisée pour lui, car on n'a pas ici un

(1) Cf. § 302, et suiv.

(2) *Voruberghehend ;* ce qui est le propre, comme on l'a vu (§ 329 et suiv.), du processus chimique.

(3) *Fur sich.* Voy. § 354,

(4) C'est-à-dire, que c'est, en quelque sorte, comme si elle n'existait pas.

(5) *Ein Negatives seiner selbst, ein Gleichgültiges.* C'est-à-dire, c'est un être qui nie sa nature, et sa finalité, puisqu'il est précisément fait pour l'animal ; et il est, par cela même, indifférent, puisque sa détermination finale et absolue lui fait défaut.

rapport immédiat avec les éléments (1). Ce rapport de l'animal avec la nature inorganique constitue la notion générale de l'animal (2). L'animal est un sujet individuel qui se met en rapport avec l'être individuel comme tel, c'est-à-dire qui ne se met pas seulement en rapport avec les éléments, comme la plante, ni même avec le simple être subjectif (3), excepté dans le processus de la génération. Il y a, il est vrai, dans l'animal la nature végétale, et par suite un rapport avec la lumière, avec l'air et l'eau ; mais il y a de plus la sensation, à laquelle, dans l'homme, s'ajoute la pensée. C'est ainsi qu'Aristote énumère trois âmes, la végétative, l'animale et l'humaine, comme formant les trois déterminations dans le développement de la notion. En tant qu'unité d'individualités diverses qui se réfléchit sur elle-même, l'animal existe comme fin qui s'engendre elle-même ; c'est un mouvement qui revient à un individu (4). Le processus de l'in-

(1) *Denn vom Elemente findet keine Entfernung statt :* littéralement : *car aucun éloignement des éléments n'a lieu* ; expression singulière, mais dont le sens est déterminé par le contexte. Dans un rapport, et surtout dans un rapport négatif où un être revient sur lui-même et est pour soi, cet être *s'éloigne* du terme avec lequel il est en rapport, en l'absorbant dans sa nature et dans son unité. L'animal, étant surtout en rapport avec l'être concret et individualisé, ne *s'éloigne* pas des éléments, mais de l'être individualisé.

(2) La notion générale, mais non la notion particulière et spéciale.

(3) *Subjectivem*, c'est-à-dire que le rapport de l'animal avec la nature dépasse tous ces rapports précisément parce qu'il est l'unité de la nature, l'être individuel qui individualise toutes choses dans son individualité.

(4) Le texte a : *in* DIESES *Individuum*, à *cet* individu. Voy. plus haut § 337, et § suiv.

dividualité est un mouvement circulaire fermé, qui dans l'être organique en général constitue la sphère de l'être pour soi ; et comme c'est là sa notion, son essence, c'est-à-dire sa nature inorganique s'individualise pour lui (1). Mais comme l'être organique, en tant qu'individualité qui est pour soi, n'est en rapport qu'avec lui-même (2), il suit qu'il n'est pour soi qu'autant qu'il est en rapport avec la nature inorganique, et qu'il s'en distingue tout à la fois. Ce rapport extérieur il l'interrompt lorsqu'il est satisfait et rassasié ; — lorsqu'il sent, et qu'il est l'individualité pour soi (3). Dans le sommeil l'animal se trouve plongé dans un état d'identité avec la nature universelle, dans la veille il se trouve en rapport avec l'être organique individuel ; mais il brise aussi ce rapport, et la vie de l'animal est le mouvement alterné de ces deux déterminations.

(1) La nature inorganique forme l'essence, *das Wesen*,— le moment réfléchi, ou de l'essence, — mais non l'idée de l'animal.

(2) Le texte dit : *Weil es sich aber ebenso als für sich seyender selbst zu sich selbst verhält;* littéralement : *mais comme précisément en tant qu'individualité pour soi, il (l'organisme) est en rapport avec lui-même;* ce qui s'applique surtout et d'une manière spéciale à l'organisme animal, qui est un organisme absolument fermé, en ce sens que la nature et tout rapport extérieur y sont complétement transformés, et ramenés à l'unité. Par conséquent, l'être pour soi de l'animal implique bien un élément, un rapport extérieur, mais un rapport extérieur qui est animalisé, absorbé dans l'animal.

(3) *Für sich seyendes selbst ist* : parce que c'est en sentant qu'il est réellement l'animal ; ce qui fait aussi qu'en sentant il est satisfait et rassasié (*befriedigt und satt*) et brise (*unterbricht*) ses rapports suivant le dehors. Car un être est satisfait, lorsque sa nature spéciale est satisfaite, et de plus l'animal, en sentant, vit pour soi, et il n'est que pour soi, c'est-à-dire efface tout rapport extérieur.

§ 352.

L'organisme animal constitue l'universalité vivante de la notion (1), et se développe à travers trois syllogismes dont chacun renferme virtuellement la même totalité de l'unité substantielle, mais qui passent, conformément à la détermination de la forme, l'un dans l'autre, de telle sorte que c'est de ce processus que résulte la totalité concrète de l'animal (2). Car ce n'est pas en s'arrêtant à son état immédiat, en étant simplement (3), mais en se reproduisant que l'être vivant est et se conserve (4). L'animal n'est qu'à la condition de se faire lui-même ce qu'il est ; c'est le but préexistant, qui n'est aussi que résultat. Par conséquent, l'organisme doit être considéré, comme chez la

(1) Le texte a : *est en tant qu'universalité vivante* (*lebendige Allgemeinheit*) *de la notion* : c'est-à-dire que dans l'organisme la notion n'existe pas seulement comme notion universelle, mais comme notion universelle douée de vie, ou telle qu'elle est dans la vie.

(2) C'est-à-dire que dans chacun des trois moments ou syllogismes dont se compose l'organisme animal se retrouvent virtuellement les deux autres, et que, par suite, chacun d'eux est virtuellement l'unité substantielle (*substantielle Einheit, l'unité de substance*) de l'organisme ; laquelle unité (abstraite et immédiate), se brise, se détermine suivant la nécessité de la forme, nécessité qui fait passer les trois moments de l'organisme l'un dans l'autre. Et c'est ce passage, ce mouvement circulaire des trois moments qui constitue la totalité concrète de l'animal. Le texte a ; *die Totalität als existirend* : *la totalité en tant qu'existante* ; la totalité achevée, qui est arrivée à l'existence. Ce qui veut dire que l'organisme achevé et vivant n'est pas la simple unité de substance, telle qu'elle est dans la nature, mais qu'il constitue une sphère, et, pour ainsi dire, une catégorie supérieure. L'organisme animal est bien la substance, mais la *substance sensible*.

(3) Le texte a : *nicht als seyender ; pas en tant qu'étant*, ce qui exprime précisément la forme immédiate des choses.

(4) V. § suiv.

plante : *premièrement*, en tant qu'idée individuelle, qui dans son processus ne se met en rapport qu'avec elle-même et rentre au dedans d'elle-même dans son unité, — *la figure*; *deuxièmement*, en tant qu'idée qui est en rapport avec son terme opposé, avec sa nature inorganique, et qui idéalise en elle-même cette nature; — l'*assimilation*; *troisièmement*, l'idée en tant qu'individu vivant, qui se met en rapport avec son contraire, lequel est lui-même un individu vivant; ce qui fait qu'en se mettant en rapport avec son contraire l'être vivant ne se met en rapport qu'avec lui-même (1); — *le processus de la génération*.

(*Zusatz*). L'organisme animal est le microscome, le centre absolu de la nature (2), où la nature inorganique entière s'est comme résumée et idéalisée. C'est là ce que doit démontrer l'exposition qui va suivre. Comme l'organisme animal est ce processus où le sujet est en rapport avec lui-même dans son extériorité, c'est ici que les autres sphères de la nature commencent à être posées comme choses extérieures, parce que l'animal garde son individualité (3) dans ce rapport avec ce qui lui est extérieur. Pour la plante, au contraire, qui, attirée vers le dehors, ne garde pas réellement son individualité dans

(1) Le texte dit seulement : *die Idee, als sich zum Andern, das selbst lebendiges Individuum ist, und damit im Andern zu sich selbst verhaltend : l'idée en tant qu'elle est en rapport avec un autre, qui est lui-même un individu vivant, et qui par là est dans un autre en rapport avec elle-même.*

(2) *Das für sich gewordene Centrum der Natur, le centre de la nature qui est devenu pour soi;* tandis que dans les autres sphères de la nature le centre existe pour un autre que lui-même.

(3) *Sich erhält, se maintient lui-même*, maintient son être et sa nature spécifique.

ce rapport avec un terme autre qu'elle-même, les autres moments de la nature n'existent pas encore comme des moments extérieurs (1). — La vie animale est, en tant qu'elle se produit elle-même, et qu'elle est à elle-même sa propre fin, fin et moyen tout ensemble. La fin est une détermination idéale, qui implique antérieurement l'être réalisé (2); et lorsqu'arrive l'activité réalisatrice, activité qui doit être adéquate à la détermination préexistante, elle ne développe que ce qui préexiste (3). Ainsi la réalisation est un retour sur soi. La fin accomplie a ce même contenu qui se trouvait déjà dans l'activité réalisatrice; par conséquent l'être vivant et toutes ses puissances ne vont pas au delà de ce contenu. De la même manière que l'organisme (4) est à lui-même sa propre fin, il est aussi son propre moyen, en ce qu'il ne laisse rien subsister (5). Les entrailles et les membres en général sont sans cesse idéalisés, par là qu'ils sont dans un état d'activité réciproque; et par là que chacun d'eux se pose comme centre aux dé-

(1) Et, en effet, il n'y a de véritable extériorité, ou, si l'on veut, un terme n'est véritablement extérieur à un autre terme que lorsqu'il y a dans ce dernier un point où toute extériorité se trouve supprimée. Strictement parlant la nature ne devient extérieure qu'en arrivant à l'animal. Car l'animal est cet être qui n'est que pour soi, qui repousse les autres moments de la nature, tout en les absorbant, ou, pour mieux dire, en les absorbant.

(2) *Die vorher schon vorhanden ist :* qui (la fin) est déjà contenue, qui existe antérieurement.

(3) L'expression du texte est plus absolue : *so kommt nichts Anderes heraus : il n'en sort rien autre chose.*

(4) Animal.

(5) *Indem sie nichts Bestehendes ist :* en ce qu'il (l'organisme animal) *n'est rien de subsistant ;* c'est-à-dire qu'il n'y a pas en lui de partie qui ne tienne intimement aux autres parties, ce qui fait qu'il n'y

pens de tous les autres, il n'existe que par le processus; en d'autres termes, tel organe qui, en tant que supprimé (1), descend au rôle de moyen, est lui aussi, à son tour, fin, c'est-à-dire produit. — En tant qu'il développe la notion, l'organisme est l'idée qui ne fait que manifester les différences de la notion. Chaque moment de la notion contient ainsi les autres moments, et il est lui-même un système, un tout. Ces totalités, en tant que déterminées, engendrent, par leur passage de l'une à l'autre, ce tout, que chacun de ces systèmes (2) contient virtuellement comme un, comme sujet.

Le premier processus est celui de l'organisme qui est en rapport avec lui-même, qui se construit un corps (3), de l'organisme qui renferme en lui-même son contraire (4), tandis que le second processus, qui est dirigé contre la nature inorganique, c'est-à-dire contre son être virtuel en tant qu'opposé (5), entraîne la scission de l'être vivant, sa notion active (6). Le troisième processus est le processus

a pas de partie qui subsiste par elle-même, et qui n'aille se fondre dans les autres.

(1) *Aufgehoben*, supprimé en tant que moyen par la fin.

(2) Systèmes, ou totalités systématiques, c'est-à-dire les trois moments de l'organisme animal.

(3) *Verleiblichenden : qui se corporalise.*

(4) *Das Andere*, l'autre.

(5) *Gegen sein An-sich als sein Anderes :* contre son en-soi, en tant qu'autre : c'est-à-dire contre la nature extérieure que l'animal doit s'assimiler, et qui à ce titre constitue un élément virtuel de l'animal, et autre que lui.

(6) *Das Urtheil der Lebendigen, der thätige Begriff desselben : le jugement de l'être vivant, sa notion active.* Dans le premier processus, le processus où il construit sa figure, l'animal est renfermé en lui-même; dans le second, c'est-à-dire dans le processus où il s'assimile la nature extérieure, il se scinde et entre en conflit avec cette dernière,

le plus élevé, savoir, le processus de l'individualité et de l'universalité,— de l'individu qui s'oppose à lui-même en tant qu'espèce, avec laquelle il est virtuellement identique. C'est dans l'animal parfait, dans l'organisme humain que ces processus se réalisent de la manière la plus claire et la plus parfaite. C'est, par conséquent, dans cet organisme que réside le type universel dans et par lequel on peut entendre et exposer la nature des organismes moins parfaits.

A.

FIGURE.

§ 353.

1. FONCTIONS DE L'ORGANISME.

1° La figure c'est le sujet animal en tant que tout qui n'est en rapport qu'avec lui-même ; elle représente dans ce sujet la notion avec ses déterminations développées, et, par suite, réalisées (1). Ces déterminations en tant qu'elles sont dans le sujet, existent, il est vrai, d'une manière concrète, mais ici elles n'existent que comme éléments simples du sujet (2). Le sujet animal est, par conséquent :

ce qui constitue aussi sa notion active, c'est-à-dire le moment de l'activité réalisatrice, en ce sens que l'assimilation doit le conduire au troisième processus qui constitue la fin réalisée.

(1) *Nun existirenden: maintenant existantes;* expression dont nous avons à plusieurs reprises déterminé le sens. Le terme *maintenant*, veut dire que c'est ici dans l'animal que la nature atteint à son complet développement et à son existence absolue.

(2) C'est-à-dire qu'ici, au point de départ, on n'a que l'animal immédiat où toutes ces déterminations, ou, ce qui revient au même, l'unité de la nature n'existe que virtuellement, et le développement de la vie

α), l'être simple et universel qui demeure en lui-même dans ses rapports extérieurs (1), ce qui fait que la déterminabilité réelle (2) se trouve immédiatement enveloppée, en tant que déterminabilité particulière, dans l'universel (3), et que celui-ci se trouve, à son tour, enveloppé en elle, formant ainsi l'identité indivisible du sujet avec lui-même; — c'est la *sensibilité*; β) sujet à l'état particulier, c'est-à-dire sujet qui est sollicité du dehors (4) et qui réagit, à son tour, sur le dehors : c'est l'*irritabilité;* γ), l'unité des deux moments, le retour négatif du sujet de ses rapports extérieurs sur lui-même, où l'animal s'engendre et se pose lui-même comme être individuel ; c'est la *reproduction*, laquelle constitue la réalité et le fondement des deux premiers moments.

animale à travers ces moments divers, c'est-à-dire depuis ce point de départ jusqu'à la mort, ne font que poser et réaliser cette unité. Ici ces déterminations sont des *éléments simples* du sujet, c'est-à-dire des éléments abstraits, et comme des possibilités qui ne sont pas encore passées à l'acte, et ne se sont pas encore combinées dans l'unité concrète et achevée de l'animal.

(1) Le texte a : *sein einfaches, allgemeines Insichseyn in seiner Aeusserlichkeit : son être-dans-soi simple universel, dans son extériorité :* ce qui se trouve expliqué par ce qui précède, et par ce qui va suivre.

(2) *Wirkliche Bestimmtheit:* réelle, parce que tout est *réel* dans l'organisme, et par suite du rapport intime qui existe entre ses parties, et parce que la nature entière vient s'y concentrer.

(3) *Als Besonderheit in das Allgemeine aufgenommen ist.* Dans l'animal, en effet, tout moment — détermination, état particulier — est élevé à l'universel, s'étend à l'animal entier.

(4) Le texte a : *Besonderheit als Reizbarkeit von aussen, etc.: particularité en tant que sollicitation, irritabilité du dehors :* dans l'irritabilité l'animal se trouve, en effet, particularisé, partagé en deux entre le dedans et le dehors. C'est le moment de l'opposition et de l'essence, tel qu'il se reproduit ici dans l'animal.

(*Zusatz*). La plante laisse mourir son bois et son écorce, et elle laisse tomber ses feuilles ; l'animal, au contraire, est, à cet égard, l'opposé de la plante (1). La première ne peut se maintenir en face de son élément variable (2) qu'en le laissant dans un état d'indifférence (3), tandis que l'animal est la négativité de lui-même, qui triomphe (4) de sa propre figure, et qui en cessant de croître ne se renferme pas dans le processus de la digestion et de la génération, mais dont le processus spécial interne consiste, en tant que négativité de lui-même, à façonner sa substance dans ses entrailles (5). Et c'est en se façonnant ainsi lui-même comme individu, qu'il est l'unité de la figure et de l'individualité (6). — L'identité simple de la sub-

(1) Les paroles du texte sont : *das Thier ist aber diese Negativität selbst : mais l'animal est cette négativité même* ; c'est-à-dire la négativité de l'animal ne se borne pas à nier en laissant mourir les organes, comme la plante laisse mourir son bois, etc ; mais en niant elle développe, conserve et renouvelle l'animal. Ce n'est pas une simple négation, mais une négation de la négation. C'est en ce sens que l'animal est autre que la plante, ou l'opposé de la plante.

(2) *In Anderswerden : dans son devenir autre.*

(3) Le bois et l'écorce, ou du moins une partie du bois et de l'écorce devient un élément indifférent, en ce qu'elle est comme placée en dehors de la vie de la plante, bien qu'elle ne cesse pas d'appartenir à la plante.

(4) *Ubergreift : va au delà en s'en emparant.*

(5) *Sich zu Eingeweiden gestaltet : se façonner en entrailles.*

(6) Ce que Hégel veut mettre en évidence, c'est l'unité et l'énergie incessante de la vie animale, et l'unité et l'énergie telles qu'elles existent dans l'animal parfait. Dans la plante, la figure et l'individualité (*Gestalt und Individualität*) demeurent distinctes et séparées, elles ne se compénètrent point, c'est-à-dire la figure de la plante est indépendante de son individualité, et celle-ci est indépendante de la figure, ou, si l'on veut, le tout (la figure entière) et les parties (dont chacune

jectivité universelle de la notion avec elle-même, c'est l'être sentant, la sensibilité, qui dans la sphère de l'esprit est le moi. La sensibilité est-elle touchée? Elle transforme immédiatement et s'approprie l'être qui la touche. Cet état particulier (1), qui est d'abord idéalement posé dans la sensibilité (2), trouve sa réalisation dans l'irritabilité (3). Ici l'activité du sujet consiste à repousser l'être avec lequel elle est en rapport. L'irritabilité est aussi sensation, subjectivité, mais en tant que rapport (4). Mais si la sensation n'est irritabilité qu'en niant son rapport avec l'être

est un individu) sont indépendants l'un de l'autre. Dans l'animal, au contraire, ces deux éléments sont indivisibles, et la vie animale est comme la fusion incessante du tout dans les parties, et des parties dans le tout. Cela fait que la vie est partout dans l'animal, et qu'elle y est comme vie des parties, et comme vie du tout à la fois, et que lors même que la formation et la croissance de l'animal sont achevées, et que la fin de l'animalité, la génération, est atteinte, la vie animale ne cesse pas de façonner la figure, et de la pénétrer complétement, à la différence de la plante qui laisse mourir en elle son bois et son écorce.

(1) *Besonderheit :* particularité, ou particularisation du sujet. (Voy. ci-dessus, p. 215.)

(2) *Dans la sensibilité* n'est pas dans le texte, mais c'est dans le sens.

(3) La sensibilité constitue le premier moment immédiat et général de la vie animale. Le particulier s'y trouve immédiatement enveloppé dans le général, comme il est dit plus haut (p. 215), ou, ce qui revient au même, et suivant l'expression du texte, il n'est posé qu'idéalement dans la sensibilité, c'est-à-dire il est dans l'idée de l'animal, et comme tel il est virtuellement dans la sensibilité, mais il ne se réalise, il ne se développe, il ne se pose d'une manière réelle (le texte dit : *kommt zu ihrem Rechte : obtient son droit, la part qui lui revient*) que dans l'irritabilité, où l'animal se particularise, en repoussant ce qu'il avait reçu en sentant.

(4) Sous forme de rapport, dit le texte. C'est-à-dire que dans l'irritabilité il y a sensation, mais la sensation qui repousse l'être senti.

senti (1), la reproduction est cette négativité infinie qui fait que ce qui est hors de moi devient moi, et que ce qui est moi devient ce qui est hors de moi (2). C'est ici que se produit l'universalité réelle qui se distingue de l'universalité abstraite (3), c'est ici, en d'autres termes, qu'on a la sensibilité développée. La reproduction pénètre la sensibilité et l'irritabilité, et les absorbe. Elle est ainsi l'universalité première, réalisée, mais qui, par là qu'elle est production d'elle-même (4), est aussi individualité concrète. C'est la reproduction qui est le tout ; elle est cette unité immédiate qui renferme en même temps un rapport. L'organisme animal est reproductif; c'est là ce qu'il est essentiellement, ou, si l'on veut, c'est là sa réalité. Les formes les plus élevées de la vie sont celles où les deux moments abstraits, la sensibilité et l'irritabilité, ont une existence propre et distincte. Ce sont les êtres vivants appartenant à cette sphère qui présentent les différences les plus profondes et qui, pour ainsi dire, se meuvent dans

(1) *Als negirter Verhalten zu Anderem :* comme rapport nié (accompagné de négation) avec un autre.

(2) *Ist (die Reproduction) diese unendliche Negativität, die Aeusserlichkeit zu mir, und mich zum Aeusserlichen zu machen :* littéralement : *la reproduction est cette négativité infinie qui consiste à faire l'extériorité pour moi et moi pour la chose extérieure.* Le mot *zu* exprime un rapport plus intime que *pour*. La reproduction façonne les deux termes non-seulement l'un pour l'autre, mais l'un dans l'autre. Elle est la négativité infinie, c'est-à-dire la négation de la négation, qui contient la sensibilité et l'irritabilité, et qui les engendre toutes les deux.

(3) La sensibilité.

(4) *Als das Sich-Produciren :* elle se produit elle-même par là qu'elle produit l'élément sensible et l'élément irritable, qui forment deux moments d'elle-même.

cette division plus tranchée (1); tandis que les êtres vivants d'un ordre inférieur ne se meuvent que dans les limites de la reproduction. Il y a des animaux dont la nature est tout entière dans la reproduction ; c'est une matière gélatineuse informe, une viscosité active, qui s'est réfléchie sur elle-même, et où la sensibilité et l'irritabilité ne sont pas encore séparées. — Ce sont là les moments généraux de la nature animale. On ne doit pas cependant se les représenter comme des propriétés, qui opéreraient chacune séparément, et d'une manière particulière, comme la couleur agit d'une manière particulière sur la vue, la saveur sur la langue, etc. La nature sépare, il est vrai, ces moments et les place dans un état d'indifférence réciproque, mais cela n'a lieu que dans la figure, c'est-à-dire dans l'organisme sans vie (2). — L'animal est ce qu'il y a de plus transparent dans la nature, mais il est aussi ce qu'il y a de plus difficile à saisir, parce que c'est la notion spéculative qui fait son essence (3). Car, bien que cette essence existe comme être sensible, elle doit cependant être saisie dans la notion. Pendant que la nature des autres êtres ne présente qu'une connexion extérieure de qualités, l'animal possède la sensibilité ; et bien que la sensibilité constitue sa plus grande simplicité, cela

(1) *In dieser stärkern Diremtion*, c'est-à-dire la sensibilité et l'irritabilité qui sont bien distinctes dans les animaux supérieurs.

(2) *Im todten Seyn des Organimus : dans l'être mort de l'organisme.* C'est-à-dire que si l'on ne considère que la figure, on aura des organes séparés, la langue, la vue, etc.; mais ce n'est là qu'une abstraction, qu'un moment de l'organisme, ce n'est pas l'organisme concret et vivant.

(3) C'est-à-dire que l'idée commence à exister en tant qu'idée, et en tant qu'idée concrète et dans son unité, dans l'animal.

suffit pour en faire l'être le plus concret; car cela permet aux moments de la notion qui forment la réalité d'un sujet de se donner l'existence; tandis que l'être sans vie est un être abstrait (1). — Dans le système solaire, c'est au soleil que correspond la sensibilité; les différences sont la comète et la lune, et la reproduction est la planète. Mais, tandis que dans ce système chaque membre a une existence indépendante, ici les membres se trouvent réunis en un seul et même sujet. Cet idéalisme qui retrouve l'idée dans tous les moments de la nature est en même temps réalisme, en ce sens que la notion de l'être vivant est l'idée dans sa réalité (2), en admettant même que les individus ne correspondent qu'à un moment de la notion. La philosophie retrouve en général la notion dans l'être réel, dans l'être sensible. Il faut partir de de la notion. Et s'il arrive qu'en s'appuyant sur elle on ne puisse rendre compte de l'inépuisable variété de la nature, comme on dit, il n'en faut pas moins s'en tenir à elle, bien qu'il y ait beaucoup de choses qui ne sont pas encore expliquées. Mais c'est une prétention indéterminée que celle qui veut que tout soit expliqué; et la

(1) C'est-à-dire que la sensibilité est le moment le plus simple et le plus abstrait de l'animalité, mais que, dans sa simplicité, elle contient virtuellement la nature entière. Et ainsi l'animal est constitué de telle façon que son élément le plus immédiat et le plus abstrait est plus concret qu'une autre sphère quelconque de la nature.

(2) *Der Begriff des Lebendigen die Idee als Realität ist : la notion de l'être vivant est l'idée en tant que réalité.* Dans l'être vivant l'idée existe en tant qu'idée, et, par suite, dans sa plus haute réalité. Par conséquent, l'idéalisme qui saisit l'idée dans l'animal est aussi un réalisme, en prenant le terme réel dans son sens véritable.

notion n'en garde pas moins toute sa valeur, lors même que cette exigence n'est pas satisfaite. C'est bien différent lorsqu'il s'agit des théories des physiciens empiriques. Celles-ci sont tenues de tout expliquer, par cela même qu'elles n'ont d'autre garantie que les faits particuliers. La notion, au contraire, a une valeur propre, et le particulier y est déjà contenu. (Cf. § 270, *Zus.*, p. 330.)

§ 354.

2. SYSTÈME DE LA FIGURE.

Ces trois moments de la notion ne sont pas de simples éléments virtuellement concrets, mais des éléments qui ont leur réalité dans trois systèmes, le *système nerveux*, le *système sanguin* et le *système digestif*, dont chacun, en tant que formant un tout, se différencie en lui-même suivant les mêmes déterminations de la notion (1).

α) On a ainsi le système de la *sensibilité*, laquelle se détermine α) comme extrême (2) qui constitue un rapport abstrait avec soi-même, et contient le passage dans la sphère de l'être immédiat, de l'être inorganique et insensible, mais qui ne va pas cependant jusqu'à s'absorber dans cette sphère (3); c'est le *système osseux*, qui,

(1) C'est-à-dire que ces trois systèmes, tout en se différenciant, s'enveloppent l'un l'autre, et présentent les mêmes déterminations de la notion.

(2) Du syllogisme, dont les trois systèmes sont les trois termes.

(3) *Nicht ein darein Uebergegangenseyn ist :* littéralement : *ce n'est pas un être-passé dans celui-là :* c'est-à-dire que le système osseux est le moment le plus immédiat de la sensibilité, celui qui touche de plus

par ses rapports intérieurs enveloppe l'animal (1), et par ses rapports extérieurs le fortifie et le protége contre l'action du monde extérieur (2); β) comme moment de l'*irritabilité; le système cérébral* et ses développements dans les nerfs, lesquels, se dirigeant également vers le dedans et vers le dehors, se partagent en nerfs sensitifs et en nerfs moteurs; γ) comme système qui appartient au moment de la reproduction, et contient les *nerfs sympathiques* et le *système ganglionnaire*, où il ne se produit qu'une sensibilité obscure, indéterminée et involontaire.

b. L'*irritabilité* est tout aussi bien une sollicitation subie, et une réaction de l'être qui se conserve pendant qu'il la subit, que le rapport inverse, c'est-à-dire l'action de l'être qui se conserve, mais qui en agissant et en se conservant subit l'action d'un autre (3). L'irritabilité est α) irritabilité abstraite (sensible), le simple changement de l'action

près à l'être immédiat, à l'être inorganique et insensible, et qui est comme sous le point de retomber dans la sphère de l'être inorganique, mais qui n'y retombe pas.

(1) *Gegen das Innere zu, Umhüllung, ist : est enveloppement à l'égard de l'intérieur...*

(2) *Gegen das Aeussere : vis-à-vis de l'extérieur.*

(3) *Die Irritabilität ist eben so sehr Reizbarkeit durch Anderes und Rückwirkung der Selbsterhaltung dagegen, als umgekert actives Selbsterhalten, und darin sich Anderem preisgeben*: littéralement: *l'irritabilité est tout aussi bien sollicitabilité par autre chose* (que l'être sollicité), *et réaction de la conservation de soi* (de l'être qui se conserve) *contre* (l'être qui sollicite), *que, réciproquement, conservation active de soi-même et abandon de soi-même à l'autre* (que soi-même) *dans cette conservation:* ce qui veut dire que dans l'irritabilité on retrouve la sensibilité, mais la sensibilité telle qu'elle est dans l'irritabilité, c'est-à-dire une sensibilité irritée ou active, qui, par celà même qu'elle est active, subit la réaction de l'être contre laquelle elle est active.

subie en réaction (1), c'est le système *musculaire* en général, qui trouvant son point d'appui extérieur dans la charpente osseuse (rapport immédiat avec lui-même en vue de sa division) (2), se différencie d'abord en *muscles extenseurs* et en *muscles fléchisseurs*, et va former ensuite le *système spécial des extrémités;* β) irritabilité qui, se différenciant pour soi, et se renfermant en elle-même et dans un rapport concret avec elle-même vis-à-vis d'un autre, est l'activité interne, la pulsation, le mouvement vivant spontané dont la substance n'est qu'un fluide, le sang vivant, et dont le mouvement ne peut être qu'un mouvement circulaire, qui, spécifié d'abord d'après la sphère particularisée d'où il sort, se dédouble en lui-même, et en se dédoublant se dirige vers le dehors; c'est le *système pulmonaire*, et le système de la *veine porte*, dans le premier desquels, le sang s'allume lui-même en lui-même, et, dans le second, il s'allume contre autre chose (3); γ) la pulsation, en tant que totalité

(1) *Die einfache Veränderung der Receptivität in Reactivität : le simple changement de la réceptivité en réactivité.* C'est l'irritabilité abstraite, ou sensible, en ce sens qu'on n'a que le premier moment de l'irritabilité, ou il ne se fait qu'une action et une réaction de l'irritabilité et de la sensibilité, moment qui est représenté par le système musculaire en général,

(2) *Unmittelbare Beziehung auf sich für seine Entzweiung.* En s'appuyant au système osseux, le muscle n'est pas seulement en rapport avec l'os, mais avec lui-même, en ce sens qu'il peut par là se partager en muscle extenseur et en muscle fléchisseur.

(3) Voici le texte de ce passage que nous croyons devoir mettre par entier sous les yeux du lecteur. *Die Irritabilität für sich und different gegen Anderes sich concret auf sich,* DAS PULSIREN, *die lebendige Selbstbewegung, deren Materielles nur eine Flüssigkeit, das lebendige Blut, — und die nur Kreislauf seyn kann, welcher zunächst zur* BESONDER-

irritable qui se renferme en elle-même, est la circulation qui de son point central, le cœur, et à travers la différence

HEIT, *von der er herkommt, specificirt, an ihm selbst ein gedoppelter und hierin zugleich nach Aussen gerichteter ist,* — *als* LUNGEN-UND PFORTADER-SYSTEM, *in deren jenem das Blut sich in sich selbst, in diesem andern gegen Anderes befeuert :* littéralement : (l'irritabilité est ; β) *irritabilité pour soi, et différenciée vis-à-vis* (ou contre) *un autre* (ou autre chose), *se mettant en rapport d'une manière concrète avec elle-même, et se maintenant en elle-même* (comme au dedans d'elle-même), *est l'activité en soi* (dans soi, au dedans de soi), *la pulsation, le mouvement de soi vivant, dont la matière ne peut être qu'un fluide, le sang vivant;* — *et lequel* (mouvement) *ne peut être qu'un cours circulaire qui d'abord spécifié pour* (et suivant) *la particularité d'où il sort, est en lui-même un cours circulaire double, et ici* (dans ce mouvement circulaire double) *est en même temps dirigé vers le dehors,* — *en tant que système pulmonaire et système de la veine porte, dans le premier desquels le sang s'enflamme lui-même en lui-même, et dans le second il s'enflamme contre autre chose.* — Ainsi l'on a ici *l'irritabilité pour soi*, c'est-à-dire on n'a plus, comme dans le premier moment, l'irritabilité abstraite et immédiate, mais l'irritabilité concrète qui s'irrite elle même et au dedans d'elle-même, et qui enveloppe à la fois la sensibilité et l'irritabilité abstraite. C'est la pulsation, la *pulsabilité das Pulsiren*, ce que les anciens physiologistes appelaient *vertu pulsifique*, voyant, quoi qu'on en dise, mieux que certains physiologistes modernes, qui prétendent expliquer le mouvement du sang par la *force contractile des parois vasculaires*, que le sang se meut par sa vertu propre et intrinsèque. Le défaut de la conception des anciens physiologistes, c'est de n'avoir pas saisi cette vertu pulsifique dans son idée concrète, et avec tous les éléments qui la composent, et de se l'être par cela même représentée comme une simple force, et comme une force abstraite, et en quelque sorte isolée. La pulsation est inhérente au sang, de telle façon qu'on peut dire que le sang se meut lui-même, mais elle est inhérente au sang concret, et non au sang abstrait, c'est-à-dire elle est inhérente au sang tel qu'il est dans l'organisme, et non au sang chimique et séparé de l'organisme. Par conséquent, elle présuppose les différents moments de l'organisme, le système nerveux, le poumon, le foie, etc., mais elle est autre que tous ces moments, car elle les contient et les dépasse ; c'est la vie qui est l'unité de l'organisme,

des artères et des veines revient sur elle-même, et qui est précisément le processus immanent, en tant que pro-

comme le général est l'unité de l'armée, ou comme l'état est l'unité de l'être social. Ainsi le sang est intrinséquement et essentiellement irritable, et cette irritabilité est la pulsation. Mais c'est, comme dit le texte, et comme nous venons de le remarquer, le *sang vivant* qui s'irrite ainsi, et non le sang mort. De plus, la substance qui s'irrite ainsi ne peut être qu'un fluide, et, en outre, le mouvement de ce fluide doit être un mouvement circulaire. Il n'y a, en effet, qu'un fluide dont chaque point puisse s'irriter lui-même, et en s'irritant lui-même irriter les autres points, formant ainsi comme une trame où tous les points se pénètrent les uns les autres, s'attirent et se repoussent, sont tour à tour centre et circonférence. C'est comme la lumière, ou comme le son, qui ne peut vibrer, c'est-à-dire être ce qu'il est qu'en tant que fluide. Seulement le sang est un fluide organique, un fluide vivant ce fluide concret où vibre la vie, c'est-à-dire la nature dans son unité. Maintenant le mouvement de ce fluide ne peut être qu'un mouvement qui revient sur lui-même, une circulation. Car d'abord ce mouvement ne saurait être un mouvement continu qu'à la condition d'être un mouvement fermé. Mais une substance fluide qui se meut elle-même d'un mouvement continu et dans un espace fermé doit nécessairement revenir sur elle-même. Enfin la vie est mouvement, et l'unité de la vie est l'unité du mouvement, et ce mouvement ne peut se faire qu'en cercle. Ou bien encore : le sang est le principe du mouvement vital, en ce que tout est mû, tout est nourri et tout est renouvelé par le sang ; son mouvement doit, par conséquent, se faire en cercle.— Maintenant ce mouvement est, dit le texte, spécifié *conformément* à la particularité *et pour* la particularité d'où il vient, car c'est là la double signification qu'a ici le mot *zur* : ce qui veut dire que ce mouvement se fait suivant cette particularité, et aussi pour poser d'une manière concrète, pour réaliser cette particularité. Cette particularité, ou, si l'on veut, cette particularisation *d'où vient la circulation*, c'est-à-dire qui constitue un élément essentiel de la circulation, est le double mouvement de l'irritabilité, ou de la substance musculaire, l'extension et la contraction, moment qui parcourt différents degrés, et qui se réalise d'abord dans les muscles extenseurs et fléchisseurs, et ensuite dans le système pulmonaire, et dans celui de la veine porte, dans le premier desquels le

cessus universel où le sang, pour ainsi dire, s'absorbe dans la reproduction des autres membres, car tous les membres tirent de lui leur nourriture (1).

c. Le système digestif constitue, en tant que *système des glandes* avec la *peau* et le *tissu cellulaire* la reproduction immédiate, végétative, mais qui devient reproduction médiate (2) dans le système spécial des *entrailles*.

(*Zusatz.*) Par là que la sensibilité, en tant que système nerveux, l'irritabilité en tant que système sanguin, et la reproduction en tant que système digestif existent aussi pour soi, » le corps de l'animal peut se diviser en trois parties distinctes, dont se composent tous les organes : savoir en tissu cellulaire, en fibre musculaire et en

sang se concentre en lui-même et s'allume lui-même, et dans le second il s'allume contre ce qui n'est pas sang, contre ce qui n'a pas encore été assimilé et animalisé, c'est-à-dire les aliments. D'où vient la bile. En effet, quel que soit le mode suivant lequel la bile se forme dans le foie, et en admettant que la formation de la bile soit le résultat d'une action épurative du sang par le foie, il faudra toujours admettre l'intervention du sang lui-même dans la formation de la bile, soit parce que c'est le sang qui nourrit le foie, soit parce que la bile elle-même, sécrétée par le foie, est déjà virtuellement dans le sang. On peut donc dire que la bile est le sang lui-même qui s'allume et s'irrite contre la nature inorganique.

(1) Ainsi le cœur forme le centre et l'unité du système de la circulation. Le mouvement part du cœur, et revient au cœur en passant par le poumon et le foie, ou pour parler avec plus de précision, on a trois systèmes concentriques et excentriques tout ensemble, en ce qu'ils s'enveloppent l'un l'autre, et forment une unité indivisible, mais où le cœur occupe le point culminant, c'est-à-dire constitue le moment le plus concret. Voy. ci-dessous, *Zusatz*; § 356 et § 366.

(2) *Vermittelnde Reproduction : reproduction qui médiatise, avec médiation.* Voy. plus loin, *Zusatz*.

pulpe nerveuse (1). » Ce sont là les éléments simples et abstraits des trois systèmes. Cependant, comme ces systèmes sont indivisibles, et que chaque point de l'organisme les contient tous les trois dans une unité immédiate, ils ne constituent pas les moments abstraits de la notion, l'universel, le particulier et l'individuel, mais chacun de ces moments représente la totalité de la notion, de telle sorte que dans chacun de ces systèmes sont réellement contenus les autres. Partout il y a du sang et des nerfs, partout se trouve répandu l'élément glanduleux, lymphatique, ce qui constitue la reproduction (2).

(1) Treviranus : *Biologie*, vol. I, p. 166.

(2) C'est là, en effet, l'unité concrète et profonde à laquelle s'élève l'organisme animal dans les animaux parfaits, et surtout dans l'homme. On peut dire, à cet égard, de l'animal, que tout y est dans tout, et que tout y est dans tout suivant la forme parfaite de la notion, c'est-à-dire d'une manière distincte et concrète, en tant que différent et en tant qu'un, tout à la fois. Et la connaissance expérimentale de l'organisme ne fait que confirmer de plus en plus cette vérité, montrant que tous les éléments anatomiques et physiologiques se pénètrent et sont l'un dans l'autre. Par exemple, le domaine de l'élément musculaire qui était d'abord borné aux organes contractiles, va de plus en plus s'agrandissant, et on le retrouve en quelque sorte dans toutes les parties de l'organisme. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a constaté la présence des nerfs dans les os. On peut en dire autant du corpuscule de Pacini, et de celui de Meissner, dont les travaux récents de Kölliker et de Krause ont aussi étendu le domaine. Le sang artériel et le sang veineux, d'abord séparés dans les artères et les veines, finissent par se rencontrer dans les capillaires. Les belles découvertes qu'on a faites depuis Schwann, et surtout dans ces derniers temps par MM. Vulpian et Philipeaux sur la communication et les relations anatomiques des différents systèmes nerveux, entre le nerf pneumogastrique, par exemple, et les nerfs hypoglosses, ou entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs ; celle de M. Bert sur la greffe animale ;

L'unité de ces moments abstraits est la lymphe animale, d'où se développent les parties internes de l'organisme (1). Mais, de même que cette unité se différencie elle-même et en elle-même, ainsi elle s'enveloppe elle-même dans la peau, qui forme sa surface, ou le rapport général de l'organisme végétatif avec la nature inorganique (2).

la substitution fonctionnelle des organes, le nez, par exemple, qui peut remplacer dans la menstruation les parties génitales de la femme; ou d'autres parties du corps, telles que les aisselles, qui peuvent remplacer les mamelles, tout cela montre l'unité intime et vivante de l'organisme animal. Voy. plus loin, § 355.

(1) *Aus der sich das Innere Gliedert : de laquelle l'interne* (la vie, les formations internes de l'organisme) *se partage* en se formant, en construisant, ou en nourrissant ses diverses parties. La formation et le mouvement de la lymphe appartiennent à la vie interne de l'organisme animal, en ce sens que la lymphe se forme dans les tissus soit superficiels soit profonds des divers systèmes, et que son mouvement n'est pas périphérique, mais centripète. C'est là ce que veut exprimer le mot *das Innere*. De plus, si la lymphe puise sa matière dans les divers systèmes, dans les systèmes musculaire, nerveux, glandulaire, etc., elle fait, d'un autre côté, l'unité de tous ces systèmes, et elle leur fournit, renouvelé, ou pour mieux dire, animalisé et vivifié (avec le concours du sang), ce qui les nourrit, et y entretient la vie, et, par conséquent, on peut dire avec bien plus de vérité que chaque système est formé par la lymphe, et trouve dans la lymphe les conditions et les éléments de son existence (*gliedert sich aus* (*ihr*). Ce qu'il faut, en effet, considérer ici, comme partout ailleurs, c'est l'idée de la lymphe en tant que moment de l'organisme (et de l'organisme parfait), et dans cette idée, il faut considérer, comme dans toute autre idée, la matière et la forme. Car la lymphe est un moment plus concret que tous les systèmes où elle paraît puiser sa matière, et, par conséquent, elle contient dans son unité non-seulement la forme, mais cette matière une qui se distribue, vivifiée et vivifiante, dans les différents systèmes. Voy. sur la lymphe et le chyle ci-dessous, même §.

(2) C'est-à-dire, la peau, qui enveloppe l'organisme et forme sa surface externe, peut être considérée comme la lymphe qui, après s'être

Cependant, si chacun de ces systèmes contient, en tant que totalité développée, les autres systèmes, il y a dans chacun d'eux cette forme une de la notion qui prédomine. La figure immédiate est l'organisme mort sans mouvement qui constitue la nature inorganique de l'individualité organique (1). Autant que l'organisme est cet être inerte, la notion, l'individualité n'est pas dans sa réalité; elle ne s'engendre pas encore elle-même; ou bien, elle ne s'engendre elle-même que virtuellement (2), et c'est nous qui devons la saisir comme telle (3). Cet organisme

différenciée dans les divers systèmes, rentre dans son unité. Et comme l'interne et l'externe sont indivisibles, la peau constituerait le moment externe de la lymphe en ce sens, qu'en limitant l'organisme extérieurement, elle établit un rapport général entre l'organisme et la nature inorganique. C'est un rapport général en ce que la peau enveloppe le corps entier, même sans tenir compte des téguments épidermiques (épithélium) qui enveloppent les membranes muqueuses, séreuses, glanduleuses, etc. — De plus, c'est le rapport général de l'*organisme végétatif*, par cela même que par la peau l'animal est plutôt hors de lui-même, ce qui le rapproche de l'organisme végétal.

(1) *Der für die Individualität seine unorganische Natur ist : qui* (l'organisme sans mouvement, inerte, *ruhende Organismus*) *est pour l'individualité sa nature inorganique.*

(2) Le texte dit : *intérieurement*, ce qui signifie qu'un être ne s'est pas complétement développé, ne possède pas toute sa nature, et que, relativement à sa nature entière, il n'est que virtuellement. Car l'être réel et concret existe intérieurement et extérieurement.

(3) C'est-à-dire, comme s'engendrant elle-même, ou dans son unité concrète. Un être ne s'engendre pas lui-même, c'est-à-dire ne possède pas en lui-même toute sa nature, toute sa réalité, que lorsqu'il est en possession de l'unité de son idée, et surtout de ce qui le fait ce qu'il est. Tant qu'il n'a pas atteint ce point, c'est nous, c'est notre pensée subjective qui le pense comme être achevé, et qui le construit et doit le construire comme tel, ce qui signifie, en d'autres termes, que l'unité

extérieur constitue dans sa détermination un rapport avec une formation également indifférente; c'est le moment mécanique du tout qui se partage en ses parties distinctes (1).

La sensibilité en tant qu'identité de la sensation avec elle-même, réduite à l'identité abstraite, est l'insensibilité; c'est l'élément mort et inerte, c'est la partie morte de soi-même (2), qui ne se sépare pas cependant de la sphère de la vitalité. C'est là la génération de l'os, par laquelle l'organisme se pose ses fondements (3). Par là, le système osseux participe lui aussi à la vie de l'orga-

de la pensée subjective, et de la pensée objective réside dans l'idée entière et complétement développée. Nous avons, du reste, rencontré et expliqué plusieurs fois cette expression.

(1) *Das in seine bestehenden Theile gegliedert ist; qui est partagé en ses parties subsistantes*, c'est-à-dire qui ne se fondent pas encore les unes dans les autres. Dans l'organisme animal, en tant qu'unité de la nature, doit se retrouver le moment mécanique, — le mécanisme, suivant l'expression du texte. Ce moment est constitué surtout par la figure (*Gestalt*) en tant que simple figure, dans sa sphère abstraite, et séparée des autres sphères, qui forment avec elle l'individualité animale concrète. C'est la sphère qu'on peut appeler anatomique, en ce qu'elle contient et représente l'organisme sans mouvement, comme il est dit ci-dessus, l'organisme qui possède la possibilité de la vie, mais qui ne vit point. C'est ce moment où l'animal existe, en quelque sorte, à la façon d'un cristal organisé.

(2) *Das Insensible, das bewegungslose Todte, das Ertödten seiner selbst.*

(3) *Sich sein Grund voraussetzt : il* (l'organisme) *se présuppose sa base, sa raison fondamentale.* Le système osseux, en tant qu'il forme le moment le plus abstrait de l'organisme, est la présupposition de ses moments plus concrets, et il est, par cela même, le *Grund*, la base, le principe, le point de départ de son existence en tant qu'être sensible. Voy. sur le *Grund*, *Logique*, § 121 et suiv.

nisme. « Les os deviennent plus petits dans la vieillesse, dit Autenrieth (1), les os du crâne, les os cylindriques s'amincissent ; leur cavité médullaire semble s'accroître (en quelque sorte) (2) aux dépens de la substance osseuse. Le squelette desséché d'un vieillard est proportionnellement plus léger ; c'est ce qui fait que les vieillards deviennent plus petits, et cela indépendamment de l'incurvation de leur dos..... Déjà, à cause du plus grand nombre de leurs vaisseaux sanguins, les os possèdent en général une plus grande vitalité (par rapport aux cartilages) (3), ce qui est confirmé d'abord par le fait de leur reproduction, de leur inflammation et de leurs altérations, toutes choses qui se produisent plus facilement chez eux que chez les autres organes, et ensuite par le grand pouvoir absorbant de leurs extrémités les plus pointues, par leur plus grande sensibilité, et enfin et surtout par leur contexture plus compacte. » L'os, c'est-à-dire la sensibilité, qui est propre de la figure comme telle (4), est, comme le bois de la plante, une force simple, et partant sans vie, une force qui n'est pas encore processus, mais qui constitue un

(1) Autenrieth (Joh. Heinr. Ferd.): *Manuel de physiologie*, part. II, § 767; § 772,

(2) *Gleichsam*, mot intercalé par Hégel, qui a probablement voulu exprimer un doute sur cet accroissement de la moelle chez les vieillards aux dépens de la substance osseuse. Ce doute, comme on peut le voir, ne porte pas sur le fait, c'est-à-dire sur la simultanéité de l'appauvrissement de l'os, et de l'accroissement de la moelle, mais sur la cause du fait, et sur le mode suivant lequel il s'accomplit.

(3) C'est aussi une remarque de Hégel.

(4) En tant que simple figure.

retour abstrait sur soi. Mais, d'un autre côté, c'est un être sans vie qui est revenu sur lui-même, ou, si l'on veut, c'est le bourgeon végétal qui se développe lui-même de telle façon que l'être développé se distingue de lui (1).

(1) *Dass das Hervorgebrachte ein Anderes wird: que l'être produit, qui sort de lui* (du bourgeon), *devient autre que lui ;* et qu'ainsi l'os est comme le bourgeon qui devient lui-même, mais autre que lui-même, dans les diverses parties de la plante. — La sensibilité est le premier moment, c'est-à-dire le moment le plus abstrait et le plus indéterminé de l'animal. Or si l'on considère la sensibilité à l'état immédiat, et dans son identité avec elle-même, suivant l'expression du texte, ou, si l'on veut, la sensibilité en tant que simple puissance de sentir, on a une sensibilité qui ne se réalise pas, qui ne sent pas, une sensibilité insensible. C'est là le côté par lequel l'animal touche encore à l'être inanimé, inorganique ou végétal. Cependant, cette insensibilité est l'insensibilité de l'être sensible, et elle n'est telle qu'à cette condition. Car, de même que la mort n'est que là où est la vie, et, réciproquement, la vie n'est que là où est la mort, ainsi l'être insensible ne saurait être que là où est l'être sensible, c'est-à-dire l'organisme animal, et réciproquement. Or l'insensibilité, en tant que simple insensibilité (qu'il ne faut pas confondre avec l'être purement inerte, ou avec l'être mort proprement dit, bien que, pour rendre sa pensée, Hégel emploie les expressions, *todten*, *bewegungslose*, mort, sans mouvement) est précisément cette identité de la sensibilité avec elle-même, ou ce moment où elle ne se réalise pas encore en sentant. Ce moment est représenté par l'os. L'os en tant que simple os est insensible ; mais par là qu'il appartient à l'animal, il est ou devient sensible, en devenant nerf, muscle, etc., et en participant ainsi à la vie générale de l'organisme. Nous ajouterons que pour entendre ce passage, ainsi que ce qui suit, il ne faut pas perdre de vue les points suivants: 1° Que dans la construction idéale de l'animal, comme dans celle de la plante, etc., le développement de l'idée ou de la pensée exprime le développement et la génération de la chose elle-même; de telle sorte que le passage de l'os au nerf, par exemple, ou du nerf au muscle, etc., a sa raison dans le mouvement même de l'idée, ou dans cette nécessité interne qui engendre les différents moments, et, pour ainsi dire, la trame de l'organisme animal ; 2° que c'est l'idée, et l'idée spéciale soit de l'orga-

1°) La figure est *d'abord* un noyau osseux (1), car c'est par là que commencent tous les os. Ces noyaux croissent, s'allongent tout comme le bouton de la plante qui devient fibre ligneuse. On les retrouve aux extrémités des membres. Ils contiennent la moelle comme substance rudimentaire de leurs nerfs (2). La moelle des os est la

nisme animal, soit des divers systèmes de cet organisme qui détermine leur nature et leur fonction, et que vis-à-vis de cette idée tout le reste est subordonné et ne joue qu'un rôle secondaire. Par exemple, dans la circulation du sang, les moyens mécaniques, tels que les contractions des artères, les valvules, etc., ne sauraient constituer le principe déterminant et spécial de ce moment de la vie animale. 3° Que Hégel s'attache surtout à déterminer l'idée de l'animal complétement développé, ou, comme on dit, de l'animal parfait, car l'être imparfait est engendré et s'entend par l'être parfait en ce qu'il n'est qu'un moment abstrait de ce dernier. Ainsi l'éponge, le zoophyte, le mollusque etc., s'entendent par le mammifère, et non celui-ci par les premiers. Voy. § 352, *sub fin*. Cf. § 370.

(1) *Knochenkern*: cellule osseuse, ou corpuscule osseux, ostéoplaste comme on l'appelle. Hégel ne parle point du cartilage, et du rapport du tissu osseux et du tissu cartilagineux. C'est qu'il considère le cartilage comme un moment subordonné et, pour ainsi dire, élémentaire de l'os ; car non-seulement l'os et le cartilage sont dans un rapport immédiat et l'un se développe de l'autre, mais l'insensibilité de l'os se retrouve, et d'une manière plus marquée peut-être dans le cartilage. Il en est de même, et à plus forte raison, de l'os à l'état muqueux. Voy. ci-dessus, p. 231.

(2) *Als ihren noch nicht eigens herausgebornen Nerven; comme leurs nerfs qui ne sont pas nés, qui ne sont pas développés d'une manière spéciale* — de cette manière qui fait leur nature spéciale. Et ainsi ces noyaux qui continuent de subsister aux extrémités des membres (les apophyses), et qui sont comme un reste des noyaux primitifs d'où s'est développé le squelette osseux, renferment aussi la moelle, qui est la substance rudimentaire et informe de leurs nerfs. — Nous ferons observer que ces noyaux se rencontrent aussi parfois dans les cellules de la moelle jaune.

graisse ; ce qui explique pourquoi on rencontre peu de moelle, ou une moelle liquide chez les hommes maigres, et qu'on en rencontre beaucoup chez les gras. Le périoste constitue la vie spéciale de l'os ; c'est un produit qui se dirige entièrement vers le dehors (1), ce qui fait qu'il s'éteint de lui-même, et qu'il ne vit qu'à la surface de l'os ; c'est une force obscure et enveloppée (2) ; et, sous ce rapport, le système osseux tombe, avec le système de la peau, dans le cercle de la reproduction (3). L'os ne va au delà du point et de la ligne que parce qu'il se rattache au tout, et qu'en vue du tout (4), ce qui fait qu'à la place de la moelle se produit ensuite le nerf, qui est un noyau d'où rayonnent les fibres nerveuses (5) comme de

(1) *Eine ganz nach aussen gehende Production ;* expression qui ferait croire que Hégel n'admettait pas de périoste interne.

(2) *Die dumpfe Kraft in sich selbst :* littéralement : *la force obscure en elle-même.* — Par là que l'os constitue la charpente solide de l'organisme, charpente qui, comme il est dit plus haut, et répété ci-dessous, doit fournir à l'organisme une base et un point d'appui contre la terre et la nature en général, il y a dans l'os une tendance, ou, si l'on veut, une nécessité qui le porte surtout vers le dehors, c'est-à-dire vers la surface, ce qui fait que sa vitalité se concentre dans le périoste, ou, comme dit le texte, que le périoste constitue la vie propre (*das eigentliche Leben*) de l'os. Mais, par là même que c'est une vie de surface, ou qui ne va qu'à la surface, c'est une vie qui expire en elle-même, au-dedans d'elle-même (*in sich erstirbt*), c'est-à-dire qui ne va pas plus loin, et qui, par cette raison, est une force obscure qui ne se développe point, et ne s'étend pas aux autres parties de l'organisme, comme le système nerveux par exemple.

(3) Voy. ci-dessus, p. 226, et plus loin même §, p. 278.

(4) Le texte a : *fortgehend zur Totalität, aus Kern und Linie, bricht der Knochen auf : c'est en allant, en procédant vers le tout* (l'organisme entier) *du noyau et de la ligne* (en partant du noyau et de la ligne) *que l'os s'épanouit* (se développe dans tous ses moments).

(5) Le texte a : *seine Längen : ses longueurs,* ses filaments.

leur centre. Mais par cette connexion avec le tout, l'os cesse d'appartenir à la figure comme telle; sa moelle devient une substance sensible et vivante (1), un point qui se répand en lignes, et d'où partent les autres dimensions comme moments indivisibles du tout. En tant que noyau, l'os est l'élément sensible immédiat de la figure; mais en tant que squelette osseux, il a de plus, et comme détermination première, cette destination, savoir, de se poser vis-à-vis des choses extérieures comme corps solide et compacte, de ne fonder, si l'on peut ainsi dire, que sur lui-même sa solidité, et de parvenir à une existence objective mécanique, afin de se donner un point d'appui contre la terre, le corps ferme et solide en général (2).

2°) Le prolongement de l'os est le moyen terme, le point de passage où la figure descend à l'état d'un être extérieur qui contient intérieurement un être différent (3),

(1) *Lebendige Sensibilität : sensibilité vivante*, qui n'est plus la sensibilité immédiate, la sensibilité insensible.

(2) *Als das Feste uberhaupt.* Ainsi l'os en tant que noyau, c'est-à-dire en tant que point muqueux et organique forme le moment immédiat et enveloppé de la sensibilité, en tant que squelette osseux, c'est-à-dire en tant que substance compacte et, en quelque sorte, inorganique, et dont les parties sont combinées suivant certains rapports géométriques et mécaniques, il forme ce moment qui le rend apte à lutter avec la solidité de la terre (qui est le corps solide (*das Feste*) en général, c'est-à-dire le fondement de toute autre solidité) et à s'affranchir d'elle; à atteindre, comme dit le texte, à l'objectivité mécanique (*zu mechanischer Objectivität zu kommen*), c'est-à-dire à se poser non-seulement subjectivement, mais objectivement, d'une manière réelle et concrète comme être dont le centre mécanique s'affranchit du centre mécanique de la terre.

(3) *Die Gestalt zum Aeussern herabsinkt, das ein anderes Inneres hat.* C'est l'évolution de l'os, et du squelette osseux qui parcourt et embrasse les deux moments de l'être concret, le moment interne et le

Dans les membres, l'os constitue le moment intérieur, l'être immédiatement solide, mais il cesse ensuite de constituer ce moment. De même que le bois constitue l'être intérieur de la plante, tandis que l'écorce constitue son être extérieur (dans la semence, au contraire, le bois se trouve soumis (1), et ne forme qu'une enveloppe extérieure), ainsi les os deviennent pour les entrailles une enveloppe extérieure qui n'a plus un centre propre, mais qui continue d'abord à présenter des brisures et des articulations (2) unies par une ligne spéciale, le *sternum*. Ils finissent cependant par redevenir une simple surface sans contenu interne propre. Il y a là comme un changement brusque en un point ou en une ligne, d'où se développent des lignes qui vont jusqu'à composer une surface qui n'est qu'une simple surface enveloppante (3). C'est là la totalité qui ne s'est pas encore complétement développée (4), et qui doit encore se tourner vers le dehors. Par conséquent, l'os est *secondement* constitué de façon à être supporté, à contenir comme sujet ce qui le supporte (5), et à aller chercher des points d'appui extérieurs, tels que des cornes, des griffes, etc. La peau s'allonge et se termine en ongles, en becs, etc., elle est ce qu'il y a de plus indestructible dans l'organisme, car lorsque tout

moment externe, qui enveloppe et est enveloppé tour à tour, ainsi que c'est expliqué par ce qui suit.

(1) *Uberwunden;* par la pulpe ou partie molle qui prend sa place, et le repousse au dehors.

(2) Les vertèbres et les côtes.

(3) Le thorax, qui n'a pas un contenu propre, un contenu de même nature, mais qui enveloppe un contenu de nature différente.

(4) *Gerundet : arrondie.*

(5) Le contenu du thorax est maintenant le sujet qui supporte l'os.

est tombé en dissolution dans le cadavre, il arrive souvent que la peau est encore visible dans quelques-unes de ses parties (1).

3°) En même temps, avec la solution de continuité dans la chaîne articulée du centre du système osseux, c'est-à-dire dans la colonne vertébrale, l'os, en faisant retour sur lui-même, devient *troisièmement* le crâne creux. La forme de la colonne vertébrale est le fondement de l'os du crâne, et l'on peut montrer comment l'un dérive de l'autre. Mais l'*os sphenoideum* parvient à s'affranchir complétement des autres, et à ramener le crâne à une simple surface sans point central (2). Cependant cette

(1) Ainsi l'os qui part du point, le noyau, et s'étend d'abord suivant la ligne, se brise brusquement, comme il est dit plus haut, pour former une courbe, c'est-à-dire une surface solide qui limite et enveloppe l'animal. C'est là le premier moment de l'évolution de l'os, mais qui, par cela-même, n'est qu'un moment imparfait, et où le système osseux, en tant que système osseux, ne s'est pas complétement développé. L'os en se prolongeant ainsi, de chose interne qu'il était, devient chose externe, ce qui fait que si, d'un côté, il commence son mouvement vers le dehors, de l'autre, il devient d'abord comme extérieur à lui-même, il ne se contient plus lui-même, et au lieu de supporter il est supporté. De là la nécessité des extrémités osseuses et cornées qui complètent l'évolution extérieure, les rapports suivant le dehors du système osseux. La peau, l'ongle, le bec, etc., qui en dérivent, peuvent être, à cet égard, considérés comme des annexes du système osseux, en ce qu'ils appartiennent à la partie solide de l'organisme, et remplissent une fonction analogue.

(2) La colonne vertébrale se brise là où commence le système du crâne, et c'est ce brisement qui rend possible ce système. Mais, d'un autre côté, il y a un rapport intime entre eux, et la structure du crâne est une dérivation de celle de la colonne vertébrale. Or, c'est l'os sphénoïdal qui forme le point de passage de l'un à l'autre. Car c'est celui qui par sa structure rappelle le plus la vertèbre, et qui forme, en même temps, la base et le suppôt du crâne. Il se détache ainsi, d'un côté (*uberwindet*, *triomphe*), du centre, c'est-à-dire de la colonne ver-

complète suppression d'un noyau revient, d'un autre côté, au rétablissement d'un autre noyau (1). Ce sont les *dents* qui ramènent ce noyau, les dents qui ont un processus, c'est-à-dire qui ne sont plus des organes purement passifs (2), mais des organes négatifs, actifs et efficients. C'est la sensibilité immédiate qui est devenue irritabilité. Le périoste n'est plus dans la dent une membrane extérieure, mais intérieure (3). L'os ainsi que le périoste sont insensibles ; mais ils acquièrent la sensibilité dans les maladies lymphatiques (la syphilis) (4).

tébrale, et, de l'autre côté, il permet à l'os de s'arrondir (de former une surface, *verflächen*) sans avoir un point central propre (*ohne eigenen Mittelpunkt*).

(1) *Autre* n'est pas dans le texte, mais le sens l'indique.

(2) *Passive Absonderung*. Le mot *Absonderung* que nous avons traduit par organe, veut dire séparation, sécrétion, formation sécrétive, organe qui se forme en s'assimilant les autres organes, et en s'en séparant tout à la fois.

(3) En ce que dans la dent la partie extérieure est l'émail, et la partie interne est formée par l'ivoire, le cément et la pulpe dentaire. Le périoste de l'alvéole dentaire se trouve uni au cément par sa couche interne, et à la pulpe dentaire par un pédicule nerveux et vasculaire qui traverse l'orifice situé au sommet de la racine de la dent. Il est, du reste, probable qu'il y a d'autres points de communication entre les diverses parties de la dent.

(4) Il est clair que la dent a une signification propre, et qu'elle constitue un moment déterminé et concret dans le système osseux. C'est un os, mais un os complétement développé ; c'est un noyau, mais un noyau dur et compacte, et où la substance molle et la substance solide sont intimement unies ; ce qui fait sa grande irritabilité. Et nous ferons observer, à ce sujet, qu'il ne faut pas dans la dent séparer l'alvéole et la dent, et considérer l'alvéole comme un élément étranger à la dent, et où la dent aurait été placée comme par accident, ainsi que se la représentent quelques physiologistes. L'alvéole et la dent sont inséparables, elles sont faites l'une pour l'autre, et elles appartiennent toutes deux à la même notion. Lorsque la dent tombe,

La forme organique fondamentale de l'os est la colonne vertébrale, dont le reste n'est qu'une métamorphose, et

l'alvéole s'oblitère, et lorsque avec l'âge la vitalité de l'alvéole s'affaiblit et s'épuise, la vitalité de la dent suit le même sort; la dent vacille et tombe. — Ensuite si l'on considère dans la dent, outre sa structure solide, sa forme et sa disposition dans le crâne, c'est-à-dire dans les mâchoires, on verra que ce n'est pas un os passif, c'est-à-dire fait simplement pour protéger, pour envelopper ou même pour mouvoir, mais pour opérer d'une manière efficace, pour détruire et transformer. C'est un os qui prépare, et, par suite, contient virtuellement les processus de l'assimilation et de la reproduction. — Ainsi dans le système osseux la dent serait l'os essentiellement sensible. La sensibilité lui serait inhérente dans son état physiologique, tandis que l'os et le périoste en général ne deviendraient sensibles par eux-mêmes qu'à l'état pathologique.— Maintenant nous ne croyons pas qu'on puisse et qu'on doive prendre à la lettre cette théorie hégélienne. Ce que Hégel a voulu dire, suivant nous, c'est que l'os est par lui-même insensible, et qu'il n'est sensible que par ses rapports avec le système nerveux, — qu'en devenant nerf,—que la dent, en tant qu'os, est, elle aussi, insensible, mais que par suite de sa structure et de sa fonction la sensibilité est plus grande et, en quelque sorte, plus apparente en elle que dans les autres parties du système osseux. Du reste, cette théorie de l'insensibilité, bien que fondée en principe, est, à notre avis, fautive dans sa limitation au système osseux. Que le système osseux soit plus insensible que les autres systèmes on peut l'admettre, mais cela ne fait pas que l'insensibilité ne puisse se retrouver dans d'autres parties de l'organisme. Peut-être aussi est-ce là la pensée de Hégel, qui a pu considérer l'insensibilité qu'on rencontre dans d'autres organes, dans la pie-mère, par exemple, et même, suivant quelques physiologistes (Longet) dans une partie de la moelle épinière (substance grise) comme une tendance de l'organisme à redevenir cellule, ou substance osseuse, tendance fondée sur les rapports systématiques de l'organisme lui-même et des choses en général. Car, de même qu'il y a une tendance dans l'être organique à redevenir être inorganique par suite de la présence en lui des éléments et des rapports inorganiques, mécaniques, chimiques, etc.; de même l'insensibilité, dont le type serait la substance cartilagineuse et osseuse, peut se reproduire sous des formes diverses et à différents degrés dans les diverses parties de l'organisme.

qui consiste en un tube qui se dirige suivant le dedans, et dans ses appendices qui se dirigent suivant le dehors. C'est principalement Gœthe (1) qui, en portant son regard systématique sur la nature, a vu que telle était la forme fondamentale de l'os, et qui en a très-bien suivi la transformation dans une recherche qui date de 1785, et qu'il a publiée dans sa *Morphologie*. Oken, à qui il avait communiqué cette recherche, a fait parade des pensées de Gœthe, en se les attribuant, dans un programme qu'il a écrit sur cette question, et il s'en est approprié la gloire. Gœthe démontre (et c'est une de ses plus belles pensées) que les os du crâne, l'*os sphenoideum*, l'*os zygomaticum* (os jugal), jusqu'à l'*os bregmatis* (os frontal), qui est l'os iliaque de la tête (2), ne se développent que de cette forme. Mais ici, comme dans la plante, cette forme de l'identité ne suffit pas pour expliquer la transformation de l'os, c'est-à-dire comment les os, de simples centres internes, se changent en organes enveloppants (3) et se déterminent extérieurement dans les extrémités, les bras, les jambes, etc., devenant ainsi des points d'appui, se joignant entre eux, et pouvant en même temps se mou-

(1) Cf. *Zur Morphologie*, p. 162, 248, 250-251, 339. Rathke a plus récemment repris et complété cette théorie de Gœthe, dans son *Entwickelungsgeschichte der Natter*, et dans le *Vierter Bericht über das Naturwissenschaftliche Seminar zu Königsberg*, 1839. Voy. Longet, *Traité de physiologie*, vol. II, p. 839.

(2) En joignant la partie supérieure des deux os iliaques, on aurait à peu près le frontal.

(3) Le texte a : *statt innere Mitte zu seyn, jetzt umschliessend werden* : au lieu d'être des centres, des noyaux internes, maintenant ils (les os) deviennent enveloppants.

voir. Cet autre côté de la métamorphose, cette projection, si l'on peut ainsi dire, de la colonne vertébrale dans les diverses parties de l'organisme osseux, c'est là ce que Gœthe n'a pas développé, et ce qui appartient en propre à Oken (1). La colonne vertébrale est le point central du système osseux qui se partage en deux parties, l'os du crâne et les extrémités, et qui unit en même temps ces deux extrêmes. D'un côté, on a une cavité qui, en combinant les surfaces, s'arrondit et se ferme vers le dehors; d'un autre côté, on a un développement en longueur qui pénètre dans l'organe central (2), et qui, se joignant aux muscles, trouve un point d'appui dans leur prolongement (3).

(1) Ainsi on retrouve dans cette recherche de Gœthe la même pensée qui a présidé à sa théorie de la plante, savoir, l'unité du squelette osseux, mais ausssi avec la même imperfection, en ce qu'ici, comme dans la plante, Gœthe n'a saisi que l'identité, et qu'il n'a pas, par conséquent, exposé l'unité réelle et concrète de l'objet de sa recherche.

(2) *In die Mitte tritt*, c'est-à-dire la colonne vertébrale, qui est le centre du système osseux.

(3) Cette construction du squelette se trouve complétée § suiv. Ici on n'a que le squelette dans son moment le plus élémentaire, le plus abstrait, et partant le plus imparfait. De là vient la difficulté de cette construction, et ce qui la fait, en même temps, paraître insuffisante. Nous voulons dire que tous les moments de l'organisme animal sont si intimément unis que l'un est dans l'autre, et qu'ils se déterminent réciproquement, ce qui fait la difficulté de les séparer, et comment en les séparant on mutile non-seulement l'animal, mais le moment même qu'on sépare, et qu'on n'y retrouve plus la raison déterminante de son être. Et plus l'animal est parfait, et plus intime est cette unité. Par exemple, pourquoi y a-t-il un crâne? Et quelle est la raison de sa forme? On dira que la raison du crâne est le cerveau; ce qui est vrai. Mais il est tout aussi vrai que l'être et la forme du cerveau sont déterminés par l'être et la forme du crâne, car sans le crâne le cerveau ne saurait être ni être ce qu'il est. Cependant, si le crâne et le cerveau

Le système nerveux, ce système qui se dirige vers le dehors et qui implique un rapport extérieur (1), constitue le moment de la différence dans la sensibilité. C'est la sensation en tant que déterminée, qu'elle soit d'ailleurs immédiatement produite par un objet extérieur, ou qu'elle soit une détermination propre du sujet. De la moelle épinière partent plutôt les nerfs moteurs, et du cerveau partent surtout les nerfs sensitifs. Les premiers constituent le système nerveux en tant que système pratique; les derniers constituent ce même système en tant qu'il est déterminé (2), ce à quoi se rapportent les organes des sens. Mais en général les nerfs se concentrent dans le cerveau d'où ils se ramifient de nouveau; car ils se répandent dans toutes les parties du corps. Les nerfs sont la condition sous laquelle le corps touché éprouve une sensation, comme aussi des mouvements volontaires, et en général de toute détermination spontanée suivant un but (3). Du reste, on sait encore fort peu de chose

se déterminent réciproquement, et s'ils appartiennent tous les deux à une seule et même notion, le crâne constitue un moment plus abstrait que le cerveau. Voilà pourquoi le système osseux commence à se produire et à se développer d'abord dans une sphère propre, quelque imparfaite, d'ailleurs, que puisse être cette sphère, et qu'il va en se complétant à mesure que se produisent les autres moments de l'organisme, et les rapports qu'il soutient avec eux.

(1) *Zusammenhang mit Anderem : rapport avec autre chose.*

(2) *Als Bestimmtwerden*, ce qui constitue plutôt un rapport théorétique, en ce que le sujet est déterminé, — sent l'objet.

(3) *Selbstbestimmend Zweck : le but qui se détermine lui-même.* Nous ferons observer que Hégel emploie les expressions *plutôt*, *surtout*, *en général*, pour indiquer qu'on ne saurait délimiter d'une manière précise et absolue l'origine et la fonction des nerfs moteurs et des nerfs sensoriaux, par suite de l'unité du système nerveux et du rapport in-

touchant l'organisation du cerveau. « L'expérience nous apprend, dit Autenrieth (*ouvr. cit.*, part. II, § 824, 866, 868), que les mouvements des organes destinés à produire des actions volontaires, ainsi que la sensibilité de ces mêmes organes, se trouvent altérés, ou cessent complétement, lorsque les nerfs qui en partent, ou la moelle épinière, ou le cervelet, ou le cerveau, éprouvent des lésions ou sont détruits. Les fibres nerveuses avec leur gaîne sont réunies en faisceaux par le tissu cellulaire, et ces faisceaux s'unissent à leur tour, d'une manière plusou moins serrée, pour former des cordons plus gros et plus visibles..... Déjà les tubes médullaires des nerfs sont partout mis en communication par des canalicules latéraux remplis de moelle et paraissent former à leur point de rencontre (1) des nœuds très-minces, ce qui fait ressembler, sous ce rapport, les faisceaux nerveux à un filet très-allongé, tiré suivant la longueur à la façon d'une corde, et dont les fils seraient presque parallèles. » On ne doit pas se représenter la communication du cerveau avec les autres parties de l'organisme comme si, lorsque les nerfs d'une de ces parties sont affectés, les filets nerveux déterminés de la partie affectée propageaient par eux-mêmes et isolément l'impression, ou bien comme si du cerveau on agissait sur un filet nerveux déterminé, suivant la liaison extérieure des nerfs. La communication se fait par le tronc commun, et elle est,

time du système nerveux de l'encéphale et de celui de la moelle épinière, unité et rapport que les mouvements dits *réflexes* font, pour ainsi dire, toucher du doigt.

(1) *Zusammenstossen*. Autenrieth aurait admis, d'après cela, l'anastomose nerveuse.

malgré cela, determinée, par suite de la présence générale de la volonté et de la conscience. Un filet nerveux est en rapport avec plusieurs autres (1), et son affection

(1) *Die Nervenfaser steht mit vielen andern in Verbindung.* Les physiologistes admettent en général que les nerfs ne s'anastomosent point, et que chaque filet nerveux agit isolément, et ne communique avec les autres que par la souche commune, le cerveau ou la moelle épinière. Nous disons en général, parce qu'il y en a, Panizza entre autres, qui ont soutenu que les filets nerveux sont en communication directe, et qu'ils s'entrecroisent surtout dans les plexus nerveux. Hégel paraît admettre la première opinion, bien que cette dernière phrase puisse faire penser qu'il admettait aussi la communication directe. Nous avouons que bien que la doctrine de l'isolement soit admise par la plupart des physiologistes, les arguments et les expériences sur lesquels on la fonde ne nous paraissent pas concluants, et que se représenter la trame nerveuse comme un filet dont les mailles seraient formées de fils qui ne se joindraient qu'à leur point de départ, nous paraît contraire à l'unité concrète et profonde de l'organisme animal. Quoi qu'il en soit sur ce point que nous ne pouvons discuter ici, la question de la détermination des sensations et des mouvements est une des plus compliquées et des plus difficiles. Et cette difficulté n'est pas, nous ne disons pas levée, mais diminuée par la doctrine de l'isolement des filets nerveux, et de leur nature spéciale. Car que ces filets se joignent sur leur route, ou qu'ils se joignent au centre, toujours est-il qu'ils se joignent. Et d'ailleurs laissant de côté les anastomoses, les sympathies, des sensations qui, produites dans un point limité, deviennent des sensations générales, telles que le chatouillement de la plante des pieds, le frissonnement général produit par certains bruits, la douleur d'une dent cariée qui envahit la face entière, la douleur d'un doigt affecté de panaris qui s'étend aux autres doigts, à la main et au membre thoracique entier, tout cela montre l'unité et la solidarité du système nerveux, et l'impossibilité de limiter physiologiquement l'action fonctionnelle des nerfs. Il y a aussi des appareils nerveux, les tubercules quadrijumeaux, par exemple, qui remplissent la fonction d'appareil excitateur et d'appareil moteur à la fois ; et les ganglions eux-mêmes sont des centres de pouvoir réflexe, que leur activité s'exerce, d'ailleurs, avec ou sans le concours du cerveau. Mais s'il y a une connexion si intime entre les diverses parties du système nerveux, qu'est-ce qui détermine et circonscrit la

affecte aussi ces derniers, sans que pour cela plusieurs sensations s'ensuivent, ni que, de son côté, le tronc

sensation proprement dite, c'est-à-dire une sensation accompagnée de perception? Hégel dit que c'est la présence, et l'omniprésence de la *volonté* et de la *conscience* (*Willens und Bewusstseyns*) dans l'organisme qui est le principe déterminant de la sensation, ce sans quoi il n'y a pas de sensation véritable. Pour entendre la pensée de Hégel il faut d'abord se représenter la volonté et la conscience sous leur forme la plus générale et, en quelque sorte, la plus indéterminée, et non dans le sens spécial, limité et inexact où on les prend ordinairement, dans le sens, voulons-nous dire, d'une volonté et d'une conscience humaines, réfléchies et libres. En d'autres termes, par volonté il faut entendre l'*activité pratique*, et par conscience l'*activité théorétique* en général (voy. § 357 et § 359). En ce sens et dans ces limites, il y a volonté et conscience dans l'animal le plus obscur et le plus rudimentaire ; et les mouvements des tentacules de la méduse ne sont pas moins volontaires que les mouvements des membres d'un animal d'un ordre supérieur. Et si l'on se représente les mouvements et les perceptions de la méduse comme instinctifs, et les mouvements et les perceptions de l'homme comme volontaires et réfléchis c'est qu'on ne rapproche pas l'homme et la méduse là où ils sont comparables, c'est-à-dire dans la sphère de la pure animalité. Car dans cette sphère les mouvements de l'homme sont aussi instinctifs que ceux de la méduse, ou des infusoires, bien qu'ils puissent en différer par la forme et par l'objet, et qu'en outre dans l'homme, et surtout dans l'homme développé, ils se combinent avec les déterminations spéciales de la nature humaine, qui les transforment et leur impriment un caractère particulier et conforme à cette nature. Maintenant deux éléments interviennent dans la sensation, deux éléments également nécessaires, — les nerfs et ce principe (nous disons cette idée, ou cette détermination de l'idée) qui contient et est les nerfs, comme il contient et est les muscles, le sang, etc., c'est-à-dire l'âme, laquelle est l'unité de tous ces éléments, et en tant que âme active et motrice, et en tant que âme purement sensitive; car c'est le même principe qui entend, voit, éprouve une impression agréable et une impression douloureuse, ou qui meut les membres, ou y arrête les mouvements, ou qui y produit les mouvements les plus divers, etc.— Or de quelque façon qu'on se représente le système nerveux et l'âme, et leurs rapports, c'est dans l'âme qu'il faut placer le principe déterminant de la sensation, ainsi que des mou-

commun, qui part du cerveau, mette tous les nerfs en mouvement.

La sensibilité qui est revenue sur elle-même, le moment le plus interne (1) de l'être sensible, où celui-ci n'est plus à l'état abstrait, le système des ganglions en général, et en particulier celui des nerfs appelés sympathiques, système qui n'est pas assez développé pour qu'il s'y produise des sensations déterminées, ce système, disons-nous, forme des nœuds nerveux qui sont comme de petits cerveaux, ayant leur siége dans l'abdomen. Ces nœuds n'existent pas d'une manière absolument indépendante et pour soi, c'est-à-dire en dehors de toute connexion avec les nerfs qui se rattachent immédiatement au cerveau et aux nerfs rachidiens, mais ils ont en même temps une existence propre, et se distinguent de ces derniers par leur fonction et leur structure (2). C'est à cause

vements qui l'accompagnent. On dit : sans les nerfs l'âme ne sentirait pas, et sans tel ordre de nerfs elle n'éprouverait pas telle sensation ; et l'on en conclut que ce sont les nerfs, leur nature et leur disposition spéciales qui engendrent et déterminent la sensation. Mais c'est là une conclusion qui ne découle nullement des prémisses. Car on raisonne comme celui qui de ce que la main est une condition et un instrument nécessaire d'une certaine action, en conclurait que c'est la main qui est la cause déterminante de cette action ; ou comme celui qui prétendrait que c'est le son qui fait la parole, parce qu'il n'y aurait pas de parole sans le son. Or, de même que le son ne devient parole que par l'action et la présence de la pensée, ainsi l'affection nerveuse ne devient sensation que par l'action et la présence de l'âme. Voilà pourquoi dans le sommeil et dans le somnambulisme la vie extérieure et sensible est suspendue bien que les organes n'en soient pas moins affectés par les objets du monde extérieur. Voy. § suiv.

(1) C'est-à-dire le plus obscur, le plus enveloppé, dans la sphère de la sensibilité concrète et, pour ainsi dire, centrale.

(2) Cf. Autenrieth, *Ouvr. cit.*, part. III, § 869.

de cette division du cerveau, en cerveau de la tête et en cerveau de l'abdomen, que la migraine naît de l'abdomen. « C'est un fait remarquable, dit Autenrieth (1), que dans l'estomac, et à peu près à son ouverture supérieure, cesse le développement des nerfs véritables, des nerfs qui partent immédiatement du cerveau, pour faire place aux nerfs sympathiques, et que c'est ici qu'on rencontre comme la limite d'un sentiment distinct. Cette ouverture supérieure joue dans plusieurs maladies un rôle important. Dans les autopsies on trouve que les inflammations ont lieu près d'elle plus souvent que dans une autre partie quelconque de l'estomac. La nature qui a abandonné en grande partie à l'arbitre (2) le choix des aliments, la mastication, la déglutition, ainsi que l'évacuation des substances inutiles, a voulu lui soustraire le travail spécial de la digestion. » Dans le somnambulisme, où les sens externes sont dans un état de catalepsie et d'engourdissement, et la conscience de soi n'est que conscience interne (3), cette vitalité interne se concentre dans les ganglions et dans le cerveau de cette conscience de soi obscure et isolée (4). Ainsi, comme dit Richerand, « par les nerfs sympathiques les organes internes sont soustraits à l'empire de la volonté (5). » Le système de ces nœuds

(1) *Ouvr. cit.*, part. II, § 587.

(2) *Willkühr*, activité volontaire obscure, instinctive, irréfléchie.

(3) *Und das Selbstbewustseyn innerlich ist;* qui, par cela même, est une conscience de soi imparfaite, puisque le moment objectif et externe y fait défaut.

(4) *Unabhängigen;* indépendante, en ce sens qu'elle est comme séparée du monde objectif, soit de la nature, soit de l'esprit.

(5) *Nouveaux éléments de physiologie*, vol. I, Prolég., c. III.

nerveux est irrégulier (1). « On peut diviser, dit Bichat, le système ganglionnaire en système des ganglions de la tête, du cou, du thorax, de l'abdomen et du bassin (2). » Les ganglions sont répandus partout dans le corps, mais surtout dans les parties qui appartiennent à sa formation interne, c'est-à-dire dans l'abdomen. « Une série de ces nœuds nerveux se trouve des deux côtés dans les ouvertures entre les vertèbres, où ils sont formés par les racines inférieures des nerfs rachidiens (3). » C'est en se combinant entre eux que ces nœuds forment les nerfs appelés sympathiques, puis les plexus semilunaire, solaire, splanchnique, et enfin, en se ramifiant, la communication du ganglion semilunaire avec les ganglions du thorax. « On trouve, dit encore Bichat (*Ouv. cit.* p. 90, 92), que chez un grand nombre de sujets il y a interruption dans les nerfs appelés sympathiques, et que la partie dans le thorax est séparée par un intervalle de celle dans le ventre (*pars lumbaris*). Souvent après avoir fourni plusieurs filets au cou, ils deviennent plus denses qu'avant... Les filets nerveux de ce système sont très-différents des nerfs du cerveau et de la moelle épinière. Ces derniers sont plus denses, moins nombreux, plus blancs, avec un tissu plus serré, et peu de variété dans leur structure. Au contraire, une ténuité extrême, un très-grand nombre de filets, surtout près des plexus, une couleur grisâtre, une mollesse marquée du tissu, et ordinairement la plus grande

(1) Autenrieth, *Ouvr. cit.*, part. III, § 874.

(2) *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* (4e édit., Paris, 1822), p. 91.

(3) Autenrieth, *Ouvr. cit.*, part. III, § 870.

variété dans les différents sujets, ce sont les caractères distinctifs des ganglions. » Ces nerfs ont-ils une existence indépendante, ou bien sortent-ils du cerveau et de la moelle épinière ? C'est là un point sur lequel on n'est pas d'accord. On admet comme un principe fondamental et comme une vérité acquise que les nerfs naissent du cerveau et de la moelle épinière. Mais l'expression naître (1) ne représente rien de déterminé. Si, d'un côté, il y a identité entre les nerfs et le cerveau, de l'autre, il y a différence. Mais on n'a pas d'abord le cerveau, et ensuite des nerfs qui naissent du cerveau, pas plus qu'on n'a des doigts qui naissent du plat de la main, ou des nerfs qui naissent du cœur. On peut couper des nerfs sans que la vitalité du cerveau en soit détruite, comme on peut enlever des pièces du cerveau, sans que les nerfs cessent de fonctionner (2).

(1) *Entspringen*, sortir, jaillir.

(2) Hégel veut dire qu'on ne saisit pas le vrai rapport, l'unité concrète des nerfs et du cerveau en se représentant le cerveau comme un être achevé d'où sortiraient ensuite des nerfs, qui seraient, pour ainsi dire, des appendices venant s'ajouter au cerveau. Les nerfs et le cerveau sont deux moments indivisibles, à la fois identiques et différents. Et lors même qu'on prouverait par l'expérience que le cerveau, ou la moelle épinière vient avant les nerfs, cela ne ferait pas qu'ils ne soient indivisibles. Et leur indivisibilité est fondée sur l'unité même de leur idée, ou de l'idée de l'organisme. Et c'est cette idée qu'il faut entendre pour entendre leur nature et leurs rapports véritables ; car elle domine tout autre point de vue, comme tout autre procédé. Ainsi ces procédés empiriques par lesquels on veut voir en séparant, par exemple, le cerveau et les nerfs, jusqu'à quel point ils sont indépendants l'un de l'autre, tendent à cacher, plutôt qu'ils ne mettent en évidence les rapports réels et intrinsèques des diverses parties de l'organisme. Car de ce que l'une de ces parties peut continuer à fonctionner sans l'autre, il ne suit pas que l'organisme concret et entier pourrait être sans l'une ou l'autre d'elles, et, par suite, que l'une d'elles pourrait être sans l'autre, ou, ce qui revient ici au même,

Par là que la sensibilité de l'organisme extérieur (1) passe dans l'irritabilité, dans la différence, sa simplicité est supprimée (2) et passe dans l'opposition du système

aurait pu être, si l'autre n'avait pas été. C'est comme dans un édifice où les fondations et les autres parties sont inséparables, et où les fondations ne sont des fondations véritables que par les autres parties. Et dans les rapports du cerveau ou de la moelle épinière et des nerfs, ceux-ci sont aussi nécessaires que les premiers, aussi nécessaires que dans un cercle le centre et la circonférence le sont l'un à l'autre. En détruisant la moelle épinière, on détruit du même coup la trame nerveuse, et, par suite, l'organisme. Mais la réciproque n'est pas moins vraie. Que si l'on choisit tel point du cerveau, ou de la moelle épinière, par exemple le bulbe rachidien, pour démontrer que ces organes l'emportent en perfection et en nécessité sur les autres, on trouvera tel point du cœur ou du poumon dont la lésion n'entraînera pas moins la cessation de la vie. C'est aussi de cette façon qu'il faut se représenter les rapports du système nerveux ganglionnaire, et du système nerveux encéphalo-spinal ; ce sont, voulons-nous dire, deux moments distincts d'un seul et même système nerveux, ou, ce qui revient au même, ils sont identiques et différents tout ensemble. Cela fait que si, d'un côté, ils forment des centres d'une activité propre et distincte, de l'autre, ils se meuvent dans une sphère commune, et engendrent des phénomènes, pour ainsi dire, mixtes, où ils interviennent tous les deux. On sait qu'il y a des physiologistes tels que Bichat et Winslow, qui ont voulu les isoler, soit en refusant au grand sympathique toute sensibilité, soit en prétendant qu'il possède exclusivement en lui-même, et indépendamment de tout concours du système cérébro-spinal le principe de son activité ; et que d'autres, tels que Legallois, prétendent qu'au contraire toute son activité il la tire de ce dernier. Mais ces deux points de vue sont également insuffisants et exclusifs, comme le prouve l'observation physiologique elle-même.— Maintenant le système ganglionnaire, en tant que différent, constitue le système de l'abdomen opposé au système cérébro-spinal, c'est-à-dire il constitue le système de la sensibilité obscure, involontaire et indéfinie, opposé au système de la sensibilité claire, volontaire et définie.

(1) *Aussern Organismus*, l'organisme qui se tourne vers le dehors. C'est là ce qui a surtout lieu dans la sensibilité.

(2) *Seine überwundene Einfachheit : sa simplicité vaincue, dépassée ;* la simplicité du principe nerveux qui, en se développant, se trouve

musculaire. Le bourgeon de l'os est revenu à la simple différence du muscle, dont l'activité consiste dans un rapport matériel et réel avec la nature inorganique (1), dans le processus mécanique suivant le dehors. L'élasticité organique est la mollesse qui, sous l'action d'un stimulus, se contracte, mais qui supprime en même temps cette contraction, et se rétablit dans son premier état, en affectant la forme linéaire (2). Le muscle est l'unité de ces deux moments, qui existent aussi comme espèces de mouvement (3). Treviranus (4) énonce cette proposition « que la contraction est accompagnée d'une augmentation réelle de cohésion. » C'est ce qui est surtout prouvé par l'expérience suivante. » Erman (5) ayant fermé à sa partie inférieure, avec un bouchon de liége, un cylindre de verre ouvert aux deux extrémités, fit passer à travers le bouchon un fil de platine, et remplit le tube d'eau. Il introduisit

vaincue, va en quelque sorte au-delà d'elle-même dans le principe irritable.

(1) *Das reale materielle Verhalten zur unorganische Natur;* ce qui distingue le muscle du nerf, la fibre contractile de la fibre nerveuse, en ce sens que dans la sensibilité l'organisme est comme passif vis-à-vis de la nature inorganique, tandis que dans l'irritabilité il réagit sur elle, s'étend et se contracte pour la détruire et se l'assimiler, ce qui constitue aussi un processus mécanique suivant le dehors (*Process des Mechanismus nach Aussen*), mais un processus mécanique tel qu'il est dans l'organisme, c'est-à-dire une élasticité organisée, comme il est dit dans la phrase suivante, une élasticité qui n'est qu'un moment de l'être organique.

(2) *Als Linie sich anstammend*, en s'appuyant (contre elle-même) en tant que ligne. On fait ici abstraction de l'os auquel le muscle est attaché, et on ne considère la fibre contractile qu'en elle-même.

(3) Dans les muscles extenseurs et les muscles fléchisseurs.

(4) *Biologie*, vol. V, p. 238.

(5) Cette expérience consignée dans les *Gilbert's Annalen der Physik*, 1812, part. I, p. 1, est citée par Treviranus, *Ouvr. cit.*, vol. V, p. 243.

ensuite dans cette eau une partie de la queue d'une anguille vivante, et ferma l'extrémité supérieure du cylindre également avec un bouchon de liége, à travers lequel il fit passer un autre fil de platine, et de plus un tube de verre mince et ouvert aux deux bouts. La pression du dernier bouchon fit pénétrer dans le tube un peu d'eau dont on marqua exactement le niveau. Ayant ensuite mis en communication la moelle épinière avec l'un des deux fils, et les muscles avec l'autre, et les deux fils avec les deux pôles de la pile voltaïque, Erman observa que toutes les fois qu'il y avait contraction des muscles, l'eau descendait dans le petit tube de la quantité d'environ quatre ou cinq lignes, et cela par secousses. » En outre, les muscles possèdent une irritabilité propre et spontanée (1). Tels sont, par exemple, les muscles du cœur qui s'irritent lors même qu'on n'irrite pas ses nerfs. C'est ce qui fait aussi qu'on peut exciter par la pile des mouvements dans les muscles sans toucher les nerfs (2). Treviranus maintient également (3) que « son hypothèse, suivant laquelle la transmission de l'action volontaire aux muscles, et celle des impressions extérieures au cerveau seraient dues à des parties différentes du filet nerveux, savoir, la première à l'enveloppe nerveuse, et la seconde à la moelle nerveuse » n'a pas été réfutée (4).

(1) *Fur sich reizbar : sont irritables pour soi.*

(2) Treviranus, *Ib.*, liv. V, p. 291.

(3) *Ib.*, p. 346.

(4) Pourquoi l'os devient nerf, et pourquoi le nerf devient muscle, ou, ce qui revient au même, qu'est-ce qui fait que le système osseux passe dans le système nerveux, et celui-ci dans le système musculaire. De quelque façon qu'on envisage la question, il faudra admettre que ce passage n'est qu'un passage idéal, un passage qui a lieu en vertu et

Le mouvement des muscles est l'irritabilité élastique, qui, moment du tout, produit un mouvement particulier, lequel, en se partageant, forme, d'un côté, comme un point d'arrêt dans l'unité de la circulation (1), et, de l'autre, pose et engendre un processus igné, par lequel cette inertie (2) se trouve supprimée. C'est le système pulmonaire, ce vrai processus idéal qui se fait suivant le dehors avec la nature inorganique, avec l'air, qui accomplit cette suppression (3). Ce processus constitue le mouvement propre et spontané de l'organisme (4), qui, en tant qu'élastique, attire et repousse. Le sang est le résultat de ce processus (5) ; c'est l'organisme qui revient du dehors en, et par lui-même, sur lui-même, c'est

par la nécessité de l'idée, et que, par suite, ses différents moments ne sont que des moments de l'idée de l'animal. Le bourgeon de l'os, la cellule, le point osseux, roide et insensible s'est fondu d'abord dans le fluide nerveux, et il est par là devenu sensible. Mais la sensibilité ne saurait sentir, ni être, ni persister qu'en réagissant sur l'être senti, c'est-à-dire en s'irritant. L'irritabilité, comme dit plus haut le texte, est le bourgeon osseux qui est revenu à la différence simple du muscle. Le muscle est une différence simple en ce sens qu'il est l'unité de l'os et du nerf, tout aussi bien par sa fonction que par sa structure.

(1) Le texte a : *eine eigenthümliche sich trennende, das Einströmen hemmende Bewegung setzt : pose* (l'irritabilité élastique) *un mouvement particulier qui se divise* (et) *arrête* (interrompt) *l'unité de la circulation.*

(2) *Jener träge Bestehen : ce subsister inerte*, ce point d'arrêt.

(3) *Auflösung des Bestehens*, qui est *la dissolution du subsister*, c'est-à-dire qui dissout, qui efface ce point d'arrêt et, pour ainsi dire, la roideur du sang, et lui donne son élasticité et sa fluidité.

(4) *Das eigene Sich-Bewegen des Organismus :* le mouvement spécial, proprement dit, de soi-même de l'organisme. Ici l'expression de Hégel va au delà de sa pensée, car cette vertu s'applique au sang en général et non au système pulmonaire en particulier.

(5) Le texte dit seulement : *le sang est le résultat* ; c'est-à-dire est l'unité concrète de ce processus.

l'individualité vivante qui engendre les membres et en fait des viscères (1). Le sang, en tant que mouvement rotatoire, et qui tourne autour de lui-même, cette vibration absolue au dedans de soi (2), est la vie individuelle du tout, où rien n'est différencié ; c'est le temps animal (3). Ce mouvement rotatoire se divise ultérieurement en processus cométaire ou atmosphérique, et en processus volcanique. Le poumon est la feuille animale qui est en rapport avec l'atmosphère, et qui forme ce processus alterné de mouvement et de repos, d'aspiration et d'expiration (4). Le foie, au contraire, est un retour de l'organisme de ses rapports cométaires à l'être-pour-soi, à la vie unaire. C'est l'être-pour-soi qui cherche un centre, c'est le feu de l'être-pour-soi, c'est son courroux vis-à-vis un autre que lui, et la combustion de ce dernier (5). Le processus

(1) *Welche die Glieder zu Eingeweiden erzeugt.* Littéralement : *engendre les membres en viscères ;* c'est-à-dire que l'individualité vivante, le sang, en vivifiant les membres, qui ne sont que des membres, (la figure) en fait des viscères, leur communique la vie, l'activité, la puissance digestive des viscères. L'expression *en et par lui-même* (*an sich durch sich selbst*) veut dire que le sang remplit cette fonction non-seulement par sa vertu propre, mais au-dedans de lui-même dans sa sphère spéciale. Voy. sur ce point § 366, à la fin, note.

(2) *Diess absolut In-sich Erzittern.*

(3) C'est le temps, en ce qu'il coule et circule sans cesse comme le temps ; et il n'y a pas de différence, en ce qu'il anime également outes les parties de l'organisme, et qu'il est le principe de la nutrition, comme de la sécrétion.

(4) Nous n'avons pas besoin de faire observer que tous ces rapprochements n'ont qu'une valeur analogique. Mais ils ont, en même temps, pour objet de montrer comment les différentes sphères de la nature se retrouvent dans l'organisme animal.

(5) *Der Zorn gegen das Andersseyn und das Verbrennen desselben : le courroux contre l'être-autre et la combustion de ce dernier.* L'être-pour-soi est le sang dans son unité, en tant que sang artériel et en

du poumon et celui du foie sont intimement liés. Le processus fluide et erratique (1) du poumon adoucit l'ardeur du foie, et se trouve, à son tour, vivifié (2) par ce dernier. Le poumon est menacé de devenir foie, de durcir (3), et par suite de se détruire lui-même, lorsqu'il reçoit la chaleur du sang (4). C'est dans ces deux processus que se partage le sang. Ainsi son mouvement circulaire concret (5) se compose de trois mouvements circulaires, dont l'un est son propre mouvement (6), l'autre le mouvement du poumon et le troisième celui du foie. Dans chacun d'eux s'accomplit une circulation spéciale, ce qui paraît comme artère dans la circulation pulmonaire, paraissant comme veine dans le système de la veine

tant que sang veineux. Les processus du poumon et du foie constituent le moment dialectique, la dualité de la circulation, le processus du cœur constitue son moment spéculatif, son être-pour-soi, son unité. Dans le foie le sang se courrouce contre l'élément extérieur, et qui n'est pas sang en sécrétant la bile qui est ensuite résorbée par le sang lui-même. Voy. ci-dessus, p. 226, et plus loin § 365.

(1) *Ausschweifend*, en ce que les ramifications des artères suivent une direction divergente et plus tortueuse que celles des veines qui suivent une direction convergente et plus rectiligne.

(2) *Belebt.*

(3) *Ist in Gefahr, in Leber überzugehen, sich zu verknoten : est en danger de passer dans le foie, de se nouer,* de devenir noueux et roide comme le sang veineux, et cela par l'excès même de son élasticité, de son feu.

(4) Le texte a : *des Fürsichseyns*, de l'être-pour-soi, c'est-à-dire du sang qui vient du cœur.

(5) *Realer.*

(6) *Einer für sich selbst : un pour lui-même,* où il revient sur lui-même, où il existe dans son unité. Ainsi la vie lunaire ne marque qu'un moment dans ce retour du sang sur lui-même, c'est-à-dire dans l'unité concrète du sang. C'est le moment de la roideur (sang veineux) opposé à celui de la fluidité (sang artériel). Cependant, ces deux systèmes ou ces deux sangs se complétent l'un l'autre, en passant l'un dans l'autre en vertu même de leur unité.

porte, pendant que dans le système de la veine porte les veines qui pénètrent dans le foie paraissent comme artères (1). Ce système de l'organisme vivant est le système opposé à l'organisme extérieur; il constitue la force digestive (2), la force destinée à triompher de cet orga-

(1) Voici le texte du passage entier : *In jedem ist ein eigener Kreislauf, indem das, was im Lungenkreislauf als Arterie erscheint, im Pfortader-System als Vene erscheint, und umgekehrt im Pfortader-System die eintretenden Venen als Arterien*. Littéralement : *Dans chacun de ces deux systèmes il y a une circulation spéciale, en ce que ce qui paraît comme artère dans la circulation pulmonaire, paraît comme veine dans le système de la veine porte, et réciproquement* (ou au contraire) *dans le système de la veine porte les veines qui entrent* (sous entendu *paraissent*) *comme artères*. Nous ferons d'abord remarquer que le terme *paraître* doit être ici entendu dans le sens strictement hégélien et tel qu'il se trouve déterminé dans la *Logique*. En effet, le sang artériel et le sang veineux, où l'artère et la veine constituent ici comme dans la circulation en général le moment réfléchi, l'*Erscheinung* du sang, qui dans son unité, ou dans son idée est tous les deux. Maintenant voici quel est, suivant nous, le sens de ce passage. Dans la circulation pulmonaire le sang se rend du ventricule droit dans le poumon par l'artère pulmonaire. Le système de la veine porte est, comme on sait, un système spécial, qui prend son origine dans les organes de la digestion, et va se terminer, à travers la rate et le pancréas, dans l'intérieur du foie. Il se compose de deux parties, d'une partie veineuse et d'une partie artérielle. La partie veineuse s'étend depuis son origine jusqu'à son entrée dans le foie où il se ramifie comme les artères, en allant s'aboucher ensuite aux veines hépatiques. Ainsi dans le système pulmonaire c'est par l'artère que le sang se rend dans le poumon, tandis que c'est par les veines que dans le système de la veine porte il se rend dans le foie. De plus, dans le système de la veine porte, les veines deviennent artères en pénétrant dans le foie, ce qui n'a pas lieu dans le système pulmonaire où l'artère ne devient pas veine en entrant dans le poumon, mais plutôt en en sortant, et après avoir traversé les capillaires.

(2) *Es ist die Kraft der Verdauung : il est la force* (la force absolue, par excellence) *de la digestion*. Le sang constitue, en effet, la force vitale et organique absolue, où se trouve digéré, et organiquement

nisme. Ici cette nature inorganique (1) contient trois moments αα) : elle est le poumon extérieur, universel (2) ββ); elle est l'élément particularisé (3); c'est l'universel qui est descendu dans la sphère organique; c'est la lymphe et l'organisme entier (4) γγ); elle est substance individualisée (5). Le sang élabore sa substance en la tirant de de l'air, de la lymphe et de la digestion, trois moments dont il accomplit la transformation. De l'air il tire l'élément purement dissolvant (6), sa lumière, l'oxygène ; de la lymphe sa fluidité neutre; de la digestion l'individualité, la substance. C'est ainsi que l'individualité entière

transformé, non-seulement tout élément inorganique, mais l'organisme extérieur, comme dit le texte. En d'autres termes, le sang fait l'unité interne et concrète (l'être-pour-soi) de l'organisme, et, par suite, tout rapport extérieur, — soit le rapport de l'organisme avec la naturo inorganique, soit les rapports des diverses parties de l'organisme qui sont extérieures les unes aux autres, — a disparu.

(1) Inorganique relativement au sang où elle est définitivement et absolument organisée.

(2) L'air.

(3) Le texte a : *die besonderte : la* (cette) *nature particularisée*, qui n'est plus dans sa forme universelle, comme dans l'air, mais qui a été particularisée, spécialisée.

(4) *Der ganze seyende Organismus*. Le terme *seyende* (étant, qui est) a pour objet de marquer la différence entre le sang et la lymphe. La lymphe est à l'animal ce que le cambium est à la plante. (Cf. § 346, *a*, p. 137.) L'organisme entier *est* dans la lymphe, mais il n'y est pas pour soi, dans son unité vivante et concrète, comme dans le sang.

(5) *Das Vereinzelte*, les substances déjà individualisées, appropriées à l'organisme par la digestion.

(6) *Die reine Auflösung*. La pure dissolution : en ce que l'oxygène dissout, tient dans un état de dissolution le sang qui a une tendance à se solidifier, — à se carboniser, — dans le sang noir.

s'oppose de nouveau à elle-même et engendre la figure (1).

α). Le sang a dans la circulation pulmonaire un mouvement spécial; il y constitue cette vie immatérielle purement négative pour laquelle la nature est l'air qu'elle s'assujettit ici d'une manière immédiate (2). C'est la première aspiration qui forme la vive propre individuelle de l'enfant, qui jusque-là avait nagé dans la lymphe (3), et avait absorbé les sucs nutritifs à la façon du végétal. L'enfant respire en sortant de l'œuf ou du sein de la mère. Il se comporte vis-à-vis de la nature comme un être qui est fait pour l'air, lequel n'est plus en lui un courant continu, mais brisé (4). C'est la simple irritabilité et activité organiques, où le sang se produit et se réalise comme feu pur (5).

(1) C'est-à-dire que pendant que, d'un côté, le sang tire des autres parties de l'organisme la substance qu'il élabore et qu'il transforme, de l'autre, il nourrit et renouvelle sans cesse ces mêmes parties et l'organisme entier.

(2) *Die reine Ueberwindung derselben hat : a* (cette vie immatérielle) *la prépondérance pure sur elle* (l'air ou la nature), c'est-à-dire que dans la circulation pulmonaire la nature entière est l'air, se concentre dans l'air pour l'organisme, lequel constitue ici *une vie immatérielle purement négative; immatérielle* en ce sens que c'est l'air, et, dans l'air, son élément igné, sa lumière, comme il est dit ci-dessus, qu'il reçoit, et qui fait ici sa vie; *négative*, en ce qu'il soumet l'air, en le décomposant et en se l'appropriant.

(3) *Les eaux de l'amnios*, qui sont une espèce de lymphe pour l'embryon.

(4) Le texte dit : *und ist nicht dieser continuirliche Strom, sondern die Unterbrechung desselben : et il* (l'enfant) *n'est pas ce courant continu, mais son interruption;* ce qui vient de ce que l'air est un élément dont l'animal s'empare et qu'il se subordonne.

(5) *Sich als reines Feuer beweist und wird.*

β). Le sang supprime l'état neutre de l'organisme, cet état où l'être organique nage dans la lymphe (1), et il le supprime en stimulant et en mouvant toutes les parties de l'organisme extérieur (2), et en disposant celui-ci à revenir sur lui-même (3). Ce mouvement est aussi un système digestif, une circulation qui contient différents moments. Les vaisseaux lymphatiques se construisent partout des nœuds spéciaux, des estomacs où la lymphe est digérée (4), pour finir ensuite par se réunir dans le canal thoracique (5). Le sang acquiert (6) par là sa fluidité en général; car il ne saurait y avoir de roideur en lui. De son état neutre aqueux la lymphe se change en graisse (la moelle des os est cette même graisse), et par suite

(1) Proprement dite, qui constitue *die Neutralität*, la neutralité, suivant l'expression du texte, la substance générale, et indifférente de de l'organisme animal.

(2) Voy. ci-dessus, p. 256, et plus loin, p. 269.

(3) *Ruckgehen in sich*, à rentrer dans son unité, à reproduire la figure et le sang lui-même en digérant les substances inorganiques.

(4) *Se digère*, dit le texte. Hégel entend par là les ganglions et les plexus lymphatiques, auxquels on peut ajouter les *cœurs lymphatiques*, comme on les appelle, espèce de membranes sacciformes à parois musculeuses, qui poussent la lymphe dans les principaux troncs antérieurs et postérieurs du système veineux, et qu'on a observés chez un grand nombre de mammifères. Hégel ignorait l'existence de ces derniers organes dont la découverte par J. Müller ne date que de 1832.

(5) Et par la *grande veine lymphatique droite*. Du reste, c'est un point qui n'est pas complétement éclairci, si c'est seulement par ces deux troncs ou par d'autres voies aussi que le système veineux et le système lymphatique sont mis en communication.

(6) *Se donne*, dit le texte. La lymphe est déjà l'organisme entier à l'état fluide. En tant que moment du sang, elle constitue la fluidité du sang, mais la fluidité *en général*, et non la fluidité spéciale du sang, ou sa fluidité telle qu'elle est dans le sang.

elle n'atteint pas une plus haute animalisation, mais elle devient une huile végétale qui sert à la nutrition. Les animaux hibernants deviennent très-gras en été, et se nourrissent pendant tout l'hiver de leur propre substance, ce qui fait qu'ils sont très-maigres au printemps (1).

γ) Enfin, le sang constitue le processus digestif spécial de l'individu ; c'est là le mouvement péristaltique en général (2). Dans ce processus l'individualité se partage en trois moments : αα) en l'être-pour-soi obtus, intérieur (3); c'est le devenir de son état hypochondro-mélancolique, c'est son sommeil ; le sang veineux en général qui devient cette force nocturne dans la rate (4). On dit : le sang y

(1) C'est-à-dire la lymphe n'atteint pas à la haute animalité du sang. C'est là ce qui fait que les animaux hibernants maigrissent. Car pendant qu'ils sont plongés dans l'engourdissement hibernal, la respiration et la circulation deviennent languissantes, c'est-à-dire la vie n'est pas renouvelée et sustentée par le sang.

(2) C'est-à-dire le sang est le principe, ou, pour mieux dire, l'organe de la digestion. Nous disons organe, parce qu'ici on considère surtout la figure, bien qu'il soit difficile de séparer la figure, — le moment anatomique, — de l'activité de la figure, — du moment fonctionnel et physiologique.— Comme on peut le voir, le terme *péristaltique* est pris ici dans une acception plus générale que celle où on le prend ordinairement dans la science, où on l'emploie plus spécialement pour désigner les mouvements de l'intestin.

(3) *Stumpfen, innerlichen Fürsichseyns.* C'est le sang veineux, qui est *stumpfen*, en ce qu'il est plus pesant, plus épais, moins éthéré que le sang artériel, et *innerlichen*, en ce que le sang veineux représente ce moment où le sang revient sur lui-même, se contracte, se solidifie, en quelque sorte, comme cela est expliqué par le reste de la phrase, et ci-dessous, même §.

(4) *Diese mitternächtige Kraft.* Il y en a qui ont considéré la rate comme l'organe du sommeil. Pour d'autres, elle serait le siége de la mélancolie. Hégel rappelle ces opinions sans admettre, bien entendu, qu'elles expriment la fonction principale et spécifique de la rate. Mais

est carbonisé, mais cette carbonisation est précisément ce qui le fait terre, c'est-à-dire absolument sujet (1). ββ) En partant de ce point, on rencontre le système de la veine porte, son moyen terme (2), où sa subjectivité est mouvement, devient activité, feu destructeur (3). C'est ainsi que, fortifié dans le foie, le sang attaque les aliments qui fermentent dans l'estomac. La digestion, préparée par la mastication et par la lymphe salivaire, commence dans l'estomac. Les sucs de l'estomac et le suc pancréatique sont en quelque sorte les acides (4) qui dissolvent les aliments et les placent dans un état de fermentation. C'est le moment où l'organisme est pénétré par

pourquoi parmi les nombreuses opinions qui ont été émises touchant la fonction de la rate, Hégel n'en a-t-il rappelé que ces deux-là ? C'est qu'il y a analogie entre ces états d'engourdissement, tels que le sommeil et la mélancolie, et le sang veineux qui, suivant lui, a son système spécial dans le système de la veine porte. Peut-être même a-t-il pensé qu'il y a plus qu'une simple analogie, et que, sans être leprincipe déterminant de ces états, le sang veineux a cependant une action prépondérante dans le sommeil et dans l'hypocondrie.

(1) C'est-à-dire que si le sang n'était qu'oxygéné il se dissoudrait, il deviendrait air, feu, gaz, tandis qu'en se carbonisant, il se solidifie, devient terre, et par là il devient sujet, substrat, et il le devient absolument. Car le sang veineux est substrat non-seulement de la lymphe et partant de l'organisme en général, mais du sang artériel lui-même, en ce que le sang artériel trouve en lui le substrat de son activité. On peut dire que le sang veineux est au sang artériel et à l'organisme ce que la terre (élément) est aux autres éléments.

(2) *Seine Mitte das Pfortadersystem.* Le système de la veine porte ou du foie est le moyen terme, c'est-à-dire le centre du sang veineux, comme le poumon est le centre du sang artériel.

(3) *Verzehrenden Vulcan :* volcan destructeur, c'est-à-dire que le sang veineux, — ce sujet, cette terre, — devient principe actif, bile, dans le foie.

(4) Voy. plus loin, p. 280.

les sucs digestifs et la chaleur, le moment chimico-organique (1). γγ) C'est dans le duodénum que s'accomplit le triomphe spécial de l'organisme (2), triomphe qui est amené par le feu, par la bile, engendré par le sang veineux de la veine porte. Le processus extérieur, et qui se mouvait encore dans la lymphe, se trouve maintenant transformé en l'individualité animale (3). Le chyle, ce produit du sang, redevient sang. Le sang s'est engendré lui-même.

C'est là le mouvement circulaire interne et achevé de l'individualité, où le sang remplit lui-même la fonction de moyen, car il constitue la vie individuelle elle-même. En général, le sang est, en tant que substance commune de toutes les parties, le principe irritable qui les enveloppe toutes intérieurement dans son unité. C'est la cha-

(1) *Es ist diess das Lymphiren und Wärmen; das chemisch-organische Moment.* Par *Lymphiren*, — *lymphation*, — Hégel n'entend pas ici la lymphe proprement dite, mais l'action des sucs digestifs en général qui attaquent et dissolvent les aliments, le chyme. La digestion de l'estomac est la digestion chimico-organique, parce qu'elle contient le moment de l'action chimique et qu'elle n'animalise pas complétement les aliments.

(2) *Spécial*, parce que les aliments sont complétement vaincus, animalisés dans la digestion intestinale.

(3) C'est-à-dire que le sang non-seulement digère ou fait digérer, mais que l'acte suprême et final de la digestion est la génération du sang. D'où il suit : 1° que le sang, en faisant digérer et en nourrissant l'organisme, se digère et se nourrit lui-même ; 2° que tous les autres moments de l'organisme animal, et la lymphe elle-même, par là qu'ils n'atteignent pas à cette unité concrète et absolue du sang (*Fürsichseyn, animalische Selbst*), constituent des moments extérieurs, un processus qui est tourné vers le dehors, suivant l'expression du texte, un processus qui ne trouve pas en lui-même son unité, et, pour ainsi dire, son point de repos.

leur, c'est un changement de la cohésion et de la pesanteur spécifique, un changement cependant qui n'est pas seulement amené par cette espèce de dissolution, mais par la dissolution animale concrète de toutes les parties (1). Si, d'un côté, tous les aliments se changent en sang, de l'autre, le sang est la substance commune d'où toutes les parties de l'organisme tirent leur nutrition. C'est là la pulsation dans son existence réelle et concrète (2). On a dit à cet égard, que les sucs sont des substances inorganiques, parce qu'ils se dissolvent (3), et que la vie n'appartient qu'aux parties solides. Mais d'abord ces distinctions n'ont pas de sens (4), et ensuite le sang n'est pas la vie, mais le sujet vivant comme tel, par opposition à l'espèce, à l'universel (5). Les peuples énervés de l'Orient, les Indiens ne tuent jamais les animaux, mais ils leur laissent achever leur vie. Le législateur des Hébreux prescrivit seulement de ne pas détruire le sang des animaux, en donnant pour raison que la vie réside dans le sang. Le sang est cette activité infinie et indivisible

(1) Cf. § 303, vol. I, p. 524 et suiv.

(2) Le texte a : *nach dieser ganz realen Seite : suivant ce côté tout à fait réel.* C'est-à-dire que la pulsation, l'irritabilité concrète du sang est celle qui irrite, meut et enveloppe l'organisme entier.

(3) *Weil sie das Ausgeschiendene seyen ; parce qu'ils sont la partie, la substance sécrétée.* — et excrétée.

(4) Parce que les parties liquides forment tout autant et plus encore que les solides un élément essentiel de l'animal ; et, d'ailleurs, tout se meut et se renouvelle dans l'organisme.

(5) C'est-à-dire que le sang, en tant qu'unité de l'animal, contient l'animal entier, le sujet, l'individu vivant, avec ses parties solides et liquides, mais qu'il n'est pas l'espèce qui constitue un moment supérieur à l'individu. Voy. plus loin. § 366-368.

qui se stimule elle-même pour sortir d'elle-même, tandis que le nerf constitue l'élément inerte, et qui demeure au-dedans de lui-même (1). La division infinie, la suppression de cette division et le retour de la division, c'est là l'expression immédiate de la notion, expression qui est, pour ainsi dire, visible à l'œil, et qui se trouve représentée d'une manière sensible dans la description qu'en fait le professeur Schultz. Suivant lui, des globules ont une tendance à se former dans le sang, sans cependant pouvoir se former. Si on le laisse couler dans l'eau, le sang se coagule et forme des globules, mais on n'a plus alors du sang vivant. Ainsi ces globules ne paraissent que dans le sang mort, dans le sang exposé à l'air atmosphérique. Dire que le sang est composé d'éléments fixes (2), c'est admettre une doctrine qui, comme l'atomisme, est le produit de l'imagination, et qui est fondée sur de fausses représentations tirées du sang qu'on a fait violemment sortir de l'organisme (3). C'est dans la pulsation que ré-

(1) *Das Ruhige, Beisichbleibende*, l'être, l'élément en repos, et qui demeure en lui-même, par opposition au sang qui est l'*Unruhe des Aus-sich-Heraustreibens*, l'activité, le mouvement incessant de l'effort pour sortir de soi-même.

(2) Le texte a : *Ihr Bestehen ist also eine Erdichtung, wie die Atomistik*, etc. : *son subsister est, par conséquent, une invention, comme l'atomistique*, etc.

(3) On objectera contre cette conception de Hégel et de Schultz que ce n'est pas seulement dans le sang mort, mais dans le sang vivant qu'on observe des globules sanguins, par exemple, dans les veines d'une grenouille vivante. Nous ferons observer, à cet égard, que le point essentiel n'est pas de savoir s'il y a des globules dans le sang, mais si ces globules sont des globules fixes et indivisibles, des atomes sanguins, formant les dernières divisions du sang, ou bien si ces globules (qui, du reste, varient de couleur, de forme et de volume, soit

side la détermination essentielle du sang ; c'est la circulation qui forme le point central de la vie, dont les expli-

dans le même animal, soit dans les différents animaux, et dont le volume serait, suivant les observations de Milne Edwards, d'autant plus gros que la respiration et la locomotion de l'animal seraient moins actives, et qui, au contraire, seraient d'autant plus nombreux que la respiration et la locomotion seraient plus actives), si ces globules, disons-nous, ne sont qu'un moment de cette formation et de cette déformation continuelle dont parle Schultz, formation et déformation qui constituent la forme et l'être même du sang vivant, sa pulsation et sa circulation. Car c'est là la pensée de Hégel. Or, plus on réfléchira sur la nature du sang, et plus on verra que c'est là la notion qu'on doit s'en former. Et, en effet, le sang se compose de deux éléments, du plasma et des globules, deux éléments également nécessaires, et qu'il ne faut pas se représenter comme simplement juxtaposés, ainsi qu'on se les représente lorsqu'on dit que les globules nagent dans le plasma, ou qu'ils sont charriés par le plasma, mais comme unis par un lien intime, et comme se communiquant sans cesse leur nature, et se changeant l'un dans l'autre ; ce qui fait précisément l'unité de leur notion, ou l'unité du sang. On dira peut-être que la composition chimique du plasma diffère de celle des globules, ou bien que les globules existent non-seulement dans le sang vivant, mais aussi dans le caillot. Quant à la première objection, nous rappellerons d'abord que les procédés chimiques ne sauraient nous faire connaître la véritable nature du sang, car nous sommes ici dans la sphère de l'organisme. Ensuite les différences chimiques ou autres qui peuvent exister entre le plasma et les globules, loin de combattre, démontrent plutôt leur unité. Car le sang n'est leur unité qu'autant que le plasma et les globules diffèrent par un côté et sont identiques par l'autre ; ce qui constitue la véritable unité. Et c'est aussi ce qui a lieu. Car si l'on trouve des différences entre le plasma et les globules, on y trouve aussi des éléments communs, l'albumine et la fibrine, par exemple, et la globuline elle-même paraît n'être qu'une composition d'albumine et de fibrine. Quant à l'autre objection fondée sur les expériences que les globules demeurent dans le caillot, on qu'on peut les obtenir dans leur intégrité en les séparant de la fibrine par le battage du sang, cette objection s'appuie sur ce qui a lieu dans le sang mort, et non dans le sang vivant. Les globules se trouvent saisis et fixés par la fibrine (que cette fibrine vienne de leurs

cations mécaniques de l'entendement ne sauraient rendre compte. Ce point échappe à l'anatomie la plus minutieuse, et au microscope le plus puissant. En voyant le sang s'allumer au contact de l'air, on dit qu'on aspire l'air, et qu'on expire l'azote et le carbone. Mais ces conceptions chimiques n'expliquent rien, car il n'y a pas ici de processus chimique. Ce qu'on a ici c'est la vie, et c'est la vie qui engendre sans cesse ce processus alterné et comme brisé d'inspiration et d'expiration.

L'organe qui concentre (1) cette différenciation interne en un système est le cœur, le muscle vivant (2). C'est un système qui se lie partout à la reproduction. On ne rencontre pas de nerfs dans le cœur (3), lequel n'est que l'irritabilité pure de la vie qui bat au centre, en tant que muscle. Le sang en tant que mouvement absolu, indivi-

noyaux, ou du plasma, ou de tous les deux) et par l'air atmosphérique, et ils cessent ainsi d'être des globules vivants. Ce qui a lieu aussi dans le battage du sang. Ce battage se comporte à l'égard du sang, comme la trituration à l'égard du cristal. On peut réduire un cristal en poussière, et dire ensuite que le cristal est un simple composé d'atomes. Mais si c'est là une fausse conception du cristal, à plus forte raison le sera-t-elle du sang dont les parties sont bien plus intimement unies que celles du cristal, dont l'être est la pulsation, l'irritabilité, le mouvement interne et spontané, et qui pénètre dans toutes les parties de l'organisme, et est, à son tour, pénétré par elles. Cf., sur ce point, Longet, *Traité de physiologie*, vol. I, p. 483-485, 495, 499, 713, 718.

(1) Le texte a : *das Zusammenfassen dieser*, etc.

(2) *Die lebendige Muskulosität : la musculosité vivante*, expression plus exacte que *muscle vivant*, en ce qu'elle exprime que le principe musculaire atteint dans le cœur à sa plus haute réalité.

(3) Ceci n'est point exact, car il y a des nerfs dans le cœur ; on y a même découvert de petits ganglions dans ces derniers temps ; ce qui n'infirme pas cependant la théorie hégélienne du mouvement spontané du cœur. — Sur le rapport du cœur et du système nerveux, voy. § 356.

dualité vivante de la nature, principe de son propre processus (1), n'est pas mû, mais il est le mouvement. Les physiologistes cherchent de tous côtés des forces pour expliquer son mouvement. Suivant eux, c'est le muscle du cœur qui lui imprime le premier mouvement; puis ce sont les parois, les artères et les veines et la pression des parties solides qui, en poussant le sang, viennent aider à son action. Et si dans les veines on ne peut plus invoquer la pulsation du cœur, c'est la pression des parois qui doit produire l'effet (2). « Mais toutes ces explications mécaniques des physiologistes sont insuffisantes, car d'où vient cette pression élastique des parois et du cœur? De l'irritabilité du sang, » répondent les physiologistes. Ainsi le cœur meut le sang, et le mouvement du sang est, à son tour, ce qui meut le cœur. Mais c'est là un cercle, un *perpetuum mobile*, qui devrait en même temps demeurer

(1) *Das natürliche lebendige Selbst, der Process selbst.* L'expression *der Process selbst* veut signifier que la nature du sang est tout entière dans le processus, qu'elle est le *processus lui-même*, ou *le* mouvement (*die Bewegung*) comme il est dit dans le membre de la phrase qui suit, c'est-à-dire qu'il ne faut pas se représenter le sang vivant comme s'il pouvait être hors du mouvement, ou comme si le mouvement lui venait du dehors, lui était communiqué.

(2) A l'époque où Hégel écrivait ces paroles prévalait probablement encore, soit en France soit en Allemagne, l'opinion de Bichat que l'action de l'impulsion du cœur ne peut s'étendre au-delà des vaisseaux capillaires dans les veines, et que, par conséquent, le mouvement du sang dans les veines est dû à une autre cause que celle qui le fait mouvoir dans les artères et les capillaires. Aujourd'hui l'opinion de Bichat est entièrement abandonnée, et il a été démontré par de nombreuses expériences que l'impulsion cardiaque s'étend aussi à la circulation veineuse; seulement on lui donne pour auxiliaires les valvules, la pesanteur, les muscles, et le mouvement du thorax. Du reste, ceci ne fait que confirmer et mettre en relief la justesse de la pensée de Hégel touchant l'unité du principe de la circulation.

immobile, par là que les forces sont en équilibre. C'est précisément pour cette raison que le sang est lui-même le principe du mouvement, qu'il est le point d'où jaillit le mouvement (1), et qui fait que la contraction des artères coïncide avec le relâchement des ventricules du cœur. Ce mouvement de soi-même n'est rien d'incompréhensible et d'inconnu, à moins qu'on ne prenne le terme entendre (2) dans ce sens, savoir, qu'il faut montrer un autre principe, une cause par laquelle le mouvement est produit. Mais on n'a par là qu'une nécessité extérieure, c'est-à-dire on n'a pas de nécessité. La cause est elle-même une chose, dont il faudra aussi rechercher la cause, et ainsi de suite à l'infini. On tombe ainsi dans la fausse infinité, qui vient de l'impuissance où l'on est de saisir l'universel, la raison, les principes dans leur simplicité, de saisir, voulons-nous dire, l'unité des contraires, et partant l'être immobile qui meut (3). Et cette unité est le sang, le sujet qui commence le mouvement tout aussi bien que la volonté. En tant que mouvement dans sa totalité, le sang est la raison du mouvement et le mouvement lui-même. Mais par cela même il se particularise aussi, et se produit comme moment ; car c'est lui-même qui se différencie (4). Le mouvement est précisément cette séparation de soi-même (5), séparation par laquelle le mouvement

(1) *Der springende Punkt : le point jaillissant.*

(2) *Begreifen.*

(3) *Das Unbewegbare das aber bewegt.*

(4) *Es ist die Unterscheidung seiner von ihrer selbst :* il est la différenciation de lui-même d'avec lui-même.

(5) *Auf die Seite treten ihrer selbst.* Littéralement : *aller, avancer par le côté de soi-même.*

est sujet, chose, et la suppression de cette séparation, en tant que moment qui va au delà du premier moment et de son contraire (1). Mais le mouvement apparaît comme partie et résultat, précisément parce qu'il supprime en lui-même le contraire, et qu'il accomplit ce retour sur lui-même de cet état de séparation (2). C'est ainsi que la force vivante et vivifiante du sang vient de la figure (3), et que son mouvement interne exige aussi le mouvement externe mécanique. Le sang meut, il maintient les parties dans leur différence qualitativement négative, mais il a besoin de la négation simple du mouvement extérieur (4). Par exemple, un malade qui, à la suite d'une amputation, demeure longtemps immobile, est frappé d'ankylose. L'humeur synoviale diminue, les cartilages se durcissent et s'ossifient, et les muscles blanchissent à la suite de ce repos extérieur.

(1) Ce qui constitue précisément le moment spéculatif.

(2) *Von seiner Seite : de son côté ;* de ses moments partiels.

(3) *Wird aus der Gestalt : devient, se forme de la figure.*

(4) *Bedarf des einfachen Negativen des äussern Bewegung.* La figure, les systèmes osseux, nerveux, musculaire, etc., sont mus et sustentés par le sang qui, tout en se distribuant dans chacun d'eux, s'y distribue d'une manière spéciale, et en maintenant leur différence qualitative; car dès que le sang cesse de les vivifier, ils s'atrophient, se décomposent, et leur structure ainsi que leur fonction spéciales disparaissent. Mais, d'un autre côté, le sang ne saurait mouvoir ni se mouvoir qu'autant qu'il y a une figure. La figure est, par conséquent, la présupposition du sang ; et, relativement à la circulation, qui, il ne faut pas l'oublier, est un élément essentiel du sang, elle est le sang lui-même en tant qu'il s'oppose à lui-même ; c'est le sang qui se meut extérieurement à lui-même ; c'est la négation simple produite par le mouvement extérieur en tant qu'opposé au mouvement intérieur, au sang dans son unité, au sang qui meut sans être mû, et qui meut comme sang artériel et comme sang veineux tout à la fois.

Le cours du sang lui-même doit être considéré comme constituant cette circulation générale, par laquelle chaque partie participe à ce mouvement circulaire. Mais en même temps le sang est doué d'une élasticité propre et intrinsèque (1) qui fait qu'il n'est pas tout entier dans ce mouvement circulaire (2). D'abord il diffère en général dans les différentes parties. Dans le système de la veine porte, ainsi que dans le cerveau, son mouvement est plus lent que dans les autres parties. Dans le poumon, au contraire, il est plus rapide. Dans un panaris, l'artère (*radialis*) bat cent fois, tandis que l'artère qui est située du côté sain ne bat que soixante-dix fois, synchroniquement avec les pulsations du cœur. En outre, le passage des artères dans les veines se fait par des canaux extrêmement ténus (vaisseaux capillaires) (3), et dont la ténuité est telle parfois, qu'ils ne contiennent pas de globules sanguins rouges, mais seulement un sérum jaunâtre (4). « Il paraît, dit Sömmering (§ 72), que dans l'œil les artères vont aboutir à de petites branches plus minces,

(1) *Ist etwas ganz in sich Elastisches :* est quelque chose de tout à fait élastique en lui-même.

(2) *Nicht nur jener Cirkellauf ist : il n'est pas seulement cette circulation-là,* — la circulation dont on vient de parler ; c'est-à-dire que le mouvement circulatoire du sang n'est pas un mouvement, — une circulation, — uniforme, mais un mouvement qui, tout en étant partout une circulation, subit des modifications, revêt plusieurs formes.

(3) C'est ce qui a lieu en général. Mais si l'on doit s'en rapporter à M. Bérard (*Cours de physiologie*, Paris, 1851, t. III, p. 759), on aurait observé des artérioles, visibles à l'œil nu, qui se continuent avec des veinules.

(4) Ce sont les *vaisseaux séreux*, dont l'existence, admise par quelques physiologistes, a été contestée par d'autres.

et qui ne contiennent pas du sang rouge. Ces branches se joignent d'abord à des veines semblables (1), mais elles finissent par s'aboucher à des veinules qui contiennent du sang rouge. » Ainsi il n'y a pas ici un passage de ce qu'on appelle proprement le sang (2), mais ce qu'on y a, c'est un mouvement où le sang disparaît et reparaît de nouveau, ou bien une vibration élastique qui n'est pas un passage (3); ce qui fait que le passage n'est pas directement perceptible, ou qu'il ne l'est que rarement (4). Il faut ajouter à cela les nombreuses anastomoses des veines, et plus particulièrement des artères, anastomoses qui forment de plus grosses branches, et des plexus considérables où l'on ne peut supposer qu'il y ait une circulation proprement dite. Dans la branche anastomosée, le sang se presse de deux côtés; ce qui amène un équilibre qui n'est pas un écoulement par un côté, mais comme un simple balancement interne. En considérant une de ces branches, on pourrait croire qu'il y a une direction qui l'emporte,

(1) C'est-à-dire qu'il y a des artères capillaires qui se joignent à des veines également capillaires.

(2) *Das eigentlich Blut heisst :* de ce qui est considéré comme constituant la partie la plus essentielle du sang.

(3) *Fortgang*, progrès, mouvement en avant.

(4) Ce passage sur le mouvement du sang dans les vaisseaux séreux offre des difficultés et des points obscurs que nous ne pourrions éclaircir sans soumettre à une discussion détaillée tout à la fois le texte et la théorie concernant ces vaisseaux; ce que nous avons cru d'autant moins nécessaire que, lors même qu'il y aurait inexactitude dans la manière dont Hégel s'est représenté le mouvement du sang dans ces vaisseaux, sa pensée n'en est pas moins claire et juste relativement au point principal qu'il veut établir.

mais dans l'ensemble et dans l'entrelacement des vaisseaux anastomosés les diverses directions se neutralisent et forment comme une pulsation commune au dedans d'elles-mêmes (1). « En ouvrant une artère, dit Autenrieth (*Ouvr. cit.*, par. I, § 366-369), on voit que le sang jaillit beaucoup plus loin lorsque le cœur se contracte, que lorsqu'il se distend. Dans l'artère, la contraction dure un peu plus longtemps que le relâchement. Le contraire a lieu dans le cœur. Mais il ne faut pas se représenter le système artériel vivant comme si les ondées sanguines s'y poussaient en avant l'une après l'autre, ou comme si l'artère mise à nu suivant sa longueur présentait en quelque sorte l'aspect d'un chapelet (2). L'aspect que présente le système artériel dans toute sa longueur et dans toutes ses branches, est toujours cylindrique, avec de petites oscillations qui correspondent à chaque battement du cœur, qui ont lieu d'une manière uniforme et si légèrement qu'elles sont à peine sensibles, si ce n'est dans les

(1) Ceci s'applique plus spécialement aux anastomoses que les capillaires établissent entre les systèmes artériel et veineux. Ces anastomoses produisent dans la circulation capillaire les mouvements les plus variés; et il arrive parfois que, pendant qu'une grande partie du liquide est détournée par les voies les plus larges, le courant se ralentit dans les capillaires les plus ténus, et va même jusqu'à y former des stagnations plus ou moins prolongées.

(2) C'est-à-dire que dans les artères il n'y a pas de points d'arrêt, d'intermittences, comme dans les battements du cœur, une des fonctions du système artériel étant, comme on sait, de transformer graduellement, en allant du cœur aux extrémités, l'afflux intermittent du sang en un mouvement continu. Et ainsi l'intermittence n'existe dans le système artériel qu'à l'origine de l'aorte, et elle va en s'éteignant peu à peu à mesure qu'on s'éloigne du cœur.

gros troncs, et qui s'étendent de côté, mais avec une tendance à se raccourcir pendant les contractions du cœur (1) ». Ainsi il y a bien circulation, mais une circulation oscillatoire (2).

C'est dans le poumon et le foie que la différence du sang

(1) *Gleichsam verkürzt.* — L'élasticité des artères est plus grande dans le sens longitudinal que dans le sens du diamètre transverse de ces vaisseaux. Cela fait que leurs mouvements de contraction et de relâchement se font plutôt dans le sens longitudinal que dans le sens latéral. Cependant ce dernier mouvement, qui est presque nul et insensible à l'œil nu, n'en a pas moins lieu

(2) Par cela même que la circulation est un fait complexe qui revêt différentes formes, et qui a comme différents centres, son mouvement ne saurait être uniforme, et s'accomplir de la même manière sur tous les points du parcours. Ainsi les mouvements du sang diffèrent dans le cœur, dans les artères, dans les capillaires, dans les veines, etc., et non-seulement ils diffèrent suivant chacun de ces systèmes, mais ils se différencient dans les limites mêmes de ces systèmes. Ainsi, il n'y a pas, pour ainsi dire, de point dans le système artériel où le mouvement soit identique, puisque saccadé, comme les battements du cœur, au commencement de l'aorte, il devient de plus en plus uniforme à mesure qu'il avance vers le système capillaire. Ici il présente des formes plus variées encore ; et il n'est pas plus uniforme dans le système veineux que dans le système artériel. Si à tout cela on ajoute les modifications qu'y introduisent les nombreuses anastomoses, sans parler de celles qui sont dues aux états pathologiques, on verra que la circulation du sang est, comme dit Hégel, une circulation oscillatoire. C'est une oscillation qui rappelle les oscillations et les perturbations des mouvements du système planétaire, et qui les rappelle parce qu'elles sont engendrées par un seul et même principe ; si ce n'est qu'on est ici dans la sphère de l'organisme animal, c'est-à-dire de l'unité absolue de la nature ; ce qui fait que ces perturbations, ces mouvements lents et rapides, saccadés et continus, suivant le grand et suivant le petit axe, etc., ne sont pas extérieurs les uns aux autres, ils ne sont pas produits et portés par différents sujets, mais par un seul et même sujet, qui vibre et se meut au dedans de lui-même, et qui est, pour ainsi dire, tout entier dans chaque vibration.

artériel et du sang veineux atteint à sa réalité (1). On a là l'opposition des muscles extenseurs et des muscles fléchisseurs. Le sang artériel est l'activité diffusive et dissolvante, le sang veineux est l'activité qui rentre en elle-même (2). Le poumon et le foie forment, en tant que systèmes, leur vie spéciale. La chimie explique leur différence en disant que le sang artériel contient plus d'oxygène, ce qui fait qu'il est d'un rouge plus clair, et que le sang veineux contient plus de carbone, mais que, mêlé à l'oxygène, il devient, lui aussi, du sang rouge. C'est là une différence qui ne fait que représenter la chose sans expliquer sa nature et son rapport dans le système entier de la circulation (3).

(1) *Koment zu ihrer Realität.* C'est-à-dire que le poumon et le foie représentent ce moment, cette sphère où le sang artériel et le sang veineux existent, en tant que différents d'une manière distincte et indépendante, ce qui fait leur *réalité;* car la réalité d'un être, c'est précisément la sphère spéciale où il est et se meut.

(2) *Das arterielle Blut ist die hinausgehende, auflösende Thätigkeit : das venöse, das In sich Gehen.*

(3) Le texte a seulement : *dans le système entier.* C'est pour déterminer l'expression que nous y avons ajouté, *de la circulation;* mais pour la rendre plus complète encore, il faudrait y ajouter : *et par suite de l'organisme.* Car c'est là, croyons-nous, la pensée de Hégel. En effet, l'explication chimique ne fait que représenter (exprimer, dit le texte) la chose, sans expliquer sa nature et sa fonction dans le tout. Le sang artériel est du sang oxygéné, et le sang veineux est du sang carbonisé, dit la chimie. Mais cela ne nous donne nullement leur véritable différence, c'est-à-dire leur différence, ou, ce qui revient au même, leur nature et leur fonction organiques, ni leurs rapports, soit leurs rapports entre eux, soit leurs rapports avec les autres organes et les autres fonctions de l'organisme. Maintenant cette remarque ainsi que la théorie hégélienne sur la nature du sang artériel et du sang veineux se trouvent complétées par ce qui suit, et surtout § 366. Nous ajouterons

Le processus général consiste dans ce retour de l'individualité de sa vie cométaire, lunaire et terrestre sur elle-même (1), de ses viscères à son unité (2). Ce retour est ensuite sa digestion générale, ou le repos constitue son existence ; en d'autres termes, l'individualité revient à la figure en général, laquelle est son résultat. Ce processus qui supprime la figure, qui ne se scinde que dans les viscères où il se forme en même temps lui-même, est le processus de la nutrition dont le produit est aussi la figure (3). Il ne faut pas se représenter cette nutrition

seulement, pour élucider le texte, que le sang, par là qu'il est élasticité, ou musculosité pure et absolue, et que son mouvement est le mouvement péristaltique (p. 260), la pulsation se différencie en une double activité, l'activité qui s'étend, dilate, dissout (le gaz aériforme, la chaleur, le feu, l'oxygène) et en une activité qui se contracte et rentre en elle-même (le corps solide et terreux, le carbone). Par conséquent, dans le sang se reproduit l'opposition fondamentale du principe musculaire, l'opposition du muscle extenseur et du muscle fléchisseur. Il ne faudrait pas cependant se représenter ces différences comme si l'une pouvait être sans l'autre, ou comme si l'une n'était pas dans l'autre. Car si, d'un côté, le sang artériel et le sang veineux se repoussent et forment deux moments distincts, de l'autre, ils s'attirent et se confondent, de telle sorte que le sang artériel n'est que parce que le sang veineux est, et réciproquement, et que la circulation n'est que la transfusion continue de l'un dans l'autre.

(1) C'est-à-dire du poumon, du foie et des veines. Voy. ci-dessus, p. 254-255, et p. 260, γ).

(2) Où l'individualité, c'est-à-dire ici le sang, se partage et se diversifie.

(3) Le sang qui se partage et se diversifie dans la figure, dans les membres et les viscères, où tout en nourrissant les viscères se forme en même temps lui-même, le sang, dans son unité et en tant que principe général de nutrition, est le principe, la fin de la figure, ou de l'organisme. Et ainsi la figure, qui est sa présupposition, devient son résultat ou produit, et par suite ce retour à l'unité constitue sa digestion générale, son point de repos. Voy. § 356, *Zusatz*.

comme si le sang artériel abandonnait sa fibrine acidifiée, mais il faut plutôt se représenter les vaisseaux expiratoires des artères comme une substance gazeuse élaborée (1), et qui forme un aliment tout à fait général, d'où chaque membre reçoit sa portion dont il fait ce qu'il est dans le tout. Cette lymphe née du sang (2) est l'aliment vivifiant, ou, pour mieux dire, est la vivification générale, le principe spécifique de chaque membre (3), en vertu duquel chaque membre transforme en sa substance la nature inorganique, l'organisme universel (4). Le sang ne conduit pas des matières dans les membres, mais il est le principe vivifiant de chaque membre, dont l'essentiel est la forme (5). Et ce n'est pas seulement l'artère

(1) La nutrition de l'organisme par le sang est une expiration des artères par opposition au pouvoir absorbant attribué exclusivement aux veines et aux lymphatiques. La pensée de Hégel n'est pas cependant que la nutrition appartient exclusivement au sang artériel, mais bien aux deux sangs, comme il est dit explicitement ci-dessous. S'il ne nomme ici que le sang artériel, c'est qu'il veut simplifier l'expression de sa pensée touchant l'action du sang dans la nutrition.

(2) *Aus dem Blute geborne Lymphe :* cette substance gazeuse (*Dunst* est l'expression du texte) élaborée et exhalée par le sang est comme une lymphe nourricière de l'organisme.

(3) *Das Fursichseyn eines jeden Glieder : l'être-pour-soi de chaque membre.*

(4) L'organisme terrestre, qui n'est qu'un organisme élémentaire, et inorganique relativement à l'être organique véritable.

(5) Il y a dans l'être vivant, comme dans tout être, la matière et la forme. Ce qui constitue sa forme c'est la vivification, l'élément, ou la détermination qui fait que sa matière vit, est une matière vivante. Or par là que le sang est le principe vivifiant, il n'intervient pas tant dans la vie de l'organisme comme matière que comme forme. Et ainsi non-seulement l'organisme en général, mais chaque partie de l'organisme reçoit du sang sa forme. Voy. § 356, § 366, note *sub. fin.*, et Cf. sur la matière et la forme, note à la fin du § 369.

qui remplit cette fonction, mais le sang dans sa double forme, et comme veine et comme artère. C'est ainsi que le cœur est partout, et que chaque partie de l'organisme n'est que la force spécifiée du cœur lui-même.

Le système reproductif ou digestif n'offre pas, à proprement parler, une organisation de parties accomplie (1), car pendant que les systèmes de la sensibilité et de l'irritabilité se lient aux différences du développement de l'organisme, la reproduction ne compose pas de figure, elle n'est pas non plus la figure entière, si ce n'est formellement ; ce qui fait qu'on n'y rencontre pas de division suivant les déterminations de la forme (2). Ce n'est que

(1) *Ausgebildete Gegliederung :* division en membres achevée, complétement développée : développé, perfectionné est le sens littéral de *ausgebildete ;* mais ce que veut dire Hégel, c'est que la reproduction ne forme pas un système aussi spécial et aussi déterminé que la sensibilité et l'irritabilité.

(2) *Und kommt daher zu keinem Auseinander-Gehen in Form-Bestimmungen : et elle n'atteint pas à aucune division distincte dans les déterminations de la forme.* — La reproduction est l'unité de la sensibilité et de l'irritabilité. Car l'organisme en tant que sensible et irritable n'est qu'autant qu'il se reproduit. Le sang lui-même ne saurait nourrir qu'en se reproduisant, de sorte que la nutrition par le sang est une reproduction du sang lui-même ; en d'autres termes, le sang en nourrissant l'organisme se nourrit, c'est-à-dire se reproduit lui-même. La reproduction est, par conséquent, partout, et chaque partie de l'organisme est reproductrice, et elle est reproductrice en reproduisant et en se reproduisant elle-même. En ce sens on peut dire que la reproduction n'a ni système, ni figure déterminée, qu'elle n'a pas de figure (*macht keine Gestalt*), comme dit le texte. Mais puisqu'elle est partout, la reproduction constitue-t-elle la figure entière ? Non, elle n'est pas non plus la figure entière, si ce n'est formellement (*ausser nur formell*), c'est-à-dire incomplétement. En effet, si la reproduction est partout, elle n'est pas le tout, en ce qu'elle présuppose les organes, et la figure des organes qui sont reproduits.

d'une manière abstraite qu'on peut déterminer ici les moments de ce système, car sa fonction appartient à l'assimilation.

α) La reproduction immédiate et enveloppée (1) est formée par le système cellulaire et glanduleux, par la peau, simple gélatine animale, et par des tubes. Dans les animaux qui ne sont que cela on ne rencontre pas encore des différences développées. La peau est la condition de l'activité organique de la figure; ce à quoi se lie la lymphe (2) qui, par son attouchement de l'objet extérieur, forme le processus entier de la nutrition. Le retour immédiat de l'organisme externe sur lui-même est représenté par la peau, où l'organisme se met en rapport avec lui-même (3). La peau ne constitue encore que la notion de l'organisme interne, et partant le côté externe de la figure (4). Elle peut être tout et tout devenir; nerf, vaisseau sanguin, etc. (5). En tant qu'absorbante, elle est l'organe général de l'organisme végétatif.

(1) *Dumpfe*. C'est la reproduction immédiate à la différence de la reproduction médiate qui a lieu par l'intermédiaire de l'estomac, de l'intestin, etc.

(2) Les lymphatiques sont, comme on sait, plus superficiels que les artères et les veines, et ils partent, sous forme d'un tissu réticulé composé de capillaires, de l'extrême limite de l'appareil circulatoire. Ainsi ce que la peau absorbe se trouve immédiatement changé en lymphe; ce qui a lieu aussi, et plus encore chez les animaux qui n'ont pas de lymphatiques proprement dits, et qui ne sont, en quelque sorte, qu'un sac membraneux.

(3) Puisque la peau enveloppe l'organisme.

(4) La peau, en tant que simple peau, et en tant que surface, forme la notion, c'est-à-dire la possibilité de l'organisme interne.

(5) En effet, la peau (gaine, membrane, tégument, etc.) se retrouve, bien que modifiée, dans toutes les parties de l'organisme, de telle

β) Mais la peau qui dans l'ongle, l'os et le muscle, est entrée dans des rapports différents, brise maintenant l'absorption, et se comporte comme individu vis-à-vis de l'air et de l'eau. L'organisme ne se comporte pas envers le monde extérieur simplement comme envers un élément universel, mais comme envers un être individualisé, et cela lors même que ce n'est que de l'eau qu'il avale, pour ainsi dire, d'un trait. La peau se retourne ainsi en arrière et suivant le dedans; et de même qu'elle est déjà un récipient général, ainsi elle forme maintenant un récipient individuel, *la bouche*, où la substance inorganique est saisie et reçue en tant que substance individuelle. L'individu s'empare de cette substance, la brise en l'attaquant dans sa simple existence extérieure en tant que figure, et se l'assimile, non par une infection immédiate, mais par l'intermédiaire d'un mouvement qui la fait passer à travers différents moments. C'est la reproduction dans l'opposition. La digestion purement immédiate se développe (1) chez les animaux de l'ordre supérieur en un système de viscères : la bile, le foie, le pancréas, ou glande de l'estomac (2), le suc pancréatique. La réalisation de la chaleur animale en général suppose des formations individuelles qui sont supprimées par elle (3). Cette chaleur constitue le mouvement en tant que

sorte qu'on peut, sous ce rapport, considérer, l'organisme comme une peau qui se replie intérieurement et en se modifiant, sur elle-même.

(1) *Explicirt sich.* C'est-à-dire devient digestion médiate et concrète, digestion ou reproduction dans l'opposition, comme dit le texte.

(2) *Magendruse,—glande salivaire abdominale,* comme on l'appelait autrefois.

(3) C'est-à-dire que la chaleur animale se développe, se réalise (est posée, dit le texte) par et dans le frottement et la dissolution des for-

moyen terme absolu de l'organisme qui s'est réfléchi sur lui-même (1), qui renferme en lui-même les substances en vertu desquelles il se maintient dans un état d'activité, et cela en s'emparant des aliments (2) à l'aide de ces substances; en d'autres termes, l'organisme infecte les aliments, 1° avec la lymphe organique, la salive; 2° avec la substance neutre formée par l'alcali et par l'acide (3), le suc animal, c'est-à-dire les sucs gastrique et pancréatique; 3° enfin avec la bile, le principe igné qui attaque les aliments venus en contact avec lui.

γ) La reproduction qui est revenue sur elle-même,

mations individuelles (*einzelne Gestalten*), les aliments, dont l'organisme s'empare, et qu'il dissout à l'aide de certaines substances organiques, le suc gastrique, la bile, etc.

(1) *Die absolut vermittelnde Bewegung des in sich reflectirten Organismus.* C'est le moment où l'organisme s'est réfléchi sur lui-même et se pose dans son unité, en ce que dans ce mouvement il dissout l'individuel, les aliments, pour se les assimiler, c'est-à-dire pour les organiser. Et c'est un mouvement *médiatisant*, par là qu'il se fait à travers certains éléments organiques.

(2) Le texte a : *das Einzeln, l'individuel;* c'est-à-dire l'aliment individuel ou individualisé, l'aliment qui se distingue de l'élément universel, l'air, l'eau, etc.

(3) *Mit der Neutralität des Kalischen und Sauren.* Hégel ne veut pas dire que le suc gastrique, ou le suc pancréatique, est un simple composé d'alcali, ou d'acide, ou de tous les deux; car il ajoute : « Ce sont des sucs animaux », entendant par là qu'ils ne sauraient s'expliquer par des combinaisons chimiques. Sa pensée n'est pas non plus que ces sucs sont des substances neutres, mais comme ils constituent un des moments de la digestion, et que dans le suc pancréatique chimiquement analysé c'est l'alcali qui domine, et dans le suc gastrique l'acide, il a représenté leur action combinée sur les aliments comme une neutralisation. Sa pensée se trouve, du reste, plus explicitement exprimée § 365.

ou reproduction viscérale, est formée par le canal de l'estomac, et par le canal de l'intestin. L'estomac contient d'une manière immédiate cette chaleur digestive (1), et le canal intestinal contient la division de l'aliment digéré : α) en une substance complétement inorganique et excrétive (2); et β) en une substance complétement animalisée qui forme tout aussi bien l'unité de la figure solide (3) que de la chaleur du principe dissolvant (4), — le sang. Les animaux les plus élémentaires ne sont qu'un canal intestinal.

§ 355.

3. — LA FIGURE TOTALE.

Mais toutes ces différences, tous ces éléments, ainsi que leurs systèmes, se réunissent et se compénètrent d'une

(1) Le texte dit : *est* cette chaleur digestive ; c'est-à-dire que l'appareil stomacal est apte à développer d'une manière immédiate, par lui-même et indépendamment des sucs qu'il contient, la chaleur animale qui dissout les aliments.

(2) Les excréments peuvent être considérés comme des substances inorganiques en ce sens que l'organisme animal ne se les a pas assimilés, ne les a pas fait siens. La pensée de Hégel se trouve cependant mieux déterminée plus loin, § 365.

(3) *Der Bestehenden Gestalt : de la figure qui subsiste ;* de la partie solide de la figure.

(4) *Der Wärme des Auflösens : auflösens* est l'opposé de *bestehenden.* C'est le moment de la dissolution, ou le moment fluide de l'organisme opposé au moment de sa solidité. Le sang, qui est le plus haut point de l'animalisation des aliments, est aussi l'unité de l'organisme, l'unité de sa partie solide, ainsi que de la chaleur qui maintient l'autre partie en l'état fluide.

manière plus générale et plus concrète pour former la figure, et cela de telle façon, que chaque moment de la figure (1) contient aussi intimement la figure entière (2) qu'il se contient lui-même. La figure se trouve ainsi partagée, *a*) (3) en trois centres qui sont les centres des trois systèmes (4), savoir : la *tête*, la *poitrine* et l'*abdomen*, où les extrémités, dont la fonction est le mouvement et la préhension mécaniques, forment le moment de l'individualité qui se pose comme différenciée suivant le dehors. *b*) La figure se différencie d'après la différence abstraite (5) dans les deux directions, dans la direction suivant le dedans, et dans la direction suivant le dehors. Chacune de ces deux directions participe des deux côtés de ces systèmes, côtés dont l'un va vers le dedans et l'autre vers le dehors, et dont ce dernier, en tant qu'il constitue le côté vraiment différencié (6), représente en lui-même cette différence par la dualité symétrique de ses organes et de ses membres (*C'est la vie organique et animale de Bichat* (7). *c*) Le tout, en tant que figure achevée dans un individu indépendant, est l'universel qui, dans son rap-

(1) *Jedes Gebilde : chaque formation.*

(2) *Sie an ihm verknüpft enthält.*

(3) Le texte a : *abtheilt* (*insectum*), — coupée.

(4) La sensibilité, l'irritabilité et la reproduction.

(5) La différence du dedans et du dehors est une différence abstraite soit qu'on la considère comme une différence logique, ou comme une différence d'espace.

(6) Le texte a : *als die differente*; le mot *die* indique une différenciation spéciale, la différenciation par excellence, en quelque sorte. C'est que cette différenciation est la différenciation qui constitue spécialement *la vie animale*, ou *de relation*, comme on l'appelle.

(7) « Les fonctions de l'animal, dit Bichat (*Ouvr. cit.*, p. 7-8), forment

port avec lui-même, se particularise en même temps dans *le rapport des sexes* (1), et se tourne par là vers le dehors dans un rapport avec un autre individu. Dans ce rapport, pendant que, d'un côté, elle est renfermée en elle-même, la figure indique, d'un autre côté, ses deux directions vers le dehors (2).

(*Zusatz.*) La sensibilité, l'irritabilité et la reproduction, réunies pour composer la figure entière, constituent la formation extérieure de l'organisme, le cristal de la vie (3).

α. Les déterminations sont, *d'abord*, simplement des formes, comme on les rencontre chez les insectes où elles se trouvent séparées et, pour ainsi dire, découpées. Chaque moment constitue un système complet, en tant que repré-

deux classes très-distinctes. Les unes se composent d'une succession habituelle d'assimilation et d'excrétion. Il ne vit qu'en lui par cette classe de fonctions; par l'autre, il existe hors de lui. Il sent et aperçoit ce qui l'entoure, réfléchit ses sensations, se meut volontairement d'après leur influence, et le plus souvent peut communiquer par la voix ses désirs et ses craintes, ses plaisirs et ses peines. J'appelle *vie organique* l'ensemble des fonctions de la première classe, parce que tous les êtres organisés, végétaux et animaux, en jouissent. Les fonctions réunies de la seconde classe forment la *vie animale*, ainsi nommée parce qu'elle est l'attribut exclusif du règne animal. » — C'est un regard profond porté sur la nature que celui qui a fait saisir à Bichat cette différence dans l'organisme. (*Note de l'auteur.*)

(1) *Zugleich an ihr besondert zum Geschlechts-Verhältnisse.* Littéralement : *est particularisé* (l'universel) *en elle* (dans la figure) *pour le rapport des sexes*, c'est-à-dire l'universalité, le genre, se particularise, se détermine dans la figure, devient figure particulière pour engendrer.

(2) Dans les deux figures, les deux sexes.

(3) *Dem Krystal der Lebendigkeit*; en ce que la tête, la poitrine, etc., ne sont d'abord que juxtaposés, comme les lames du cristal.

sentant l'une de ces déterminabilités ou de ces formes. C'est ainsi que la tête est le centre de la sensibilité, la poitrine celui de l'irritabilité et le bas-ventre celui de la reproduction. Ces centres contiennent les viscères les plus importants et les fonctions intérieures de l'organisme, tandis que les extrémités, les mains, les pieds, les ailes, les nageoires, etc., expriment les rapports de l'organisme avec le monde extérieur.

β) Mais *deuxièmement*, ces centres sont aussi des totalités développées, de telle façon que les autres (1) déterminations ne sont pas déterminées comme de simples formes, mais qu'elles se trouvent contenues et représentées dans chacune de ces totalités (2). Chaque système pris séparément traverse tous les autres, et se lie à tous les autres, ce qui fait que chaque système représente la figure entière, et, par suite, que les différents systèmes formés par les nerfs, les veines, le sang, les os, les muscles, la peau, les glandes, etc., forment chacun le squelette entier. Et c'est là ce qui fait la contexture de l'organisme ; car pendant que chaque système s'entrelace avec l'autre dans son domaine (3), il contient en même temps

(1) *Autres*, c'est-à-dire les déterminations de chacune de ces totalités, lesquelles déterminations d'une de ces totalités sont *autres* par rapport à celles des autres.

(2) C'est-à-dire ces centres ne sont pas de pures formes distinctes et comme indépendantes l'une de l'autre (la forme de la tête comme indépendante de celle de la poitrine, etc.), mais ce sont des systèmes concrets qui en se développant, en posant leur détermination, se trouvent enveloppés, forme et contenu, l'un dans l'autre.

(3) Le domaine de ce dernier. L'expression du texte est : *in das andere herrschende verschränkt : est entrelacé avec l'autre qui prédomine*, là où il prédomine.

cette connexion (1) au-dedans de lui-même. La tête, le cerveau renferment les organes de la sensibilité, des os, des nerfs ; mais toutes les parties des autres systèmes, les veines, les glandes, la peau, viennent aussi s'y rattacher. Il en est de même de la poitrine qui a des nerfs, des glandes, la peau, etc.

γ) A ces deux formes distinctes de ces systèmes vient s'en ajouter une *troisième* qui embrasse l'organisme entier (2), qui appartient à la sensation comme telle, et où, par conséquent, c'est l'âme (3) qui joue le rôle principal. Ces hautes unités qui rassemblent autour d'elles les organes de tous les systèmes, et qui ont leur point de jonction dans le sujet sentant, offrent encore beaucoup de difficultés. Elles constituent des rapports qui lient des parties d'un système avec celles de tel ou tel autre, mais qui les lient relativement à leurs fonctions, de telle sorte que ces parties forment, d'un côté, des centres concrets, et, de l'autre, elles ont la raison de leur connexion, leur détermination plus profonde dans l'être sentant. Elles forment, pour ainsi dire, des nœuds animés. En général, l'âme n'est présente dans le corps qu'en tant que principe qui se détermine lui-même, et qui ne se laisse pas exclusivement

(1) L'expression du texte est plus indéfinie : *den Zusammenhang : la connexion;* c'est-à-dire il contient *cette* ou une *autre* connexion avec ce même système dans sa propre sphère.

(2) Le texte a : *die dritte Form der Totalität : la troisième forme de la totalité,* c'est-à-dire des déterminations où se concentre l'organisme entier, comme cela est expliqué par ce qui suit.

(3) *Das Seelenhafte :* quelque chose de l'âme, comme une première apparition, et une première intervention de l'âme.

dominer par les rapports spéciaux qui la lient à l'être corporel.

1° Ainsi la bouche, par exemple, appartient à un système particulier, à la sensibilité, en tant que la langue, l'organe du goût, s'y trouve placée comme moment de la sphère théorétique de l'organisme (1). Mais elle a aussi des dents qui appartiennent aux extrémités, en ce qu'elles sont faites pour saisir ce qui vient du dehors, et pour triturer. De plus, elle est l'organe de la voix et de la parole. D'autres sensations analogues, par exemple, la sensation de la soif, y ont aussi leur siége. C'est pareillement avec la bouche qu'on rit et qu'on embrasse, de sorte qu'en elle viennent se réunir les expressions d'un grand nombre de sensations. Un autre exemple est fourni par l'œil, l'organe de la vue, qui verse en même temps des larmes; ce qui a lieu aussi chez les animaux. Voir et pleurer, deux choses qui se trouvent réunies dans un seul et même organe, quelque éloignées qu'elles paraissent l'une de l'autre, ont la raison interne de leur rapport dans la nature sensible, et, par conséquent, elles se rattachent à un rapport plus élevé, dont on ne saurait dire qu'il réside dans le processus de l'organisme vivant.

2° Il y a aussi des rapports d'une autre espèce où l'on voit paraître des phénomènes dans les parties éloignées de l'organisme, et qui ne sont pas liées par des rapports physiques, mais par des rapports idéaux (2), ce qui a fait

(1) Voy. § 357, *a*.

(2) *Die nicht physich, sondern nur an sich zusammenhangen : qui ne sont pas en rapport physiquement, mais seulement en soi.* L'*an sich* est opposé à *physich*. Le terme *physique* est pris ici dans le sens général

dire qu'il y a une sympathie entre ces parties, sympathie qu'on a voulu expliquer par les nerfs. Mais toutes les parties de l'être organisé nous présentent cette connexion. Une telle explication est, par conséquent, insuffisante. Ce rapport a son fondement dans la nature de la sensibilité, et chez l'homme dans l'esprit (1). Un exemple de ce rapport nous fournit le développement connexe de la voix et de la puberté, développement qui a sa raison dans la nature intime de l'être sensible. Le gonflement du sein pendant la grossesse est un phénomène de même espèce.

3° Si, d'un côté, nous voyons se produire dans l'être sensible des rapports qui ne sont pas des rapports physiques, nous y voyons, d'un autre côté, isolées des parties qui sont physiquement unies entre elles. On veut, par exemple, être actif dans telle partie du corps. Cette activité ne peut se réaliser que par le moyen des nerfs. Mais ceux-ci sont des troncs nerveux en rapport avec d'autres, et allant se réunir avec eux dans une tige commune, laquelle, à son tour, se trouve en communication avec le cerveau. Ici l'activité de l'être sensible s'étend à toutes ces parties, mais la sensation isole le point où se

de nature, d'appartenant à la nature, et le terme *en soi* est pris dans le sens hégélien ordinaire, c'est-à-dire de *virtuel;* ce qui signifie qu'il n'y a pas entre ces parties un rapport purement physique (mécanique, chimique, etc.) déterminé, mais un rapport virtuel, un rapport qui peut se traduire et se réaliser physiquement de plusieurs manières. Nous avons traduit l'*an sich* par *idéal*, en ce sens que l'idée dans l'âme, ou l'idée en tant que l'âme commence à s'affranchir des rapports physiques, et à exister dans sa liberté.

(1) C'est-à-dire que chez l'homme ce rapport est plus compliqué, et plus indéfini en ce qu'il y a en lui la double nature, spirituelle et sensible.

réalise l'activité, de telle sorte que les nerfs la suivent, ou lui servent de moyen, sans que les autres parties de l'organisme auxquelles ils sont liés y participent. Autenrieth (*Ouvr. cit.*, part. III, § 937) cite à ce sujet l'exemple suivant : « Il est plus difficile, dit-il, d'expliquer les causes internes des larmes, car les nerfs qui appartiennent aux glandes lacrymales sont de la cinquième paire, laquelle fournit aussi les nerfs à un grand nombre d'autres parties, où cependant la douleur ne produit pas les modifications qui s'opèrent dans ces glandes. C'est que l'âme possède une vertu interne de produire des effets dans de certaines directions, sans que ces directions soient déterminées par la connexion anatomique des nerfs. Nous pouvons ainsi mouvoir telle partie suivant telle direction et à l'aide de tel muscle, bien que celui-ci se trouve lié par un tronc nerveux commun à d'autres muscles, sans que tous ces muscles concourent dans ce mouvement. Et cependant il est tout aussi clair que la volonté n'opère, dans ce cas, que par le moyen du tronc nerveux qui est commun à tous ces muscles, et dont les filets s'entremêlent en tous sens, que lorsqu'on coupe le nerf ou qu'on y fait une ligature, l'âme n'a plus de pouvoir sur le muscle auquel aboutit le nerf, et cela alors même que tous les autres rapports de ce muscle avec les autres parties du corps, par les vaisseaux, par exemple, par la substance cellulaire, etc., demeurent intacts. » (1). Ainsi, au-dessus des rapports de l'activité de l'organisme s'élève comme point culminant la nature idéale de l'être sensible (2), qui éta-

(1) Voy. plus haut, § 354.

(2) *Das Ansich des Empfindenden*. Voy. ci-dessus, p. 286, note 2.

blit des rapports qui ne sont pas des rapports physiques, ou qui brise ceux qui le sont.

Cette figure possède aussi la symétrie, mais seulement par un côté; par le côté par lequel elle se tourne vers le dehors (1); car dans le rapport avec un autre que soi, l'identité avec soi ne se produit que comme égalité. Quant aux divers moments de la figure qui se dirigent vers le dedans, non-seulement ils ne sont pas doubles et symétriques, mais les anatomistes y découvrent « de fréquentes variations de forme, de grandeur, de position, de direction des organes internes, comme la rate, le foie, l'estomac, les reins, les glandes salivaires, etc. » Il en est de même des vaisseaux lymphatiques qui sont dans deux sujets rarement semblables en nombre et en volume (2). Dans le système de la sensibilité, remarque avec raison Bichat (*Ouvr. cit.*, p. 15-17), les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs sont symétriques, en ce qu'il y en a deux paires égales à chaque côté. Il en est de même des organes des sens, puisque nous avons deux oreilles, deux yeux, et que le nez est aussi double, etc. Dans le système de l'irritabilité, les muscles, les mamelles, etc., sont symétriques, comme le sont aussi les extrémités qui servent à la locomotion, à la voix et à la préhension mécanique, telles que les bras, les mains et les jambes. L'asymétrie du larynx qu'on rencontre souvent, est, suivant Bichat, (*loc. cit.*, p. 41) une exception. « La plupart des physiologistes, dit-il, et particulièrement Haller, ont attribué la cause du défaut d'harmonie de la voix à la discordance

(1) Bichat, *Ouvr. cit.*, p. 14.
(2) Bichat, *Ibid.*, p. 22.

des deux moitiés symétriques du larynx, à l'inégalité de force dans les muscles qui meuvent les aryténoïdes, etc. » Au contraire, le cerveau, le cœur, comme aussi le poumon, les ganglions, le système veineux interne de la reproduction, les muscles de l'abdomen, le foie, l'estomac n'offrent pas une disposition symétrique. Les ganglions surtout ont pour trait caractéristique d'être disposés d'une façon tout à fait irrégulière, ce qui veut dire qu'on n'y rencontre pas de division en deux parties. « Le grand sympathique, dit Bichat (*Ibid.*, p. 17-18), partout destiné à la vie intérieure, présente dans la plupart de ses branches une distribution irrégulière. Les plexus solaire, mésentérique, hypogastrique, splénique, etc., en sont des exemples. »

Cependant les organes symétriquement distribués ne sont pas non plus parfaitement semblables. Chez l'homme surtout, cette égalité de la figure est modifiée par le travail, par l'habitude, par l'activité, par la vie spirituelle, car en tant qu'être spirituel, il concentre son activité sur un point, il s'effile, si l'on peut ainsi s'exprimer, et cela, non-seulement dans la bouche pour la nourriture animale (1), à l'instar de l'animal dont la bouche a reçu de la nature une forme pointue, mais en façonnant sa figure, c'est-à-dire en tournant son individualité vers le dehors, et, par suite, en dirigeant, d'une façon spéciale, sa force

(1) *Spitzt sich, so zu sagen, nicht bloss zum Munde*, c'est-à-dire que l'animal a reçu de la nature une bouche à forme pointue, tandis que l'homme la rend, en quelque sorte, pointue en mangeant, en dirigeant sur elle son activité corporelle, et cela pour saisir et mâcher la nourriture. Ce rapprochement, il faut le dire, est bien forcé.

corporelle sur un point du corps, ce qui fait qu'il la dirige vers un côté plutôt que vers l'autre (suivant des fins; par exemple, en écrivant) (1), et que par là l'équilibre se trouve altéré. C'est ainsi que chez l'homme le bras droit est plus exercé que le gauche, ce qui a lieu aussi pour la main droite (2). C'est là un fait qui a naturellement son fondement dans le rapport de la droite avec l'organisme en général. C'est que le cœur se trouve placé sur le côté gauche, ce qui fait que ce côté est constamment comme gardé en arrière et protégé par la droite. De même, il est rare que l'homme entende également bien avec les deux oreilles. Souvent aussi les yeux sont doués d'une force visuelle inégale, et les joues du visage offrent rarement chez l'homme une égalité parfaite. Chez les animaux cette symétrie garde beaucoup mieux sa détermination. Ainsi l'égalité est dans les membres et dans la force, mais il y a différence dans l'agilité (3). Cependant quelques exercices convenablement dirigés conservent la symétrie des mouvements. Les animaux bondissent avec la plus grande adresse de rocher en rocher où le moindre écart les précipiterait dans l'abîme, et marchent avec une précision merveilleuse sur des surfaces qui ont à peine la largeur des extrémités de leurs membres; et même les animaux à l'allure pesante font moins de faux pas que l'homme. Chez eux l'équilibre des organes moteurs des deux côtés

(1) Le texte a : *des Schreibens :* la fin *d'écrire*, la fin qu'on se propose en écrivant, ou qui est contenue dans l'écriture.

(2) Relativement à la gauche.

(3) *Agilität*, qui ici ne veut pas seulement dire agilité, mais développement, dextérité, mode de se servir de ses membres.

est maintenu d'une manière plus exacte que chez l'homme, qui y introduit l'inégalité par sa volonté. L'homme, en développant certaines aptitudes spirituelles et autres, en écrivant beaucoup, par exemple, en cultivant la musique, les beaux-arts, en acquérant une dextérité technique, en s'exerçant dans l'escrime, etc., rompt cet équilibre (1). Au contraire, des exercices plus grossiers et purement corporels, tels que les exercices militaires et gymnastiques, courir, grimper, marcher sur une surface très-étroite, sauter, voltiger, tout cela conserve l'équilibre, mais il s'accorde mal avec les exercices de l'autre espèce, et fait en général obstacle à l'acquisition des aptitudes spirituelles, en ce qu'il exclut l'activité de la pensée.

Dans ce paragraphe on a *en premier lieu* la figure en tant qu'en repos (2), et *en second lieu* dans ses rapports extérieurs avec un terme autre qu'elle. Mais on y a aussi comme *troisième* moment un rapport avec un terme autre qu'elle, qui appartient cependant au même genre, et où l'individu, en se sentant dans un autre que lui, s'élève au sentiment de lui-même. Dans les deux natures mâle et femelle se produit une détermination qui marque la figure entière, une habitude différente qui chez l'homme s'étend jusqu'à la vie de l'esprit, et engendre comme deux naturels distincts (3).

(1) Cf. Bichat, *Ouvr. cit.*, p. 35-40.

(2) *Als ruhend :* c'est-à-dire en elle-même, au dedans d'elle-même, ce qui constitue une espèce de repos.

(3) Voy. plus haut, §§ 342 et 352, et plus loin, § 369.

§ 356 (1).

4. — PROCESSUS DE FORMATION.

En tant que vivante, la figure est essentiellement processus, et comme telle (2), elle est le processus abstrait,

(1) Ce paragraphe était précédé dans la première édition des considérations suivantes : « L'idée de l'être vivant est l'unité développée (*) de la notion et de sa réalité ; mais en tant qu'opposition de cette subjectivité (**) et de l'objectivité, elle est essentiellement processus, et elle n'est que comme processus, c'est-à-dire en tant que mouvement du rapport abstrait (***) de l'être vivant avec lui-même, qui se partage dans des déterminations particulières (****), et qui, par un retour sur lui-même, existe comme unité négative de la subjectivité, et comme totalité (*****). Mais chacun de ces moments est, lui aussi, en tant que moment concret de la vie, processus, et le tout est l'unité des trois processus. » — Dans la première édition, les trois moments anatomiques étaient exposés sous les nos 1-3, et se trouvaient séparés des trois moments physiologiques de la figure, de l'assimilation et du genre, tandis que, avec plus de raison, dans la seconde et la troisième édition, les côtés anatomique et physiologique se rompénètrent davantage, avec cette différence cependant que la seconde édition ne distingue encore que trois moments, en comprenant en un seul chapitre les nos 1 et 2 de la troisième édition, qui divise les trois moments en quatre. (*Remarque de l'éditeur allemand.*)

(2) Comme figure dans le processus.

(*) *Aufgezeigte : démontrée*, démonstration qui est un développement, en ce qu'on y démontre et on y pose en même temps les différents moments de l'être organisé.

(**) C'est-à-dire de la notion qui constitue le moment subjectif relativement à la réalité.

(***) Le simple rapport d'un être avec lui-même, rapport où l'être ne s'est pas encore mis en rapport avec un autre être, où il ne s'est pas encore assimilé la nature, etc., est un rapport abstrait.

(****) *Besonderheit*, particularité : les différents membres, organes, etc.

(*****) C'est-à-dire comme sujet qui en revenant sur lui-même se pose comme négation, et, partant, comme unité et totalité véritable.

le processus de la formation au-dedans d'elle-même (1), où l'organisme fait de ses propres membres sa nature inorganique, ses moyens, se consume, et se produit lui-même, c'est-à-dire il produit précisément la totalité des membres, de telle sorte que chaque membre est tour à tour but et moyen, se conserve en vertu des autres et contre les autres tout ensemble. C'est le processus dont le résultat est le sentiment de soi simple et immédiat (2).

(*Zusatz.*) Le processus de formation est, en tant que premier processus, la notion du processus, la formation en tant que mouvement, mais seulement en tant qu'activité générale, en tant que processus animal dans sa généralité (3). Il est vrai que même ce processus abstrait doit être considéré comme le processus végétal, c'est-à-dire comme un processus lié au monde extérieur, en ce que la force de l'être vivant consiste à transformer immédiatement le monde extérieur en une substance animale. Cependant, comme l'être organique, en tant qu'être déve-

(1) Qui par cela même est un processus abstrait, relativement au processus concret et total de l'être vivant.

(2) *Das einfache unmittelbare Selbstgefühl.* — Ainsi les trois moments qu'on a considérés séparément dans les trois chapitres précédents se réunissent ici pour entrer dans le mouvement, dans le processus de la vie. Ici on n'a plus la *figure* (*Gestalt*), ou les divers moments de la figure, mais on a la *figuration* (*Gestaltung*), ou les divers moments qui se compénètrent et existent dans leur unité.

(3) *Als allgemeine Thätigkeit, als allgemeine animalischer Process.* On a ici un processus général, et non un processus particulier et déterminé, en ce sens que c'est un processus suivant le dedans, un processus renfermé dans les limites de l'organisme où les membres s'engendrent et se consument les uns les autres, que ce n'est pas, en d'autres termes, un processus particularisé par l'assimilation de la nature extérieure.

loppé, se déploie (1) dans ses membres particuliers esquels ne constituent pas des parties indépendantes, mais seulement des moments du sujet vivant, il suit que ces membres sont supprimés, niés et posés par la vitalité de l'organisme (2). Cette contradiction, suivant laquelle ils sont et ne sont pas, ils sont à la fois engendrés et conservés (3) dans le sujet, cette contradiction se réalise dans ce processus permanent. L'organisme est l'unité de l'interne et de l'externe, de façon que α), en tant qu'organisme interne, il contient le processus de la formation, et que la figure est un élément supprimé qui est enveloppé dans

(1) *Aussert :* se manifeste.

(2) Dans le végétal, par là qu'il n'y a pas de véritable individualité, il n'y a pas non plus de véritable processus interne (suivant le dedans), un processus de formation distinct, mais le processus de formation se confond avec les processus d'assimilation et de génération. Le processus de formation de l'animal ne saurait lui aussi être complétement séparé des autres processus, en ce que le propre ou la force, comme dit le texte, de l'être vivant consiste surtout à s'assimiler l'être mort et inorganique. Cependant, comme l'animal possède une véritable individualité, et que ses membres ne sont pas des individus indépendants, mais des moments de l'individualité vivante, il y a ici un rapport interne entre les membres, rapport qui n'existe pas dans le végétal, et qui fait que les membres se forment, c'est-à-dire se posent et se nient, s'engendrent et se consument les uns les autres dans l'unité de l'être vivant; ou, pour mieux dire, c'est ce processus incessant de compénétration réciproque des membres qui constitue l'unité de l'être vivant, dont le point central et culminant est ici le *sentiment de soi simple et immédiat* (le texte a : *le sentiment de soi simple immédiat*) : simple, par là même que tous les moments de l'organisme s'y trouvent concentrés et ramenés à l'unité ; immédiat, en ce qu'ici on n'a que le simple sentir, le sentir abstrait, dont les déterminations doivent se développer ultérieurement.

(3) Ce qui implique aussi une contradiction, en ce que l'être conservé ne saurait être engendré qu'autant qu'il est d'abord détruit.

l'individu (1), ou bien que cet élément externe différent, le produit, se trouve ramené à son principe (2). L'unité organique s'engendre elle-même, et cela sans devenir, comme la plante, un autre individu. C'est un développement circulaire et qui revient sur lui-même. β) La différenciation de l'organisme (3), ou l'organisme en tant qu'organisme externe, c'est la figure qui existe dans sa liberté, c'est le repos qui est opposé au processus. γ) L'organisme lui-même constitue une sphère de repos plus élevée, l'unité des deux moments précédents ; c'est la notion qui, dans son mouvement incessant (4), demeure égale à elle-même (5). — Maintenant la formation totale consiste en ce que le sang dans son expiration (6) va jusqu'à se transformer en lymphe (7), mais que la fluidité inerte et indéter-

(1) *Im Selbst eingeschlossen bleibt :* enveloppé, concentré dans l'individualité, dans le sentiment de soi, vis-à-vis duquel la figure, et les différentes parties de la figure ne sont que des moments subordonnés, supprimés.

(2) *Das Hervorbringende :* le principe qui produit.

(3) *Das Andersseyn des Organismus.*

(4) *Als unruhige Begriffe :* en tant que notion où il n'y a pas de repos, qui a atteint à la continuité et à l'unité de son mouvement.

(5) C'est-à-dire que dans l'idée totale de l'organisme animal il y a un moment qui constitue comme un point de repos, et, en quelque sorte, inorganique, où l'organisme ou le processus organique s'oppose à lui-même, est autre que lui-même (*das Andersseyn des Organismus*), et la figure existe dans sa liberté (*als frei seyende Gestalt*), c'est-à-dire se trouve soustraite au processus, car elle est formée, et la construction de la figure est achevée. Mais ce n'est là qu'un repos relatif ; car le vrai repos, qui est, en même temps, le plus haut mouvement, et où la notion est devenue égale à elle-même, réside dans l'unité des deux moments.

(6) *In seinem Aushauchen.* Voy. plus haut, § 354, p. 275-277 ; et plus loin, § 366.

(7) *Sich herabsinken lasst.* Le sang en devenant lymphe, *herabsinkt,*

minée de la lymphe se solidifie et se ramifie (1), d'un côté, en se partageant dans l'opposition des muscles, qui constitue un des mouvements immanent de la figure, et, de l'autre côté, en revenant au repos dans le système osseux. La graisse, la moelle des os est cette substance végétale qui va jusqu'à former de l'huile, et qui excrète une substance neutre, non en tant que eau, mais en tant que substance neutre terreuse, en tant que chaux; de la même manière que la plante va jusqu'à former de la silice. L'os forme cette substance neutre morte qui est placée entre la lymphe et la moelle.

Cependant l'individu, en se formant ainsi, non-seulement s'objective, mais il idéalise sa réalité (2). Chaque partie de l'organisme est dans un état d'hostilité vis-à-vis des autres, ne se conserve qu'à leurs dépens, en se livrant en même temps à elles. Il n'y a rien qui ne change, tout s'y reproduit, sans en excepter les os eux-mêmes. A propos de la formation des os, Richerand dit (*Ouvr. cit.*, part. II, p. 256). « Lorsqu'on détruit le périoste interne (3) avec un stylet, l'externe se sépare de l'os qu'il recouvre, s'approprie la chaux phosphatée que les vaisseaux répandus dans son tissu y conduisent, et forme un nouvel os autour de l'autre. » Chaque organe est ainsi déterminé, qu'il se façonne de manière à réaliser une fin commune,

descend, se dégrade en quelque sorte, en ce qu'il n'est plus le principe de la vie.

(1) *Gliedert :* se partage en membres, dans les membres.

(2) Le texte a : *diese Realität :* cette réalité, la réalité qui constitue son objectivation.

(3) Nous ferons observer que peu importe pour le point que Hégel veut faire ressortir qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de périoste interne.

l'unité de l'être vivant (1). Chaque membre sécrète la lymphe animale, qui, envoyée dans les vaisseaux, est ensuite versée de nouveau dans le sang. Ainsi chaque membre trouve dans cette sécrétion son aliment. Il suit que le processus de la formation est conditionné par le dépérissement de ses produits (2). Lorsque l'organisme se trouve renfermé dans ce processus, ainsi que cela a lieu dans la maladie, par exemple, où l'activité suivant le dehors est arrêtée, l'homme se consume lui-même, et fait de lui-même un moyen de sa vie. C'est de là que vient l'amaigrissement dans la maladie, en ce que l'organisme n'a plus la force de s'assimiler la substance inorganique, mais seulement de se digérer lui-même. C'est ainsi que dans l'*Énéide* de Blumauer les compagnons d'Énée consument leur estomac; et chez les chiens affamés on a trouvé l'estomac réellement mangé, et absorbé en partie par les vaisseaux lymphatiques. Ce processus d'expansion et de concentration de soi-même est un processus accompagné d'une évolution continue (3). Après cinq, dix ou vingt ans, l'organisme, dit-on, ne garde plus rien de ce qu'il était : tout son contenu matériel a été consumé, et il n'y a que la forme substantielle qui demeure.

Ce qui fait la profonde unité de l'organisme, c'est que l'activité d'un de ses systèmes est conditionnée par celle des autres. On s'est livré, à ce sujet, à un grand nombre

(1) *Das ganze Lebendige : l'être vivant entier.*

(2) *Durch Aufzehren der Gebilde :* par la destruction des diverses formations.

(3) *Immer fortgehender Process :* processus qui va toujours en avant; processus de développement, de rénovation continue.

d'expériences et de recherches. On a recherché, par exemple, jusqu'à quel point la digestion, la circulation du sang, etc., sont indépendants du système nerveux, ou bien, jusqu'à quel point la respiration est indépendante du cerveau, etc., et, réciproquement, pour savoir si la vie peut subsister lorsque l'activité de l'un ou de l'autre de ces systèmes est entravée. On a également examiné l'influence que la respiration peut avoir sur la circulation du sang, etc. A cet égard Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 264) cite le cas d'un enfant « qui, bien que né sans cœur et sans poumons, était cependant pourvu de veines et d'artères. » Sans doute il pouvait bien avoir ainsi vécu dans le sein, mais non hors du sein de la mère. On a voulu tirer de cet exemple la conclusion que la proposition de Haller, *que le cœur est le moteur spécial de la circulation du sang*, est fausse. Et c'était là une question fondamentale. Mais il s'agit de savoir si, lorsqu'on coupe le cœur, le sang continue de circuler. C'est sur des cœurs de grenouilles que Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol., IV, p. 643 et suiv.) a fait un grand nombre d'expériences; d'où cependant on n'arrive à d'autre résultat, si ce n'est de voir de quelle façon il a torturé ces animaux. Maintenant, contrairement à l'opinion de Haller que c'est la simple pulsation du cœur qui produit la circulation du sang, Treviranus soutient que « le sang possède une force motrice spéciale qui dépend du système nerveux, et dont la permanence dépend de la continuité de l'influence de ce système, et particulièrement de la moelle épinière. » Car si l'on coupe le tronc nerveux et la moelle épinière d'un membre, la circulation du sang cesse dans ces parties; d'où il suit que

« chaque partie de la moelle épinière, et chaque tronc nerveux qui en dérive entretiennent la circulation du sang dans les organes auxquels elle fournit des branches nerveuses. » Legallois, qui paraît n'avoir pas cru possible, touchant la circulation du sang, d'autre théorie que celle de Haller, oppose à Treviranus l'hypothèse suivant laquelle « la circulation du sang dépendrait simplement des contractions du cœur, et la destruction partielle du système nerveux n'affaiblirait ou n'arrêterait la circulation que par l'influence que ce système a sur le cœur (1). » En général Legallois est d'opinion que le cœur tire sa force de la moelle épinière (2). Les expériences qu'il a faites sur les lapins et sur des animaux à sang froid l'ont conduit aux résultats suivants : qu'une portion de la moelle épinière, celle du cou, par exemple, ou celle de la poitrine, ou celle de la région lombaire se trouve dans le rapport le plus étroit avec la circulation de cette partie correspondante du corps qui reçoit d'elle les nerfs moteurs. Mais la lésion d'une de ces portions produit sur la circulation du sang un double effet : *a*) elle affaiblit la circulation générale, en ce qu'elle enlève au cœur ce contingent de force qu'il

(1) Treviranus, *Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 653, 272, 266-267, 269-270, 273, 644.

(2) Ainsi il y a trois opinions ; celle de Haller, qui attribue la circulation exclusivement aux pulsations du cœur ; celle de Legallois, qui admet conditionnellement la théorie de Haller, en ce sens qu'il reconnaît que la pulsation du cœur est bien le principe de la circulation, mais qu'à son tour le cœur tire sa force du système nerveux, et surtout de la moelle épinière, et enfin celle de Treviranus, qui ne reconnaît pas la nécessité des pulsations du cœur pour la circulation, et qui enseigne que le sang tire du système nerveux le principe de son mouvement.

reçoit de cette portion; *b*) elle affaiblit d'abord la circulation dans la partie qui lui correspond, et ensuite elle oblige le cœur, qui n'a plus la force qui lui vient de la moelle entière, à supporter tout le poids de la circulation. Lorsque, au contraire, on lie au-dessous d'une partie de l'organisme, de la région lombaire, par exemple, où la moelle est détruite, les artères, la circulation n'y est plus nécessaire ; et comme dans les autres parties du corps il y a de la moelle, le cœur et la circulation continuent à s'y maintenir en équilibre. Et dans les expériences de Legallois (1) la vie persista même plus longtemps dans ces parties (2). Ou bien, lorsque Legallois eut détruit le cerveau et la moelle épinière encéphalique, la circulation continua à se faire par les artères jugulaires. C'est ainsi qu'un lapin vécut plus de trois quarts d'heure, après qu'on lui eut coupé la tête, et qu'on eut arrêté l'hémorrhagie ; c'est que l'équilibre se rétablit ensuite. C'est sur des lapins de trois, de dix et tout au plus de quatorze jours qu'il fit ces expériences. Sur des lapins plus âgés la mort arriva plus vite. C'est que chez ces derniers la vie est plus intense et plus une, tandis qu'elle est davantage la vie du polype chez les premiers. Treviranus combattit la conclusion de Legallois en s'appuyant principalement sur cette expérience, qu'alors même que la circulation a cessé, par suite de la lésion de la moelle épinière, le cœur n'en continue pas moins de battre pendant un certain temps.

(1) Les mots, *dans les expériences de Legallois*, ne sont pas dans le texte, mais nous les y avons ajoutés pour rendre plus clair le passage de la phrase précédente à celle-ci.

(2) Elle y persista plus longtemps qu'elle n'y aurait persisté, si l'on n'avait pas séparé ces parties des autres parties lésées.

Et c'est par là qu'il termine cette recherche en concluant contre Legallois que « la doctrine de Haller, suivant laquelle la pulsation du cœur ne dépend nullement d'une manière immédiate de l'action du système nerveux, n'est pas réfutée(1). » Mais, quelque importance qu'on veuille accorder à ces déterminations et à ces résultats, on ne pourra jamais en faire sortir autre chose, si ce n'est quelques différences, comme, par exemple, que lorsque le cœur est extirpé la digestion ne s'accomplit pas moins, etc. (2). Cependant cette persistance de la digestion dure si peu, qu'on ne saurait considérer le cœur et la digestion comme indépendants l'un de l'autre. Plus l'organisation est parfaite, c'est-à-dire plus les fonctions y sont distinctes et déterminées, plus elles dépendent les unes des autres. C'est, par conséquent, chez les animaux moins parfaits

(1) N'est pas réfutée par les expériences de Legallois, suivant Treviranus, ce qui ne veut pas dire que celui-ci admet la doctrine de Haller. Ce que Treviranus veut montrer, c'est qu'il n'y a pas de connexion nécessaire entre le cœur et la circulation, mais qu'il y en a une entre la circulation et le système nerveux, tandis que Legallois, tout en faisant venir du système nerveux la force du cœur, reconnaît que la circulation reçoit son impulsion du cœur. Ainsi Treviranus combat non-seulement Haller, mais Legallois, et à Legallois qui, tout en admettant l'action des battements du cœur sur la circulation, prétend que le cœur doit au système nerveux sa force, il montre que ses expériences et ses arguments ne prouvent nullement que le cœur ne bat pas par sa vertu propre. Ce qu'il faut, par conséquent, admettre, suivant Treviranus, des recherches de Legallois, c'est ce qui coïncide avec sa doctrine, à savoir les expériences qui montrent que le principe de la circulation réside dans le système nerveux.

(2) Ce qui prouve la différence du cœur et de la digestion, ou des organes de la digestion, mais nullement qu'il n'y a pas de connexion, et de connexion nécessaire entre eux. — (Voy. *Moniteur universel*, 1811, n° 312. Cf. Treviranus, *Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 273-275.)

qu'elles possèdent une plus grande ténacité vitale (1). Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. V, p. 267) cite à cet égard des exemples tirés des amphibies « tels que des crapauds et des lézards qu'on a trouvés vivants dans les cavités d'une pierre entièrement fermées. » — Ils pouvaient bien s'y trouver depuis le commencement du monde (2). — « Dernièrement on montrait en Angleterre deux lézards qu'on avait découverts à Eldon, dans le Suffolk, dans une roche de craie, à une profondeur de quinze pieds. Au commencement ils parurent tout à fait inanimés. Peu à peu ils commencèrent à donner des signes de vie, surtout lorsqu'on les eut exposés au soleil. Leur bouche était fermée par une substance gluante; ce qui empêchait la respiration. L'un d'eux fut placé dans l'eau, et on laissa l'autre à sec. Le premier put se débarrasser de la substance glutineuse, ce qui le fit vivre plusieurs semaines; mais il finit par mourir. L'autre mourut la nuit suivante (3). » — Les mollusques, les insectes et les vers fournissent des exemples plus remarquables encore. Ils peuvent vivre plusieurs mois et plusieurs années sans manger. Les ser-

(1) Ce qui fait que des expériences faites sur une classe d'animaux, sur des lapins ou des grenouilles, en admettant même qu'elles soient exactes, on ne peut pas toujours conclure à ce qui se passe chez une autre classe, chez l'homme, par exemple.

(2) Remarque de Hégel.

(3) Maintenant c'est un crapaud qu'on vient de découvrir en Angleterre, à Hartlepool. On l'a trouvé enfoncé dans un bloc de calcaire de magnésium, à la profondeur de 25 pieds, et à peu près dans les mêmes conditions que les lézards ses confrères, si ce n'est qu'il était plus animé, et qu'il laissait échapper un bruit qui ressemblait à un aboiement (*barking noise*). Suivant un géologue de l'endroit, il n'aurait pas vu passer moins de 6000 ans sur sa tête. C'est là du moins ce que nous lisons dans l'*Weekly Times* du 16 avril dernier.

petits peuvent vivre au delà d'un an sans tête. Plusieurs insectes peuvent être pris par la glace sans que leur vie en soit endommagée. D'autres animaux peuvent pendant longtemps se passer de l'air atmosphérique, et d'autres vivre dans une eau très-chaude. On a, après quatre ans, rappelé à la vie des rotifères, etc. (1).

B.

ASSIMILATION.

§ 357.

Mais le sentiment de soi de l'individualité est (2) un sentiment immédiatement exclusif (3), et qui se place vis-à-vis de la nature inorganique dans un état de tension, comme vis-à-vis d'une matière et d'une condition extérieures.

(*Zusatz.*) Le processus suivant le dehors est le processus réel (4), où l'animal ne fait plus, comme dans la maladie, de sa propre nature sa substance inorganique, mais où il doit aussi permettre à son contraire, qui constitue un moment de l'organisme, d'aller jusqu'à cet état

(1) Treviranus, *Ouvr. cit.*, vol. V, p. 269-273 (vol. II, p. 16).

(2) *Zusatz* à la première et seconde édition : *dans son retour négatif sur lui-même.*

(3) *Unmittelbar ausschliessend.* Le sentiment de soi qui est le point culminant de l'individualité animale exclut, repousse immédiatement ce qui n'est pas lui-même, la nature inorganique, et se place vis-à-vis d'elle dans un état d'hostilité, ce qui amène précisément l'assimilation. Car l'animal n'exclut pas la nature inorganique en la laissant subsister, mais en l'absorbant ; et c'est dans ce conflit avec la nature inorganique, c'est-à-dire en organisant et en animalisant la nature inorganique, qu'il est ce qu'il est.

(4) Réel, en ce que la vie s'y réalise, et la nature en général y atteint à sa plus haute réalité.

d'abstraction (1), pour que son contraire existe comme monde extérieur immédiat avec lequel il entre en rapport. Le point de vue de la vitalité constitue précisément ce jugement, qui consiste à projeter hors de soi le soleil et toutes choses en général (2). L'idée de la vie est en eux cette force créatrice sans conscience (3), c'est une expansion de la nature, qui dans l'être vivant est revenue à sa vraie existence (4). Mais pour l'individu, la nature inorganique est une présupposition, et comme une détermination qu'il trouve devant lui. Et c'est là ce qui fait la finité de l'être vivant. L'individu y est, il est vrai, pour soi (5), mais de telle façon que le rapport qui le lie à la nature inorganique est un rapport absolu, indivisible, interne et essentiel; car l'être organique contient au dedans de lui-même cet élément négatif. L'être extérieur n'est déterminé qu'en vue de l'organisme; et dans ce

(1) Où la nature inorganique existe en tant que moment distinct.

(2) Jugement, dans le sens hégélien. La vitalité présuppose l'autre terme, ce qui ne vit point, la nature inorganique.

(3) *Das bewusstlose Schöpferische*, : c'est-à-dire que l'idée de la vie est dans le soleil et dans les autres sphères de la nature en général comme la fin est dans les moyens, ou, ce qui revient au même, ces choses sont faites pour la vie, de sorte que l'idée de la vie y est, mais non comme vie, c'est-à-dire elle y est sans conscience.

(4) *Ihre Wahrheit :* à sa vérité, qui est son unité et sa plus haute réalité dans la sphère de la nature.

(5) *Ist für sich dagegen*. C'est-à-dire que dans ce rapport l'individu vivant est bien pour soi contre la nature inorganique, en ce qu'il se l'assimile et la fait sienne, mais la nature inorganique ne cesse pas cependant de se poser vis-à-vis de lui comme un terme distinct et indépendant, comme une négation (*Negativität*) qu'il ne saurait faire disparaître, et cela parce qu'il n'est pas l'esprit, ce qui fait la finité de l'être vivant.

rapport c'est l'organisme qui se conserve (1). Mais comme l'être organique se dirige vers le dehors, et qu'il est aussi intérieurement dans un état de tension contre le dehors, une contradiction se trouve ainsi posée, par là que dans ce rapport deux êtres indépendants se produisent l'un en face de l'autre, et qu'en même temps l'être extérieur doit être supprimé. Par conséquent, l'organisme doit poser le monde extérieur comme un monde subjectif, il doit se l'approprier et l'identifier avec lui. C'est là l'*assimilation*. Ce processus parcourt trois moments, et, par suite, on a, 1° le *processus théorétique;* 2° le *processus pratique réel;* 3° leur unité. C'est le *processus idéal et réel* (2) tout à la fois, c'est-à-dire la formation de la nature organique suivant les fins de l'être vivant. C'est, en d'autres termes, l'instinct et l'activité plastique (3).

1. PROCESSUS THÉORÉTIQUE.

§ 357, *a*.

Comme dans ce rapport extérieur, l'organisation animale se réfléchit immédiatement sur elle-même, ce rapport idéal est le processus théorétique; c'est la sensibilité en tant que processus extérieur, et en tant que sensibilité

(1) *Das sich dagegen Erhaltende :* qui l'emporte contre l'être inorganique.

(2) *Der Idell reelle Process*, c'est-à-dire théorétique et pratique tout à la fois.

(3) *Der Instinct und der Bildungstrieb :* l'instinct en général, et l'instinct formateur, l'instinct qui porte l'animal à façonner la nature suivant des fins; c'est l'art tel qu'il existe chez l'animal.

déterminée, et prenant autant de formes qu'il y en a dans la nature inorganique (1).

(*Zusatz.*) L'individualité de l'organisme, en tant qu'unité de son sang, ou de son processus dans sa simplicité (2), et de sa figure, par là que celle-ci est complétement supprimée dans la fluidité du premier, cette unité, disons-nous, contient l'être comme un élément qu'elle a absorbé (3). Par là l'organisme se trouve élevé à l'idéalité pure, qui est l'universel complétement transparent (4). Il est le temps et l'espace, et, en même temps, il n'est ni dans le temps ni dans l'espace. Il y a en lui l'intuition de ce qui est dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire de ce qui se distingue de lui et est autre que lui, et qui immédiatement n'est pas tel (5). Ce mouvement de l'intuition est l'élément universel du *sens*. La sensibilité est précisément cette absorption de la déterminabilité dans l'idéalité pure, qui, en tant que âme en moi, est dans elle-même

(1) *Sich in die Vielsinnigkeit der unorganischen Natur unterscheidet* : qui se différencie dans la *Vielsinnigkeit* de la nature inorganique. Le terme *Vielsinnigkeit* est intraduisible ; il signifie la possibilité multiple de la nature inorganique d'être sentie.

(2) *Oder des reinen Processes :* du processus pur, dans sa pureté, c'est-à-dire du processus qui a atteint à son point culminant dans le sang.

(3) Dans l'individualité animale, dans le sentiment de soi, le sang et la figure se sont complétement compénétrés, et celle-ci s'est pour ainsi dire fondue dans la fluidité du sang. Cela fait qu'il n'y a pas de partie de l'organisme qui *soit*, ou dont on puisse dire simplement qu'elle *est ;* car il n'y en a aucune qui soit pendant qu'elle est ; c'est-à-dire elles sont toutes absorbées, ou leur simple être est absorbé dans l'unité de la vie. Cf. plus haut, p. 130.

(4) Transparent, en ce que la nature entière vient s'y réunir, et qu'elle y est comme vue à travers.

(5) C'est-à-dire autre que lui.

tout en étant dans un autre (1). L'être sensible est ainsi le sujet qui est pour le sujet. Cependant l'animal, en tant qu'il sent, ne se sent pas seulement lui-même (2), mais il se détermine d'une façon particulière, il sent une détermination particulière de lui-même. Et ce qui distingue l'être sentant de l'être insensible, c'est précisément que le premier devient en sentant un moment particulier (3) de lui-même. Par conséquent, l'être sensible contient un rapport avec un être autre que lui, mais qu'il s'approprie immédiatement (4). La dureté, la chaleur, etc., sont des choses indépendantes et extérieures, mais elles sont aussi immédiatement transformées, idéalisées, et elles deviennent des déterminabilités de ma sensibilité. Leur contenu, lorsqu'elles sont en moi, est le même que lorsqu'elles sont hors de moi. Il n'y a que la forme qui diffère. C'est ainsi que l'esprit ne possède la conscience, qu'en tant que conscience de soi; ce qui veut dire que, pendant que je suis en rapport avec un objet extérieur, je suis aussi pour moi. Le processus théorétique est la sensibilité libre et sans désir (5), la sensibilité qui laisse subsister l'objet extérieur. Les diverses déterminations, que nous avons rencontrées dans la nature inorganique, forment aussi des rapports

(1) Dans la déterminabilité, ou dans l'être senti.

(2) *Das Selbst, das für das Selbst ist*. Voy. plus haut, § 350-352.

(3) *Eine Particularität : une particularité, une chose particulière.*

(4) Le texte a : *qui est immédiatement posé comme mien.*

(5) *Freie, begierdelose :* sans désir de détruire l'objet qu'elle sent, et par cela même elle est libre, en ce sens que la réalité du sujet sentant ne se trouve pas engagée dans la réalité de l'objet senti. Le processus théorétique est le premier rapport, le rapport immédiat du sujet et de l'objet, de l'être sentant et de l'être senti. Voy. plus haut, § 316.

différents de l'être organique avec elle, en tant que modifications de l'être sentant. Et c'est là précisément ce qu'on appelle *sens*.

§ 358.

Les sens et le processus théorétique contiennent : 1° le sens de la sphère mécanique, de la pesanteur, de la cohésion et de son changement, la chaleur. C'est *le toucher en général* (1) ; 2° les sens de l'opposition, c'est-à-dire *a*) le sens de l'air spécifié, et *b*) le sens qui embrasse à la fois la neutralité de l'eau concrète, et les oppositions de la solution de la neutralité concrète. C'est *l'odorat* et le *goût* (2) ; 3° le sens de l'idéalité, qui est double aussi, parce que dans l'idéalité, en tant que rapport abstrait avec elle-même, la particularisation, qui doit nécessairement former un de ses moments, se partage en deux déterminations indifférentes; ce qui fait que l'on a, *a*) le sens de l'idéalité en tant que manifestation de l'être extérieur pour l'être extérieur, c'est-à-dire le sens de la lumière en général, et ensuite de la lumière qui se détermine dans une sphère plus concrète, la couleur, et *b*) le sens de la manifestation de l'être interne (3) qui se révèle comme tel extérieurement, le sens du son; on a, en d'autres termes, la *vue* et l'*ouïe*.

(1) *Das Gefühl als solches*. La sensibilité — le sentir — comme telle. Le sens général.

(2) Voy. § 321-322, et § 332.

(3) *Innerlichkeit : intériorité*. Ainsi le sens de l'ouïe est un sens plus profond que celui de la vue, car non-seulement il contient l'être extérieur, mais l'être extérieur et l'être intérieur des choses, ce qui s'applique surtout à la voix.

Remarque.

On voit ici comment, au lieu de trois moments, la notion en parcourt numériquement (1) cinq. La raison la plus générale du passage qui a lieu ici du nombre trois au nombre cinq est que (2) l'organisme animal doit ramener les moments distincts et séparés de la nature inorganique (3) à l'unité infinie du sujet, où cependant l'organisme existe comme totalité développée dont les moments, par la raison même qu'ici le sujet est encore dans la nature (4), existent sous une forme particulière (5).

(1) *Der Zahl nach :* suivant le nombre, quantitativement, parce que qualitativement et suivant la nature intrinséque de la notion l'essentiel est qu'il y ait différence et unité, quel que soit d'ailleurs le nombre des éléments différenciés. Cf. § 270, p. 317-318.

(2) Au lieu de ce qui précède depuis le commencement de la Remarque, la premiére édition a : « La triade des moments de la notion devient ici une pentade suivant le nombre, parce que le moment de la particularité, ou de l'opposition est lui-même, dans sa totalité, une triade, et » — suit comme dans la troisième et dans la présente édition.

(3) Le texte a : *der aussereinander gefallenen unorganischen Natur :* la nature inorganique qui s'est dispersée, dont les parties sont tombées l'une hors de l'autre.

(4) L'expression du texte est : *weil sie noch naturliche Subjectivität ist : parce qu'elle* (la subjectivité) *est encore subjectivité naturelle.*

(5) *Besonders existiren : existent particulièrement.*— Le *Zusatz* à la premiére édition a : *L'universalité*, en tant qu'être concret encore enveloppé (*), la pesanteur avec ses déterminations individualisées a ainsi dans le tact son sens spécial, le sens général qui est au fond de tous les sens (**), et qui pour cette raison est aussi appelé par le nom plus exact de sens (*Gefühl*) en général. La *particularité* est l'opposition,

(*) *Als das noch innerlich concrete :* en tant que chose, être matériel, matière concrète qui est encore intérieurement : la matière pesante qui ne s'est pas encore *manifestée*, comme elle se manifeste dans la lumière. (Voy. § 271 et suiv.)

(**) Le texte a seulement : *qui est au fond : den zum Grunde liegenden.*

(*Zusatz.*) L'unité immédiate de l'être et de l'objet approprié, le sens (1), est d'abord le toucher (2), cette connexion non objective avec l'objet (3), où celui-ci revient

laquelle est l'identité et l'opposition elle-même (*). Elle contient, par conséquent, le sens de la lumière, en tant qu'identité abstraite, mais qui par cela même est une identité déterminée et formant un des côtés de l'opposition ; et, ensuite, les deux sens de l'opposition elle-même comme telle, les sens de l'air et de l'eau, tous les deux, ainsi que les autres moments, dans leur forme corporelle spécifiée et individualisée (**). Au sens de l'*individualité* appartient le sujet (*die Subjectivität*) qui se manifeste comme pur sujet interne (*seyende in sich*, qui est en lui-même), le son. »

(1) *Die unmittelbare Einheit des Seyns und des Seinen — der Sinn*, etc. Littéralement : *l'unité immédiate de l'être et du sien, — le sens*, etc. Le *Seyn* c'est l'être, la chose qu'on peut sentir, et le *Seinen*, c'est la chose en tant que sentie, en tant qu'elle est devenue sienne, c'est-à-dire du sujet sentant. Le sens est l'unité, et comme la limite où l'être en tant que simple être, et l'être en tant que sentant et senti viennent se réunir immédiatement. Voy. plus loin, même §.

(2) *Gefühl.*

(3) *Die ungegenständliche Einheit mit dem Gegenstande : cette unité non objective avec l'objet ;* c'est-à-dire qu'il y a ici un rapport immédiat où les deux termes du rapport demeurent extérieurs l'un à l'autre, et où l'objet n'engage pas sa réalité et son individualité.— Il ne faut pas perdre de vue que ce rapport du sujet et de l'objet, ou de l'animal et de la nature par les sens est un processus, c'est-à-dire un mouvement qui doit conduire l'animal à l'autre processus, au processus pratique. Ce mouvement part d'un moment immédiat, et va en se médiatisant jusqu'au point où il se transforme en processus pratique. En d'autres termes, l'animal et la nature se joignent d'abord en tant qu'être sentant et être senti, ou, pour mieux dire, dans l'unité de la sensation, ce

(*) C'est-à-dire que la *particularité* est l'opposé de l'*universalité*, mais que considérée en elle-même elle est et l'identité — la lumière — et l'opposition, — l'air et l'eau.

(**) *In ihrer verkörperten Specification und Individualisirung : dans leur individualisation et spécification corporalisées ;* c'est-à-dire que ces déterminations sont perçues par les sens qui leur correspondent sous les formes diverses qu'elles revêtent dans les diverses sphères de la nature.

aussi, et pour cette raison, sur lui-même, et garde son indépendance. Ce qui amène un double rapport, le rapport du sens de la figure en tant que figure, et le rapport du sens de la chaleur. On ne rencontre ici qu'une différenciation obscure, parce qu'on n'a qu'une opposition indéterminée où les termes n'atteignent pas à une différence intrinsèque (1). Par conséquent, les termes de l'opposition, le positif et le négatif, tombent l'un hors de l'autre, en tant que figure et chaleur. Le toucher est ainsi le sens de la substance terreuse (2), de la matière, de ce qui oppose une résistance, de ce suivant lequel j'existe immédiatement comme individu, et le terme opposé aussi se communique à moi comme individu, comme un être matériel qui est pour soi, forme sous laquelle je le sens moi aussi. La matière aspire à un centre, et c'est d'abord dans l'animal, qui a son centre en lui-même, que cette aspiration est satisfaite. Cet effort de la matière, en tant que privée d'individualité (3), vers un être autre qu'elle, est précisément

qui détermine un désir, un moment, une unité plus profonde, l'unité pratique. Cf. § 316.

(1) Le texte a : *indem das Andere nur Anderes überhaupt ist, ohne dass es zu einem in sich Unterschiedenen käme.* Littéralement : *en ce que l'autre est seulement l'autre en général, sans être* (atteindre à) *un terme différencié en lui-même :* c'est-à-dire qu'on n'a pas ici une différenciation telle que les termes différenciés soient des termes réfléchis, ou de la catégorie de l'essence, des termes ainsi constitués que la différence de l'un appelle et continue la différence de l'autre, mais plutôt des termes de la catégorie de l'être, dont l'un est simplement l'autre de l'autre. Ainsi la pesanteur et la chaleur sont différentes, mais d'une différence obscure (*dumpfe*) et indéterminée, vis-à-vis des différences plus déterminées et plus spécifiées, telles que les différences de la couleur, de la saveur, etc.

(2) *Irdischen.*

(3) *Selbstlosen.*

ce que je sens. A cette détermination appartiennent, en outre, les diverses formes de la résistance, la mollesse, la dureté, l'élasticité, l'uni ou l'aspérité de la surface; et la figure elle-même n'est que le mode suivant lequel cette résistance est limitée relativement à l'espace. Ces déterminations que nous avons montrées et déterminées dans les différentes sphères se trouvent réunies dans le toucher comme dans un bouquet; car, nous l'avons vu plus haut, (*Zusatz*,. § 355, p. 284-287), la nature sensible est précisément douée du pouvoir de rassembler en elle plusieurs sphères, quoique éloignées l'une de l'autre (1).

L'odeur et le goût ont une affinité même dans leur organe; car le nez et la bouche sont liés par les rapports les plus intimes. Pendant que le toucher est le sens qui se rapporte à l'existence indifférente des choses, l'odeur et le goût sont des sens pratiques dont l'objet est l'existence réelle des choses pour un être autre qu'elles, ce qui amène leur dépérissement (2).

(1) La nature sensible (*empfindende Natur*) en général, et les sens en tant que moments de cette nature, sont comme des unités, ou des centres où viennent se joindre les différences et les oppositions. Dans le toucher, outre les autres différences, telles que la mollesse et la dureté, le poli et le rude, etc., vient se rencontrer l'opposition générale de la matière, la pesanteur et la chaleur, c'est-à-dire le moment de l'agrégation, de la compacité et de la résistance de la matière, et le moment de sa dissolution et de sa fluidité. Ce sont des déterminations générales, et, en un certain sens, extérieures et superficielles, en ce qu'elles ne vont pas au delà des rapports d'espace et de quantité.

(2) *Wodurch sie verzehrt werden: ce par quoi elles sont détériorées*. On peut dire que dans l'odeur et la saveur le corps existe pour autre chose (*für Anderes*) en ce sens qu'il y a déjà différenciation et processus, ce qui fait précisément que le corps qui sent ou qui a une saveur se consume, s'affadit. (Voy. §§ 324, 322.) L'odorat et le goût sont, sous ce

Dans la lumière un objet ne se manifeste qu'immédiatement en tant qu'existence immédiate. Mais la manifestation de l'intériorité du corps, le son, est la manifestation posée et se produisant au dehors de l'intériorité en tant qu'intériorité (1). L'individualité physique se manifeste dans la vue comme étant dans l'espace, et dans l'ouïe comme étant dans le temps. Dans l'ouïe l'objet n'est plus un simple être extérieur (2). Nous voyons avec les deux yeux un seul et même objet, parce que les yeux voient un seul et même objet. C'est comme plusieurs flèches qui atteignent un seul et même objet; et c'est précisément l'unité de direction qui efface la différence de l'impression (3). Mais on peut aussi faire en sorte de voir double

rapport, des sens pratiques relativement au toucher, puisqu'ils perçoivent des états, des moments du corps où ceux-ci s'engagent avec leur réalité dans le processus. Au contraire, dans la matière pesante en tant que pesante, et dans les diverses formes de la pesanteur, il n'y a pas de différenciation et de processus. Sous ce rapport le toucher est le sens de l'existence indifférente des choses, suivant l'expression du texte.

(1) *Die gesezte, hervorgebrachte Manifestation der Innerlichkeit als Innerlichkeit :* c'est-à-dire qu'ici la manifestation de l'intériorité du corps est posée et engendrée par la vibration même du corps. Voy. § 275 et § 299-300.

(2) Le texte a : *ein Ding : une chose.* Pour entendre cette expression il faut avoir présente la théorie logique de la chose. Hégel veut dire que l'objet en tant que sonore, et en tant qu'entendu n'est plus un être, ou une unité extérieure et superficielle, mais il commence à révéler sa nature intrinsèque et essentielle.

(3) *Durch die Einheit der Richtung ist die Verschiedenheit des Empfindens aufgehoben.* Par unité de direction il faut entendre non-seulement l'unité de direction de l'organe, c'est-à-dire des axes optiques et de leur rencontre sous un certain angle, mais aussi de l'activité (volontaire ou involontaire) de l'être sentant. Car c'est cette unité qui fait

le même objet. C'est lorsqu'un objet se trouvant dans le champ de la vision, les yeux sont dirigés en même temps sur un autre objet. Par exemple, lorsque je fixe un objet éloigné, si je porte en même temps l'attention sur le doigt, j'ai la perception du doigt sans changer la direction de l'œil, et je vois les deux objets à la fois. Avoir ainsi la conscience des objets qui tombent dans le champ de la vision, c'est la vision à l'état de dispersion (1). On trouvera sur ce sujet dans le journal de Schweigger (année 1816), un écrit intéressant du conseiller d'état Schulz.

La tétrade, en tant que totalité développée de la notion dans la nature, va aussi jusqu'à la pentade, en ce que la différence n'est pas seulement dyade, mais qu'elle apparaît elle-même comme triade (2). Nous aurions pu commencer aussi par le sens de l'idéalité, lequel apparaît comme double, parce qu'il constitue un moment abstrait, mais qui doit en même temps former une totalité (3). Ainsi,

disparaître les différences d'impression produites par l'objet sur les deux rétines, et qui fait que, bien que dans certains cas les deux rétines soient différemment affectées, on ne voit cependant qu'un seul objet.

(1) Bien que l'expression : *on peut faire en sorte de voir l'objet double* (*einen Gegenstand doppelt sehen*) s'applique à la diploplie, en considérant l'ensemble du passage, on voit que ce n'est pas à ce phénomène que Hégel fait allusion. Ce qu'il a voulu montrer c'est que dans un seul acte de la vision on peut voir les objets doubles, c'est-à-dire on peut concentrer, sans détourner l'œil d'une direction donnée, plusieurs objets, pourvu qu'on y porte son attention, ce qui constitue précisément le *Zerstreut-Sehen*, la vue dispersée,—une et multiple à la fois,— comme il l'appelle d'après Schulz.

(2) C'est-à-dire qu'elle est elle-même différence et unité. Voy. ci-dessus, Remarque.

(3) Le texte a : *die Totalität* : la totalité, c'est-à-dire entrer comme moment dans la totalité des sens.

de même que dans la nature en général nous sommes partis de l'extériorité idéale qui est le temps et l'espace, lesquels sont deux parce que la notion est chose concrète (les moments de la notion existent en elle d'une manière complète, mais ils apparaissent dans leur état abstrait comme séparés (1), parce que le contenu n'est pas encore posé dans sa forme concrète); ainsi nous avons ici, d'une part, le sens de l'espace déterminé physiquement, et, de l'autre, le sens du temps, qui est un temps physique (2). L'espace est ici déterminé, d'après l'abstraction physique de la lumière et de l'obscurité; le temps c'est la vibration au-dedans de soi, c'est la négativité de l'être-en-soi (3). Le second membre de la division dans l'ensemble des sens, c'est-à-dire l'odeur et la saveur gardent leur place; et le toucher vient en troisième lieu (4). Leur place est plus ou moins indifférente; le point essentiel est que les sens, en tant que détermination rationnelle, forment un

(1) *Aus einander geworfen :* jetés l'un hors de l'autre.

(2) C'est-à-dire qu'on n'a pas ici l'espace et le temps purs, ou abstraits, mais l'espace et le temps tels qu'ils sont dans les corps concrets.

(3) *Die Negativität des Insichseyns.* Voy. ci-dessous, même §, et § 300.

(4) Dans ce nouvel arrangement.

(5) Nous ferons observer à cet égard que, s'il est vrai que le point essentiel est que les sens forment un tout, il n'est pas moins vrai qu'ils doivent former ce tout d'une manière déterminée, et déterminée suivant la forme dialectique de la notion. Sous ce rapport il ne saurait être indifférent de débuter par le toucher, ou bien par un autre sens, et de renvoyer le toucher à la troisième place, pas plus qu'il n'est indifférent de débuter par le point ou par le plan. Ce n'est que d'un point de vue subjectif qu'on peut admettre cette indifférence, lorsque pour montrer l'unité de la notion on fait voir, par exemple, que si l'on

tout (5). Comme le cercle des rapports théorétiques est déterminé par la notion, il ne peut pas y avoir un plus grand nombre de sens, mais il peut en manquer dans les animaux inférieurs.

Les sens, en tant que toucher, constituent le sens général de la peau. Le goût est le muscle de la langue; c'est la substance neutre (1) qui vient s'unir à la bouche, c'est-à-dire à la peau qui commence à devenir peau interne, à ce retour sur lui-même de l'élément végétatif qui enveloppe toute la surface (2). Le nez, en tant que sens de l'odeur, se lie à l'air et à la respiration. Tandis que le toucher est le sens de la figure en général, le goût est le sens de la digestion, en tant que concentration interne de la nature externe (3). L'odorat appartient à l'organisme interne, en tant qu'il se lie à l'air (4). La vue n'est pas le

commence par le plan on peut retrouver la ligne et le point, comme on retrouve la ligne et le plan en commençant par le point. C'est sans doute en ce sens que Hégel dit qu'il est indifférent de commencer par le toucher ou de renvoyer le toucher à la troisième place, et cela d'autant plus que la classification ou disposition supposée dans ce passage n'est pas celle qu'il a adoptée, soit dans cette édition, soit dans la première.

(1) *Die Neutralität*, l'élément sapide et salin.

(2) *Der vegetabilischen Allgemeinheit der ganzen Oberfläche.* Voy. plus haut, p. 278.

(3) *Als des In sich Gehens des Aeussern : en tant que marche sur soi de l'externe;* ce qui est l'inverse de la figure et du toucher, lesquels se rapportent au côté externe du corps, tandis que dans la digestion et dans le sens de la digestion, le sens et son objet se mêlent en quelque sorte, et se compénètrent.

(4) Le texte a : *als Luftigkeit.* Hégel veut dire que l'odorat est, comme le goût, un sens qui se lie à l'organisation interne de l'animal, mais en tant que l'animal est air, gaz aériformes, et tels que ces gaz existent dans l'odeur.

sens d'une fonction antérieure (1), mais elle est, comme l'ouïe, le sens du cerveau. Dans l'œil et dans l'oreille le sens est en rapport avec lui-même ; avec cette différence que dans l'œil la réalité objective existe comme individualité indifférente, tandis que dans l'oreille elle existe comme individualité qui se supprime elle-même (2). La voix en tant qu'ouïe active (3) est l'individualité pure qui se pose comme universel ; qui exprime la douleur, les désirs, la joie, le contentement. Tous les animaux soumis à une mort violente ont une voix par laquelle ils expriment

(1) *Einer frühern Fonction :* antérieure, non dans l'ordre du temps, mais dans l'ordre idéal. Par conséquent, Hégel veut dire que le cerveau est l'organe spécial de la vue comme de l'ouïe, et que l'un de ces deux sens est donné tout aussi bien que l'autre dans la constitution (l'idée) du cerveau.

(2) En disant que dans la vue et dans l'ouïe le sens est en rapport avec lui-même, Hégel n'entend pas dire qu'il n'est pas en rapport avec un objet, mais seulement que les sens de la vue et de l'ouïe sont des sens plus idéaux que les autres sens, que ce sont, en d'autres termes, des sens dont les perceptions se rapprochent le plus de l'idée, — de l'idée qui existe comme idée ou de l'esprit. Ce sont les sens de l'idéalité, comme il est dit plus haut, ou de l'idéal comme d'autres les ont appelés. Maintenant la différence qui existe entre ces deux sens relativement à leur objet, c'est que dans la vue l'objet ou la réalité objective (*gegenständliche Wirklichkeit*) existe comme individualité indifférente, c'est-à-dire comme réalité où il n'y a pas de différenciation et de processus, tandis que dans l'ouïe l'objet existe comme individualité qui se supprime (*aufhebendes*), qui est sur le point de se dissoudre. — Il va sans dire que ces considérations se rattachent aux théories de la lumière, de la couleur et du son qu'il faut avoir présentes pour les entendre.

(3) *Als thätige Gehör*. En effet, la voix présuppose l'ouïe, et contient l'ouïe dans son idée. Elle est, par conséquent, l'ouïe ; et elle n'est pas simplement l'ouïe qui entend, mais l'ouïe qui s'entend elle-même, ou qui engendre elle-même l'objet de son audition.

la destruction de leur individualité (1). Dans la voix, le sens rentre dans son être intérieur, et il se pose comme individualité ou désir négatif; c'est le sentiment de la non-substantialité de lui-même, en tant que simple espace (2), pendant que les sens sont l'espace saturé, rempli (3).

(1) *Spricht sich als aufgehobenes Selbst : il* (l'animal) *s'énonce comme une individualité annulée.* — Nous rappellerons aussi que dans la mort de tous les sens c'est l'ouïe qui persiste le plus longtemps.

(2) Le texte a : *Gefühl des Substanzlosigkeit an ihm selbst als blosser Raum : sentiment de la non-substantialité en lui-même* (le sens) *en tant que simple espace.*

(3) Ainsi pendant que les autres sens sont satisfaits de l'espace saturé et rempli, ou, comme dit le texte avec une expression plus absolue et plus exacte, sont l'espace saturé et rempli, car l'espace et les corps qui sont dans l'espace trouvent leur point de repos et comme leur plénitude dans l'animal, et par suite jusqu'à un certain point dans les sens, pendant, disons-nous, que les autres sens sont satisfaits de l'espace, qu'ils s'y meuvent et s'y renferment, il y a dans le son et dans la voix, en tant que forme la plus achevée du son, comme un désir négatif, — négatif de l'espace, — désir qui naît du sentiment de sa non-substantialité en tant que simple espace ; en d'autres termes, la voix et l'émission de la voix, — cette ouïe active — impliquent la vue obscure et la présence de l'idée ; c'est le cri de l'idéal, comme il est dit § 300, p. 501-503, cri informe d'abord et purement animal, mais qui devient ensuite le cri et l'organe direct de l'idée et de la raison. — Voici maintenant quelques considérations générales sur l'ensemble de ce §. — L'animal en tant qu'unité de la nature doit retrouver en lui les diverses sphères de la nature. Il est même plus exact de dire que la vie animale est l'unification de ces sphères, qui se trouvent d'abord posées comme extérieures l'une à l'autre et comme séparées. Ainsi la nature, et les différents moments de la nature sont faits pour l'animal et l'animal affirme et réalise ce privilége en se les assimilant. S'assimiler la nature veut dire d'abord la sentir ; car sentir la lumière c'est faire sienne la lumière. D'où l'on voit que strictement parlant il n'y a que l'animal qui puisse s'assimiler la nature ; car la plante elle-même, par là qu'elle est privée de la véritable individualité, non-seulement ne peut pas s'assimiler théorétiquement, c'est-à-dire sentir la nature,

§ 359.

2. — RAPPORT PRATIQUE.

Le processus réel, ou rapport pratique de l'animal avec la nature inorganique commence par la scission in-

mais dans la digestion elle ne fait pas non plus siennes les substances qu'elle absorbe. Or sentir la nature implique dans l'animal certains organes intermédiaires entre lui et la nature. Car le sens, l'œil, par exemple, n'est ni l'animal ni la nature, mais un point, et comme une sphère intermédiaire où l'animal et la nature viennent coïncider. C'est, comme dit le texte, l'unité de l'être (la lumière) et du sien, de l'être qui est devenu sien, c'est-à-dire de l'animal. Maintenant, de quelque façon qu'on se représente les sens et leur objet — la nature — ainsi que leur rapport, il faudra admettre qu'ils sont engendrés par un seul et même principe, par une seule et même idée, et en outre que dans ce rapport la nature inorganique ne saurait être que la présupposition, ou la possibilité des sens, et que les sens, à leur tour, ne sauraient être que la réalisation, ou l'acte, ou la notion concrète de cette possibilité. Mais comment, demandera-t-on, l'œil est l'acte de la lumière, et qu'est-ce que l'œil ajoute à la lumière? Ou bien : Comment la main qui sent la résistance est-elle l'acte, et comme la réalité de la pesanteur, et qu'est-ce que la main ajoute à la pesanteur? C'est que la lumière qui hors de l'œil manifeste et éclaire un autre qu'elle-même, commence à se manifester à elle-même et à s'éclairer elle-même dans l'œil, c'est-à-dire elle se sent comme lumière ; ce qui ne constitue pas l'acte suprême ou la réalité absolue de la lumière, car sa réalité absolue c'est son idée en tant qu'idée, ou pensée, mais le premier degré ou le moment immédiat de cette réalité, de même que la sensibilité en général constitue le moment immédiat de la raison ; ce qu'on énonce implicitement lorsqu'on dit que la sensibilité, ou les passions sont des instruments de la raison. Et il en est de même des autres sens. — Mais si telle est la connexion qui existe entre les sens et la nature, il y aura autant de sens qu'il y a de sphères principales dans la nature. On pourra supposer d'autres sens, comme on peut supposer une nature différemment ordonnée, mais ce sont là des suppositions dont la science n'a point à s'occuper, car ce sont des produits de

l'imagination, et non de la raison. — Maintenant quelle est la déduction rationnelle des sens? Car les sens forment un tout, c'est-à-dire ils appartiennent à une seule et même notion, dont les moments doivent, par conséquent, s'ordonner suivant la forme de la notion. On voit que sur ce point Hégel a hésité, puisque l'arrangement de la première édition diffère de celui de la troisième (qui est aussi celui de la deuxième). Lequel des deux faut-il préférer? On dira que c'est celui que Hégel lui-même semble avoir adopté définitivement. Mais ce n'est pas là un argument décisif, car souvent la première conception d'une œuvre vaut mieux que l'œuvre remaniée, et cela contre l'opinion de l'auteur lui-même. A cet égard, nous ferons d'abord observer que la première et la troisième éditions sont d'accord sur ce point, que le toucher est le sens immédiat et le plus abstrait, et que l'ouïe est le sens le plus médiat et le plus concret. Par conséquent, la différence ne tombe que sur les autres sens. Car, dans la première édition, nous avons, après le toucher, le sens de la lumière, tandis que dans la troisième nous avons l'odorat et le goût, et la vue est renvoyée à la troisième place avec l'ouïe. Or nous nous trompons peut-être, mais nous ne pouvons nous empêcher de considérer l'arrangement de la première édition comme plus simple et plus rationnel. Et, en effet, le toucher en tant que sens de la pesanteur, de la résistance et de la matière obscure et enveloppée, appelle la vue en tant que sens de la matière impondérable, et qui manifeste et se manifeste. Comme le toucher perçoit la pesanteur et toutes ses formes jusqu'à son contraire, la chaleur, ainsi la vue perçoit la lumière, et ses formes diverses, la flamme, la couleur, etc., jusqu'à son contraire, l'obscurité. Le toucher est le sens général par là même qu'il est le sens le plus abstrait; il est comme l'être, ou comme la matière pure; ce qui fait qu'il se reproduit dans tous les sens, comme l'être se reproduit dans toutes les déterminations logiques, et la matière pure dans tous les corps. La vue est la première particularisation du toucher, et elle forme ainsi la première opposition. Le goût et l'odorat forment une opposition dans la sphère même de la vue. Car ce sont les sens de l'air et de l'eau spécifiés, qui présupposent la pesanteur et la lumière, mais qui s'en distinguent. L'odeur c'est le corps qui brûle en tant que air, et la saveur c'est le corps qui brûle en tant que eau; ou, si l'on veut, le corps odoriférant est le corps qui se consume lui-même, et qui en se consumant expire sa nature gazéiforme et lumineuse, de même que le corps sapide est le corps qui en se consumant expire son eau et sa lumière (en tant que sels, acides, etc.). Voilà pourquoi plus les corps

terne de l'animal, c'est-à-dire par le sentiment du monde extérieur (1) en tant que négation du sujet qui, de son côté, se pose vis-à-vis et contre cette négation (2) comme étant dans un rapport positif avec lui-même, et comme affirmation de ce rapport (3); en d'autres termes, ce processus commence avec le sentiment d'un manque, et avec

absorbent de lumière et de chaleur, et plus ils sont savoureux et odorants. Enfin l'ouïe forme l'individualité ou l'unité concrète des sens. Car le son (et l'ouïe qui est le son entendu) est cette vibration où le corps entier se trouve engagé et où il manifeste sa nature interne. On dit des fleurs qu'elles ont un langage, mais le vrai langage de la nature est le son, qui en se développant devient voix, et enfin voix ou langage proprement dit. Et la voix (cette ouïe active) est l'unité de la nature en ce sens qu'elle est apte, même dans l'animal, à représenter l'unité de la vie animale et partant de la nature.— Maintenant, dans l'arrangement de la troisième édition on ne voit pas la raison du passage du toucher au goût et à l'odorat. Et la raison qu'on y donne pour placer la vue à côté de l'ouïe, ne nous paraît pas déterminante, et telle qu'elle lève ces difficultés et justifie cet arrangement; car il y est dit que la vue est le sens de la manifestation de l'externe pour l'externe, et, pour ainsi dire, des surfaces pour les surfaces, et que l'ouïe est son opposé, le sens de la manifestation de l'interne. Mais la lumière, en tant que principe universel de la manifestation de la nature, est l'opposé immédiat de la pesanteur, et, par suite, la vue doit venir après le toucher. De plus, le goût et l'odorat présupposent la vue, par cela même qu'ils présupposent la lumière. Enfin, nous ferons observer que l'arrangement de la troisième édition n'est pas d'accord avec la déduction des autres parties de la philosophie de la nature.

(1) *Dem Gefühle der Ausserlichkeit.*

(2) Le texte a *diese seine Negation :* cette négation *sienne*, qui n'est pas hors de lui, mais en lui-même. C'est le manque, comme il est expliqué par ce qui suit.

(3) *Deren Gewissheit :* c'est-à-dire que l'animal en s'emparant de la nature extérieure et en effaçant par là cette négation, se pose dans un rapport positif avec lui-même, s'affirme lui-même, et acquiert en quelque sorte la certitude de sa puissance et de son individualité.

le désir (1) de le faire disparaître, sentiment où se produisent la condition d'une sollicitation extérieure (2), et la négation, posée dans cette sollicitation, du sujet par l'objet, contre lequel (objet) le premier (le sujet) se trouve comme dans un état de tension.

Remarque.

Il n'y a que l'être vivant qui sente le manque. Car il n'y a que lui dans la nature où la notion existe comme unité de soi-même et de son contraire déterminé. Là où il y a limite, la notion existe bien comme négation, mais seulement pour un troisième terme, pour une comparaison extérieure. Dans le manque, au contraire, elle ne suppose qu'un seul et même terme qui va au-delà de lui-même, et qui contient une contradiction propre et immanente. Le terme qui contient la contradiction de lui-même, et qui peut la porter, est le sujet; et c'est là ce qui fait son infinité (3). Ce qui s'applique aussi à la raison. Parler de la raison finie, c'est déjà montrer qu'elle est infinie, par cela même qu'elle se détermine comme finie. Car la négation posée par la finité implique le manque de ce qui doit

(1) *Trieb :* désir et effort.

(2) *Erregtwerdens : d'un devenir excité.*

(3) C'est là la différence entre la limite en général et le manque. La limite est extérieure aux termes limités, précisément parce que ces termes sont extérieurs l'un à l'autre, et qu'il n'y a pas en eux cette unité interne de l'être vivant; ce qui fait qu'ils ne sont pas limités pour eux-mêmes ou à l'égard d'eux-mêmes, mais à l'égard d'un troisième terme, ou, si l'on veut, de celui qui les compare. Le manque, au contraire, est bien une limite, mais une limite inhérente à l'être limité, qui, par cela même, va au delà de la limite et l'efface, ce qui constitue son infinité.

l'effacer, c'est-à-dire d'un rapport infini avec soi-même. (Cf. § LX, *Rem.*, p. 312 et suiv. — *Logique*, vol. I.) L'erreur vient, à cet égard, de ce qu'on s'arrête à la forme abstraite de la limite, et qu'on ne saisit pas la limite telle qu'elle est dans la vie, où la notion elle-même s'est élevée à l'existence (1). On parle de désir, d'instinct, de besoin, etc., et l'on s'en tient à leur représentation, sans se demander ce que sont ces déterminations en elles-mêmes. Leur analyse ferait voir que ce sont des négations enveloppées dans la nature positive (2) du sujet lui-même.

C'est un progrès important dans la connaissance de la vraie notion de l'organisme que d'avoir substitué à *l'action de causes extérieures, l'excitation de l'organisme par des puissances extérieures*. C'est là que commence le vrai idéalisme. Car rien ne saurait avoir un rapport positif avec l'être vivant, si celui-ci n'en contenait pas en lui-même la possibilité absolue (3), c'est-à-dire si cette possibilité n'était pas déterminée par la notion et n'était pas immanente au sujet. Mais on a introduit dans la *théorie de l'excitation* (4) des déterminations formelles et matérielles qui sont loin de constituer une connaissance vraiment philosophique. Telle est, par exemple, l'opposition abstraite

(1) C'est-à-dire, où la notion existe comme notion et dans son unité, et où, par conséquent, les termes ne sont plus extérieurs l'un à l'autre, et par suite aussi la limite n'est plus une limite abstraite, une limite extérieure et comme indifférente à l'être limité, mais la limite même de cet être, déterminée et concrète comme sa nature.

(2) *Dans l'affirmation*, dit le texte.

(3) *An und für sich* ; ce que reconnaît la théorie de l'excitation par des puissances extérieures, mais ce que ne reconnaît pas la théorie de l'action des causes extérieures.

(4) *Erregungstheorie*.

de la *faculté réceptive* et de la *faculté active* (1), considérées comme deux facteurs qui seraient entre eux dans le rapport inverse de la grandeur; ce qui a amené à ne voir dans l'organisme que des différences purement formelles, des différences quantitatives, et à tout expliquer par le plus et le moins, par l'augmentation et la diminution de la force, c'est-à-dire par ce qu'il y a de moins rationnel et de moins conforme à la notion. Une théorie médicale, fondée sur ces déterminations vides de l'entendement, se borne à poser une demi-douzaine de propositions, et se flatte d'avoir établi par là une doctrine complète. C'est précisément ce qui explique comment elle a pu se répandre si promptement, et faire de nombreux adeptes. La racine de ces erreurs il faut la chercher dans cette erreur fondamentale de la philosophie de l'absolu qui, partant de l'indifférence absolue du monde subjectif et du monde objectif (2), réduit toutes les déterminations à des différences purement quantitatives. Mais la forme absolue, la notion, la vie contiennent bien plutôt comme principe intime la différence qualitative, laquelle s'efface elle-même par sa vertu propre, ce qui constitue la dialectique de l'opposition absolue. Ce n'est qu'en saisissant cette négativité infinie dans sa vérité qu'on pourra concevoir l'absolue identité de la vie ; autrement on aura des différences extérieures, telles qu'elles sont données par la réflexion, et semblables aux attributs et aux modes de la substance de Spinoza qui se présentent comme des déterminations exté-

(1) *Receptivität und Wirkungsvermögen*. Schelling, *Première esquisse d'un système de la Philosophie de la Nature*, p. 88.

(2) Du subjectif et de l'objectif, dit le texte. Voy. sur ce point plus loin § 372 et 374.

rieures de l'entendement, où l'on ne retrouve dans la vie ni le point saillant de l'individualité ni le principe propre et spontané de son mouvement et de ses différences (1). Il faut rejeter aussi comme grossière et fausse cette théorie qui met à la place des déterminations de la notion l'azote et le carbone, l'oxygène et l'hydrogène, et qui maintenant explique les différences, qu'on avait jusqu'ici considérées comme des différences intensives, par le plus et le moins de l'une ou de l'autre substance, et le rapport actif et positif de l'excitation extérieure par l'addition de celle de ces substances qui se trouverait en moindre quantité dans l'organisme. Ainsi, dans une maladie asthénique, dans une fièvre nerveuse, par exemple, c'est l'azote qui l'emporterait, parce que le cerveau et les nerfs ne sont que des puissances de l'azote (2), l'analyse chimique ayant constaté que l'azote est l'élément principal qui entre dans ces organes. Par conséquent, pour rétablir l'équilibre de ces substances, et par suite la santé, il faudra ajouter ici du carbone. Mais en même temps tous les moyens que l'empirisme reconnaît comme efficaces pour combattre la fièvre nerveuse on les admet comme rationnels tout aussi bien que le carbone. Et c'est cet amalgame superficiel d'opinions, d'empirisme et de raison qu'on présente comme une construction rationnelle et une science démontrée. Ce qu'il y a de grossier dans ces procédés vient de ce qu'on fait d'un *caput mortuum*, d'une substance morte, que l'analyse

(1) Voy. sur ce point Hégel, *Histoire de la philosophie*, vol. III, p. 332-369 (édition 1844), et notre *Introduction à la philosophie de Hégel*, ch. IV, § 5, p. 168-178 (2e édit.).

(2) *Potenzirte Stickstoff : azote élevé à la puissance.*

chimique rend plus morte encore, l'essence, ou, pour mieux dire, la notion même d'un organe vivant.

C'est à l'ignorance et au mépris de la notion qu'il faut attribuer ce formalisme commode qui, au lieu de prendre pour base les déterminations de la notion, a recours à des éléments sensibles, à des matières chimiques, à des rapports qui appartiennent à la sphère de la nature inorganique, tels que la polarité magnétique, ou les différences du magnétisme et de l'électricité, et tire de ces matériaux des schèmes préparés qu'il applique ensuite, d'une manière artificielle et extérieure, à la nature. Mais comme il y a un grand nombre de formes diverses, on pourra prendre arbitrairement dans la sphère chimique, par exemple, tel schème, l'oxygène ou l'hydrogène, etc., et le transporter dans le magnétisme, dans la nature mécanique, dans la nature végétale, animale, etc., ou bien on pourra prendre le magnétisme ou l'électricité, ou les deux sexes, ou la contraction et l'expansion, etc., les enter sur les oppositions des autres sphères, et les appliquer ensuite à toutes choses.

(*Zusatz.*) Le processus pratique est bien un changement et une suppression de la nature inorganique extérieure dans son existence matérielle indépendante, mais c'est aussi un processus sans liberté, parce que l'organisme dans le désir animal se tourne vers le dehors (1). Les hommes croient qu'ils sont libres par la volonté, mais dans la volonté ils sont précisément en rapport avec un être réel, extérieur. Ce n'est que dans la volonté ration-

(1) Le texte a : *nach Aussen gekehrt ist : est tourné vers le dehors*, ce qui marque davantage la nécessité de ce désir.

nelle, qui est une volonté théorétique, semblable au processus théorétique des sens, que l'homme est libre d'abord (1). La première détermination est, par conséquent, ici le sentiment de la dépendance du sujet, sentiment où le sujet se perçoit comme un être dépendant, et qui est lié à un autre être, non d'une manière contingente, mais nécessaire. C'est là ce qu'il y a de désagréable dans le sentiment du besoin. Le manque dans une chaise qui n'a que trois pieds n'est pas dans la chaise, mais en nous. Dans la vie aussi il y a un manque, mais un manque qui est en même temps supprimé, parce que l'être vivant connaît la limite comme un manque. Voilà pourquoi ce sont les êtres les plus élevés qui ont le privilége de sentir la douleur. Plus haute est la nature d'un être, et plus celui-ci se sent malheureux. Le grand homme éprouve de profonds besoins, et le désir de les satisfaire. Les grandes actions ne viennent que des grandes douleurs de l'âme. L'origine du mal, etc., trouve ici son explication (2). C'est ainsi que l'animal soutient dans la négation un rapport positif avec lui-même. Les natures élevées vivent aussi dans cette contradiction, et c'est là leur privilége. Mais l'animal

(1) Ce désir ou cette tendance (*Begierde*, *Trieb*) qui porte l'animal à s'unir à la nature, et se l'assimiler est une forme ou un moment de la volonté. Mais c'est une volonté où l'animal n'est pas libre. Il ne faut donc pas identifier la volonté et la liberté. La volonté libre est la volonté rationnelle, laquelle est d'abord une volonté subjective et théorétique où l'esprit se trouve dans un état analogue à celui où il se trouve dans le processus théorétique du sens, et qui se développe ensuite dans la liberté extérieure et objective, c'est-à-dire dans l'état, la religion, etc.

(2) *Auflösung :* sa solution, sa raison, en ce que le mal (*Uebel*), la souffrance, la privation, etc., ont leur raison dans la nature même de l'être vivant.

rétablit la paix (1), et trouve en lui-même sa satisfaction. Le désir de l'animal est l'idéalisme du monde objectif, idéalisme où ce monde ne demeure pas comme un être étranger (2).

Cette manière extérieure de saisir les êtres dont il a été question plus haut dans la remarque joue déjà un rôle dans la philosophie de Schelling, en ce que celui-ci va souvent trop loin dans ses rapprochements (3). Oken, Troxler et d'autres finissent par tomber dans un formalisme vide, comme lorsque Oken, ainsi qu'on l'a vu plus haut (§ 346, *Zus.*, p. 132), appelle nerfs les fibres ligneuses de la plante, ou lorsque d'autres appellent les racines son cerveau (voy. § 348, *Zus.*, p. 132). On pourrait, à ce compte, appeler tout aussi bien le cerveau de l'homme soleil. Ainsi pour exprimer la détermination essentielle (4) d'un organe de la vie végétative ou animale, on emploie un nom qui n'est pas tiré de la sphère de la pensée (5), mais d'une autre sphère. Mais il ne faut pas emprunter des formes à l'intuition, et s'en servir ensuite pour en déterminer d'autres. C'est dans la notion même que les formes doivent être puisées (6).

(1) C'est-à-dire il va au delà de la limite et efface la contradiction.

(2) A l'animal. Le désir de l'animal (ou désir animal, suivant le texte) est l'idéalisme du monde objectif (de l'objectivité — *Gegenständlichkeit* — comme dit le texte), parce que dans ce désir vient se concentrer la nature entière.

(3) Comme lorsqu'il assimile dans l'organisme la reproduction au chimisme, l'irritabilité à l'électricité et la sensibilité au magnétisme. Voy. *Première esquisse d'une Philosophie de la Nature*, p. 297.

(4) *Gedankenbestimmung* : détermination de la pensée, détermination rationnelle.

(5) De la pensée essentielle ou notion même de la chose.

(6) Chaque chose a sa notion ou sa pensée spéciale suivant laquelle il faut la penser si on veut la penser rationnellement, comme aussi

§ 360.

Le besoin est chose déterminée, et sa déterminabilité est un moment de sa notion générale (1), bien que celle-ci puisse se particulariser d'un nombre de manières infini. Le désir est l'activité qui efface le manque de cette déterminabilité, c'est-à-dire sa forme, qui consiste d'abord à n'être qu'un élément subjectif (2). Par là que le contenu de la déterminabilité est un contenu originaire qui se conserve dans l'activité, et que celle-ci ne fait que réaliser, ce contenu est le but (3) (voy. § 204); et le désir, en tant que désir de l'être simplement vivant (4), est l'instinct. Ce manque formel (5) engendre (6) l'excitation interne de l'animal, dont la déterminabilité spécifique relativement au contenu apparaît (7) en même temps comme un rap-

on doit la désigner par une forme tirée directement de cette pensée. Par conséquent, ce n'est pas penser rationnellement une chose que de la penser par analogie, c'est-à-dire par une notion qui n'est pas la sienne.

(1) C'est-à-dire que dans la notion même du besoin il y a, comme détermination, la satisfaction du besoin, ou, pour mieux dire, l'objet même qui excite le besoin et qui doit le satisfaire.

(2) *Ein subjectives : une chose subjective;* ce qui fait précisément son défaut, défaut que l'activité, le désir, l'instinct font disparaître.

(3) Le contenu du besoin qui se détermine, c'est-à-dire qui se satisfait, est un contenu originaire (*ursprünglich*), un contenu inhérent à la nature du besoin et de l'animal, et que l'activité ne fait que réaliser. A ce titre, le contenu est le but même qui se réalise ou qui est réalisé par l'activité.

(4) Car dans l'être supérieur à l'être purement vivant, ou à l'animal, il n'est plus l'instinct.

(5) De la forme subjective dont il vient d'être question.

(6) *Est*, dit le texte.

(7) *Erscheint :* dans le sens hégélien strict. C'est le mouvement de l'assimilation dans la sphère de la réflexion.

port de l'animal avec les individualisations particulières (1) des sphères diverses de la nature.

Remarque.

L'obscurité dont est entouré l'instinct, et qui amène la difficulté qu'on éprouve à le bien saisir, vient seulement de ce que le but ne peut être saisi que comme notion interne, ce qui fait que toutes les explications et tous les rapports qui ne sont fondés que sur l'entendement sont inadéquats à l'instinct. On avait presque oublié dans les temps modernes le principe posé par Aristote que l'être vivant doit être considéré comme agissant d'après des fins. C'est Kant qui a remis en lumière, à sa façon, cette notion de la finalité interne, suivant laquelle on doit considérer l'animal comme ayant sa fin en lui-même. Mais ce qui fait surtout la difficulté dans cette question, c'est qu'on se représente ordinairement le rapport de finalité comme un rapport extérieur, et qu'on pense que la finalité n'existe que là où il y a conscience. Or l'instinct est l'activité qui agit sans conscience en vue d'une fin (2).

(*Zusatz.*) Comme le désir ne peut être satisfait que par des actes tout à fait déterminés, il apparaît comme instinct, en ce qu'il semble être un choix d'après une détermination finale. Mais comme le désir n'est pas une fin avec conscience, l'animal ne connaît pas encore ses fins comme fins ; et cette activité qui agit sans conscience suivant des fins, c'est ce qu'Aristote appelle φύσις (3).

(1) L'air, l'eau, les aliments, etc. Voy. § suiv.

(2) *Ist die auf bewusstlose Weise wirkende Zweckthätigkeit.*

(3) Et, en effet, un être ne saurait se poser et réaliser d'autre fin

§ 361.

Autant que le besoin n'est en rapport qu'avec le mécanisme universel et les forces abstraites de la nature, l'instinct n'est qu'une excitation purement interne, et où il n'y a pas même de sympathie (1). Tels sont la veille et le sommeil, les changements de climat et autres, etc. Mais en tant que rapport de l'animal avec sa nature inorganique individualisée, l'instinct est en général déterminé, et dans sa particularisation ultérieure il n'embrasse qu'une sphère limitée de la nature inorganique universelle. L'in-

que celle qui est dans sa nature, ou, pour parler avec plus de précision, la nature d'un être est aussi sa finalité. Et il faut que sa nature constitue sa notion, ou, comme il est dit dans la remarque, sa notion interne, car une notion qui lui serait extérieure ne serait pas sa notion. Par conséquent, une finalité qui serait hors de lui ne serait pas sa finalité. C'est l'entendement qui dans l'impuissance de saisir la véritable finalité (l'idée) des êtres, la finalité concrète et dans son unité, pense la fin comme un objet extérieur aux choses, et par suite aussi comme un objet qui n'existe que pour la conscience; ce qui rend impossible l'explication de l'instinct; car l'instinct n'est pas le hasard, mais il agit, au contraire, d'après des fins déterminées. S'il n'y a donc de finalité que là où il y a conscience, comme il n'y a pas de conscience dans l'instinct, l'instinct est inexplicable. Mais l'instinct est précisément la finalité telle qu'elle existe et qu'elle peut exister dans la nature purement animale, et loin qu'il doive agir avec conscience, il doit agir, au contraire, conformément à cette nature, c'est-à-dire sans conscience. — Sur la théorie de la finalité d'Aristote, voy. sa *Physique*, et Hégel, *Histoire de la Philosophie*, vol. II, B. Aristote, p. 301-309.

(1) C'est-à-dire que dans les rapports de l'animal avec la nature en général, avec le mouvement des corps célestes, etc., on n'a qu'un instinct obscur et enveloppé, qui n'est pas même une sympathie, en ce sens que l'animal y est tout à fait passif. On peut dire que cet instinct est un instinct immédiat et indéterminé.

stinct soutient avec la nature un rapport pratique; c'est une excitation intérieure accompagnée de l'apparence (1) d'une excitation extérieure, et son activité est une assimilation en partie formelle et en partie réelle de la nature inorganique (2).

(*Zusatz.*) La veille et le sommeil n'impliquent pas une excitation amenée par un objet extérieur, mais un accord immédiat (3) avec la nature et ses changements, en tant que repos en soi-même, et séparation d'avec le monde extérieur. Les migrations des animaux, des poissons, par exemple, dans d'autres mers constituent cette vie commune avec la nature; c'est une union qui se fait au dedans de la nature elle-même. Le sommeil n'est pas précédé par un besoin, par le sentiment d'un manque. On s'endort, mais on n'est pas actif pour dormir. On dit bien : les animaux dorment, ils ramassent la nourriture pour l'hiver par instinct. Mais ici aussi on n'a d'autre rapport que celui qu'on a en s'éveillant (4). Plus l'organisation est inférieure, et plus l'animal vit de cette vie de la nature. Les peuples de la nature sentent la marche de la nature; tandis que l'esprit fait de la nuit le jour. C'est par la même raison que l'action des sai-

(1) C'est-à-dire l'instinct déterminé de l'animal a sa racine dans l'animal, mais il est stimulé par un objet extérieur, ce qui amène le *Schein*, l'apparence de l'excitation extérieure, apparence que l'activité de l'animal fait disparaître en s'assimilant la nature inorganique.

(2) Voy. § suiv.

(3) *Unvermitteltes Mitgehen : un aller ensemble sans intermédiaire*, c'est-à-dire sans l'intermédiaire d'une activité propre de l'animal.

(4) C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'instinct actif dans aucun de ces faits.

sons se fait moins sentir chez les organisations plus élevées. Les vers qu'on trouve dans le foie et dans le cerveau du lièvre, ou du chevreuil, à certaines époques de l'année, viennent d'une faiblesse de l'organisme, dont une partie se sépare pour former une vie spéciale. Maintenant, comme l'animal vit dans un rapport de sympathie avec le cours général de la nature, il n'est pas absurde d'admettre un rapport de la vie animale avec la lune, avec la vie terrestre et sidérale, comme aussi des pronosties tirés du vol des oiseaux, dans les tremblements de terre, par exemple. Il y a certains animaux qui pressentent le temps. Les araignées et les grenouilles sont particulièrement les prophètes du temps. L'homme aussi sent ce changement dans une partie faible de son corps, dans une cicatrice, par exemple. Cette cicatrice existe et paraît déjà dans l'homme, bien que plus tard elle se produise aussi comme changement de temps.

Chez les différentes espèces d'animaux le désir est un désir tout à fait déterminé. Chaque espèce a une sphère limitée comprenant sa nature inorganique particulière, qui seule existe pour elle, et qu'elle doit choisir parmi les autres sphères, et choisir en suivant l'instinct (1). La vue d'un chevreuil chez le lion, ou d'un lièvre chez l'aigle, ou du grain, du riz, de l'herbe, de l'avoine, etc., chez d'autres animaux, non-seulement éveille un appétit, et un appétit si fort au point de ne pas laisser de place au

(1) Ce qui constitue l'instinct déterminé et véritable, à la différence de cet instinct obscur et indéterminé dont il est question dans ce qui précède.

choix, mais ce désir est tellement immanent à l'animal, que l'herbe, le grain, etc., ou, pour mieux dire, telle espèce particulière d'herbe, ou de grain, forme sa déterminabilité spécifique, et qu'à l'égard d'elle le reste est comme s'il n'existait pas. C'est parce que c'est un animal pensant et qui vit d'une vie universelle (1) que l'homme se meut dans un cercle de besoins et de désirs beaucoup plus étendu, et qu'il fait de tous les êtres sa nature inorganique, comme aussi l'objet de sa connaissance. La nature inorganique des animaux non développés est la nature élémentaire, l'eau. Le lis, le saule, le figuier ont des insectes particuliers, dont la nature inorganique est complétement circonscrite dans ces plantes. L'animal ne peut être stimulé que par *sa* nature inorganique; car il n'y a pour l'animal de contraire que *son* contraire; en d'autres termes, l'animal ne reconnaît pas le contraire en général, mais son contraire spécial qui est précisément un moment essentiel de sa nature particulière.

§ 362.

En tant que l'instinct ne vise qu'à une assimilation *formelle*, il transporte ses déterminations internes dans les choses externes qui lui fournissent le matériel où il imprime une forme externe suivant une fin, sans toutefois détruire leur existence objective (2). La construction des nids, des gîtes, etc., nous en fournit un exemple. Mais

(1) *Als das allgemeine, denkende Thier : en tant qu'animal universel, pensant.*

(2) *Und lässt die Objectivität dieser Dinge bestehen : laisse subsister l'objectivité de ces choses.*

on a un processus *réel* là où l'instinct individualise les choses inorganiques, on se met en rapport avec celles déjà individualisées et se les assimile en les consumant et en détruisant leurs qualités particulières. C'est le processus avec l'air (processus de la respiration et de la peau), avec l'eau (soif), et avec la terre individualisée, c'est-à-dire avec ses différents produits (1) (faim). La vie, le sujet de ces moments de la totalité, se trouve placée comme dans un état de tension par le conflit de la notion et de ses moments en tant que réalité qui lui est extérieure (2), et c'est dans la permanence de ce conflit qu'elle triomphe de cette réalité extérieure. Mais l'animal ne se comporte ici que comme individualité immédiate, et par suite il ne peut réaliser ces moments que dans l'individu, suivant les déterminations de l'individualité (tel lieu, tel temps, etc.); ce qui fait que cette réalisation n'est pas adéquate à sa notion, et qu'il revient sans cesse de la satisfaction du besoin au besoin (3).

(1) *Gebilden :* formation.

(2) *Spannt sich in sich als Begriff und in die Momente als ihm äusserliche Realität.* Littéralement : *se tend* (le sujet) *en lui-même en tant que notion, et dans les moments, en tant que réalité qui lui est extérieure :* c'est-à-dire que dans ce processus on a la notion (le moment de la possibilité abstraite et immédiate) de l'animal, que l'animal a en lui, et la réalité extérieure, l'air, l'eau, etc., que l'animal doit s'approprier, ce qui constitue un conflit, un état de tension.

(3) Le besoin, la satisfaction du besoin et la succession alternée et continue de ces deux moments constituent la vie animale. D'où vient ce mouvement indéfini, ce besoin qui n'est jamais satisfait, et cette satisfaction qui n'est jamais adéquate au besoin? C'est que l'animal n'existe ici qu'en tant qu'individu immédiat, c'est-à-dire en tant qu'individu qui ne s'est pas médiatisé, et qui par suite ne s'est pas élevé à l'universel et à l'unité, mais qui en même temps a en lui la notion de l'animal,

(*Zusatz.*) L'animal détermine lui-même son lieu dans le repos, dans le sommeil, et en mettant bas ses petits; il ne change pas son lieu, mais il se le fait. Par là l'animal est un être pratique, et ce mode de se déterminer conforme au but c'est l'instinct interne qui se réalise (1).

Le processus réel est d'abord le processus avec les éléments, car le moment externe (2) est lui aussi d'abord un moment universel. La plante s'arrête au processus des éléments; l'animal, au contraire, va jusqu'au processus de l'individualité (3). Parmi les processus avec les éléments on peut énumérer le processus avec la lumière; car la lumière est elle aussi une puissance externe, élémentaire. Mais elle n'est pas pour l'animal et pour l'homme ce qu'elle est (4) pour la nature végétale. C'est comme voyants que l'homme et l'animal possèdent la lumière, cette manifesta-

c'est-à-dire la notion universelle de la nature, et, de la nature dans son unité. Il suit de là qu'il ne peut jamais réaliser cette notion. Car, en tant qu'individu immédiat, il est renfermé dans tel temps, dans tel lieu, dans telles conditions physiques, etc., tandis qu'il porte en lui cette notion, et que c'est cette notion qu'il s'efforce de réaliser. En d'autres termes, et pour parler avec plus de précision, l'animal dépasse virtuellement les limites de la nature, et c'est cette virtualité qu'il est impuissant à réaliser par cela même qu'il est l'animal, c'est-à-dire un être qui ne peut s'affranchir de ces limites.

(1) *Ist der in Thätigkeit gesetzte innere Trieb : c'est le désir ou instinct interne posé dans l'activité;* c'est l'instinct qui passe de la virtualité à l'acte.

(2) *Das Aeusserliche : l'externe* — la nature externe qui intervient dans ce processus.

(3) C'est à-dire que l'animal ne s'assimile pas seulement les éléments, mais les substances individualisées, telles que la plante et l'animal lui-même.

(4) Le texte : *diese Macht : cette puissance;* c'est-à-dire que la lumière n'exerce pas sur l'animal la même puissance que sur la plante, qu'elle ne lui est pas aussi essentielle qu'à la plante.

tion propre (1) et extérieure de la forme objective; mais ils ne vont pas dans ce rapport (2) au delà du processus idéal et théorétique. L'influence de la lumière ne se fait sentir que dans la couleur des plumes et de la fourrure de l'animal. La chevelure noire du nègre se lie aussi au climat, à la chaleur et à la lumière; et la coloration du sang et des sucs de l'animal est due à la même cause (3). A l'égard de la couleur des plumes, Gœthe remarque qu'elle est déterminée tout aussi bien par leur structure interne que par l'action de la lumière. En parlant de la couleur de l'être organisé en général il dit : « Le blanc et le noir, le jaune, le jaune tirant sur le rouge, et la couleur foncée alternent d'une façon très-variée; mais ils ne se produisent pas de manière à nous rappeler les couleurs élémentaires. Ils nous présentent plutôt comme un mélange de toutes les couleurs, fondues ensemble par l'action de l'organisme; et ils portent plus ou moins la marque du haut degré de la nature à laquelle ils appartiennent (4). Les taches de la peau ont un rapport avec les parties internes sur lesquelles elles s'étendent. Les coquilles et les poissons ont des couleurs plus simples. Dans les contrées chaudes, l'action de la lumière se fait aussi sentir dans l'eau, en ce qu'elle fait sortir les couleurs des poissons, les rend plus belles et plus vives. Forster a vu à Othaïti des poissons dont la surface

(1) *Diess Sich-Manifestiren : ce se manifester soi-même.*

(2) De la vision.

(3) L'expression du texte est moins absolue : *Gehören hierher :* appartient, se rapporte à ceci, à l'action de la lumière, ce qui n'exclut pas l'action d'autres causes.

(4) C'est une opération chimique plus haute, une opération chimico-organique, que les anciens désignaient par le mot πέψις, *Kochung*, cuisson, comme le rappelle Gœthe lui-même.

présente les plus beaux reflets, surtout au moment de leur mort. — Le suc de la coquille a cela de remarquable qu'exposé à la lumière et à l'air il paraît d'abord jaune, puis successivement verdâtre, bleu et violet, mais il se colore ensuite d'une teinte rouge plus vive, et enfin sous l'action du soleil, et surtout si on l'étend sur de la batiste, il présente une couleur rouge pure et profonde. — L'influence de la lumière sur le plumage des oiseaux et ses couleurs est vraiment remarquable. Par exemple, la poitrine de certains perroquets est d'un jaune marqué ; mais la partie relevée et squamiforme qui est éclairée par le soleil se trouve amenée du jaune au rouge. Il y a tel oiseau dont la poitrine est d'un rouge profond. Si l'on souffle dessus, on voit paraître le jaune. Lorsque l'oiseau est en repos la partie éclairée du plumage se distingue tout à fait de celle qui ne l'est pas, de telle façon qu'il n'y a que la première qui chez le corbeau, par exemple, présente des teintes variées. Et c'est en suivant cette disposition qu'on peut aussi rétablir les plumes de la queue dans leur ordre naturel (1). »

Si le processus avec la lumière est renfermé dans les limites de ce processus idéal, le processus avec l'air et l'eau est un processus qui entre plus avant dans la nature concrète du corps (2).

(1) Gœthe, *Farbenlehre*, vol. I, §§ 640, 660, 664.

(2) Le texte a : le processus avec l'air et avec l'eau est un processus avec le matériel (*mit dem Materiellen*), par opposition au processus idéal avec la lumière, laquelle, comme on l'a vu, est l'élément de l'idéalité, non qu'elle ne soit pas un élément matériel, en tant qu'elle est dans la nature, et qu'elle en constitue un moment, car en ce sens tout est matériel, mais en ce sens qu'elle est l'élément abstrait universel, impondérable, pénétrant et pénétrable, et où l'idée existe

Le processus cutané est un processus végétatif qui en se développant aboutit aux cheveux et au plumage. La peau de l'homme est garnie de moins de poils que celle de l'animal. Mais c'est surtout le plumage de l'oiseau qui marque le passage du végétal dans l'animal. « Les tuyaux des plumes, dit Gœthe (1), sont partout couverts de branches, et c'est par là qu'ils deviennent véritablement des plumes; et plusieurs de ces branches et de ces barbes se subdivisent, ce qui rappelle la plante (2). La surface du corps humain est unie et elle est remarquable par sa pureté, et chez les corps plus parfaits, si l'on en excepte un petit nombre d'endroits qui sont plutôt ornés que couverts de poils, elle se montre dans toute la beauté de sa forme. Une surabondance de poils sur la poitrine, sur les bras et les hanches, est plutôt une marque de faiblesse que de vigueur. Et ce sont vraisemblablement les poëtes qui, séduits par la force dont sont doués les animaux, ont mis aussi en honneur les héros poilus parmi nous (3). »

en quelque sorte, comme idée et comme pensée, mais comme idée et pensée immédiate et abstraite, — en soi et non pour soi. Par conséquent, le processus avec la lumière est un processus idéal, non que l'idée y soit d'une manière plus vraie et plus réelle que dans le processus avec l'air et avec l'eau, ou dans le processus de la digestion, mais, au contraire, parce qu'elle y est d'une manière plus abstraite, c'est-à-dire moins réelle. C'est comme l'espace pur et l'espace rempli. On peut dire que l'espace pur est l'espace idéal, et l'espace rempli l'espace matériel. Or, il y a plus de réalité dans ce dernier que dans le premier.

(1) *Farbenlehre*, vol. I, § 655; § 669.

(2) Il y a des plantes, des cactus du Mexique, par exemple, qui ont des fibres qu'on prendrait pour des cheveux. Il y a une collection de ces fibres au *Kensington Museum*, à Londres.

(3) Nous avons à peine besoin de faire observer que le processus

Le processus de la respiration c'est la continuité se produisant comme brisée. L'expiration et l'aspiration est une évaporation (1) du sang; c'est l'irritabilité qui s'évapore (§ 354, *Zus.*, p. 275-277, § 356, p. 296-297); c'est la transformation en air qui commence et qui se trouve arrêtée tout à la fois (2). « La loche d'étang (*Cobitis fossilis*) aspire par la bouche, et renvoie l'air par l'anus (3). » Les branchies, cet organe avec lequel les poissons divisent l'eau, est aussi un organe respiratoire secondaire (4), analogue aux poumons. Le corps des insectes est comme percé par des trachées ayant des orifices aux deux côtés du ventre; et parmi ceux qui vivent dans l'eau, il y en a qui font une provision de celle-ci (5) en la plaçant sous les élytres, ou dans

cutané (*Haut-Process*) rentre dans le processus de la respiration. C'est le moment élémentaire et immédiat de la respiration, la respiration diffuse comme on l'appelle. Il y a des animaux (*Spongiaires*, *Acalèphes*, *Polypes*, etc.) qui ne respirent que par la peau. Mais chez les animaux eux-mêmes qui ont une respiration localisée, la peau n'en continue pas moins à exercer une action respiratoire. C'est une respiration, pour ainsi dire, complémentaire de la grande respiration. Les poils sont comme un appendice de la peau. Ce sont de petits tubes dermiques qui non-seulement absorbent et exhalent l'eau, mais qui aspirent et expirent l'air et les gaz aériformes.

(1) *Verdunsten*, expiration, exhalation.

(2) Le texte a : *Das Uebergehen in die Luft wird begonnen und zurückgenommen : le passage dans l'air est commencé et ramené en arrière;* c'est-à-dire ramené à la forme, à l'être organisé. Car dans la respiration, l'organisme commence à devenir air, mais ce devenir est arrêté par l'action même de l'organisme qui fait de l'air un élément vivant, et qui à son tour expire de l'air vivifié. Cf. plus haut, § 354, p. 263-266.

(3) Treviranus. *Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 146.

(4) Secondaire, c'est-à-dire imparfait relativement au poumon

(5) Le texte dit seulement : *holen sich einen Vorrath : font, vont*

le duvet de l'abdomen (1). » Maintenant d'où vient ce rapport du sang avec cette digestion idéale (2) de l'élément abstrait? Le sang a cette soif absolue qui l'agite sans cesse en lui-même et contre lui-même (3); le sang a soif du feu; il veut être différencié (4). Considérée de plus près, cette digestion est en même temps un processus qui se fait par l'intermédiaire de l'air, c'est-à-dire c'est une transformation de l'air en acide carbonique et en sang veineux (noir carboné) et en sang artériel, oxygéné. L'activité et le pouvoir vivifiant du sang artériel je ne les attribue pas autant à un changement matériel, qu'à sa saturation; je veux dire que, à l'instar de ce qui a lieu dans la digestion proprement dite, le sang apaise sans cesse sa faim ou sa soif, ou de quelque nom qu'on veuille l'appeler, et qu'en niant son contraire, il atteint à son individualité (5). L'air est l'élément virtuellement igné et négatif; le sang est la

chercher une provision; c'est-à-dire une provision d'eau en tant que eau aérée ou respirable.

(1) Treviranus, *Ouvr. cit.*, liv. IV, p. 150.

(2) *Idéale*, relativement à la digestion proprement dite qui est une digestion plus concrète et plus réelle. Cf. ci-dessus, p. 339, note 2.

(3) Le texte a : *Das Blut ist dieser absolute Durst, seine Unruhe in sich und gegen sich selbst : le sang est cette soif absolue* (qui est) *son agitation incessante en lui-même et vis-à-vis* (ou contre) *lui-même;* ce qui est expliqué par ce qui suit, et par ce qui est dit sur la nature et la fonction du sang, § 354, *Zus.*, p. 260 et suiv.

(4) Ce qui constitue précisément cette agitation en lui-même et contre lui-même.

(5) *Durch Negativität seines Anderseyns zum Fürsichseyn kommt : par la négativité de son être-autre il arrive à son être-pour-soi :* son être-autre est l'air, et c'est en niant l'air, c'est-à-dire en se l'appropriant qu'il atteint à son existence propre et individuelle.

même chose en tant que mouvement développé; c'est le feu en acte (1) de l'organisme animal, un feu qui se consume lui-même, mais qui se conserve aussi dans sa fluidité (2), et qui trouve dans l'air le *pabulum vitæ* (3). Par conséquent, le sang veineux injecté dans le sang artériel paralyse l'action du sang (4). Dans l'organisme mort, le sang veineux remplace presque entièrement le sang rouge; dans l'apoplexie, on le trouve dans le cerveau; ce qui ne vient pas d'une quantité un peu plus grande ou un peu plus petite d'oxygène ou de carbone (5). Dans la fièvre scarlatine, au contraire, le sang veineux a lui aussi une couleur rouge écarlate. Mais la véritable vie du sang réside dans la transformation incessante du sang artériel en sang veineux, et réciproquement du sang veineux en sang artériel; opération où les capillaires développent leur plus grande activité (6). « Dans différents organes, dit

(1) *Das brennende Feuer : le feu qui brûle*, qui n'est pas seulement un feu virtuel (*an sich*) comme l'air.

(2) *Als flüssig : en tant que fluide*, c'est-à-dire que tout en se consumant se conserve (ne s'éteint pas) et se conserve en tant que fluide.

(3) Et ainsi le sang est le feu, mais le feu organique et vivant, et qui comme tel se consume et se renouvelle sans cesse, étant le feu il est aussi l'air, qui est un moment du feu.

(4) Le texte a seulement : *lähmt die Action : paralyse, affaiblit l'action*, c'est-à-dire l'activité, la vitalité de l'organisme, ou ce qui revient ici au même, du sang; ce qui ne veut point dire que le sang veineux n'est pas aussi essentiel à cette activité que le sang artériel, car cette activité consiste précisément dans la transformation incessante du sang artériel en sang veineux, et, réciproquement, du sang veineux en sang artériel.

(5) Cf. Bichat, *Ouvr. cit.*, p. 329 et suiv.

(6) Autenrieth, *Ouvr. cit.*, P. III. Index, p. 370.

Autenrieth, s'opère une transformation plus rapide du sang artériel en sang veineux, lequel est souvent tel que ses propriétés caractéristiques (sa couleur noire, sa moindre densité en se coagulant) s'y trouvent à un plus haut degré qu'ailleurs, comme par exemple, dans la rate, sans que les parois des vaisseaux montrent ici, à un plus haut degré, l'influx ordinaire de l'oxygène du sang artériel; tandis que, au contraire, elles sont plus molles et presque à l'état de bouillie. Le corps thyroïde, considéré dans son ensemble, possède de plus grosses artères qu'une autre partie quelconque du corps humain. Cette glande change, dans le petit espace qu'elle occupe, une grande quantité de sang artériel en sang veineux (1). » Puisque les vaisseaux de cette glande ne deviennent pas plus durs comme ils le devraient, que devient l'oxygène du sang artériel? C'est que précisément son action ne s'exerce pas chimiquement d'une manière extérieure (2).

Le processus avec l'eau c'est l'appétit de la substance neutre (3), et un appétit qui est en opposition, d'un côté, avec la chaleur abstraite en elle-même (4), et, de l'autre, avec un goût déterminé qu'on veut écarter; car c'est pour

(1) Autenrieth, *Ouvr. cit.*, p. I, § 512; § 458-459.

(2) *Ausserlich, extérieurement.* Toute action chimique est, en effet, une action extérieure, comparée à l'action de l'être organique. Voy. plus haut § 335, 336, 354, et plus loin 363 et 364.

(3) *Das Verlangen nach Neutralen : le se porter vivement vers l'élément neutre*, l'eau.

(4) C'est-à-dire la chaleur (*Hitze*) en tant que chaleur, et non en tant qu'elle se trouve combinée avec d'autres déterminations ou substances.

cette raison qu'on boit (1). Il faut ensuite observer que l'appétit n'est instinct que lorsqu'il a pour objet l'être individualisé (2). Mais tandis qu'ici le besoin momentanément satisfait se renouvelle sans cesse, c'est plutôt d'une manière générale (3) que l'esprit trouve sa satisfaction dans les vérités universelles.

§ 363.

La préhension mécanique de l'objet extérieur forme le point de départ du processus; l'assimilation est la transformation de cet objet en l'unité du sujet (4). Par là que l'animal est sujet, négativité simple (5), cette assimilation ne saurait être un simple fait mécanique ou chimique, car dans ces processus les substances, ainsi que les conditions et l'activité demeurent extérieures les unes aux autres, et ne possèdent pas l'unité absolue de l'être vivant.

(*Zusatz.*) L'être organisé qui en appétissant (6) se sent comme unité de lui-même et de l'objet, et qui a ainsi comme l'intuition de l'existence de son contraire (7) est

(1) Hégel ne mentionne ici que le boire; mais le processus avec l'eau comprend toute absorption de l'élément neutre et humide, et à ce titre il rentre dans le processus immédiat ou de la peau.

(2) Voy. § 361.

(3) Et par suite permanente.

(4) *Selbstiche Einheit.*

(5) Qui nie, dès qu'il le touche, tout ce qui n'est pas lui.

(6) *Das begehrende Organische :* l'être organique qui désire, qui appète la nature extérieure.

(7) *Das Daseyn des Andern durchschaut :* voit comme à travers l'existence de l'être qu'il appète.

la figure armée qui se tourne vers le dehors, dont les os sont devenus des dents, et la peau s'est changée en ongles. Le processus avec les ongles et les dents est encore un processus mécanique; mais la salive en fait déjà un processus organique. Ç'a été longtemps la mode d'expliquer mécaniquement le processus d'assimilation, ainsi que la circulation du sang, et l'action des nerfs qu'on s'est représentés comme des cordes tendues qui vibrent. Mais le nerf est une substance lâche et détendue. Ou bien encore les nerfs seraient composés d'une série de globules qui, en se pressant, s'entrechoquent et se poussent; et ce serait le dernier globule qui pousserait l'âme. Mais l'âme est partout dans le corps; et vis-à-vis de son idéalité, l'extériorité réciproque des os, des nerfs et des veines n'a pas de signification. Appliquer à la vie des rapports finis, c'est faire chose plus irrationnelle encore que d'enseigner, comme nous l'avons vu, que l'électricité est dans les régions atmosphériques exactement ce qu'elle est dans les corps particuliers (1). On a aussi voulu ramener la digestion à la pression, à une aspiration semblable à celle de la pompe, etc.; mais il n'y aurait là qu'un rapport extérieur du dedans et du dehors, tandis que l'animal n'est nullement un agrégat (2), mais cette unité absolue de la

(1) *Wie bei uns zu Hause :* comme chez nous, dans notre maison, dans les corps qui nous entourent. Car c'est transporter dans telle sphère ce qui n'est vrai que dans une autre.

(2) *Zusammengesetztes :* un être composé, dont les termes sont extérieurs l'un à l'autre, et où il y a, par conséquent, un rapport extérieur du dedans et du dehors.

vie qui est en rapport avec elle-même. Dans ces derniers temps, on a eu recours à des rapports chimiques. Mais l'assimilation ne saurait être non plus une action chimique, car nous avons dans l'être vivant un sujet qui se conserve et qui nie la nature particulière de son contraire, tandis que dans la sphère chimique l'être qui entre dans le processus, l'acide et l'alcali, perd sa qualité, et s'absorbe dans le produit neutre du sel, ou revient à un radical abstrait. L'activité y est éteinte, au lieu que l'animal est le mouvement continu en rapport avec lui-même. On peut bien se représenter la digestion comme une neutralisation de l'acide et de l'alcali; et il est exact de dire que ces rapports finis commencent à se produire dans la vie; mais la vie les arrête et engendre un produit autre que le produit chimique. C'est comme l'humeur qui dans l'œil brise la lumière. On peut suivre ces rapports finis jusqu'à un certain point, mais au delà de ce point on est en présence d'un tout autre ordre de phénomènes. L'analyse chimique pourra découvrir dans le cerveau beaucoup d'azote, comme en analysant l'air expiré on y découvre d'autres éléments composants que dans l'air aspiré. On peut, de cette façon, retrouver dans l'organisme le processus chimique, et aller même jusqu'à décomposer chimiquement les diverses parties de l'être vivant. Mais il ne suit pas de là que le processus de l'être vivant soit un processus chimique, parce que ce processus n'appartient qu'à l'être mort, tandis que le propre du processus animal consiste à supprimer sans cesse le processus chimique. On peut, sans doute, montrer et suivre bien loin les intermédiaires qui se produisent dans le processus

de l'être vivant, comme dans le processus météorologique, mais il ne faut pas confondre ces intermédiaires avec la nature spéciale de la chose (1).

§ 364.

Puisque l'être vivant est la force universelle qui s'assujettit sa nature extérieure et opposée, l'assimilation est *d'abord* la coïncidence immédiate (2) de l'objet saisi intérieurement avec l'animalité. C'est une infection de cette dernière et une simple transformation (3). A cette première assimilation succède en second lieu l'assimilation médiate, la *digestion*, laquelle est une opposition du sujet et de la nature extérieure (4), opposition qui se différencie ultérieurement en tant que processus de la *liqueur animale* (les sucs gastrique et pancréatique, la lymphe animale en général), et en tant que processus du *feu animal* — la bile, où l'unité réfléchie de l'organisme, concentrée d'abord dans la rate, trouve la détermination qui la ramène à son individualité, et à la suppression

(1) Le texte a : *aber diese Vermittelung ist nicht nachzumachen : mais il ne faut pas imiter, copier cette médiation :* c'est-à-dire que ces déterminations, ces moyens termes qui se retrouvent en tant que moments subordonnés dans une sphère ne doivent pas être copiés, répétés comme s'ils constituaient la nature spéciale de cette sphère. Voy. § précéd. et § 345. *Remarque.*

(2) *Das unmittelbare Zusammengehen : l'aller ensemble, la fusion immédiate.*

(3) § 345. Remarque ; § 346, et § suiv.

(4) *Gegen das Aeussere : contre l'extérieur.*

active de tout rapport extérieur (1). Ce ce sont là des processus qui constituent comme autant d'infections particulières.

§ 365.

Mais cette introduction de la substance extérieure dans l'animal (2), l'excitation de l'organisme et le processus d'assimilation lui-même constituent aussi un élément et un état extérieur (3) à l'égard de l'universalité et du rapport simple de l'être vivant avec lui-même. Par conséquent, cette introduction même de la substance (4) fait, à

(1) *In welcher das Insichgekehrtseyn des Organismus von seiner Concentration aus, die es in der Milz hat, zum Fürsichseyn und zur thätigen Verzehrung bestimmt ist : dans laquelle* (la bile) *l'organisme, qui est revenu sur lui-même* (l'être-revenu-sur-soi de l'organisme) *de sa concentration qu'il* (ce retour sur soi) *a dans la rate, est déterminé comme être-pour-soi et comme destruction active*. Nous avons ajouté pour achever la phrase et la rendre plus déterminée, *de tout rapport extérieur ;* ce qui est implicitement contenu dans la pensée de Hégel, comme on le verra au § suivant. Car ce que Hégel veut dire et ce qui se trouve expliqué au § suivant, c'est qu'à travers les différents moments de la digestion où il revient sur lui-même, et qui constituent son *Insichgekehrtseyn*, l'organisme atteint à un point culminant où il repousse tout rapport extérieur, et se débarrasse de tout ce qui n'est pas organisé et animalisé ; ce qui constitue aussi l'acte organique par excellence, la destruction *active*, comme dit le texe.

(2) *Dieses Einlassen mit dem Aeussern*. Littéralement : *ce s'engager* (de l'animal) *avec l'extérieur*.

(3) Le texte a seulement : *die Bestimmung der Aeusserlichkeit : la détermination de l'extériorité.*

(4) La première édition a : « Cette excitation animale se tourne d'abord contre la puissance extérieure, qui cependant est placée immédiatement dans la sphère de l'organisme par l'infection (de ce dernier). Mais cette excitation, en tant qu'opposition et individualité

proprement parler, l'objet et la négation de la subjectivité de l'organisme, objet et négation que l'organisme doit vaincre et digérer. C'est ainsi que commence à s'opérer le retour de l'organisme sur lui-même (1); lequel retour sur lui-même est la négation (2) de l'activité que l'organisme avait dirigée vers le dehors. Il y a là une double détermination, en ce sens, que, d'un côté, l'organisme repousse de lui (3) l'activité qu'il a engagée dans son conflit avec l'extériorité de l'objet, et que, de l'autre, en devenant immédiatement identique avec cette activité réfléchie (4),

du processus (*als der Gegenzatz und Fürsichseyn des Processes*, c'est-à-dire en tant qu'elle implique l'opposition et l'unité individuelle du processus) contient aussi la détermination de l'extériorité vis-à-vis de l'universalité et du rapport simple de l'être vivant avec lui-même. Ces deux moments vont ensemble, (*mais*) apparaissant d'abord comme moyen du côté du sujet. » — C'est-à-dire que l'excitation (et l'excitation animale, *Thierische Erregung*, qui se distingue de toute autre excitation, de l'excitation chimique, par exemple) et l'élément extérieur, l'extériorité de l'excitation, se supposent l'un l'autre, mais ils apparaissent (*erscheinen*) d'abord tous les deux comme un moyen terme par et à travers lequel le sujet vivant accomplit la digestion.

(1) Le texte a : *Diese Verkehrung der Aussicht ist das Princip der Reflexion des Organismus in sich : ce changement de vue est le principe de la réflexion de l'organisme sur lui-même :* c'est-à-dire que ce retour sur lui-même commence précisément à la suite de *ce changement de vue*, ou de position qu'amène le rapport, ou le conflit du sujet avec l'objet, de l'organisme avec la nature extérieure, ainsi que l'explique plus clairement encore le membre de la phrase qui suit.

(2) *Zusatz* à la première et deuxième édition : *de sa propre négativité*, ou *de...*

(3) *Von sich excernirt :* il *éloigne, excrète de lui-même.* — Dans la première et deuxième édition il y a comme *Zusatz : la première négation, savoir ;* ce qui, ajouté à la phrase, donne : *l'organisme repousse de lui sa première négation, savoir, l'activité*, etc.

(4) *Für sich*, pour soi, qui est rentré dans son unité.

il se reproduit lui-même dans ce moyen (1). Par là le processus vers le dehors se trouve transformé en le premier processus, en le processus formel de la simple reproduction de l'animal par lui-même, et de son identité réfléchie avec lui-même (2).

Remarque.

Le moment essentiel dans la digestion c'est l'action immédiate de la vie en tant que puissance qui domine l'objet inorganique, objet qu'elle (3) présuppose seulement

(1) Ainsi dans la digestion accomplie, dans l'*acte* de la digestion, l'animal rentre dans son unité, et l'objet externe est complètement animalisé; ce qui fait que, d'une part, l'organisme repousse et excrète tout ce qui n'est pas animalisé et vivifié, et que, par suite, il repousse et excrète le produit de sa propre activité, de cette activité qu'il a engagée dans son conflit avec l'extériorité de l'objet, suivant l'expression du texte, c'est-à-dire cette partie, ou ce moment de l'activité et de l'objet qui est et demeure extérieur, qui n'est pas devenu animal; et que, d'autre part, il se pose comme identique avec cette activité, mais à cette activité qui est pour soi, et dans laquelle a disparu le conflit, ou l'opposition du sujet et de l'objet, c'est-à-dire dans l'activité complétement animalisée. Et, en effet, ce que l'animal repousse n'est pas un produit ou un objet quelconque, mais un objet que l'activité animale a touché et façonné. Car c'est là l'excrément. L'excrément, voulons-nous dire, est un produit animal, mais un produit mort et que l'animal repousse précisément parce que ce n'est pas une substance identique avec lui, une substance vivante. Voy. ci-dessous *Zusatz*.

(2) *In das Zusammenschliessen seiner mit sich.* — C'est-à-dire qu'on a ici un retour de cette reproduction formelle et abstraite, qui appartient au processus de la formation, et où l'animal se reproduit lui-même au dedans de lui-même, en ce que les membres s'engendrent et se consument les uns les autres. Seulement ici on a une reproduction plus réelle et plus concrète en ce que l'objet, la nature externe s'y trouve enveloppée, digérée.

(3) *Zusatz* de la première édition : *s'oppose et*, etc.

comme élément qui la sollicite, avec lequel elle est virtuellement identique, mais dont elle constitue en même temps l'existence idéale et absolue (1). Cette action est une infection immédiate. Elle correspond à cette activité qui, agissant d'après une fin, s'empare immédiatement de l'objet, comme nous l'avons montré dans l'exposition de la finalité (§ 208).

Les recherches de Spallanzani et d'autres physiologistes, ainsi que la nouvelle physiologie ont établi expérimentalement cette transformation immédiate qu'opère dans les substances nutritives l'être vivant qui, en tant que puissance universelle (2), n'emploie d'autre moyen que le simple attouchement et la préhension à l'aide desquels il place ces substances dans sa sphère et dans sa chaleur, et se continue lui-même en elles. Cette expérience est conforme à la notion, et elle dément cette théorie arbitraire qui explique la digestion par une décomposition et un triage mécaniques d'éléments déjà préparés et propres à être digérés (3), ou par un processus chimique. Les recherches qu'on a faites sur les intermédiaires de la

(1) *Idealität und Fürsichseyn ist.*

(2) *Als Allgemeines : en tant qu'universel.*

(3) *Die Vorstellung eines bloss mechanischen, erdichteten Aus-und Absonderns schon fertiger, brauchbarer Theile :* elle dément *cette représentation d'un triage et d'une séparation purement mécaniques qu'on a imaginés de parties toutes prêtes, et qu'on n'a, pour ainsi dire, qu'à prendre;* car c'est ainsi qu'il faut entendre ici le mot *brauchbarer*, qui veut dire en général, *utile, approprié, fait pour s'en servir.* Dans la première édition, après le mot *fertiger*, il y avait *homogènes*, c'est-à-dire *de parties toutes prêtes et homogènes* avec l'animal, avec la puissance organique.

digestion (1) n'ont point constaté des moments plus déterminés dans cette transformation, comme on en constate, par exemple, dans les matières végétales, où elle présente une série de fermentations. Mais, au contraire, on a, par exemple, observé qu'il tombe de l'estomac dans la masse des sucs beaucoup de matières qui n'ont point passé par les autres degrés intermédiaires, que le suc pancréatique n'est autre chose que de la salive, et qu'il n'est pas indispensable pour la digestion (2), etc. Le dernier produit, le

(1) Le texte a : *Vermittelnden Actionen : les actions intermédiaires*, les divers moments et les fonctions diverses à travers lesquels s'accomplit la digestion.

(2) Puisqu'il y a des animaux (les invertébrés, et un grand nombre, et le plus grand peut-être, des poissons) qui n'ont pas de pancréas. Quant à l'autre point que le suc pancréatique n'est autre chose que de la salive, ou que salive, comme dit le texte, nous ferons d'abord observer qu'il ne faut pas prendre l'expression à la lettre, et l'entendre comme si la salive et le suc pancréatique étaient de tous points identiques, mais seulement qu'ils peuvent soit séparément et en se remplaçant l'un l'autre, soit conjointement et en se complétant, en quelque sorte, l'un l'autre, exercer la même action et produire le même effet. Ce qui est exact. Car, en s'en tenant même au point de vue chimique, et en ne considérant l'action de ces deux sucs que comme une simple action chimique, cette action s'exerce, dans l'un et l'autre cas, principalement sur les substances amylacées et sur les graisses du bol alimentaire, et du chyme, dont les premières sont converties en glycose, et les secondes sont dissoutes et fondues avec d'autres substances; elles sont, comme on dit, émulsionnées. Et l'action de la salive n'est pas limitée à la bouche, mais elle se continue dans les régions stomacale et intestinale où viennent se joindre à elle les sucs gastrique, pancréatique, intestinal, etc. Il y a, il est vrai, des substances, telles que les substances albuminoïdes, les gélatines, les mucilages, etc., que la salive paraît ne point attaquer, tandis qu'elles sont attaquées par le fluide pancréatique. Mais, outre que c'est là un point qui ne nous semble pas établi, et que les expériences à l'aide desquelles on prétend le démontrer sont fort incertaines, incomplètes et même contra-

chyle, que reçoit le canal thoracique pour le verser dans le sang, est cette même lymphe qui, sécrétée par tous les viscères et par tous les organes, est partout absorbée (1) par la peau et par le système lymphatique dans le processus immédiat de la transformation, et qui se trouve déjà partout préparée (2). Les organisations animales infé-

dictoires, tout ce qu'on pourra en conclure c'est que la salive et le suc pancréatique remplissent dans la digestion une fonction à la fois identique et différente, en ajoutant cependant que la différence des sucs digestifs est plutôt une différence quantitative que qualitative, et que l'organisme peut, suivant les cas, se servir indifféremment de l'un ou de l'autre. Ainsi chez les animaux qui n'ont point de pancréas, qu'est-ce qui remplace la fonction de celui-ci? On dira peut-être que c'est le suc gastrique. Donc le suc gastrique est, dans ce cas, identique avec le suc pancréatique. Et chez les animaux où il n'y a ni suc gastrique ni suc pancréatique, qu'est-ce qui remplace leur fonction ? On dira probablement que c'est la salive, ou un autre suc analogue. Donc la salive, ou un autre suc organique peut, dans certains cas, remplacer les autres sucs. Et la différence de composition chimique des sucs digestifs n'entraîne pas non plus nécessairement une différence essentielle dans leur fonction. Car l'animal est cette puissance absolue qui domine la substance chimique, et vis-à-vis de laquelle la substance chimique n'a pas d'être, suivant l'expression hégélienne ; c'est comme un moyen que l'animal emploie pour réaliser ses fins, ce qui fait que des moyens chimiquement divers (le sang, la salive, le suc pancréatique, le pus, etc.) peuvent remplir la même fonction, et réaliser la même fin.

(1) *Gewonnen :* approprié.

(2) Ainsi la lymphe est la même chose que le chyle, comme le chyle est la même chose que le sang, en ce sens que la lymphe est l'élément potentiel du chyle, comme le chyle est l'élément potentiel du sang. Il va sans dire qu'ici par lymphe il ne faut pas seulement entendre le fluide qui circule dans les lymphatiques, mais le fluide animal, ou si l'on veut, d'animalisation générale et abstraite, dont la lymphe proprement dite, la salive, le suc gastrique, etc., ne sont que des déterminations ultérieures, et qui existe tout aussi bien là où il y a des lymphatiques, que là où il n'y en a point.

rieures, qui ne sont qu'une lymphe durcie formant un point ou un tube membraneux (un simple canal intestinal), ne vont pas au delà de cette transformation immédiate. Le processus de la digestion médiate est dans l'organisation animale, relativement à son produit spécial (1), un moment superflu (2), comme dans la plante la production de la semence par l'intermédiaire des sexes. — Les matières fécales montrent ordinairement, surtout chez les enfants, chez lesquels l'augmentation de matière est cependant bien souvent très-considérable, la plus grande partie des aliments qui n'a pas subi d'altération, et mêlée principalement à des matières animales, telles que la bile, le phosphore et d'autres matières semblables, comme si l'œuvre principale de l'organisme consistait à soumettre ces matières qui sont ses propres produits, et à s'en débarrasser (3). Ainsi le syllogisme de l'être organique n'est pas le syllogisme de la finalité extérieure, parce que l'organisme ne se borne pas à diriger son activité et sa forme sur l'objet extérieur, mais il fait son propre objet (4) de ce processus qui, à cause de son extériorité, était sur le point de retomber dans la sphère de la nature mécanique et chimique. Ce rapport forme la seconde prémisse dans le syllogisme

(1) A la substance digérée.

(2) Pas absolument superflu, mais seulement en ce sens qu'il y a une digestion immédiate, et que même là où elle est médiate, elle s'accomplit par une série de transformations immédiates. Car dès que l'animal touche la nature organique il la transforme.

(3) Voy. ci-dessous.

(4) Il identifie avec lui-même, il animalise.

général de la finalité (1), comme nous l'avons exposé § 209 (2).

Dans son processus extérieur l'organisme ne fait que rentrer dans son unité (3). Ce qu'il puise dans ce processus, et ce qu'il en ramène c'est seulement le chyle, cette animalisation générale qui est son produit (4). C'est ainsi qu'il se pose comme notion vivante et pour soi (5), et par cela même comme activité disjonctive (6) qui se débarrasse de ce processus, et qui fait cesser ce conflit

(1) *Zweckthätigkeit :* activité finale, ou suivant la fin.

(2) C'est la seconde prémisse, ou le second syllogisme dans le syllogisme total de la finalité, parce qu'on n'y a pas encore le but réalisé. Voy. *Logique*, 206-212.

(3) Le texte a : *Der Organismus ist ein Zusammengehen seiner mit sich in seinem äussern Process : l'organisme est une concentration* (un aller ensemble) *de lui-même en lui-même dans son processus extérieur;* ce qui exprime encore mieux cette pensée que l'organisme en s'engageant dans le processus extérieur, non-seulement garde son indépendance, mais il transforme immédiatement l'objet extérieur et finit par s'en débarrasser complétement.

(4) *Jene seine allgemeine Animalisation: cette* (dont il a été question plus haut) *animalisation générale sienne*, qui est la sienne, qui est son produit. C'est-à-dire que le résultat de ce processus, ou ce que l'organisme prend et emporte (*nimmt und gewinnt*) dans ce processus est le chyle, où l'objet extérieur, la nature inorganique a complétement disparu, et qui est un élément purement organique, animalisé et animalisateur. Si Hégel nomme le chyle c'est que, d'un côté, dans le chyle l'organisme s'est plus complétement affranchi de l'objet extérieur que dans les autres moments de la digestion, mais que, d'un autre côté, il n'y est pas encore complétement rentré dans son unité, ce qui a lieu dans et par le sang.

(5) *Und ist so als fürsichseynder lebendiger Begriff :* ce qui constitue un moment plus haut et plus concret que le chyle.

(6) Par cela même qu'il est pour soi, il repousse ce qui n'est pas lui; il est activité disjonctive.

avec l'objet, ce qui ne constitue qu'une subjectivité exclusive (1), par là qu'il réalise ce qu'il est virtuellement (ce qui constitue l'identité subjective — qui n'est pas l'identité neutre — de sa notion et de sa réalité) (2), se retrouvant ainsi à la fin et dans le produit ce qu'il était originairement et à son point de départ. La satisfaction du besoin (3) s'accomplit ainsi suivant la raison. Car le processus qui

(1) Le texte a : *Von seinem Zorne gegen das Object, dieser einseitigen Subjectivität, abstrairt : il* (l'organisme) *fait abstraction* (se sépare) *de sa colère contre l'objet, cette subjectivité exclusive.* C'est-à-dire que s'étant complétement assimilé l'objet, l'organisme n'éprouve plus de colère contre lui, colère qui constituait un état de subjectivité exclusive, par cela même que le sujet et l'objet, l'animal et la nature inorganique ne s'étaient pas complétement compénétrés. Le mot *colère* se rapporte surtout à la bile, et au rôle que, suivant Hégel, la bile joue dans la digestion. Voy. § 354, 364, et ci-dessous.

(2) C'est-à-dire que l'animal en réalisant ce qu'il est virtuellement, ou, suivant l'expression du texte, *en devenant pour soi ce qu'il est en soi* (*dadurch das für sich wird, was an sich ist*) pose l'unité subjective de la notion et de sa réalité, — les moments de l'objet assimilé, ou de l'assimilation de l'objet — laquelle unité, ou identité n'est pas une simple neutralisation des deux termes, un état de passivité où les deux termes, en se conciliant, auraient, pour ainsi dire, disparu, mais une identité active, où les deux termes, la notion et sa réalité, continuent de subsister. Seulement, ils sont devenus adéquats l'un à l'autre, c'est-à-dire il n'y a plus dans l'animal que des éléments complétement animalisés. C'est la fin réalisatrice et réalisée qui est telle non parce qu'elle ne contient pas les moyens, et qu'elle est inactive, mais, au contraire, parce qu'elle contient et engendre les moyens, et que les moyens sont en elle dans leur vérité et dans leur plus haute réalité.

(3) Le texte a seulement : *Befriedigung : satisfaction.* En effet, la plus haute satisfaction de l'animal, le point culminant, la fin de son activité c'est de se poser dans son indépendance, et de se débarrasser de tout élément non animalisé. Et cette satisfaction est rationnelle, *vernünftig*, comme dit le texte, par là même qu'elle réalise la notion de l'animal.

tombe dans la différence extérieure se change en un processus de l'organisme avec lui-même, où le résultat n'est pas la simple réalisation d'un moyen, mais du but. C'est une concentration de soi en soi-même.

(*Zusatz.*) Le point essentiel est ici le processus de la nutrition. L'être organisé entre en conflit avec l'être inorganique, le nie, et le pose comme identique avec lui-même. Dans ce rapport immédiat de l'être organique et de l'être inorganique, l'action de l'être organique consiste, pour ainsi dire, à fondre d'une manière immédiate l'être inorganique dans le fluide organique. Le fondement de tous leurs rapports réciproques est précisément cette unité absolue de la substance qui fait que l'être inorganique n'est pour l'organique qu'un être complétement pénétrable, idéal et qui ne saurait opposer de résistance (1). Le processus de la nutrition n'est autre chose que cette transformation de la nature inorganique en cette nature organique (2) qui appartient au sujet. Seulement ce processus apparaît ensuite comme s'accomplissant aussi à travers plusieurs moments et à l'aide de moyens, et non comme une transformation immédiate. La nature animale est l'universel vis-à-vis des natures particulières qui existent en elle dans leur vérité et dans leur idéalité (3). Car elle est en réalité ce que ces natures ne sont que virtuellement.

(1) *Durchsichtig, ideell und ungegenständlich ist : transparent, idéal et sans objet,* — privé de toute réalité objective ; — expressions que nous avons déjà rencontrées et expliquées.

(2) *In eine Leiblichkeit : en une corporéité,* dit le texte.

(3) *Idealität :* l'animal forme, en effet, cette idéalité, ou cette unité à laquelle aspire la nature.

C'est aussi parce que tous les hommes sont virtuellemen raisonnables, que celui qui s'adresse à l'instinct de leur raison exerce un pouvoir sur eux, car ce qu'il leur communique trouve dans leur instinct un terme correspondant et qui peut s'harmoniser avec la raison développée. Par là que le peuple reçoit immédiatement ce qui lui est communiqué (1), la raison se produit en lui comme une expansion et une infection ; et c'est ainsi que disparaît cette séparation superficielle (2), cette apparence de séparation qui subsistait encore. Cette puissance de l'animalité forme le rapport substantiel, l'élément spécial de la digestion. Par conséquent, si l'organisme animal est la substance, l'être inorganique ne sera que l'accident, dont la nature spéciale est une simple forme qu'il abandonne immédiatement. « L'expérience nous fait connaître, dit Autenrieth (*Ouv. cit.* t. II, § 557), que le sucre, les gommes et les huiles végétales nourrissent des corps qui contiennent peu ou point d'azote, mais qui, malgré cela, se changent en substances animales, qui en contiennent en grande quantité. Ensuite, il y a des populations entières qui ne vivent que de végétaux, et d'autres qui ne vivent que de viande. Mais la sobriété des premières montre que leur corps ne se borne pas à garder de sa nourriture cette petite partie de matière, semblable à la substance animale, que contient chaque plante, et qu'il rejette tout le reste, mais qu'il élabore une grande partie de cette nourriture végétale et

(1) *Was an es kommt : ce qui s'offre à lui, ce qui tombe en lui.* Il va sans dire que par peuple (*Volk*) il faut entendre l'homme en général qui passe de l'ignorance à la science.

(2) *Die Rinde : l'écorce.*

en fait un aliment approprié à ses organes. » Les animaux et les plantes que l'animal consume sont, il est vrai, des substances déjà organisées, mais elles forment relativement à tel animal sa substance inorganique. Tel corps particulier et extérieur perd toute réalité, et il est comme s'il n'existait pas (1) aussitôt que l'être vivant le touche ; et cette transformation est la simple réalisation (2) de ce rapport. Ce passage et cette transformation immédiate forment la limite où vient se briser toute explication chimique ou mécanique, et cela précisément parce qu'elle ne saisit l'objet qu'en s'appuyant sur des termes qui possèdent déjà l'égalité extérieure (3). Mais (4) il faut plutôt dire que les deux termes sont, dans leur existence (5), entièrement indépendants l'un de l'autre. Le pain, par exemple, n'a, considéré en lui-même, aucun rapport avec

(1) *Hat kein Bestehen für sich, sondern ist ein Nichtiger :* littéralement : *n'a aucune subsistance pour soi, mais il est un rien.*

(2) *Offenbarung :* manifestation : c'est-à-dire que l'attouchement de l'être organique n'est que la manifestation de cette passivité, de ce néant, si l'on peut dire, de l'être inorganique vis-à-vis de l'organique.

(3) *Da sie eben nur ein Begreifen aus solchem Vorhandenen sind, das schon die aussere Gleichheit hat : parce qu'elles* (la chimie et la mécanique ou, suivant le texte, toute chimie et toute mécanique) *ne sont précisément qu'un entendre* (*Begreifen*) *par un terme existant* (qu'on a, qui est là) *tel, qu'il a déjà l'égalité extérieure :* c'est-à-dire que la chimie, et bien moins encore la mécanique ne sauraient saisir la véritable transformation de l'être inorganique en l'organique, parce que les termes qu'elles pensent et qu'elles combinent sont déjà extérieurement égaux l'un à l'autre, ainsi que c'est plus clairement expliqué par ce qui suit.

(4) Relativement à l'être organique et à l'être inorganique.

(5) *In ihrem Deseyn :* dans leur existence, mais non dans leur notion. Voy. ci-dessous, p. 362.

le corps ; ou, si l'on veut, le chyle, ou le sang est toute autre chose que le pain. De quelque manière qu'elles s'y prennent, ni la chimie ni la mécanique ne sauraient remonter par la voie empirique à la transformation des aliments en sang. La chimie tire, il est vrai, des aliments et du sang quelque chose de semblable, de l'albumine, ou du fer et d'autres substances semblables, ou bien encore de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, etc.; de même qu'elle découvre dans la plante des substances qu'on rencontre aussi dans l'eau. Mais comme les deux termes sont tout à fait différents, le bois, le sang, la chair demeurent aussi autres que ces substances, et le sang qu'on a décomposé en ses parties n'est plus le sang vivant. Il n'y a plus de termes semblables qu'on puisse suivre, et à travers lesquels on puisse se mouvoir; car la substance qu'on y rencontre disparaît complétement(1). Lorsque je dissous un sel, je garde les deux substances qui, unies, ont formé le sel. Le sel y est, par conséquent, compris, et les substances n'ont point changé, et demeurent ce qu'elles étaient. Mais l'être organique implique le changement des substances (2). Comme l'être inorganique n'est qu'un être supprimé dans l'individualité organique (3), il n'entre pas

(1) *Die daseyende Substanz verschwindet gänzlich : la substance existante* (qui fait l'existence — *Daseyn* — de ces termes) *disparaît complétement ;* — est complétement transformée par l'être organique.

(2) *Im Organischen ist diess Anderswerden der seyenden Substanzen gesetzt : dans l'être organique est posé ce devenir autre des substances existantes.*

(3) *Organischen Selbst :* l'être organique qui est un *Selbst*, une unité individuelle, ce qui le distingue de l'être inorganique où il n'y a pas de véritable individualité.

dans ce dernier suivant son existence, mais suivant sa notion. Mais suivant sa notion il est identique avec l'être organique (1). C'est là l'exposition de l'assimilation organique. L'aliment qui est placé dans la sphère de la vie organique se trouve comme noyé dans ce fluide et devient lui-même ce fluide. De même qu'un corps (2) devient odeur, une substance en dissolution (3), une simple atmosphère, de même il devient ici un simple fluide organique où l'on ne saurait plus rien découvrir de lui ou de ses

(1) Autre chose est l'*existence* (*Daseyn*), autre chose est la *notion* (*Begriff*), ou, ce qui revient au même, autre chose c'est être suivant l'existence, autre chose c'est être suivant la notion, ou dans la notion. En ce sens un être *existe* en tant qu'il est renfermé dans sa sphère particulière distincte et qualitative, qui le fait ce qu'il est, mais il est dans la notion non-seulement en tant qu'il est dans son principe particulier, mais aussi et plus encore en tant qu'il est dans l'unité. Car tel principe, ou telle notion n'est, en tant que notion, que dans l'unité, ou dans l'idée proprement dite. Ainsi l'être inorganique, en tant qu'il *existe*, ou qu'il est dans sa sphère particulière, se distingue de l'être organique, est autre que cet être. Mais en tant qu'il est dans la notion, il est dans l'unité; et cette unité est ici l'animal qui est l'unité de la nature. Par conséquent, l'être inorganique est identique avec l'être organique par là même que tout est dans l'unité, et que tout est identique dans l'unité, ou, pour nous servir des expressions hégéliennes, parce que la nature inorganique n'a pas d'être, ou qu'elle est un être complétement transparent et idéal pour l'animal. Cependant, ce n'est pas dans son existence que l'être inorganique est identique avec l'être organique, mais dans sa notion, qui en tant que moment de l'unité est virtuellement l'être organique. Et c'est cette virtualité que pose et réalise l'être organique, ou l'animal, et qu'il réalise en annulant l'*existence* de l'être inorganique.

(2) Le texte a : *ein Ding, une chose;* le corps autant que chose. Voy. *Logique*, théorie de la chose, § 127 et suivants.

(3) *Aufgelösten, qui s'est dissoute*, en devenant odeur, autant qu'il y a dissolution dans l'odeur.

parties. Ce fluide organique qui demeure égal à lui-même est l'essence ignée de l'être inorganique (1), qui y revient d'une manière immédiate à sa notion; car le manger et le boire font de l'être inorganique ce qu'il est virtuellement (2). C'est sa notion sans conscience (3); et il n'est supprimé dans l'organisme que parce qu'il est virtuellement l'organisme. Ce passage doit aussi se produire comme un processus médiat, et développer les moments (4) de son opposition. Mais le point fondamental c'est que l'organisme dissout immédiatement la matière inorganique dans sa matière organique, parce que dans son individualité simple il est le genre (5), et par là la force de l'être inorganique. Si l'être organique amène graduellement, et à travers des moments particuliers l'être inorganique à un état d'identité avec lui-même, ces degrés divers et successifs de la digestion par l'intermédiaire de plusieurs organes sont, on en conviendra, superflus relativement à l'être

(1) *Das Feuerwesen des Unorganischen* : le feu organique qui consume l'être inorganique. Cf. §§ 336 et 337.

(2) Cf. § 358, p. 319.

(3) *Das bewusstlose Begreifen derselben*. L'animal est, en effet, la notion et l'unité de l'être inorganique, mais l'unité immédiate et sans conscience. En d'autres termes, l'être inorganique et la nature en général n'existent pas dans l'animal en tant qu'idée, ou pensée, mais en tant que sensation; ce qui fait précisément leur limitation, et amène la sphère de l'esprit.

(4) *Gegliederung* : membres, divisions.

(5) Le texte a : *il est le genre en tant que simple individualité* (*einfaches Selbst*) et cela parce que l'individualité animale est en même temps l'universel qui enveloppe la nature entière, et qui par cela même la domine, ou, comme dit le reste de la phrase, est la force de l'être inorganique.

inorganique. De toute façon, si l'être organique parcourt ces moments, il les parcourt au dedans de lui-même et pour lui-même, afin de se poser comme être actif et réel (1). C'est ainsi que l'esprit est d'autant plus puissant que l'opposition qu'il a dû vaincre était plus forte. Le rapport fondamental de l'organisme est cependant ce simple attouchement par lequel son contraire se trouve transformé du premier coup.

Les animaux inférieurs n'ont encore aucun instrument particulier, tel que la bile, les sucs gastriques, pour accomplir les diverses transformations à travers lesquelles passent les aliments (2). L'eau se trouve déjà absorbée par la peau dans le processus avec l'air, comme on peut l'observer dans un grand nombre de vers et de zoophytes. De même l'eau est immédiatement changée en lymphe, en gélatine, chez les polypes, par exemple, qui s'en nourrissent. « Le mode de nutrition le plus simple, dit Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 291-292), par une seule

(1) *Um die Bewegung und somit die Wirklickeit zu seyn : pour être le mouvement et par suite la réalité.* — Et ainsi, d'un côté, il est indifférent pour l'être inorganique qu'il y ait une digestion médiate, parce que le résultat de la digestion soit immédiate, soit médiate, est le même ; c'est son annulation : et, de l'autre, s'il y a digestion médiate, ce n'est pas que l'être organique ne transforme immédiatement l'être inorganique, mais c'est qu'en passant à travers différents degrés, qui constituent autant de transformations immédiates, il montre davantage sa puissance et se déploie dans toute la plénitude de son être ; il est le mouvement, et par là la réalité, comme dit le texte. Le mouvement est la puissance, l'activité absolue de l'être organique, et la réalité est sa nature concrète à l'égard de l'être inorganique.

(2) *Für die besondere Thaligkeiten, welche auf die Nahrungsmittel gehen : pour les activités particulières qui se dirigent* (qui attaquent) *sur les aliments.*

ouverture, nous le rencontrons chez les hydres, les brachions et les vorticelles (1). Le polype à bras se nourrit d'animalcules aquatiques qu'il saisit avec ses bras. Le réservoir en forme de poche, dont son corps se compose en grande partie, s'ouvre et reçoit la proie. A peine celle-ci est-elle avalée qu'elle est déjà changée ; elle est changée en une masse homogène, qui va en perdant de plus en plus de son volume. Enfin la bouche du polype s'ouvre, et une partie de la nourriture avalée est rejetée exactement par la même voie par laquelle elle avait pénétré dans l'estomac de l'hydre (2). Cette rapide décomposition de la substance introduite dans l'estomac a lieu même, comme cela arrive souvent, lorsque l'animal avalé est un long vermisseau, dont la moitié seulement peut être reçue par l'estomac. En ce cas une moitié continue à faire effort pour s'échapper, pendant que l'autre moitié est déjà digérée. Il y a plus; c'est que le polype (3) a la faculté de digérer avec sa surface extérieure. On peut le retourner (comme un gant) et faire de la surface intérieure de son estomac sa surface extérieure; les phénomènes qu'on vient de décrire s'accompliront précisément comme auparavant. » — Ce boyau est un canal d'une structure si simple qu'on n'y découvre aucune différence entre l'œsophage, l'estomac

(1) Les *infusoires astomes* ont un appareil digestif encore plus simple, puisqu'on n'y découvre aucune trace d'ouverture soit buccale soit anale.

(2) Ceci s'applique aux *anthozoaires*, c'est-à-dire à cette espèce de polypes dont l'appareil digestif consiste en un sac stomacal avec un seul orifice qui sert à la fois de bouche et d'anus. Il y a aussi des infusoires, les *polygastriques* d'Ehrenberg, qui sont dans les mêmes conditions.

(3) Le *Cobitis*, par exemple. Voy. plus haut, p. 341.

et les intestins. — « Mais, dit aussi Treviranus (*Ibid.*, p. 415-416), le canal alimentaire n'est pas suivi d'intestin, bien que celui-ci soit aussi généralement répandu dans le règne animal que le foie. On le trouve chez tous les mammifères, chez les oiseaux, les amphibies, les poissons et les mollusques. Même dans la classe des vers, les *Aphrodites* paraissent posséder un organe sécréteur de la bile dans ces poches qui contiennent un suc amer vert foncé, et dont est garni leur canal intestinal des deux côtés. Des poches semblables nous les rencontrons dans le canal alimentaire des *Holothuries;* et l'on trouve un foie véritable dans les *Astéries* (1). Chez les insectes, les vaisseaux qui peuvent être considérés comme vaisseaux biliaires, paraissent remplacer le foie. » — D'autres attribuent à ces vaisseaux une autre fonction. — « Bien que chez un grand nombre de zoophytes (Treviranus, *ibid.*, p. 293-294) on ne découvre pas d'excréments visibles, il n'y a pas de doute que chez tous il y a une expulsion de substances gazéiformes en rapport avec la nutrition, expulsion qui se fait par la peau et par les organes respiratoires. Ainsi la nutrition et la respiration sont intimement liées. »

En avançant dans la sphère des animaux plus parfaits, on rencontre aussi cette digestion immédiate. C'est un fait bien connu que nous fournit la chasse de la grive et de la grive chantante qui, à la suite d'une matinée nébuleuse, de maigres qu'elles étaient, deviennent grasses en quelques heures. Il y a là une transformation immédiate de cette humidité en une substance animale, transforma-

(1) Ce sont des prolongements du sac stomacal, qu'on a considérés comme des *annexes hépatiques*, parce que leurs parois contiennent un grand nombre de vésicules qui sécrètent un liquide de couleur jaune.

tion qui s'accomplit sans d'autre sécrétion ultérieure, et sans passer par les différents moments du processus d'assimilation. L'homme aussi digère d'une manière immédiate, comme le montre l'histoire de ce navire anglais, dont les marins, après avoir consommé toute leur eau, et même l'eau de pluie qu'ils avaient ramassée à grand'peine dans leurs voiles, apaisèrent leur soif, en mouillant leurs chemises, et en se plongeant eux-mêmes dans la mer (1). Ici l'on voit la peau tirer de l'eau salée l'eau pure sans en absorber le sel. Chez les animaux qui sont doués des organes par le moyen desquels s'opère la digestion, il y a en partie cette digestion générale, et en partie la digestion particulière (2); et ici c'est la chaleur organique qui prépare l'assimilation. Mais l'estomac et le canal intestinal ne sont rien autre chose que la peau extérieure retournée et façonnée d'une manière particulière. On trouvera dans Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 333 et suiv.) une comparaison détaillée de ces diverses membranes. L'ipécacuanha et l'opium frottés extérieurement sur l'estomac produisent le même effet que lorsqu'on les prend intérieurement. Mais on a également digéré l'ipécacuanha frotté sur les épaules. « De petits morceaux de chair, dit Autenrieth (*Ouvr. cit.*, part. II, § 597-598),

(1) On peut à ce fait en ajouter un autre rapporté par Keill (*Dissert. de corp. anim. vi adtrah.*) d'un jeune homme qui, fatigué par un grand exercice et ayant passé la nuit à l'air humide, pesait le lendemain 550gr,70 de plus que la veille. Du reste, c'est un fait bien constaté que notre corps plongé dans l'eau pendant un certain temps augmente de poids.

(2) *Besondere für sich : particulière pour soi*, qui existe et opère d'une manière distincte et spéciale.

renfermés dans de petites bourses de toile et placés dans la cavité abdominale d'un chat vivant, ont été digérés comme dans l'estomac, au point de décomposer de petits morceaux d'os et d'en faire une bouillie. On a obtenu le même résultat, en introduisant cette chair sous la peau d'un animal vivant, en la plaçant sur un muscle et en l'y laissant pendant quelque temps ; ce à quoi paraissent aussi se rattacher ces faits, savoir, que dans les fractures des os, la nature, pendant qu'elle répand beaucoup d'humidité autour de l'endroit fracturé, ramollit et dissout complétement les extrémités pointues de l'os ; et que le sang coagulé, dans les endroits du corps que la meurtrissure a comme isolés, se trouve peu à peu dissous et ramené à son état fluide, et finit par rentrer dans la circulation générale (1). Le suc gastrique n'agit pas, par conséquent, en tant que fluide, d'une espèce tout à fait spéciale, et qui diffère de toute autre substance animale, mais seulement en tant que fluide animal aqueux déposé en abondance par les artères expiratrices (2) dans le réservoir de l'estomac. C'est une sécrétion du sang artériel qui vient d'être soumis dans les poumons à l'action de l'oxygène. » Et Treviranus remarque aussi (*Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 348-349) que les os, la chair et d'autres parties animales que P. Smith avait placées dans la cavité abdominale, ou sous la peau d'un animal vivant y furent entièrement décomposées. (Voy. les *Archives septentrionales — Nordlisches Archiv* — de Pfaaff et Scheel *pour l'étude de la nature,*

(1) Le texte dit : et finit par être absorbé de nouveau.

(2) *Aushauchenden*, par opposition aux veines qui sont absorbantes.

vol. III, p. 134). Ici l'on a l'explication d'un fait remarquable observé par Cuvier dans la *Salpa octofora*. Cuvier trouva dans l'intérieur du corps de plusieurs de ces animaux, mais hors de leur estomac, des parties d'une *Anatifera*, où tout, jusqu'à la peau extérieure, était décomposé et méconnaissable, et qui s'était probablement introduite par l'ouverture par laquelle les salpes absorbent l'eau (*Annales du Musée d'histoire naturelle*, t. IV, p. 380). Ces animaux ont bien un estomac, mais peut-être digèrent-ils tout aussi bien hors de l'estomac que dans l'estomac, et forment-ils le passage à ces organismes où la respiration, la digestion et d'autres fonctions ont des organes distincts (1). »

Les expériences de Spallanzani avaient pour objet de décider la question, si la digestion se fait par l'action de sucs dissolvants, ou par la trituration opérée par les muscles de l'estomac, ou par toutes les deux. Pour décider ce point, Spallanzani réunit dans des tubes ou dans des sphères de fer-blanc garnies d'un treillis ou d'orifices de manière que le suc gastrique pût y pénétrer, la nourriture des dindes, des canards, des poules, etc. La graine n'ayant pas été digérée, et devenant seulement plus acide, il en conclut que c'étaient les chocs brusques et la forte pression des parois de l'estomac qui amenaient la diges-

(1) Nous nous bornerons à rappeler ici que les recherches des physiologistes tels que Zeder, Rudolphi, R. Townson, Lebkühner, W. Edward, Homolle, Seguin et d'autres, ne font que confirmer l'existence de l'absorption cutanée, qui n'est au fond qu'une forme ou un moment de la digestion ; absorption qui ne se borne pas à l'air et à l'eau, mais qui s'étend aux substances que ces éléments peuvent contenir.

tion. Maintenant, comme l'estomac de ces animaux peut broyer les corps les plus durs, tels que des tubes de fer-blanc, ou des globes de verre, qui sont eux-mêmes des corps pointus et tranchants, on avait pensé que ce qui aidait à broyer les aliments c'étaient les petits cailloux qu'on trouve en grande quantité (on en a trouvé jusqu'à deux cents) dans l'estomac de ces animaux. Pour réfuter cette hypothèse, Spallanzani prit de jeunes pigeons, qui n'avaient pas encore reçu de ces cailloux de leurs parents, et après s'être assuré qu'il n'y en avait pas dans leur nourriture, il les enferma pour les empêcher d'aller en chercher. Ces pigeons n'en digérèrent pas moins sans la présence des cailloux. — « Je commençai, dit Spallanzani (1), par mêler dans leur nourriture des corps durs, tels que des tubes de fer-blanc, de petites boules et de petits morceaux de verre. Et cependant, bien qu'on ne trouvât dans l'estomac de ces pigeons le moindre caillou, les tubes de fer-blanc étaient froissés, les petites boules et les petits morceaux de verre étaient brisés et émoussés, sans laisser la moindre trace de lésion dans les parois de l'estomac (2). »

(1) *Expériences sur la digestion de l'homme et de différentes espèces d'animaux*, par l'abbé Spallanzani (par Jean Senebier, Genève, 1783) p. 1-27.

(2) Il va sans dire que Hégel n'admet pas que le principe spécifique et déterminant de la digestion réside dans les contractions de l'estomac, ou dans l'action *chimique* des sucs animaux. Du reste, pour ce qui concerne la trituration des aliments par les mouvements de l'estomac, si elle a lieu chez les oiseaux granivores dont le gésier est doué d'une force considérable, elle ne saurait avoir lieu, du moins d'une manière sensible, chez les animaux qui ont un estomac à parois minces, c'est-à-dire chez l'homme et la plupart des animaux supérieurs.

C'est surtout dans la boisson qu'on distingue deux digestions. La boisson pénètre à travers les parois de l'estomac, et le tissu cellulaire dans les vaisseaux urinaires; et c'est ainsi qu'elle sort. On a fait à cet égard plusieurs expériences. La bière stimule l'urine. Les asperges communiquent à l'urine une odeur particulière, quelques minutes après qu'on les a mangées; ce qui est un effet de la digestion immédiate par le tissu cellulaire. Après cela l'odeur disparaît, et elle reparaît de nouveau au bout de huit et jusqu'à douze heures, lorsque la digestion proprement dite et la sortie des excréments ont eu lieu. Dans cette digestion immédiate rentre aussi ce que dit Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 404). « De cinq onces d'eau, dit-il, qu'on avait injectées dans un chien, on en retira deux; une autre resta dans l'estomac, et, par conséquent, les deux autres avaient dû trouver une issue à travers les parois de l'estomac. » La digestion immédiate est d'autant plus facile que la nourriture est homogène; telle est la nourriture animale. La lymphe animale, en tant qu'élément général de l'animalité, est la substance en laquelle est immédiatement transformé l'être inorganique. L'animal digère les aliments extérieurs aussi bien que ses propres viscères, ses muscles, ses nerfs, etc.: comme il absorbe les os, qui sont de la chaux phosphatée, par exemple, des esquilles dans une fracture. Il détruit la nature spécifique de ces substances, pour en former la lymphe générale, le sang; et il spécifie de nouveau ce dernier en en formant les diverses substances particulières.

L'autre forme de la digestion est la digestion médiate,

qui commence à se produire dans les organisations plus élevées. Les moments les plus essentiels sont bien encore des effets de l'organisme dans son conflit avec la nature extérieure (1). Seulement on n'a plus ici une action générale, mais une action particulière de certaines formations animales, telles que la bile, le suc pancréatique, etc. L'activité de cette médiation n'est pas un simple passage (2), comme, par exemple, un passage à travers les quatre estomacs des ruminants. Elle ne consiste pas non plus dans l'intervention de plusieurs opérations et de plusieurs transformations, et dans le passage des éléments à travers différents degrés de cuisson, comme si ces aliments étaient ramollis et assaisonnés. Enfin il n'y a pas là non plus un changement, en tant qu'action d'une substance spécifique sur une autre substance. Car, en ce sens, on n'aurait qu'un rapport chimique, et l'action ne produirait d'autre effet qu'une neutralisation.

Le plus haut point auquel les recherches chimiques ont pu parvenir, relativement au suc gastrique et à la bile, c'est que le bol alimentaire dans l'estomac est légèrement acide (pas pourri, mais bien plutôt s'opposant à la putréfaction), et qu'il est de nouveau désacidifié par la bile. Par le mélange de la bile avec le bol alimentaire, « se forme un précipité blanc, semblable à du mucus épaissi » qui ne contient plus d'acide, bien qu'il coagule le lait dans

(1) *Gegen das aeussere : de l'organisme contre l'extérieur.*

(2) *Ein Wandern :* un se promener, un aller d'une région à l'autre de l'estomac, comme dans les ruminants les aliments vont d'un estomac à l'autre, ou, pour mieux dire, d'un compartiment à l'autre de l'estomac.

l'estomac (1). Mais cela n'est nullement certain, et en tous cas, ce n'est pas là le principe spécifique (2), car, désacidifié de nouveau, le précipité serait après ce qu'il était avant (3). Ainsi la bile est opposée au suc pancréatique qui vient, au-dessous de l'estomac, de la grosse glande, le pancréas, et qui dans les animaux plus élevés remplace la lymphe qu'on trouve dans les glandes sans cependant différer essentiellement d'elle.

Maintenant, la digestion totale (4) consiste en ceci, que pendant que l'organisme se place dans un état d'irritation contre l'objet extérieur, il se partage au dedans de lui-même (5). Le dernier produit de la digestion est le chyle,

(1) Treviranus, *Ouvr. cit.*, vol. IV, p. 467-478.

(2) De la digestion.

(3) Ce qu'on pourrait accomplir s'il n'y avait là qu'un fait chimique. — Nous ferons observer que dans ces quelques lignes se trouve résumée la critique des diverses théories de la digestion. La digestion ne saurait s'expliquer, comme le prétendent les iatro-mathématiciens, par les frottements et les contractions de l'organe digestif, mouvements qui font, pour ainsi dire, promener les aliments de la bouche à l'estomac et de l'estomac à l'intestin, comme ils se promènent dans les quatre réservoirs de l'estomac des ruminants (théorie mécanique). Digérer n'est pas non plus faire passer les aliments à travers une série d'opérations qui auraient pour objet de les cuire, de les dissoudre et de les assaisonner (théorie physique). Enfin ce n'est pas saisir la vraie nature de la digestion que de se la représenter comme une action d'une certaine substance sur une autre substance, d'un acide, par exemple, sur un alcali (théorie chimique), car tout ce qu'on obtiendrait par cette combinaison, ce serait une troisième substance neutre, mais nullement une substance organique et vivante.

(4) *Das Ganze der Verdauung : le tout de la digestion*, la digestion considérée dans ses moments essentiels.

(5) *Er sich in sich entzweit : il* (l'organisme) *se scinde en deux en lui-même.* C'est-à-dire que dans la digestion il n'y a pas seulement conflit entre l'organisme et l'objet extérieur, et triomphe de l'orga-

qui est la même chose que la lymphe animale, en laquelle l'organisme, dans son action immédiate (1), transforme ce qui s'offre à lui, ou ce qu'il s'offre à lui-même. Si dans les organisations inférieures c'est la digestion immédiate qui domine, dans les organisations développées la digestion s'accomplit de telle façon que l'organisme ne se met pas en rapport avec la nature extérieure par son activité immédiate, mais par son activité spécifiée. Toutefois, il n'y a pas ici un développement ultérieur bien grand. D'abord, les aliments sont mêlés avec la salive, la substance animale générale (2). Dans l'estomac vient s'ajouter le suc pancréatique (3), et enfin on a la bile, qui joue le rôle

nisme sur ce dernier, mais il y a scission et conflit au dedans de l'organisme lui-même, et par suite triomphe de l'organisme sur lui-même, comme cela est expliqué par ce qui suit.

(1) *Als unmittelbar afficirend, en tant qu'agissant immédiatement,*— en tant qu'il exerce une action immédiate.

(2) *Der allgemeiner Animalität : l'animalité générale;* ce qui est vrai, car elle existe même là où il n'y a pas d'autres sucs digestifs ; et en l'entendant dans un sens général, et en ne tenant compte que de sa fonction, indépendamment de sa composition chimique, on peut aussi considérer comme salive ou lymphe le suc par lequel digèrent les animaux élémentaires qui n'ont pas d'orifice buccal, mais qui digèrent par la peau. Cf. plus haut, p. 353.

(3) Pris à la lettre, ceci n'est pas exact, puisque le suc pancréatique se déverse dans l'intestin. Mais par estomac (*Magen*), Hégel entend ici toute la partie de l'organe digestif autre que la bouche, ce qui suffit pour la pensée qu'il veut exprimer. Et il ne nomme que le suc pancréatique et la bile, parce que, d'un côté, la bile a pour lui une importance particulière, et que, de l'autre côté, en nommant le suc pancréatique, il entend nommer les autres sucs, n'y ayant pas une différence bien marquée entre eux. D'ailleurs, il a distingué plus haut (§§ 354 et 364) le suc gastrique et le suc pancréatique, comme il vient d'indiquer la place du suc pancréatique, et comme il comprendra

principal, et qui est une substance résineuse, inflammable. Le seul résultat spécifique que donne l'analyse chimique de la bile, c'est de montrer qu'elle est une substance ignée (1). Nous savons, en outre d'elle, que dans la colère elle se répand dans l'estomac, et l'on connaît aussi le rapport de la bile, de l'estomac et du foie.

Une recherche physiologique qui suivrait ces relations, qui étudierait, par exemple, pourquoi la honte fait devenir rouge la figure et la poitrine, serait très-intéressante. De même que la colère est le sentiment de son individualité dans l'insulte, sentiment qui fait que l'homme brûle en dedans de lui-même, ainsi la bile est l'individualité (2) que l'organisme animal tourne contre cette puissance, qui est venue se placer en lui du dehors; car le suc pancréatique et la bile s'emparent de la bouillie alimentaire. Cette activité destructive, ce retour de l'organisme sur lui-même (3) qui constitue la bile, trouve sa détermi-

ci-dessous, même §, les différents sucs digestifs sous la dénomination générale de *sucs gastriques* (*gastrische Säfte*).

(1) Le texte a : *Nach der Seite der Befeurung liegt :* qu'elle *se trouve du côté de la combustion.* — Il va sans dire que Hégel se préoccupe surtout de la nature spéciale ou notion de la bile, ou, comme on dit, de sa fonction (laquelle n'est autre chose que sa notion), et que pour lui sa composition chimique n'a qu'une importance secondaire, par la raison que la bile n'est nullement une substance chimique, et que tout procédé chimique est impuissant à en déterminer la nature véritable. Du reste, les analyses chimiques les plus récentes (par H. Demarçay et par Strecker) montrent qu'il y a dans la bile de la résine, du soufre et d'autres matières hydrogénées et carbonées en proportion notable.

(2) *Fürsichseyn.*

(3) *Insichgekehrtseyn.* Voy. § 364, p. 340.

nation dans la rate (1). La rate est un organe qui embarrasse bien la physiologie. Elle est cet organe inerte (2) appartenant au système veineux, et en rapport avec le foie, et qui ne paraît avoir d'autre détermination que de faire en sorte que cette inertie du système veineux trouve un centre (3) vis-à-vis du poumon. Maintenant, cette concentration (4) inerte qui a son siége dans la rate, est, lorsqu'elle s'allume, la bile. Dès que l'animal atteint à une organisation plus parfaite, et qu'il n'est plus renfermé dans la sphère de la digestion immédiate, et de la lymphe (5), on a le foie et la bile (6).

Mais la détermination essentielle de l'organisme consiste en ceci, que, bien que son activité s'exerce médiatement et de plusieurs façons, il conserve cependant sa nature générale, et cela lors même qu'il agit chimique-

(1) *Se détermine de la rate* (*aus der Milz*) dit le texte.

(2) *Dumpfe. Trägheit* et *träge* sont les expressions qu'on rencontre ci-dessous pour rendre la même pensée. Voy. aussi § 354. *Zusatz. γ.* p. 260.

(3) *Arrive* (kommt) *à un centre*, est l'expression du texte.

(4) *Insichseyn.*

(5) *Lymphatischen Standpunkt : point de vue de la lymphe.*

(6) Ainsi, en terminant ces considérations sur le foie, la bile et la rate, Hégel ne nomme plus que le foie et la bile. En effet, ce qu'il y a de plus important et de plus essentiel dans ce moment de la vie animale c'est le foie et la bile. Si l'on prenait trop à la lettre les expressions de Hégel, on pourrait croire que Hégel a donné à la rate une importance qu'elle n'a pas. Car les invertébrés n'ont point de rate, et l'on peut extirper la rate sans que les fonctions des autres organes en soient sensiblement troublées, comme le montrent les expériences de Malpighi et d'autres physiologistes. La rate est, par conséquent, un appendice, ou, pour mieux dire, un complément qui, comme d'autres organes, ne paraît que chez les animaux supérieurs. Elle est au sys-

ment sur le dehors (1). Il ressemble aux cristaux qui, en se brisant, montrent leur formation intérieure spéciale comme un mode particulier de leur existence. L'animal, en se différenciant, se différencie en lui-même. En d'autres termes, lorsque l'animal se trouve engagé dans le combat avec l'objet extérieur, son rapport avec ce dernier, n'a pas de réalité (2), parce que sa transforma-

tème du sang veineux, ou de la veine porte, ce que la vésicule est à la bile; elle complète et achève ce système, mais elle ne lui est pas indispensable. C'est ainsi, croyons-nous, qu'il faut entendre la pensée de Hégel. Et d'ailleurs ses expressions elles-mêmes ne vont pas plus loin. Car lorsqu'il dit que la rate est un organe qui est en rapport avec le foie, et qu'elle paraît n'avoir d'autre détermination que de faire en sorte que l'inertie du sang veineux atteigne à un centre contre le poumon (*und dessen Bestimmung keine andere zu seyn scheint als das die venöse Trägheit zu einem Mittelpunkt gegen die Lunge kommt*), il veut dire que la rate concourt avec le foie à former ce centre, ce point d'appui, ou cette sphère spéciale du sang veineux, opposée à la sphère spéciale du sang artériel, la sphère pulmonaire. Et la phrase qui suit détermine plus clairement encore cette pensée que la rate n'est qu'un moment subordonné dans cette sphère. Car il y est dit, il est vrai, que cette concentration (*Insichseyn*) a son siége dans la rate (*in der Milz seinen Sitz hat*), mais, d'un côté, on ajoute à l'*Insichseyn* le terme inerte (*träge*), ce qui veut dire que la rate représente ici le moment le plus passif; et, d'un autre côté, on dit que ce sang ne devient bile qu'en s'allumant (*wenn es befeuert wird*), ce qui constitue le moment actif, et s'accomplit dans le foie. Après cela suit la phrase qui termine ces considérations, et où il n'est plus question de la rate, mais seulement du foie et de la bile, ce qui confirme notre interprétation de la pensée de Hégel.

(1) *Chemisch nach aussen gekehrt ist :* lorsqu'il est *tourné chimiquement vers le dehors ;* c'est-à-dire que lors même que l'organisme opère chimiquement sur l'objet, il garde sa nature spéciale, car l'action chimique n'est en lui qu'un moment subordonné, et, pour ainsi dire, qu'un instrument.

(2) L'expression du texte est : *ist unwahr*, n'est pas vrai.

tion s'est déjà faite par l'action de la lymphe animale. Par conséquent, l'animal s'oublie lui-même (1), lorsqu'il se tourne contre cet aliment. Mais le résultat qui en découle, c'est que lorsqu'il revient sur lui-même, et qu'il reconnaît dans cet aliment sa propre puissance, il se reproche de s'être laissé engager dans ce rapport avec les puissances extérieures, et il se tourne maintenant contre lui-même et contre cette illusion, et, par là, il repousse tout rapport extérieur, et il rentre dans son unité. Le triomphe de la nature animale sur la puissance inorganique n'est pas un triomphe sur cette puissance en tant que puissance inorganique, mais c'est le triomphe de la nature animale sur la nature animale elle-même. La véritable extériorité de l'animal ne consiste pas dans l'objet extérieur, mais en ce que dans son irritation, il se tourne vers l'objet extérieur. Il faut que l'animal s'affranchisse de cet état de défiance envers lui-même, et qu'il éloigne cette fausse direction, où la résistance de l'objet apparaît comme fait du sujet lui-même (2). Dans ce combat avec l'objet extérieur, l'organisme court le danger d'en sortir avec perte : car c'est de cet être inorganique qu'il tire une partie de lui-même (3).

Ainsi, ce que l'organisme doit vaincre, c'est son

(1) *Verkennt sich selbst : se méconnaît lui même.*

(2) Elle apparaît, en effet, comme fait du sujet lui-même, tant que le sujet ne s'est pas débarrassé de tout objet extérieur. Car si l'objet résiste, ce n'est pas seulement parce que le sujet ne peut pas en triompher, mais parce que le sujet, en entrant en conflit avec lui, excite et détermine sa résistance.

(3) *Es vergiebt sich etwas gegen diess Unorganische :* littéralement, *il se donne quelque chose du côté de cet être inorganique.*

propre processus, processus où il se trouve engagé dans l'objet extérieur. Son activité est, par conséquent, tournée contre sa propre direction vers le dehors. C'est là le moyen auquel l'organisme a recours, et c'est en éloignant et en rejetant ce moyen qu'il revient sur lui-même. Si son activité n'était dirigée que contre l'être inorganique, il n'atteindrait pas son but. Mais l'organisme est médiation précisément parce que, tout en s'engageant dans l'objet extérieur (1), il revient sur lui-même. Cette négation de l'activité, suivant le dehors, a cette double signification, savoir : d'un côté, l'organisme repousse de lui-même son activité dirigée contre l'être inorganique, et se pose comme immédiatement identique avec lui-même, et, de l'autre côté, il se reproduit dans cette conservation de lui-même.

Ainsi, la notion de la digestion, consiste en ceci, qu'après avoir par sa médiation posé ce qu'il contient virtuellement (c'est son triomphe sur les aliments qui tombent dans l'atmosphère de la vie), l'être organique se saisit maintenant lui-même dans la conclusion où il est revenu sur lui-même en se dégageant de l'opposition. Les phénomènes (2) qui correspondent à cette notion ont déjà été

(1) Le texte a seulement : *dass er sich einlässt, und doch*, etc. : *parce qu'il s'engage et cependant, etc* : c'est-à-dire que l'organisme ne peut être une médiation avec lui-même, et une médiation organique, qu'en s'engageant dans un conflit avec l'être inorganique et extérieur et en l'effaçant tout à la fois.

(2) *Erscheinungen :* dans le sens déterminé, *Logique*, par. II. Ce sont les différents moments de la digestion qui se développent, qui apparaissent.

exposés (p. 363-366). C'est, par conséquent, par ce processus d'assimilation que l'animal acquiert sa réalité et son individualité (1). C'est, par là, que dans son rapport avec l'individuel, il s'est partagé lui-même dans la différence principale, la lymphe et la bile, il s'est conservé lui-même comme individu animal et par la négation de son contraire (2), il s'est posé comme sujet, comme être-pour-soi dans sa réalité (3). Ce rapport avec lui-même où l'animal est réellement devenu pour soi, c'est-à-dire, est

(1) *Auf reelle Weise für sich wird : devient pour soi d'une manière réelle.*

(2) *Seines andern : de son autre*, l'objet extérieur et inorganique.

(3) *Als reelles Fürsichseyn.* — Ainsi l'animal n'est animal réel et concret, il n'entre en possession de la plénitude de sa nature qu'en digérant l'être inorganique ; et cette digestion consiste 1° à se mettre en rapport avec l'*individuel* (*Individuellem*), avec l'être individualisé, ce qui distingue, comme on l'a vu (p. 337), la digestion de l'animal de la digestion de la plante, qui se met surtout en rapport avec la lumière et les éléments ; 2° à s'emparer dans ce rapport de l'être inorganique par la lymphe et par la bile qui forment la différence principale, et comme les points extrêmes de la digestion, en ce sens que la lymphe est le moment le plus abstrait, le point de départ, et la bile le moment le plus concret et comme le point d'arrivée de la digestion ; 3° à se conserver dans ce conflit comme individualité animale, c'est-à-dire à ne pas succomber, mais, au contraire, à triompher de l'individualité inorganique, et à la fondre dans la sienne. — Nous ferons observer, en outre, qu'en nommant la lymphe et la bile, Hégel a en vue la digestion développée et telle qu'elle a lieu chez les animaux supérieurs, comme nous rappellerons aussi ce que nous avons déjà noté, savoir, que par lymphe animale il faut entendre le suc digestif en général, dont la salive, le suc gastrique et la bile elle-même sont des déterminations plus concrètes. Enfin, si Hégel ne nomme pas ici le chyle et le sang c'est que dans le chyle, et plus encore dans le sang, la digestion est achevée, et que le sang n'est pas seulement le suc digérant, mais le suc digéré par excellence, et qu'il est ainsi le principe absolu de la nutrition et de la vie. Voy. § 366, *à la fin.*

devenu une véritable individualité, ce rapport, disons-nous, est en même temps une scission et une division immédiates de soi-même; c'est la subjectivité de l'animal qui se constitue, c'est l'organisme qui se repousse lui-même. Ainsi, il ne faut pas seulement dire de l'être organique qu'il se différencie au dedans de lui-même, mais qu'il se produit lui-même comme chose extérieure. L'animal est (1) comme la plante qui, en se différenciant, se divise de cette même manière (2). Seulement dans l'animal l'être indépendant duquel il (l'animal) se distingue, se trouve posé comme extérieur à lui et comme identique avec lui tout ensemble (3). Cette production

(1) Ici.

(2) *Diess Zerfallen ist : est cette dispersion*, ce qui s'applique bien à la plante dont l'unité se disperse dans ses parties.

(3) L'animal, en digérant l'être inorganique, s'affranchit de tout rapport extérieur et rentre dans son unité, en ce sens qu'en lui tout élément extérieur, en tant que digestible, est complétement animalisé. Ce haut degré de l'animalité, où l'animal est réellement pour soi, est un être réellement individuel, suivant l'expression du texte, par là qu'il a individualisé dans sa nature la nature extérieure et inorganique, ce haut degré de l'animalité, disons-nous, amène une nouvelle forme d'activité, et par suite une nouvelle scission et un nouveau conflit, où l'une des différences est bien un objet externe (une extériorité), mais un objet externe organisé, c'est-à-dire un objet qu'engendre l'animal lui-même. C'est ainsi que sa subjectivité — son être individuel se constitue, c'est-à-dire se développe et s'achève. L'animal est ici comme la plante, en ce que la plante, en se développant, devient à elle-même son propre objet (engendre un autre individu, une autre plante), avec cette différence que dans la plante, par suite de l'absence d'une véritable individualité, l'être extérieur (l'autre plante qui est dans la feuille, le bourgeon, etc.) demeure un être extérieur, tandis que dans l'animal, l'être indépendant n'est pas seulement un être extérieur à l'animal, mais il est identique avec lui, suivant les expressions du

concrète (1) où l'animal, en se repoussant lui-même, se dédouble est le dernier degré de l'animalité en général. Ce processus concret a, à son tour, trois formes : α) La forme de la répulsion formelle abstraite, β) l'instinct plastique, et γ) la propagation de l'espèce. Ces trois processus, en apparence hétérogènes, sont liés dans la nature par un rapport réciproque essentiel. Les organes excréteurs et les parties génitales, ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus infime dans l'organisation animale, sont intimement liés chez un grand nombre d'animaux. C'est comme parler et embrasser, d'un côté,

texte. — On trouvera peut-être ce rapprochement singulier et artificiel, surtout en l'appliquant à ce qui suit relativement aux excréments. A cet égard, nous ferons d'abord remarquer que ce rapprochement s'applique surtout à la génération. Ensuite, ce que Hégel veut mettre en lumière, c'est cette puissance qui appartient en propre à l'animal de transformer complétement la nature inorganique, et de la transformer en l'unifiant dans son unité. Par la digestion, l'animal s'est déjà assimilé la nature inorganique, ce qui veut dire aussi que cette nature est devenue identique avec l'animal. Mais ce n'est là qu'une première identification, une identification interne, et partant imparfaite. La nature est identique avec l'animal dans l'animal, mais non hors de l'animal. Cela fait que, pour achever cette identification et cette unité, l'animal tourne de nouveau son activité vers le dehors ; mais il l'y tourne, sans sortir de lui-même, et en puisant en lui-même les éléments organisés et animalisés intérieurement qui doivent le placer extérieurement dans un monde engendré par lui, l'affranchir de plus en plus de la nature, et l'élever à la sphère de l'esprit. C'est ainsi qu'il est réellement pour soi, ou que sa véritable subjectivité va en se constituant, comme dit Hégel, avec une de ses expressions simples et profondes, — simples et profondes comme sa pensée.

(1) *Reale Production* : c'est une production réelle et concrète, par cela même que c'est une production de l'animal, et une production animale.

et, de l'autre côté, manger, boire et cracher qui se trouvent réunis dans la bouche.

Cette répulsion abstraite (1) de soi-même, par laquelle l'animal se pose (2) comme extérieur à lui-même, est l'*excrétion*, la conclusion du processus d'assimilation. Comme l'animal ne fait que devenir extérieur à lui-même, on a là une substance inorganique (3), un contraire abstrait où il ne trouve pas son identité. Si l'organisme se sépare ainsi de lui-même, c'est qu'il éprouve comme un dégoût de lui-même pour n'avoir pas eu plus de confiance en lui-même ; c'est ce qui fait qu'il rejette loin de lui son combat, la bile qu'il a répandu (4). Par conséquent, les excréments n'ont d'autre signification que celle-ci, savoir, que l'organisme, reconnaissant son erreur (5), se débarrasse de toute connexion avec l'objet

(1) C'est une répulsion abstraite relativement aux deux autres moments.

(2) Le texte a : *macht sich* : se fait, s'engendre, ce qui est plus exact.

(3) *Ein Unorganisches* : inorganique non en ce sens que c'est une substance inorganique dans l'acception propre du mot, mais une substance qui, quoique organisée et engendrée par l'animal, n'est pas une substance où l'animal se retrouve lui-même, ce n'est pas une substance vivante. C'est pour cette raison qu'on a ici une répulsion (*Abstossen*) ou scission immédiate et abstraite. L'être organique que l'animal engendre, qu'il tire de lui-même, n'est pas un être vivant.

(4) Le combat qu'il a soutenu dans la digestion avec l'être inorganique, et où il a employé la bile pour triompher de ce dernier.

(5) *Seinen Irrthum erkennend*. Il ne faut pas, bien entendu, prendre l'expression à la lettre. Hégel veut dire que l'animal, pour atteindre à sa parfaite indépendance, pour se poser comme animal et poser sa puissance absolue vis-à-vis de l'être inorganique, en un mot, pour réaliser complétement son idée, non-seulement repousse tout rapport avec l'être inorganique, mais il se repousse lui-même, c'est-à-dire

extérieur; ce qui est confirmé par la composition chimique des excréments. En général, on ne voit dans l'excrétion que l'action de l'organisme rejetant les matières purement inutiles, et qui ne sont d'aucun usage pour lui. Mais l'animal n'a besoin de rien recevoir d'inutile ou de superflu. Et s'il y a des matières non digérées, ce qui sort cependant dans les excréments c'est surtout de la matière assimilée, ou ce que l'organisme ajoute lui-même aux substances qu'il reçoit : c'est la bile dont la fonction devrait être de se mêler avec les aliments (1).

que, si, d'un côté, il s'assimile et fond dans son individualité l'être inorganique, de l'autre, il le repousse, et il le repousse non plus en tant qu'être inorganique, mais en tant qu'être assimilé, car l'excrément est un produit organique ; il repousse, en d'autres termes, dans cet être assimilé comme la dernière trace, et en quelque sorte le souvenir du combat qu'il a soutenu avec la nature organique, ou, pour mieux dire, avec la nature en général; car l'animal est l'être placé sur la limite de la nature et de l'esprit.

(1) L'excrétion est une élimination des aliments en excès, ou bien des aliments que l'organisme n'a pas assimilés. C'est ainsi qu'on explique la formation des fèces et de l'urine. Or, il est clair que cette explication ne rend pas compte du principe déterminant et spécifique de ces phénomènes. Il en est de cette explication comme de la théorie chimique de la digestion en général. Le moment chimique est dans la digestion; il y est comme le moment mécanique y est aussi, mais ni l'un ni l'autre ne sont la digestion. De même ici, dans les fèces et l'urine, il peut bien y avoir le moment mécanique de l'expulsion du trop-plein, ou de matières non assimilées. Mais ce n'est là qu'un moment subordonné. Car ce qu'on a ici c'est une substance transformée par l'animal, ou, pour mieux dire, une substance animale et produite par l'animal. Et c'est là le point essentiel et décisif. Dire que l'urine est un trop-plein, et que c'est pour cette raison qu'elle sort, c'est au fond ne rien dire; car ce n'est pas indiquer la nature spéciale, c'est-à-dire la notion de l'urine, qui est aussi sa nécessité. L'animal urine non parce que l'urine est un trop-plein d'eau, ou d'une

« Plus l'animal est sain, dit Treviranus (*Ouv. cit.*, vol. IV, p. 480-482; 614-618), plus complète est la digestion, et moins de nourriture non broyée sort par le canal défécateur, comme aussi plus homogène est la matière dont les excréments sont composés. Les excréments contiennent toujours, il est vrai, même chez les animaux les plus sains, un résidu filamenteux des aliments. Mais les parties essentielles des excréments sont les substances qui proviennent des sucs digestifs, et surtout de la bile. Berzelius a trouvé dans les excréments de l'homme de la bile non décomposée, de l'albumine, de l'acide choloïdique et deux substances particulières, dont l'une ressemble à la gélatine, et l'autre substance ne se forme qu'à l'air de l'acide choloïdique et de l'albumine de la bile. — Le corps humain rejette, par le rectum, de la bile, de l'albumine, deux matières animales particulières, de l'acide cholérique, du natron carbonaté, du chlorure de sodium, du phosphate de soude, et du phosphate de magnésie et de chaux; par les organes urinaires, il rejette du mucus, de l'acide lactique, de l'acide urique, de l'acide benzoïque, du chlorure de sodium, de l'ammonium muriaté, du phosphate et du

composition chimique, mais parce qu'elle forme un moment de sa nature, c'est-à-dire une substance animale qui est faite pour être expulsée, et qui est faite pour être expulsée en tant que moment essentiel de l'organisme animal. C'est là le sens de ces paroles de Hégel que tout dans l'animal est essentiel et nécessaire, ou, comme dit le texte, que l'animal n'a besoin de rien recevoir d'inutile et de superflu. Et l'évacuation constituerait un moment superflu, si elle n'avait d'autre raison que le trop-plein, et d'autant plus superflu que l'animal ne rend pas les substances comme il les a reçues, mais transformées.

fluate de chaux, etc. Toutes ces substances ne sont pas de simples substances étrangères, et qui ne sont pas propres à être assimilées, mais ce sont les mêmes substances dont se composent les organes des animaux. C'est surtout dans les os que nous retrouvons les éléments dont se compose l'urine. Plusieurs de ces substances entrent aussi dans la composition des cheveux, plusieurs dans celle des muscles et du cerveau. Ce rapprochement, considéré superficiellement, paraît conduire à la conclusion que dans la digestion il y a une plus grande quantité de matière assimilée que les organes, pour lesquels elle est digérée, ne sont capables de s'approprier, et que c'est ce surplus inaltéré (1) qui est rejeté par les organes excréteurs. Mais en y regardant de plus près, on trouve qu'entre les parties composantes des aliments, entre les matières assimilées et les matières évacuées il n'y a pas de rapport, et qu'ainsi ce rapprochement et cette conclusion ne sauraient être admis. » — Ce qui suit, montre bien qu'il n'y a pas de rapport entre les aliments et les matières assimilées, mais pas autant qu'il n'y en a pas entre les matières assimilées et les matières évacuées. « Cette disproportion (continue Treviranus) est surtout visible dans l'acide phosphorique et dans la chaux. Fourcroy et Vauquelin ont découvert dans la fiente du cheval une plus grande quantité de chaux phosphatée, et dans les excréments des oiseaux une plus grande quantité de chaux carbonatée et phosphatée, que dans leur nour-

(1) *Unverändert : non changé ;* c'est-à-dire ici, digéré, mais que les organes ne se sont pas approprié.

riture ; tandis que dans les excréments des oiseaux disparaît une certaine quantité de silice qu'on rencontre dans leur nourriture. On pourrait peut-être constater le même fait dans le soufre (*qu'on trouve aussi dans les excréments*) (1). Mais on rencontre du natron dans le corps des animaux herbivores, bien qu'il n'y en ait qu'une quantité insignifiante dans leurs aliments (2). Au contraire, l'urine du lion et celle du tigre donnent, au lieu de natron, beaucoup d'alcali. Il est, par conséquent, plus que vraisemblable, qu'en général, dans tous les corps vivants, il y a des séparations et des combinaisons qui dépassent les puissances des agents chimiques connus jusqu'ici. » Et ainsi elles devraient toujours demeurer des puissances chimiques, et ne pas aller au delà des limites de la chimie! Mais l'activité de l'organisme est, en réalité, une activité suivant le but ; et cette activité consiste précisément à se débarrasser du moyen, dès que le but est atteint. La bile, le suc pancréatique, etc., ne sont rien autre chose que le processus spécial de l'organisme, processus dont l'organisme se débarrasse sous une forme matérielle. Le résultat du processus est la saturation, le sentiment de soi qui se sent complétement satisfait vis-à-vis du manque précédent. — L'entendement s'en tiendra toujours aux médiations comme telles, et il ne verra dans ces médiations que des rapports extérieurs, en procédant par des rapprochements fondés sur des rapports méca-

(1) Intercalé par Hégel pour rendre la phrase plus claire et plus exacte.

(2) Comme on rencontre de l'albumine dans l'intestin d'animaux dont la nourriture n'en offrait pas de trace.

niques et chimiques; ce qui ne constitue qu'une sphère tout à fait subordonnée à l'égard de la libre vitalité et du sentiment de soi. L'entendement prétend en savoir plus que la spéculation, et regarde celle-ci de son haut. Mais il ne peut franchir les limites de la médiation et par suite il ne saurait saisir la vie comme telle.

§ 366.

INSTINCT PLASTIQUE (1).

Par instinct plastique, il ne faut pas entendre ici la reproduction, sens dans lequel il a surtout été pris par Blumenbach. L'instinct artistique, en tant qu'instinct (2), est le troisième moment. C'est l'unité du processus idéal théorétique, et du processus réel de la digestion. Mais il ne constitue d'abord qu'une totalité relative, parce que la véritable totalité interne est formée par le troisième moment dans le tout, par le processus du genre. Ce qu'on assimile ici, c'est un terme extérieur qui appartient à la nature inorganique de l'animal : mais on l'assimile de façon à le laisser subsister comme objet extérieur. L'instinct plastique est ainsi, comme l'excrétion, un acte où l'animal devient comme extérieur à lui-même (3), mais en tant que représentant la forme de l'orga-

(1) *Bildungstrieb : instinct de la formation*, ou *formateur*.

(2) *Der Kunstrieb als Instinct :* c'est-à-dire tel qu'il existe dans l'animal en tant qu'animal, et non tel qu'il existe dans la sphère de l'esprit.

(3) *Ein sich selbst Sich-Aeusserlich-Machen :* littéralement : *un se faire soi-même extérieur.*

nisme (1) dans le monde extérieur. L'objet est formé de telle façon que le besoin subjectif de l'animal puisse y trouver sa satisfaction. Cependant ce qui se produit ici ce n'est pas un simple rapport d'opposition (2), entre le désir et le monde externe, mais un état de repos vis-à-vis de l'existence extérieure. Le désir est ainsi satisfait et arrêté (3) tout ensemble; et l'organisme en s'objectivant ne va pas au delà de l'appropriation de la matière inorganique à ses besoins (4).

De cette façon, le rapport pratique et le rapport théorétique se trouvent ici réunis. L'instinct peut trouver sa satisfaction dans la forme, sans que l'objet soit supprimé (5). Mais ce n'est là qu'un des côtés de l'instinct plastique. L'autre côté est que l'animal excrète des matières dans le but de produire des formations avec sa propre substance. Et ce n'est pas le dégoût qui le pousse à excréter ainsi (6); mais les excrétions en sortant de

(1) *Als Einbildung der Form des Organismus.* — Ici l'organisme n'est plus extérieur à lui-même, comme dans la digestion, mais il se crée un monde extérieur.

(2) *Blosses feindliches Verhalten : un simple rapport hostile*, un rapport où il n'y a que conflit sans conciliation.

(3) *Gehemmt, arrêté, qui trouve un point d'arrêt;* ce qui n'a pas lieu dans l'assimilation. Voy. § 362.

(4) Le texte a : *Der Organismus macht sich nur objectiv, indem er die Unorganische Materie fur sich zu rechte legt :* littéralement : *l'organisme se fait lui-même objectif, en ce qu'il dispose convenablement pour soi la matière inorganique,* — ce qui constitue un des côtés de l'instinct plastique.

(5) Comme cela a lieu dans le rapport théorétique.

(6) Comme cela a lieu dans l'évacuation des fèces.

l'animal sont façonnées par lui pour satisfaire ses besoins (1).

Cet instinct artistique apparaît comme un acte intentionnel et sage de la nature (2); et la difficulté qu'on rencontre à l'entendre, vient de ce mode de se représenter la finalité. Cet instinct a toujours été considéré comme une faculté surprenante, parce qu'on a été habitué à ne voir la raison que dans une finalité extérieure (3), et que dans la conception de la vie on s'est en général arrêté à l'intuition sensible (4). L'instinct plastique est, en effet, analogue à l'entendement qui a conscience de lui-même. Mais on ne doit pas pour cela se représenter l'activité intentionnelle (5) de la nature comme un entendement qui a conscience de lui-même. On ne saurait avancer dans la connaissance de la nature sans entendre la finalité, c'est-à-dire cette prédétermination (6) qui est active, qui

(1) Ce qui constitue le rapport pratique, en ce sens que l'animal détruit et excrète sa propre substance pour la façonner extérieurement suivant une fin.

(2) *Als zweckmässiges Thun, als Weisheit der Natur.*

(3) C'est-à-dire dans une finalité qui n'est pas dans les choses ou dans le monde, comme on dit, mais hors du monde. Cf. § 360.

(4) Le texte a : *Für die Lebendigkeit überhaupt bei sinnlicher Anschauungsweise stehen blieb : pour* (à l'égard de la) *vitalité on s'est arrêté à la manière* (forme) *sensible de l'intuition :* c'est-à-dire qu'on a considéré la vie ou l'être vivant comme une sorte d'agrégat qui est dans l'espace et suivant les rapports de l'espace, et qu'on ne l'a pas saisi dans sa véritable nature et dans son unité; ce qui fait qu'on se représente la vie comme n'ayant pas en elle-même, dans sa nature intrinsèque, sa propre finalité, et par suite les actes de l'être vivant comme n'étant pas déterminés suivant une fin.

(5) *Zweckmässigen Thun :* fait conforme au but.

(6) *Das Vorherbestimmt : chose déterminée à l'avance.*

se met en rapport avec un terme autre qu'elle-même, et qui ne se conserve elle-même qu'en s'assimilant ce dernier (1). La notion constitue le rapport de ces moments. C'est une formation de la matière extérieure ou de la matière sécrétée, qui a un rapport avec le besoin de l'animal (2). Mais en tant qu'instinct artistique cette notion n'est qu'une virtualité interne (3) de l'animal, qu'un ouvrier sans conscience. Ce n'est que dans la pensée, dans l'artiste humain, que la notion existe pour elle-même. Plus on s'élève dans l'échelle de l'organisation animale, dit à cet égard Cuvier, et plus l'instinct diminue, surtout dans les insectes. Pour cette notion interne tout est moyen, c'est-à-dire, tout se trouve ramené à une unité ; de telle façon que l'unité (ici l'être vivant) ne serait pas si ce moyen (4) n'était point, bien que ce moyen ne soit qu'un moment dans le tout, et un moment

(1) *Das Andere, l'autre*, le terme qu'elle s'assimile ; c'est-à-dire la fin réelle et concrète est la fin active qui est, par cela même, point de départ et résultat, et qui n'est fin que parce qu'elle s'assimile et détermine les moyens. En d'autres termes, la fin est la fin des moyens et dans les moyens, et elle n'est fin qu'à ce titre, et réciproquement les moyens sont les moyens de la fin et dans la fin, et ils ne sont tels eux non plus qu'à ce titre. Voy. *Logique*, § 204 et suivants.

(2) Le texte a seulement : *Auf das Bedürfniss : avec le besoin.* Ainsi la formation de la matière sécrétée et le besoin sont des moments d'une seule et même notion.

(3) *Innere Ansich ; l'en soi interne.* En effet, l'instinct artistique (*Kunstrieb*) ou l'art, en tant qu'instinct, constitue un état immédiat, un *en soi interne*, c'est-à-dire un art où il n'y a pas de médiation, — le moment externe et réfléchi, tel qu'il se produit dans la conscience.

(4) Le texte dit : *dieses Ding, cette chose.* Le moyen est en effet *une chose* (Voy. *Logique*, § 124 et suiv.) qui, bien que nécessaire pour la fin, passe et s'absorbe dans la fin.

qu'on supprime, et qui n'a pas une existence propre et indépendante (1). C'est comme le soleil qui n'est qu'un moyen pour la terre, ou comme chaque ligne qui n'est dans le cristal qu'un moyen pour sa forme immanente. Dans l'être vivant, cette haute faculté est l'activité qui forme les choses extérieures, et qui leur laisse en même temps leur existence extérieure, pendant qu'en tant que moyens conformes au but, ces choses soutiennent un rapport avec la notion (2).

La première forme de l'instinct artistique, dont il a déjà été question plus haut, c'est la construction instinctive des nids, des tanières, des gîtes; ce qui fait que tout ce qui entoure l'animal devient sa possession, lors même que cela n'a lieu que suivant la forme. (Voy. plus haut § 362) : c'est ensuite la migration des oiseaux et des poissons, qui se lie à leur sentiment climatérique (3), ainsi que l'instinct qui porte l'animal à rassembler des provisions pour l'hiver; ce qui fait que les substances qu'il doit détruire lui appartiennent à l'avance (4) (Voy. plus haut § 361). L'animal a ainsi un rapport avec le sol où il se trouve, et il veut l'adapter à ses besoins; et dans la satisfaction de ces besoins, l'objet n'est pas détruit,

(1) *Kein Selbständiges, An-und-fur-sich-seyendes.*

(2) La notion du but, qui est ici le besoin, ou, pour mieux dire, l'instinct artistique, car dans l'instinct artistique actif, concret et développé sont contenus les moyens et le besoin, et leur unité, la réalisation du besoin.

(3) *Als ihr klimatisches Gefühl:* en tant que leur sentiment climatérique, en tant qu'ils sentent le climat.

(4) *Ein vorher seinem Hause Angehöriges sey : c'est une chose appartenant à l'avance à sa maison.*

comme cela a lieu pour les aliments, mais il est conservé tout en étant formé. Les aliments sont, il est vrai, eux aussi formés, mais ils disparaissent complétement. Le côté théorétique de l'instinct plastique, suivant lequel le désir est arrêté, fait défaut à la plante qui ne saurait arrêter ses tendances comme l'animal, parce que la plante ne sent pas (1), qu'elle n'est pas un être théorétique.

L'autre forme (2) de l'instinct artistique consiste en ce que plusieurs animaux apprêtent eux-mêmes leurs armes. Telle est l'araignée, par exemple, qui construit sa toile comme un moyen de se procurer sa nourriture, de la même façon que d'autres emploient leurs griffes, leurs pieds, leurs bras (les polypes), pour atteindre les objets à une plus grande distance, et sentir ainsi leur proie, et s'en emparer. Les animaux qui se donnent eux-mêmes leurs armes, tirent celles-ci d'eux-mêmes. Ce sont des produits de soi-même, et des produits qui se séparent de ceux qui les engendrent (3). « Chez les écrevisses et les branchiopodes, dit Treviranus (4), des appendices cæcaux (touffes de poils, *villi*) (5) remplacent dans le canal intestinal le foie, le pancréas et en général tout l'appareil

(1) *Nicht empfindend;* car c'est en tant qu'être sentant que l'animal s'affranchit de la nature extérieure, qu'il se meut, a une voix, etc. (§ 351), et que, par suite, il peut aussi suspendre ses désirs.

(2) *Die andere Seite*, l'autre côté, c'est-à-dire le côté pratique.

(3) *Die zugleich sich von ihnen abtrennen, die sie von sich abtrennen : qui* (les produits) *en même temps se séparent de ceux qui les* (ces produits) *séparent* (excrètent) *d'eux-mêmes.*

(4) *Ouvr. cit.*, vol. I., p. 366-367; 369-370.

(5) Chez certains crustacés, tels que les Isopodes et les Lœmodipodes, l'estomac est garni de poils roides qui sont comme des dents stomacales destinées à exercer dans l'estomac une véritable mastication.

des organes glanduleux, qui, chez les animaux supérieurs concourt à la digestion et à la nutrition. » [Œsophage, estomac, canal intestinal, ce n'est qu'un long tuyau qui, cependant (1)] « est partagé par des étranglements et par des muscles constricteurs en plusieurs segments, ayant une longueur, une largeur et une texture différentes. Chez les insectes, non-seulement la même chose a lieu, mais on ne rencontre pas la moindre trace de glandes (2). Ces vaisseaux [internes] (3) aveugles, en forme de boyau, fournissent à l'araignée la matière de sa toile, à la chenille et à la fausse chenille la matière de sa coque [pour se transformer en chrysalide], à la chenille à queue fourchue la liqueur qu'elle exsude lorsqu'on l'irrite, et à l'abeille le venin qui s'écoule de son aiguillon. C'est aussi par ces vaisseaux que dans les insectes sont préparés les sucs qui sont nécessaires pour la génération. Aux deux côtés du corps, il y a chez le mâle un organe formé par un canal qui s'enroule autour de lui-même, très-long, et en même temps très-délié et très-étroit ; c'est cet organe

(1) Tout ce qui est compris entre crochets, ce sont des remarques intercalées par Hégel dans le passage de Treviranus.

(2) Ceci n'est point exact ; car, d'abord, le tube digestif des insectes supérieurs contient à peu près les mêmes parties dont se compose l'estomac des vertébrés. Ensuite on y trouve annexées à l'iléon des couches glandulaires auxquelles on a attribué une fonction analogue à celle du pancréas. Enfin, les glandes salivaires existent non-seulement chez les insectes à l'état parfait, mais encore chez les larves et les nymphes actives. Voy. Longet, *Traité de physiologie*, t. I., p. 12-13.

(3) *Innerliche*, mot intercalé, par Hégel, et qui doit être entendu dans le sens hégélien de non développé, parce que ces vaisseaux sont des appendices des cæcums dont est muni l'estomac des arachnides, des crustacés, etc.

qui correspond à l'épididyme des mammifères; et c'est de lui que part un autre tube qui va jusqu'à la verge. Chez la femelle, il y a un double ovaire, etc. — Tous les insectes dans leur état de larve, et quelques-uns d'entre eux, les abeilles ouvrières, par exemple, pendant toute leur vie, sont tout à fait privés des organes de la génération. » (La construction des alvéoles et l'élaboration du miel, c'est là le produit spécial de ces abeilles neutres (1); c'est, en quelque sorte, comme les fausses fleurs qui n'atteignent pas à la propagation de l'espèce.) « Il y a, relativement à ce point, une loi remarquable : c'est que parmi les insectes tous les individus asexes possèdent, au lieu de parties génitales, certains autres organes qui leur fournissent une matière pour la production de leur œuvre. La réciproque de cette proposition n'est pas cependant vraie ; car les araignées, par exemple, qui ont des organes sexuels, exécutent leur œuvre à l'aide d'une substance préparée par un organe spécial. » [La chenille se borne à se nourrir et à évacuer, et elle n'a pas d'organe sexuel visible. La seconde période de sa

(1) Le texte a : *ist die einzige Art, wie diese geschlechtlosen Bienen sich produciren : est le mode spécial, suivant lequel ces abeilles asexes se produisent elles-mêmes :* c'est-à-dire que tandis que les abeilles douées d'organes sexuels engendrent, ce qui appartient à une sphère plus concrète du processus du genre (§ suiv.), celles qui en sont privées produisent dans la sphère de l'instinct plastique en construisant des alvéoles et en élaborant le miel. Le texte dit : *se produisent.* La construction des alvéoles et l'élaboration du miel constituent, en effet, une production de soi-même, en ce que l'abeille non-seulement y digère, mais qu'elle y produit et y réalise sa nature, et par là elle se conserve et se reproduit aussi, comme il est dit § suiv.

métamorphose qui consiste dans sa transformation en chrysalide appartient à l'instinct plastique; et la vie, en tant que génération, est la vie du papillon.] « Il y a des insectes qui gardent, pendant toute la vie, la même forme qu'ils avaient en sortant de l'œuf. Ces insectes contiennent tous les genres de la famille des araignées, et plusieurs genres des ordres des coleoptères et des mites. Tous les autres individus de cette classe subissent pendant leur vie une métamorphose partielle ou totale. Là où la métamorphose n'est que partielle, la larve se distingue de la nymphe, et celle-ci de l'insecte achevé principalement par le nombre moindre, ou par la moindre perfection de ses organes. Au contraire, là où il y a métamorphose totale, l'insecte achevé ne garde aucune trace de ce qu'il était dans son état de larve. Le nombre infini des muscles de la larve a disparu, et ils ont été remplacés par d'autres tout à fait différents. La tête, le cœur, la trachée-artère, etc., ont aussi une tout autre structure (1). »

Par là que dans l'instinct plastique l'animal s'est produit extérieurement lui-même, et que, cependant, il est encore dans un état immédiat (2), c'est ici qu'il commence à jouir de lui-même, et qu'il parvient à un sentiment déterminé de lui-même. Avant il n'éprouvait que la jouissance de l'objet extérieur, la sensation immédiate n'était qu'un retour abstrait de l'animal sur lui-même, retour où l'animal sentait seulement de quelle façon il

(1) Treviranus, *Ibid.*, p. 372-374.

(2) *Und doch noch dasselbe Unmittelbare ist : et il est cependant encore immédiat.* Il est encore animal immédiat relativement à d'autres moments ultérieurs plus médiats et plus concrets.

était déterminé. L'animal était satisfait en apaisant sa faim et sa soif; mais il ne trouvait pas en lui-même sa satisfaction. C'est à ce point qu'il est maintenant parvenu. En ayant rendu adéquat à lui-même l'objet extérieur, c'est lui-même qu'il retrouve dans cet objet, et il s'y complaît. A l'instinct artistique appartient aussi la voix par laquelle on trace comme une image de soi-même dans l'air, dans cette subjectivité idéale (1), et l'on se perçoit soi-même dans le monde extérieur. Les oiseaux surtout s'abandonnent à cette jouissance de soi. La voix n'est pas chez eux la simple manifestation d'un besoin, ni un simple cri. Leur chant est comme un épanchement sans désir (2), dont la détermination première n'est que cette jouissance immédiate de soi-même (3).

(1) Subjectivité idéale, en tant que sujet du son en général, et de la voix d'une manière plus déterminée. Cf. § 357. *a*.

(2) *Ist die begierdlose Aeusserung :* le mot *begierdlose*, *sans désir*, équivaut ici à instinctif. — En effet, dans la voix, l'animal non-seulement forme (façonne) l'air, mais il se forme lui-même dans l'air, de sorte qu'on peut dire que la voix est l'air animal, ou animalisé, mais en tant que manifestation, ou moment instinctif de la nature animale.

(3) Nous croyons devoir ajouter ici quelques considérations sur les questions traitées depuis § 353, et principalement sur le sang et la digestion. A cet égard, nous rappellerons d'abord les points suivants : 1° que l'organisme animal est un système et qu'il ne peut être qu'un système, comme aussi qu'il est le système à la fois le plus simple et le plus complexe ; le plus complexe en ce qu'il reproduit et contient tous les autres moments de la nature, le plus simple en ce qu'il transforme et annule tous ces moments dans l'unité de son idée ; 2° que si dans ce système, ou dans cette idée systématique, tout est nécessaire (*), tout n'y a pas la même valeur, et que, par suite, il

(*) Nous rappellerons aussi, à ce sujet, ce que nous avons déjà indiqué à plusieurs reprises, et ce qui se trouve d'ailleurs au fond de l'idée même

doit y avoir un moment, un principe qui est le principe déterminant, et comme la finalité absolue du système; 3° que par cela même que ce principe est la finalité du système, tout est fait pour lui, ou, pour mieux dire, il est la raison de tous les autres moments du système, la raison qui fait que ces moments sont, et qu'ils sont ce qu'ils sont, et que de plus il est le principe le plus concret, c'est-à-dire le principe qui est lui-même et tous les autres moments; 4° que de ce que tous les moments d'un système sont nécessaires, et qu'ils appartiennent tous à un seul et même système, il suit que pendant que, d'un côté, ils sont distincts et qu'ils se meuvent, pour ainsi dire, dans une sphère propre, ils sont, d'un autre côté, l'un dans l'autre, et ils y sont suivant la notion, et suivant l'existence (Cf. plus haut, p. 362). C'est de cette façon que le cœur est dans le poumon, et, réciproquement, que celui-ci est dans le cœur, comme les gouvernants sont dans les gouvernés et ceux-ci dans les gouvernants; car lorsqu'on dit que le cœur n'est que parce que le poumon est, et, réciproquement, que le poumon n'est que parce que le cœur est, ou que les gouvernants et les gouvernés s'appellent l'un l'autre nécessairement, on veut dire que la nature de l'un de ces deux termes entre comme élément essentiel dans la nature de l'autre. Enfin, 5° qu'ici, comme partout ailleurs, c'est l'idée, et l'idée de l'animal qu'il faut déterminer, laquelle idée, par la raison même qu'elle est une idée ou un moment de l'idée, ne saurait être saisie par aucun procédé expérimental, et par là qu'elle est l'idée de l'animal, elle ne saurait être saisie par des procédés, par des notions et des rapports tirés d'autres sphères, telles que la mécanique, le cristal, l'électricité et la chimie. Maintenant quel est dans l'animal, en tant qu'individu vivant (*), ce principe déterminant et concret qui en pénètre et en anime toutes les parties? Ce principe est le sang. Il y en a qui placent ce principe dans le système nerveux par la raison surtout que le signe distinctif de

de la science, savoir, que la vraie et absolue nécessité n'est pas la nécessité extérieure, empirique et sensible, mais la nécessité idéale. Les procédés empiriques non-seulement ne sauraient saisir cette nécessité, mais ils ont comme une tendance à la cacher; et cela par plusieurs raisons, mais surtout parce qu'ils brisent les vrais rapports et la vraie unité des êtres, et qu'ici dans l'organisme animal, à l'unité vivante et concrète, ils substituent une unité, pour ainsi dire, fragmentaire et morte.

(*) Nous disons *en tant qu'individu vivant*, parce qu'ici nous sommes encore dans la sphère de l'être vivant en tant que simple individu, et non en tant que genre, ce qui constitue un moment ultérieur et plus haut de l'animalité.

l'animalité est la sensibilité, et que la sensibilité cesse là où les nerfs sont enlevés ou cessent de fonctionner. Mais c'est là une opinion qui a sa source dans une conception abstraite et non-systématique do l'organisme animal et de la sensibilité elle-même. Car d'abord, lorsqu'on dit, comme le dit Hégel lui-même (§ 351), que la sensibilité constitue la *differentia specifica* de l'animal, on ne veut et l'on ne doit point entendre par là que le centre, le point culminant et concret, le *punctum saliens* de la vie animale réside dans la sensibilité, mais seulement que la sensibilité est cette détermination caractéristique et essentielle qui sépare l'animalité de la nature inorganique et de la plante. Ainsi, la sensibilité intervient dans la génération, par exemple, et elle y intervient comme moment nécessaire, mais aussi comme un moment abstrait et subordonné. Il en est de même du rapport de la sensibilité et du sang. La sensibilité, voulons-nous dire, est un moment subordonné relativement au sang, ou, ce qui revient au même, le sang est la sensibilité, mais il est de plus le sang, comme, dans la digestion, il est les aliments, mais les aliments en tant que sang, ou transformés en sang. On objectera, il est vrai, que le système nerveux, considéré dans le cerveau, n'est pas seulement la condition et l'instrument de la sensibilité, mais qu'il exerce une plus haute fonction en ce qu'il est l'instrument et, pour ainsi dire, le siége de l'intelligence. Mais en faisant cette objection, on ne voit pas, d'abord, qu'on sort de la vie animale et qu'on se place dans une autre sphère, dans la sphère de l'esprit, et, ensuite, qu'on se représente un cerveau abstrait et non le cerveau concret, le cerveau en son entier. On dit : on pense avec la tête et l'on sent avec le cœur. Mais ce mot, lors même qu'on en admettrait l'exactitude, n'est pas applicable à la pure animalité, car en elle il n'y a que le sentir, et, par conséquent, en ce sens et dans cette limite, il faut dire que le cerveau, comme le cœur, comme une partie quelconque de l'organisme, ne font que sentir. Il y a plus : c'est que dans la sphère de l'animalité les parties génitales exercent une fonction plus haute que le cerveau et le cœur lui-même, et touchent de plus près à la pensée et à l'esprit, en ce qu'elles sont les instruments de la génération, c'est-à-dire du genre ou de la notion qui y arrive à l'existence en tant que notion, autant du moins qu'elle peut y arriver dans la sphère de la nature. (Voy. §§ suiv.). Du reste, si le cerveau est l'organe le plus direct de la pensée, il ne l'est pas en tant que simple centre nerveux, mais en tant que cerveau concret (crâne et tête en général) avec tous les éléments qui le com-

posent. Or, le sang est un de ces éléments, et un élément aussi essentiel que les nerfs, et plus essentiel même que les nerfs en ce qu'il nourrit et vivifie non-seulement les nerfs, mais toutes les parties du cerveau et de la tête, comme il nourrit et vivifie toutes les parties de l'organisme; et toutes les expériences que l'on fait en liant, par exemple, les artères carotides et vertébrales, pour isoler le cerveau de la circulation, et montrer par là son indépendance de cette dernière, outre les nombreuses difficultés qu'en offre l'exécution, ne donnent, comme toute autre expérience en général, que des résultats incertains ou contradictoires. On devrait même dire qu'elles mettent en évidence le contraire de ce qu'elles veulent démontrer, car ce qu'elles montrent, ce n'est pas que le sang cesse de circuler dans le cerveau, mais, au contraire, que sous l'action de la force vitale, c'est-à-dire de cette nécessité idéale qui pénètre et unit toutes les parties de l'organisme, et qui se crée, au besoin, d'autres moyens, ou substitue une fonction à une autre fonction (Cf. p. 227), il s'ouvre d'autres voies (anastomoses) pour s'y introduire et y circuler. D'ailleurs, l'observation et l'expérience elle-même montrent cette suprématie du système sanguin sur le système nerveux. Le sang (le cœur), en effet, forme comme les deux points extrêmes de la vie; il est, suivant la fameuse expression de Haller, le *primum vivens* et l'*ultimum moriens*. La vie paraît avec lui et cesse avec lui, et, suivant les expériences de Cl. Bernard, non-seulement le système sanguin entre en fonction avant le système nerveux, mais *les nerfs peuvent être très-développés et constitués anatomiquement sans agir encore sur aucun des organes musculaires* (et partant sur le cœur) *qui sont eux-mêmes déjà développés* (*). Enfin la pathologie vient aussi confirmer cette doctrine. Ainsi

(*) *Etude sur la physiologie du cœur* (*Revue des deux mondes*, 1er mars 1865).— En citant ces expériences nous n'entendons leur accorder, il va sans dire, qu'une importance relative; en d'autres termes, nous ne les citons que pour mettre en évidence et rendre intelligible notre pensée, et nullement pour la démontrer. Car ce qui seul a pour nous une valeur absolue c'est l'idée. Ainsi nous ne savons jusqu'à quel point ces expériences de M. Bernard sont exactes. Et nous ajouterons qu'il nous est même difficile, pour ne pas dire impossible, d'admettre que deux systèmes, le système musculaire et le système nerveux, qui sont si étroitement unis et qui appartiennent à un seul et même système, puissent parvenir à un certain degré de développement sans agir l'un sur l'autre, et cela surtout lorsqu'on sait l'intime union qui existe entre le nerf pneumogastrique et le cœur. Mais lors même que ces expériences seraient exactes, lors même que le système sanguin et le système nerveux se développeraient pendant un certain temps, pour ainsi dire, parallèlement sans se toucher, tout cela ne nous ferait connaître, en aucune façon,

un membre peut perdre sa sensibilité sans cesser de vivre, tandis qu'il meurt dès que le sang cesse d'y circuler ou se corrompt; et les maladies du sang sont les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir. Mais c'est de la notion même de la vie animale que se déduit cette suprématie du sang. Et, en effet, la vie animale est le mouvement et le feu, mais le mouvement et le feu organiques, et ce mouvement et ce feu organiques où la nature entière vient se concentrer, c'est-à-dire se reproduire et s'annuler, se reproduire en s'annulant, et s'annuler en se reproduisant. Car c'est là la vie réelle et concrète, comme c'est là l'unité réelle et concrète de la nature. Et c'est là aussi ce qu'accomplit le sang. Tout est, en effet, dans le sang, ou, pour mieux dire, le sang est le tout, et il est le tout en tant qu'être organique et vivant; c'est-à-dire que son essence consiste à se consumer et à se renouveler lui-même tout à la fois, mais en consumant et en renouvelant en même temps l'organisme entier. C'est là la contradiction du sang, contradiction qu'il engendre et qu'il efface sans cesse, ce qui fait précisément sa vie, et la vie de l'organisme. On pourrait définir le sang, *le feu sensible*, car le nerf est vivifié par le sang, et il n'est sensible que par la présence du sang, ce qui veut dire que sa nature spécifique ne serait et ne fonctionnerait point sans l'action du sang. Mais on n'aurait ainsi qu'une notion incomplète du sang, car le sang est tout aussi bien le muscle, l'os, la membrane, en un mot, l'organisme entier. C'est ce qu'expriment ces paroles de Hégel, que le sang n'introduit pas des matières dans les organes, mais qu'il en est le principe vivifiant et la forme essentielle; et que le cœur est partout, et que les diverses parties de l'organisme ne sont que la spécification de l'énergie du cœur (voy. § 354. *Zus.*, 275-277). Le sang est plutôt la forme essentielle (*l'entéléchie*) qui transforme les matières (organes, tissus, aliments) et qui les transforme en les vivifiant, c'est-à-dire en les pénétrant de sa nature. — C'est ici que se présente naturellement la question touchant le rapport du sang avec le système général de la

la raison nécessaire et intime, c'est-à-dire l'idée de ces deux systèmes et de leur rapport. Que les diverses parties d'un système arrivent simultanément ou successivement à l'existence, et qu'elles agissent simultanément ou successivement l'une sur l'autre, ce n'est là qu'une condition, qu'un élément extérieur et subordonné de ces parties et de ce système. Ce qu'il y a d'essentiel, c'est leur idée et l'unité de leur idée, cette unité et cette idée, ou, ce qui revient au même, cette idée concrète qui engendre les différentes parties, et qui les engendre telles qu'elles sont en elles-mêmes et dans leurs rapports. Cf. notre Introduction, vol. I, p. 147, note 2, et § 340, p. 406, note.

circulation, et particulièrement avec le cœur (*). 1° Et d'abord il est évident que le sang et l'élément anatomique (la figure) de la circulation appartiennent à un seul et même principe, à une seule et même idée, quelles que soient d'ailleurs les modifications extérieures ou accidentelles que la réalisation de cette idée puisse présenter (**). Les vaisseaux, le cœur, le sang, etc., ne sont pas des organes juxtaposés et extérieurs l'un à l'autre, mais des organes intimement unis et qui sont l'un dans l'autre : en d'autres termes, ces organes sont des moments d'une seule et même idée, et la circulation est l'unité de ces moments, en ce sens que la vie est processus, et ce processus circulatoire. Et ainsi lorsqu'on dit que le sang circule, il ne faudrait pas se représenter cette circulation comme une propriété ou un état extérieur et accidentel du sang, mais comme constituant l'être et l'activité mêmes du sang, de telle sorte qu'un sang qui ne circulerait point ne serait point le sang (voy. plus haut § 354); et que, d'un autre côté, des veines, des artères, etc., où le sang ne circulerait point, n'auraient pas de raison d'être, c'est-à-dire, ne seraient point. — Mais le sang circule-t-il par lui-même, ou bien reçoit-il le mouvement du cœur et des vaisseaux? Et si le cœur et les vaisseaux sont les moteurs du sang, d'où tirent-ils, à leur tour, leur force motrice? Enfin, si le cœur et les vaisseaux meuvent le sang, lequel des deux, du cœur et des vaisseaux, meut l'autre, et, par suite, le système entier? — Et d'abord le cœur est le muscle par excellence, la *musculosité vivante*, comme l'appelle Hégel, c'est-à-dire le muscle qui ne passe pas, comme les autres muscles, par les alternatives du mouvement et du repos, mais qui se meut toujours, et dont le repos est la mort. Cependant, le cœur n'est pas un organe isolé, mais il est intimement uni aux veines et aux artères, et il n'est le cœur que par et dans cette union, ce qui veut dire que s'il meut les veines et les artères, il est mû, à son tour, par ces dernières. Et ainsi les mouvements et les contractions des capillaires retentissent dans le cœur, comme les battements du cœur retentissent dans les capillaires, et il en est de même de tous les points

(*) Bien entendu, nous ne considérons ici la circulation que dans l'animal développé, tout en entendant, en même temps, les termes sang, cœur, etc., dans leur acception la plus large. Ainsi dans l'infusoire, la vésicule remplit la même fonction que le cœur, comme la lymphe y remplit la même fonction que le sang, ou, pour mieux dire, la vésicule et la lymphe sont le cœur et le sang dans leur forme rudimentaire. Voy. plus loin, § 370, *Zus.*

(**) Que, par exemple, le cœur ait deux, trois ou quatre cavités, ou même qu'il n'y ait point de cœur, comme chez les acéphales, où c'est l'organisme maternel qui complète l'organisme du fœtus.

de la circulation (*). Le centre n'est centre que par la circonférence, et la circonférence n'est circonférence que par le centre. Que le cœur extirpé, c'est-à-dire, séparé du système, continue à battre pendant un certain temps, cela ne prouve nullement que sa nature réelle et concrète puisse être et se conserver hors du système et sans le concours du tout. S'il continue à battre pendant un certain temps, c'est que cette nature concrète, qu'il tire de son union avec les autres moments de la circulation, survit en lui pendant un temps. D'ailleurs, le cœur extirpé, qu'il batte ou non, n'est déjà plus le cœur, comme le sang dans un bassin n'est plus le sang, comme une grenouille qui continue à nager et à sauter pendant trois ou quatre heures après qu'on lui a arraché le cœur n'est déjà plus la grenouille. (Cf. § 356, p. 302). Et ainsi si le cœur meut, c'est qu'il est mû aussi, et qu'il ne meut qu'autant qu'il est mû; et, d'un autre côté, ce qui le meut (le cœur), ne le meut qu'autant qu'il est lui-même mû par le cœur. En d'autres termes, le cœur ne meut qu'en se mouvant lui-même dans un autre que lui-même, et celui-ci n'est mû que parce qu'il fait que le cœur meut, c'est-à-dire parce qu'il fait mouvoir le cœur. L'action est réaction, et la réaction est action, et l'une n'est que par et dans l'autre. C'est là la vraie unité, qui est ici l'unité du mouvement circulatoire. Et c'est ce qui deviendra plus évident encore en considérant le rapport de l'organe vasculaire et du sang. L'organe vasculaire et le sang forment une unité indivisible; ils s'engendrent et s'irritent l'un l'autre. Se représenter le cœur, par exemple, comme une pompe foulante, c'est fausser la notion du cœur et du sang, car c'est ne voir que l'élément mécanique dans leur rapport. L'élément mécanique y est sans doute, comme il y a l'élément chimique, mais en tant qu'élément subordonné, ou, pour mieux dire, annulé. C'est comme le fer et le cristal qui sont eux aussi dans le sang, mais non en tant que fer et en

(*) La nature musculaire des veines et des artères a été, comme on sait, contestée par quelques physiologistes. D'autres ont prétendu qu'elles sont élastiques, mais qu'elles ne sont pas contractiles. Les investigations physiologiques et histologiques les plus récentes tranchent la question, au point de vue expérimental, en démontrant leur contractilité. (Voy. Longet, *Traité de physiologie*, V^e, 1; et Morel, *Traité élémentaire d'histologie humaine*, ch. VI.) Mais indépendamment de toute recherche expérimentale, la nature musculaire des veines et des artères, ainsi que des capillaires, se déduit de l'unité de leur idée, ou, si l'on veut, de leur fonction; de ce qu'ils appartiennent, voulons-nous dire, comme le cœur, au système de la circulation. La différence qu'il y a, à cet égard, entre le cœur et ces vaisseaux ne peut être qu'une différence de degré ou quantitative.

tant que cristal, car le sang les transforme et les dissout dans sa nature. Ils y sont donc comme possibilité, et, pour ainsi dire, comme tendance, tendance qui se réalise dans le sang mort, mais qui est vaincue et annulée dans le sang vivant. Et ainsi, si le cœur meut le sang, c'est qu'il est irrité et vivifié par ce dernier, et celui-ci à son tour ne se meut qu'en irritant et en vivifiant le cœur. Le sang ne pénètre pas dans le cœur simplement pour y être mû, mais pour y être mû et y mouvoir en même temps, et pour être mû en mouvant ce qui doit le mouvoir, c'est-à-dire au fond en se mouvant lui-même. Car si le cœur et le sang sont tous les deux nécessaires, le sang l'est plus que le cœur, par là que sa nature est plus concrète que celle du cœur. Et il en est de même du rapport du sang avec les veines et les artères. — 2° Mais c'est dans sa fonction digestive et reproductive que réside l'unité concrète et, pour ainsi dire, la finalité du sang, qui est aussi la finalité de l'animal en tant qu'individu ; car vivre c'est digérer et reproduire. Et, en effet, le sang circule pour digérer et reproduire, et en digérant et en reproduisant, et sa digestion et sa reproduction sont la digestion et la reproduction du tout, ce qui fait que tout circule et tout digère et se reproduit avec et par lui. On ne doit pas se représenter le sang comme un simple milieu, le milieu des phénomènes de la nutrition, comme on dit, ni même comme un simple fluide réparateur et épurateur. Le sang est cela et plus que cela ; car il est la vie elle-même dans son unité, ou dans son principe animalisateur et vivifiant par excellence. Tant que les substances introduites dans l'organisme ne sont pas devenues sang, tant qu'elles n'ont pas reçu, si l'on peut ainsi dire, le baptême du sang, elles ne sont pas des substances vivantes (*). On dit que le sang, en pénétrant dans les organes et les tissus, y dépose les matières assimilables. Mais si ce sont des matières assimilables, elles ne le sont que parce que le sang se les est d'abord assimilées, c'est-à-dire parce qu'elles ont été converties en sang ; et cette conversion en sang non-seulement les a rendues assimilables, mais elle les a vivifiées, de telle sorte que ce qu'elles contiennent de puissance vivifiante ou de vitalité, elles le doivent à cette absorption et à cette régénération d'elles-mêmes dans le sang. Et ainsi la matière assimilable que le sang introduit dans les nerfs, les muscles, les glandes, etc., et que ces organes s'assimilent, c'est le sang lui-

(*) Chez les animaux inférieurs le sang est remplacé par la lymphe, laquelle n'est qu'un sang rudimentaire et imparfait, et qui se retrouve chez les animaux supérieurs comme un élément subordonné.

même en tant qu'élément vivifiant de ces organes; et si le sang n'existe pas dans ces organes en tant que sang, c'est que ces organes ne sont que des moments subordonnés et comme une dégradation du sang. Le sang en devenant nerf, muscle, etc., se dégrade, c'est-à-dire il n'est plus le sang. De là la nécessité de nourrir et de renouveler sans cesse ces organes, en se nourrissant et en se renouvelant sans cesse lui-même. De là aussi, 3° l'opposition du sang en tant que sang artériel et sang veineux. Pourquoi y a-t-il un sang artériel et un sang veineux? C'est là une question à laquelle la science physiologique ne répond pas, ou, pour mieux dire, qu'elle ne se pose point. Car elle procède ici comme ailleurs, c'est-à-dire elle prend le fait sans s'inquiéter de sa nécessité idéale; elle prend le fait, disons-nous, elle l'analyse en lui appliquant des notions et des procédés mécaniques et chimiques, ce qui détruit la raison spécifique du fait, et le fait lui-même tout à la fois. — Mais d'abord il est clair que le sang artériel et le sang veineux sont un seul et même sang, ou, ce qui revient au même, sont deux moments d'un seul et même sang, dont l'unité concrète consiste précisément dans la génération et le devenir de tous les deux, et dans la transformation continue de l'un dans l'autre. Il ne faut donc pas se représenter le sang veineux comme un sang purement négatif, et, pour ainsi dire, délétère, mais comme un sang tout aussi positif et tout aussi essentiel à l'être vivant que le sang artériel. Sans le sang veineux point de sang artériel, comme sans le sang artériel point de sang veineux. Et la vie est dans l'unité concrète de tous les deux, c'est-à-dire elle est dans leur différence et dans leur identité. Cette différence et cette identité font que pendant que, d'un côté, les deux sangs se meuvent chacun dans une sphère propre, et qu'ils ont une fonction et des propriétés distinctes, de l'autre, ils s'unissent et se confondent. Et c'est cette unité concrète et sa nécessité idéale qu'il faut saisir, pour saisir la véritable nature du sang. Dire, par exemple, à la suite de certaines recherches chimiques, que le sang artériel est plus oxygéné que le sang veineux, et que le sang veineux est plus carbonisé que le sang artériel, ou bien que celui-ci est plus vivifiant que celui-là, ce n'est point expliquer la nécessité des deux sangs, et moins encore leur unité. Et c'est cette unité concrète, on ne doit pas le perdre de vue, qui est le point culminant de la circulation et de l'être intime et réel du sang. Quand les deux cœurs battent, ils battent comme deux et comme un tout ensemble. Supprimez l'un des deux cœurs, et vous supprimerez l'autre du même coup. Que les deux cœurs soient séparés

par une cloison, c'est ce qui ne prouve rien contre leur unité. Tout au contraire, en y regardant de près, cela met dans une plus complète évidence leur unité concrète, et, pour ainsi dire, la puissance de l'idée. Car il fait comme toucher du doigt leur différence et leur identité (*). D'ailleurs, ce qui dans le cœur développé est séparé par une cloison, dans les capillaires, se trouve uni d'une manière immédiate. Car de quelque façon qu'on se représente le rapport des veines et des artères dans les capillaires, et le passage des unes dans les autres, il faut bien admettre qu'il y a un point où les deux sangs y viennent en contact et s'y confondent. Maintenant l'unité concrète du sang veut dire ceci, savoir, qu'on a, d'un côté, l'opposition du sang artériel et du sang veineux, et de l'autre leur unité. Or l'unité des deux sangs n'est leur unité qu'autant qu'elle les contient, et qu'elle les dépasse tout ensemble, de sorte qu'il y a dans cette unité ce qui n'est pas dans les deux sangs. C'est comme la courbe qui est la verticale et la tangente, mais qui est en même temps autre que ces deux lignes, soit qu'on les prenne séparément, soit qu'on les prenne conjointement. D'où l'on voit plus clairement encore que si l'analyse chimique est impuissante à saisir la vraie nature des deux sangs, à plus forte raison ne saurait-elle saisir leur unité (**). Maintenant, cette nature à la fois triple et une, telle qu'elle

(*) Dans les reptiles qui ont des cœurs à trois cavités, — deux oreillettes et un ventricule, — les deux sangs se mêlent généralement dans le cœur en se déversant dans le ventricule unique ; ce qui, du reste, est une imperfection, car la perfection consiste dans la spécification des différences, ainsi que dans celle de l'unité. Plus les différences sont déterminées, et plus l'unité aussi est déterminée, et réciproquement. C'est là ce qui fait la perfection et la profondeur de la nature d'un être. Chez le reptile, par là qu'ils se mêlent dans le cœur, les deux sangs ne peuvent accomplir qu'incomplétemant leur fonction.

(**) Il ne faudrait pas se représenter cette unité comme un simple mélange, ou comme une substance neutre où la couleur du sang artériel, par exemple, et la couleur du sang veineux, ou bien l'excédant d'oxygène du sang artériel sur celui du sang veineux, et l'excédant de carbone du sang veineux sur celui du sang artériel se trouveraient combinés et neutralisés ; car on n'aurait par là qu'une notion inadéquate et purement quantitative de cette unité. Sans doute la quantité est dans le sang, comme elle est en toutes choses ; et elle est dans les deux sangs, comme elle est dans leur unité, mais elle y est en tant qu'élément subordonné. Que le cœur et les artères battent un certain nombre de fois dans une certaine unité de temps, ou que le sang se meuve avec une certaine vitesse, ou qu'il y ait telle quantité d'oxygène dans le sang artériel, et telle autre quantité de carbone dans le sang veineux, ce sont là des propriétés ou éléments quantitatifs qui sont déterminés par la qualité, c'est-à-dire par l'idée spécifique du sang. L'unité du sang doit, par conséquent, être conçue comme existant tout aussi bien dans le sang artériel que

existe chez l'animal parfaitement développé, c'est-à-dire chez l'anima où l'idée est et se réalise dans toute sa vérité, cette nature est fondée sur la notion même du sang en tant que principe vivifiant et reproducteur. A cet égard, nous ferona d'abord observer que si le sang est le tout, il est le tout au dedans de lui-même, c'est-à-dire que, pendant que son action vivifiante s'étend à l'organisme entier, il demeure, en tant que sang, renfermé en lui-même, dans sa sphère propre, et, pour ainsi dire, dans une sphère close, et c'est au dedans de cette sphère qu'il élabore les matériaux de la vivification générale de l'organisme. Cela fait que rien qui n'est sang ne saurait pénétrer dans cette sphère, et que, par suite, l'opposition qui s'y produit ne peut être qu'nne opposition de sang à sang, et qu'en outre rien ne saurait y pénétrer qu'à la condition d'y être immédiatement transformé en sang. Voilà pourquoi les substances qui y pénètrent ont déjà subi une première élaboration, et ont été préparées de façon que cette transformation puisse s'accomplir, et elles ont été préparées par des organes et des sucs analogues au sang, et qui doivent au sang lui-même leur énergie. Or, cette vie propre et interne du sang, vie qui est en même temps la vie du tout, cette vie où le sang, en se digérant et en se reproduisant lui-même, digère et reproduit le tout, doit nécessairement contenir une opposition, l'opposition du tout en tant que sang qui doit être digéré et reproduit, et du tout en tant que sang digéré et reproduit, ou, si l'on veut, c'est

dans le sang veineux, sans cependant se confondre avec eux, ou, pour mieux dire, comme les posant et les niant tous les deux à la fois. Et c'est cette unité qui fait que non-seulement le sang artériel et le sang veineux sont, mais qu'ils se changent l'un dans l'autre. Et l'action de cette unité n'est pas localisée dans le cœur ou dans les capillaires, bien qu'elle puisse se concentrer davantage dans tel point de la circulation que dans tel autre, comme dans le mouvement de la planète l'unité des deux facteurs se concentre et devient plus apparente dans certains points de la courbe (voy. notre *Introd.*, ch. VIII), mais elle s'étend à tous les points de la circulation. C'est même l'unité et la généralité de cette action qui font l'unité et la continuité de la circulation, ou, pour mieux dire, la circulation. Car, si à un point quelconque du courant de la circulation le sang veineux se meut, c'est pour devenir sang artériel, c'est-à-dire pour devenir autre que lui-même ou son contraire, ce qui ne peut avoir lieu que parce que ce contraire est virtuellement en lui, et, réciproquement, si le sang artériel se meut c'est pour devenir sang veineux, ou son contraire, et cela aussi parce que ce contraire est virtuellement en lui. Or ce devenir et cette virtualité de tous les deux, ce devenir et cette virtualité qui les posent et les nient tous les deux, et qui en les posant et en les niant tous les deux les font passer l'un dans l'autre, est précisément cette unité du sang et de la circulation, qui est aussi l'unité et la continuité de la vie, en tant que le sang constitue la vie.

l'opposition du tout en tant que sang vivifiable et du tout en tant que sang vivifié (*). Le sang, en effet, ne se vivifie pas hors de lui-même mais au dedans de lui-même, et par suite l'élément vivifiable n'est pas hors du sang, mais dans le sang, et en tant que sang. C'est comme le feu qui brûle au dedans de lui-même, mais qui ne brûle que par l'élément combustible qu'il contient ; ou comme la forme, qui n'est forme réelle et active qu'en façonnant sa matière. Mais par cela même le sang vivifié et le sang vivifiable ne sont que des abstractions, et le sang réel et concret est dans leur unité, unité qui n'est pas une identité abstraite et inerte, mais la compénétration incessante de tous les deux. Et, en effet, le sang vivifié n'est tel qu'en vivifiant le sang vivifiable; et dans cette vivification le sang vivifiable n'entre pas comme un simple élément passif, mais comme élément actif aussi, et cela par la raison même que le sang vivifié ne se vivifie qu'avec le concours du sang vivifiable (**). Et le sang vivifiable est tel non-seulement par l'aptitude qu'il a à être vivifié, mais parce qu'il doit être vivifié, ce qui veut dire qu'il est un moment essentiel du sang vivifié. Et ainsi les deux sangs sont l'un dans l'autre, et ils sont l'un dans l'autre par la présence et l'action de ce sang qui les fait passer l'un dans l'autre en les

(*) Le sang veineux est le tout en tant que sang digestible et vivifiable parce qu'il représente le moment immédiat de la vivification, et qu'il contient un rapport extérieur et comme un élément inorganique,— la lymphe et les substances excrétées par l'organisme qu'il absorbe.

(**) Dans le rapport qui a lieu entre les deux sangs dans le poumon, on ne voit généralement qu'un seul côté du phénomène, l'hématose ou l'oxygénation du sang, comme on l'appelle, et l'on semble perdre de vue l'autre côté, savoir, que le sang veineux qui se trouve ainsi modifié par l'action de l'air est déjà du sang, et du sang qui a déjà absorbé, c'est-à-dire transformé en sang les substances diverses sécrétées par l'organisme. On dira peut-être que tout ce que le sang veineux possède d'énergie, il le tient du sang artériel lui-même. Mais on ne saurait admettre ce point ; car il faut bien que le sang veineux ait un être, et une énergie propres qu'il ne tire point du sang artériel, mais qu'au contraire il communique au sang artériel, et cela ne fût-ce que le pouvoir d'absorber et de s'assimiler les substances alimentaires et autres, pouvoir que ne possède pas le sang artériel. Et ce qui le prouve c'est qu'en supprimant le sang veineux la vie ne cesserait pas moins qu'en supprimant le sang artériel. D'ailleurs il ne faut pas exagérer l'importance d'un des éléments du sang, de l'oxygène, ou de la globuline, etc. Car l'eau et le plasma ne sont pas moins importants et moins essentiels que ces éléments. Ce qu'il faut donc dire en considérant l'unité concrète du sang et de la circulation, c'est qu'il y a dans le sang un élément vivifiable, ou, si l'on veut, passif, que cet élément est tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre sang, et que le sang et la circulation réels et concrets consistent dans la position et dans la suppression incessantes de cet élément, ce qui constitue précisément la vivification.

§ 367.

Par ce processus avec la nature extérieure, l'animal donne à la certitude de lui-même, à sa notion subjective, la vérité, l'objectivité, en tant que simple individu (1). Cette production de lui-même est ainsi une conservation de lui-même, une reproduction. Mais, en même temps, la subjectivité, par là qu'elle est devenue produit, est

engendrant et en les enveloppant tous les deux. D'où il suit que l'énergie vitale, l'acte un et indivisible de la vie, n'est exclusivement ni dans l'un ni dans l'autre, mais dans tous les deux, par là que tous les deux sont des moments essentiels de la vie. Il pourra bien y avoir plus de vitalité dans l'un que dans l'autre, mais il ne faudrait point se représenter l'un d'eux comme un sang absolument négatif et privé de tout pouvoir vivifiant. Car ce qui vivifie les deux sangs c'est ce sang en et pour soi, ce sang un qui se distribue dans tous les deux. Et ainsi le sang veineux, qui est vivifié, vivifie à son tour. C'est comme dans le rapport de causalité où la cause, d'abord active vis-à-vis de l'effet, devient passive dans la réaction de ce dernier, ou comme la force centrifuge et la force centripète qui deviennent tour à tour l'élément actif et prépondérant. C'est ce qui explique comment le sang veineux, qui est sang passif dans le système pulmonaire et dans les artères en général, devient sang actif dans le système de la veine porte. Il intervient aussi comme sang actif dans la génération (*); et enfin c'est le cœur droit qui bat le dernier, l'*ultimum moriens*. Cf. plus loin, § 369, *à la fin*, note.

(1) *Als einzelnes Individuum* : comme individu distinct, c'est-à-dire comme individu qui n'est pas encore placé dans la sphère du genre.

(*) Dans l'érection, les corps caverneux se gorgent de sang veineux, et c'est à l'action de ce sang qu'est due, du moins en partie, la rigidité de la verge. On dit que le sang est retenu dans les veines par la tension des muscles. Mais on peut dire aussi que c'est l'action du sang qui, en irritant les muscles, produit leur tension. De toute façon, l'acte générateur ne s'accomplit qu'avec le concours d'une accumulation de sang veineux. Il paraît aussi que dans la transfusion du sang, l'opération réussit mieux lorsqu'on injecte du sang veineux.

virtuellement supprimée (1), en tant que subjectivité immédiate. La notion, qui s'est ainsi concentrée en elle-même (2), se trouve déterminée comme universel concret, comme genre, qui entre en rapport, et dans un processus avec l'individualité du sujet (3).

(1) *An sich, en soi*, parce que ce n'est que dans le genre que s'accomplit sa suppression réelle, — que sa suppression est posée.

(2) *Mit sich selbst zusammengegangen*. Ainsi l'animal ou la notion va de plus en plus en s'approchant de la limite extrême, ou, ce qui revient au même, de la plus haute sphère de la nature, — qui est la mort, — et elle va en s'en approchant par des involutions successives ou, suivant l'expression du texte, en rentrant de plus en plus en elle-même, et dans son unité. Ici non-seulement la nature inorganique a disparu dans la digestion, mais l'animal a commencé à construire la nature extérieure à son image, et par là il s'est posé comme animal concret et achevé, mais seulement en tant qu'individu, ou, suivant le texte, il a effacé sa subjectivité en tant qu'immédiate, et il a posé sa subjectivité médiate, c'est-à-dire une subjectivité où il se médiatise dans et avec le genre ; en d'autres termes, il a posé ce moment où l'individu n'existe plus en tant que simple individu, mais où l'on a, d'un côté, l'universel concret, le genre, et, de l'autre, l'individu, et enfin leur rapport, rapport dont le développement constitue le processus du genre. Cf. plus haut, § 342.

(3) *Mit der Einzelnheit der Subjectivität*. — *Zusatz* à la première et seconde édition : la disjonction de l'individualité qui se sent elle-même (*) dans le genre est la différence des sexes, le rapport du *sujet* avec un objet qui est lui aussi un sujet de même nature (**). — En reproduisant ce *Zusatz*, l'éditeur allemand y ajoute la remarque suivante : « Ce *Zusatz* ne se trouve pas dans la troisième édition, parce qu'ici le rapport des sexes ne suit pas immédiatement l'instinct plastique, mais ce sont *le genre et les espèces* (§ 274) qui, en tant qu'objet

(*) *Sich selbst findenden* : littéralement *qui se retrouve elle-même*. Nous avons traduit le terme *finden* par sentir (*empfinden*) parce que l'individu se retrouve lui-même dans le genre en sentant le genre, ou en se sentant dans le genre — instinct, désir de la génération. Cf. 351, p. 199.

(**) *Das selbst ein solches Subject ist* : qui est lui-même un sujet comme le premier, ou semblable au premier.

(*Zusatz.*) Le désir satisfait ne veut pas dire ici (1) que l'individu se produit en tant qu'individu, mais qu'il se produit comme universel, comme raison de l'individualité, vis-à-vis de laquelle cette dernière n'est qu'une forme (2). Le désir satisfait est, par conséquent, l'universel qui est revenu sur lui-même, et qui contient d'une manière immédiate l'individuel. Le retour théorétique (du sens) sur lui-même ne fait que produire un manque en général; le retour de l'individualité sur elle-même amène ce même résultat, mais en tant que positif (3). L'être qui éprouve ce manque s'est complété avec sa propre nature (4); c'est un individu qui s'est dédoublé.

de la zoologie, forment le premier membre de la division, dont les autres membres sont le *rapport des sexes* et la *maladie*. Cependant j'ai cru devoir conserver l'ordre primitif comme étant le plus logique. Car le rapport des sexes a, ainsi qu'il est dit dans la première (et, à peu près dans les mêmes termes, dans la seconde) édition, *pour extrême universel la notion universelle en tant qu'essence des individus*, et par suite le genre y existe *premièrement* comme simple individu, tandis qu'il se particularise (*besondert*), *en second lieu*, dans les espèces, et qu'*enfin* il se réalise (*sich geltend macht, se fait valoir*) comme véritable universel dans l'individualité elle-même, par la suppression (*Untergang*) de celle-ci (la mort). »

(1) Comme aux § 361-362.

(2) L'individu n'est qu'une forme, un moment, une manière d'être du genre.

(3) Le texte a : *dasselbe als Positives :* amène (*hervorbringt*) *la même chose en tant que positive.*

(4) *Est rempli de lui-même, ist mit sich selbst erfüllt*, est l'expression du texte. Ainsi dans le retour théorétique de l'animal sur lui-même, dans le simple sentir, il y a un manque en général, un manque immédiat et indéterminé, en ce que l'animal sent en lui l'objet (la nature extérieure) et le manque de cet objet qui est hors de lui ; et le mouvement de la notion consiste précisément à effacer ce manque à tra-

— L'animal est d'abord renfermé au dedans de lui-même; puis, il se tourne du côté de la nature inorganique, qu'il s'assimile. Le troisième rapport, qui réunit les deux premiers, est le processus du genre, où l'animal se met en rapport tout à la fois avec lui-même et avec un être semblable de son espèce; il est en rapport avec

vers les différents moments du processus pratique de l'assimilation. Par là l'animal *s'est rempli de lui-même*, c'est-à-dire non-seulement il s'est assimilé la nature extérieure, mais il a (dans l'excrétion et l'instinct plastique), en quelque sorte, réagi sur cette nature, en y imprimant sa forme, et en la faisant à son image. Son individualité animale s'est ainsi achevée, mais seulement en tant qu'individu; ce qui amène un autre manque, avec cette différence qu'ici on n'a plus un manque en général, mais un manque en tant que positif, suivant l'expression du texte. En effet, si l'individu, parvenu à ce point, possède et sent la plénitude de son être en tant qu'individu, de l'autre il trouve et sent un manque, manque qui vient de la limitation qu'il porte en lui-même, et qui est précisément sa raison d'être, son fondement (*Grund*), c'est-à-dire le genre. Car c'est ici, c'est-à-dire lorsque l'individu s'est complétement développé, que paraît le genre, puisque le genre est le principe de l'individu entier, de l'individu qui possède la plénitude de sa nature en tant qu'individu. Maintenant ce manque qu'éprouve l'individu dans ce retour sur lui-même n'est pas un manque en général, un manque tel qu'il se produit dans le simple retour théorétique de l'individu sur lui-même, c'est-à-dire un manque qui n'est pas suivi de la *position* (génération) de l'objet dont on sent le manque, mais un manque qui est accompagné de cette position. C'est en ce sens qu'il faut entendre ici le terme *positif*, sens qui est indiqué par le contexte, et qui se trouve aussi déterminé plus haut, § 348, p. 178 *b*, et ci-dessous §§ 368, 369. — Ainsi dans le simple sentir on sent le manque de l'objet, mais on ne pose pas cet objet; ce qui est un manque en général, puisqu'il s'étend à tous les objets, à la nature extérieure en général. Ici, au contraire, où l'individu est achevé et a atteint la sphère de la génération, c'est-à-dire est devenu apte à engendrer, ce manque se trouve satisfait et effacé par l'individu lui-même, en engendrant l'objet dont il sent le manque.

un être vivant comme dans le premier processus, et, en même temps, il est, comme dans le second processus, en rapport avec un être qu'il trouve devant lui.

C.

PROCESSUS DU GENRE DE L'ANIMAL.

§ 368.

Le genre est uni, d'une union simple et virtuelle (1), avec l'individualité du sujet, dont il est la substance concrète. Mais l'universel se divise (2), afin de devenir au dedans de lui-même, par cette division, l'unité qui est pour soi, et d'atteindre à l'existence en tant qu'universel subjectif (3). Ce processus, qui amène l'unité réfléchie du genre (4), contient tout à la fois la négation de l'universalité interne (5) du genre, et la négation de l'individualité purement immédiate, où l'être vivant se trouve placé, en tant qu'il appartient encore à la

(1) *Ist in ansichseyender einfacher Einheit*. Il est, en effet, comme élément potentiel et simple, ou immédiat dans l'individu, et le processus du genre n'est que la position ou l'actualisation de cette virtualité. C'est le genre qui se pose, qui arrive à l'existence comme genre.

(2) *Ist Urtheil : est jugement.*

(3) Ce qui ne peut avoir lieu que dans le rapport des sexes, où le genre existe à la fois comme universel et comme sujet individuel.

(4) Le texte dit : *Dieser Process ihres sich mit sich selbst Zusammenschliessens*, etc. : *ce processus de son enveloppement de soi dans soi-même.*

(5) *Interne* doit être entendu dans le sens de virtuel, de non développé, de l'être qui n'est pas devenu externe.

nature (1); car la négation de l'individualité qui s'est produite dans le processus précédent (voy. § 367) n'est que la première négation, une négation immédiate (2). Dans ce processus du genre, il n'y a que l'être purement vivant qui périt. Car il ne saurait, comme tel (3), s'élever au-dessus de son existence naturelle (4). Mais les moments du processus du genre, par là qu'ils n'ont pas encore pour fondement l'universel subjectif, un seul et même sujet (5), tombent l'un hors de l'autre, et existent sous forme de plusieurs processus particuliers qui se terminent par la mort de l'être vivant (6).

(1) *Als noch natürliches :* c'est-à-dire que l'être vivant (*das Lebendige*), en tant qu'être vivant, est encore renfermé dans les limites de la nature, et que ce n'est que dans le processus du genre qu'il franchit ces limites.

(2) C'est-à-dire que dans le § précédent, comme résultat de la digestion et de l'instinct plastique, l'individu, en façonnant et en s'assimilant la nature inorganique, a nié son individualité. Mais ce n'est là que la première négation, la négation immédiate. Car l'individu s'est par là objectivé, s'est donné une objectivité, comme il est dit § précédent, mais il n'a pas encore atteint à l'universel concret, qui est l'unité, le principe générateur des deux moments. Et c'est là ce qu'accomplit le processus du genre.

(3) En tant qu'être vivant.

(4) *Natürlichkeit, naturalité.*

(5) Le texte dit seulement, *un sujet*, c'est-à-dire ici, un sujet véritable, le sujet par excellence. Voy. note suivante.

(6) *Welche in Weisen des Todes des Lebendigen ausgehen :* littéralement : qui (les différents processus particuliers) *se terminent dans les manières* (les formes diverses) *de la mort de l'être vivant.* — Le processus du genre forme la limite entre la nature et l'esprit, ce qui fait que, d'un côté, il touche à l'esprit, mais que, de l'autre, il tombe dans la sphère de la nature. En d'autres termes, le processus du genre, bien qu'il constitue le plus haut point de la nature, et qu'il élève celle-ci à l'esprit, se développe encore dans la sphère de la nature, ce qui fait

(*Zusatz.*) L'individu, affermi par le sentiment de soi, a vu sa nature se consolider et s'agrandir (1). Son individualité immédiate est supprimée, et l'individuel n'a plus besoin d'être en rapport avec la nature inorganique. Par là que la notion a vu disparaître son individualité exclusive, une autre détermination se produit en elle, savoir, le sujet se détermine comme sujet universel (2). Cette

qu'il est soumis aux conditions de la nature, c'est-à-dire que, bien que ce soit un seul et même principe, un seul et même genre qui pose les divers moments du processus, cependant ces moments apparaissent comme distincts et séparés (comme tombant l'un hors de l'autre), comme autant de processus particuliers, et cela parce qu'ils n'ont pas ici pour fondement (*Grundlage, substrat*) ce qui ne se produit que dans la sphère de l'esprit, c'est-à-dire l'universel subjectif, ou un sujet universel où ils existent dans leur vérité et dans leur unité; de sorte que l'on a ici le genre qui n'est plus en soi, virtuellement ou en tant que possibilité, mais qui est arrivé à l'existence, et s'est posé comme genre, mais qui, en même temps, est comme porté par un terme qui ne lui est pas adéquat, et dont il ne peut pas s'affranchir, c'est-à-dire par l'individu naturel, par l'individu qui est encore renfermé dans les limites de la nature, limites qui ne se trouvent supprimées que dans et par la mort. — Nous ajouterons que par *universel subjectif*, etc., il faut surtout entendre l'idée ou la pensée qui est et se pense comme idée ou comme pensée une et absolue, c'est-à-dire la pensée spéculative. Par exemple, la vie et la mort, qui constituent deux moments ou deux processus particuliers dans la nature, sont saisies dans leur unité comme moments d'un seul et même principe par la pensée spéculative.

(1) Le texte a : *das durch das Selbstgefühl bestätigte Individuum ist das Harte und so zu sagen ein Breites geworden*, littéralement : *l'individu affermi par le sentiment de soi est devenu l'être dur* (compacte, solide) *et, pour ainsi dire, un être doué de largeur :* c'est-à-dire que dans le sentiment de soi l'individualité animale trouve son point d'appui, son centre, et un centre large et compacte, par là que la nature entière vient s'y refléter.

(2) Et ainsi les termes du rapport ne sont plus ici ni un être organique et un être inorganique, ni deux simples individus, mais deux

détermination contient, elle aussi, une division (1), elle exclut elle aussi son contraire, mais elle est en même temps ainsi constituée qu'en elle l'un des deux termes est identique avec l'autre, et qu'il n'existe qu'en tant qu'identique avec ce dernier. Nous avons ainsi le genre dont la détermination consiste à atteindre à l'existence en se différenciant de l'individu ; et c'est là le processus du genre en général. Le genre ne s'élève pas encore, il est vrai, dans l'individu, à sa libre existence, à son existence universelle ; mais si, d'un côté, il n'est ici identique que d'une manière immédiate avec l'individu, il s'élève cependant déjà à ce point où le sujet individuel et lui, le genre, se trouvent différenciés (2). Cette différenciation est un processus, dont le résultat est que le genre, en tant qu'universel, se saisit lui-même (3) et que l'individualité

êtres complétement organisés, deux individus qui ne s'unissent pas en tant qu'individus, mais en tant qu'individus en lesquels se pose et se réalise le genre. L'animalité se trouve ainsi complétement renfermée en elle-même, et c'est au dedans d'elle-même qu'elle vit et qu'elle exerce son activité ; en d'autres termes, l'être avec lequel l'animal se met ici en rapport et qu'il s'assimile est un autre animal, et un autre animal en tant que genre. D'où l'on voit que vis-à-vis de cette sphère, c'est-à-dire des organes génitaux et du processus de la génération, le système nerveux, le système digestif et le sang lui-même ne sont plus que des moments subordonnés. Au fluide sanguin a succédé un fluide plus énergique, plus concret et plus animalisé, la liqueur séminale et le spermatozoïde. Voy. plus loin § 369.

(1) *Ist wieder urtheilend.* Les deux sexes.

(2) Le texte dit : *où l'on arrive cependant aussi à la différence de la subjectivité individuelle d'avec le genre.* Et, en effet, avant on n'avait pas cette différenciation, puisqu'on n'avait que l'individu vivant.

(3) *Zu sich selbst kommt :* arrive à lui-même, parvient à se saisir lui-même, c'est-à-dire à être et à se penser comme universel, comme notion et comme idée.

est supprimée. Cette suppression est la mort de l'individu. La nature organique trouve sa dernière limite là où, pendant que l'individu meurt, le genre s'atteint lui-même, et devient ainsi son objet à lui-même; ce qui amène l'avénement de l'esprit. C'est cette absorption de l'individualité dans le genre qu'il nous reste à considérer. Mais comme ce rapport du genre avec l'individuel a lieu de plusieurs façons, nous devons distinguer les différents processus qui constituent les différentes formes de la mort de l'individu vivant. Par conséquent, le processus du genre a, lui aussi, trois formes. La *première* est le rapport des sexes; la réalisation du genre (1) est la génération d'individus par la mort d'autres individus du même genre. L'individu, après s'être reproduit comme autre que lui-même (2), meurt. *Secondement*, le genre se particularise; il se divise en espèces, et ces espèces, se comportant comme individus contre d'autres individus, constituent, en même temps, l'une à l'égard de l'autre, la nature inorganique; elles se comportent comme le genre se comporte vis-à-vis de l'individualité (3); c'est la mort violente. Le *troisième* moment consiste dans le rapport de

(1) *Das Hervorbringen des Geschlechts : la production du genre*, c'est-à-dire le genre qui se produit lui-même dans l'individu.

(2) *Als ein Anderes; comme un autre;* comme autre que lui-même, c'est-à-dire sous forme d'un autre individu.

(3) Le texte a seulement : *als Gattung gegen die Individualität*, en tant que (ou comme) genre à l'égard de l'individualité; c'est-à-dire que dans le conflit qui s'établit entre les différentes espèces animales, conflit qui amène une des formes de la mort, l'une de ces espèces se comporte vis-à-vis de l'autre comme le genre se comporte vis-à-vis de l'individu, car c'est le genre qui donne la mort à l'individu, comme il lui a donné la vie.

l'individu avec lui-même, en tant que genre au dedans d'un sujet (1), soit comme disproportion transitoire (2) dans la maladie, soit comme terme final (3), en ce que le genre comme tel se conserve par le passage à l'existence de l'individu en tant qu'universel (4), ce qui constitue la mort naturelle.

§ 369.

1. — RAPPORT DES SEXES.

Ce rapport est un processus qui commence avec un besoin, en ce que l'individu, en tant qu'individu, n'est pas adéquat au genre qui lui est immanent, et qu'en même temps, dans son rapport d'identité avec lui-même, il est partie d'une unité (5). C'est là ce qui engendre en lui le

(1) *Innerhalb Einer Subjectivität :* c'est-à-dire qu'ici la mort ne vient pas à la suite de la génération, ni d'un conflit entre des espèces hostiles, mais elle se produit dans l'individu lui-même, ce qui amène une lutte plus intime entre l'individu et le genre, et par suite, une conciliation ou unité plus profonde.

(2) *Transitorische Missverhältniss.* Voy. § 372.

(3) *Theils endend : en partie terminant* (ce rapport), etc.

(4) C'est-à-dire que le genre ne se conserve (*sich erhält*), ne persiste comme genre qu'en s'affranchissant de l'individu et en se posant dans sa forme universelle, ce qui fait que l'individu s'efface, et qu'il s'efface par cela même qu'il est absorbé dans le genre.

(5) *Deren identisch Beziehung auf sich in Einer Einheit ist : et dont le rapport identique avec soi est dans une unité.* — Ainsi on a ici l'individu et le genre qui lui est immanent, c'est-à-dire on a l'individu qui en tant qu'individu est identique avec lui-même, mais qui trouve dans cette identité même un élément, le genre, qui le place, pour ainsi dire, hors de lui-même, dans une unité plus concrète, qui est précisément le genre. C'est cette coexistence et cette disproportion des deux termes qui produit le manque, et par suite le désir de le faire disparaître, ou le processus de la génération.

sentiment de ce manque. Par conséquent, le genre se produit en lui comme un effort contre cette disproportion de sa réalité individuelle, comme un désir de retrouver dans un autre individu de son espèce le sentiment de lui-même, et, en s'unissant à lui, de se compléter (1) et d'envelopper par là (2) le genre dans sa nature (3) et de l'amener à l'existence. C'est là l'*accouplement* (4).

(*Zusatz.*) Par là que l'idéalité de la nature s'est réalisée dans le processus de l'animal avec l'être inorganique, le sentiment de soi de l'animal et son objectivité se sont consolidés (5). Ce n'est pas un sentiment de soi purement virtuel, mais c'est un sentiment réel et vivant (6). La séparation des deux sexes est ainsi constituée, qu'en elle les deux termes forment les deux totalités extrêmes (7) du sentiment de soi. L'instinct de l'animal est (8) la production de lui-même en tant que production d'un seul et même sentiment de soi, en tant que totalité (9). Dans l'instinct

(1) *Sich integriren.*

(2) Le texte dit : *par cette médiation.*

(3) *Die Gattung mit sich zusammenzuschliessen.*

(4) *Begattung : accouplement, copulation.* — Acte fécondant ou génésique, pour employer une expression plus générale et qui embrasse les diverses formes de la génération.

(5) Voy. § précédent, *Zusatz.*

(6) *Das existirende Selbstgefühl, die Lebendigkeit im Selbstgefühl : le sentiment de soi existant* (qui n'est plus virtuellement, mais en acte), *la vitalité dans le sentiment de soi ;* la vie qui n'est et ne se développe plus dans des rapports extérieurs, mais au dedans d'elle-même. Voy. § précédent.

(7) Les extrêmes du syllogisme de la génération.

(8) Ici.

(9) Puisque les deux extrêmes se contiennent l'un l'autre, et

plastique, le produit organique est un produit mort qui s'affranchit, il est vrai, de l'être organique (1), mais qui n'est qu'une forme superficielle imprimée dans une matière extérieure, laquelle ne constitue pas, par cela même, un sujet libre, indifférent et qui est à lui-même son propre objet. Ici, au contraire, les deux côtés sont deux individus indépendants, comme dans le processus d'assimilation, avec cette différence que leur rapport n'est pas le rapport d'un être organique et d'un être inorganique, mais qu'ils sont tous deux des êtres organiques et qu'ils appartiennent tous deux au genre, de telle sorte qu'ils n'existent que comme un seul et même sexe. Dans leur union, où le simple genre est devenu (2), s'est effacée la différence des sexes. L'animal a devant lui un objet avec lequel il se sent immédiatement identique (3). Cette identité c'est le moment du premier processus, du processus de formation qui s'ajoute, comme détermination, au second processus, au processus d'assimilation (4). Ce

qu'ils forment ainsi deux totalités qui se confondent dans un seul et même sentiment de soi.

(1) *Das zwar frei vom Organischen entlassen : qui est, il est vrai, abandonné, laissé aller libre par l'être organique :* c'est comme l'être engendré qui est laissé aller dans sa liberté par l'être qui l'engendre.

(2) Et où, par conséquent, en engendrant, il a cessé d'être le simple genre, c'est-à-dire genre à l'état virtuel.

(3) Le texte dit : *avec lequel il est dans une identité immédiate d'après son sentiment.*

(4) C'est-à-dire que le troisième processus, le processus de la génération, enveloppe le premier et le second. Car l'individu, en s'unissant à l'autre individu par l'intermédiaire du genre, se l'assimile, et par là, il forme aussi ce qui provient de cette union et de cette assimilation, c'est-à-dire le jeune.

rapport d'un individu à un autre individu de son espèce est le rapport substantiel du genre. La nature de chacun d'eux les pénètre tous les deux, et ils se trouvent tous les deux dans la sphère de cette universalité. Le processus consiste en ceci, savoir : que ce qu'ils sont en soi, c'est-à-dire un seul genre, une seule et même vie subjective (1), ils le posent aussi comme tel. L'idée de la nature existe ici, d'une manière réelle (2), dans un couple, dans le mâle et la femelle. Leur identité, ainsi que leur être pour soi, qui n'étaient jusqu'ici que pour nous, dans notre réflexion (3), sont maintenant sentis par les deux sexes eux-mêmes dans ce retour infini sur eux-mêmes (4). Ce sentiment de l'universel est le plus haut point auquel l'animal puisse s'élever. Mais son universalité concrète n'y devient jamais pour lui un objet théorétique de l'intuition, autrement on aurait la pensée, la conscience qui constitue la seule sphère où le genre peut atteindre à la libre existence (5). La contradiction consiste, par conséquent, en ce que l'universalité du genre, l'identité des individus (6), se différencie de leur individualité particulière. L'individu ne constitue que l'un des deux côtés, et il n'existe pas en tant qu'unité, mais en tant qu'individu. L'activité de l'animal consiste à supprimer cette différence. Le genre, qui est au fond de l'animal, forme un

(1) *Dieselbe subjective Lebendigkeit.*

(2) *Wirklich* : dans sa réalité, dans la plénitude de son être.

(3) Cf. ci-dessus, p. 229, note 3.

(4) C'est un retour infini par là qu'ils y atteignent à leur unité.

(5) C'est-à-dire s'affranchir entièrement de la nature.

(6) L'universalité du genre qui, embrassant les deux individus, fait leur identité.

des extrêmes du syllogisme (1), car tout processus a la forme d'un syllogisme. Le genre est cette substance subjective (2) dans laquelle l'être vivant qui veut engendrer se trouve placé et qui le stimule à engendrer. La médiation, le moyen du syllogisme, est la tension de cette essence des individus contre la disproportion de leur réalité individuelle; ce qui, précisément, stimule chacun d'eux à ne trouver le sentiment de lui-même que dans l'autre. Le genre, en se donnant la réalité qui, à cause de la forme de l'existence immédiate, n'est, il est vrai, qu'une réalité individuelle (3), s'unit à l'autre extrême, l'individualité (4).

Les différents sexes doivent être différemment formés,

(1) Le genre est un des extrêmes du syllogisme en ce sens qu'il est dans l'individu, et sous ce rapport on peut dire qu'il forme non-seulement un des extrêmes, mais les deux extrêmes, puisqu'il est dans les deux individus. Mais il est aussi le moyen, comme il est dit dans la phrase suivante, puisque c'est lui qui stimule les individus à s'unir, et qui les unit.

(2) Le texte porte : *Die treibende Subjectivität :* la subjectivité qui stimule. Comme on le voit, nous avons renvoyé le terme *treibende* à la fin do la phrase.

(3) C'est-à-dire le genre en engendrant se réalise, pose sa réalité en ce qu'il passe de la virtualité à l'acte, mais il ne pose qu'une réalité individuelle, il n'engendre qu'un autre individu; et cela parce qu'ici on a encore la forme de l'existence immédiate ; ce qui veut dire que l'individu et le genre ne se sont pas complétement médiatisés l'un l'autre, et par suite que l'individu ne peut pas s'élever jusqu'au genre en tant que genre, et que le genre, de son côté, ne peut pas s'affranchir de l'individu. Voy. § suivant.

(4) Dans l'acte de la génération, le genre, en tant que moyen, s'unit aux extrêmes (*sich zusammenschliesst — concludit sese* — est l'expression du texte; la fécondation étant, en effet, la conclusion du syllogisme) et unit les extrêmes dans son unité. L'expression l'*autre extrême*, implique que le genre lui-même est l'un des extrêmes. Il est, en effet, lui aussi l'un des extrêmes, en ce sens qu'il est immanent, en tant qu'élément virtuel, aux deux extrêmes, comme on vient de le voir.

leur déterminabilité réciproque doit exister telle qu'elle est posée par la notion, puisqu'ils ne renferment des tendances qu'en tant que différenciés (1). Cependant, les deux côtés du processus ne forment pas simplement des termes virtuellement neutres, comme dans le chimisme, mais par suite de l'identité originaire de leur formation, le même type se trouve au fond des parties sexuelles du mâle et de la femelle, si ce n'est que dans l'un ou dans l'autre, c'est l'une ou l'autre partie qui constitue l'élément essentiel ; dans la femelle, c'est nécessairement l'élément indifférent (2), dans le mâle, c'est l'organe différencié, l'opposition. C'est chez les animaux inférieurs que cette identité se produit de la manière la plus remarquable. « Il y a des sauterelles (les *Gryllus verruccivorus*, par exemple), qui présentent de gros testicules composés de vaisseaux enroulés ensemble en forme de faisceaux et ressemblant aux ovaires, lesquels sont, à leur tour, aussi gros

(1) Le texte a : *Weil sie als Differente Trieb sind : puisqu'ils* (les sexes) *sont tendance en tant que différenciés :* c'est-à-dire que c'est leur différenciation qui les stimule à s'unir. Et c'est une différenciation plus profonde que dans les rapports chimiques, comme le dit la phrase suivante. Car cette différenciation est une différenciation immanente qui a sa raison dans l'unité même du type des deux sexes, ce qui fait qu'ici les deux côtés du rapport ne sont pas, comme dans les rapports chimiques, des éléments virtuellement neutres (*an sich das Neutrale*), c'est-à-dire des éléments qui, posés en eux-mêmes et séparément, ne sont pas différenciés, mais la différenciation, et une différenciation déterminée leur est inhérente.

(2) Le terme *indifférent* (*das Indifferente*) doit être ici entendu dans le sens de passif. L'activité, en effet, implique la différenciation. La femelle est bien différenciée aussi, et en ce sens on peut dire qu'elle est active. Mais elle l'est moins que le mâle, et c'est dans ce sens qu'elle est passive. C'est ce qui, du reste, est expliqué par ce qui suit.

et formés d'oviductes enroulés également en faisceaux. — Chez le mâle du taon aussi, les testicules non-seulement présentent dans leurs contours les mêmes formes que les ovaires les plus gros, mais ils sont composés de vésicules presque oviformes, allongées, délicates, qui s'appuient, par la base, sur la substance des testicules, comme l'œuf s'appuie sur l'ovaire (1). » On a éprouvé la plus grande difficulté à découvrir l'utérus dans les parties mâles (2). Comme la forme du testicule ressemble d'une manière très-marquée à celle de l'ovaire, on a été induit en erreur à cet égard, et on a mépris le scrotum pour l'utérus (3). Dans le mâle, c'est plutôt la prostate qui correspond à l'utérus. Et ainsi, chez le mâle, l'utérus se trouve comme rabaissé à la glande, à la généralité indifférente (4). C'est ce que Ackermann a très-bien montré

(1) Schubert : *Ahnungen einer allgemeinen Geschichte des Lebens*, part. I, p. 185. — Chez les animaux inférieurs, chez les mollusques, par exemple, la ressemblance des parties sexuelles est si grande qu'il est souvent arrivé à Cuvier de méconnaître leur différence. Pour les distinguer, il faut pouvoir constater, à l'aide du microscope, la présence des œufs dans l'ovaire et des spermatozoïdes dans les testicules.

(2) Chez les animaux inférieurs qui sont hermaphrodites.

(3) Schubert, *ibid.*

(4) *Der Uterus sinkt in Manne zur Drüse, zur gleichgültigen Allgemenheit herunter : l'uterus descend* (est comme dégradé) *chez le mâle à la glande, à la généralité indifférente*, c'est-à-dire à un organe passif. C'est une généralité, car la glande est un des éléments constitutifs de l'organisme animal. Maintenant, ce rapprochement est exact en ce sens que la prostate et les glandes prostatiques sont l'analogue de l'utérus, mais non en ce sens que la prostate est une glande. Car tout l'appareil mâle de la génération est aussi glanduleux. Ce qu'on peut donc dire, c'est que l'utérus qui, chez la femelle, joue dans la fécondation un rôle important, sinon le principal, car c'est là un point sur lequel les physiologistes sont partagés, dans sa transformation en

dans son hermaphrodite, qui avait un utérus à côté d'autres organes mâles. Cependant, cet utérus n'occupait pas seulement la place de la prostate, mais les conduits éjaculateurs traversaient aussi sa substance et venaient s'ouvrir dans l'urèthre sur la *crista galli*. En outre, les lèvres des parties sexuelles de la femelle sont des bourses ramassées. C'est pour cette raison que, dans l'hermaphrodite d'Ackermann, les lèvres des parties sexuelles de la femelle étaient remplies d'une substance semblable à celle des testicules. Enfin, la ligne médiane du scrotum est fendue chez la femelle, et forme le vagin. On comprend très-bien par là comment l'un des deux sexes se transforme dans l'autre. De même que chez le mâle l'utérus devient une simple glande, de même, dans la femelle, le testicule demeure enveloppé dans l'ovaire sans entrer dans l'opposition, ni se poser dans son indépendance comme substance cérébrale active (1), et le clitoris représente la sensibilité passive en général. Dans le mâle, au contraire, on a la sensibilité active (2), le cœur qui se gonfle, le sang qui remplit les corps caverneux et les mailles du tissu spongieux de l'urèthre. A cet épanchement du sang dans le mâle, correspond le flux menstruel chez la femelle. De cette façon, ce que reçoit l'utérus, en

prostate chez le mâle, ne joue plus qu'un rôle secondaire relativement à d'autres parties, telles que le testicule et le pénis. C'est en ce sens que ce rapprochement est vrai. Mais, de toute façon, ce n'est pas en tant que simple glande que l'utérus transformé en prostate joue un rôle passif ou secondaire dans l'organe mâle.

(1) Le texte a : *wird nicht für sich, zum thätigen Gehirn : ne devient* (le testicule transformé en ovaire) *pour soi, le cerveau actif.*

(2) *Das thätige Gefühl : le sentiment* (le sentir) *actif.*

tant que simple réceptacle (1), se trouve partagé chez l'homme en substance cérébrale productive et en un cœur qui s'épanche en dehors (2). L'homme est ainsi, par suite de cette différenciation, le principe actif, tandis que la femme est le principe passif (3), parce qu'elle demeure dans son unité non développée.

On ne doit pas réduire la génération à l'ovaire et à la semence du mâle, comme si le produit n'était qu'une réunion des formes ou des parties de tous les deux ; mais ce qu'il faut dire aussi, c'est que la femme contient l'élément matériel, et l'homme l'élément subjectif (4). La conception

(1) *Als einfaches Verhalten : en tant que simple retenir*, en tant qu'organe doué de la faculté simplement réceptive.

(2) *Ist auf diese Weise beim Manne entzweit in das producirende Gehirn und das äusserliche Herz :* littéralement : *est* (l'utérus) *de cette manière scindé chez le mâle en cerveau producteur et en cœur extérieur.* Le terme *entzweit* exprime la scission, la différenciation, et partant l'activité et le développement, activité et développement qui font défaut à la femelle.

(3) *Das Empfangende : l'être qui reçoit.*

(4) *Die Subjectivität.* — Si l'animal est le principe actif et déterminant, il représente aussi la subjectivité ou le sujet, et par cela même le principe qui façonne et détermine le sujet vivant, tandis que la femelle représente ou fournit la matière qui doit être façonnée et déterminée. Nous rappellerons qu'Aristote a enseigné la même doctrine touchant la passivité de la femelle et l'activité du mâle dans la génération, en y faisant l'application de sa théorie fondamentale de la matière et de la forme Ἀνθρώπου τίς αἰτία, dit-il (*Métaphys.*, VIII, 4), ὡς ὕλη ; ἆρα τὰ καταμήνια ; τί δ'ὡς κινοῦν ; ἆρα το σπέρμα. — Ainsi le sperme représente pour Aristote, le principe actif (la forme, l'entéléchie) et le flux cataménial (les menstrues), le principe passif (la matière). La doctrine d'Hippocrate ne diffère pas non plus, au fond, de celle d'Aristote, en ce qu'elle reconnaît deux espèces de semences, une semence faible ou femelle, et une semence forte ou mâle (Hippoc , *De genitura et De dieta*). Aujourd'hui les physiologistes considèrent ces doctrines comme absurdes ou surannées, parce qu au lieu du sang

est la concentration de l'individu entier dans l'unité simple qui s'y abandonne, dans sa représentation (1); la semence est cette représentation simple elle-même; c'est un simple point, comme le nom et l'individu entier. Par conséquent, la conception n'est rien autre chose que ceci; savoir : que les termes opposés, ces représentations abstraites s'unissent pour ne faire qu'un (2).

menstruel ou de la semence faible, et du sperme ou de la semence forte, ils ont l'œuf et le sperme. Nous allons voir si ces doctrines sont aussi surannées qu'on le croit.

(1) *In die einfache sich hingebende Einheit, in seine Vorstellung :* c'est-à-dire que dans l'acte fécondant l'individu vient se concentrer dans l'unité qui s'y livre, dans le genre. Mais le genre ne s'y livre pas en tant que genre, c'est-à-dire en tant que notion ou idée, car ici on est encore dans la sphère de la nature. Il s'y livre donc en tant que représentation, en tant qu'image, ou, si l'on veut, en tant qu'unité naturelle, sensible et représentative, laquelle unité est la semence ou le sperme, comme il est dit dans la phrase suivante. Car le sperme, en tant qu'élément actif et déterminant, représente cette unité, et à ce titre il peut être considéré comme le principe du mâle et de la femelle tout à la fois, bien que l'unité concrète soit dans l'unité de tous les deux, comme il est dit dans la phrase finale.

(2) Comme on le voit, la nature va de plus en plus en se concentrant et, en quelque sorte, en s'affranchissant d'elle-même pour atteindre à cette limite extrême, à ce point tournant où viennent se réunir à la fois sa plus haute affirmation et sa négation, c'est-à-dire son passage à la sphère de l'esprit. Ainsi, et pour jeter un regard en arrière, nous avons vu l'animal se développer d'abord dans la sphère de la figure individuelle, et s'y développer en s'assimilant et en animalisant la nature inorganique, jusqu'au point où il atteint au sentiment de soi — *Selbstgefühl* — dont le sang, en tant qu'élément reproducteur et vivifiant, constitue la condition et l'agent essentiels et par excellence. Le sang n'est pas le sentiment de soi, cette unité, ce centre qui est en même temps circonférence, ou, pour mieux dire, qui est partout dans l'animal, et où l'animal se sent lui même, et se sent lui-même comme

identique avec lui-même dans ses différences. Le sang n'est pas le sentiment de soi, mais il est le substrat immédiat de ce sentiment. Il est l'unité, l'idée une de l'organisme qui se reproduit et s'irrite pour atteindre à ce sentiment, mais il n'est pas ce sentiment. Le sang est lui-même senti, mais il ne se sent pas lui-même. Il est senti comme le nerf, comme le muscle, comme un autre organe quelconque est senti. Seulement il est plus que ces organes, par là qu'il est le principe qui les vivifie, et qui fait qu'ils sont et qu'ils peuvent chacun accomplir leur fonction. On peut même dire qu'il est cet éther concret, ce feu organique au dedans duquel brûle la nature entière et qui en se répandant dans les organes les nourrit et les vivifie, sans se confondre avec eux; ce qui est aussi le propre de l'âme, et, à cet égard et dans ces limites, on pourrait dire aussi qu'il est l'âme. Mais si c'est l'âme, ce n'est qu'une première lueur de l'âme, l'âme dans sa forme la plus élémentaire, un *Seelenhafte*, comme l'appelle Hégel; ce n'est pas encore l'âme qui a, nous ne dirons pas la conscience de soi (*Selbstbewustseyn*), mais le simple sentiment de soi. Et, en effet, le sentiment de soi n'implique pas seulement la vie individuelle et l'activité interne de l'animal, mais sa vie et son activité externe et générale, vie et activité qui viennent se réfléchir et se concentrer dans ce sentiment. Ainsi, le sentiment de soi est dans la génération, mais la génération est supérieure à la vie purement interne et individuelle, à la vie du sang, si l'on peut ainsi s'exprimer. Il en est de même de l'activité instinctive artistique par laquelle l'animal s'empare intérieurement et extérieurement de la nature organique et inorganique, pour l'adapter à ses besoins et la faire en quelque sorte à son image. Ici, l'animal non-seulement digère la nature, mais il l'animalise, et en l'animalisant ainsi il réalise, étend et consolide le sentiment de soi, sa suprématie, sa libre vitalité (*freie Lebendigkeit*), suivant l'expression de Hégel (§ 365, p. 388), à l'égard de la nature. Cependant le sentiment de soi, en se développant et en se consolidant, aboutit à un manque et à un désir, ce qui élève l'animal à une sphère plus haute et plus concrète. Ce manque naît de ce que l'animal, tout en façonnant l'objet à son image, demeure encore extérieur à cet objet, et que, réciproquement, cet objet demeure extérieur à lui; ou, si l'on veut, il naît de ce que l'animal trouve cet objet devant lui, sans l'engendrer lui-même et en lui-même, ce qui fait qu'il ne se retrouve pas lui-même dans son objet; il naît, en d'autres termes, de ce que l'animal ne s'engendre pas lui-même, car c'est en

s'engendrant lui-même qu'il efface cette séparation et cette dualité. C'est là ce qui fait passer l'animal dans la sphère du genre ou de la génération. La sphère du genre constitue l'unité absolue de la nature. La nature s'y trouve réellement concentrée dans un couple, comme dit Hégel. Ce n'est plus l'unité et la puissance du sang qu'on a ici, mais l'unité et la puissance qui engendrent le sang lui-même. Le sang n'est plus qu'un moment subordonné dans la génération, où la menstruation et la stase du sang veineux dans le pénis apparaissent comme pour attester la suprématie de l'ovaire et de la liqueur séminale. — Maintenant le genre est 1° genre immédiat et abstrait, la simple possibilité d'engendrer. C'est le genre tel qu'il existe, par exemple, chez l'enfant, ou chez l'animal qui peut engendrer, mais qui n'engendre point; 2° genre qui entre dans le processus ou genre qui se médiatise, soit avec lui-même, soit avec un être qui est ici à la fois autre que lui et immédiatement identique avec lui. C'est l'individu qui se sent et s'affirme comme puissance génératrice, c'est le devenir du genre, la copulation. Enfin 3° c'est le genre fécondant, ou devenu, le produit. Ce troisième moment constitue l'unité concrète, l'idée de la génération, telle du moins qu'elle peut exister dans la sphère de la nature. Car dans l'acte fécondant, le genre se pose comme genre ascxe, c'est-à-dire dans son unité, ou comme puissance génératrice des deux sexes, ce qui fait qu'il contient l'enfant (de l'un et de l'autre sexe) ou le moment de la possibilité de la génération (le premier moment), et par suite la différenciation active, ou le processus actif des deux sexes (le second moment). Maintenant on objectera d'abord que ce n'est là qu'une des formes de la génération; et ensuite on demandera comment cette théorie peut rendre compte des conditions physiologiques et, pour ainsi dire, matérielles de la génération. — Quant à la première objection, nous ferons remarquer en premier lieu que Hégel s'attache ici comme ailleurs à déterminer surtout la forme la plus haute et la plus parfaite de la génération, en partant de ce principe qu'il a plusieurs fois énoncé (Voy. plus haut § 352, et plus loin § 371), et qui est au fond de sa doctrine, aussi bien que de l'ordre systématique des choses, à savoir, que l'être abstrait s'entend par l'être concret, et non l'être concret par l'être abstrait. Car non-seulement l'être abstrait est contenu dans l'être concret, mais la nature et la fonction de l'être abstrait dans sa sphère propre et spéciale ne s'entendent que par la nature et la fonction de l'être concret. Le singe s'entend par l'homme et non l'homme par le singe, comme la circulation du sang dans

le reptile s'entend par celle du mammifère, et non celle du mammifère par celle du reptile. Et non-seulement l'être abstrait s'entend, mais il est par l'être concret. Car c'est plutôt la terre, comme dit Hégel (§ 342, p. 22), qui fait le soleil et ses éléments, que le soleil et ses éléments (*) ne font le soleil. De la même manière on peut dire que c'est l'animal qui fait la plante, et non la plante qui fait l'animal, ou bien que ce n'est pas l'animalité qui fait la raison, mais que c'est la raison qui fait l'animalité. Et c'est là la vraie finalité. La vraie finalité, voulons-nous dire, consiste en ce que l'être abstrait ne trouve qu'une finalité imparfaite au dedans de lui-même, dans sa nature spéciale, précisément parce que sa vraie et parfaite finalité n'est pas en lui-même, mais dans l'être concret. L'essentiel, par conséquent, et le plus difficile en toutes choses, c'est de déterminer la sphère où l'idée existe dans sa forme la plus parfaite. — Mais nous irons plus loin, et nous dirons que bien que Hégel n'ait pas traité avec des développements suffisants (voy. § 341 et 371) la partie du problème de la génération qui se rapporte aux animaux inférieurs, la solution du problème n'en est pas moins implicitement contenue dans sa doctrine ; et nous ajouterons que si elle n'est pas contenue dans l'hégélianisme, nous ne voyons pas dans quelle autre doctrine elle peut se rencontrer. Car par voie d'expérience elle est insoluble, et hors de l'expérience elle ne saurait trouver sa solution que dans l'idée, et dans l'idée systématique. Et, en effet, les physiologistes empiriques nous décrivent bien plus ou moins exactement le fait. Mais pourquoi y a-t-il une génération ? Et pourquoi ces formes diverses dans la puissance génératrice de l'animal ? Voilà ce qu'ici aussi ils ne nous disent ni ne peuvent nous dire (voy. § 346, p. 93, note 3). En effet, la nécessité de la génération est l'idée même de la génération, en tant que moment nécessaire du tout, et les formes diverses de la génération sont les moments mêmes de l'idée qui, en vertu de sa forme absolue, va de l'immédiat au médiat, de l'indéterminé au déterminé, de l'abstrait au concret, ou suivant le langage de la physiologie, de la génération vague et diffuse à la génération spécifiée et localisée. Car pourquoi l'animal, après s'être reproduit par fissiparité, par exemple, passe à une autre forme de reproduction ? Quelle est et quelle peut être la nécessité qui amène

(*) Les éléments proprement dits, l'air, l'eau, etc., qui ne sont que des moments abstraits de la terre. Nous ajoutons cette note pour appeler de nouveau l'attention du lecteur sur l'erreur où nous sommes tombé en traduisant ce passage, et que nous signalons dans l'*Errata*.

ce passage et cette transformation? De quelque façon qu'on envisage la question, on verra que ce ne peut être qu'une nécessité idéale, ou l'idée, et l'idée qui pose et abandonne tout à la fois cette sphère de la génération, la fissiparité; qui la pose, par là que c'est une seule et même idée qui pose les différents moments de la génération, et qui l'abandonne par cela même qu'elle (la fissiparité) n'en représente qu'un moment (cf. § 371, *à la fin*, note). — Maintenant, et pour répondre à la seconde objection, si nous considérons le problème du point de vue de l'idée, c'est-à-dire de son point de vue véritable, nous verrons que l'essentiel n'est pas tant de déterminer les conditions et les éléments physiologiques, mais l'idée de la génération. Car l'idée est supérieure à ces éléments, et c'est elle qui engendre les organes et les appareils générateurs et les fait ce qu'ils sont. Et, en effet, la variété même des formes ou modes suivant lesquels s'accomplit la génération, soit dans une de ses sphères, soit dans ses sphères diverses, prouve déjà que ces éléments sont des moyens subordonnés et nullement le principe de la génération. On a, par exemple, ici la scission de l'animal, là l'œuf et le sperme. Les deux procédés physiologiques sont différents, mais l'idée de la reproduction est la même. Mais dans la même sphère, dans la fissiparité, par exemple, l'animal se scinde tantôt longitudinalement, tantôt transversalement, tantôt indifféremment dans l'un ou dans l'autre sens. Ou bien il y en a, les vorticelles, par exemple, qui se reproduisent à la fois par scission et par bourgeonnement; ce qui montre plus clairement encore l'unité et la puissance de l'idée qui se sert indifféremment de l'un ou de l'autre moyen. Ou bien encore, l'appareil sexuel, ainsi que le mode suivant lequel s'accomplit matériellement l'acte générateur, varient dans les différentes espèces, tandis que l'idée de l'appareil et de l'acte demeure une et identique. Enfin, l'action et la suprématie de l'idée apparaissent d'une manière plus visible encore dans la reproduction des mammifères en général et de l'homme en particulier. — Et d'abord la perfection de ce mode de reproduction consiste en ce que l'idée y entre et s'y réalise d'une manière concrète et complétement développée; qu'on y a, voulons-nous dire, la plus haute différence et la plus haute unité à laquelle l'idée puisse s'élever dans la sphère de la nature. Car la différence est constituée par deux individus achevés et complétement organisés, et l'unité est, surtout chez l'homme, le genre réalisé, c'est-à-dire la nature même dans son unité. Il ne faut donc pas réduire la génération, comme le remarque Hégel, à l'ovaire et au sperme et à leur combinaison. C'est à cela, en effet, qu'on tend à réduire, de nos jours, tout le

problème. Il faut un œuf, et il faut du sperme, et il faut qu'il y ait contact entre ces deux éléments, et, de plus, que ce soit une certaine partie du sperme, les spermatozoaires, qui touche l'œuf et y pénètre. Voilà les conditions et les principes essentiels de la génération, suivant la physiologie moderne. Que la copulation soit parfaite comme chez l'homme, par exemple, ou imparfaite comme chez les oiseaux, ou bien que le contact et la compénétration de l'œuf et du sperme se fasse dans l'intérieur des organes générateurs, ou extérieurement comme chez les batraciens, ou, pour ainsi dire, accidentellement comme chez les poissons, c'est toujours dans l'œuf et la liqueur séminale et dans leur rencontre que réside la puissance génératrice. C'est ainsi, nous le répétons, que les physiologistes modernes se représentent la génération, ce à quoi ils ajoutent cependant qu'au-dessus de l'œuf et du sperme il y a autre chose, laquelle autre chose est un mystère. Mais pourquoi est-elle un mystère? Et sur quelle donnée s'appuie-t-on pour dire qu'elle est un mystère? Il semble, au contraire, qu'on devrait être satisfait du sperme, de l'œuf et de leur rapport, puisqu'on voit sortir de ces éléments l'animal. Si l'on dit, par conséquent, que malgré la connaissance de ces éléments la génération reste un mystère, c'est qu'on sent qu'au-dessus d'eux il y a une force, un principe générateur qui les dominent, et dont ils ne sont que des moyens et des représentations limitées, extérieures et sensibles. Or ce principe est l'idée, l'idée qu'on entrevoit et qu'on sent, mais qu'on ne pense pas, et qui apparaît comme un mystère, comme un au delà, pour nous servir de l'expression hégélienne, c'est-à-dire comme un être qu'on ne saurait atteindre, précisément parce qu'on ne le pense pas. Pour mettre ce point dans une plus complète évidence, nous allons ajouter quelques considérations à celles que nous avons exposées sur ce sujet § 342, p. 2, note 2, et p. 29, note 1, et § 346, p. 93, note 3. — Et d'abord il ne faut pas oublier que l'ovaire et la liqueur séminale, ainsi que les parties sexuelles où ils sont contenus, où ils naissent et se développent, et avec le concours desquelles ils accomplissent l'acte générateur, ne sont pas des éléments isolés, mais des moments d'un tout, c'est-à-dire des deux individus, et que leur différence est si intimement liée au tout, qu'elle entraîne une différence dans l'*habitus* total, dans l'organisation entière des deux individus. Ce qui veut dire que l'ovaire et la liqueur séminale sont des moments d'un seul et même dessein, d'une seule et même idée, de l'idée totale de l'individu. Mais l'individu qu'on a ici est l'animal, c'est-à-dire l'unité de la nature. Par conséquent, dans

l'ovaire et le sperme se concentrent non-seulement l'animal et l'idée de l'animal, mais la nature et l'idée de la nature. Prenons, en effet, l'œuf et considérons-le séparément. On peut demander, d'abord, comment l'œuf est, et comment il se développe. Dire que l'œuf est engendré par un autre œuf, ou bien qu'il y a un nombre infini d'œufs contenus les uns dans les autres (emboîtement), c'est reculer la question, ce n'est pas y répondre. Car si l'œuf est engendré par l'œuf, qu'est-ce qui a engendré le premier œuf? Et puis l'œuf qui engendre et l'œuf engendré possèdent, en tant qu'œufs, une seule et même nature. Et qu'est-ce que cette nature commune si ce n'est leur idée? Il en est de même de la doctrine de l'emboîtement des germes; car dans cette doctrine on a, en quelque sorte, matérialisé l'idée, en se représentant l'idée et l'unité de l'idée comme un agrégat d'éléments matériels, d'atomes organiques enveloppés les uns dans les autres. — Si maintenant nous considérons le développement de l'œuf, nous arriverons au même résultat. On dit : l'œuf se compose de différentes parties, lesquelles se développent successivement, c'est-à-dire il est d'abord telle partie, puis telle autre partie, et enfin œuf parfait, œuf apte à être fécondé. Or, qu'est-ce qui fait passer l'œuf à travers ces différentes transformations et le conduit à son point de maturité? C'est évidemment l'unité concrète de sa nature, c'est-à-dire sa notion; car c'est cette unité idéale et la force intrinsèque de cette unité qui, ici, comme dans le développement de l'embryon, comme dans tout développement et dans toute métamorphose déterminés et rationnels, font que l'œuf se transforme par l'addition de nouvelles parties, et qu'en se transformant se complète. — Mais c'est en rapprochant les deux sexes qu'on aperçoit plus clairement encore l'idée. En effet, pendant que les deux sexes sont et se développent séparément, ils sont et se développent sous l'action d'un même principe, et en tant que parties d'une seule et même unité. C'est ce qui fait que les organes des deux sexes sont anatomiquement construits les uns pour les autres, que l'œuf est fait pour le sperme et le sperme pour l'œuf, et que l'œuf et le sperme se développent simultanément, et atteignent simultanément à leur maturité (*). Le désir de s'unir chez les deux individus marque le moment virtuel et immédiat de leur unité, et l'accouplement c'est l'unité qui

(*) Par exemple, l'époque de la première menstruation, qui chez la jeune fille marque l'aptitude à engendrer, coïncide avec l'époque où chez l'adulte le sperme a acquis sa puissance fécondante. La même coïncidence existe chez l'animal en général entre le rut de la femelle et la semence du mâle.

se réalise, c'est le genre qui se pose en tant que genre et qui rentre dans son unité (*). — Maintenant quel est dans la copulation le rapport des sexes? Les deux sexes y entrent-ils de la même manière et y exercent-ils la même fonction? Ou bien y entrent-ils comme différenciés, et non-seulement comme quantitativement, mais comme qualitativement et spécifiquement différenciés? — Si l'on se pose ainsi la question, l'on verra que la doctrine d'Aristote (**) et de Hégel, touchant la passivité de la femelle et l'action prépondérante du mâle, est la doctrine véritable. Pour s'en rendre compte, il ne faut pas perdre de vue que dans la génération les deux sexes se joignent à la fois comme différents et comme identiques, et que ces deux moments sont inséparables, et, par conséquent, que le genre n'est genre réel et concret qu'autant qu'il pose et contient la différence et l'unité. Or, si l'on considère l'unité, c'est-à-dire l'acte fécondant, l'acte (*l'entéléchie*) où les deux sexes, ou l'œuf et le sperme se compénètrent, on verra qu'ici toute différence a disparu, et qu'on n'a plus qu'un principe asexe, qui par cela même est indifféremment le principe de tous les deux, et vis-à-vis duquel il est aussi indifférent que le produit soit mâle

(*) Chez la plupart des poissons, et chez quelques animaux monoïques, tels que les stéphanomies, la fécondation ne se fait que d'une manière extérieure, et, en quelque sorte, accidentelle. La femelle des poissons, après avoir pondu ses œufs dans les bas-fonds, à l'abri des courants, s'éloigne. Le mâle arrive bientôt après dans les mêmes lieux, et y dépose sa laite. Le reste est abandonné aux circonstances plus ou moins fortuites qui devront mettre en contact l'œuf et la semence. Mais la rencontre de ces deux éléments n'est fortuite qu'en apparence, et l'unité du genre et la nécessité idéale de cette rencontre n'en sont pas moins réelles. Car le passage du mâle qui coïncide plus ou moins avec la ponte n'est nullement un fait accidentel, mais il prouve, au contraire, l'unité du principe qui meut le mâle et la femelle, et mûrit simultanément l'œuf et la laitance. Et quant à la rencontre de l'œuf et de la laitance, la quantité d'œufs pondus est telle qu'ils ne peuvent ne point se rencontrer. On sait, en outre, par les expériences de Spallanzani, de Dumas et Prévost et autres, qu'il faut une très-petite quantité de semence pour féconder un grand nombre d'œufs.

(**) Nous supposons, bien entendu, que le lecteur est initié à la théorie aristotélicienne de la matière et de la forme sans laquelle la vraie pensée d'Aristote ne saurait être comprise. Quant à la menstruation qu'Aristote oppose au sperme, nous ferons observer que si Aristote ignorait que les mammifères sont ovipares, il avait cependant découvert le rapport qui existe entre le flux catamménial et la génération. (*Histoire des animaux*, Paris, 1783, liv. VI et VII, trad. de Camus.) Seulement, ignorant l'existence de l'œuf, il avait attribué à ce qui n'est qu'un signe extérieur, ou qu'un phénomène physiologique subordonné qui accompagne la maturité de l'œuf, la fonction qui appartient à ce dernier. Mais cela n'infirme en rien sa doctrine de la passivité de la femme.

ou femelle; ce qui montre en même temps que le produit mâle, ou femelle n'est ni dans l'œuf ni dans le sperme, mais dans tous les deux, c'est-à-dire dans le genre asexe. Mais si l'on considère le moment de la différence, le processus actif de la génération, la copulation, on verra que le mâle y exerce et doit y exercer la fonction prépondérante. Et, en effet, par cela même que les deux individus qui entrent dans le processus y entrent comme différenciés, il faut que chacun d'eux y entre avec sa nature spéciale; et bien que leur différence disparaisse dans le résultat, il faut cependant que leur nature spéciale y entre d'une manière réelle, et qu'elle y remplisse une fonction spéciale et distincte. Maintenant, ce qu'on a ici ce ne sont pas seulement deux individus complétement organisés et vivants, mais deux individus qui sont tous les deux aptes à engendrer et qui s'unissent tous les deux pour engendrer. Or en admettant même que l'œuf et la semence soient des conditions ou des instruments, ou des principes (ou de quelque nom qu'on voudra les appeler) de la génération (*), il faudra toujours déterminer leur différence, et non-seulement leur différence matérielle, chimique, physiologique ou autre, qui n'est qu'une différence subordonnée, mais leur différence fonctionnelle et finale (de finalité). Car ils interviennent tous les deux avec leur nature différentielle pour engendrer, et en tant que moments distincts de l'unité, c'est-à-dire du genre. C'est comme le marbre et la main dans la statue. Le marbre et la main n'interviennent pas dans la statue l'un en tant que simple marbre, c'est-à-dire simplement avec ses propriétés mécaniques, minéralogiques, etc., et l'autre en tant que simple main, c'est-à-dire avec ses propriétés chimiques, organiques, etc., mais en tant que marbre et en tant que main placés dans la sphère de l'*idéal*, et dont la

(*) C'est, nous le répétons, fausser et mutiler la génération que de la réduire à l'œuf et au sperme et à leur contact, car on mutile par là, et on cache sa nature réelle et concrète, c'est-à-dire son idée. Par exemple, on sépare de la femelle et du mâle l'œuf et la semence et, après les avoir ainsi isolés, on les met en contact, et comme on voit qu'il y a fécondation, on en conclut que la fécondation est tout entière dans l'œuf et la semence et dans leur contact. Mais l'œuf et la semence ne sont qu'autant que l'individu entier, l'individu avec sa différence sexuelle et sa puissance génératrice, est; et ils sont le produit de cet individu, de sorte que l'individu n'intervient pas moins dans la fécondation, lors même qu'il n'y a pas de copulation, comme cela a lieu chez les poissons, ou dans la fécondation artificielle. Du reste la génération parfaite est la génération avec copulation. Car par elle l'animalité et la puissance vitale de l'animal entrent d'une manière plus énergique et plus complète dans l'acte générateur.

fonction et la nature, — différentielles ou communes, — sont déterminées par la nature même de cette sphère. Or, la différence génésique fonctionnelle des deux sexes, ou de l'œuf et de la semence ne peut être que celle-ci, savoir, que l'un d'eux meut et que l'autre est mû, ou, si l'on veut, que l'un représente l'élément actif et l'autre l'élément passif, ou bien encore, et suivant une autre expression d'Aristote, que l'un est la forme et l'autre la matière (*), ou enfin, suivant l'expression de Hégel, que l'un constitue l'élément subjectif et l'autre l'élément matériel. Et, en effet, l'objet et le principe de la génération, c'est l'unité du genre, unité qui dans la nature ne se réalise qu'imparfaitement, et qui, par cela même, ramène indéfiniment un nouvel individu.

(*) Dans le passage que nous avons cité plus haut, p. 426, note 4, Aristote oppose à la matière le principe moteur, — τὸ κινοῦν, — tandis qu'ailleurs (*Histoire des animaux*, liv. VII), il oppose à la matière la forme, en comparant le sang menstruel au marbre, le sperme au sculpteur et le fœtus à la statue. Mais la pensée d'Aristote est la même dans les deux passages, car le principe moteur et la forme ou entéléchie sont une seule et même chose dans sa doctrine. A cet égard, nous ferons observer que par matière il ne faut pas entendre ici la matière en général, la matière indéterminée et amorphe, mais la matière formée, et même organisée et vivante, et qui cependant est passive relativement à un principe supérieur et plus concret. C'est ainsi que la *matière chimique*, par exemple, bien que formée et déterminée, est passive vis-à-vis de l'être organique, ou, si l'on veut, de la matière organique. Quant à la forme, il ne faut pas non plus se la représenter comme une forme sans matière, mais avec matière, et avec une matière plus active que la matière de l'être chimique ou de l'être inorganique en général. Car la matière de l'être organisé est une matière plus active que celle de l'être inorganique, par cela même qu'elle appartient à une sphère supérieure et plus concrète. Or, comme pour Aristote la matière en général représente le principe passif, et la forme le principe actif, et qu'un être se compose de matière et de forme, ou, pour mieux dire, est l'unité de la matière et de la forme (ce qui constitue la véritable entéléchie, l'acte parfait) il établit ici entre la femelle et le mâle le rapport de la matière et de la forme, expliquant en même temps par une comparaison sa pensée, qui se trouve d'ailleurs expliquée par l'ensemble de sa théorie. Dans le marbre, en effet, il y a bien la matière et la forme, et cependant le marbre n'est que l'élément matériel, c'est-à-dire l'élément passif, et qui reçoit le mouvement ; et, à son tour, le sculpteur est à la fois forme et matière, mais il constitue l'élément formateur, l'élément qui transforme et meut le marbre. Quant à Hégel, sa pensée, comme nous l'avons vu, ne diffère pas, au fond, de celle d'Aristote. Seulement, son expression est plus complète en ce qu'elle comprend la matière et la forme. Le principe subjectif (*die Subjectivität*), c'est le sujet actif, le sujet vivant, qui est opposé à une matière également vivante, et qui est apte à engendrer, mais qui est dans un état de passivité, et qui, pour ainsi dire, attend qu'on la sollicite pour entrer dans le processus. C'est comme le maître et l'élève dans l'enseignement. Le maître est le sujet actif et qui meut l'élève, et celui-ci est l'objet, ou, ce qui revient ici au même, le sujet passif et qui reçoit le mouvement.

§ 370.

Le produit de ce processus (1) est l'identité négative (2) des individus différenciés, identité qui, en tant que genre réalisé (3), est la vie asexe (4). Mais par suite de l'élément naturel qu'il contient (5), ce produit n'est que virtuellement le genre (6), se distinguant des individus

Mais de quelque façon qu'elle s'y réalise, elle ne peut s'y réaliser que par la coexistence et la combinaison de la matière et de la forme, et de la matière et de la forme telles qu'elles sont dans la génération, c'est-à-dire d'un élément vivant et générateur passif, et d'un élément vivant et générateur actif et déterminant. Et que tel soit le rapport du mâle et de la femelle, c'est ce que confirment les conditions et les circonstances diverses de la génération, c'est-à-dire la structure anatomique des organes sexuels des deux individus, le mode suivant lequel a lieu l'accouplement et les phénomènes qui l'accompagnent, et enfin l'œuf et le sperme eux-mêmes. Car, que le spermatozoïde soit un animal ou qu'il soit un simple être organique animalisé (*), il faudra toujours admettre que par sa nature et par sa fonction, et par la manière dont il pénètre et saisit l'œuf, il représente vis-à-vis de ce dernier le principe actif et moteur.

(1) *De ce processus* n'est pas dans le texte, mais il est dans le sens.

(2) *Négative*, en ce sens que les deux individus y sont niés. C'est l'identité en tant que négation de la négation.

(3) *Gewordene*, devenu.

(4) *Geschlechtloses Leben :* vie où il n'y a pas de sexe. Le genre, en effet, par là qu'il contient les deux sexes, n'a point de sexe.

(5) *Nach der Natürlichen Seite : d'après le côté naturel*, c'est-à-dire par le côté par lequel ce produit touche encore à la nature, est dans la nature.

(6) Le texte dit : *an sich diese Gattung : en soi ce genre.*

(*) Nous disons animalisé, car si le spermatozoïde n'est pas un animal, il est de toute façon un être qui appartient à la vie animale, et à ce qu'il y a de plus intime et de plus énergique en elle, puisqu'il constitue un des éléments, et l'élément le plus vivant de la génération animale. C'est la fovilla de la vie animale, mais qui est par cela même plus complétement organisée et plus vivante que la fovilla de la vie végétale.

dont la différence a disparu en lui, mais étant, lui aussi, un individu immédiat et déterminé de façon à se développer à travers les mêmes conditions de l'individualité naturelle de la différence des sexes et de la suppression (1). Ce processus de la propagation aboutit ainsi au progrès de la fausse infinité. Le genre ne se conserve que par l'absorption des individus qui atteignent leur fin (2) dans le processus de la génération, et qui, s'ils n'ont pas une plus haute destination, passent de ce processus à la mort.

(*Zusatz.*) Ainsi, l'organisme animal a parcouru son cercle, et il est maintenant l'universel asexe qui est fécondé. Il est devenu le genre absolu, mais le genre qui fait (3) la mort de l'individu. C'est pour cette raison que les organismes inférieurs, les papillons, par exemple, meurent immédiatement après la génération, car leur individualité s'est absorbée dans le genre, et leur vie est leur individualité (4). Les organismes plus élevés survivent à la génération parce qu'ils possèdent une nature plus indépendante (5), et leur mort a sa racine dans le développement

(1) *Vergänglichkeit : transibilité :* passage, suppression de l'individu.

(2) *Ihre Bestimmung erfüllen : remplissent, réalisent leur détermination.*

(3) Le texte a : *est* — le genre est la mort ou la cause de la mort, comme il est la cause de la vie de l'individu, par là que l'individu ne pouvant s'affranchir de la nature, ne peut le porter, ou, ce qui revient au même, ne peut le réaliser qu'imparfaitement.

(4) C'est-à-dire, leur vie est tout entière dans cette individualité qui s'est absorbée dans la génération. C'est là comme la première forme, la forme la plus immédiate et la plus élémentaire de la mort.

(5) *Höhern Selbständigkeit : une plus haute indépendance,* une destination plus haute, autre que la génération animale.

de leur organisme (1), ce qui, comme nous le verrons plus loin, constitue la maladie. Cependant, le genre qui se produit par la négation de ses différences n'existe pas en et pour soi, mais seulement dans une série d'êtres vivants individuels; ce qui fait que la suppression de la contradiction ramène sans cesse une contradiction nouvelle (2). Dans le processus de la génération, les termes différenciés rentrent dans leur principe, car ils ne sont différenciés que hors de cette unité qui constitue la véritable réalité. L'amour, au contraire, est la sensation (3) où l'égoïsme des individus, et leur existence particulière sont niés, et, par suite, la figure individuelle rentre dans son principe et ne saurait subsister (4), car cela seul subsiste

(1) Le texte dit : *ist der entwickelte Verlauf an ihrer Gestalt : est* (la mort) *le cours développé dans leur figure;* c'est-à-dire que cette mort ne vient pas à la suite de la génération, mais elle est un moment compris dans le développement, et, si l'on peut ainsi dire, dans l'histoire de l'organisme.

(2) Un nouvel individu.

(3) *Die Liebe dagegen ist die Empfindung*, etc. Le mot *dagegen*, *au contraire*, marque la différence entre l'amour qui est renfermé dans la sphère de la sensation, et cette unité, l'idée en tant qu'idée, qui constitue la véritable réalité.

(4) *Sich nicht erhalten kann :* ne peut se conserver, se maintenir. — Ainsi dans le genre, en tant que genre, les différences, ou, ce qui revient au même, les deux individus différenciés existent dans leur idée et en tant qu'idée, tandis qu'ici ils existent hors de cette idée, et ne peuvent exister que hors de cette idée, par là que le genre et les individus, tout en se mettant en rapport, demeurent distincts et séparés, car ce n'est pas la génération, mais la mort qui marque la limite extrême de la nature. Cela fait que les individus rentrent dans leur principe (*gehen zu Grunde*), c'est-à-dire sont absorbés et annulés par leur principe, car la mort vient précisément de ce que l'individu porte en lui un principe immortel auquel il n'est point adéquat. Dans la

qui est absolument identique avec soi, c'est-à-dire, l'universel qui est pour l'universel. Dans l'animal, le genre n'arrive pas à l'existence, mais il n'est que virtuellement. Ce n'est que dans l'esprit qu'il est en et pour soi, et dans son existence éternelle. Dans l'essence, dans l'idée, dans la notion s'accomplit le passage de la possibilité du genre à son existence, c'est-à-dire à la sphère de la création éternelle. Mais c'est là une sphère que la nature ne saurait atteindre (1).

génération on n'est pas dans la sphère de l'idée qui existe comme idée, de l'universel qui est identique avec lui-même et qui est pour lui-même, comme dit la phrase suivante, ce qui constitue la vraie et absolue réalité, mais on est dans la sphère de la sensation et de l'amour, et, par conséquent, les deux individus, en s'unissant, ne sauraient atteindre à l'affirmation absolue, à l'idée, laquelle demeure hors d'eux, comme un élément négatif où la figure (l'organisme) individuelle va s'absorber et disparaître.

(1) Voici le texte de ce passage : *An sich, in der Idee, im Begriffe geschieht der Uebergang zur existirenden Gattung nämlich in der ewigen Schöpfung; da ist aber die Natur geschlossen*, littéralement : *en soi, dans l'idée, dans la notion se fait le passage au genre existant* (qui n'est plus en soi, virtuellement, mais qui est parvenu à l'existence), *savoir à la création éternelle ; mais là* (au point marqué par ce passage) *est renfermée* (se termine) *la nature*. — Ayant traduit, pour le rendre plus clair, le membre de la phrase *Uebergang zu existirenden Gattung*, par passage *de la possibilité* du genre à son existence, nous avons dû trouver une autre expression pour l'*an sich*, et nous l'avons traduit par *dans l'essence*, entendant par essence la virtualité éternelle en tant que moment de l'idée. Mais dans la doctrine hégélienne, les expressions *en soi*, *idée*, *notion*, ont, comme on sait, chacun un sens spécial et, pour ainsi dire, une fonction déterminée. Si Hégel les réunit ici, c'est pour rendre plus sensible sa pensée. Nous ferons aussi remarquer qu'en suivant l'ordre de la valeur intrinsèque de ces termes il serait plus exact de dire *en soi*, *dans la notion*, *dans l'idée*, car l'idée proprement dite, dans l'acception hégélienne, contient l'en soi et la notion.

§ 371.

2. — LE GENRE ET LES ESPÈCES.

Les diverses formes et les classes diverses (1) des animaux, ont pour fondement le type universel de l'animal déterminé par la notion, type que la nature représente, d'un côté, dans les différents degrés de son développement, depuis l'organisation la plus simple jusqu'à la plus accomplie, où l'animal est l'instrument de l'esprit, et, d'un autre côté, au milieu des circonstances et des conditions de la nature élémentaire (2). Les espèces, en s'individualisant, se différencient en elles-mêmes et par elles-mêmes les unes des autres, c'est-à-dire elles se nient les unes les autres afin d'exister pour soi, ce qui les place dans un état

Voici maintenant le sens de ce passage. Par là que dans la génération le produit retombe dans le cercle de la nature, et qu'on n'a qu'un retour indéfini de la contradiction, c'est-à-dire de nouveaux individus, le genre ne parvient pas à l'existence, mais seulement à l'en soi, à la virtualité de cette existence. Or, cette virtualité constitue précisément le passage du genre à une sphère placée au delà des limites de la nature, c'est-à-dire à la sphère de l'esprit, où le genre atteint à cette existence. Car la virtualité d'un être marque et entraîne le passage de cet être à une autre sphère. Cette virtualité du genre constitue, par conséquent, ce passage qui élève le genre dans la sphère de la notion et de l'idée, qui est aussi la sphère de la création éternelle; car l'idée créatrice est l'idée qui est adéquate à elle-même, l'idée qui existe en tant qu'idée pour soi.

(1) *Die unterschiedenen Gebilde und Ordnungen : les diverses formations et ordres.*

(2) *Elementarischen Natur :* la nature telle qu'elle existe dans la sphère des éléments, l'eau, l'air, etc.

de mutuelle hostilité, et fait que chacune d'elles considère l'autre comme un être inorganique, et que la mort violente est la destinée de l'individu dans la sphère de la nature.

Remarque (1).

La zoologie, ainsi que les autres sciences naturelles, se sont surtout appliquées à déterminer, pour la connais-

(1) Dans la première et seconde édition, la remarque de ce paragraphe commençait avec le passage suivant : La notion de l'animal a pour essence la notion elle-même, parce que l'animal constitue la réalité de l'idée de la vie (*). La nature de son universalité implique la possibilité qu'elle (la notion) ait une existence (*Daseyn*) plus ou moins simple, ou plus ou moins développée, comme aussi une existence qui coïncide plus ou moins avec elle. On ne saurait donc saisir la véritable nature de la notion (**), en s'appuyant sur telle existence particulière (***). Les classes où la notion se produit et se trouve représentée d'une manière développée et complète dans ses différents moments, n'apparaissent que comme des existences particulières vis-à-vis des autres classes; et même il peut se faire qu'elle n'ait dans celles-là qu'une existence imparfaite (****). Mais pour dire que telle existence est imparfaite, il faut déjà présupposer la notion. Lorsqu'on présuppose (*****) l'existence empirique, pour déduire de là la nature de l'animal et ses déterminations essentielles, ou les organes essentiels d'une classe, on ne saurait arriver par cette voie (******) à aucune détermination fixe, et toutes les propriétés particulières apparaissent comme si on pouvait les retrancher. C'est ainsi qu'on a cité les acéphales pour prouver que l'homme ne peut vivre sans le cerveau. Cf. § 366, p. 397, note 3.

(*) Ce que n'accomplit pas la plante.
(**) *La notion dans sa déterminabilité*, dit le texte.
(***) *Sur l'existence*, dit le texte.
(****) *Schlechtes Daseyn* : *existence mauvaise*, qui ne correspond pas à la notion.
(*****) *Zusatz* de la première édition : *comme on le fait ordinairement.*
(******) *Zusatz* de la première édition : *empirique.*

sance subjective, les caractères simples et constants des classes, des ordres, etc. Mais depuis qu'on a abandonné dans la science des animaux ce système artificiel, comme on l'appelle, on a ouvert une nouvelle voie bien plus importante et qui conduit à la connaissance objective de l'animal. Parmi les sciences expérimentales, on en trouverait difficilement qui ait fait plus de progrès, dans ces derniers temps, que la zoologie, aidée de l'*anatomie comparée*, et cela, non tant à cause de la masse des observations qu'elle a recueillies, car, pour ce qui est d'observations, il n'y a pas de science qui en manque, que parce qu'elle est parvenue à élaborer ses matériaux d'une manière conforme à la notion. De même que l'observation attentive de la nature avait conduit les naturalistes, et surtout les naturalistes français, à la division des plantes en monocotylédones et en dicotylédones, ainsi l'anatomie comparée a saisi la différence la plus saillante des animaux dans l'absence ou la présence de la colonne vertébrale, et par là elle a ramené la division fondamentale des animaux à la division qui, en ce qu'elle a de plus essentiel, avait déjà été aperçue par Aristote.

Elle a, en outre, posé en principe que, dans les différents animaux, leur *habitus* est comme construit par la connexion déterminée de toutes leur parties, ce qui a fait dire à l'illustre fondateur de l'anatomie comparée, Cuvier, qu'avec un seul os il reconstruirait les parties essentielles de l'animal entier. De plus, elle a poursuivi le type général de l'animal à travers ses formes diverses et incomplètes, et elle l'a retrouvé dans les indices les plus obscurs ainsi que dans le mélange des organes et des fonctions,

ramenant par là l'animal de sa forme particulière à sa forme générale (1).

Un autre point important que cette science a mis en lumière, c'est l'accord que la nature établit entre l'organisme animal et l'élément particulier où elle le place, c'est-à-dire le climat, la nourriture, le milieu, en un mot, où il naît, milieu qui peut être aussi une plante ou une autre espèce animale (V. § 361, *Zus.*) (2). Mais elle a surtout été guidée par un instinct heureux lorsqu'elle a divisé les espèces d'après les dents, les griffes et d'autres déterminations semblables, c'est-à-dire d'après leurs armes. Car c'est par là que l'animal se pose et se conserve comme individualité distincte vis-à-vis et contre les autres animaux, c'est-à-dire se différencie lui-même.

La forme immédiate (3) de l'idée de la vie fait que la notion n'existe pas comme telle dans la vie. La vie (4) est, par conséquent, soumise aux conditions et aux influences multiples de la nature extérieure, et elle peut se produire sous la forme la plus incomplète. La fécondité de la terre fait que la vie jaillit et se répand partout et sous toutes les formes. Le règne animal, moins encore peut-être que les autres sphères de la nature, ne saurait réaliser un système d'êtres organiques rationnel et indépendant (5), il ne sau-

(1) Elle l'a élevé, dit le texte, de sa particularité (*Besonderheit*) à sa généralité (*Allgemenheit*).

(2) Les entophytes, les parasites et les entozoaires.

(3) *Die Unmittelbarkeit : l'immédiatité.* Voy. ci-dessous, *Zusatz.*

(4) Le texte a : *sein Daseyn : son existence*, c'est-à-dire l'existence de la notion qui est dans la nature non en tant que notion une et universelle dans ses différences, mais en tant que notion limitée.

(5) *Ein in sich unabhängiges vernünftiges System von Organisation darstellen :* le règne animal ne peut *représenter en lui-même un système*

rait maintenir des formes qui seraient déterminées par la notion, qui s'affranchiraient de toute imperfection et résisteraient à tout mélange, à tout changement et à toute altération. Cette impuissance de la notion dans la nature en général ne soumet pas seulement à des accidents extérieurs (accidents qui vont jusqu'à produire dans les organismes développés, et dans l'homme surtout, les monstres), la formation des individus, mais les espèces elles-mêmes. Car celles-ci subissent, comme les individus, l'action et les alternatives de la vie extérieure universelle de la nature, alternatives au milieu desquelles vit l'animal (Cf. *Remarque* § 392) (1), et qui ne sont chez lui que les

rationnel indépendant d'organisation, — d'organismes. — Par le terme indépendant on veut désigner un système qui se suffit à lui-même, et dont les déterminations échappent aux influences extérieures et aux accidents de la nature. — Et ainsi la sphère de la vie, et surtout de la vie animale, présenterait d'autant plus d'accidents, et s'écarterait d'autant plus de la notion qu'elle est plus riche et plus concrète que les autres sphères de la nature, et que l'animal se meut plus librement dans sa sphère que les autres êtres dans la leur. Le système planétaire, par exemple, dont la nature est plus simple que celle de l'animal est soumis à moins de perturbations et d'accidents.

(1) Voici la remarque du § 392 qui appartient à la philosophie de l'esprit. Elle est, comme d'habitude, suivie d'un *Zusatz* explicatif que nous donnerons en publiant cette troisième et dernière partie de l'encyclopédie. Ce § traite des qualités de l'*âme naturelle* (*Natürliche Seele*), de l'âme qui est encore enveloppée et comme plongée dans la nature. « Il a été beaucoup question dans ces derniers temps de la vie cosmique, sidérale et tellurique de l'homme. L'animal vit essentiellement dans cette sympathie ; chez un grand nombre d'animaux, leurs caractères spécifiques, ainsi que leurs développements particuliers s'y rattachent plus ou moins Mais chez l'homme, ces rapports perdent d'autant plus de leur importance qu'il est plus accompli (*gebildeter*), et que sa vie entière s'appuie sur la libre activité de l'esprit. L'histoire

alternatives de la santé et de la maladie. Ces accidents extérieurs, au milieu desquels vit l'animal, ne constituent, pour ainsi dire, qu'un élément étranger à sa nature; ils exercent sur lui une violence perpétuelle, ils l'entourent de menaces et de dangers, remplissent sa vie d'anxiété et la rendent incertaine et malheureuse.

(*Zusatz.*) L'animal, en tant qu'être vivant qui appartient à la nature, constitue encore une existence essentiellement immédiate, et partant déterminée, finie, particulière (1). La vitalité, liée qu'elle est à un nombre infini de détermi-

du monde ne se lie pas aux révolutions des planètes; elle s'y lie tout aussi peu que la destinée de l'individu se lie à leur position. — La différence des climats contient une détermination plus fixe et dont l'influence se fait sentir davantage. Mais il n'y a que les dispositions plus faibles qui sont soumises aux époques de l'année et du jour, dispositions qui se manifestent surtout dans les états maladifs, parmi lesquels il faut aussi comprendre la folie, et dans l'affaiblissement de la vie de la conscience. — Parmi les superstitions populaires et les illusions de l'entendement infirme, on rencontre chez certains peuples peu avancés dans la voie de la liberté spirituelle, et par cela même vivant encore de la vie de la nature, certains rapports réels et des pronostics fondés sur ces rapports et paraissant merveilleux de certains états et d'événements qui s'y rattachent. Mais avec la liberté de l'esprit, qui va en se saisissant plus profondément lui-même, disparaît ce petit nombre de dispositions inférieures qui ont leur origine dans cette union avec la nature. L'animal, au contraire, ainsi que la plante ne peuvent s'affranchir de cette union. »

(1) L'idée de la vie est une idée immédiate relativement à la pensée, en ce sens qu'elle ne peut s'affranchir des limitations de la nature. L'animal, en tant qu'être vivant, — et non-seulement l'individu, mais l'espèce, — est immédialement renfermé dans le cercle des conditions où il se trouve placé, et dont il ne peut s'affranchir que par la pensée, ce qui constitue une médiation, et par suite une sphère autre que celle de la vie purement animale.

nations particulières de la nature végétative aussi bien que de l'inorganique, existe toujours d'une manière limitée, et l'être vivant ne saurait triompher de ces limitations. Le caractère particulier n'a pas, comme détermination propre, l'universalité de l'existence, car on aurait là la pensée, mais l'être vivant, dans ses rapports avec la nature, n'atteint qu'à des déterminations particulières. La vie, qui reçoit en elle les puissances de la nature, est capable de revêtir les formes les plus diverses. Elle peut s'adapter à toutes les conditions, et ne pas cesser de vibrer au milieu d'elles, quoique les puissances uniververselles de la nature ne cessent pas d'y garder, de leur côté, leur suprématie.

Dans les recherches qui ont pour objet la classification des animaux, on procède de cette façon : on cherche un élément commun auquel on ramène les diverses formations animales, et l'on cherche cet élément dans une déterminabilité simple et sensible qui, par cela même, est aussi une déterminabilité extérieure. Mais il n'y a pas de telles déterminations simples. Par exemple, on a la représentation générale du poisson, comme propriété commune de ce qu'on comprend dans la représentation de ce nom. Si maintenant l'on demande quelle est cette déterminabilité simple, cette propriété une, objective du poisson, et qu'on réponde qu'elle consiste en ce que le poisson nage dans l'eau, la réponse sera insuffisante, parce qu'il y a une foule d'animaux terrestres qui ont cette faculté. En tout cas, la natation ne constitue ni un organe, ni une formation, ni, en général, une partie déterminée de la figure du poisson, mais un mode de son activité. Par conséquent, un être

tel que le poisson, possédant une nature générale, n'est lié, précisément pour cette raison, à aucun mode particulier de son existence extérieure. Maintenant, par là même qu'on part de ce principe que l'élément commun doit résider dans une déterminabilité simple, dans la faculté de flotter, par exemple, et qu'il n'y a pas une telle déterminabilité, il devient difficile de faire des divisions. Dans ces divisions, on prend pour base et pour règle les diverses manières d'être et les déterminabilités diverses des divers genres et des diverses espèces. Mais la multiplicité des genres et des espèces, ainsi que la variété infinie des formes de la vie n'admet rien de général à cet égard. Il ne faut donc pas s'attacher strictement à ce nombre infini des formes de la vie animale, comme s'il y avait, et qu'on dût suivre dans leur classification un ordre absolument nécessaire. Mais il faut, au contraire, et pour cette raison même (1), ériger en principe les déterminations universelles, et comparer avec ces déterminations les formations de la nature. Supposons que celles-ci, sans coïncider avec les premières, s'y rattachent par quelques points, qu'elles s'y rattachent par un côté, et qu'elles en diffèrent par un autre, il ne faudra pas, pour cela, changer la règle, la déterminabilité des genres ou des classes, etc., comme si cette règle et cette déterminabilité devaient se plier à ces formations; car ce sont bien plutôt celles-ci qui doivent se conformer à celles-là, et c'est leur imperfection si leur réalité n'y correspond pas. Il y a, par exemple, des amphi-

(1) Par la raison que ces formes sont infinies, et qu'en partant d'elles on ne saurait arriver à aucune classification.

bies qui sont vivipares, et qui ont des poumons comme les mammifères et les oiseaux, mais qui, comme les poissons, n'ont pas de mamelles, et ont un cœur avec un seul ventricule. Si l'on accorde qu'il y a des œuvres imparfaites qui sortent de la main de l'homme, il faut aussi accorder qu'il doit en sortir, et en plus grand nombre, des mains de la nature, parce que la nature est l'idée dans sa forme extérieure (1). Chez l'homme, la source de ces imperfections réside dans ses pensées vaines et arbitraires et dans son incurie, comme, par exemple, lorsqu'il introduit la peinture dans la musique, ou qu'il peint avec les pierres dans la mosaïque, ou qu'il transporte le genre épique dans le drame (2). Dans la nature, ce sont les conditions extérieures qui altèrent les formes de l'être vivant, et ces conditions produisent cet effet, parce que la vie est indéterminée, et qu'elle reçoit aussi ses déterminations particulières de ces influences extérieures. Et ainsi, on ne saurait ramener les formes de la nature à un système absolu, ce qui fait que les espèces animales sont soumises à la contingence.

L'autre côté de la question est que, malgré cela, la notion étend partout son action, mais seulement jusqu'à un certain degré. Il n'y a qu'un seul type de l'animal (§ 352, *Zus.*, p. 213-214, et ci-dessous), et les diverses espèces ne sont que des modifications de ce type. Les divisions principales de l'animalité ont pour fondement les mêmes déterminations que nous avons précédemment rencontrées dans la nature inorganique sous forme

(1) *In der Weise der Aeusserlichkeit : sous forme d'extériorité.*
(2) Voy. ci-dessous, p. 469.

d'éléments. Ces degrés constituent aussi les degrés de la formation du type animal en général ; de telle façon qu'on peut reconnaître dans ces déterminations les degrés des espèces animales. Il y a ainsi deux principes qui déterminent la différence des espèces animales. Un des principes de cette division, celui qui se rapproche le plus de l'idée, est que les divers degrés de l'animalité ne sont qu'un développement ultérieur d'un type unique de l'animal. L'autre principe est que le fil conducteur du développement de ce type organique est nécessairement en rapport avec les éléments, au milieu desquels la vie animale se trouve comme jetée. Mais cette connexion ne se rencontre que dans les animaux d'un ordre supérieur. Les animaux inférieurs ont peu de rapports avec les éléments, et ils sont indifférents à l'égard de cette différence fondamentale (1). Outre ces moments principaux, il y a des déterminations climatériques qui interviennent dans la classification des animaux. Comme nous l'avons déjà remarqué (§ 339, *Zusatz*, 3), au nord, par là que les terres sont plus ramassées, la nature animale et la nature végétale sont aussi plus étroitement unies, tandis que plus on se dirige, en Afrique et en Amérique, vers le sud, plus les terres se dispersent, et plus aussi les espèces animales se multiplient (2). Pendant que ces différences climatériques déterminent l'animal, l'homme est partout ; mais ici aussi les Esquimaux et d'autres peuplades vivant aux extrémités du globe diffèrent des races

(1) *Grossen Unterschiede.*

(2) *Die Thiergattungen desto mehr in Arten aus einander treten : plus aussi les genres animaux se partagent en espèces.*

de la zone tempérée. L'animal est, en outre, soumis bien plus encore à des déterminations et à des influences locales, telles que les influences des montagnes, des forêts, des plaines, etc. Il ne faut donc pas s'attendre à y retrouver partout les déterminations de la notion, bien qu'on en découvre partout des traces.

Maintenant, dans l'échelle de l'animalité qui forme la série des genres et des espèces, on peut commencer par les animaux inférieurs (1), chez lesquels les différences n'existent pas encore d'une manière bien distincte dans les trois systèmes, la sensibilité, l'irritabilité et la reproduction. L'homme serait, en ce cas, celui qui, dans cette série, présenterait l'organisme vivant le plus parfait, et le plus haut degré de développement. C'est surtout dans la nouvelle zoologie qu'a prévalu cette forme de division suivant les degrés du développement, car il est naturel d'aller des organismes rudimentaires aux plus complexes. Cependant, pour entendre les organismes inférieurs, il faut connaître l'organisme développé, puisque c'est en lui que réside la mesure, l'animal typique (2) des organismes moins développés; car il est évident que, par là que toutes les parties de l'organisme ont atteint en lui à leur parfaite activité, c'est par lui qu'on peut connaître les organismes moins parfaits. On ne saurait prendre pour règle les infusoires; dans cette forme obscure de la vie, l'organisme se présentant d''une manière si rudimentaire, que ce n'est qu'à l'aide des organismes supérieurs qu'on peut l'entendre.

(1) *Unentwickelten : non développés.*
(2) *Urthier — l'animal originaire.*

Et lorsqu'on dit que l'animal est plus parfait que l'homme, on dit ce qui n'est point conforme à la vérité. Il peut bien y avoir dans l'animal telle partie mieux conformée que dans l'homme, mais la perfection est dans l'harmonie de l'organisation. Il faut bien dire cependant que le type universel, qui fait le fondement de l'organisme animal (1), ne saurait exister comme tel, car, par là même qu'il existe, l'universel existe sous une forme particulière (2). C'est là aussi ce qui fait que l'œuvre d'art achevée doit s'individualiser. C'est seulement dans l'esprit que l'universel, en tant qu'idéal, ou en tant qu'idée a son existence universelle (3).

Il faut maintenant voir comment l'organisme se détermine dans ces existences particulières. L'organisme est un organisme vivant dont les viscères sont déterminés par

(1) Le texte a seulement : *der zu Grunde liegt : qui est au fond*, c'est-à-dire au fond de tout organisme animal.

(2) Le texte a : *in einer Particularität : dans une particularité*, dans une sphère, ou un être particulier, limité.

(3) L'existence (*Existenz*) entraîne une particularisation, un mode d'être particulier. Un être n'arrive à l'existence que lorsque toutes les conditions qui constituent sa nature spéciale se trouvent réunies. (Voy. *Logique*, par. II). Il y a dans tout animal deux éléments, l'élément typique universel et l'élément typique spécial de son espèce. Or, le type universel ne saurait exister, en tant que type universel, dans les genres ou dans les espèces. Dans l'art aussi l'idéal n'arrive pas à l'existence sous sa forme universelle, en tant qu'idéal qui enveloppe les différents moments de l'art, mais en tant qu'idéal particulier, ce qui fait qu'une œuvre d'art est d'autant plus achevée qu'elle est plus individualisée (Cf. plus loin, même § c.). Par conséquent, l'universel (*das Allgemeine*) ne peut exister soit en tant qu'idéal (sphère de l'art), soit en tant qu'idée, que dans l'esprit, et dans cette sphère de l'esprit où la pensée est et se pense en tant que pensée une et universelle. Voy. ci-dessous, même §, *à la fin*, note.

la notion, mais qui, en outre, reçoit cette forme tout-à-fait particulière. Cette détermination particulière pénètre toutes les parties de la figure organique et les harmonise entre elles. Cette harmonie réside principalement dans les membres, et non dans les viscères (1), car la spécification est précisément la direction suivant le dehors vers une nature inorganique déterminée. Or, plus cette spécification est marquée, plus elle pénètre l'organisme, et plus l'animal est élevé et parfait. C'est Cuvier qui a fondé cette branche de la science, à laquelle il a été conduit par ses recherches sur les ossements fossiles, car pour déduire de ces ossements à quel animal ils appartiennent, il faut étudier leur structure. Il a été ainsi amené à considérer la finalité des différents membres dans leurs rapports réciproques. Dans le *Discours préliminaire* de ses *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes* (Paris, 1812), il dit (p. 58) : « Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos dont toutes les parties se correspondent mutuellement et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi, et par conséquent, chacune d'elles, prise séparément, indique et donne toutes les autres.

(1) *In den Gliedern* (*nicht Eingeweiden*) ; c'est-à-dire que cette particularisation et l'harmonie qui en résulte résident plutôt dans la vie animale ou de relation que dans la vie organique (Voy. plus haut, § 355) Ce qui explique aussi le passage ci-dessus, que les viscères sont déterminés par la notion, c'est-à-dire par la notion générale de l'animal, laquelle cependant se particularise ; ce qui ne veut point dire que les viscères ne se particularisent point, mais seulement qu'ils se particularisent moins que les membres.

Ainsi, comme je l'ai dit ailleurs, si les intestins d'un animal sont organisés de manière à ne digérer que de la chair et de la chair récente, il faut aussi que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie ; ses griffes pour la saisir et la déchirer; ses dents pour en découper et en diviser la chair ; le système entier de ses organes du mouvement pour la poursuivre et pour l'atteindre ; ses organes des sens pour l'apercevoir de loin ; il faut même que la nature ait placé dans son cerveau l'instinct nécessaire pour savoir se cacher et tendre des piéges à ses victimes. Telles seront les conditions générales du régime carnivore. Tout animal disposé pour ce régime les réunit infailliblement, car son espèce n'aurait pu subsister sans elles ; mais sous ces conditions générales, il en existe de particulières relatives à la grandeur, à l'espèce, au séjour de la proie pour laquelle l'animal est disposé, et chacune de ces conditions particulières résulte des circonstances de détail, dans les formes qui résultent des conditions générales; ainsi, non-seulement la classe, mais l'ordre, mais le genre, et jusqu'à l'espèce, se trouvent exprimés dans la forme de chaque partie.

En effet, pour que la mâchoire puisse saisir, il lui faut une certaine forme de condyle; un certain rapport entre la position de la résistance et celle de la puissance avec le point d'appui ; un certain volume dans les muscles temporaux, qui exige une certaine grandeur dans la fosse qui les reçoit, et une certaine convexité de l'arcade zygomatique sous laquelle ils passent. Cette arcade zygomatique doit aussi avoir une certaine force pour donner appui au muscle masséter. »

L'organisme entier est soumis aux mêmes conditions. « Pour que l'animal puisse emporter sa proie, il lui faut une certaine force dans les muscles qui soulèvent sa tête, d'où résulte une force déterminée dans les vertèbres, où les muscles ont leur attache, et dans l'occiput, où ils s'insèrent. Pour que les dents puissent couper la chair, il faut qu'elles soient tranchantes et qu'elles le soient plus ou moins, selon qu'elles auront plus ou moins exclusivement de la chair à couper. Leur base devra être d'autant plus solide qu'elles auront plus d'os, et de plus gros os à briser. Toutes ces circonstances influeront aussi sur le développement de toutes les parties qui servent à mouvoir la mâchoire. Pour que les griffes puissent saisir cette proie, il faudra une certaine mobilité dans les doigts, une certaine force dans les ongles, d'où résulteront des formes déterminées dans toutes les phalanges, et des distributions nécessaires de muscles et de tendons. Il en est de même des pieds, etc. »

Cette harmonie conduit, cependant, en avançant à certains points ayant un rapport fondé sur d'autres raisons qu'il n'est pas facile de découvrir. « Nous croyons bien, par exemple (1), que les animaux à sabots doivent tous être herbivores puisqu'ils n'ont aucun moyen de saisir une proie; nous croyons bien que, n'ayant pas d'autre usage à faire de leurs pieds de devant, que de soutenir leur

(1) Ce passage vient à la suite de cette remarque de Cuvier « que ce principe est assez évident en lui-même, dans son acception générale, mais que, quand il s'agit de l'appliquer, il est un grand nombre de cas où notre connaissance théorique des rapports des formes ne suffirait point, si elle n'était pas appuyée sur l'observation. »

corps, ils n'ont pas besoin d'une épaule aussi vigoureusement organisée; d'où résulte l'absence de clavicule et d'acromium, l'étroitesse de l'omoplate..... Leur régime herbivore exigera des dents à couronne plate pour broyer les semences et les herbages ; il faudra que cette couronne soit inégale, et, pour cet effet, que les parties d'émail y alternent avec les parties osseuses; cette sorte de couronne nécessitant des mouvements horizontaux pour la trituration, le condyle de la mâchoire ne pourra être un gond aussi serré que dans les carnassiers (1). » Tréviranus (*Ouvr. cit.*, vol. I, p. 198-199) dit : « Chez les bêtes à cornes, la mâchoire inférieure est généralement armée de huit incisives, la mâchoire supérieure, au contraire, a, au lieu d'incisives, un bassinet cartilagineux. Les canines manquent chez la plupart d'entre elles; chez toutes, les molaires sont creusées par des sillons de travers, en forme de scie, et leur couronne n'est pas placée horizontalement, mais elle est évidée obliquement, de telle façon que dans les molaires de la mâchoire supérieure c'est le côté extérieur, et dans celles de la mâchoire inférieure c'est le côté intérieur, et qui est dirigé vers la langue, qui est le plus haut. »

Les remarques suivantes, de Cuvier, n'offrent pas non plus de difficulté. « On conçoit en gros la nécessité d'un

(1) Cuvier ajoute plus loin, et comme conclusion de cette énumération : « Si l'on descend ensuite aux ordres ou subdivisions de la classe des animaux à sabots, et que l'on examine quelles modifications subissent les conditions générales, ou plutôt quelles conditions particulières il s'y joint, d'après le caractère propre de chacun de ces ordres, les raisons de ces conditions subordonnées commencent à paraître moins claires. »

système digestif plus compliqué dans les espèces où le système dentaire est plus imparfait. » — Ce sont précisément les ruminants qui ont surtout besoin de ce système compliqué, par la raison aussi que la nourriture végétale est la plus difficile à digérer. — « Mais je doute qu'on eût deviné, si l'observation ne l'avait appris, que les ruminants auraient tous le pied fourchu, et qu'ils seraient les seuls qui l'auraient; je doute qu'on eût deviné qu'il n'y aurait des cornes au front que dans cette seule classe, que ceux d'entre eux qui auraient des canines aiguës seraient les seuls qui manqueraient de cornes, etc..... » Et plus loin : « Par exemple, le système dentaire des animaux à sabots, non ruminants, est, en général, plus parfait que celui des animaux à pied fourchu, ou ruminants, parce que les premiers ont des incisives ou des canines, et presque toujours des unes et des autres aux deux mâchoires. » A la plupart des bêtes à corne fait défaut, suivant Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. I, p. 200), le péroné. (Coiter, *De quadrupedum sceletis*, c. 2; Camper, *Histoire naturelle de l'orang-outang*, p. 103.) Cuvier ajoute comme suite à ce qui précède : « Il est impossible de donner des raisons de ces rapports; mais ce qui prouve qu'ils ne sont point l'effet du hasard, c'est que toutes les fois qu'un animal au pied fourchu montre dans l'arrangement de ses dents quelque tendance à se rapprocher des animaux dont nous parlons, il en montre aussi une dans l'arrangement de ses pieds. Ainsi les chameaux, qui ont des canines et même deux ou quatre incisives à la mâchoire supérieure, ont un os de plus au tarse que les autres animaux dont le système dentaire est moins parfait. » Chez les enfants aussi se déve-

loppent simultanément pendant la seconde année les dents, la faculté de marcher et la parole.

Ainsi la détermination, en se particularisant, harmonise toutes les parties de l'animal. « La moindre facette d'os, dit encore Cuvier, la moindre apophyse a un caractère déterminé, relatif à la classe, à l'ordre, au genre, à l'espèce auxquels elle appartient, au point que toutes les fois qu'on a seulement une extrémité d'os bien conservé on peut, avec de l'application et en s'aidant avec un peu d'adresse de l'analogie et de la comparaison effective, déterminer toutes ces choses aussi sûrement que si l'on possédait l'animal entier. » — *Ex ungue leonem*, comme dit le proverbe. — « J'ai fait bien des fois l'expérience de cette méthode sur des portions d'animaux connus, avant d'y mettre entièrement ma confiance pour les fossiles, mais elle a toujours eu des succès si infaillibles, que je n'ai plus aucun doute sur la certitude des résultats qu'elle m'a donnés. »

Mais s'il y a un type universel au fond des diverses espèces animales, type que la nature réalise dans ces espèces de manière à l'adapter à leur forme spéciale (1), il ne suit pas qu'on doive considérer tout ce qu'on trouve dans l'animal comme déterminé par une fin (2). Il y a dans plusieurs animaux des rudiments d'organes qui appartiennent seulement au type universel, et nullement à la nature particulière de ces animaux, et qui ne sont pas arrivés à un point de développement convenable, précisé-

(1) *Particularität.*
(2) *Zweckmässig : conforme au but.*

ment parce que la nature particulière de ces animaux n'en a point besoin; ce qui fait aussi que pour entendre ces rudiments dans les organismes inférieurs, il faut les entendre dans les supérieurs. C'est ainsi qu'on rencontre chez les reptiles, les serpents, les poissons des commencements de pieds qui n'ont pas de sens, ou chez la baleine des dents sans développement et sans objet, des rudiments de dents qui sont cachés dans la mâchoire. Chez l'homme, au contraire, il y a plusieurs organes qui ne sont nécessaires qu'aux animaux inférieurs. Telle est, par exemple, une glande au cou, la glande thyroïde comme on l'appelle, dont on ne saurait voir la fonction, qui a cessé et est, à proprement parler, oblitérée; tandis que ce même organe joue un rôle actif dans le fœtus, et plus encore dans les espèces inférieures (1).

(1) Cette remarque de Hégel touchant le principe de finalité est en général exacte, et elle a pour objet de montrer les erreurs où l'on tombe lorsqu'on abuse de ce principe, et qu'on veut que tout soit d'après une fin (Voy. *Logique*, § 205, p. 325, note 2; et plus haut, § 348, p. 173, note 1). Mais ce n'est pas aussi exact ce qu'il dit sur le corps thyroïde. Car il est vrai qu'on ne saurait déterminer la fonction de cet organe, et qu'en tout cas elle n'est pas bien essentielle, puisqu'on peut l'extirper sans qu'il en résulte aucun trouble dans les fonctions des autres organes; il est vrai aussi que dans la vie intra-utérine il présente un développement plus considérable, et que, suivant quelques physiologistes, il exerce par là une influence sur la circulation des artères vertébrales, et sur le développement du cervelet, du bulbe et de la protubérance; mais nous ne savons qu'il exerce une fonction active dans les espèces inférieures, ni quelle est cette fonction.—Nous ferons aussi observer que c'est chez le fœtus de la baleine que paraissent les dents rudimentaires, et qu'elles disparaissent ensuite chez l'adulte. Il y a, du reste, des organes qui paraissent et exercent une fonction dans l'embryon, et qui s'effacent à mesure que l'embryon se développe. — Voy. sur les organes rudimentaires, Darwin, *Origine des espèces*, ch. XIII, § 14; Cf. ch VI, § 8.

Maintenant, relativement au fil conducteur qui doit fournir le principe pour la division générale des animaux, comme l'animal est, d'un côté, un produit immédiat de lui-même (dans sa formation intérieure), et, de l'autre, un produit médiatisé par la nature inorganique (dans ses articulations suivant le dehors), la division des formations du monde animal consiste en ceci, que, ou ces deux côtés essentiels sont en équilibre, ou que l'animal existe plutôt suivant l'un que suivant l'autre côté, de telle façon que, pendant qu'un de ces côtés est plus complétement formé, l'autre est rejeté sur le second plan. C'est ce manque d'équilibre qui fait qu'un animal est placé à un degré plus inférieur de l'échelle qu'un autre ; bien que les deux côtés ne puissent jamais faire complétement défaut. C'est dans l'homme, en tant que type fondamental de l'organisme (car chez lui ce dernier devient l'instrument de l'esprit), que tous les côtés de l'organisme atteignent à leur développement le plus parfait (1).

(1) Ainsi la perfection de l'organisme animal réside dans le développement complet des deux côtés, du dedans et du dehors, des viscères et des membres, des viscères où l'animal est une production immédiate (*unvermittelte Production*) de lui-même, suivant l'expression du texte, et des membres où il se médiatise avec la nature extérieure et inorganique. Il va sans dire que la perfection de l'animal ne réside pas seulement dans le développement complet, mais dans le développement complet et harmonique, ou si l'on veut, dans l'unité concrète des deux côtés, unité qui est l'idée même de l'animal complétement développée, et où les deux côtés viennent s'unir et se compénétrer. Il n'y a pas d'animal où l'un des deux côtés puisse faire complétement défaut, mais il y en a où c'est tantôt l'un, et tantôt l'autre qui l'emporte. Ce manque d'équilibre (cette exclusivité, *Einseitigkeit*, dit le texte) fait l'imperfection de l'animal. Maintenant, il ne faudrait pas se représenter ce manque d'équilibre comme si l'un des deux côtés pré-

La plus ancienne division des animaux appartient à Aristote, qui divise les animaux en deux groupes principaux, en animaux doués de sang (ἔναιμα) et en animaux qui en sont privés (ἄναιμα), et qui y ajoute comme proposition générale fondée sur l'observation, que « tous les animaux *enèmes* ont une colonne vertébrale osseuse, ou munie d'arêtes (1). » C'est là la grande et véritable division. On a pu, il est vrai, l'attaquer de plusieurs manières. Il y a, par exemple, des animaux qui, d'après leur nature (2), ne devraient pas avoir de sang, et qui cependant en ont. Tels sont la sangsue et les vers de terre qui ont une liqueur rouge. En général, à la question qu'est-ce que le sang? on répond en dernière analyse en plaçant la différence dans la couleur. C'est là ce qui fit abandonner cette division comme indéterminée. Linné la remplaça par ses six classes bien connues (3). Mais les Français, qui avaient déjà rejeté la doctrine de Linné dans la classification des plantes, doctrine sèche et qui est l'œuvre de l'entendement (4), en adoptant la division de Jussieu en plantes

dominant sur l'autre l'imperfection ne tombât que sur un seul côté. Car, par cela même que la perfection de l'animal est dans l'harmonie et dans l'unité concrète des deux côtés, dès que l'équilibre est rompu, l'imperfection s'étend aux deux côtés, et elle frappe plus ou moins le côté qui prédomine que celui qui est rejeté au second plan. Par exemple, chez les animaux à sang froid, c'est en général le dedans, la vie organique qui prédomine ; ce qui fait que non-seulement leur vie animale, mais leur vie organique elle-même est plus imparfaite que chez les animaux à sang chaud.

(1) Πάντα δὲ τὰ ζῶα, ὅσα ἔναιμα ἐστιν, ἔχει ῥάχιν, ἢ ὀστώδη ἢ ἀκανθώδη. *Histoire des animaux*, I, 4 ; III, 7.

(2) *Nach ihrem Habitus.*

(3) Mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, insectes et vers.

(4) *Steife, verständige :* roide, faite par l'entendement, conforme à

monocotylédones et dicotylédones, ont ramené aussi la science à la division d'Aristote. C'est Lamarck, esprit fécond et pénétrant, qui l'a remise en honneur, bien que sous une autre forme, car au lieu de diviser les animaux d'après le sang, il les a divisés en *animaux avec vertèbres et animaux sans vertèbres*. Cuvier a réuni ces deux principes, car dans le fait, les animaux avec vertèbres ont le sang rouge, et les autres ont le sang blanc et point de squelette interne, ou ils ont un squelette inarticulé, ou bien un squelette avec articulation, mais avec une articulation extérieure. C'est chez la lamproie qu'on voit d'abord paraître une colonne vertébrale, mais qui offre encore une structure coriacée, et où les vertèbres sont simplement indiquées par des rainures (1). Les animaux avec colonne vertébrale sont les mammifères, les oiseaux, les poissons et les amphibies. A ceux-ci sont opposés les mollusques (2), les crustacés (3), chez lesquels une carapace (4) se détache de la peau charnue, les insectes et les vers. Un coup d'œil général jeté sur le règne animal montre cette différence marquée qui domine dans les deux groupes en lesquels il se divise.

l'entendement. L'entendement est roide par là qu'il ne sait ni séparer convenablement les contraires, ni les fondre l'un dans l'autre, ce qui est le propre de la raison spéculative.

(1) Le petit poisson appelé branchiostome présente une structure encore plus simple, en ce qu'il n'a pas de colonne vertébrale, mais seulement un corde dorsale.

(2) Le texte a : *Weichthiere* (*Mollusken*) : animaux mous, à substance molle (mollusques).

(3) Le texte a : *Schalthiere* (*Crustaceen*) : animaux à coquille (crustacées).

(4) *Kalkcruste* : croûte calcaire.

Cette différence correspond aussi à la division donnée précédemment, et fondée sur le rapport de l'organisation des entrailles et de l'organisation des membres suivant le dehors, division qui s'appuie à son tour sur la distinction importante de la vie organique et de la vie animale. « Dans les animaux sans vertèbres, dit Lamarck (*Eléments de zoologie*, t. I, p. 159), manque aussi la base d'un squelette régulier. Ils n'ont pas non plus de poumon proprement dit, composé de cellules. Par conséquent, ils n'ont ni voix ni aucun organe à cet effet. » La division suivant le sang d'Aristote s'y trouve aussi confirmée d'une manière générale. Les animaux sans vertèbres, ajoute Lamark à l'endroit cité, « n'ont point de sang proprement dit, du sang rouge » — et chaud; mais leur sang est plutôt de la lymphe. — « Le sang doit sa couleur à l'intensité de l'animalisation, » — intensité qui ne se rencontre pas, par conséquent, chez ces animaux. — « Une véritable circulation du sang manque aussi en général chez ces animaux, qui n'ont non plus ni iris dans l'œil, ni reins. La moelle épinière et le grand nerf sympathique leur font également défaut. »

Ainsi les animaux avec vertèbres sont plus complétement formés, et il y a en eux un équilibre du dedans et du dehors. Dans l'autre groupe, au contraire, l'un des deux côtés se forme aux dépens de l'autre. Parmi les animaux sans colonne vertébrale, il faut, par conséquent, signaler surtout deux classes, les vers (les mollusques) (1)

(1) Le texte a : *Würmer* (*Mollusken*). On pourra trouver que ceci ne s'accorde pas avec ce qui vient d'être dit, p. 462, et avec ce qui est

et les insectes. Les premiers présentent des viscères plus formés que les insectes, tandis que chez ces derniers, c'est le dehors qui est plus élégamment façonné. A cette catégorie appartiennent aussi les polypes, les infusoires, etc.; qui ne sont que des organismes tout à fait informes, composés simplement d'une peau et de gélatine. Les polypes sont, comme la plante, un agrégat d'individus, et ils se multiplient par division (1). De même, si l'on coupe la tête à une pomacie, elle repousse. Mais cette puissance de reproduction est une faiblesse de la nature substantielle de l'organisme. Dans la série des invertébrés, on rencontre successivement le cœur, le cerveau, les branchies, le système vasculaire, les organes de l'ouïe et de la vue, les organes sexuels, jusqu'à ce qu'on arrive à un point où la sensation et même le mouvement disparaissent (2). Où la vie intérieure domine et se concentre en elle-même (3), ce sont les organes de la digestion et de la reproduction qui sont formés, comme constituant l'unité concrète de l'organisme (4), où il n'y a pas encore

dit ci-dessous, p. 466, α). Car ici les vers et les mollusques sont rangés dans une même classe, et les insectes dans une autre, tandis que plus haut et plus loin on distingue les mollusques, les crustacés, les insectes et les vers. Mais il n'y a là qu'une discordance apparente. Car si les vers et les mollusques forment des espèces ou des genres distincts, ils peuvent néanmoins se ramener à la même classe.

(1) Le texte dit : et ils peuvent être coupés en morceaux.

(2) Voy Lamarck. *Ouvr. cit.*, p. 214.

(3) *Où l'intériorité pour soi domine*, est l'expression du texte. C'est la prédominance de la vie organique sur l'animale.

(4) Le texte a seulement : *als das concrete Allgemeine :* en tant qu'universel concret ; c'est-à-dire que la vie de l'animal est ici comme concentrée dans la digestion et dans la reproduction, qui pour cette

de différence. Ce n'est que lorsque le règne animal entre dans des rapports extérieurs (1) que se produit, avec la sensibilité et l'irritabilité, une différenciation. Ainsi, pendant que dans les invertébrés la vie organique et la vie animale sont en conflit, il faut que dans les animaux à vertèbres, où les deux moments se trouvent ramenés à l'unité (2), se produise l'autre détermination fondamentale suivant les éléments, détermination qui fait qu'il y a des animaux terrestres, des animaux aquatiques et des animaux aériens. Les animaux sans vertèbres, au contraire, ne présentent pas ce rapport avec les éléments parce qu'ils sont subordonnés à l'autre principe de la division (3). Il y a naturellement aussi des animaux qui sont placés entre ces deux groupes (4); ce qui a sa source dans

raison même n'existent elles aussi que sous leur forme la plus obscure et la plus enveloppée.

(1) *In die Aeusserlichkeit fällt : tombe dans l'extériorité;* ce qui constitue la vie suivant le dehors, la vie animale.

(2) *In Einer Einheit sind :* ce qui explique l'autre expression, que les deux vies sont en conflit (*im Gegensatz stehen*) dans les invertébrés. Cela ne veut point dire que chez les vertébrés il n'y a point de conflit, mais que le conflit y est ramené à l'unité, et qu'il y est ramené à l'unité parce qu'il y est plus développé, plus intense et, si l'on peut ainsi dire, plus actuel; tandis que chez les invertébrés les deux vies sont encore comme séparées et à l'état de possibilité, et que si leur opposition est posée, elle n'est pas encore conciliée, car la conciliation se fait là surtout où les contraires se développent, se spécifient, et en se développant et en se spécifiant se heurtent et se compénètrent.

(3) La vie organique. Ce qui veut dire que les vertébrés, par là qu'ils sont plus développés, entrent avec la nature inorganique dans des rapports où ne peuvent entrer des organismes plus élémentaires et plus enveloppés.

(4) Le texte dit : des animaux qui sont des *Mitteldinge*, des choses, des formations animales intermédiaires.

l'impuissance de la nature à demeurer fidèle à la notion, et à suivre strictement les déterminations de la pensée.

a) L'organisme des vers, des mollusques, des coquilles, etc., est plus formé intérieurement, mais il est informe extérieurement. « Malgré la différence extérieure, dit Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. I, p. 306-307), qui distingue les mollusques des animaux supérieurs, nous y trouvons en partie, dans leur structure interne, l'organisation de ces derniers. Nous y trouvons un cerveau qui s'appuie sur le pharynx; un cœur avec des artères et des veines, mais point de rate et de pancréas. Le sang a une couleur blanche ou bleuâtre; et la fibrine ne se forme pas dans le cruor, mais ses filaments nagent librement dans le sérum. Il n'y en a qu'un petit nombre chez lesquels les organes de la génération, mâle et femelle, se trouvent dans deux individus différents; et chez ces derniers la structure de ces organes est si singulière, que souvent on ne parvient pas même à les déterminer par conjecture. » — « Ils respirent par des branchies, dit Lamarck (*Ouvr. cit.*, p. 165), ont un système nerveux, mais ils n'ont pas de nerfs noués, c'est-à-dire de nerfs qui présentent une série de ganglions; et ils ont un ou plusieurs cœurs à un seul ventricule, mais qui sont cependant bien formés. » Au contraire, le système de l'articulation extérieure est bien moins formé chez les mollusques que chez les insectes. « Ici, dit Treviranus (*Ouvr. cit.*, vol. I, p. 305-306), la différence de la tête, de la poitrine et du bas-ventre, dont il reste encore des traces dans les poissons et les amphibies, disparaît complétement. Les mollusques n'ont pas non plus de nez. La plupart n'ont pas d'extré-

mités extérieures, et ils se meuvent en contractant et en détendant tour à tour les muscles de l'abdomen, ou bien ils sont tout à fait incapables de se mouvoir en avant. »

b. Pour ce qui concerne les organes moteurs, les insectes occupent une place plus élevée que les mollusques, qui n'ont qu'un petit nombre de muscles moteurs; car les insectes ont des pieds, des ailes, et, de plus, une différence déterminée dans la tête, la poitrine et le bas-ventre. Mais leur structure interne est d'autant plus enveloppée. Le système respiratoire s'étend à travers tout le corps, et coïncide (1) avec le système de la digestion ; ce qui a lieu aussi chez quelques poissons (2). De même le système sanguin a un petit nombre d'organes formés, et ceux-ci se distinguent à peine du système de la digestion, tandis que les organes extérieurs, les organes de la préhension et de la mastication, par exemple, sont formés d'une façon d'autant plus déterminée (3). « Chez les in-

(1) *Zusammenfällt* est l'expression du texte, ce qui ne veut point dire que les deux appareils se confondent, mais qu'ils ne sont pas aussi distincts, aussi localisés que chez d'autres animaux.

(2) Chez les plus inférieurs, tels que l'Amphioxus et le Myxine, chez lesquels les branchies sont placées dans la bouche, et parfois se prolongent même dans le pharynx.

(3) Que les autres le sont moins. Les insectes ne possèdent ni système vasculaire, ni système pulmonaire. La circulation n'a pas lieu chez eux dans un système clos, mais le sang se répand dans les interstices des différents organes. Quant à l'appareil respiratoire, il consiste en un ensemble de tubes aérifères ou trachées qui traversent le corps en tous sens, et qui, reliées par de gros troncs, vont s'ouvrir sur les anneaux de l'abdomen. Le sang, en s'épanchant dans les cavités du corps, baigne les trachées, et il est mis, à son tour, en contact avec l'air à travers l'enveloppe membraneuse des trachées elles-mêmes. Quant à l'appareil digestif, il revêt chez les insectes des

sectes, dit Autenrieth (*Ouvr. cit.*, t. I, § 346), et d'autres animaux inférieurs, le mouvement des liquides paraît s'accomplir sans circulation, et de cette façon que les liquides sont sans cesse tirés de la surface du tube alimentaire et transportés dans le corps, et qu'après avoir été employés à en nourrir les diverses parties, ils sont successivement rejetés comme matières excrémentitielles par la surface ou par d'autres voies. » — Ce sont là les classes principales des invertébrés. Suivant Lamarck (*Ouvr. cit.*, p. 128), il y en aurait quatorze.

c. Relativement à la différenciation ultérieure du règne animal, les vertébrés se divisent d'une manière simple d'après les éléments de la nature inorganique, la terre, l'air et l'eau, en ce qu'il y a des animaux terrestres, des oiseaux et des poissons. Cette différence est ici frappante, et elle se présente immédiatement et comme instinctivement à l'esprit qui considère la nature, tandis qu'elle était pour ainsi dire, indifférente à l'égard des

formes très-variées. Mais quelle que soit sa forme, on conçoit qu'il ne puisse être aussi spécialisé que chez les animaux supérieurs, et qu'il ait comme une tendance à se confondre avec les appareils de la circulation et de la respiration, et les autres viscères en général. Par exemple, il y a des insectes, les éphémérides, chez lesquels il n'y a, pour ainsi dire, qu'une trace du tube intestinal. L'organe qui se rattache directement à la circulation veineuse, le foie, n'existe pas chez les insectes, mais il est remplacé par des cellules hépatiques répandues sur la surface interne de l'estomac, de sorte que l'estomac et le foie se confondent chez eux. Enfin, par la raison même qu'il n'y a pas de circulation vasculaire, c'est le tube digestif qui remplace, en partie du moins, la circulation veineuse, en ce que placé dans la cavité du corps (espèce de lacune veineuse qu'on rencontre chez la plupart des invertébrés), il exsude à travers ses parois les produits de la digestion.

classes précédentes. Car il y a des coléoptères, par exemple, qui ont des pattes nageuses, mais qui vivent tout aussi bien sur la terre, et ont des ailes pour voler. Il y a aussi dans les sphères supérieures de l'animalité de ces passages d'une classe à l'autre qui annulent cette différence. Mais si la vie qui existe dans les différents éléments se trouve réunie en un seul et même organisme, c'est précisément qu'elle ne parvient pas à saisir (1) dans la représentation de l'animal terrestre, par exemple (2), la déterminabilité spéciale qui doit renfermer son caractère simple et essentiel. La pensée, l'entendement peut seul maintenir ces différences d'une manière rigoureuse. Il n'y a que l'esprit qui peut produire des œuvres strictement conformes à ces différences. Et il ne le peut que parce qu'il est l'esprit. Les œuvres d'art, ou les œuvres scientifiques sont des œuvres abstraites de cette façon, et elles sont essentiellement spécialisées, lorsqu'elles demeurent fidèles à leur détermination individuelle, et qu'elles ne mêlent point des déterminations essentielles. Lorsqu'on fait de ces mélanges dans l'art, ainsi que cela a lieu dans la prose poétique, ou dans la poésie prosaïque et dans l'histoire dramatisée, ou quand on transporte la peinture dans la musique, ou dans la poésie, ou qu'on peint la pierre, et que, par exemple, on représente des cheveux bouclés (le bas-relief est aussi une peinture

(1) *Herauszufinden : trouver, choisir.*

(2) Par exemple n'est pas dans le texte, mais nous l'y avons ajouté pour rendre la phrase plus correcte, car ce mélange, cette double nature qu'on rencontre parfois dans l'animal terrestre, n'est ici citée que comme un cas particulier.

sculptée) (1), lorsqu'on fait, disons-nous, de ces mélanges, on vicie le caractère spécial de l'œuvre. Car c'est seulement en exprimant une individualité déterminée que le génie peut produire une œuvre d'art véritable. Il n'en est pas autrement, lorsqu'on veut être à la fois poëte, peintre, philosophe, etc.—C'est là aussi ce qui arrive dans la nature (2), où il peut y avoir des formations qui réunissent deux vies (3). Cependant, que l'animal terrestre redevienne animal aquatique, dans les cétacés, ou que le poisson participe à la nature de l'animal terrestre, dans les amphibies et dans les ophidiens, et qu'on voie paraître des formations singulières et qui n'ont pas d'objet, comme, par exemple, des rudiments de pieds chez les ophidiens ; que l'oiseau devienne oiseau nageur (palmipède) jusqu'à atteindre dans l'ornithorinque à une sphère opposée à celle de l'animal terrestre; ou que dans l'autruche il devienne une espèce d'animal terrestre qui rappelle le chameau, et qui est plutôt couvert de poils que de plumes; ou bien que l'animal terrestre et le poisson aillent aussi jusqu'à se changer en volatiles, le premier dans les vampires et les ptérodactyles, et le second dans le poisson volant; tout cela ne détruit pas cette différence fonda-

(1) Et ainsi le bas-relief serait comme une dégradation de la peinture et de la sculpture tout à la fois.

(2) Le texte a : *in der Natur ist diess nicht der Fall :* ceci *n'est pas* le cas dans la nature. Mais le *nicht* est évidemment une faute de rédaction ou d'impression, car il est en opposition avec l'ensemble de tout le passage, et de la pensée que Hégel veut mettre en évidence en rapprochant les produits de la nature de ceux de l'art. A la place de *nicht* il faut donc mettre *auch*, *aussi*.

(3) Deux côtés, est l'expression du texte.

mentale, différence qui ne doit point admettre de mélange, mais qui doit être absolument déterminée. Il faut maintenir ces grandes divisions contre les produits imparfaits de la nature, qui ne sont que des mélanges de ces déterminations et qui ne valent pas plus que de l'air mouillé ou de la terre mouillée (c'est-à-dire de la boue) (1); et on ne doit pas considérer autrement ces produits intermédiaires. Les animaux terrestres proprement dits, les mammifères, sont les plus parfaits, puis viennent les oiseaux, et en troisième lieu les poissons.

α) Les poissons appartiennent à l'eau, comme le montre leur structure. Les membres sont limités par l'élément, et, par conséquent, ils sont comme ramassés en eux-mêmes. Leur sang a peu de chaleur, car il diffère peu de la température du milieu où ils vivent. Ils ont un cœur avec un seul ventricule, ou avec plusieurs (2), mais qui sont dans un rapport immédiat entre eux. Lamarck, en décrivant à l'endroit cité (p. 140 et suiv.) les quatre classes supérieures d'animaux, dit des poissons, qu'ils « respirent par les branchies, qu'ils ont une peau lisse ou

(1) *Dreck :* immondices, rebut.

(2) Les poissons n'ont en général qu'un cœur à deux cavités, c'est-à-dire avec une oreillette et un ventricule, traversés seulement par du sang veineux; et, par conséquent, le cœur correspond chez eux à la moitié droite du cœur des vertébrés supérieurs. Le cœur gauche y est remplacé par une artère contractile (artère dorsale), qui reçoit des veines branchiales le sang vivifié par la respiration, et le distribue aux autres organes. Nous ne savons pas qu'il y ait des poissons avec deux ventricules. Seulement, d'après Peters et Hyrtle, le *Lapidosiren paradoxa* offrirait deux oreillettes séparées par une cloison incomplète et venant s'aboucher par un orifice commun dans le ventricule unique.

écailleuse, des nageoires, qu'ils n'ont ni trachée, ni larynx, ni sens du toucher, et vraisemblablement pas d'odorat. » Les poissons et d'autres animaux abandonnent leurs petits, et ils ne s'en inquiètent plus en aucune façon. Chez eux, l'animal n'est pas encore parvenu au sentiment de son unité avec ses petits.

β) Les reptiles et les amphibies sont des formations intermédiaires qui appartiennent en partie à la terre et en partie à l'eau, et comme tels, ce sont des êtres contre nature (1). Ils ont un seul ventricule (2), une respiration imparfaite par les poumons, une peau lisse ou écailleuse. Les grenouilles, quand elles sont jeunes, n'ont pas de poumon, mais des branchies.

γ) Les oiseaux ont, comme les mammifères, un sentiment qui les attache à leurs petits (3). Ils leur fournissent leur nourriture dans l'œuf. « Leur fœtus, dit Lamarck (*Ouvr cit.*, p. 146), est contenu dans une enveloppe inorganique (la coque), et bientôt il n'a plus de liaison avec la mère, mais il peut s'y développer sans se nourrir de sa substance. » Les oiseaux échauffent leurs petits avec leur propre chaleur, partagent avec eux leur nourriture, et nourrissent aussi leur femelle, mais ils n'engagent

(1) *Etwas Widriges :* quelque chose d'opposé, qui répugne à la nature animale dans le sens déterminé ci-dessus, p. 467-471.

(2) Excepté le crocodile qui a deux ventricules, mais dans lesquels aussi la circulation est imparfaite, en ce que le cloisonnement des deux cœurs est incomplet, ce qui fait qu'une portion du sang veineux est, à chaque systole ventriculaire, lancé directement dans l'aorte.

(3) *Haben Empfindung für ihre Jungen : ont un sentiment pour leurs petits ;* ce qui marque déjà un degré plus élevé que celui des poissons et d'autres animaux qui abandonnent leurs petits.

pas (1) leur individualité, tandis que les insectes meurent avant la naissance de leurs petits. Les oiseaux montrent, par la construction des nids, l'instinct artistique et plastique, et ils atteignent ainsi à un sentiment positif d'eux-mêmes, par là qu'ils se posent comme nature inorganique, pour un être autre qu'eux-mêmes (2), et que cet être (3), leurs petits, est un produit immédiat d'eux-mêmes (4). Selon Lamarck (*Ouvr. cit.*, p. 150), les oiseaux se classeraient sous ce rapport de la manière suivante. « Si l'on fait réflexion, dit-il, que les oiseaux aquatiques (les palmipèdes, par exemple), les oiseaux de rivage et les gallinacés l'emportent sur tous les autres oiseaux, parce que leurs petits, aussitôt sortis de l'œuf, peuvent marcher et se nourrir, on verra qu'ils doivent former les trois premiers ordres, et que les colombins, les passereaux, les

(1) Dans la génération.

(2) *Sich für ein Anderes zur unorganischen Natur machen ; en se faisant eux-mêmes nature inorganique pour autre chose* (qu'eux-mêmes).

(3) Le texte a : *das Dritte : la troisième chose, le troisième être :* le fœtus, les petits.

(4) *Ein von ihnen unmittelbar Excernirtes :* ce troisième terme est *un être né, séparé* (excrété en quelque sorte) *immédiatement* d'eux. — (Voy. sur ce point plus haut, § 366). — Hégel veut montrer par ces remarques que l'oiseau s'élève à un plus haut degré d'animalité, à une plus haute unité animale (*à un sentiment positif de soi-même, zur positiven Selbstempfindung*, plus complet, comme il est dit ci-dessus) que les classes précédentes. Ce qui est vrai en général, et en considérant le cercle entier, et la nature entière de l'animal. Car, pour ce qui concerne l'instinct plastique, l'insecte n'est point inférieur à l'oiseau, si l'on considère du moins cet instinct dans quelques-unes de ces espèces, telles que l'araignée, la fourmi et l'abeille. Peut-être même, en tant qu'instinct purement animal, c'est chez l'abeille qu'il atteint à son plus haut degré.

oiseaux rapaces et les grimpeurs, doivent former les quatre derniers ordres de cette classe, car leurs petits, après qu'ils sont sortis de l'œuf, ne peuvent ni marcher, ni se nourrir par eux-mêmes. » Mais on pourrait précisément considérer cette circonstance comme une raison pour placer ces derniers avant les premiers (1), sans compter que les oiseaux palmipèdes sont bâtards (2). — Les oiseaux se distinguent par l'élément positif de leur organisation (3) en ce qu'à côté du poumon, on y rencontre des réservoirs d'air dans la peau et de grandes cavités vides dans les os. Ils n'ont pas de sein, car ils n'allaitent point; ils ont deux pieds, et les deux bras ou les deux pieds de devant y sont changés en ailes. Comme la vie animale se trouve ici placée dans l'air, et que l'élément abstrait vit ainsi dans l'oiseau, on voit reparaître chez celui-ci la prépondérance de la nature végétative qui se développe sur sa peau sous forme de plume. Par là qu'il appartient à l'air, sa poitrine aussi présente une structure particulière. Par conséquent, un grand nombre d'oiseaux ne possèdent pas seulement la voix comme les mammifères, mais ils chantent, la vibra-

(1) Par cela même que ces derniers soignent leurs petits.

(2) *Zwitter*. Ils sont bâtards dans le sens défini ci-dessus, à savoir, qu'ils tiennent à la fois de l'animal aquatique et de l'animal terrestre.

(3) L'expression du texte est : Les oiseaux se distinguent, *durch das Positive der Verbindung : par le positif de la liaison*. Hégel veut dire que l'air est l'élément fondamental de l'oiseau, qu'il fait en quelque sorte l'unité de sa vie, comme le montrent, outre son chant et son vol, son appareil respiratoire spécial, c'est-à-dire ces poches aériennes qui, à côté du poumon et en rapport avec lui, sont répandues dans tout le corps et pénètrent même dans l'intérieur des os.

tion interne se déployant ainsi dans l'air comme dans son élément. Pendant que le cheval hennit, et que le bœuf beugle, l'oiseau laisse échapper ce cri comme une jouissance idéale de lui-même. Ce n'est pas en se promenant sur le sol, mais en se jouant dans les airs qu'il arrive au sentiment de soi.

δ) Les mammifères ont une poitrine, quatre extrémités articulées et tous les organes. Ils ont des mamelles, et ils allaitent et nourrissent leurs petits. Ce sont, par conséquent, ces animaux qui atteignent au sentiment de l'unité des deux individus (1), au sentiment du genre qui arrive à l'existence dans l'être engendré où les deux individus sont précisément le genre, bien que dans la nature cette unité de l'individu et du genre retombe dans la sphère de l'individualité. Mais les animaux supérieurs se comportent aussi en tant que genre à l'égard de cette existence (2) en ce qu'ils y sentent leur principe universel. Ces animaux sont les mammifères, et parmi les oiseaux ceux qui couvent (3). Les singes sont, de tous les animaux, les plus

(1) Le texte dit : au sentiment *de l'unité d'un individu avec un autre;* sentiment qui se produit dans la génération, et qui se continue et se complète dans l'allaitement et dans les soins que l'animal donne à ses petits.

(2) Leurs petits. C'est-à-dire que la gestation ou l'incubation, l'allaitement et les soins que les parents donnent à leurs petits sont une continuation de la génération, où les parents se comportent comme genre et sentent leur principe général (*ihr Allgemeines*, leur universel), le principe qui les unit à leurs petits, c'est-à-dire encore le genre.

(3) C'est-à-dire tous les oiseaux, à l'exception du coucou et de l'autruche qui, à ce qu'il paraît, abandonne ses œufs et les cache dans le sable.

flexibles (1) et qui aiment le plus leurs petits; et comme ils s'absorbent, pour ainsi dire, dans ces derniers, et qu'en leur prodiguant leurs soins et en pourvoyant à leurs besoins, ils éprouvent un sentiment désintéressé et plus élevé de cette unité, le désir sexuel déjà satisfait continue à s'objectiver chez eux (2). — Chez les mammifères aussi la peau se change, il est vrai, en organes végétatifs; mais la vie végétative est bien loin d'y être aussi développée que chez les oiseaux. Chez les mammifères, la peau se transforme en laine, en cheveux, en poils, en piquants (hérisson), et elle va jusqu'à se transformer en écaille et en cuirasse (armadille). L'homme, au contraire, a une peau lisse, pure et bien plus animalisée, et qui, en outre, écarte tout élément osseux. La femme possède une plus riche chevelure. On prend pour signe de force l'abondance des poils qui viennent sur la poitrine et dans d'autres parties du corps de l'homme, mais c'est là une faiblesse relative de l'organisation de la peau. (Voy. plus haut § 362, *Zus.*, p. 340.)

Quant aux autres divisions essentielles, on a pris pour base les rapports réciproques des animaux en tant qu'individus, et, par conséquent, leurs dents, leurs pieds, leurs griffes et leur bec. On a été guidé par un instinct heureux lorsqu'on a choisi ces parties, car c'est par là que les animaux se distinguent réellement les uns des autres. Si l'on veut avoir une différence réelle, ce n'est

(1) *Bildsamsten:* dociles, qui savent se prêter, s'adapter à tout, et qui, par suite, se rapprochent le plus de l'homme.

(2) Il continue à s'objectiver dans les soins qu'ils donnent à leurs petits.

pas nous qui devons différencier les animaux en les marquant de certains caractères, mais il faut que ce soit l'animal lui-même qui se différencie (1). Or, en se posant individuellement par ses armes contre sa nature inorganique (2), l'animal s'affirme comme sujet indépendant (3). — Par là les diverses classes des mammifères se divisent très-bien αα) en animaux dont les pieds sont des mains (4), — c'est l'homme et le singe (le singe est une satire de l'homme, satire que l'homme doit accepter de bon cœur lorsqu'il ne veut pas se prendre lui-même au sérieux, mais rire à ses propres dépens); ββ) en animaux dont les extrémités sont des griffes, les chiens, les bêtes fauves, telles que le lion, le roi des animaux; γγ) en rongeurs, chez qui les dents ont une structure particulière; δδ) en chiroptères, qui ont une membrane qui s'étend entre les doigts, et dont les rongeurs nous offrent déjà quelques exemples (ces animaux se rapprochent davantage des chiens et du singe); εε) en tardigrades, chez lesquels les doigts font défaut en partie, et se sont changés en griffes; ζζ) en animaux avec des membres en nageoires, les cétacés; ηη) en animaux à sabot, tels

(1) Ce qui rappelle le mot de Linné que « ce ne sont pas les caractères qui font les genres, mais les genres qui font les caractères. »

(2) Ici, par nature organique il ne faut pas seulement entendre la nature inorganique proprement dite, mais tout être de la nature en général, et, par conséquent, l'animal lui-même; car celui-ci devient un être inorganique pour l'animal qui fait de lui sa proie.

(3) *Für sich seyendes Subject.*

(4) Nous laissons l'expression du texte, qu'on trouvera peut-être singulière, mais qu'on entend très-bien.

que le cochon, l'éléphant, qui est armé d'une trompe, le bœuf, qui est armé de cornes, le cheval, etc. La force de ces animaux réside plutôt dans leurs membres supérieurs (1); ils sont, en général, dociles au travail, et la formation des extrémités montre chez eux un rapport particulier avec la nature inorganique. Si l'on réunit ensemble les animaux rangés sous ββ, γγ, δδ, εε, et qu'on les comprenne dans une seule classe, dans la classe des animaux à ongles, on aura quatre classes : 1) animaux ayant des mains, 2) animaux ayant des ongles, 3) animaux ayant des sabots pour le travail, 4) animaux ayant des nageoires. Lamarck (*Ouvr. cit.*, p. 142) donne, d'après cela, la dégradation suivante des mammifères : « Les mammifères *onguiculés* ont quatre membres, et des ongles plats ou pointus aux extrémités de leurs doigts qui n'en sont pas recouverts. Ces membres sont en général destinés à saisir les objets, ou du moins à s'y suspendre. C'est parmi eux que se trouvent les animaux le plus parfaitement organisés. Les mammifères *ongulés* ont quatre membres dont les doigts sont entièrement entourés à leur extrémité par une corne arrondie qu'on appelle sabot. Leur pieds ne servent qu'à marcher ou à courir, et ne peuvent être employés soit à grimper sur les arbres, soit à saisir un objet ou la proie, soit à tomber sur un autre animal et le déchirer. Ils ne se nourrissent que de végétaux. Les mammifères *exongulés* n'ont que deux extrémités, lesquelles sont très-courtes et plates,

(1) *Nach Oben*, vers le haut.

et formées à la façon des nageoires. Leurs doigts, enveloppés par la peau, n'ont ni griffe ni corne; ils sont, parmi les mammifères, les plus imparfaitement organisés. Ils n'ont ni bassin, ni pieds de derrière; ils avalent sans mâcher; enfin ils vivent ordinairement dans l'eau, mais ils viennent à la surface pour respirer l'air. » — Quant aux subdivisions ultérieures, il faut admettre dans la nature la contingence et l'accident, c'est-à-dire une détermination qui lui vient du dehors (1). Les climats forment, cependant, un autre grand principe déterminant. C'est ainsi qu'au sud le règne animal se trouve plus spécialisé (2), d'après les différences des climats et des terres, qu'au nord, et que l'éléphant d'Asie et celui d'Afrique se distinguent essentiellement l'un de l'autre, tandis que l'Amérique n'en a point. Le lion, le tigre, etc., se distinguent de la même manière (3).

(1) *Bestimmtseyn von Aussen : être déterminé du dehors.* Telle est, en effet, la contingence. Car lors même qu'on admettrait, comme il faut l'admettre, que la contingence est un principe, et un principe inhérent à la nature (elle est, il ne faut pas l'oublier, un moment logique), c'est toujours un principe qui vient s'ajouter comme du dehors à d'autres principes plus essentiels et plus nécessaires. Ainsi, par exemple, ce qu'il y a de nécessaire dans la pluie, c'est la pluie, ou, si l'on veut, qu'il pleuve; mais ce qu'il y a de contingent, c'est la quantité de la pluie, le lieu, le temps où il pleuvra, etc.

(2) Comme on sait, le nombre des espèces diminue en allant du nord au sud.

(3) Nous ferons d'abord observer que le passage du paragraphe précédent à celui-ci, c'est-à-dire du rapport des sexes aux genres et aux espèces, est fort simple. Car le rapport des sexes implique le genre qui se pose et se réalise dans la génération, et il l'implique comme un moment supérieur et plus concret. Maintenant, sur quel principe la division

de l'animal en genres et en espèces est-elle fondée? (*) Et si l'animal se divise en genres et en espèces, y a-t-il un genre absoln, ou, comme on dit, un type universel de l'animal qui comprend tous les genres et toutes les espèces? Et s'il y a un tel type, quel est-il et où est-il? Et enfin sur quel principe repose la série des genres et des espèces, c'est-à-dire la classification des divers moments du règne animal? Ce sont là les trois questions qu'il s'agirait d'examiner. On concevra, cependant, qu'il nous serait impossible de traiter, dans les limites d'une note, d'une manière, nous ne dirons pas complète, mais suffisante, la troisième question qui renferme un des problèmes les plus compliqués de la science naturelle. Nous nous bornerons, par conséquent, à la poser ici, et cela, d'autant plus que, comme nous l'avons déjà indiqué (p. 94), nous nous proposons de l'examiner dans un travail spécial sur la génération.

α) Pourquoi y a-t-il des genres et des espèces? C'est là une de ces questions que la physiqne empirique ne se pose même pas, et cela par la raison que nous avons plusieurs fois signalée, savoir, par la raison même qu'elle procède empiriquement, ce qui veut dire qu'elle prend le fait d'une manière accidentelle et extérieure, et tel qu'il lui est donné par l'expérience, sans s'inquiéter de sa nécessité intrinsèque et idéale. Ainsi elle voit qu'il y a des animaux qui ont des caractères communs, et d'autres qui, outre ce caractère commun, ont un caractère qui les différencie, et s'appuyant sur des régles qu'elle ne détermine point, et qu'elle reçoit d'une manière également extérieure et accidentelle d'une autre science, elle distribue d'une certaine façon les différentes parties du régne animal.—A ce sujet, il faut d'abord remarquer que le naturaliste admet implicitement la présence et l'action de l'idée logique dans la nature (Cf. notre *Introduction*, vol. I, ch. II et V), et qu'il en fait même, qu'il le sache d'ailleurs ou qu'il l'ignore, le principe déterminant de la division. Et, en effet, de quelque point de vue qu'il psrte dans ses divisions et dans ses classifications, qu'il parte de la structure externe ou interne de l'animal, ou de ses habitudes, ou des adaptations de ses membres à telle fin, ou de l'embryon, de sa forme et de ses développements, etc., toujours est-il qu'il reconnaît, — et il est bien obligé de le reconnaître, — que le règne

(*) Nous avons à peine besoin de noter que toute division du règne animal peut se ramener à la division en genre et en espèces, les familles, les ordres et les classes n'étant qu'une extension de cette division fondamentale.

animal affecte une certaine forme logique, et que hors de cette forme il ne saurait exister ; ce qui veut dire que cette forme entre comme moment intégrant dans sa nature, et qu'elle y entre tout aussi bien que la vertèbre, le sang, etc. — Mais en disant que l'élément logique n'entre dans l'animal que comme forme, c'est une expression inadéquate que nous employons ; car c'est comme forme et comme matière logiques qu'il y entre ; c'est-à-dire il y entre comme idée logique concrète, telle que cette idée existe dans ce moment de la logique et de la nature (Voy. *Logique* de Hégel, § 130 et suiv., et notre Introduction à cette Logique, ch. XI et XII). Et, en effet, le genre et l'espèce, en tant que moment logique, n'est ni l'être et le non-être, ni l'identité et la différence, ni le sujet et l'objet, etc., mais c'est l'idée qui s'est élevée (forme et contenu) dans la sphère de la vie et de la génération. Voilà pourquoi Hégel se borne à énoncer la division de l'animal en genre et en espèce. C'est que la démonstration de cette division se trouve dans sa Logique. — Mais si l'idée logique pénètre dans le règne animal en tant que genre et en tant qu'espèce, elle doit, et par la même raison, y pénétrer comme élément ou principe de sa classification, c'est-à-dire des différents moments à travers lesquels se développe et se réalise l'idée de l'animal, car c'est là ce qu'on doit entendre par classification. Nous voulons dire que les diverses classes d'animaux sont des moments d'une seule et même idée, de l'idée de l'animal, et que l'idée logique intervient aussi dans les déterminations de ces moments, et partant dans leur classification. Par exemple, il y a une animalité enveloppée et rudimentaire, où l'animal se distingue à peine de la plante, et une animalité concrète et développée. Or, ces deux sphères, qui appartiennent à une seule et même idée, sont, comme le genre et l'espèce, déterminés par le mouvement même de l'idée logique, qui va de l'immédiat au médiat, de l'abstrait au concret. C'est ce qu'on apercevra plus clairement encore en examinant la deuxième question, savoir, s'il y a un type universel de l'animal, et comment on doit concevoir ce type.

β) Qu'il y ait un type unique de l'animal, c'est ce qu'on admet généralement. Mais il en est de ce type comme de la justice, du vrai, de l'absolu : on fait, voulons-nous dire, de ce type une abstraction, un *caput mortuum*, un être indéterminé dont on ne saurait rien affirmer, et qu'on place hors de la sphère animale, comme on place la justice hors de l'Etat, et l'absolu hors du monde. Dans cette conception de l'animal typique, on procède suivant les règles de l'ancienne logique, c'est-

à-dire on supprime les différences ou les espèces, et l'on arrive ainsi, par voie de généralisation, à un dernier genre qu'on érige en principe de toutes les espèces. Mais en procédant ainsi on va au rebours de la réalité et de l'objet même qu'on veut atteindre; car le principe qu'on obtient est, au fond, ce qu'il y a de plus indéterminé et de plus vide dans le règne animal; c'est tout au plus cette substance gélatineuse et informe où paraît à peine la vie animale, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus éloigné de l'animal concret, — de ce type où l'on doit retrouver, enveloppés et ramenés à l'unité, tous les moments de l'animalité (*). — Quel est donc le type véritable de l'animal? A cela nous répondrons d'abord que le type de l'animal est l'idée même de l'animal, mais l'idée concrète et développée. Et, en effet, il n'y a pas un type de l'animal hors des différents moments de l'animalité, comme il n'y a pas de type de la justice hors de l'État, mais ici le type de l'animal est, et a sa réalité dans ces moments, comme l'idée de la justice est et a sa réalité dans les différentes sphères de la vie sociale. Ainsi il ne faut pas prendre une sphère du règne animal, les invertébrés, par exemple, la séparer de ce type, et puis faire un rapprochement entre eux, comme si ce type était hors des invertébrés, et les invertébrés n'étaient pas, à leur tour, une détermination essentielle de ce type, — car c'est là précisément ce faux procédé d'abstraction qui mutile les êtres et ne sait point saisir leur véritable unité, — mais il faut considérer les invertébrés et ce type comme inséparables, et comme étant l'un dans l'autre, de telle façon que si les invertébrés n'étaient point dans ce type, et ce type dans les invertébrés, les premiers ne seraient point des animaux, et le second ne serait point le type de l'animal. Mais, par cela même que le type de l'animal est dans l'animal, et qu'il a son existence réelle dans les différents moments de l'animalité, ou, si l'on veut, par cela même que ce type est un système (Voy. *notre Introduction*, vol. I, ch. IV et V), il y a nécessairement différents moments dans ce système,

(*) On peut voir par là, comme par l'ensemble de ce §, et de la philosophie hégélienne en général, que si Hégel emploie les expressions, genre et espèce, ces expressions n'ont point dans sa théorie la même signification et le même usage que dans la logique et les théories ordinaires. Ainsi dans la théorie hégélienne ce n'est pas le genre qui est supérieur à l'espèce, mais c'est, au contraire, l'espèce qui est supérieure au genre, en ce qu'elle constitue une nature plus concrète que le genre. (Voyez, sur ce point, notre *Introduction à la Logique de Hégel*, ch. III, V et XI, p. 90, note 1, et *Introduction à la Philosophie de Hégel*, ch. V, § 1.)

et le mouvement de ces moments se fait par le passage de l'abstrait au concret, c'est-à-dire des sphères inférieures, où l'animal n'existe que d'une façon immédiate, virtuelle et enveloppée, à des sphères supérieures de plus en plus concrètes où il va en se développant et en se concentrant tout à la fois, jusqu'à ce qu'il atteigne à son plus haut point de développement et de concentration. Il y a, au § 371, deux passages qui expriment d'une manière précise la pensée de Hégel sur ce point, mais qui, au premier coup d'œil, paraissent ne pas pouvoir s'accorder. Hégel dit, en effet (p. 452) (*), que ce n'est pas dans la nature, mais seulement dans l'esprit que le type universel de l'animal peut exister dans son universalité, et que dans la nature il ne saurait exister que d'une façon limitée et particulière ; tandis qu'il ajoute plus loin (p. 460) que c'est dans l'homme, en tant que type fondamental (*Haupttypus*) de l'organisme que tous les moments de l'organisme atteignent à leur plus haut développement (**) — Quant au premier passage, il est fort simple, et il apparaîtra comme tel à celui qui a saisi les rapports de la nature et de l'esprit, ou, ce qui revient au même, de l'idée de la nature telle qu'elle est dans la nature, et telle qu'elle est dans la pensée, et dans la pensée philosophique. Car rien n'existe ni ne peut exister en tant qu'idée, et dans son unité hors de cette pensée. Par conséquent, dans la nature, non-seulement l'idée en général, mais sa propre idée ne saurait exister que d'une manière limitée, particulière et fragmentaire. Par conséquent encore, l'idée de l'animal, qui est une en tant qu'idée ou pensée, se brise et se disperse dans la nature ; et elle ne se disperse pas seulement en ce que les différents genres et les différentes espèces sont séparés, mais en tant qu'individu aussi. Nous voulons dire que dans la pensée non-seulement l'espèce est une, mais que les différents individus existent dans leur unité en tant qu'individus. Et ainsi l'universel, le particulier et l'individuel, ou le genre, l'espèce et l'individu, qui sont indivisibles dans la pensée, se dispersent et se multiplient indéfiniment hors de la pensée et dans la nature. C'est ce qui fait que le type universel de l'animal, qui n'est autre que l'idée concrète de l'animal, ne saurait exister dans son unité que dans la pensée. Car c'est

(*) La même pensée se trouve exprimée à peu près dans les mêmes termes à la fin du § 370.

(**) Plus haut, même §, p. 451, Hégel détermine ce qu'il entend par *type fondamental*, lorsqu'il dit que l'homme marque en tant qu'animal le plus haut degré de développement.

3. LE GENRE ET L'INDIVIDU.

§ 372.

a. MALADIE DE L'INDIVIDU.

Dans les deux rapports précédents, le processus va du genre, qui se différencie et se pose un moyen terme avec lui-même dans les individus, à la suppression de ces différences. Mais comme le genre prend ensuite

seulement dans la pensée que viennent se joindre et se compénétrer l'insecte et le mammifère, l'oiseau et le poisson, etc., comme c'est en elle que viennent s'unir les éléments, le système solaire, en un mot, les diverses sphères de la nature (Cf. § 368). — Cependant, si l'idée de l'animal ne peut se réaliser qu'imparfaitement dans la nature, l'animal n'en existe pas moins dans la nature conformément à cette idée; et c'est en ce sens et dans cette limite que l'animal qu'on appelle homme est l'animal par excellence, le type qui concentre et harmonise dans son unité tous les moments du règne animal et les élève à leur plus haut point de perfection; ce qui fait aussi qu'il est l'organe le plus direct et le plus complet de l'esprit. Par conséquent, celui qui a dit, que l'homme l'emporte sur les autres animaux par la main, a dit vrai, non dans le sens exclusif où il a entendu cette proposition, mais en ce sens que et par elle-même, et comme partie d'un organisme plus parfait, et par les rapports intimes qui les unissent elle et cet organisme à l'esprit, la main l'emporte sur le tentacule, la nageoire et la griffe, et sur les animaux qui en sont doués. — Ceci nous conduit à la troisième question touchant la classification du règne animal; car si l'homme est l'animal par excellence, comment et dans quel sens est-il une espèce? Et que deviennent les autres genres et les autres espèces vis-à-vis de l'animal typique? Et comment, et d'après quel critérium faudra-t-il les distribuer? — C'est là ce que nous nous proposons d'examiner dans une recherche spéciale.

vis-à-vis de l'individu la forme d'une généralité extérieure, d'une nature inorganique (§ 357), il n'arrive à l'existence que d'une manière abstraite et négative dans l'individu. L'organisme individuel peut, dans ce rapport extérieur (1) de son existence, ne pas être adéquat à son genre, comme il peut aussi, en revenant sur lui-même, se conserver dans le genre (§ 367). — La maladie se produit en lui lorsque l'un de ses systèmes ou organes, irrité dans son conflit avec la puissance inorganique, s'isole et concentre son activité en lui-même contre l'activité de l'organisme entier, dont le processus, qui ne peut s'accomplir que par l'accord et la fusion de tous ses moments, se trouve arrêté.

— (*Zusatz.*) De même que dans la division du règne animal on a le type de l'animal qui se particularise, de même on a ici dans la maladie l'organisme individuel pouvant se particulariser (2) d'une façon qui n'est pas adéquate à sa notion, c'est-à-dire à sa particularité totale (3). Par conséquent, ici aussi l'imperfection du sujet individuel vis-à-vis du genre n'est pas encore effacée, mais l'individu est le genre en lui-même et contre lui-même; c'est lui seul qui est son propre genre, et qui le porte au-dedans de lui-même. C'est là la scission à laquelle

(1) *Aeusserlichkeit.*

(2) *Einer Particularisation fähig : capable d'une particularisation.*

(3) C'est-à-dire que l'unité harmonique de tous les éléments qui forment sa nature particulière (genre ou espèce et individualité) se brise — se particularise — et amène par là la maladie; et cette particularisation ou scission vient de l'action du genre lui-même qui est dans l'individu.

l'animal est maintenant soumis, et avec laquelle il achève sa destinée.

La santé est l'accord de l'individualité organique avec son existence (1), par là que tous les organes se fondent dans l'élément général ; elle consiste dans le rapport harmonieux de l'être organique et de l'être inorganique, de telle façon qu'il n'y a pas d'être inorganique pour l'être organique que celui-ci ne puisse soumettre (2). La maladie ne vient pas de ce qu'il y a une irritation trop grande ou trop petite pour la faculté réceptive de l'organisme, mais sa notion consiste dans une disproportion entre son être et son individualité (3), ce qui n'est nullement une

(1) Le texte a : *die Proportion des organischen Selbsts zu seinem Deseyn : la proportion* (pour ainsi dire, l'adéquation) *du même* (de l'être individuel et identique) *organique avec son existence.*

(2) On a l'individu organique, qui est aussi l'élément général, — *das Allgemeine*, l'universel, dit le texte, — en ce qu'il est l'unité de l'organisme ou des différents organes, lesquels constituent le *Daseyn*, son existence. Or, la santé consiste dans la proportion de ces deux termes, c'est-à-dire des diverses parties de l'organisme et de leur unité, ce qui fait que pendant que chaque partie se meut et fonctionne dans sa sphère propre, elle se fond en même temps dans l'unité (Cf. § 356, p. 292-299); ce qui implique aussi un rapport harmonieux (*Gleichmässige Verhältnisse*, rapport proportionné) entre l'être organique et l'être inorganique; car la vie, qu'on la considère dans ses parties ou dans son unité, consiste dans la lutte de l'être organique et de l'être inorganique, et dans le triomphe du premier sur le dernier. Dès que cette lutte et ce triomphe sont troublés ou cessent, il y a maladie ou mort.

(3) *Seines Seyns und seines Selbsts : disproportion de son être et de son individualité.* Bien que, strictement parlant, il y ait une différence entre le *Seyn* et le *Daseyn*, ici le *Seyn* est pris dans le même sens que le *Daseyn*, comme le montre la phrase qui précède, ainsi que ce qui suit.

disproportion entre des facteurs qui se développent au-dedans d'eux-mêmes (1). Car des facteurs sont des moments abstraits, et ils ne peuvent se développer l'un de l'autre. Lorsqu'on parle de l'accroissement de l'irritation et du décroissement de l'irritabilité, de telle façon que l'irritation est d'autant plus grande que l'irritabilité est plus petite, et que l'une augmente comme l'autre diminue (2), on parle d'une opposition de la grandeur dont il faut se méfier. Il ne faut pas non plus donner trop d'importance à la disposition, comme si l'on pouvait être virtuellement malade sans l'être réellement; car il y a précisément dans l'organisme ce retour (3) qui fait que ce

(1) *Die innerhalb seiner aus einander treten* : L'expression *aus einander treten* implique le sens de scission et de développement. Voy. ci-dessous, même § p. 495, note 4.

(2) On peut concevoir que l'irritation (*Erregung*) et l'irritabilité (*Erregbarkeit*) soient en raison inverse. Car l'organisme dépense son irritabilité en s'irritant, et, par conséquent, plus il y a en lui d'irritation, et moins il y a d'irritabilité, et réciproquement; ce qui peut conduire à se représenter la santé comme un état d'équilibre entre l'irritation et l'irritabilité, et la maladie comme la cessation de cet équilibre.

(3) Le texte a : *l'organisme fait cette réflexion même*, etc.; ce qui veut dire que si profonde et si intime est l'unité de l'organisme que la virtualité (*an sich*) de la maladie s'y confond en quelque sorte avec sa réalité. En général la possibilité devient réalité, et une chose doit être d'abord virtuellement pour être réellement. Mais nulle part la possibilité et la réalité ne sont aussi intimement unies que dans l'organisme animal. Par exemple, la possibilité de brûler est dans le bois, et le bois ne brûle que par suite de cette possibilité. Mais la possibilité et la réalité du feu y sont encore séparées, et il faut une circonstance, une force extérieure qui vienne les mettre en rapport. Dans l'organisme, au contraire, il n'y a pas de possibilité qui ne devienne immédiatement réalité, et cela par l'action même de l'organisme, qui est mouvement, énergie, et qui, par suite,

qui est virtuellement est aussi réellement. La maladie se produit lorsque l'organisme se sépare en tant qu'existant (1), non de facteurs, mais de côtés tout à fait réels. La cause de la maladie réside, d'une part, dans l'organisme lui-même, dans l'âge, dans la nécessité de la mort (2), dans des vices organiques innés (3); mais, d'autre part, l'organisme est soumis, dans son existence, aux influences extérieures (4), ce qui fait qu'un de ses côtés peut recevoir

implique le passage continu de la possibilité à la réalité, qu'on le considère, d'ailleurs, dans ses rapports avec la nature inorganique, ou dans les rapports de ses diverses parties entre elles. Par conséquent, lorsqu'on dit qu'il y a dans l'organisme une disposition à être malade, on admet implicitement que l'organisme est réellement malade. La maladie peut être plus ou moins développée, elle peut être dans son germe, comme on dit, mais elle n'en existe pas moins réellement. Du reste, la simple disposition à être malade n'explique, en aucune façon, la maladie.

(1) *Als seyender : en tant qu'étant ;* c'est-à-dire qu'il y a dans l'organisme un organe, une partie qui n'est que d'une manière immédiate, qui *est* simplement, et qui ne se médiatise pas, et ne se fond pas avec le tout. Par là l'organisme se trouve séparé au dedans de lui-même, non de facteurs, c'est-à-dire de simples éléments quantitatifs, mais de côtés (organes, fonctions) qualitatifs, concrets et réels.

(2) Le texte dit seulement : *Sterben, mourir ;* ce qui veut dire que la nécessité de la mort entraîne la nécessité de la maladie.

(3) Le texte a seulement : *Angeborner Fehler :* vices, défauts innés.

(4) *Theils ist der seyende Organismus äusserer Einflüsse fähig :* littéralement : *en partie l'organisme étant* (qui est) *est susceptible d'influences extérieures :* expression plus exacte. C'est, en effet, *en tant qu'étant*, c'est-à-dire en tant qu'organisme immédiat, qui n'a pas encore vaincu, qui ne s'est pas encore assimilé la nature inorganique, que l'organisme est soumis aux influences extérieures — Nous ferons observer que ces causes ne constituent pas la cause spéciale et déterminante, l'idée de la maladie, mais des causes secondaires et sub-

un accroissement et (1) que sa force interne ne lui est plus adéquate. L'organisme se trouve alors placé dans les formes opposées de l'être et de l'individuel, et l'individuel est précisément ce terme pour lequel existe le moment négatif de soi-même (2). La pierre ne peut être malade, parce qu'elle s'annule dans la négation d'elle-même, qu'elle est dissoute par l'action chimique, et que sa forme ne subsiste point. Elle n'est pas l'être qui, se niant lui-même, triomphe de l'opposition, ainsi que cela a lieu dans la maladie et dans le sentiment de soi. Dans le désir aussi, le sentiment du manque est la négation de soi-même; c'est un rapport avec soi-même en tant qu'être négatif. Le désir est lui-même, et il est en rapport avec lui-même en tant qu'affecté d'un manque. Seulement, dans le désir, ce manque est un élément extérieur, ou, si l'on veut, l'individu n'entre pas (3) en conflit avec sa figure, tandis

ordonnées, et comme des instruments de la maladie. Ainsi, par exemple, l'âge, la vieillesse entraîne la maladie, est l'occasion de la maladie, mais elle n'est pas la raison dernière de la maladie.

(1) *Vermehrt wird : est augmenté*, c'est-à-dire que l'action de la nature extérieure et inorganique peut être une de ces causes qui brisent l'harmonie de l'organisme, en sollicitant, en irritant et en développant une de ses parties, de telle façon que la force interne de l'organisme ne saurait plus lui faire équilibre.

(2) C'est-à-dire que la maladie contient cette contradiction, ou, pour mieux dire, réside dans cette contradiction que l'individu (le *Selbst*) se nie lui-même et dans une partie de lui-même; en d'autres termes, dans la maladie, cette partie qui *est* simplement, n'est pas hors de l'individu, mais dans l'individu, et l'individu est en elle, mais en tant que négation de lui-même; ce qui ne peut avoir lieu dans l'être inorganique, comme il est dit dans la phrase qui suit.

(3) Dans le désir.

que, dans la maladie, l'élément négatif est la figure elle-même (1).

Ainsi donc, la maladie est une disproportion entre l'irritation et les organes (2). Par là que l'organisme est un être individuel, il peut y avoir en lui un côté extérieur qui garde son équilibre, pendant qu'un autre côté particulier va au-delà de sa mesure. Héraclite dit : « Tout ce qui est force en nous est maladie. L'excès de la chaleur est la fièvre, l'excès du froid est la paralysie, l'excès de l'air est l'étouffement (3). » L'organisme peut être irrité au-delà de sa possibilité, parce qu'étant aussi l'unité complète de la possibilité et de la réalité (de la substance et de l'individualité), il est entièrement sous l'une et l'autre formes (4). L'opposition des sexes

(1) *Das negative Ding ist die Gestalt selbst* : c'est-à-dire que dans le désir, l'objet, l'être désiré, qui constitue le moment négatif, est hors du désir, tandis que dans la maladie le moment négatif est la figure organique elle-même, ce qui revient à dire qu'il est dans l'organisme lui-même.

(2) *Eine Disproportion zwischen Reizen und Wirkungsvermögen : une disproportion entre l'irritation (la sollicitation, le stimulant, l'excitation vitale) et les instruments, les moyens d'action* dont dispose l'organisme. Voy. § suiv., p. 507.

(3) Ὅσα ἐν ἡμῖν ἑκάστου κράτος, νόσημα. ὑπερβολὴ θερμοῦ, πυρετός. ὑπερβολὴ ψυχροῦ, παράλυσις. ὑπερβολὴ πνεύματος, πνῖγος. Heraclitus, 144, 6.

(4) On rapproche ici la possibilité et la réalité de la substance et de l'individualité (*Substanz und Selbst*) parce que la substance est l'en soi, la possibilité des attributs et des accidents, et la réalité est la substance qui a posé ses déterminations, c'est-à-dire ses attributs et ses accidents. L'individualité aussi représente dans l'organisme la réalité, en ce qu'en elle la possibilité de l'organisme se trouve posée, réalisée. Ainsi il y a dans l'organisme la possibilité et la réalité (*Moglichkeit und*

sépare l'activité et l'irritation, et la partage en deux individus organisés. Mais l'individu organisé est aussi tous les deux, et c'est là la possibilité de sa mort, possibilité qu'il renferme en lui-même, parce que c'est en lui-même que se produisent et se développent ces formes. Par conséquent, la possibilité de la maladie vient de ce que l'individu est ces deux formes. Dans le rapport des sexes, l'individu a vu s'effacer, en tant qu'il est en rapport, sa déterminabilité essentielle suivant le dehors (1). C'est maintenant au-dedans de lui-même qu'il trouve cette déterminabilité, en ce que c'est, pour ainsi dire, avec lui-même qu'il s'accouple (2). L'unification de l'individu

Wirklichkeit) et l'organisme est dans toutes les deux, il est, comme dit le texte, l'unité entière de toutes deux; car la vie est la fusion incessante de la possibilité et de la réalité. Dans la santé, la possibilité et la réalité sont en équilibre. Par exemple, la chaleur ou le froid est une des possibilités de l'organisme. Dans la santé, l'une ou l'autre de ces deux possibilités ne devient réelle, ne se pose dans l'organisme que dans la mesure convenable, et de manière à ne point troubler l'harmonie du tout. Mais, par cela même qu'il y a ce moment potentiel dans l'organisme, moment potentiel qui se distingue de son moment réel, de sa réalité, de son acte, l'organisme peut être excité au delà de *sa* possibilité. Et ainsi cette possibilité, la chaleur, le froid, l'air, etc., qui est sa force lorsqu'elle y entre dans une mesure convenable et, pour ainsi dire, en tant que possibilité *de* l'organisme, se change en principe morbifique lorsqu'elle y entre en tant que possibilité en général, et en dehors de cette mesure.

(1) La déterminabilité suivant le dehors est une des déterminabilités essentielles de l'individu, de la figure organique. Dans le rapport des sexes disparaît cette déterminabilité.

(2) Dans la génération, et surtout dans la génération parfaite, il y a dans l'individu qui engendre une déterminabilité suivant le dehors, laquelle déterminabilité est un moment essentiel et le plus essentiel, puisque *ce dehors* qui produit cette déterminabilité est le genre lui-

et du genre ne saurait se réaliser complétement, parce que la vie se trouve liée à l'individu (1), ce qui fait que l'accouplement est, chez certains animaux, le terme de l'existence. Mais chez ceux-là mêmes qui survivent à l'accouplement, et qui triomphent de la nature inorganique et du genre, ce dernier ne cesse pas de garder sa prépondérance. C'est là comme le point tournant où paraît la maladie. Dans la santé, toutes les fonctions de la vie se trouvent maintenues dans leur idéalité (2), tandis que, dans la maladie, le sang, par exemple,

même qui, extérieur d'abord à l'individu, cesse d'être tel dans l'accouplement et dans l'acte générateur. Mais la génération qui a uni, bien qu'imparfaitement, le genre et l'individu, a fait pénétrer plus profondément le genre dans l'individu, de sorte que dans la maladie et dans la mort le genre n'est plus extérieur à l'individu, mais il est dans l'individu, et il y est comme moment essentiel et actuel de sa vie, ce qui fait que l'individu trouve le genre au dedans de lui-même, et que, par conséquent, en tombant malade et en mourant, il s'accouple, si l'on peut ainsi dire, avec lui-même.

(1) *An eine Einzelnheit :* se trouve liée *à une individualité ;* ce qui fait que, d'un côté, la génération ramène l'individu, et que, de l'autre, le genre demeure dans l'individu comme un élément négatif qui y engendre la maladie et la mort.

(2) *In dieser Idealität : dans cette idéalité*, dit le texte ; c'est-à-dire dans l'idéalité qui fait la santé, où les fonctions se différencient et se fondent en même temps les unes dans les autres ; ce qui constitue leur idéalisation, en ce sens que chacune d'elles n'est elle-même qu'en étant autre qu'elle-même, c'est-à-dire par et dans les autres. Car c'est là ce qui fait qu'un être se trouve placé dans son idéalité, ou, si l'on veut, dans son idée et dans l'unité de son idée. Il va sans dire que l'idéalité qui constitue la santé n'est qu'une idéalité imparfaite, qu'un moment de l'idée, et que la maladie et la mort constituent une sphère plus élevée que la santé et la vie, en tant que simple santé et en tant que simple vie, c'est-à-dire en tant que santé et en tant que vie purement animales.

s'échauffe, s'enflamme, ce qui fait que son activité s'isole. Il en est de même de l'activité de la bile, qui peut devenir excessive et engendrer les calculs biliaires, par exemple. Lorsque l'estomac est surchargé, l'activité des organes digestifs se sépare du tout, se pose comme centre et n'est plus un moment du tout, mais elle devient prépondérante. Cet isolement peut aller au point que des animaux naissent dans les intestins. Tous les animaux ont, à de certaines époques, des vers dans le cœur, dans les poumons et le cerveau (voy. § 361 *Zus*). En général, l'animal est plus faible que l'homme, qui est le plus fort des animaux. Mais c'est une hypothèse sans fondement que celle qui fait venir le ver solitaire des œufs de ces animaux que l'homme aurait avalés. La santé ne saurait être rétablie qu'en faisant disparaître cette scission dans l'organisme.

Un certain docteur Gode est venu combattre, dans l'*Isis* (vol. VII, 1819, p. 1127), cette doctrine avec un verbiage qui doit, sans doute, être profondément philosophique, puisqu'il veut sauver « l'unité de l'idée, l'essence et le mode dont il faut saisir la vie et la maladie dans l'essence. » — « Cette détermination de la maladie est manquée, ajoute-t-il; on n'y saisit de la fièvre que la phénoménalité extérieure, que son symptôme (1). » Et plus loin, p. 1134 : « Ce qui est un, fluide (2) et intérieurement caché dans la vie, se produit dans le phénomène comme moment particulier (3), c'est-à-dire développe et repré-

(1) Voy. sur la fièvre § suivant.

(2) *Verschmolzen :* fondre, rendre fluide.

(3) *Das tritt in der Erscheinung als Besonderheit hervor : il se produit dans le phénomène comme particularité.* Le reproche que fait le

sente, d'une manière particulière, l'essence de l'unité de l'organisme et de son idée. Là où tout est, et où tout est par une seule idée et une seule essence, toute opposition n'est que phénoménale et extérieure; elle existe pour le phénomène et pour la réflexion, mais non intérieurement pour la vie et l'idée. » — Mais c'est bien plutôt l'être vivant qui est la réflexion et la différenciation (1). Les philosophes de la nature (2) n'entendent que la réflexion extérieure; mais la vie consiste précisément à apparaître. Si les philosophes de la nature ne parviennent pas à saisir la vie, c'est qu'ils n'atteignent pas sa phénoménalité, et qu'ils s'arrêtent à la pesanteur inerte (3). Le docteur Gode semble surtout penser que l'organe malade n'entre pas en conflit avec l'organisme, mais d'abord avec son essence spéciale. « L'activité collective du tout, dit-il, est avant tout la conséquence et le résultat de la limitation (4) du libre mouvement de chaque

docteur Gode à la théorie de Hégel, c'est de n'avoir pas saisi l'idée véritable de la maladie, mais seulement sa phénoménalité, c'est-à-dire ses déterminations particulières et extérieures.

(1) *Die Reflexion, das Unterscheiden* : c'est-à-dire que la réflexion, la différenciation qui constitue la sphère de l'*Erscheinung* est un moment essentiel de l'idée même de l'être vivant.

(2) L'école de Schelling, à laquelle appartenait, à ce qu'il paraît, le docteur Gode.

(3) *Todten Schwere : la pesanteur morte.* C'est un rapprochement entre ces philosophes et celui qui ne sait saisir dans la pesanteur ses différenciations, ses différents moments. La vraie pensée spéculative en effet, la pensée qui est adéquate à l'idée n'est pas la pensée qui supprime la différence, ou le moment réfléchi de l'essence, car celle-là n'est qu'une pensée abstraite et extérieure, et qui n'entend que la réflexion extérieure, mais la pensée qui pose et efface la différence tout à la fois.

(4) *Hemmung*, point d'arrêt, limite dans laquelle est renfermé chaque organe, chaque fonction, et qui constitue son essence.

partie. » Par là, il se flatte d'avoir formulé une vérité spéculative. Mais qu'est-ce que l'essence? C'est précisément la vitalité (1). Et quelle est la vitalité réelle (2)? C'est précisément l'organisme entier. Ainsi, dire qu'un organe est en conflit avec son essence, avec lui-même, c'est dire qu'il est en conflit avec le tout, qui existe en lui en tant que vitalité en général, en tant qu'universel. Or la totalité de cet universel, c'est l'organisme lui-même. Ce sont là ces philosophes qui prétendent saisir le vrai dans l'essence, et qui, toutes les fois qu'ils parlent de l'essence, c'est de l'être interne et du juste qu'ils viennent vous parler (3)! Pour moi, je ne fais aucun cas de leur essence, car leur essence est précisément l'œuvre de la réflexion extérieure. Mais exposer l'essence, c'est la faire paraître dans son existence (4).

(1) *Lebendigkeit :* c'est-à-dire la véritable essence de l'organisme animal est la vitalité totale et concrète de l'organisme à laquelle participe chaque organe, ou, si l'on veut, l'essence particulière de chaque organe.

(2) Par opposition à la vitalité partielle et abstraite.

(3) *Das Innere und Rechte*, etc., c'est-à-dire que quand ils vous parlent d'un être et de son essence, au lieu de saisir l'être ou l'essence en son entier, son côté interne et son côté externe, ils n'en saisissent qu'un côté, et ils ne vous donnent ainsi qu'une abstraction. Ils se comportent de même à l'égard du droit. Ils vous parlent du juste sans saisir son contraire, ou ses différences, et ici aussi on n'a qu'un droit abstrait, qu'une essence du juste mutilée.

(4) *Als Deseyn;* en tant qu'existence ; c'est-à-dire que pour entendre l'essence véritable et concrète il faut l'exposer, la développer (*expliciren*, est l'expression du texte), et que la développer c'est précisément la faire paraître en tant qu'existence, c'est-à-dire faire paraître les déterminations diverses qu'elle contient. — Maintenant, il y a deux points que Hégel s'est attaché à développer dans les considérations qui précèdent. Le premier est que la maladie ne réside pas dans

Cette perturbation dans l'idéalité des puissances de la vie, par laquelle le sujet peut être détruit, a lieu de plu-

un trouble de fonctions purement quantitatif, qu'elle n'est pas une cessation d'équilibre entre des facteurs, comme quelques-uns se la représentent, et entre autres l'école de Schelling qui ne voit dans les différences que des facteurs, c'est-à-dire des différences purement quantitatives. Par cela même que l'organisme n'est pas une unité purement quantitative, un agrégat de simples quantités, mais une unité qualitativement différenciée, et qui contient des côtés réels, suivant l'expression du texte, ni la vie ni la mort, ni la santé ni la maladie ne sauraient s'expliquer par la quantité. Des facteurs, comme dit encore le texte, ne sauraient se développer l'un de l'autre, c'est-à-dire ce plus et ce moins qui constitueraient l'alternation de la maladie et de la santé ne peuvent se produire par eux-mêmes, mais il leur faut une détermination supérieure et spécifique dont ils ne sont que des moments subordonnés, des moments abstraits, comme dit aussi le texte. C'est que la maladie et la santé, comme la vie et la mort constituent des sphères propres et spécifiquement déterminées. On n'est pas malade par une diminution de santé, comme on ne meurt pas par une extinction successive de la force vitale. La diminution de la santé est déjà la maladie, et c'est l'action de la maladie elle-même qui fait que la santé diminue; comme c'est l'action du principe léthal qui produit l'extinction successive de la vie. On peut bien dire avec Héraclite que c'est la force même de l'organisme qui se change en maladie, qu'un excès de chaleur est la fièvre, etc. Mais ce n'est là qu'une manière de s'exprimer, c'est-à-dire d'exprimer d'une certaine manière extérieure et indéterminée l'unité du principe de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort. L'essentiel, en effet, consiste à déterminer comment ce même principe se différencie dans la vie et dans la mort, et comment il se différencie non quantitativement, nous le répétons, mais qualitativement, ou, pour mieux dire, conformément à la notion spéciale de chacun de ces moments de l'organisme animal. Car la maladie et la mort ne sont pas des accidents dans l'organisme, mais des moments essentiels et nécessaires, aussi essentiels et aussi nécessaires que la vie et la santé. Par conséquent, cet excès de chaleur, qui serait la fièvre suivant Héraclite, est déterminé par la nature spécifique de la fièvre, et, par conséquent encore, il faut dire que ce n'est pas l'excès, la quantité surabondante de chaleur qui pro-

sieurs façons. D'un côté, l'air et l'humidité, et, de l'autre, les processus de l'estomac et de la peau sont des prin-

duit la fièvre, mais que c'est, au contraire, la fièvre qui produit une surabondance de chaleur. On dira, il est vrai, qu'il est des cas où la quantité, pour ainsi dire, fait la santé et la maladie, la vie et la mort. L'action d'un médicament, par exemple, varie avec la dose. Administré dans une certaine dose il produit la santé, administré dans une dose différente il aggrave ou il produit la maladie, ou la mort. Sans doute, la quantité intervient dans la maladie et la santé, comme elle intervient dans le reméde, comme elle intervient en toutes choses. On peut être plus ou moins malade, comme on peut jouir de plus ou de moins de santé. Mais il ne suit nullement de là que la santé soit une grandeur, et la maladie une autre grandeur. Car quelle grandeur seraient-elles? Seraient-elles des *maxima* et des *minima?* Si, en effet, la santé est une grandeur, et une grandeur opposée à la maladie, la santé sera un *maximum* opposé à son *minimum* la maladie ; ou bien celle-ci pourra être considérée comme le *maximum*, et, en ce cas, ce serait la santé qui jouerait le rôle de *minimum*. Mais il est absurde de les concevoir ainsi. Car on peut se représenter ainsi toutes choses, la lumiére et l'ombre, le chaud et le froid, le bien et le mal, etc., parce qu'en toutes choses il y a un élément quantitatif. Mais en se représentant ainsi les êtres, on y supprime l'élément propre et spécifique, ce qui revient à dire qu'on confond toutes choses, et qu'on les raméne au principe le plus abstrait, le plus superficiel et le plus indéterminé. Quant au dosage des médicaments, nous ferons d'abord remarquer que l'essentiel dans les médicaments n'est pas la quantité mais la qualité ; nous voulons dire que dans le traitement de la maladie ce qu'il importe avant tout, ce n'est pas la dose, mais la nature du remède qu'on doit administrer. Pour guérir la fièvre, on pourra employer plus ou moins de quinquina, suivant l'intensité du mal, les dispositions de l'individu et d'autres circonstances, mais il faut avant tout et essentiellement du quinquina, ou, pour mieux dire, il faut un remède qui agisse spécifiquement sur l'organisme ; ce qui n'est pas moins vrai à l'égard du systéme allopathique que de l'homœopathique, où l'on accorde une moindre importance à la quantité. En outre, un changement de dose n'est pas toujours un simple changement quantitatif, mais il peut entraîner un changement qualitatif et de nature. Car d'abord la quantité, considérée même dans sa forme pure et logique, devient,

cipes essentiels de la maladie. Vues de plus près, les maladies peuvent se ramener aux espèces suivantes :

α) On a d'abord une déterminabilité morbifique universelle qui, en général, a sa racine dans la nature inorganique, et qu'on peut appeler une disposition délétère (1). Une telle disposition est une déterminabilité simple qu'on

au delà de certaines limites, la qualité (Voy. *Logique*, § 106 et suiv.). L'air légèrement comprimé reste air; violemment comprimé, il se change en étincelle. Mais l'étincelle n'est nullement une certaine grandeur (intensive) de l'air, pas plus qu'elle n'est une certaine grandeur du fer frotté. Ainsi, si telle dose agit comme principe désorganisateur et vénéneux sur l'organisme, il ne suit pas que c'est à son action quantitative qu'on doit cet effet. Car il se peut qu'en se combinant avec l'organisme et ses sucs, il en naisse une substance nouvelle qualitativement différente et de la substance ingérée et de ces sucs, et que ce soit cette substance qui produise la maladie ou la mort. Et il faut bien qu'il en soit ainsi; car un médicament dans l'organisme n'est pas ce qu'il est hors de l'organisme, et il n'est pas ce qu'il est hors de l'organisme, parce qu'il se combine avec les puissances vitales, et qu'il se trouve ainsi transformé. Voilà ce qui explique comment telle substance, telle plante, tel aliment qui est indigestible et délétère pour tel animal ou pour tel estomac, ne l'est pas pour tel autre; ou comment une plus petite dose de telle substance peut produire les mêmes effets, ou des effets plus énergiques encore qu'une plus grande dose d'une autre substance. D'ailleurs, de quelque façon qu'on considère la question, et lors même qu'on admettrait que c'est la quantité qui joue le rôle principal dans le médicament, ainsi que dans la santé et dans la maladie, dans la vie et dans la mort, on n'expliquerait en aucune façon par là la nécessité idéale de ces choses, pourquoi elles sont, et le rôle qu'elles jouent dans l'univers. C'est là l'autre côté de la question qui est examiné dans ce §, mais dont l'exposition commence § 374 et s'étend jusqu'au § 377, c'est-à-dire jusqu'à la fin du livre. Voy. sur ce point §§ suiv., et note, fin du § 377.

(1) *Die Schädlichkeit : la nuisibilité;* une virtualité nuisible, malfaisante et insalubre, qui a sa racine à la fois dans la nature inorganique et dans l'organisme. C'est la maladie dans sa forme la plus abstraite et la plus indéterminée.

doit regarder, il est vrai, comme venant s'ajouter du dehors à l'organisme, mais qui peut tout aussi bien se manifester dans l'organisme lui-même, en tant que celui-ci s'y trouve placé dans le cercle extérieur de la nature; car des maladies, telles que les épidémies et les contagions, ne doivent pas être considérées comme une détermination spéciale de l'organisme, mais comme une déterminabilité universelle de la nature extérieure, à laquelle appartient aussi l'organisme (1). On peut appeler cette disposition morbifique une infection de l'organisme. Dans ces déterminations délétères rentrent certaines circonstances élémentaires (2) et climatériques, qui ont aussi, et pour cette raison, leur siége, — c'est-à-dire leur origine, — dans la déterminabilité élémentaire de l'organisme. Elles se trouvent, par conséquent, dans ces principes généraux de l'organisme où celui-ci existe d'une manière obscure, et qui ne présentent pas encore un système développé et complétement formé, et surtout dans la peau, dans la lymphe et dans les os. Ces maladies ne sont pas seulement climatériques, mais historiques, en ce qu'elles

(1) De même que l'organisme se trouve lié à la nature inorganique par le côté de la santé, de même il s'y trouve lié par le côté de la maladie; et de même qu'il y a entre la nature inorganique et l'organisme des moments intermédiaires, — des moments où la nature inorganique n'a pas encore été complétement organisée — du côté de la santé, de même il y a de ces moments intermédiaires du côté de la maladie; de telle sorte qu'on peut dire que les épidémies, les contagions, etc., ont leur principe tout aussi bien dans la nature inorganique que dans l'organisme, que ce sont des maladies inorganico-organiques, si l'on peut ainsi s'exprimer.

(2) C'est-à-dire qui se rapportent aux éléments, à l'air, à l'eau, etc.

paraissent à certaines périodes de l'histoire, et qu'ensuite elles disparaissent. Il peut aussi se faire qu'un changement de climat engendre la maladie dans l'organisme. Les recherches historiques sur la syphilis ou le mal vénérien, par exemple, n'ont conduit à aucun résultat décisif. Lorsque ce mal parut, il y eut rencontre de l'organisme européen et de l'organisme américain, mais il n'est pas démontré que cette maladie soit survenue à l'occasion de cette rencontre, car ce n'est là qu'une opinion. Les Français l'appellent *mal de Naples*, parce qu'elle parut lorsqu'ils s'emparèrent de Naples, sans qu'on pût dire d'où elle était venue. On lit dans Hérodote, qu'une nation émigra de la mer Caspienne dans la Médie, où elle fut attaquée par une maladie. Ce fut ici un simple changement de demeure qui produisit la maladie. Chez nous aussi des bestiaux sont venus de l'Ukraine dans l'Allemagne du Sud, et, bien qu'ils fussent tous sains, le changement de lieu a engendré parmi eux une épizootie. Les bains de vapeur russes ont développé un grand nombre de maladies nerveuses chez les Allemands, tandis qu'un typhus terrible a attaqué des milliers de prisonniers russes qui jouissaient d'une parfaite santé. La fièvre jaune est une maladie indigène de l'Amérique et de certains endroits maritimes, en Espagne, par exemple, et elle ne va pas plus loin; et les habitants de ces lieux y échappent en se retirant de quelques milles dans l'intérieur. Ce sont là des dispositions de la nature élémentaire auxquelles participe l'organisme humain, sans qu'on puisse dire que la maladie lui a été inoculée, parce que l'origine du

changement réside aussi en lui (1); et, cependant, il faut dire aussi qu'il y a contagion. Par conséquent, c'est une question oiseuse que de rechercher si les maladies naissent spontanément (2), ou bien par contagion. Il y a l'un et l'autre. La maladie naît spontanément, mais elle naît aussi par contagion, lorsqu'elle a pénétré dans le système lymphatique (3).

β) Une autre forme générale de la maladie est celle qui est amenée par des influences délétères particulières et extérieures, dans lesquelles l'organisme se trouve engagé, de telle façon qu'un de ses systèmes particuliers, la peau ou l'estomac, par exemple, en est affecté, ce qui fait que ce système n'agit, si l'on peut dire, que pour son compte, et s'isole du reste. Il faut ici distinguer deux espèces de maladies, les aiguës et les chroniques, les premières desquelles sont celles que la médecine sait traiter le mieux.

a. Lorsqu'un des systèmes de l'organisme est malade,

(1) Le texte dit : *parce que le changement est aussi en lui.*

(2) *Für sich : pour soi*, sans qu'il y ait contact ou une autre influence quelconque.

(3) A la question qu'est-ce qui a gagné la bataille? Est-ce le général, ou est-ce l'armée? il faudra répondre que c'est l'un et l'autre; ce qui veut dire que et la bataille et la victoire les impliquent nécessairement dans leur essence ou notion tous les deux. Il en est de même des maladies épidémiques et contagieuses. Les maladies sont-elles dans l'air, par exemple, ou dans l'organisme? Elles sont dans tous les deux. Car l'air et l'organisme sont les deux virtualités qui doivent se réunir pour engendrer la maladie, comme l'armée et le général sont les deux possibilités qui, unies, gagnent la bataille, comme les deux sexes sont les deux possibilités qui, en se combinant, engendrent l'enfant.

le point essentiel pour sa guérison c'est que tout l'organisme puisse devenir malade, parce qu'en ce cas l'activité de l'organisme entier (1) pourra, elle aussi, recouvrer sa liberté, et rendre de cette façon la guérison plus aisée. Et c'est là la maladie aiguë. Ici, l'organisme est comme fermé à l'égard du dehors ; il n'y a en lui ni appétit, ni mouvement musculaire, et il ne vit qu'en se nourrissant de sa propre substance. Mais c'est précisément parce que ces maladies n'ont pas leur siége hors du tout, dans un système particulier, mais dans le tout et dans les humeurs, comme on les appelle, que l'organisme peut s'en affranchir.

b. Je considère, au contraire, comme chronique, la maladie qui ne peut devenir maladie de l'organisme entier. Telle est, par exemple, l'induration du foie ou la

(1) *Für sich :* pour soi, c'est-à-dire de l'organisme qui est pour soi, dans son unité. — Dans toute maladie, c'est un des systèmes ou un des organes qui est malade, et qui est malade parce qu'il s'isole, se sépare du tout, et qu'au lieu de se fondre dans le centre commun, dans l'unité de la vie, il tend à se faire lui-même centre, et à se substituer au tout. Pour que l'organisme recouvre sa liberté, c'est-à-dire pour qu'il s'affranchisse de cette perturbation, il faut que cette scission et cet isolement disparaissent, et que l'organe malade rentre dans l'unité. Pour obtenir ce résultat, il faut que la résistance de l'organe malade soit vaincue, ce qui aura lieu d'autant plus facilement que l'organisme entier pourra devenir malade, c'est-à-dire participer et, pour ainsi dire, s'intéresser à la maladie. Car alors ce n'est pas seulement l'énergie vitale de l'organe malade, mais l'énergie de l'organisme entier qui entrera dans la lutte et rendra la guérison plus aisée. Et en entrant dans la lutte, ce n'est pas seulement à l'organe malade, mais à lui-même que l'organisme rend la liberté. C'est là ce qui a lieu dans les maladies aiguës, et ce qui les distingue des maladies chroniques, et en rend aussi la guérison plus facile.

phthisie. Dans ces maladies on garde un excellent appétit, et l'on digère fort bien. Le désir sexuel aussi conserve toute sa force. Comme ici c'est un système qui, en s'isolant, s'est fait centre d'activité, et que l'organisme ne peut plus s'élever au-dessus de cette activité particulière, il suit que la maladie se fixe dans un organe, car l'organisme est impuissant à se retrouver, pour ainsi dire, lui-même comme tout et dans son individualité (1). La guérison est, par suite, difficile, et d'autant plus difficile que tel système ou tel organe est plus attaqué et plus profondément altéré.

γ) Une *troisième* forme de la maladie est celle qui a sa racine dans la nature générale du sujet (2), et cela surtout chez l'homme. Ce sont les maladies de l'âme qui naissent de la frayeur, du chagrin, et qui peuvent aussi occasionner la mort.

§ 373.

Le phénomène spécial qui accompagne la maladie (3), consiste en ce que la simultanéité des différents moments — la sensibilité, l'irritabilité et la reproduction — qui forment le processus entier de la vie, se produit comme

(1) *Nicht mehr als Ganzes für sich zu sich kommen kann : il* (l'organisme) *ne peut plus venir* (revenir) *à lui-même comme tout* (qui est) *pour soi.*

(2) *Vom allgemeinen Subjecte : du sujet général, universel*, est l'expression du texte. L'âme est, en effet, le sujet général, ou le sujet vivant dans son unité, ou, si l'on veut, l'unité du sujet vivant.

(3) *Die eigenthümliche Erscheinung der Krankeit : le phénomène spécial de la maladie.*

succession, c'est-à-dire comme fièvre (1). Mais par là qu'en opposition avec l'activité isolée de l'organe malade (2), elle s'étend à l'organisme entier, la fièvre contient tout aussi bien une tendance et comme le commencement d'un retour à la santé.

(1) Le texe dit : *C'est l'identité du processus organique entier qui se représente* (*sich darstellt*) *comme cours successif du mouvement de la vie* (*als successiver Verlauf der Lebensbewegung*) *à travers ses différents moments, la sensibilité, l'irritabilité et la reproduction, c'est-à-dire comme fièvre.* Le terme *identité* est plus exact que *simultanéité*, parce qu'il exprime l'harmonie et la fusion des trois moments, la sensibilité, etc. Mais nous l'avons rendu par *simultanéité*, pour l'opposer à *succession*, bien que par ce mot il faille ici entendre scission, perturbation, et succession tout à la fois.

(2) Le texte a seulement : *die vereinzelte Thätigkeit : l'activité spécialisée, séparée ;* c'est-à-dire l'activité de l'organe malade qui s'isole du tout. — C'est, comme on sait, un point controversé parmi les nosologistes si la fièvre est une maladie, ou bien si elle n'est qu'un symptôme. Il en est qui prétendent qu'elle n'est qu'un symptôme, ou qu'il n'y a, comme ils disent, que des fièvres symptomatiques. Il en est, au contraire, qui distinguent deux espèces de fièvres, les fièvres *essentielles*, comme ils les appellent, c'est-à-dire des fièvres qui ont une essence propre, et qui constituent par elles-mêmes des maladies, et des fièvres symptomatiques, c'est-à-dire des fièvres qui sont des symptômes d'une perturbation dans un organe ou dans un viscère, perturbation qui serait la maladie véritable. Au premier coup d'œil, Hégel paraît se rattacher à la première opinion, en ce qu'il désigne la fièvre comme un *Erscheinung*, comme un phénomène, ou un signe qui accompagne la maladie, mais qui n'est pas la maladie. Toutefois, en y regardant de plus près, on voit que ce n'est pas là son opinion, et qu'en réalité il considère la fièvre comme une maladie. L'expression que la fièvre est *un phénomène qui accompagne la maladie* ne prouve nullement que dans sa pensée elle ne soit une véritable maladie. Toute maladie doit apparaître, et apparaître avec les signes qui lui sont propres, quelque variables d'ailleurs que ces signes

(*Zusatz.*) Cette notion de la maladie qui consiste en ce que l'organisme se scinde au dedans de lui-même,

puissent être, par suite de l'unité même de l'organisme et de la complication des maladies. La fièvre est donc elle aussi une maladie. Seulement elle est, suivant Hégel, une maladie d'une espèce particulière, et qui se distingue de toutes les autres. C'est une maladie générale de l'organisme, qui se distingue des autres maladies particulières, et qui par cela même les peut toutes accompagner. Du reste, non-seulement il la désigne plus loin par le nom de maladie, mais il la considère comme la maladie par excellence (*reine Krankeit*). Et, en effet, on ne conçoit pas ce qu'elle peut être si elle n'est pas une maladie. La distinction des fièvres essentielles et des fièvres symptomatiques n'a, pour ainsi dire, pas de sens, comme n'en a pas non plus la doctrine que toutes les fièvres sont symptomatiques, si l'on veut entendre par là que la fièvre est un signe, un appendice et en quelque sorte un surcroît de la maladie, mais qu'elle ne constitue pas une maladie par elle-même, une maladie *sui generis*. Car la fièvre est la fièvre, et elle n'est pas autre chose. La fièvre, voulons-nous dire, a sa nature, sa fonction et sa constitution propre, et, par conséquent, toute fièvre est essentielle, qu'elle accompagne, d'ailleurs, une autre maladie, — qu'elle soit un épiphénomène, comme disent les nosologistes, — ou qu'elle soit une fièvre simple sans aucune autre complication gastrique nerveuse, muqueuse, etc.— Une maladie n'est pas moins essentielle, parce qu'elle se complique d'autres maladies, ou parce qu'elle vient à la suite d'une autre maladie. Et ainsi, lors même qu'on admettrait que toutes les fièvres viennent à la suite de la perturbation d'une fonction et de la désorganisation d'un viscère, — de l'obstruction des capillaires, de l'irritation du cœur, des tiraillements des nerfs, etc., — on ne serait nullement autorisé à considérer la fièvre comme une maladie purement symptomatique. Car d'abord si elle est engendrée par la maladie, elle engendre à son tour la maladie, puisqu'elle développe des phénomènes morbifiques qui n'existaient point dans la maladie initiale. Et c'est là le point essentiel. Le point essentiel, voulons-nous dire, consiste à déterminer la nature et la fonction propre de la fièvre, et l'action qu'elle exerce dans le développement entier de la maladie. Peu importe d'ailleurs qu'elle paraisse avant ou après une autre maladie, car

il faut maintenant la considérer de plus près dans son cours.

sa fonction demeure la même (*). Or, la fièvre est, comme nous le disions, la maladie par excellence, la maladie concrète et absolue. En d'autres termes, elle n'est pas la maladie d'un viscère ou d'un organe, mais la maladie de l'organisme entier (**). En effet, périodique ou continue, elle attaque tous les systèmes de l'économie animale, les nerfs, les muscles, la digestion, la respiration, la transpiration, etc., et elle les attaque par le sang ; car la fièvre a son siége dans le sang, ou, si l'on veut, elle est surtout la maladie du sang, et par cela même la maladie de l'organisme entier (***). En ce sens, on peut dire que le sang qui est le principe vivifiant de l'organisme, l'unité de l'organisme sain, est aussi l'unité de l'organisme malade. La fièvre n'est pas cependant le sang, elle n'est pas plus le sang qu'elle n'est le système nerveux, ou une autre partie quelconque de l'organisme, mais c'est un principe morbifique qui s'empare surtout du sang, et par là de tout

(*) La doctrine qui veut que toutes les fièvres soient symptomatiques est évidemment fondée sur le rapport empirique de l'avant et de l'après. Il y a trouble dans telle fonction, ce trouble est suivi de fièvre, donc la fièvre n'est qu'un symptôme. Mais ce n'est là qu'une manière extérieure et accidentelle de saisir le rapport des choses. Leur vrai rapport, nous le répétons, est leur rapport idéal, et c'est ce rapport qu'il faut avant tout saisir et déterminer. Telle chose peut paraître avant telle autre dans le temps, sans que la première l'emporte sur la dernière en valeur intrinsèque et en dignité, sans qu'elle soit, comme on dit, sa cause. Les fondations paraissent les premières dans la construction d'un édifice, mais elles valent moins que le reste de l'édifice. L'enfance vaut moins que l'âge viril, bien qu'elle le précède dans le temps, et l'on ne dira pas que l'enfance est la cause de l'âge viril, mais bien plutôt que l'âge viril est la cause de l'enfance. Il en est de même du rapport de la fièvre et de l'état vicieux d'une partie de l'organisme qui peut la précéder. La fièvre peut se manifester après cet état, sans être pour cela un simple symptôme, ou un simple effet.

(**) La doctrine d'Hippocrate sur la fièvre se rapproche de la conception hégélienne. Hippocrate considérait la fièvre comme une affection essentielle qui peut être compliquée de toutes les maladies, ou les compliquer toutes. Nous citons Hippocrate, non-seulement à cause de sa grande autorité, mais parce que ses recherches expérimentales et théoriques sur les fièvres, consignées dans son livre des *Épidémies*, et dans ses *Aphorismes* et ses *Pronostics*, sont considérées comme un des plus beaux monuments qu'il nous ait laissé. Voy. sur ce point Laennec, *Dissertation inaugurale sur la doctrine d'Hippocrate.*

(***) *Sanguis in febri effervescit*, dit Willis (*De Febre*, ch. I), *et insuper fervore suo, velut mustum efflorescens, à sordibus purgatur.* Et Haller se la représente à peu près de la même manière. Pour lui la fièvre « *est ipsa naturæ instrumentum quo partes puris ab impuris secernit.* »

α) A son premier stade, la maladie existe virtuellement sans exercer d'action morbifique (1).

β) C'est à son second stade qu'elle devient maladie réelle pour l'individu (2); c'est-à-dire contre l'individu et dans l'individu en tant qu'unité de l'organisme (3) s'élève une déterminabilité qui se met d'une manière permanente à la place de l'individu (4); ou, si l'on veut, l'individualité de l'organisme devient une existence (5) fixe, une partie

l'organisme. C'est parce qu'elle est la maladie absolue, et que comme telle elle enveloppe tout l'organisme, que la fièvre peut aussi ramener la santé. Toute maladie contient en elle la possibilité d'un retour à la santé, par là même qu'elle purifie l'organisme, en mûrissant et en expulsant les matières viciées et inassimilables, mais nulle ne le peut aussi bien que la fièvre, par la raison que celle-ci entraîne dans la lutte l'organisme entier, et qu'en en irritant également les diverses parties, et en les rendant toutes également malades, les aide à retrouver leur point central, l'équilibre et l'harmonie de leurs fonctions. La vie totale de l'organisme se partage en vie saine et en vie malade. La fièvre est le point culminant de la vie malade, elle est la vie pure de l'organisme malade, comme il est dit plus loin; elle est le feu de la vie, le feu animal absolument vicié et désorganisateur, mais qui, par cela même, touche de plus près à la santé et peut plus aisément la rétablir.

(1) *Ohne Uebelseyn :* sans être un mal réel, actuel, et tel qu'il existe dans le second stade. C'est un mal latent, pour ainsi dire, qui a sa réalité, mais qui ne paraît pas encore, qui n'est pas encore entré dans le processus de la maladie.

(2) Le texte a seulement : *für das Selbst wird : devient pour l'individu ;* avant, elle existait d'une manière potentielle, générale et indéterminée, et maintenant elle attaque l'individu.

(3) *En tant qu'universel*, est l'expression du texte. Mais l'universel est ici l'individualité organique, en tant qu'unité des différentes parties de l'organisme.

(4) *Sich selbst zum fixen Selbst macht : qui* (la déterminabilité, l'organe ou système particulier) *fait d'elle-même une individualité fixe.*

(5) *Deseyn.*

déterminée du tout. Ainsi l'organisme, dont les divers systèmes se fondaient les uns dans les autres (1), voit maintenant paraître en lui la maladie réelle (2), laquelle vient de ce qu'il est stimulé au delà de ses facultés (3); ce qui fait qu'une de ses parties ou de ses systèmes particuliers parvient à se fixer en face de son individualité. La maladie peut avoir son commencement dans le tout, par exemple, dans l'impuissance de digérer (4) (quoique cela aussi tienne à la digestion) (5), ou bien dans une partie qui s'isole du tout, dans le processus du foie ou du poumon, par exemple. La déterminabilité qui se produit est une déterminabilité particulière qui, en se substituant à l'individualité, s'empare du tout. La maladie, dans ce moment immédiat et en tant qu'isolée est, comme disent les médecins, dans sa première période (6). On n'y a encore que

(1) *Avaient*, dit le texte, *ein selbstloses Bestehen, une subsistance sans individualité ;* c'est-à-dire que si, d'un côté, ces divers systèmes subsistaient, formaient une sphère distincte, de l'autre, ils ne s'isolaient pas, ils ne formaient pas un centre, une individualité propre, mais ils se fondaient l'un dans l'autre.

(2) Le texte dit : il y a maintenant (dans l'organisme) *le commencement réel* (*der wirkliche Anfang*) de la maladie : réel par opposition à virtuel.

(3) *Wirkungsvermögen : moyens d'action.* Ce qui le stimule, c'est le genre qui est en lui, mais qu'il ne peut pas porter. Voy. plus haut, § précédent, et plus loin.

(4) *Unverdaulichkeit : indigestibilité.*

(5) C'est-à-dire à un système particulier. Hégel veut dire que bien que la maladie qui vient de la difficulté de digérer soit une maladie générale ou plus générale qu'une autre maladie, en ce qu'elle affecte plus directement l'organisme entier, cependant elle se rattache elle aussi à un système particulier, au système digestif.

(6) *In den ersten Wegen.*

le premier conflit, que l'envahissement du système particulier. Mais du moment où la déterminabilité, étant devenue centre et s'étant substituée à l'individualité du tout, fait qu'à la place de la libre individualité domine une individualité limitée, on a la maladie proprement dite. Maintenant, aussi longtemps que la maladie n'attaque qu'un système particulier, et qu'elle est renfermée dans le cercle du développement de ce système, comme il n'y a qu'un organe qui est surexcité ou déprimé, elle peut être facilement guérie. Il n'y a qu'à arracher ce système au rapport dans lequel il est engagé avec l'être inorganique (1), et le faire rentrer dans sa limite naturelle (2). Ici l'on peut aussi employer utilement des remèdes externes. En général, en ces cas, le remède peut se borner à stimuler l'organe malade (3). Les vomitifs, les évacuations, les saignées et d'autres remèdes semblables sont applicables à ces maladies (4).

γ) Mais la maladie s'étend aussi à la vie générale de

(1) On peut désigner, en effet, d'une manière générale, l'élément morbifique par le nom d'être inorganique, en ce qu'il désorganise l'organisme. Mais il ne faudrait pas se le représenter comme un être inorganique dans le sens ordinaire et spécial du mot. Car, en réalité, c'est un élément, une prolifération, un miasme organique. C'est donc un être organique, mais un être organique désorganisateur.

(2) Le texte dit seulement : *zu mässigen : le modérer*, c'est-à-dire le faire rentrer dans sa mesure, dans les limites de sa fonction naturelle.

(3) L'expression du texte est : *il* (le remède) *peut se borner à cette irritation* (*Erregung*) *particulière ;* c'est-à-dire à irriter, à stimuler le système ou organe particulier qui se trouve engagé dans l'être inorganique.

(4) Maladies à deux stades.

l'organisme (1). Car lorsqu'un organe est malade, c'est bien plutôt l'organisme entier qui est attaqué. Ainsi, lorsqu'un de ses rouages se fait centre, l'organisme entier participe à cette perturbation, et son activité se trouve paralysée. Mais, d'un autre côté, la force vitale de l'organisme se tourne aussi tout entière contre cette perturbation ; ce qui fait que cette activité isolée ne demeure pas à l'état d'excroissance, mais qu'elle peut redevenir un moment du tout. Car lorsque la digestion, par exemple, s'isole, la circulation, la force musculaire, etc., participent aussi à ce trouble. Dans la jaunisse, le corps entier sécrète la bile, il est partout foie, etc. Par conséquent, le troisième stade de la maladie est sa coction, laquelle consiste en ce que le désordre d'un système devient le désordre de l'organisme entier. Ici la maladie ne réside plus dans un point particulier, et elle n'est plus extérieure au tout, mais la vie entière s'y trouve concentrée. Ici aussi la guérison est toujours plus facile, ainsi que nous l'avons vu plus haut (p. 502-503) à l'égard des maladies aiguës, que lorsque la maladie du poumon, par exemple, ne peut plus devenir la maladie du tout, comme cela a

(1) C'est la maladie parfaite, la maladie parfaitement développée. Car la maladie parfaite est celle qui envahit l'organisme entier. Et ainsi la santé et la maladie forment les deux extrêmes entre lesquels se meut la vie. Il ne faut pas voir dans la maladie un simple principe négatif, mais seulement le contraire de la santé, contraire tout aussi nécessaire et partant tout aussi positif que la santé, et sans lequel il n'y aurait ni santé ni vie. La santé sans la maladie n'est pas moins une abstraction que la maladie sans la santé. Leur vérité et leur réalité sont dans leur unité, et cette unité est l'être vivant, qui va de l'une à l'autre, de l'extrême limite de la santé à l'extrême limite de la maladie, ou, si l'on aime mieux, de la santé parfaite à la maladie parfaite.

lieu dans les maladies chroniques. — Par là que l'organisme entier est ainsi affecté d'une façon particulière (1), il se produit en lui une double vie. En face de l'individualité générale en repos, on voit se produire le tout comme mouvement différenciateur (2). L'organisme se pose comme tout contre la déterminabilité (3). Ici le médecin ne peut rien; et il faut dire aussi qu'en général le médecin ne peut qu'aider les forces de la nature (4). Mais

(1) *Mit einer Besonderheit afficirt ist : est affecté d'une particularité*, c'est-à-dire de la maladie, qui a d'abord attaqué un de ces systèmes, et qui est maintenant devenue sa maladie.

(2) *Als unterscheidende Bewegung*. Tant que la maladie était circonscrite au système ou à l'organe particulier, le tout ou l'individualité générale ne participait pas au mouvement, au processus morbifique, et, en ce sens, elle était en repos, et, par suite, le principe de la scission et de la différenciation était dans l'organe malade. Mais maintenant la maladie est la maladie du tout, et, par conséquent, c'est le tout qui se différencie lui-même, et qui se trouve placé entre deux vies, la vie saine et la vie malade.

(3) Qui n'est plus une déterminabilité d'une partie, mais la déterminabilité du tout.

(4) Ce qui veut dire que c'est l'organisme lui-même qui doit décider la question, et que le point tournant de la lutte, l'acte décisif qui doit ramener la santé n'est pas dans le médicament, mais dans l'organisme lui-même. C'est là un principe fondé sur la nature de l'organisme et de la maladie, et qui marque les limites de la médecine. Et, en effet, le médicament, quel qu'il soit, et, quelle que soit son action, qu'il agisse comme stimulant ou comme sédatif, allopathiquement ou homœopathiquement, est une substance inorganique et morte. Pour qu'il détruise la maladie, il faut donc, d'abord, qu'il devienne un substance organique et vivante, c'est-à-dire qu'il cesse d'être ce qu'il est, et qu'il soit transformé par l'organisme, et, de plus, que ce soit l'organisme lui-même qui, après l'avoir transformé, le tourne contre la maladie; ce qui veut dire au fond, que c'est l'organisme lui-même qui peut seul se guérir, et que s'il n'a pas la force (quantitative et qualitative) nécessaire pour ramener la santé, le remède n'y peut rien, et cela lors

lorsque l'affection morbifique particulière se change en affection du tout, elle amène elle-même la guérison ; car c'est le tout qui entre en mouvement, et s'agite comme brisé dans le cercle de la nécessité (1). Ainsi la constitution spéciale de la maladie consiste en ce que le processus organique s'écoule dans cette figure rigide, et qui a perdu sa fluidité (2); en d'autres termes, au processus harmonique de l'organisme se substitue, dans la maladie, une succession de moments, ce qui fait que les divers systèmes, violemment séparés, ne forment plus immédiatement une unité (3), mais qu'ils représentent cette unité par le passage de l'un dans l'autre. La santé qui ne cesse pas d'être dans l'organisme, mais qui y rencontre comme des points d'arrêt, ne peut y être d'une autre façon que par la succession des diverses activités. Le processus total,

même qu'il serait de tous les remèdes le plus approprié. C'est ce principe qu'avait en vue Hippocrate lorsqu'il enseignait que la médecine doit être surtout expectante, que l'art du médecin consiste surtout à observer la maladie, à en suivre les phases et à intervenir pour aider plutôt les efforts de la nature que pour les prévenir ou les provoquer artificiellement.

(1) Par cela même que dans la maladie l'unité de l'organisme est brisée, il y a comme une violence externe qui s'impose à l'organisme et le place dans le cercle de la nécessité, le cercle de la liberté étant celui de la santé où l'organisme existe librement et pour soi, comme il est dit plus haut, c'est-à-dire dans l'harmonie et dans l'unité de ses fonctions.

(2) *In dieser befestigten Gestalt, in diesem Bestehen*, littéralement : *dans cette figure fixe, solidifiée, dans ce subsister;* c'est-à-dire dans cette figure organique dont les parties ne se fondent plus immédiatement les unes dans les autres, mais elles sont séparées comme par des points d'arrêt, ainsi qu'il est dit dans la phrase suivante.

(3) *Nicht mehr unmittelbar Eins sind : ne sont plus immédiatement un.*

la santé, n'est pas dans un état anormal virtuellement, ou suivant l'espèce ou le système, mais seulement par suite de cette succession (1). Maintenant, ce mouvement est la fièvre. La fièvre est ici (2) la maladie dans sa pureté (3), ou, si l'on veut, elle est l'individualité organique malade (4) qui s'affranchit de sa maladie déterminée, de même que l'organisme sain s'affranchit de ses

(1) C'est-à-dire qu'ici où la maladie enveloppe l'organisme entier, celui-ci n'est pas virtuellement, mais réellement malade. Mais il n'est pas non plus malade dans une de ses parties; et enfin par la même raison, c'est-à-dire parce qu'il est malade en son entier, il ne saurait être malade suivant l'espèce, c'est-à-dire il ne saurait être affecté d'une maladie spéciale, mais il faut qu'il soit malade d'une maladie générale. Et il faut que dans ces moments critiques et décisifs, la santé et la maladie se rencontrent, luttent et se compénètrent partout, dans tous les points de l'organisme. C'est là ce qui amène ces points d'arrêt, ce mouvement brisé et saccadé, cette succession des fonctions qui se substitue à leur simultanéité, c'est là, en d'autres termes, ce qui amène la fièvre.

(2) *Dann, alors*. Hégel veut dire que c'est surtout dans les maladies aiguës que la fièvre joue ce rôle, et que son action se manifeste d'une manière complète.

(3) *La maladie véritablement pure*, dit le texte. C'est ce que nous avons appelé plus haut (p. 506) maladie par excellence, maladie absolue. En effet, par là qu'elle est la maladie du tout, elle est la maladie qui peut non-seulement entrer en lutte avec les maladies particulières pour se substituer à elles, en les absorbant ou en les expulsant, mais entraîner dans la lutte l'organisme entier. Voy. ci-dessous, p. 519.

(4) Le texte a : *l'organisme individuel malade*. Mais la pensée que Hégel veut exprimer est qu'ici dans la fièvre c'est l'organisme entier, c'est-à-dire l'individualité organique entière qui fait effort pour s'affranchir de la maladie. Nous avons donc cru que l'expression *individualité organique* rendrait mieux la pensée de Hégel que l'expression du texte, *organisme individuel*.

processus déterminés (1). Ainsi, comme la fièvre est la vie pure de l'organisme malade, c'est aussi par elle qu'on reconnaît d'abord d'une manière spéciale une maladie déterminée. Mais si la fièvre consiste dans cette succession des fonctions, elle est aussi, et par cela même, le principe de leur fusion (2), ce qui fait que la maladie est en même temps supprimée, digérée par ce mouvement; c'est comme une circulation interne tournée contre sa nature inorganique; c'est une digestion du remède. Par conséquent, si, d'un côté, la fièvre est un principe morbifique et une maladie, elle est, d'un autre côté, le moyen par lequel l'organisme se guérit lui-même. Ceci n'est vrai, cependant, que d'une fièvre décidée et violente qui s'empare de tout l'organisme; car une fièvre lente qui consume, et qui n'est pas franchement la fièvre (3), ainsi que cela a lieu dans les maladies chroniques, est un signe fort inquiétant. Les maladies chroniques ne sont donc pas de celles qui peuvent être vaincues par la fièvre. En d'autres termes, dans les fièvres lentes, le cours fiévreux

(1) Ici, en effet, l'organisme malade se comporte comme l'organisme sain, en ce sens qu'il n'est malade que parce qu'il peut s'affranchir d'une maladie particulière, de la même manière que l'organisme sain n'est tel que parce qu'il peut s'affranchir de ses processus déterminés, c'est-à-dire vaincre et annuler tout effort que fait un système particulier pour se séparer du tout.

(2) Le texte a seulement : *die Fluidisation derselben* : elle est *leur* (*des fonctions*) *fluidisation ou fluidification*, et cela par la raison même qu'elle attaque l'organisme entier, et qu'elle y ramène ainsi une certaine harmonie et une certaine unité.

(3) *Zu keiner rechten Fieber kommt : qui n'arrive pas à une fièvre véritable, décidée.*

n'acquiert pas une puissance prépondérante, mais les divers processus de l'organisme digestif (1) se produisent sans lien et fonctionnent chacun séparément. Ainsi, la fièvre n'est, dans ces maladies, qu'un mouvement superciel qui ne soumet pas ces diverses parties (2). Dans les fièvres inflammatoires et violentes, c'est le système vasculaire qui est principalement attaqué; dans les fièvres asthéniques, c'est le système nerveux. Maintenant, dans les fièvres proprement dites, l'organisme entier se trouve concentré (3) d'abord dans le système nerveux, dans l'organisme général, puis dans l'organisme interne, enfin dans la figure.

α) Les caractères de la fièvre sont (4) *d'abord* le froid, une pesanteur à la tête, la migraine, des contractions de l'épine dorsale, des tiraillements de la peau et des frissons. Dans cette activité du système nerveux, les muscles se trouvent comme abandonnés à eux-mêmes (5), et par suite leur irritabilité naturelle se change en une vibration sans mesure, et ils tombent dans un état d'affaissement (6).

(1) *Verdauenden*. Ce mot doit être pris ici dans un sens général, dans le sens de puissance d'assimilation en général.

(2) C'est-à-dire ces divers processus.

(3) *Fällt, tombe*.

(4) Le texte dit : *La fièvre est d'abord froide*, etc.

(5) *Freigelassen*. Nous avons traduit ce mot par *être abandonné à soi-même*, parce que l'expression *relâcher*, qu'on applique ordinairement aux muscles, ne rendrait pas exactement le texte, comme on peut le voir par le reste de la phrase.

(6) *Die damit in ihrer eigenen Irritabilität ein ungebändigtes Zittern sind, und Kraftlosigkeit haben :* littéralement : *qui* (les muscles) *sont par là dans leur irritabilité propre un vibrer* (une vibration) *excessif, et ont de la faiblesse*, — une soustraction de force : — ce qui veut dire

De là une pesanteur dans les os, une fatigue dans les membres, le sang qui se retire de la peau, une sensation de froid. L'élément subsistant de l'organisme, élément simple et entièrement concentré en lui-même, s'isole et tient le tout sous sa puissance (1). L'organisme dissout au dedans de lui-même toutes ses parties dans l'élément nerveux, et il se sent comme revenu à la substance simple.

β) Mais c'est là plutôt ce qui fait, en tant que dissolution du tout, la force négative (2). Par cette notion, cet organisme devenu substance nerveuse (3) passe dans l'organisme chaud et sanguin — le délire (4). C'est préci-

que la perturbation du système nerveux entraîne celle du système musculaire, dont l'élasticité n'étant plus réglée et en équilibre va, pour ainsi dire, d'un extrême à l'autre, d'une vibration excessive et violente à un état de relâchement.

(1) Voici cette phrase, en quelque sorte intraduisible, et qui ne peut s'entendre que par celle qui suit et par le contexte. *Das einfache, ganz in sich reflectirte Bestehen des Organismus isolirt sich, hat das Ganze in seiner Gewalt :* littéralement : *le subsister simple, tout à fait réfléchi sur soi de l'organisme s'isole, a le tout dans sa puissance.* Ici, dans ce premier stade de la fièvre, c'est l'élément nerveux qui domine, et, par conséquent, c'est dans cet élément que l'organisme subsiste, c'est-à-dire s'arrête, se fixe et se concentre. L'élément nerveux fait donc ici le *das Bestehen*, l'élément subsistant, *le subsister* de l'organisme. Mais, par cela même que l'organisme se réfléchit et se concentre tout entier dans le système nerveux, ce système tient tous les autres systèmes sous sa puissance, c'est-à-dire tous les autres systèmes participent à sa perturbation, mais en même temps, il dissout,—comme il est dit dans la phrase suivante, — tous les autres systèmes dans son unité; ce qui amène le passage du premier au second stade du processus fiévreux.

(2) C'est-à-dire active.

(3) *Nervigte Organismus.*

(4) *Das Phantasiren.*

sément cette contraction (1) qui amène la transformation en chaleur, la négativité, où le sang est maintenant le principe dominant.

γ) Cette dissolution passe *troisièmement* dans la restauration de la figure, dans le produit (2). L'organisme revient à la lymphe, à la reproduction. C'est là la *sueur*, le moment fluide (3). Ce produit veut dire qu'avec lui cesse l'isolement, la séparation des parties, la déterminabilité, par là que l'organisme s'est reproduit comme tout, et qu'il s'est digéré lui-même. La sueur est la *matière morbifique cuite*, suivant l'expression des anciens médecins, ce qui est une excellente notion de la sueur. La sueur est la sécrétion critique. L'organisme y arrive à une exerétion de lui-même par laquelle il éloigne de lui son état anormal, il élimine son activité morbifique. La crise, c'est l'organisme qui est devenu maître de lui-même, qui se reproduit, et qui fait entrer en jeu cette force (4) par l'exerétion. Ce n'est pas, sans doute, la matière morbifique qui est sécrétée, de telle façon que si cette matière ne s'était pas trouvée dans le corps, ou bien si l'on avait pu l'en faire sortir en la recueillant avec des cuillers, l'organisme aurait pu être rendu à la santé; mais, comme la digestion en général, la crise est aussi une sécrétion. Seulement le produit est double. Les sécrétions

(1) *Zurückziehen :* cette contraction de l'organisme, c'est-à-dire sa concentraction dans le système nerveux.

(2) *Das Gestalten, das Product :* littéralement : *le former, le produit.* En effet, le produit ou le résultat de la fièvre est, après la crise, le renouvellement, la restauration de l'organisme.

(3) *Das flüssige Bestehen.*

(4) Reproductive, et qui constitue la crise.

critiques sont, par conséquent, fort différentes des sécrétions asthéniques (1), qui ne constituent pas à proprement parler des sécrétions, mais une dissolution de l'organisme, et qui ont, par suite, une signification tout à fait opposée.

Ce rétablissement de la santé, amené par la fièvre, vient de ce que c'est l'organisme entier qui fait entrer en jeu son activité. Par là, l'organisme s'élève au-dessus de cet état particulier où il était tombé, et vit comme organisme

(1) *Ausscheidungen der Kraftlosigkeit :* sécrétions qui viennent de la faiblesse de l'organisme. — Ainsi les sécrétions critiques sont des sécrétions distinctes. Elles ne sont pas les matières morbifiques, les *miasmes* qui ont causé la maladie, car ces miasmes ont été digérés par l'organisme, ce qui a précisément amené la crise et la sécrétion. De toute façon, ces miasmes, ces semences morbifiques, ne sont plus dans la sécrétion ce qu'elles étaient avant la maladie, puisqu'elles ont été transformées par la maladie elle-même, et par la santé qui était dans l'organisme. La sécrétion critique est, par conséquent, un produit spécial, comme celui qui accompagne la digestion proprement dite, c'est-à-dire les excréments. C'est le produit de l'organisme qui a digéré la maladie et qui rejette une partie de la matière morbifique digérée. Car de même que les excrèments ne sont pas une matière inorganique, mais une matière organisée (§ 365, p. 383-388), de même ces sécrétions ne sont plus des matières morbifiques, mais des matières saines. C'est ainsi que le produit est double dans la crise comme dans la digestion. — On remarquera probablement que Hégel ne nomme, comme terminant la fièvre, que la sueur, tandis que la fièvre se termine de plusieurs manières, par une hémorrhagie nasale, ou par un flux hémorrhoïdal ou par une hémorrhagie utérine. Mais on observera aussi qu'après avoir indiqué la sueur, il parle plus bas de sécrétions critiques, au pluriel, ce qui montre qu'il n'ignorait pas que la fièvre peut se terminer de plusieurs façons. S'il ne nomme que la sueur, c'est qu'en effet c'est elle qui accompagne le plus souvent la crise ; et l'on peut dire qu'une sueur abondante est la fin normale de la fièvre.

dans sa totalité. Il soumet cette activité particulière, et, par suite, il l'exerète aussi. Se plaçant ainsi dans son état normal, il n'est plus l'organsime malade, mais l'organisme dans son existence générale (1). Sa déterminabilité (2) se change d'abord en mouvement, en nécessité, en processus total, lequel se change, à son tour, en produit total, et par là même en individualité totale, car le produit est pure négativité (3).

(1) *Als Allgemeines : en tant que chose générale;* en tant qu'organisme dans son unité, ou dans son individualité générale.

(2) Le texte a : *la déterminabilité;* c'est-à-dire la déterminabilité qui fait la maladie.

(3) Ce sont les moments, les phases de la maladie. — Le produit est pure négativité (*einfache Negativität*), en ce sens qu'il est le retour de la santé, laquelle est la négation de la négation, c'est-à-dire nie toute déterminabilité particulière et fond les différences dans son unité, ce qui constitue la négativité simple, ou, ce qui revient ici au même, l'individualité entière (*ganzes Selbst*), l'individualité où il n'y a pas de scission, d'organe qui se sépare du tout, mais l'individualité qui enveloppe toutes les parties de l'organisme. — On conçoit que nous ne puissions entrer ici dans une discussion détaillée de cette question qui, comme on sait, est une des plus compliquées et de celles qui ont le plus embarrassé la science médicale. Mais nous croyons que la théorie hégélienne, quelque imparfaite qu'elle soit dans les détails, contient les vrais principes de la science pyrétologique. Pour en saisir la signification, il ne faut pas perdre de vue que nous sommes ici, comme partout ailleurs, dans la sphère de l'idée, et que, par conséquent, dans la maladie, la fièvre constitue un moment idéal, une idée spéciale, et que c'est cette idée qu'il s'agit avant tout de déterminer. Tout autre point de vue tiré de la pratique, ou de l'application, ou de l'utile, ou de l'expérience ne peut être qu'un point de vue exclusif, subordonné et, en quelque sorte, accidentel, et il ne saurait conduire à une notion adéquate de la fièvre. Maintenant la fièvre n'est pas un être simple, mais un être concret, et dans la sphère de la maladie, elle est l'être le plus concret; elle est le miasme qui contient tous les miasmes dans son unité. La fièvre est à la maladie ce que le fruit est

§ 374.

b. — TRAITEMENT.

Le médicament a pour objet de surexciter l'organisme, afin de faire disparaître l'excitation particulière dans laquelle se trouve fixée l'activité formelle de l'organisme entier, et de rétablir la fusion de l'organe, ou système particulier avec le tout. Pour obtenir ce résultat, il faut que le médicament soit un stimulant, mais un stimulant difficile à assimiler et à vaincre, et qu'il se présente à

à la plante, ou ce que l'État est à l'organisme social. Elle est, voulons-nous dire, l'unité concrète des maladies, comme le fruit est l'unité concrète de la plante, et l'État l'unité concrète de la société. Ainsi elle n'est pas un simple symptôme, un phénomène qui accompagne les autres maladies, mais elle peut les accompagner toutes, comme elle peut les toutes engendrer, en tant qu'elle est leur unité. Voilà pourquoi il n'y a pas d'organe qui échappe à son action, et voilà aussi pourquoi les nosologistes l'ont définie tantôt d'une façon et tantôt d'une autre, et en ont placé le siége tantôt dans tel organe et tantôt dans tel autre, suivant qu'ils ont observé telle ou telle autre de ses formes et de ses manifestations, ou tel ou tel autre organe affecté par elle (*). Mais c'est

(*) Ainsi on a tour à tour défini la fièvre par un accroissement de chaleur animale; ou par un accroissement de chaleur avec accélération des contractions du cœur; ou par une accélération des contractions du cœur sans augmentation de chaleur; ou par un désordre général des fonctions sans lésion locale; ou par une accélération du cours du sang déterminée par celle des battements du cœur avec accroissement de chaleur et lésion des fonctions principales, etc.— Des médecins, tels que Chirac et Silva, ayant observé que dans certaines fièvres et dans les cadavres de ceux atteints de ces fièvres, le cerveau présente une coloration rouge ou se gorge de sang, ont cru pouvoir en conclure que la fièvre est une inflammation cérébrale, tandis que Morgagni (Lettre 49e) ne sait que penser de la cause de la fièvre, précisément parce que les fièvres les plus graves et les plus mortelles sont celles qui laissent les plus faibles traces de leur existence, et que souvent on ne trouve aucune trace qui explique leur mauvais caractère, de telle façon qu'on ne peut dire souvent comment les fièvres tuent.

l'organisme comme une substance extérieure contre laquelle il (l'organisme) soit obligé de diriger sa force. En se dirigeant ainsi contre une substance extérieure, il se

précisément parce qu'elle est une maladie générale, la maladie qui enveloppe toutes les maladies, et par là l'organisme entier, qu'elle échappe à toutes ces définitions partielles et à toutes ces localisations. Et c'est en cela que réside sa raison d'être ou son idée, et ce qui fait aussi qu'elle est à la fois la plus terrible et la plus bienfaisante de toutes les maladies. Car il faut que dans la sphère de l'organisme malade et dans le système des maladies, il y ait une maladie absolue, l'unité concrète de toutes les maladies, ou la maladie qui fait la vie pure de l'organisme malade, suivant l'expression de Hégel; et cette maladie est la fièvre. Mais la maladie en général est, par sa notion, cet état moyen de l'organisme qui touche, d'un coté, à la santé, et, de l'autre, à la mort, et qui contient ces deux moments comme deux possibilités dont l'une ou l'autre doit nécessairement se réaliser. S'il en est ainsi, la maladie absolue devra contenir ces deux possibilités, d'une manière plus intense et plus complète que toute autre maladie. Voilà comment, en attaquant l'organisme entier, elle peut, d'un côté, compliquer les maladies qui existent, ou développer les germes d'autres maladies, ou bien donner elle-même la mort, et cela sans laisser de trace d'aucune lésion dans les organes, et, d'un autre côté, en généralisant la maladie, et en se substituant elle-même à la maladie partielle, elle peut réveiller l'énergie saine de l'organisme entier, et en rendant la lutte, entre les deux contraires, générale, faire en sorte qu'elle puisse se décider en faveur de la santé. C'est, en quelque sorte, comme dans la vie politique. Un peuple dont la vie est frappée d'atonie et de langueur pourra d'autant plus facilement voir son énergie se réveiller que le danger qui menace de le détruire sera plus redoutable. — Maintenant la fièvre, par cela même qu'elle est la maladie générale et concrète, l'idéal des maladies, et qu'elle se meut dans une sphère distincte, doit avoir son cours, son processus, c'est-à-dire elle doit parcourir différents moments dans lesquels se trouvent représentées, comme elles peuvent l'être, toutes les maladies et toutes les sphères de l'organisme. C'est là ce qui amène les trois périodes de la fièvre, et les nombreux phénomènes pathologiques qui les accompagnent, périodes qui correspondent aux trois systèmes, à la sensibilité, à l'irritabilité et à la reproduction.

détourne de cet organe limité, avec lequel il s'était identifié (1), dans lequel il se trouvait engagé, et contre lequel il ne pouvait réagir parce qu'il ne se distinguait pas de lui (2).

Remarque.

La règle fondamentale qu'il faut poser à l'égard du remède, c'est que le remède soit difficile à digérer (3). Cette propriété (4) est relative, mais elle ne l'est pas en ce sens indéterminé qu'il n'y a que les substances que peuvent supporter les constitutions faibles qui sont d'une facile digestion. Car ce sont plutôt ces substances que les constitutions fortes (5) digèrent difficilement. La relativité immanente de la notion, qui a sa réalité dans la vie, est d'une nature qualitative, et elle consiste, en s'exprimant sous une forme quantitative, autant que cette forme a une valeur ici, dans une *homogénéité d'autant plus profonde que les contraires sont en eux-mêmes plus indépendants* (6). Ce que digèrent les animaux placés aux

(1) Le texte dit : il se détourne *de cette limitabilité qui s'était identifiée avec lui.*

(2) *Insofern es ihm nicht als Object ist : en ce que cela (la limitabilité, l'organe ou système limité) n'est pas pour lui en tant qu'objet ;* c'est-à-dire qu'il n'est pas un objet, ou en tant qu'objet pour lui, précisément parce qu'il (l'organisme) se trouve engagé dans cet organe limité, et qu'il ne se distingue pas de lui.

(3) *Unverdauliches, indigestible.*

(4) Le texte a : *cette détermination d'indigestibilité.*

(5) *Kräftigere Individualität : l'individualité plus forte,* opposée à constitutions faibles, qui dans le texte est *constitutions plus faibles.*

(6) Les extrêmes se touchent, et plus ils sont extrêmes, c'est-à-dire plus ils sont différenciés ou indépendants, et plus ils se touchent, et

degrés inférieurs de l'animalité et qui n'atteignent à aucune différence, c'est l'élément que digère la plante, l'élément neutre et sans individualité, l'eau. Ce qui est digestible pour l'enfant, ou c'est la lymphe animale parfaitement homogène, le lait maternel, nourriture déjà digérée, ou qui, pour mieux dire, a été immédiatement et surtout changée en substance animale, et qui ne contient en elle-même aucune autre différence (1); ou bien, ce sont, parmi les substances diverses, celles qui sont le

cela parce que leur différenciation ou leur tension n'est que leur retour à l'unité. Maintenant, une substance indigestible est celle qui résiste à l'action du principe digérant, et plus elle est indigestible, et plus grande sera sa différence d'avec le principe digérant, mais plus grande aussi sera par cela même leur homogénéité, c'est-à-dire la possibilité pour la substance indigestible d'être digérée par le principe digérant. En un certain sens l'indigestibilité est, il est vrai, relative. Mais si l'on considère l'indigestibilité et son contraire, le principe digérant, en eux-mêmes, on verra que le contraire de l'indigestibilité n'est pas le principe digérant, ou, si l'on veut, l'estomac faible, mais l'estomac fort. Car une substance n'est pas indigestible parce qu'elle oppose une résistance à un estomac faible, c'est-à-dire à un estomac qui ne peut pas digérer, mais parce qu'elle l'oppose à un estomac fort. — Dans la première et la seconde édition, pour élucider cette proposition, Hégel avait ajouté le *Zusatz* suivant : « Dans l'être vivant, la plus haute forme qualitative de ce principe s'est produite dans le rapport des sexes où les individualités indépendantes sont en tant qu'identiques. »

(1) *In ihm selbst weiter nicht Differenzirtes : qui n'est pas ultérieurement différenciée en elle-même;* c'est-à-dire le lait maternel est une substance déjà digérée et rendue homogène pour l'enfant par la mère, et même il n'y a pas eu de digestion, mais une transformation immédiate en une substance animale (en *animalité*, dit le texte), et qui est tellement animalisée qu'il ne se produit en elle aucune autre différenciation, c'est-à-dire que l'enfant se l'assimile immédiatement, et sans qu'il y ait en elle une nouvelle transformation.

moins individualisées. Les substances de cette espèce sont, au contraire, indigestibles pour des constitutions robustes. Car ce qu'il y a de plus digestible pour ces dernières, ce sont les substances animales individualisées, ou les sucs végétaux que la lumière a mûris et auxquels elle a donné une nature individuelle et énergique, et qu'on a appelés, pour cette raison, *spiritueux ;* substances plus digestibles que, par exemple, les végétaux à la couleur verte qui se rapprochent davantage de la sphère chimique proprement dite (1). Toutes ces substances suscitent une opposition d'autant plus énergique, que leur individualité est plus intense. Mais ce sont par cela même des stimulants d'autant plus homogènes. Ainsi les médicaments sont des stimulants négatifs, des poisons (2). Ce qu'on administre à l'organisme qui se sépare de lui-même (3) dans la maladie, c'est un stimulant, mais un stimulant (4) d'une

(1) Voy. page 91.

(2) Le médicament est, en effet, un poison qui ajoute une maladie artificielle à la maladie naturelle, et cela dans le traitement allopathique comme dans l'homœopathique. Les émétiques irritent l'estomac et l'intestin, les diurétiques irritent les reins, etc.

(3) *Sich entfremdeten : qui devient étranger à lui-même.*

(4) *Ein Erregendes*, qui dans la phrase précédente est appelé avec des expressions équivalentes, *negative Reize*, et poison, *Gift*. — Pour entendre la pensée de Hégel, il faut entendre ce terme dans son sens véritable, c'est-à-dire dans un sens général et concret, et non dans un sens partiel et abstrait, comme par exemple, dans le sens d'irritant et de tonique. Car les débilitants, les calmants, les antispasmodiques, les antiphlogistiques, etc., ne sont pas moins des stimulants, par la raison même qu'il faut qu'ils agissent sur l'organisme, et qu'ils ne peuvent agir qu'en le stimulant, c'est-à-dire en déterminant une certaine réaction de l'organisme lui-même. Ainsi, par exemple, l'organisme n'est débilité qu'autant qu'il s'approprie la substance débili-

difficile digestion, et on le lui administre comme une substance extérieure qui lui est étrangère, et contre laquelle il doit se recueillir et entrer dans le processus qui pourra le ramener au sentiment de lui-même, et à son existence subjective (1).

Brown a ramené toutes les maladies au *sthénisme* et à l'*asthénisme*, ou bien à un asthénisme *direct* et à un asthénisme *indirect*. Il prétend que l'action du médicament doit avoir pour objet de fortifier ou d'affaiblir, et il a ramené cette double action au carbone et à l'azote, ainsi qu'à l'oxygène et à l'hydrogène, aux substances magnétiques, électriques, chimiques et à d'autres semblables; ce qui doit, suivant lui, fournir les formules fondées sur la philosophie de la nature. Considérée comme système complet de médecine, la théorie de Brown n'est qu'un formalisme vide. Mais elle a eu pour résultat d'agrandir le champ de ces recherches, en désaccoutumant à ne considérer, dans les maladies comme dans les remèdes, que l'élément particulier et spécifique, et en amenant à considérer dans tous les deux leur nature générale comme constituant leur élément essentiel. En combattant la méthode asthénique qu'on avait en général suivie de préférence jusqu'alors, il a conduit à reconnaître que l'orga-

tante, et comme un médicament ne peut produire son effet qu'autant que l'organisme se l'assimile, il faut en dernière analyse que l'organisme soit stimulé, ou qu'il se stimule lui-même de façon à pouvoir accomplir cet acte ; ce qui est, du reste, également vrai, que le remède soit identique avec la maladie, comme dans le traitement homœopathique, ou qu'il lui soit opposé, comme dans le traitement allopathique.

(1) *Zum Selbstgefühl und zu seiner Subjectivität.* On peut dire, en effet, que dans la maladie cessent le sentiment de soi et sa subjectivité, par cela même qu'il y a scission dans l'organisme.

nisme ne réagit pas contre les traitements les plus opposés d'une manière aussi opposée (1), mais que souvent, il réagit, du moins dans le résultat final, d'une manière égale et partant générale, et que dans le stimulant spécifique qu'on lui administre, c'est l'identité simple avec lui-même, en tant qu'activité substantielle et vraiment efficace, qui se produit contre le désordre partiel d'un de ses systèmes (2).

On trouvera insuffisantes les considérations que nous venons d'exposer dans ce §, et dans cette remarque, si l'on met en regard de leur signification générale les formes diverses de la maladie. Et, cependant, la notion seule peut fournir la règle fondamentale et immuable des cas particuliers, comme elle peut seule rendre intelligible ce qui paraît singulier et bizarre, dans certains phénomènes morbifiques et dans certaines guérisons, à celui qui ne s'attache qu'à l'élément spécifique, c'est-à-dire à un élément extérieur (3).

(1) C'est une expression qui s'entend par le contexte. Elle veut dire que souvent l'organisme ne réagit pas contre le traitement le plus énergique et le plus opposé à la maladie de l'organe spécial, par une réaction également spéciale de cet organe tout aussi énergique et aussi opposée, mais que c'est l'organisme entier qui réagit, et qui par cela même réagit ou peut réagir d'une toute autre façon, que s'il n'y avait qu'une réaction partielle et locale.

(2) Ce qui est un argument contre la doctrine de Brown lui-même. Car par là que l'organisme réagit tout entier dans la maladie, et que c'est cette réaction qui doit amener la crise, il se peut qu'en le débilitant, par exemple, on empêche la réaction, et par suite, le retour de la santé. Voy. ci-dessous, même § β.

(3) Le texte a : qui ne s'attache qu'*aux extériorités* (*Aeusserlichkeiten*) de *l'élément ou être spécifique* (*des Specifischen*). On a pendant longtemps isolé et individualisé les maladies en se les représentant comme

(*Zusatz.*) Nous devons nous représenter la guérison comme nous nous sommes représenté la digestion. L'organisme ne veut pas qu'un élément extérieur triomphe. Et la guérison consiste en ce que l'organisme se dégage de cette détermination particulière dans laquelle il se trouvait engagé et qu'il doit avoir sous sa puissance, et qu'il revient à lui-même (1) ; ce qui peut s'accomplir de plusieurs manières.

α) Une première manière consiste à présenter à l'or-

engendrées par un poison qui serait introduit, ou qui aurait son siége dans l'organisme, ou par des propriétés acides ou alcalines, ou par un principe contagieux, et c'est en partant de cette spécification qu'on a été conduit à chercher, pour chaque maladie, des remèdes spécifiques, tels que les antidotes, les antisyphilitiques, les antiscrofulaires, les antiscorbutiques, etc. Mais ce ne sont là que des abstractions, et qu'une sorte d'atomisme nosologique qui, au lieu de considérer l'organisme dans sa nature réelle, ne le voit que d'une manière abstraite, et comme s'il n'était qu'un agrégat. Rien n'est simple dans l'organisme animal ; tout, au contraire, y est compliqué par suite de l'unité profonde de sa nature. Mais si tout est compliqué dans l'organisme à l'état de santé, la complication est bien plus grande encore dans l'organisme malade. Et c'est là une des plus graves difficultés de la médecine, difficulté qui, strictement parlant, est insurmontable, car elle tient à la nature même de l'être organique. Ainsi il n'y a, à proprement parler, ni maladie ni remède spécifique, dans le sens où ce mot est entendu par les médecins. Tout ce qu'on peut dire, à cet égard, c'est qu'il y a certaines maladies qui peuvent plus ou moins être guéries par certains remèdes, autant qu'un remède peut guérir une maladie. Par exemple, les fièvres intermittentes peuvent être guéries par le quinquina, la syphilis par des préparations mercurielles, et les maladies cutanées par le soufre. Mais ces remèdes ne sont nullement des remèdes spécifiques de ces maladies ; et ils ne le sont pas pour deux raisons ; la première c'est qu'ils peuvent guérir d'autres maladies, et la seconde c'est que, loin de les guérir toujours, il arrive souvent qu'ils les aggravent, et qu'elles ne peuvent être guéries que par des remèdes opposés.

(1) Tandis que dans la maladie, il était devenu étranger à lui-même, comme il est dit ci-dessus.

ganisme la même déterminabilité qui prédomine en lui, et à la lui présenter comme une substance inorganique et sans individualité, afin qu'il s'engage dans elle. Ainsi administrée, en tant que substance opposée à la santé, elle devient un médicament pour lui. L'instinct de l'animal saisit ainsi la déterminabilité qui est placée en lui. L'instinct de sa conservation, qui est précisément l'organisme entier en rapport avec lui-même, éprouve le sentiment déterminé du manque dont il est affecté ; ce qui fait que l'organisme se porte sur cette déterminabilité pour l'effacer, et pour l'effacer comme une nature inorganique qu'on doit anéantir. Par là cette déterminabilité se trouve exister sous une forme moins énergique, sous la forme de l'être qui passe (1). C'est surtout (2) la médecine ho-

(1) *So ist sie in minder mächtiger Form für ihn vorhanden, in einfacher seyender. De cette manière, elle* (la déterminabilité) *existe pour lui* (l'organisme) *dans une forme moins puissante*, (et) *qui est simplement*, c'est-à-dire, qui n'a, en quelque sorte, que l'être, qui n'a pas de force, ou qui du moins est impuissante contre la réaction de la partie saine de l'organisme. — Maintenant, l'expression *cette déterminabilité* s'applique ici à la maladie et au médicament tout à la fois. Car il s'agit ici de traitement homœopathique suivant lequel la substance (la déterminabilité) administrée au corps malade doit être autant que possible cette même substance (déterminabilité) qui produirait la même maladie dans le corps sain ; en d'autres termes, il faut, d'après cette doctrine, ajouter à la maladie naturelle une autre maladie artificielle de même espèce, si ce n'est que celle-ci doit être plus intense que la première ; car c'est là ce qui stimule l'organisme, y réveille l'énergie vitale endormie, et fait que l'organisme tourne cette énergie d'abord contre le remède ou poison artificiel, et par suite contre le poison congénère au premier, le poison naturel, et qu'ainsi le principe morbifique n'existe plus que *sous une forme moins énergique*, c'est-à-dire moins énergique que le principe hygiénique, et que la maladie finit par être vaincue.

(2) L'expression *surtout* montre que Hégel ne considère pas ce mode de traitement tel qu'il a été adopté et formulé par les homœopathes,

mœopathique qui administre un remède qui est apte à produire la même maladie dans un corps sain. Ce poison, c'est-à-dire une substance en général opposée à l'organisme, administrée à ce dernier, fait que cet état particulier où il (l'organisme) se trouvait placé, devient un élément extérieur pour lui ; pendant que, en tant que maladie, cet état était encore une propriété de l'organisme lui-même. Ainsi par là que le médicament est ce même élément particulier, mais avec cette différence qu'ici il fait entrer l'organisme en conflit avec sa déterminabilité comme avec

mais en lui-même et comme une des formes rationnelles de la thérapeutique. Car si les homœopathes l'ont, les premiers, réduit en système, la médecine en général a souvent employé, et emploie à son insu des remèdes homœopathiques ; et elle est obligée de les employer, précisément parce que ce mode de traitement est une des formes rationnelles de la thérapeutique. Par exemple, il y a des médecins qui ont employé contre les convulsions et l'épilepsie l'*Agaricus muscaricus* qui cause ces mêmes maladies. Le millefeuille, qui a la propriété de produire l'hémorrhagie, a été aussi employé par des médecins célèbres, tels que Stahl, Lœsche, Haller, contre les maladies de cette espèce. Il y a une foule de substances, telles que la noix vomique, l'atrope belladone, la jusquiame noire, le *Rhus toxicodendron*, etc., qui agissent comme poisons sur le système nerveux, sur le cerveau et la moelle épinière, et produisent l'épilepsie, le tétanos et la paralysie, et avec lesquelles on a cependant guéri ces mêmes maladies. Les spiritueux, l'opium, le camphre, qui causent le délire et des troubles graves dans les facultés mentales, ont aussi été efficacement employés contre ces désordres, etc. Le traitement homœopathique a donc sa raison d'être, tout autant que l'allopathique, et, par conséquent, le vrai n'est ni dans l'un ni dans l'autre, mais dans tous les deux ; ce à quoi il faut ajouter, que le vrai dans cette sphère n'est qu'un vrai relatif et contingent, et que, par suite, le médecin non-seulement ne peut pas toujours guérir, mais que s'il guérit parfois, d'autres fois il engendre ou complique la maladie, et il donne ou il hâte la mort, et cela non par sa faute, mais par la faute de l'objet et de la nature même de son art.

un être qui lui est étranger, il suit que la force saine est maintenant stimulée à tourner son activité vers le dehors (1), et qu'elle est obligée à se recueillir, à sortir de l'état de torpeur où elle était tombée, et à ne pas se borner à se concentrer en elle-même, mais à digérer cette substance extérieure. Car chaque maladie (mais surtout les maladies aiguës) est une hypochondrie de l'organisme où celui-ci repousse le monde extérieur qui lui inspire du dégoût, parce que, renfermé en lui-même, il contient en lui-même sa propre négation (2). Mais comme le médicament le stimule maintenant à le digérer (3), l'organisme se trouve par là ramené plutôt dans le cercle de l'activité générale de l'assimilation, ce qui s'obtient précisément en administrant à l'organisme une substance beaucoup plus indigestible que sa maladie (4), et en l'obligeant ainsi à concentrer ses forces pour en triompher. Par là, l'orga-

(1) De même que dans l'assimilation et la digestion ; car l'organisme ne peut revenir à la santé qu'en attaquant la maladie comme un élément extérieur et étranger, et en la digérant. La coction de la maladie est une digestion. Cf. p. 502.

(2) *Das Negative seiner selbst in ihm selbst hat : a en lui-même l'élément négatif de lui-même.* L'organisme à l'état de santé est celui qui se tourne vers le dehors et se l'assimile. Le dehors est, en ce sens, l'être négatif de l'organisme, mais un être qui constitue un moment essentiel de son énergie vitale et de sa santé. Dans la maladie, le dehors, le monde extérieur, l'être négatif est au dedans de l'organisme ; et cet être négatif est la maladie elle-même ; car l'organisme, par là, et aussi longtemps qu'il ne peut digérer la maladie, est absorbé dans la maladie, et, par suite, la force saine qui est en lui n'a vis-à-vis d'elle d'autre élément négatif que la maladie.

(3) A digérer le médicament.

(4) Et qui, par cela même, engendre une maladie artificielle plus intense.

nisme se trouve scindé en deux au dedans de lui-même. Car comme cet état où il était d'abord impliqué devient chose extérieure pour lui, il se dédouble, et il est en tant que forme vitale, et en tant qu'organisme malade. On peut appeler magique cette action du médicament. C'est comme dans le magnétisme animal, où l'organisme est placé sous le pouvoir d'un autre homme; car, par le médicament, l'organisme est, en général, placé sous l'action de cette détermination spéciale, et par suite sous le pouvoir d'un magicien. Mais si, d'une part, par suite de son état morbifique, il se trouve sous la puissance d'un autre que lui-même, il a, d'autre part, comme dans le magnétisme animal, un monde placé au delà de cette limite, libre de tout élément léthal, et où la force vitale peut se retrouver elle-même. C'est ce qui fait que l'organisme peut s'endormir au dedans de lui-même; car c'est en lui-même qu'il se renferme dans le sommeil. Ainsi, en se scindant de cette façon, l'organisme retrouve, par la force de sa vitalité, son individualité, et par là il rétablit sa vitalité générale et s'affranchit des liens de cet élément particulier, qui est maintenant impuissant vis-à-vis de sa vie interne, vie que cette scission a ramenée. C'est aussi comme dans le magnétisme, où la vie interne se maintient contre l'élément où elle se trouve engagée. Bref, cette scission permet et opère le retour du pouvoir digestif de l'organisme, et la convalescence n'est rien autre chose que ce retour où l'organe se digère lui-même (1).

(1) *Sich in sich verdaut :* se digère lui-même en lui-même; c'est-à-dire il digère la maladie qui est en lui, et qui est une partie de lui-

Dire maintenant quel est le vrai remède, c'est chose difficile. La *materia medica* n'a pas encore prononcé un mot vraiment rationnel sur ce rapport d'une maladie et de son remède. C'est l'expérience qui seule peut ici décider. Mais l'expérience sur les excréments du poulet vaut ici tout autant que l'expérience sur les diverses plantes médicinales, car il est arrivé que, étant dégoûté de médicaments, on a pris de l'urine d'homme, des excréments de poulet ou de paon. Ainsi, il n'y a pas de remède spécifique pour chaque maladie. Il faudrait, pour cela, découvrir le rapport, c'est-à-dire la forme suivant laquelle une déterminabilité existe dans l'organisme, et comment elle existe, en même temps, dans la nature végétale, ou en général, comment elle existe en tant que substance morte qui stimule extérieurement (1). Le quinquina, les feuilles, les substances vertes, paraissent ainsi avoir une action rafraîchissante sur le sang. Un sel dissolutif, du nitre paraît devoir être administré comme remède contre une grande irritabilité. Comme dans la maladie l'organisme est un être toujours vivant, et qui n'est qu'entravé, des aliments d'une digestion facile peuvent suffire pour entretenir sa vitalité, et souvent même pour rétablir la santé. Lorsque la maladie ne réside pas dans un système déterminé, mais dans la digestion en général, le vomissement peut avoir lieu naturellement, ce qui arrive surtout chez

même, mais qu'il peut maintenant digérer par suite de cette scission (*Abscheidung*, *Hinaureissen*) où, d'un côté, il existe comme force vitale, ou comme santé, et, de l'autre, comme force morbifique, contre laquelle il a tourné la première.

(1) Et qui, par conséquent, n'est plus la même déterminabilité.

les enfants qui vomissent très-facilement. Un remède inorganique, le mercure, par exemple, stimule d'une façon extraordinaire une activité partielle (1). D'un côté, l'action est spécifique, mais, de l'autre, il y a tout aussi bien une excitation de l'organisme entier. En général, le rapport de la maladie avec le remède est un rapport magique (2). Le stimulant administré, le poison, peut être appelé, avec Brown, un *stimulant positif* (3).

β) Mais le remède peut aussi présenter plutôt le caractère d'un stimulant *négatif*, l'acide hydrochlorique, par exemple. Son objet est, en ce cas, de déprimer l'activité de l'organisme, de telle façon qu'en lui enlevant toute activité, on lui enlève aussi celle qui le rend malade. Ainsi, l'organisme peut, d'un côté, déployer son activité, en ce qu'il est obligé de se tourner vers le dehors (4), tandis que, de l'autre côté, l'intensité du conflit est affaiblie, par la saignée, par exemple, où par la glace dans l'inflammation, ou par l'action dissolutive des sels dans la digestion. On déblaye, de cette façon, le terrain pour

(1) Les glandes salivaires, par exemple, ou les organes génitaux.

(2) C'est-à-dire un rapport volontaire, passager et individuel, comme celui qu'un magicien a avec la nature, autant qu'un magicien exerce une action réelle sur la nature; c'est, en d'autres termes, un rapport qui dépend de l'adresse ou de la fourberie du magicien, mais qui n'a rien de fixe, d'universel et d'absolu.

(3) C'est-à-dire on peut l'appeler ainsi, si l'on veut. Mais on pourrait tout aussi bien l'appeler négatif. Car tout ce qui est positif est négatif, et tout ce qui est négatif est positif. On peut donc l'appeler positif, pour le distinguer d'un autre stimulant dont il est question dans la division suivante de ce §, mais qui lui aussi agit tout aussi positivement, ou tout aussi négativement que le premier.

(4) Vers le médicament.

la vitalité interne qui peut s'y rétablir, en ce qu'on en a éloigné tout objet extérieur (1). C'est là ce qui a suggéré le traitement par la faim comme méthode débilitante; et puisque l'homœopathie emploie la diète, elle se rattache aussi à ce mode de traitement. La nourriture la plus simple, telle que celle que l'enfant tire de sa mère, peut faire que l'organisme aide lui-même la digestion, et qu'il triomphe ainsi de la substance anormale. En général, on a donné aux remèdes une signification plus large. Dans plusieurs cas, on n'a besoin que de produire un ébranlement général, et les médecins eux-mêmes avouent qu'un remède opère tout aussi bien que son contraire. Les deux méthodes, la méthode asthénique et la sthénique ont, quoique opposées, démontré leur efficacité (2); et ce qu'on a traité depuis Brown avec de l'opium, du naphthe et de l'alcool, on le traitait avant lui avec des vomitifs et des purgatifs (3).

γ) La troisième forme de traitement, qui correspond à la

(1) Le principe morbifique; résultat qui, il va sans dire, est tout aussi contingent et tout aussi incertain que celui qu'on obtient par l'autre espèce de stimulants, les stimulants positifs. Car outre la contingence qui accompagne toujours l'action d'un médicament, soit fortifiant, soit débilitant, sur l'organisme, il se peut qu'en déprimant l'activité de l'organisme, on enlève à celui-ci la force nécessaire pour réagir sur la maladie, et qu'ainsi au lieu de déblayer le terrain pour la vie, on le déblaye pour la mort.

(2) Dans la même maladie.

(3) Ce qui démontre aussi comment la doctrine de Brown n'est, en tant que système complet, qu'un formalisme vide, comme il est dit plus haut, p. 525, c'est-à-dire une doctrine qui ne considère et ne saisit pas la nature concrète et essentielle de la maladie, mais sa forme extérieure et purement quantitative. Voy. aussi page 526, note 3.

troisième forme de la maladie (voy. § 372, *Zus.*, p. 503), est celle qui agit sur l'organisme entier (1). C'est ici que vient se placer le *magnétisme*. Puisque l'organisme peut, par suite de sa nature générale (2), être élevé au-dessus de lui-même et ramené à son état normal, une cause extérieure peut produire en lui cet état (3). Et ainsi, comme l'individu en tant que simple ne se confond pas avec l'organisme malade, ce sont les extrémités des doigts, que le magnétiseur fait passer sur toutes les parties de l'organisme, qui rendent à ce dernier sa fluidité. Il n'y a que les malades qui sont susceptibles d'être magnétisés, d'être plongés, de cette façon, dans le sommeil, lequel est précisément l'organisme qui se concentre dans sa simplicité, ce qui le ramène au sentiment de son universalité (4); mais il peut aussi se faire que dans une maladie,

(1) *Das Allgemeine des Organismus.* Sur l'élément, sur l'être général de l'organisme; c'est-à-dire ici plus particulièrement sur le système nerveux, et par le système nerveux sur l'organisme entier. — C'est surtout sur le cerveau que s'exerce l'action magnétique, et c'est surtout dans les maladies nerveuses générales qu'on peut employer utilement le magnétisme.

(2) *Als in sich allgemein : en tant que général* (être général) *en lui-même.*

(3) *Ceci peut lui venir du dehors*, est l'expression du texte.

(4) *De l'universalité*, dit le texte, c'est-à-dire qui, en faisant disparaître la maladie, le ramène au sentiment de son individualité, de son unité. — Dans le traitement magnétique c'est le magnétiseur qui remplace le médicament, ou qui, pour mieux dire, le produit (produit l'atmosphère magnétique dans laquelle lui-même et le magnétisé se trouvent enveloppés), et qui l'administre au malade. L'effet du remède consiste à plonger le malade dans le sommeil magnétique pendant lequel la maladie est digérée. Mais quelles que soient la nature et l'action de ce remède et la forme du traitement, l'organisme ne peut guérir qu'en se comportant ici comme dans les autres maladies, c'est-à-dire il faut

au lieu d'un sommeil produit par le magnétiseur, il y ait un sommeil salutaire qui produise cette crise, c'est-à-dire

qu'en tant qu'individualité simple (*einfaches Selbst*), qui fait l'unité de ses parties, mais qui ne se confond pas avec elles, il puisse s'élever au-dessus de lui-même, au-dessus de la maladie dans laquelle il se trouve partiellement impliqué. Les pointes des doigts, que le magnétiseur promène sur toutes les parties de l'organisme, stimulent cette activité simple et générale de l'organisme et la tournent contre l'affection morbifique. Les doigts du magnétiseur sont, en quelque sorte, les pointes de la machine électrique, par lesquelles s'écoule la substance magnétique, et qui déterminent un courant magnétique entre lui et le patient, courant qui, comme tout courant, a deux pôles ou deux atmosphères polaires (physico-animales), dont l'une, celle du magnétiseur, représente l'atmosphère active, et saine, et, l'autre, celle du magnétisé, l'atmosphère passive et malade. La magnétisation a pour objet de déterminer cette différence et de l'annuler tout à la fois, et de l'annuler en faisant en sorte que l'atmosphère passive et malade du patient se change en une atmosphère active et saine comme celle du magnétiseur, et qu'ainsi l'opposition soit conciliée. Car s'il y a opposition, c'est qu'il y a un des deux termes, le magnétisé, qui est malade ; et par suite l'opposition cesse avec le retour de la santé. Or, c'est là ce qu'accomplit le sommeil magnétique. Il faut d'abord observer à cet égard que le sommeil magnétique, comme le sommeil en général est, à l'égal de la veille, un état de l'organisme entier, car c'est l'organisme entier qui veille et qui dort. Pour qu'il y ait sommeil, il faut donc que l'individualité simple et substantielle de l'organisme s'endorme et qu'elle pénètre de son action soporifique toutes les parties de l'organisme, car de même il y a unité et individualité dans la vie qui veille, ainsi il y a unité et individualité dans la vie qui dort. Le sommeil n'est pas, en effet, la mort, mais un état de l'être vivant qui y vit tout aussi bien que dans la veille, et qui ne peut pas plus vivre sans dormir qu'il ne peut vivre sans veiller. Maintenant, on se représente la veille comme constituant le moment actif de la vie, le moment qui contient la lutte de l'animal avec la nature extérieure, et le sommeil comme constituant le moment passif, comme le repos qui succède à la lutte. Et ainsi l'animal s'endort pour se reposer, et pour réparer les forces dépensées dans la veille. Mais ce n'est là qu'une représentation indéterminée du sommeil. Car par là que le sommeil est un moment de la vie, il faut

que l'organisme se concentre, par sa vertu propre, dans sa nature substantielle.

§ 375.

L'organisme n'existe dans la maladie, où l'animal est aux prises avec une puissance inorganique, et où l'un de ses organes ou systèmes particuliers se détache de l'unité

qu'il soit un moment actif tout aussi bien que la veille. Et l'on admet implicitement ce point, lorsqu'on dit que le sommeil répare les forces dépensées dans la veille, car cela signifie qu'il y a dans le sommeil une certaine activité spéciale qui rend les forces à l'organisme fatigué; ce qui deviendra plus manifeste encore, si l'on fait réflexion que la fatigue, qui est un état passif, n'est pas dans le sommeil, mais dans la veille, et que le sommeil est, au contraire, occupé à remplacer la fatigue, et à mettre l'organisme à même de reprendre les travaux de la veille. Ainsi le sommeil n'est pas l'impuissance de la fatigue, mais c'est bien plutôt la force qui efface la fatigue. Par conséquent, s'il y a repos dans le sommeil, c'est un repos actif, où l'immobilité extérieure, qu'on peut appeler l'immobilité de la *vie animale*, est accompagné d'une plus grande activité interne, de l'activité de la *vie organique*, et où la suspension même momentanée de la conscience fait que l'organisme peut se concentrer davantage en lui-même pour réparer ses forces, et les réparer en laissant plus librement pénétrer en lui les puissances de la nature, et en les digérant et en les harmonisant mieux qu'il ne le fait dans la veille. Car la veille n'est pas seulement une dépense de forces, mais, par suite de l'activité de la vie animale et de la présence de la conscience, c'est une dépense inégale et qui entraîne une perturbation dans l'équilibre des fonctions et dans l'unité de la vie. C'est là l'action réparatrice et bienfaisante du sommeil, et ce qui explique comment le sommeil, magnétique ou autre, peut ramener la santé. Car l'organisme y trouve ce stimulant, cette force et cette unité dont il a besoin pour rétablir l'harmonie et la fluidité de ses fonctions, et l'y rétablir en se tournant contre l'organe malade, en le stimulant et en l'obligeant à rentrer ainsi dans la vie du tout.

de la vie, que comme un être doué d'une certaine quantité de force. Il peut, par conséquent, vaincre cette scission, mais il peut aussi succomber et y trouver une des formes de sa mort. De toute façon, le triomphe de l'organisme sur la mort ne saurait être que partiel et momentané, et il ne saurait effacer l'impuissance essentielle de l'individu (1), impuissance qui vient de ce que son idée est l'idée immédiate, que, en tant qu'animal, il est renfermé dans les limites de la nature, et que son existence subjective (2) n'est pas la notion pour soi, mais simplement la notion en soi (3). Cela fait que la généralité interne (4) se pose vis-à-vis de l'individualité naturelle (5) de l'être vivant comme une puissance négative, dont cet être subit la violence, et qui finit par l'absorber, parce que son existence comme telle ne contient pas cette même puissance générale, et que, par conséquent, elle ne constitue pas une réalité qui lui correspond.

(*Zusatz.*) L'organisme que l'individualité abandonne meurt naturellement au dedans de lui-même. Mais la maladie proprement dite, en tant qu'elle n'est pas mourir lentement, est le cours actuel extérieur de ce mouvement

(1) Le texte a seulement : *die allgemeine Unangemeissenheit : la disproportion générale*, c'est-à-dire la disproportion qui existe entre l'individualité vivante, ou l'animal et l'idée pour soi, l'idée qui existe en tant qu'idée.

(2) *La subjectivité*, c'est-à-dire l'unité de sa nature, son individualité.

(3) C'est-à-dire que la notion pour soi, la notion dans sa forme absolue n'est en lui que virtuellement, et que c'est précisément la position, la réalisation de cette notion qui entraîne sa mort.

(4) *Interne*, en ce sens qu'elle n'est qu'en soi, virtuellement dans l'organisme, et qu'elle n'y est pas actuellement et dans sa réalité.

(5) *Natürliche :* qui est dans la nature.

qui va de l'individuel à l'universel (1). La nécessité de la mort ne réside pas dans des causes individuelles, comme

(1) *Ist der ausserliche existirende Verlauf dieser Bewegung vom Einzelnen zum Allgemeinen :* littéralement : *est le cours extérieur existant de ce mouvement de l'individuel* (qui va) *au général.* — Pour entendre ce passage et ce qui suit, il faut avoir présents et entendre ces deux points : 1° que la vie va à la mort, et que le mouvement de la vie est le mouvement qui aboutit à la mort ; 2° que ce mouvement qui va de la vie à la mort est le mouvement de l'individuel vers l'universel, c'est-à-dire de l'individu vivant, qui, en tant qu'individu vivant, ou animal qui est renfermé dans les limites de la nature, porte en lui le genre, l'universel, l'idée, mais qui ne la porte que comme une possibilité qu'il ne peut pas réaliser, ou, ce qui revient au même, qui ne peut pas arriver en lui à l'existence. D'où il suit que l'idée, le genre est en lui comme une négation, ou, suivant l'expression hégélienne plus exacte, comme une négativité, c'est-à-dire comme un principe, une force qui va en niant et en consumant la vie. Car ce qui fait la limitation d'une sphère, et ici de la vie, c'est qu'il y a en elle une possibilité qu'elle est impuissante à réaliser. On entendra, d'après cela, comment vivre c'est mourir lentement (*Absterben*), et comment cette mort lente est dans la vie, et constitue, en un certain sens, le cours même de la vie, que l'animal soit, ou qu'il ne soit pas malade. Ainsi la vie va à la mort comme la maladie, et qu'on meure de maladie ou qu'on meure de vieillesse, c'est-à-dire que la vie s'éteigne d'elle-même (en supposant qu'il n'y ait pas là de maladie), c'est, dans les deux cas, un seul et même principe qui donne la mort, c'est-à-dire, ce stimulant idéal qui est dans l'organisme, et que l'organisme ne peut contenir. Ce qui distingue, par conséquent, la maladie proprement dite de cette mort, de cette consomption lente qui est dans la vie elle-même, c'est que ce qui est à l'état interne et possible, et comme latent dans le cours de la vie saine, se manifeste, arrive à l'existence actuelle dans le cours de la vie malade ; car la fin de la maladie n'est pas le retour à la santé, mais la mort, et la vieillesse elle-même n'est qu'une des formes de la maladie. On n'est pas seulement vieux parce qu'on a atteint l'extrême limite de l'âge — ce n'est là qu'une représentation abstraite et indéterminée de la vieillesse, — mais on est vieux aussi et surtout parce que l'organisme a vieilli, c'est-à-dire parce qu'il s'est désorganisé ; et c'est pour cette raison qu'on meurt.

en général il n'y a rien de tel dans l'organisme (1), car qu'il y ait une cause extérieure (2), c'est ce qui est compris dans la notion même de l'organisme. Il y a toujours un remède contre l'individuel qui est faible, et ne saurait constituer la raison véritable (3). Cette raison est la nécessité du passage de l'individuel dans l'universel, car l'être vivant, en tant que vivant, est l'existence exclusive de l'individualité (4), tandis que le genre est dans ce mouvement qui devient en supprimant les individualités actuelles (5) et en retombant dans elles, processus où l'individualité actuelle est absorbée dans son principe (6).

(1) Le texte a : *wie überhaupt nichts in Organischen* : littéralement : *comme en général rien dans l'être organique;* c'est-à-dire que la nécessité de la mort ne réside pas dans quelque cause individuelle ou particulière (*einzelnen Ursachen*) qui serait dans l'organisme lui-même, par exemple, telle maladie, tel désordre organique particulier.

(2) *Aeussere Ursache* : une cause extérieure à l'être organique, c'est-à-dire, ici, autre que celle qui pourrait exister dans l'organisme lui-même, et qui ne peut être qu'une cause individuelle et subordonnée.

(3) Le texte a seulement : *Grund*.

(4) *Die Einseitigkeit des Daseyns als Selbsts : est l'exclusivité de l'existence en tant* — qu'existence — *de l'individu*. C'est-à-dire que l'existence, le *Daseyn*, est toujours exclusive, limitée, mais qu'ici c'est la limitation qui est inhérente à l'individualité vivante, à l'individualité qui est encore et essentiellement dans la nature.

(5) *Seyender, qui sont*, qui n'ont que l'être, limitées, passagères; expression que nous avons souvent rencontrée.

(6) Quelle est la nécessité absolue, quel le principe générateur de la mort? D'abord ce principe ne saurait être dans des causes individuelles, dans la fièvre, par exemple, ou dans la rupture d'un vaisseau, et cela précisément parce que la rupture d'un vaisseau peut entraîner la mort, tout aussi bien que la fièvre; ce qui montre que toutes ces causes, la fièvre, la rupture d'un vaisseau, ou une autre maladie quelconque, ont une cause supérieure qui les engendre et les enveloppe toutes dans son unité. Lorsqu'un désordre du cœur entraîne

La mort qui vient de l'âge est, en général, un épuisement de forces, un simple état général de décroissement. Les phénomènes qui accompagnent cet épuisement sont un accroissement d'ossification, un relâchement dans les muscles, un affaiblissement de la vue, une digestion difficile, une sensibilité émoussée, un retour de la vie individuelle à la vie purement végétative. « Si dans la vieillesse, dit Autenrieth (*ouvr. cit.*, part. I, § 157), le cœur devient d'une certaine façon plus ferme, son irritabilité diminue et cesse enfin complétement. » On a aussi remarqué que « sa masse » diminue dans un très-grand âge (*ibid.*, part. II, § 767). Ce rapport purement quantitatif, mais en tant que qualitatif, en tant que processus déterminé, était la maladie proprement dite, — qui n'est ni dans la fai-

la mort, il n'y a pas là un fait accidentel, pas plus qu'il n'y a de fait accidentel dans toute autre maladie, ou dans la vieillesse qui, elle aussi, entraîne la mort. En d'autres termes, la maladie et les formes infinies de la maladie, qui toutes entraînent la mort, présupposent une nécessité, et comme une finalité absolue de la mort, dont ces formes ne sont que des causes, des instruments, des moyens subordonnés. Et cette nécessité est le genre qui ici est l'idée même de la mort. Le genre donne la mort comme il donne la vie, et il donne la vie pour donner la mort, et s'affranchir ainsi de la nature. L'idée, en tant que genre ou principe générateur, est ce principe qui va sans cesse de la vie à la mort, c'est-à-dire qui pose la vie comme unité de la nature, mais qui l'annulle par cela même qu'elle n'est que l'unité de la nature, c'est-à-dire une unité immédiate, extérieure et imparfaite, pour s'élever, en l'annulant, dans la sphère de l'esprit et de l'unité absolue. — Ceci montre, pour le dire en passant, l'insuffisance des recherches de Bichat sur la mort, quelque intéressantes et quelque originales que puissent être d'ailleurs ces recherches. Et cette insuffisance vient précisément de ce que Bichat ne s'est pas élevé à l'idée de la mort.

blesse ni dans une surabondance de force, — explication tout à fait superficielle (1).

(1) C'est-à-dire que ce rapport quantitatif, cette diminution nécessaire de forces chez le vieillard, diminution qui aboutit à la mort, n'est au fond autre chose qu'une maladie. Le texte dit, *était* la maladie, parce que la maladie est un moment qu'on a traversé, la mort n'étant pas la maladie, mais la fin de la maladie. On peut dire que la vieillesse est une maladie spéciale en ce que c'est la maladie finale, qui ne contient pas la possibilité de la guérison, et dont la crise est la mort. Mais elle n'en est pas moins une maladie. Maintenant, la vieillesse et la maladie en général ne constituent pas des processus purement quantitatifs, comme on se les représente volontiers, et comme les conçoit l'école de Schelling, mais ce sont des processus qualitatifs et déterminés. Il y a dans la vieillesse, il est vrai, une diminution de forces, ou, comme dit le texte, la vieillesse est un état d'affaiblissement et de soustraction générale (*Kraftlosigkeit, ein allgemeiner einfacher Zustand des Abnehmens*), mais cet affaiblissement et cette soustraction sont déterminés par la nature qualitative de la vieillesse elle-même. Le vieillard s'éteint parce qu'il doit s'éteindre, qu'il ait une verte vieillesse, ou une vieillesse avec le cortége de maux dont elle est ordinairement accompagnée. On peut se représenter la jeunesse comme une période d'expansion et d'accroissement, et la vieillesse comme une période de contraction et de décroissement. Mais s'il y a accroissement de forces dans la jeunesse, c'est que cet accroissement est produit par la nature qualitative et spéciale de la jeunesse, comme la force expansive, qui est dans le germe, a sa racine dans la nature spécifique du germe. Il en est de même de la vieillesse. En se représentant ainsi les êtres, on pourrait dire que la mort est une limite quantitative de la vie, l'ombre une limite quantitative de la lumière, etc., ce qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer (voy. p. 495, note 4), réduit toute différence à une différence superficielle et indéterminée, et supprime la nature et la fonction spécifiques des choses. Ces considérations s'appliquent aussi à la maladie en général. La maladie n'est pas un excès de force ou un excès de faiblesse, mais l'excès de force et l'excès de faiblesse sont déterminés par la nature de la maladie elle-même. Et une maladie n'est pas moins intense lorsqu'elle affaiblit l'organisme que lorsqu'elle y produit une surabondance de force. L'ac-

δ) MORT NATURELLE DE L'INDIVIDU.

§ 376.

L'universel qui fait que l'animal, en tant qu'individu, n'est qu'une existence finie, se produit en lui (1) comme puissance abstraite sur la limite extrême du processus qui s'accomplit au dedans de lui, et qui est lui-même un processus abstrait (§ 356) (2). La maladie originaire de l'animal, le germe mortel qu'il porte dans son sein, c'est la disproportion qui existe entre lui et l'universel. La suppression de cette discordance amène elle-même ce germe à maturité (3). L'individu fait disparaître cette discordance en donnant à son existence individuelle la forme de l'universel, mais comme il n'est qu'un être abstrait et immédiat, il n'atteint qu'à une réalité objective abstraite (4).

tion léthale d'un poison réside surtout dans sa qualité, et la piqûre d'une mouche, ou un désordre imperceptible dans une fonction peuvent produire des maladies indomptables et la mort.

(1) Dans l'animal.

(2) C'est-à-dire dans le processus de formation. Le genre, en effet, ou le principe de l'individu, de la figure individuelle, commence à paraître dans ce processus où l'individu est encore renfermé au dedans de lui-même, dans sa figure, et commence à paraître comme unité de la figure, comme sentiment de soi simple et immédiat, ce qui fait la limite extrême (*Ausgang*), ou le passage de ce processus au processus d'assimilation. Mais le processus de formation, ainsi que le sentiment de soi ne sont que des moments abstraits.

(3) *Ist selbst das Vollstrecken dieses Schicksals : est elle-même l'accomplissement de cette destinée.*

(4) *Abstracte Objectivität;* il n'atteint qu'à une objectivité abstraite en ce sens qu'il ne réalise qu'imparfaitement le genre, et que celui-ci demeure en lui comme un objet négatif qui le consume.

ce qui fait que son activité s'épuise et s'ossifie, que sa vie devient une habitude immobile (1), et qu'elle s'éteint d'elle-même.

(*Zusatz.*) L'organisme malade peut guérir, mais la maladie est dans sa nature ; ce en quoi réside la nécessité de la mort, c'est-à-dire de cette solution où la série des processus n'aboutit pas à un processus qui revient sur lui-même, mais à un processus vide (2). Dans l'opposition des sexes, ce qui meurt d'une manière immédiate, ce sont seulement les parties sexuelles séparées — les parties de la plante. Ces parties meurent ici par suite de leur exclusivité, et non en tant que tout. En tant que tout elles (3) meurent par l'opposition des sexes, mâle et femelle, que chacune d'elles contient en elle-même. Si, chez la plante, les étamines se gonflent pour s'unir au réceptacle passif du fruit, et que le côté passif, le pistil, se gonfle aussi pour s'unir au principe générateur (4),

(1) *Sans processus*, est l'expression du texte.

(2) Vide relativement à l'être vivant, qui dans la mort ne revient pas sur lui-même, ne se retrouve pas lui-même, comme dans d'autres processus, dans la guérison, par exemple.

(3) *Elles*, se rapporte ici aux individus, et c'est comme s'il y avait *l'individu meurt ici*. L'expression *elles* (*sie*, qui dans le texte se rapporte à *Geschlechtsglieder*, *membres sexuels*) représente les deux individus qui dans la plante forment l'opposition des sexes. Ayant traduit *Geschlechtsglieder* par *parties sexuelles*, nous avons dû traduire aussi *sie* par *elles*.

(4) Le texte a : *die passive Seite des Pistils zum Gebährenden* (*aufschwellt*, sous-entendu) : *le côté passif du pistil* se gonfle *pour le principe qui fait naître*, pour le principe actif. *Le côté passif du pistil* veut dire le côté passif formé par le pistil. — Hégel rapproche ici la mort et la génération, pour montrer leur rapport et leur différence. Ainsi, dans la plante, le genre se trouve partagé dans les deux individus,

c'est maintenant chaque individu qui forme lui-même l'unité des deux sexes; mais c'est là sa mort, car il n'est qu'une individualité, et c'est l'individualité qui fait sa déterminabilité essentielle. Il n'y a que le genre qui soit dans un seul et même terme, l'unité de totalités complètes (1). Ainsi, de même que nous avons vu d'abord l'organisme impuissant à surmonter l'opposition des sexes, de même nous le voyons ici impuissant, et d'une façon plus déterminée, à surmonter l'opposition des formes du tout qui se produisent dans la fièvre, et qui sont remplies

lesquels se gonflent l'un pour l'autre, c'est-à-dire se mettent dans un état de tension pour s'unir et réaliser le genre; car les étamines, ou, pour mieux dire, le pollen, se gonfle pour atteindre le réceptacle passif du fruit (l'ovaire), et le pistil, — l'organe femelle et passif, — ou l'ovaire se gonfle à son tour pour s'unir au principe actif, le pollen. C'est l'unité du genre qui les meut et les unit. Dans la mort, au contraire, le genre ne se trouve plus partagé entre deux individus, mais il est dans le même individu. Par conséquent, la contradiction n'est plus la contradiction de deux individus, la contradiction des deux sexes, mais elle est dans un seul et même terme, qui, par suite, fait, comme dit le texte, l'unité des deux sexes, c'est-à-dire remplace cette unité. Et la contradiction est ici la contradiction de l'individu et du genre qui est en lui, mais qui n'y est plus comme principe générateur, car il a engendré, mais qui, par cela même qu'il a engendré, et qu'en engendrant, il a engendré l'être naturel, l'individu qui est dans la nature, et qui, étant dans la nature, ne saurait le conteuir et le réaliser, par cela même, disons-nous, y est comme principe négatif, comme principe qui nie sa propre génération et détruit l'individu.

(1) Le texte dit : Il n'y a que le genre qui soit *dans une seule unité, l'unité de touts complets :* c'est-à-dire que dans le genre pour soi, dans le genre en tant que pensée ou idée, les différences ne sont pas séparées, elles n'existent pas l'une hors de l'autre, et hors du genre, mais elles sont dans le genre, et le genre est en elles, et, par suite, on a une unité concrète et indivisible. Voy. plus loin, § 477.

de la nature du tout (1). L'individualité ne saurait pas partager ainsi l'identité de sa nature, parce qu'elle n'est pas l'universel (2). C'est dans cette disproportion générale que réside la séparabilité de l'âme et du corps, tandis que l'esprit est éternel, immortel. Car, par là qu'en tant que vérité il est à lui-même son propre objet, il ne saurait être séparé de sa réalité. C'est l'universel qui se représente lui-même (3) comme universel. Dans la nature, par contre, l'universel n'apparaît que de cette façon négative, en ce que la subjectivité y est supprimée (4). La forme où cette séparation s'accomplit est précisément l'achèvement de l'individuel qui s'efforce de se donner une nature universelle (5), mais qui est impuissant à porter l'universalité. Dans la vie, l'animal se maintient, il est vrai, contre sa nature inorganique et contre son genre, mais celui-ci, en tant qu'universel, garde sa suprématie (6). L'être vivant, en tant qu'individu, meurt dans

(1) *Qui sont remplis du tout*, *mit dem Ganzen erfüllt sind*, dit le texte.

(2) *Ein Allgemeines : un être universel.*

(3) On pourrait ajouter : *et à lui-même.*

(4) En effet, l'universel apparaît dans la suppression du sujet, puisque le sujet meurt parce qu'il ne peut porter l'universel, et que celui-ci y apparaît d'une façon négative.

(5) *Sich zum Allgemeinen macht :* il se fait suivant l'universel, à la façon de l'universel, pour atteindre à l'universel. La vie animale, son développement, ses processus sont comme une aspiration, un effort continu pour réaliser l'universel, et l'animal atteint son but dans la mort, en ce que la mort l'élève à la sphère de l'esprit ; mais il atteint ce but par la mort, c'est-à-dire par l'anéantissement de lui-même.

(6) Ainsi le genre pour soi, — l'universel qui est en tant qu'universel, et qui se représente lui-même et à lui-même comme universel,

— ne saurait être affecté par la fièvre, la maladie et la mort, précisément parce que la fièvre, la maladie, la mort, etc., sont en lui en tant que notion, et dans l'unité de leur nature, ce qui fait qu'il peut se partager, se distribuer (*sich vertheilen*) en elles, sans rien perdre de son unité et de son immutabilité. Tout au contraire, la fièvre, la mort, etc., sont des différences de lui-même, des moments essentiels de sa nature. Mais l'animal, par là qu'il n'est pas l'universel, l'idée, et qu'il n'existe pas comme idée, ne saurait non plus porter la fièvre et le poison ; car la fièvre et le poison sont des *stimulants disproportionnés* pour sa nature, et ils sont des stimulants disproportionnés parce qu'il n'est pas l'idée concrète, le tout, et que ces stimulants, pour nous servir de l'expression du texte, sont remplis de la nature du tout. Ainsi, si le poison détruit l'animal, ce n'est pas qu'il n'y ait aucun rapport entre lui et l'animal ; tout au contraire, le poison est dans l'animal, de la même manière que la maladie en général. S'il détruit donc l'animal, c'est que l'animal n'est pas le tout, l'idée, et que par suite il n'est que d'une manière abstraite, qu'imparfaitement le poison, ce qui fait précisément que le poison est un stimulant disproportionné pour lui ; car le poison est ici le genre, c'est-à-dire il est comme la fièvre, la vieillesse, la maladie, une forme ou un instrument du genre en tant que principe léthal, en tant que mort. — Le texte a ci-dessus p. 546 : que cette opposition des deux sexes qui n'a pas été surmontée dans la génération, et qui demeure dans l'organisme (*fiel unüberwunden in den Organismus, est tombée* (*retombée* serait plus exact) *non vaincue dans l'organisme*), reparaît maintenant, mais d'une manière plus déterminée, dans les formes abstraites du tout qui se produisent dans la fièvre et qui sont remplies de la nature du tout ; que l'individu ne peut pas partager ainsi son unité individuelle (*ihr Selbst*), c'est-à-dire il ne peut pas se partager ainsi lui-même, parce qu'il n'est pas l'universel, et que c'est dans cette disproportion (*Unangemessenheit*) que réside la divisibilité de l'âme et du corps. — Et, en effet, l'âme et le corps ne sont pas séparables, en tant qu'universel, c'est-à-dire en tant qu'idée, et dans l'unité de leur idée ; car dans leur idée ils sont, tout au contraire, inséparables, absolus et éternels comme toute autre idée, et c'est précisément cette indivisibilité de leur idée qui fait qu'après s'être séparés, ils s'unissent de nouveau dans la nature. Ils ne sont donc séparables que dans l'animal en tant que l'animal est dans la nature, et cela parce que l'animal est une individualité immédiate, limitée dans le temps et dans l'espace, et qui, en

même temps, a en lui l'universel, mais qui n'est pas l'universel. C'est là ce qui engendre en lui une scission et une disproportion qui, dans le cours de la vie, est la maladie, et qui se termine par la mort. Car l'universel, l'idée concrète et absolue, ou simplement l'idée, doit se poser comme idée, et par cela même elle doit s'affranchir de la nature. Maintenant l'idée peut se partager en ses différences, précisément parce qu'elle est l'idée, et que ses différences sont des moments essentiels de sa nature, des idées, et que, par suite, elle est dans ses différences, et ses différences sont en elle, constituant ainsi une unité absolue, éternelle et indivisible; ce qui fait aussi qu'il ne saurait y avoir de scission et de disproportion en elle, et qu'il n'y a pas de stimulant trop fort pour elle et qu'elle ne puisse porter; car elle porte également la vie et la mort, le mouvement et le repos, la joie et la douleur, l'être inorganique et l'organique, etc. Mais l'animal, par là même qu'il n'est qu'une individualité limitée, ne saurait se partager ainsi, et par suite il ne peut surmonter la disproportion qu'il porte au dedans de lui-même, la disproportion de lui-même et du genre. La fièvre est une des formes de cette disproportion. Dans la génération, l'opposition n'a pas été vaincue, ou, ce qui revient au même, elle n'a été vaincue que d'une manière abstraite, puisque le résultat est un nouvel individu vivant. L'animal qui a engendré est donc retombé dans l'opposition, et dans une opposition plus déterminée, c'est-à-dire plus concrète, car plus un être est concret, et plus il est déterminé; et l'opposition est ici plus concrète et plus déterminée, parce qu'on n'a plus l'opposition des sexes, mais une opposition plus haute et qui contient cette dernière, c'est-à-dire l'opposition de la vie et de la mort. Et ainsi le genre, ou l'idée en tant que mort n'est pas partagée, comme dans la génération, dans les deux individus, mais elle est indistinctement et tout entière dans chacun d'eux. — Maintenant l'être vivant, l'animal, par cela même qu'il est l'être vivant, et que l'idée de la vie se pose en lui, *se maintient vis-à-vis de sa nature inorganique et de son genre*, c'est-à-dire ici vis-à-vis de l'idée en tant qu'idée, ou de l'idée absolue qui contient et l'être organique et la vie elle-même; et le cours de la vie n'est qu'une lutte entre son individualité et cette idée, lutte où il doit nécessairement succomber (voy. plus haut, § 375). Dans la maladie en général, et dans la fièvre en particulier, se manifeste déjà cette disproportion entre lui et l'idée. Car la maladie est comme l'avant-coureur de la mort, et elle contient déjà cette scission que l'idée peut porter, mais

l'habitude de la vie, en ce qu'il dépense en vivant sa réalité dans son corps (1). La vitalité se donne à elle-même une forme universelle (2), en ce que ses activités revêtent cette forme; et c'est précisément dans cette universalité qu'elle périt, car étant processus, elle a besoin d'une opposition, tandis que (3) son contraire, qu'elle doit surmonter, n'est plus pour elle son contraire. De même que dans la sphère de l'esprit le vieillard va en se renfermant de plus en plus en lui-même, dans son genre, et que ses représentations générales vont de plus en plus

que l'animal ne peut pas porter. C'est là ce qui explique ce passage que l'animal ne peut pas se partager *dans les formes abstraites du tout*, qui se produisent (*auftreten*, entrent, paraissent) *dans la fièvre, et qui sont remplies de la nature du tout*. Par formes abstraites du tout, c'est-à-dire la sensibilité, l'irritabilité et la reproduction, qui se produisent d'une façon anormale dans la fièvre (voy. ci-dessus, § 374), il ne faut pas seulement entendre les formes du *tout organique*, ou de l'animal, mais les formes du tout en tant que genre ou idée. Car c'est parce que ce tout les remplit de lui-même que l'animal ne saurait les porter. En d'autres termes, la fièvre, la maladie, la mort, sont des stimulants trop forts pour l'animal, parce que si, d'un côté, elles appartiennent à sa nature, de l'autre, elles la dépassent, et elles touchent à une sphère plus haute et à une plus haute unité.

(1) *Sich in seinen Körper, seine Realität hineinlebt*, expression littéralement intraduisible. La traduction qui en approche le plus serait : *il fait vivre pour lui sa réalité dans son corps*; mais *hineinleben* veut dire que l'être vivant vit et consume en quelque sorte sa vie, en faisant entrer, en dépensant sa réalité dans son corps.

(2) *Macht sich für sich zum Allgemeinen*. La vitalité (*Lebendigkeit*), l'être vivant, en vivant, fait de lui-même un être universel, se façonne en universel, si l'on peut ainsi s'exprimer, et en un universel *für sich*, pour soi, mais en un universel tel qu'il peut exister dans la vie.

(3) Ici.

en s'identifiant avec lui (1), tandis que le particulier, et par là aussi toute expansion et tout *intérêt* (l'être entre) (2), vont en s'effaçant, ce qui fait qu'il trouve sa satisfaction dans cet état d'habitude immobile, de même, dans la sphère de la nature, la cessation de toute opposition à laquelle atteint l'organisme est le repos de la mort, et ce repos de la mort surpasse cette disproportion que contient la maladie, et qui est, par cela même, la première origine de la mort (3).

§ 377.

Mais (4) cette identité de l'individuel et de l'universel à laquelle on est parvenu est la suppression de l'opposi-

(1) Lui deviennent de plus en plus familières (*geläufiger*), dit le texte.

(2) *Das Interesse* (*das Zwischenseyn*), intérêt, en allemand *Interesse*, vient du latin *interesse* (*esse inter*, *Zwischenseyn*). Ainsi, dans la sphère de l'esprit, le vieillard qui se renferme en lui-même, dans ses habitudes immobiles — sans processus — et dans ses représentations générales, ne prend plus d'intérêt aux choses du dehors, il ne se place plus au milieu de la réalité extérieure, matérielle ou spirituelle. Le texte dit qu'il va de plus en plus en se renfermant (*einhausen*) en lui-même et *dans son genre*. Cela veut dire qu'il va de plus en plus en retombant dans la sphère animale. Car l'être qui est renfermé dans son genre est l'animal, tandis que le genre n'est qu'un moment de l'esprit et de la pensée.

(3) La mort, en effet, efface cette disproportion, par là qu'elle annule la sphère de l'animalité, et qu'elle élève ainsi la nature dans la sphère de l'esprit.

(4) La première et la seconde édition avaient ce *Zusatz* : « La subjectivité de l'être vivant est en soi identique avec le genre » — C'est cette identité virtuelle qui se réalise dans la mort.

tion formelle, c'est-à-dire de l'individualité immédiate et de l'universalité de l'individu (1), ce qui constitue un des côtés, et le côté abstrait de cette suppression, la mort de l'être naturel (2). Mais dans l'idée de la vie, la subjectivité est la notion, et elle est, par conséquent, virtuellement l'être-en-soi absolu de la réalité, et l'universel concret (3). Par la suppression de la forme immédiate de sa réalité qui vient d'être démontrée, elle est rentrée dans son unité, le dernier moment de l'existence extérieure de la nature a disparu, et la notion qui n'était qu'en soi est

(1) Le texte a : *der unmittelbaren Einzelnheit und der Allgemeinheit der Individualität : Einzelnheit* et *Individualität* expriment à peu près la même chose. Seulement dans *Einzelnheit* il y a une nuance qui implique une idée de séparation et rend plus sensible la pensée qu'on veut exprimer ici. Car ce que Hégel veut dire c'est qu'il y a dans l'individualité vivante une opposition, qui est l'opposition non de l'individualité, mais de l'individualité *immédiate* et de l'universalité. Et l'individualité est une *Einzelnheit*, une individualité qui se distingue, qui est séparée de l'universalité, précisément parce que c'est une individualité immédiate, c'est-à-dire une individualité qui ne s'est pas complétement médiatisée avec l'universel, avec le genre.

(2) *Des Natürlichen :* de l'être qui est dans la nature, de l'animal.

(3) Ainsi la mort est, en quelque sorte, l'acte qui fait disparaître l'opposition formelle de l'individualité naturelle et de l'universel. Cette opposition n'est que formelle, c'est-à-dire n'est qu'un moment, une forme subordonnée, une manière d'être extérieure des deux termes, lesquels sont identiques et indivisibles dans leur principe, dans l'idée ou dans la sphère où l'idée existe en tant qu'idée et dans son unité. Car ce qui meurt n'est pas la mort en son idée, mais l'individu en tant qu'il est dans la nature. Et c'est là aussi ce qu'exprime l'autre membre de la phrase, que la mort de l'individu naturel ne constitue que le côté abstrait de cette suppression ; car cette suppression a un autre côté, le côté concret, et qui est précisément le passage de la nature à la sphère de l'esprit.

devenue notion pour soi (1). — Par là, la nature s'est élevée à sa vérité, à l'existence subjective de la notion, dont l'existence objective est l'idée même qui résulte de la suppression de l'état immédiat de l'individualité, c'est-à-dire elle est l'universel concret, ce qui fait qu'on a ici l'unité de la notion et de son existence, et que la réalité qui correspond à la notion est la notion elle-même : c'est là l'*Esprit*.

(*Zusatz.*) Au-dessus de cette mort de la nature, de cette enveloppe inanimée, s'élève une nature plus belle, s'élève l'esprit. L'être vivant finit dans cette séparation et dans cette concentration abstraite en soi ; mais l'un des termes contredit l'autre (2) ; α) par conséquent, ce qui s'est

(1) Dans la subjectivité animale (dans ce qui fait que l'animal est tel sujet, et pas tel autre, la plante ou le cristal, par exemple), la notion existe virtuellement en tant que notion (ce qui n'a pas lieu dans la plante, et bien moins dans le cristal), et, par conséquent, elle est l'en soi (l'être-en-soi, *Insichseyn*) *absolu* de la réalité et (ce qui revient ici au même) l'universalité (virtuellement) concrète. Elle est l'être-en-soi, mais elle n'est pas encore l'être-pour-soi, et c'est précisément la mort qui, en effaçant le dernier élément extérieur (*Letzte Aeussersichseyn*) de la nature, fait que la notion est pour soi, dans son unité et dans sa réalité absolue.

(2) *Diesem abstracten Zusammengehen in sich.* La mort amène, d'un côté, une séparation (*Trennung*) en ce qu'elle sépare l'être vivant de la nature, ce qui fait que l'être vivant cesse d'être ce qu'il est, car il n'y a pas d'être vivant proprement dit hors de la nature ; et, d'un autre côté, par là qu'elle unit l'être vivant et le genre, elle amène une *concentration en soi*, c'est-à-dire un moment où se trouvent enveloppés tous les moments précédents, et partant l'être vivant lui-même, mais non en tant qu'être simplement vivant. Cette concentration est une concentration abstraite, en ce sens qu'elle est accompagnée d'une séparation, tandis qu'une concentration est la synthèse des mo-

concentré est identique (1), ce qui veut dire que la notion ou le genre, et la réalité ou le sujet et l'objet ne sont plus séparés; β) et que ce qui s'est repoussé et séparé n'est plus, par cela même, identique d'une manière abstraite. La vérité est leur unité en tant qu'unité de deux termes différents, de telle sorte que, dans cette concentration et dans cette séparation, ce qui a disparu, ce n'est précisément que leur opposition formelle par suite de leur identité virtuelle, comme aussi ce qui a été nié (2), par suite de leur séparation, c'est seulement leur identité formelle (3). Exprimé d'une manière plus concrète, ceci

ments précédents. C'est là la contradiction, la contradiction de la cessation de la vie, et d'une sphère qui enveloppe tous les moments précédents, et partant la vie elle-même, contradiction qui n'est autre que la contradiction de la nature et de l'esprit.

(1) *Was zusammengegangen, ist darum identisch :* c'est-à-dire que dans l'être qui dans la mort s'est concentré en lui-même, et qui n'est plus l'être vivant proprement dit, il y a le moment de l'identité.

(2) Le texte dit : *ce qui s'est nié*, expression plus exacte, en ce qu'elle montre que la négation est dans l'être même nié, et que, par conséquent, cet être se nie lui-même.

(3) Dans la sphère à laquelle nous sommes ici parvenus, et qui fait la vérité du genre et de l'animal, le genre et l'animal n'ont point disparu, mais, au contraire, ils ont été absorbés dans cette sphère, c'est-à-dire ils ont été élevés à une plus haute existence, de sorte que si cette sphère fait leur unité, elle fait leur unité en tant qu'unité des deux termes différenciés, ce qui veut dire que les deux termes gardent dans cette sphère leur différence et leur identité. Par conséquent, dans cette concentration et dans cette séparation, ce n'est pas toute opposition et toute identité qui ont disparu en eux, mais seulement leur opposition et leur identité formelles; et leur opposition formelle a disparu par suite de leur identité virtuelle qui s'est maintenant réalisée, et leur identité formelle a disparu par suite de leur séparation, qui était aussi une séparation virtuelle, mais qui s'est maintenant réalisée. — Par *Trennung* il faut entendre séparation et différenciation, car une sphère ne

veut dire que la notion de la vie, le genre, la vie dans son universalité repousse loin d'elle sa réalité, qui est devenue en elle réalité totale, mais qu'elle est virtuellement identique avec elle, qu'elle est l'idée, qu'elle se conserve d'une manière absolue, qu'elle est l'être divin, éternel, et que, par suite, elle demeure dans cette réalité (1); et qu'enfin ce qui a été supprimé, c'est la forme, la disproportion qui est dans la nature et qui est toujours l'extériorité du temps et de l'espace (2). L'être vivant est,

se sépare d'une autre sphère que parce qu'elle se différencie, et autant qu'elle se différencie d'elle.

(1) Dans la réalité même qu'elle repousse, de laquelle elle se sépare, et qu'elle engendre, sans cependant se confondre avec elle; et c'est en ce sens qu'elle n'est que virtuellement (*an sich*) identique avec elle, suivant l'expression du texte.

(2) Ainsi pendant que, d'un côté, la mort supprime la nature, c'est-à-dire l'individuel et l'universel, l'être vivant et le genre tels qu'ils sont dans la nature, et qu'elle amène une plus haute concentration, une plus haute synthèse, de l'autre, elle reproduit ces mêmes termes; seulement elle ne les reproduit pas de la même manière, mais en les combinant dans cette synthèse, c'est-à-dire en les transformant. Et, en effet, deux termes ne sont pas contradictoires parce qu'ils sont différents, mais parce qu'ils sont différents et identiques tout à la fois. La position de leur unité n'est pas la position de leur unité abstraite, mais de leur unité concrète; c'est-à-dire ils entrent dans cette unité tout entiers, avec leur différence et leur identité. Seulement, ce qui n'existait que d'une manière abstraite et virtuelle hors de cette unité, existe d'une manière concrète et actuelle dans cette unité, et cela précisément parce que celle-ci est l'unité de tous les deux, et qu'en s'ajoutant à eux, elle leur communique une nature nouvelle, une valeur, une force qu'ils ne possèdent point lorsqu'ils sont séparés. C'est ainsi que l'étincelle est l'unité des deux corps frottés, c'est-à-dire de deux corps qui, d'abord virtuellement différents et virtuellement identiques, existent maintenant avec leur différence et leur identité en tant que feu. Car le feu les contient tous les deux avec ces deux caractères, comme la couleur contient, avec leurs caractères, la lumière et

sans doute, la forme la plus haute de l'existence de la notion dans la nature; mais ici aussi la notion n'est qu'en

l'ombre, le devenir, l'être et le non-être, le mouvement, le temps et l'espace, la nature organique, l'inorganique, etc. (*) Par conséquent, lorsque deux contraires viennent à se rencontrer et à s'unir dans un troisième terme, ce qui disparaît en eux, c'est seulement leur différence et leur identité immédiates et virtuelles (ce qui faisait précisément leur imperfection), lesquelles se changent en une différence et en une identité réelles, médiates et actives. C'est ainsi que l'eau, le fer, etc., qui sont dans le sang, sont des substances plus médiates, plus actives et plus unes, si l'on peut ainsi s'exprimer, qu'elles ne le sont hors du sang, dans leur sphère propre, ou dans une autre sphère quelconque moins concrète que le sang. Maintenant, si l'on considère le mouvement, l'évolution des contraires, ou, pour mieux dire, l'ordre systématique des divers moments du tout, l'on verra *d'abord* que pendant que, d'un côté, ces moments sont absorbés dans une plus haute unité, de l'autre, ils sont repoussés et rejetés hors de cette unité, ce qui constitue précisément la sphère de leur existence immédiate et virtuelle, c'est-à-dire les différents moments du systéme. Mais on verra, *en outre*, que les termes ne sont absorbés que parce qu'ils sont repoussés, et, réciproquement, qu'ils ne sont repoussés que parce qu'ils sont absorbés, ou, si l'on veut, qu'ils se repoussent en s'absorbant, et qu'ils s'absorbent en se repoussant. C'est ainsi que l'être organique absorbe, d'un côté, l'inorganique, et, de l'autre, le repousse et le laisse subsister, que l'esprit absorbe et repousse tout à la fois la nature, etc. C'est là aussi ce qui a lieu dans la mort. La mort n'est pas seulement le contraire de la vie — ce ne serait là qu'une représentation abstraite et indéterminée de la mort, — mais elle est la conclusion et l'achèvement de la vie. Et si elle achève la vie, c'est qu'il y a dans la vie une opposition que la vie ne saurait vaincre, et qu'elle (la mort) constitue, par conséquent, une sphère plus haute que la vie, une force qui accomplit ce que la vie ne saurait accomplir. Or, ce résultat qu'atteint la mort, cette finalité qu'elle réalise est à la fois l'anéantissement de la nature et l'avénement de l'esprit. Car si la mort tue la nature, c'est qu'elle touche par un côté à la nature, et que par l'autre elle appartient à une sphère plus haute que la nature, à la sphère de l'esprit. Et c'est ainsi que,

(*) Cf. sur ce point notre *Essai sur la peine de mort.*

soi, parce que l'idée n'existe dans la nature qu'en tant qu'individu. Dans le mouvement de lieu (1), l'animal s'est, il est vrai, complétement affranchi de sa pesanteur; dans la sensation il se sent, dans la voix il s'entend (2); dans le processus du genre, celui-ci arrive à l'existence, mais seulement en tant qu'individu. Or, comme cette existence demeure toujours inadéquate à l'universalité de l'idée, celle-ci doit briser (3) ce cercle, et, en effaçant

d'un côté, elle repousse loin d'elle la nature (*la réalité devenue totale*, comme dit le texte), et que, de l'autre, elle absorbe la nature et l'élève à une plus haute existence. La mort est donc un état intermédiaire, la limite extrême entre la nature et l'esprit. C'est l'idée qui se nie elle-même en tant que nature, et qui, par cette négation, s'affranchit des rapports extérieurs du temps et de l'espace, et se pose et se réalise comme idée une, universelle et absolue. C'est là le repos de la mort. La mort n'est pas plus que le sommeil un état passif et vide — il n'y a pas un tel état dans l'univers (Voy. § 374, p. 535-537), — mais elle est le résultat de la lutte et du triomphe, résultat qui montre, comme dit Hégel plus loin, que l'alliance a été conclue; et c'est un résultat qui, comme tout résultat, concentre tous les moments précédents, et constitue, par cela même, le point de départ à une sphère plus haute et plus concrète. En d'autres termes, la mort est le moment immédiat de l'esprit. C'est le nouveau-né, mais qui est encore à l'état d'embryon dans le sein de sa mère. On dit du sommeil qu'il est l'image de la mort. Il est, en effet, l'image de la mort, mais non dans le sens vague et indéterminé où l'on énonce cette proposition. S'il n'est qu'une image de la mort, c'est que la mort constitue une sphère plus haute que le sommeil, et qu'elle est comme la réalité du sommeil, en ce qu'elle est l'avant-coureur du réveil de l'esprit.

(1) *Ortbewegung :* la faculté qu'a l'animal de se mouvoir librement dans l'espace. Voy. § 351.

(2) Ce qui constitue la plus haute forme de la sensation. Voy. § 351, et 358.

(3) *Durchbrechen :* briser à travers, — briser ce cercle en le traversant; ce qui exprime le mouvement de l'idée à travers ses différents moments.

cette disproportion, elle doit se manifester elle-même (1). Au lieu donc de voir retomber dans le processus du genre le troisième moment dans l'individualité (2), on a (3) l'autre côté, la mort, qui supprime l'individuel, et, par suite, on a l'avénement du genre, de l'esprit; car la négation de l'élément naturel, c'est-à-dire de l'individualité immédiate, signifie que l'universel, le genre se trouve posé, et qu'il se trouve posé sous forme de genre. Dans l'individualité (4) ce mouvement de tous les deux est le mouvement qui se supprime lui-même, et dont le résultat est la conscience, c'est-à-dire l'unité en et pour soi de tous les deux, en tant qu'individualité, et non simplement en tant que genre dans la notion interne de l'individuel (5). L'idée

(1) *Sich Luft machen : se faire jour*, se manifester et être comme idée.

(2) Comme dans la génération.

(3) Ici.

(4) *An der Individualität.* L'individualité n'est plus ici l'individualité immédiate, telle qu'elle existe dans l'animal, mais l'individualité par excellence, l'individualité telle qu'elle existe dans la conscience et la pensée.

(5) Dans l'animal ou individu vivant, la notion n'existe que d'une manière interne et enveloppée; c'est-à-dire elle n'y est pas développée de manière à être notion interne et externe à la fois, comme notion qui est en tant que notion et qui est à elle-même son propre objet, et de manière à être telle dans un seul et même terme, dans un seul et même sujet. Cela fait que le genre est lui-même dans l'animal d'une façon interne et enveloppée, qu'il y est virtuellement, mais qu'il n'y est pas réellement en tant que genre. Dans l'individualité par excellence, au contraire, c'est-à-dire dans la conscience ou individualité pensante, ou, mieux encore, dans la pensée, l'individualité immédiate ou animale et le genre existent dans leur réalité et dans leur unité absolue, c'est-à-dire ils existent en tant qu'idées, et le mouvement de cette pensée une et absolue est le *mouvement de tous les deux*, et le *mouvement qui se supprime lui-même* (*der sich aufhebt*), c'est-à-dire est

existe ainsi dans un sujet indépendant pour lequel, en tant qu'organe de la notion, tout est chose idéale et fluide. En d'autres termes, ce sujet pense, il s'approprie tout ce qui est dans l'espace et dans le temps, contenant de cette façon en lui-même l'universalité des choses, c'est-à-dire se contenant lui-même (1). Puis donc que maintenant l'universel est pour l'universel, la notion est aussi pour soi. C'est dans l'esprit que ceci se produit, dans l'esprit où la notion se donne elle-même à elle-même pour objet, mais en posant l'existence de la notion en tant que notion. La pensée, en tant qu'universel qui existe pour lui-même, est l'être immortel. L'être mortel provient de ce que l'idée, l'universel n'est pas adéquat à lui-même (2).

C'est là le passage de la nature à l'esprit. Dans l'être vivant, la nature s'est achevée; elle a conclu son alliance en s'élevant dans une région plus haute. L'esprit est ainsi sorti (3) de la nature. La fin de la nature est de s'annuler

le mouvement idéal ou dialectique qui pose à la fois leur différence et leur identité, ainsi que la différence et l'identité des idées en général.

(1) *Hat so in ihm die Allgemeinheit, d. h. sich selbst.* Car par là que rien n'est étranger à la pensée, et qu'au contraire tout est idée et tout se compénètre en elle (tout est idéal et fluide, *Alles ideel und flüssig ist*), qu'elle est le sujet indépendant, l'organe absolu de l'idée, qu'elle est, en un mot, l'idée des idées, idée pensante et idée pensée, pour cette raison, la pensée, en contenant l'universalité des choses, ne contient pas ce qui n'est pas elle-même, mais elle se contient elle-même. Le texte dit seulement *l'universalité*, ce qui est plus exact en ce que tout est idée, c'est-à-dire tout a une forme universelle dans la pensée.

(2) Voy. § précédent.

(3) *Hervorgegangen.* Par cela même il constitue une sphère plus haute que la nature. Car le résultat est le principe ou l'unité de ce

elle-même, de briser l'enveloppe de l'existence immédiate et sensible, de se brûler comme le phénix pour renaître de cette existence extérieure, rajeunie en tant qu'esprit. La nature est devenue comme étrangère à elle-même (1), et cela afin de se reconnaître en tant qu'idée, et de se réconcilier avec elle-même (2). Mais c'est un point de vue exclusif que de faire arriver ainsi l'esprit comme un devenir qui sort d'une virtualité, et qui ne fait qu'atteindre à son individualité (3). La nature est bien l'être immédiat (4), mais, en tant qu'opposée à l'esprit, elle n'est aussi qu'un être relatif, et, par suite, en tant qu'être négatif, elle n'est qu'un être subordonné (5).

dont il est le résultat, comme la fin est le principe ou l'unité des moyens.

(1) *Ist sich ein Anderes geworden : elle est devenue un autre être pour elle-même*, c'est-à-dire elle s'est transformée, elle n'est plus en tant que nature, mais en tant que nature qui est dans l'esprit, en tant que nature spiritualisée.

(2) Parce que l'être qui est dans la nature se sent, mais il ne se reconnaît pas en tant qu'idée, ou, si l'on veut, il sent, mais il ne pense pas, et c'est, pour cette raison même, qu'il ne peut s'élever à la conciliation, c'est-à-dire à l'unité des choses, et partant à cette unité où la nature se réconcilie avec elle-même, suivant l'expression du texte.

(3) Le texte a : de le laisser arriver ainsi, *als Werden aus dem Ansich nur zum Fürsichseyn : en tant que devenir de l'être-en-soi seulement à l'être-pour soi :* c'est-à-dire qu'on se fait une notion incomplète de l'esprit et de ses rapports avec la nature, et, réciproquement, des rapports de la nature avec l'esprit, si l'on se représente l'esprit comme un être qui sort d'une virtualité, c'est-à-dire ici de la nature, et qui se renferme dans son individualité, comme s'il n'avait pas de rapport consubstantiel avec l'être d'où il sort.

(4) Ce qui pourrait faire croire qu'elle est par elle-même, tandis qu'au contraire l'être immédiat est l'être le plus abstrait, et qui se suffit le moins à lui-même.

(5) *Gesetztes*, *posé*.

C'est la puissance du libre esprit qui fait disparaître cette négativité; de l'esprit qui est tout aussi bien avant qu'après la nature, et qui n'est pas simplement son idée métaphysique (1). En tant que fin de la nature, il est par cela même avant elle, et c'est de lui que la nature est émanée. Elle n'en est pas cependant émanée d'une façon empirique, mais de telle façon que l'esprit est déjà contenu, d'une manière immanente, dans la nature qu'il se présuppose. Mais sa liberté infinie la laisse librement se mouvoir dans sa sphère (2), et représente l'acte de l'idée à son égard comme une nécessité interne qui est en elle (3). C'est comme l'homme libre qui acquiert la certitude de la réalité du monde, parce que son activité devient l'activité de ce dernier (4). Ainsi, l'esprit, qui est *d'abord* sorti

(1) *Métaphysique* dans le sens d'*au delà*, d'*hors de la nature;* comme si l'esprit était hors de la nature, et celle-ci hors de l'esprit.

(2) Le texte a seulement : *lässt sie frei : la laisse libre.* La laisse libre, comme si elle avait une existence propre hors de l'esprit et de l'idée.

(3) *Und stellt das Thun der Idee gegen sie als eine innere Nothwendigkeit an ihr vor : et* (elle) *représente le fait de l'idée à son égard comme une nécessité interne en elle :* c'est-à-dire que la liberté infinie de l'esprit, — infinie précisément parce qu'elle se meut dans la sphère de l'idée et qu'elle embrasse la totalité des idées — représente l'acte de l'esprit ou de l'idée, à l'égard de la nature, comme une nécessité interne qui est dans la nature, c'est-à-dire comme une nécessité qui détermine l'acte de l'idée, et, en quelque sorte, lui fait violence, et qui, par conséquent, constitue un principe autre que l'idée.

(4) *Wie ein freier Mensch der Welt sicher ist, dass sein Thun ihre Thätigkeit ist :* littéralement : *comme un homme libre est plus certain du monde, parce que son acte* (son fait) *est l'activité de ce monde.* Ainsi de même que l'homme dans sa liberté, c'est-à-dire dans son activité, devient d'autant plus certain de la réalité des choses en général, et partant de sa propre réalité, qu'il se crée un objet qui est comme l'image

d'une sphère immédiate, et qui s'est saisi *ensuite* d'une manière abstraite, veut *enfin* s'affranchir, en construisant, par sa vertu propre, la nature. Cette œuvre de l'esprit est la philosophie (1).

Par là, nous avons conduit cette étude de la nature jusqu'à sa dernière limite. L'esprit, qui s'est saisi lui-même, veut se retrouver aussi dans la nature, et faire disparaître encore une fois sa déchéance (2). C'est seulement par cette réconciliation avec la nature et la réalité que l'esprit accomplit sa véritable délivrance, délivrance où il s'affranchit de ses intuitions et de ses pensées particulières (3). Ce qui constitue cette délivrance des liens

de sa propre activité, et dans lequel il peut se retrouver, de même l'idée manifeste d'autant plus sa liberté et sa puissance infinie, qu'elle laisse la nature se mouvoir dans une sphère propre, sans cependant cesser d'en faire le fond et comme la trame, et de se retrouver en elle.

(1) Ce sont là les trois moments de la *philosophie de l'esprit*, dont le premier, qui comprend la sphère où l'esprit sort de l'être immédiat, c'est-à-dire de la nature, est encore dans un rapport immédiat avec celle-ci, et correspond à la catégorie de l'être. Le second, où l'esprit commence à se reconnaître et à être en tant qu'idée, mais d'une manière encore abstraite, et cela principalement dans l'état, dans l'art et dans la religion, correspond à la catégorie de la réflexion ou de l'essence. Enfin, le troisième est le moment de l'idée proprement dite et de la philosophie ; c'est le moment de l'esprit, de l'idée et de la pensée absolus, où la pensée se reconnaît comme pensée une et universelle dans la triple sphère de la logique, de la nature et de l'esprit.

(2) Car sa déchéance, il l'a fait déjà disparaître une fois en se saisissant lui-même, c'est-à-dire en saisissant son essence, son idée.

(3) En effet, par là que la nature constitue un moment de l'esprit lui-même et du tout, l'esprit ne saurait se connaître lui-même ni connaître le tout sans connaître la nature. Par conséquent aussi, sans cette connaissance, il n'aurait que des intuitions, des pensées abstraites et limitées.

de la nature et de la nécessité, c'est la philosophie de la nature (1). Les formations de la nature ne sont que les formations de la notion, si ce n'est qu'elles sont dans l'élément de l'extériorité, dont les formes sont bien, en tant que degrés de la nature, fondées sur la notion, mais de telle façon que, même là où la notion se concentre dans la sensation, on n'a jamais cette unité où la notion existe en elle-même en tant que notion. La difficulté que présente la philosophie de la nature vient précisément de ce que l'être matériel est si récalcitrant à l'égard de l'unité de la notion, et ensuite de ce qu'il y a tel détail qui, en se répétant, paraît indiquer l'idée (2). Mais, en dépit de cette difficulté, la raison doit avoir cette confiance en elle-même, que dans la nature la notion parle à la notion (3),

(1) Car si la notion est le principe de la nature, il faut s'élever à la notion de la nature pour entendre la nature. Mais s'élever à la notion de la nature, c'est s'affranchir de la nature et de la nécessité, car c'est s'élever dans la sphère de l'idée et de la liberté absolues, dont la nature n'est qu'un moment, et un moment subordonné.

(2) Le texte dit : *dass ein Detail den Geist in Anspruch nimmt, das sich immer mehr häuft : parce qu'un détail réclame l'esprit* (avance un droit, une prétention à l'esprit, à l'idée) (détail) *qui va en s'accumulant toujours davantage :* ce qui veut dire qu'on rencontre parfois tel détail, tel phénomène de peu d'importance, mais qui, en se reproduisant, laisse dans le doute si ce n'est réellement qu'un accident, ou bien s'il n'a pas le droit à être considéré comme une détermination essentielle de la nature. En d'autres termes, une des difficultés que présente la science de la nature, c'est d'y distinguer ce qui est essentiel de ce qui n'est qu'accidentel. Tels sont, par exemple, les organes atrophiés, ou rudimentaires qu'on rencontre chez certains animaux.

(3) C'est-à-dire que la notion réelle de la nature correspond à la notion de la nature qui est dans la pensée, ou, si l'on veut, est la même notion de la nature que celle qui est dans la pensée, ou *dans la raison*. Voilà pourquoi le texte dit que la raison doit avoir cette

et qu'il lui sera donné de saisir la vraie forme de la notion qui demeure cachée sous l'extériorité des formes innombrables de la nature.

Si maintenant nous considérons brièvement le champ que nous avons parcouru, nous verrons que, dans la sphère de la pesanteur, l'idée s'est d'abord déployée dans un corps dont les membres sont les libres corps célestes; que ce monde extérieur a continué à se façonner dans la sphère des propriétés et des qualités (1) qui, réunies dans une unité individuelle, ont trouvé, dans le processus chimique, un mouvement immanent et physique (2); et qu'enfin dans la vie, la pesanteur s'est partagée en membres où demeure l'unité subjective (3). L'objet de ces leçons est de tracer une image de la nature afin de soumettre ce Protée, de retrouver dans cet être extérieur une simple image de nous-mêmes, et de contempler dans la nature un reflet de l'esprit; c'est, en d'autres termes, de contempler Dieu, non tel qu'il est dans la sphère de

foi *en elle-même*, etc. C'est qu'elle doit avoir cette confiance que la notion de la nature qui est en elle est la véritable notion de la nature.

(1) *Dann bildete sich die Aeusserlichkeit zu Eigenschaften und Qualitäten herein : ensuite l'extériorité s'y est façonnée en propriétés et en qualités :* le terme *herein* — *y, dans* — exprime que cette seconde sphère de la nature, qui constitue une sphère plus déterminée et plus concrète que la première, s'est développée, en s'ajoutant à la première et en l'enveloppant.

(2) *Physique.* Ce mot il faut l'entendre dans le sens hégélien, et il veut dire ici que le mouvement chimique quoique immanent, et plus intrinsèque aux corps que les mouvements précédents, n'est pas encore le mouvement organique.

(3) Unité qui fait défaut aux autres sphères de la pesanteur et de la nature en général.

l'esprit (1), mais tel qu'il est dans cette existence immédiate (2).

(Terminé : le 18 mars 1820; le 23 mars 1822; le 30 mars 1824; le 17 mars 1826; le 26 août 1828; le 27 août 1830.)

(1) *In der Betrachtung des Geistes :* considéré dans l'esprit, et du point de vue de l'esprit.

(2) Nous terminerons ce commentaire par quelques considérations sur la théorie de la mort. — La répugnance qu'on pourra éprouver à admettre cette théorie, vient précisément de ce qu'au lieu d'envisager la mort en son idée, ou, si l'on veut, au lieu d'envisager l'idée de la mort, et l'idée de la mort en tant que moment déterminé d'un système, on prend la mort en quelque sorte au hasard et comme un fait accidentel, et l'on s'en tient à sa représentation extérieure et sensible. Comment, en effet, la mort peut-elle valoir mieux que la vie, puisque c'est en vivant que l'animal déploie son activité, et qu'il accomplit ce qui est dans sa nature d'accomplir? Et puis comment l'esprit peut-il se développer de la mort, puisque, d'un côté, la mort détruit la vie elle-même, et que, de l'autre, la vie et l'esprit coexistent dans le même sujet ou individu, tandis que la mort et l'esprit ne coexistent point dans le même individu, car dans la mort, ce n'est pas seulement la vie, mais l'esprit aussi qui quitte le corps. Voilà ce qu'on objectera surtout contre cette théorie. — Mais, d'abord, on admettra, et il faut bien l'admettre, que comme il y a une idée de la vie, il y a aussi une idée de la mort, car cette dernière existe au même titre que la première, et non-seulement elle existe au même titre que la première, mais elle lui est indivisiblement unie ; ce qui veut dire que la vie et la mort appartiennent à une seule et même sphère, et qu'elles sont comme les deux pôles d'un seul et même sujet, d'un seul et même mouvement. Or, cette sphère est la sphère de l'animalité, car il n'y a ni vie ni mort proprement dites hors de cette sphère. On peut bien dire, il est vrai, que la vie et la mort sont répandues partout dans la nature; mais ce n'est que métaphoriquement ou par analogie que cette proposition peut être admise. C'est l'imagination, c'est-à-dire la pensée sensible et non systématique qui se représente le soleil, les étoiles et la nature en général comme des êtres animés. C'est cette même pensée qui, dans Pythagore, transportait le son dans le mouvement des corps célestes, son que nulle oreille ne saurait entendre,

par la simple raison qu'il ne saurait exister. La vie véritable ne se produit, par conséquent, que dans une sphère déterminée de la nature, et lorsque toutes les conditions et tous les moments qui la préparent et qu'elle présuppose se trouvent réalisés. Hors de cette sphère, elle n'existe qu'à l'état virtuel et de présupposition. Et c'est en ce sens, mais en ce sens seulement, qu'on peut dire qu'elle est dans le soleil, dans les étoiles, dans la lumière, dans l'air, etc., tout aussi bien que dans la sphère chimique. Mais si la vie, ou l'animal, considéré dans les limites de la nature, n'existe pas, en tant qu'animal, hors de sa sphère propre et déterminée, et dans une autre sphère de la nature, il n'existe pas non plus comme tel dans la sphère de l'esprit. La vie dans l'esprit n'est plus la vie, mais elle est la vie dans l'esprit, c'est-à-dire elle est la vie transformée par l'esprit. Par conséquent, lorsqu'on dit la *vie de l'esprit*, la *vie morale*, la *vie des nations*, etc., on parle tout aussi métaphoriquement que lorsqu'on attribue la vie au soleil et aux étoiles, avec cette différence que, tandis que dans le soleil et les étoiles la vie n'existe que comme une présupposition et virtuellement, elle existe dans l'esprit comme un moment idéalisé, c'est-à-dire comme un moment subordonné, et que l'idée a traversé. Car l'esprit non-seulement vit, mais il vit en tant qu'esprit. C'est ainsi, par exemple, que pendant que les individus naissent et périssent, l'esprit d'un peuple ne naît ni ne périt avec eux, et si les nations naissent et périssent elles aussi, elles naissent et périssent d'une toute autre façon que l'individu, et sous l'action d'une cause autre que celle qui amène la vie et la mort de l'individu. Maintenant, si la vie ne se produit que dans une sphère déterminée, et, que hors de cette sphère il n'y a pas de vie, comme le soleil, les étoiles, l'atmosphère, etc., n'existent que dans une sphère déterminée et que hors de cette sphère ils ne sauraient exister, la mort aussi ne se produira que dans une sphère déterminée, laquelle ne saurait être que la sphère même de la vie, et elle se produira non hors de la vie, mais dans la vie elle-même ; et, par conséquent, les propositions *vivre c'est mourir*, *la vie est la mort*, sont aussi vraies que la proposition, *l'attraction est la répulsion*, *le pôle positif est le pôle négatif*, etc. ; elles sont même plus vraies que ces dernières, par suite de l'unité intime de l'organisme animal. Par conséquent encore, si la vie, comparée aux autres sphères de la nature, est une perfection et un privilége, la mort ne le sera pas moins que la vie. Et ainsi il faudra dire que l'animal l'emporte sur la nature inanimée non-seulement parce qu'il vit, mais

parce qu'il meurt, et plus parce qu'il meurt que parce qu'il vit. Car, comme nous l'avons vu (§ 375-376, et même §, p. 554, note 2), la mort constitue un moment plus concret et plus haut que la vie (*). Et la la mort, nous le répétons encore, n'est pas une violence accidentelle et extérieure qui vient s'emparer de la vie, mais c'est la fin même de la vie, fin que celle-ci porte au dedans d'elle-même, et où elle vient, pour ainsi dire, s'éteindre, par là même qu'elle ne saurait la réaliser. On dit que si la mort anéantit la vie, de la mort vient aussi la vie. Mais cette proposition n'est point vraie, si on l'applique à la vie animale, à la vie proprement dite. La mort détruit l'être engendré, mais elle ne l'engendre point. Si l'on se représente la mort comme un principe de vie, c'est qu'ici aussi on procède empiriquement, au lieu de penser l'idée et l'idée systématique. Car, en voyant le cadavre se décomposer et retomber dans la nature inorganique, redevenir eau, acide carbonique, etc., on se dit que ce sont là les éléments à l'aide desquels l'être vivant pourra se former de nouveau, et qu'ainsi la mort ramène la vie. Mais en faisant revenir ainsi dans la mort la nature organique à l'inorganique, on supprime non-seulement la fonction propre de la mort, mais celle de la vie. Car l'être inorganique n'est point la vie, et le propre de la vie consiste à supprimer l'être inorganique en l'absorbant. Il en est de même de la mort relativement à la vie. La mort nie la vie, et elle la nie en l'absorbant, c'est-à-dire, elle ne la nie pas pour qu'elle retombe dans la nature inorganique, mais pour l'élever à une plus haute existence. Peu importe, d'ailleurs, que l'être vivant frappé de mort redevienne eau, gaz, poussière. La mort n'en constitue pas moins une sphère distincte et plus haute que la nature inorganique et la vie (**). C'est, en quelque sorte, comme l'armée après

(*) On sait que plus l'animal est parfait, et que plus il est mortel; c'est-à-dire que là où la vie est plus diffuse et plus indéterminée là elle est aussi plus tenace, tandis que la mort est plus facile et plus prompte où la vie est plus intense et plus déterminée. Ainsi, avec l'idée de la vie se développe et se fortifie l'idée de la mort, et plus la vie est la vie, si l'on peut ainsi s'exprimer, et plus elle est la mort.

(**) Ici l'on peut aussi voir ce qu'il y a d'insuffisant dans la manière dont on se représente le cadavre et sa décomposition. En général, le cadavre n'est considéré que comme un être organique qui se désorganise, c'est-à-dire qui redevient un être inorganique, et qui, lorsque sa décomposition est achevée, se résout en eau, en acide carbonique, en ammoniaque, etc. Mais le cadavre est le cadavre, et il n'est pas de l'eau, de l'ammoniaque, ou n'importe quels autres éléments inorganiques ; car il n'est ces éléments que lorsqu'il est décomposé, c'est-à-dire lorsqu'il n'est plus cadavre. Mais l'eau, l'air, le feu, un être quelconque n'est plus ce qu'il est lorsqu'il est décomposé. Par con-

la victoire. Après la victoire, l'armée peut se dissoudre, mais qu'elle se dissolve, ou qu'elle ne se dissolve point, la victoire n'en demeure pas moins un fait distinct, ayant sa signification et sa fin propres et indépendantes de ce que l'armée pourra devenir dans la suite. Par conséquent, la mort ne ramène pas la vie, mais, au contraire, elle annule sans cesse la vie, et par là la nature.

Mais, objectera-t-on, si telle est réellement la fonction de la mort, c'est-à-dire si sa fonction consiste, d'une part, à annuler la nature en annulant la vie animale, et, d'autre part, à amener une sphère plus haute et plus concrète, la sphère de l'esprit, comment se fait-il que l'esprit et la vie animale peuvent coexister simultanément dans un seul et même sujet? Car il semble que là où demeure l'esprit, la vie animale ne devrait point subsister, et que dès que l'esprit paraît elle devrait disparaître. Et puis cette théorie, en admettant même qu'elle soit applicable à l'homme, et tout au plus à quelques animaux supérieurs, ne saurait s'appliquer à l'animal en général; car on ne voit pas ce que l'esprit peut avoir à faire avec le polype, l'infusoire, l'éponge et ces êtres microscopiques, simples substances gélatineuses dont on peut dire à peine qu'ils vivent. Et dira-t-on de ces êtres qu'ils meurent parce qu'ils ne peuvent porter ni réaliser l'esprit, ou bien dira-t-on qu'ils meurent par la même raison qui fait que l'homme est mortel?— Pour ce qui concerne la seconde objection, il est aisé de voir qu'elle naît de ce qu'on ne saisit ni l'idée de la vie ni l'idée de la mort, et de ce qu'on ne les saisit pas dans leur unité concrète et dans leurs limites. Car l'homme, en tant qu'animal, est compris dans la même idée, ou, ce qui revient au même, dans le même moment de l'idée que l'infusoire, le polype, etc., et il est soumis aux mêmes conditions. Que s'il est, en tant qu'animal, plus parfait que l'infusoire, ou que les autres animaux en général, c'est qu'il représente d'une manière plus développée, plus complète et plus harmonique l'idée de l'animalité; ce qui ne l'affranchit nullement des conditions essen-

séquent, si le cadavre n'est plus l'être vivant, il n'est pas non plus l'être inorganique; et si l'être vivant échappe aux procédés chimiques, le cadavre y échappe aussi, et par la même raison. Le cadavre a sa couleur, son odeur et sa putréfaction spéciales, comme il a une attitude, une expression et des traits qui le caractérisent et le distinguent non-seulement de l'être vivant, mais de tout autre être en général. C'est qu'il représente un moment spécial et déterminé dans le tout, ce moment où la nature se trouve, d'un côté, comme vaincue et frappée d'immobilité, et, de l'autre, elle se décompose et se fond dans l'unité de l'esprit et de la pensée.

tielles de l'animalité ; car s'il est immortel, de quelque façon qu'il le soit, il ne l'est pas en tant que animal. En tant que animal, il est mortel, et il est mortel de la même façon et par la même raison que l'infusoire. Et cette raison est précisément qu'ils sont tous deux des êtres vivants, et qu'étant des êtres vivants ils touchent tous les deux, chacun à sa façon et dans sa sphère, à l'esprit, à l'idée une et absolue ; qu'ils y touchent sans pouvoir la réaliser. Ni la durée de la vie, ni la forme de la mort n'affectent en rien l'unité et la nécessité du principe. L'animal vit, donc il doit mourir, et il doit mourir par là même qu'il vit. Tel animal meurt immédiatement après l'accouplement comme pour montrer d'une manière sensible le rapport immédiat de la génération et de la mort. Tel autre survit à l'accouplement et à plusieurs accouplements. Ou bien, il y en a chez lesquels le mâle meurt immédiatement après l'accouplement, tandis que la femelle ne meurt qu'après avoir pondu tous les œufs fécondés par cet accouplement unique. L'homme vit plus longtemps que l'infusoire, l'insecte, etc., mais il vit aussi moins longtemps que d'autres animaux. D'ailleurs, la durée de la vie est en général incertaine, et la durée de la vie humaine est la plus incertaine, parce que l'homme est plus sujet à la maladie que tout autre animal, et qu'il y est plus sujet en tant qu'animal et en tant qu'homme. Il y est plus sujet en tant qu'animal par la raison même qu'il est le plus parfait des animaux, c'est-à-dire parce que son organisme présente l'unité la plus complexe et la plus intime, ce qui multiplie les possibilités de la maladie ; il y est plus sujet en tant qu'homme, c'est-à-dire, en tant qu'organe le plus direct et le plus complet de l'esprit. Car, si la cause de la maladie est l'esprit qui est virtuellement en tant qu'esprit dans l'animal, mais que l'animal ne saurait réaliser, plus l'esprit remplira de lui-même l'animal, et plus intense, et plus multiforme sera l'action de la cause morbifique et léthale sur l'animal. Voilà pourquoi il y a des maladies qui sont exclusivement propres à l'homme ; la folie, par exemple. Mais quelles que soient les formes de la mort, et quelle que soit la sphère animale où la mort exerce son empire, le principe, c'est-à-dire l'idée de la mort, n'en demeure pas moins une et identique ; et cette idée est dans tout être vivant, par la raison, nous le répétons, qu'il est l'être vivant. Car s'il meurt, ce n'est pas parce qu'il est le soleil, ou l'eau, ou le feu, ou la plante, mais parce qu'il vit, c'est-à-dire parce qu'il est l'être le plus voisin de l'esprit, mais qu'il n'est pas l'esprit; ce qui amène précisément l'opposition de la vie et de la mort, et leur conciliation dans l'esprit. On

doit dire, en effet, de la mort, que de tous les êtres c'est celui qui a la plus étroite parenté avec la vie, et cela par la raison même qu'il est le contraire de la vie; car, de même qu'il n'y a pas d'être qui ait une connexion plus intime avec la lumière que l'ombre, ou avec l'attraction que la répulsion, ou en général avec un contraire que *son* contraire, ainsi il n'y a pas d'être qui soit plus intimement uni à la vie que la mort. Par conséquent, partout où est la vie, partout est aussi la mort, et par suite l'esprit aussi. Car la sensibilité la plus élémentaire et la plus obscure contient virtuellement l'esprit, ou l'idée en tant qu'idée pour soi, dont la réalisation amène la suppression de la nature, c'est-à-dire la mort. — Mais si la mort de la nature animale est l'avénement de l'esprit, comment se fait-il que l'esprit et l'animal coexistent simultanément et dans le même sujet? C'est là la seconde objection. — Cette objection a la même origine que la précédente, et qu'en général toute objection qu'on dirige contre l'idéalisme absolu; elle vient, voulons-nous dire, de ce qu'on se place en dehors de l'objet véritable de la science et de son unité systématique, ce qui fait, comme nous l'avons observé à plusieurs reprises, qu'au lieu de considérer l'idée on considère la représentation sensible, ou bien qu'au lieu de saisir l'idée dans son unité concrète et dans l'enchaînement de ses moments, on n'en considère que des fragments. Mais lorsque l'on considère l'objet de la science tel qu'il est dans sa réalité et dans son unité, on voit que loin que l'animal et l'esprit ne doivent point coexister, ils doivent au contraire coexister. Car tout doit coexister dans le tout. Seulement, tout doit coexister dans le tout, non d'une manière abstraite et indéterminée, mais d'une manière concrète et déterminée, c'est-à-dire de telle façon que chaque moment du tout soit déterminé conformément à sa nature. C'est ainsi que coexistent l'animal et l'esprit, et qu'ils coexistent d'abord et avant tout dans leur idée et dans leur rapport idéal, pour qu'ils puissent coexister dans le phénomène et dans leur rapport phénoménal. Et il faut bien qu'il en soit ainsi. Car, pour que l'esprit s'affranchisse de la nature il faut qu'il présuppose la nature, et pour qu'il triomphe de l'animal dans la mort, il faut qu'il présuppose l'animal. Et il ne faut pas qu'il les présuppose comme des êtres qui lui sont étrangers et qui sont hors de lui, mais bien comme des êtres qui sont en lui et auxquels il est intimement uni; car c'est là l'être concret, ainsi que la lutte véritable et le véritable triomphe. L'être organique ne triomphe pas de l'inorganique en se séparant de lui, mais, au contraire, en se mettant en rapport avec lui, en pénétrant

dans sa sphère, en se l'appropriant et en le transformant. C'est ainsi que, pendant qu'il nie l'être inorganique, il l'absorbe et le fond dans sa nature. C'est de la même manière que l'esprit descend dans la sphère de l'animalité, qu'il coexiste et lutte avec elle, et qu'il accomplit son triomphe dans la mort. Ce qui trompe, à cet égard, c'est qu'on voit l'animal, l'individu vivant qui sent ou pense l'esprit, l'idée, l'absolu, sans que cependant sa mort s'ensuive, du moins immédiatement, et, de plus, que ce n'est pas l'homme mort, mais l'homme vivant qui pense l'absolu. Mais, d'abord, si l'on fait réflexion que l'œuvre de la mort est incessante et universelle, on verra que peu importe que son action s'exerce d'une manière immédiate et, pour ainsi dire, instantanée, ou d'une façon lente et médiate ; car elle est dans l'animal, et elle clôt sa carrière en tant qu'animal; et c'est là l'essentiel. Il y a plus : c'est que l'action de la mort ne doit pas s'exercer d'une manière immédiate, et cela par la raison bien simple que la vie est elle aussi un moment déterminé de l'idée, et que, par conséquent, elle doit se mouvoir et se développer dans sa sphère propre, comme un autre moment quelconque. Pour la plante le fruit est, en quelque sorte, sa finalité. Mais le fruit n'en suppose pas moins les autres parties de la plante et leur libre développement. Sans ces parties et sans ce développement, il n'y aurait pas de fruit. Il en est de même de la mort par rapport à la vie. Il faut que la vie soit, et qu'elle soit d'une manière concrète, c'est-à-dire il faut que tous ses moments soient et se réalisent pour que la mort soit aussi. Se représenter la mort comme devant détruire immédiatement la vie, ce n'est pas penser l'idée concrète et réelle de la vie, mais une abstraction, et au fond c'est supprimer la vie, et par cela même la mort. Et il en est de même de l'esprit en général dans ses rapports avec la nature. L'esprit ne s'élève au-dessus de la nature, et ne triomphe d'elle qu'en la laissant en même temps subsister et se développer librement dans ses limites (Cf. p. 560). L'État et l'Art, par exemple, constituent des sphères de l'esprit, mais des sphères qui présupposent la nature, et où celle-ci se reproduit, mais en tant que nature que l'esprit a absorbée et transformée. Dans la statue, la pierre n'est plus la pierre de la nature, mais la pierre spiritualisée. Or la mort de l'être vivant marque le premier triomphe de l'esprit sur la nature, elle marque ce moment où l'esprit commence à être et à se penser en tant qu'esprit. Ce n'est donc pas dans l'être vivant en tant que vivant, c'est à-dire, en tant que animal, mais bien dans l'être mort, c'est-à-dire dans

l'être qui par et dans la mort s'est élevé au-dessus de la nature que réside la pensée réelle et objective de l'éternel et de l'absolu. On dit : l'être vivant pense l'absolu, tandis que dans l'être mort il y a abolition non-seulement de sensibilité, mais de toute conscience et de toute pensée.— Mais ce n'est que la pensée abstraite et accidentelle, c'est-à-dire la pensée qui ne pense pas l'idée et l'idée systématique, qui se représente ainsi et la vie et la mort et l'absolu. — A cet égard, nous ferons d'abord observer qu'une telle pensée s'écarte déjà de cette croyance populaire, suivant laquelle la vie est une préparation à la mort, ce qui implique que la mort est un moment supérieur à la vie, croyance qui se trouve complétée par cette autre, savoir, que la vie sensible est un obstacle à la connaissance de la vérité, et que ce n'est qu'après la mort que la vérité nous sera révélée. Ce qu'il y a de rationnel au fond de cette croyance (*) c'est que l'absolu est au-dessus de la nature et que la mort est ce moment, cette force qui élève l'être et la pensée au-dessus de la nature et les place dans une région plus haute, dans la région de l'esprit. Et, en effet, ce n'est pas l'animal en tant qu'animal qui peut penser et réaliser l'absolu, mais, au contraire, l'absolu, sa pensée et sa réalité, est la négation de l'animal, et c'est précisément cette première négation de l'animal et, partant, de la nature, qui constitue la mort. Mais la mort n'est qu'une première négation de la nature, c'est-à-dire la mort qu'on a ici, est la mort purement animale ; car on retrouve dans la sphère de l'esprit et la vie et la mort, et la nature en général, mais on les y retrouve marquées d'autres caractères, ayant une autre signification et coordonnées à d'autres fins, on les y retrouve, en d'autres termes, comme moments subordonnés et transformés par

(*) La conscience irréfléchie, tout en admettant que la mort est un affranchissement de l'esprit, se représente cette action de la mort et cet affranchissement comme si l'esprit se trouvait par là absolument séparé de la nature, et du monde en général, et transporté dans une région inconnue qu'on ne saurait ni penser ni imaginer, ou que, lorsqu'on la pense, ou on l'imagine, on la fait à l'image de la nature, et de ce même esprit qui est présent dans la nature, et dans les choses, en général, c'est-à-dire dans l'État, dans l'Art, dans la Religion, etc. Mais ce n'est là qu'une de ces abstractions et de ces inconséquences dans lesquelles tombe nécessairement la conscience vulgaire. Et cette inconséquence ne consiste pas seulement en ce qu'après avoir ainsi séparé l'esprit de la nature et des choses en général, elle fait l'esprit à leur image, mais en ce qu'elle se représente d'abord la nature, la mort et l'esprit comme trois termes qui se rencontrent dans une seule et même sphère, c'est-à-dire qui appartiennent à une seule et même notion, et qu'ensuite elle les sépare, et les pense comme si l'un pouvait aller sans l'autre, et comme s'ils ne s'étaient rencontrés que par accident.

l'esprit. Par exemple, l'individu vivant n'est plus dans l'État en tant qu'animal, mais en tant qu'être social et spirituel ; ou bien la mort que donne l'État n'est plus la mort naturelle, comme la mort du héros n'est pas la mort de l'animal. — Maintenant, comment s'accomplit-elle cette transformation successive de la nature dans l'esprit, et comment par cette transformation l'esprit s'élève-t-il lui-même à son existence parfaite et absolue ? C'est là ce qu'expose et démontre la *philosophie de l'esprit*.

FIN.

MAG 2007646

TABLE DES MATIÈRES

Passage à la vie subjective . . . . . § 342. 1

CHAP. II. — Notion de l'organisme végétal . . . §§ 343, 344. 35

Métamorphose des plantes . . . . . § 345. 62

Processus de formation . . . . . § 346. 92

A. 1. — Formation comme telle. . . . . § 346 *a*. 96

a. — Feuille et racine 103

b. — Tissu cellulaire et vaisseaux 108

c. — Activité des sucs. 116

α. — Suc ligneux 123

β. — Suc laiteux 124

γ. — Cambium 126

2. — Formation du bois. 129

3. — Bourgeonnement 137

B. — Processus d'assimilation. . . . . § 347. 138

1. — Processus avec la lumière. 144

2. — Processus avec l'air 148

3. — Processus avec l'eau 153

C. — Processus du genre. . . . . §§ 348, 349. 161

CHAP. III. — Organisme animal . . . . . §§ 350, 352. 192

A. — Formation de l'organisme animal. . . . . § 353. 214

1. — Fonctions de l'organisme 214

2. — Système de la figure animale . . . . . § 354. 221

a. — Système nerveux. 230

1. — Système osseux. 230

2. — Nerfs sensitifs et nerfs moteurs. 242

3. — Système ganglionnaire. 246

b. — Système sanguin 250

1. — Système musculaire 250

2. — Systèmes du poumon et du foie 253

3. — Système du cœur 266

c. — Système digestif. 277

3.— Figure totale. . . . . § 355. 281
4.— Processus de formation. . . . . § 356. 293
B.— Assimilation . . . . . § 357. 304
1.— Processus théorétique. . . . . §§ 357 a, 358. 306
2.— Processus pratique . . . . . §§ 359, 362. 320
a.— Processus avec la lumière 335
b.— Respiration, processus de la peau, soif 339
c.— Processus de la digestion. . . . §§ 363, 365. 345
α.— Infection immédiate 358
β.— Digestion médiate 371
γ.— Excrétion. 383
3.— Instinct plastique. . . . . § 366. 388
C.— Processus du genre. . . . . §§ 367, 368. 409
1.— Rapport des sexes . . . . . §§ 369, 370. 418
2.— Zoologie. . . . . § 371. 441
a.— Vers et mollusques 466
b.— Insectes. 467
c.— Animaux vertébrés. 468
α.— Poissons 471
β.— Amphibies 472
γ.— Oiseaux 472
δ.— Mammifères. 475
3.— Médecine 484
a.— Nosologie. . . . . §§ 372, 373. 484
b.— Thérapeutique. . . . . §§ 374, 375. 520
c.— Mort naturelle de l'individu. . . §§ 376, 377. 543

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages.	Lignes.	*Au lieu de :*	*Lisez :*
1,	24,	*Der ad,*	*Der an.*
4,	38,	P. Sacchi,	P. Secchi.
7,	39,	Irruptions,	Éruptions.
33,	32,	365,	368.
51,	22,	*Mayer,*	*Meyen.*
67,	11,	Ces articulations,	Ses articulations.
67,	24,	Plante,	Branche.
204,	19,	Leur subjectif,	Leur état subjectif.
368,	26,	*Nordlisches,*	*Nordisces.*
470,	15,	Ornithorinque,	Ornithorhynque.

A la note 2 de la page 22, il faut substituer celle-ci : *Ihre Elemente; ses éléments;* les éléments de la terre ; c'est-à-dire que les éléments, l'air, l'eau, etc., ne sont que des moments abstraits de la terre elle-même, et que loin qu'ils soient le principe de la terre, c'est plutôt la terre qui est leur principe et leur unité.

TOME I.

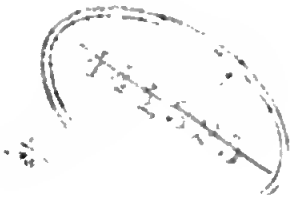
Page 330, ligne 25, *au lieu de :* Hora, *lisez :* Flora.

TOME II.

Page 431, ligne 1, *au lieu de :* Saupe, *lisez :* Salpe.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

Digitized by Google



CATALOGUE

DES

LIVRES DE FONDS

OUVRAGES HISTORIQUES

ET PHILOSOPHIQUES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES	2
Philosophie ancienne	2
Philosophie moderne	2
Philosophie écossaise	3
Philosophie allemande	3
Philosophie allemande contemporaine	4
Philosophie anglaise contemporaine	5
Philosophie italienne contemporaine	5
BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE	6
BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE	10
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET POLITIQUE	12
PUBLICATIONS HISTORIQUES PAR LIVRAISONS	12
BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE	13
OUVRAGES DIVERS NE SE TROUVANT PAS DANS LES BIBLIOTHÈQUES	15
ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR LES ACTES DU GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE	21
ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR L'INSURRECTION DU 18 MARS	22
ŒUVRES D'EDGAR QUINET	24
BIBLIOTHÈQUE UTILE	25
REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE	27
REVUE SCIENTIFIQUE	28
REVUE PHILOSOPHIQUE	30
REVUE HISTORIQUE	30
TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS	31

PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

SEPTEMBRE 1881

COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE (Œuvres d'), traduction de M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

— **Psychologie** (Opuscules). trad. en français et accompagnée de notes. 1 vol. in-8..... 10 fr.

— **Rhétorique**, traduite en français et accompagnée de notes. 1870, 2 vol. in-8.. ..... 16 fr.

— **Politique**, 1868, 1 v. in-8 10 fr.

— **Traité du ciel**, 1866; traduit en français pour la première fois. 1 fort vol. grand in-8..... 10 fr.

— **Météorologie**, avec le petit traité apocryphe : *Du Monde*, 1863. 1 fort vol. grand in-8..... 10 fr.

— **La métophysique d'Aristote**. 3 vol. in-8, 1879..... 30 fr.

— **Poétique**, 1858. 1 vol. in-8. 5 fr.

Traité de la production et de la destruction des choses, trad. en français et accomp. de notes perpétuelles. 1866. 1 v. gr. in-8. 10 fr.

— **De la logique d'Aristote**, par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. 2 volumes in-8..... 10 fr.

— **Psychologie**, Traité de l'âme, 1 vol. in-8..... (*Épuisé.*)

— **Physique**, ou leçons sur les principes généraux de la nature. 2 forts vol. in-8..... (*Épuisé.*)

— **Morale**, 1856. 3 vol. grand in-8. (*Épuisé.*)

— **La logique**, 4 vol. in-8. (*Épuisé.*)

SOCRATE. **La philosophie de Socrate**, par M. Alf. FOUILLÉE. 2 vol. in-8..... ..... 16 fr.

PLATON. **La philosophie de Platon**, par M. Alfred FOUILLÉE. 2 volumes in-8..... 16 fr.

— **Études sur la Dialectique dans Platon et dans Hegel**, par M. Paul JANET. 1 vol. in 8... 6 fr.

PLATON et ARISTOTE. **Essai sur le commencement de la science politique**, par VAN DER REST. 1 vol. in-8..... 10 fr.

ÉPICURE. **La Morale d'Épicure** et ses rapports avec les doctrines contemporaines, par M. GUYAU. 1 vol. in-8..... 6 fr. 50

ÉCOLE D'ALEXANDRIE. **Histoire critique de l'École d'Alexandrie**, par M. VACHEROT. 3 vol. in-8. 24 fr.

— **L'École d'Alexandrie**, par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. 1 v. in-8. 6 fr.

MARC-AURÈLE. **Pensées de Marc-Aurèle**, traduites et annotées par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. 1 vol. in-18..... 4 fr. 50

RITTER. **Histoire de la philosophie ancienne**, trad. par TISSOT. 4 vol. in-8..... 30 fr.

FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie, antiquité et moyen âge**. 1 vol. in-18..... 3 50

PHILOSOPHIE MODERNE

LEIBNIZ. **Œuvres philosophiques**, avec introduction et notes par M. Paul JANET. 2 vol. in-8. 16 fr.

— **La métaphysique de Leibniz et la critique de Kant**, par D. NOLEN. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **Leibniz et Pierre le Grand**, par FOUCHER DE CAREIL. In-8. 2 fr.

— **Lettres et opuscules de Leibniz**, par FOUCHER DE CAREIL. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

— **Leibniz, Descartes et Spinoza**, par FOUCHER DE CAREIL. 1 vol. in-8..... 4 fr.

— **Leibniz et les deux Sophie**, par FOUCHER DE CAREIL. 1 vol. in-8..... 2 fr.

DESCARTES. **Descartes, la princesse Élisabeth et la reine Christine**, par FOUCHER DE CAREIL. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

SPINOZA. **Dieu, l'homme et la béatitude**, trad. et précédé d'une introduction par M. P. JANET. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

LOCKE. **Sa vie et ses œuvres**, par M. MARION. 1 vol. In-18. 2 fr. 50

MALEBRANCHE. **La philosophie de Malebranche**, par M. OLLÉ-LAPRUNE. 2 vol. in-8..... 16 fr.

VOLTAIRE. **Les sciences au XVIIIe siècle**. Voltaire physicien, par M. Em. SAIGEY. 1 vol. in-8.. 5 fr.

BOSSUET. **Essai sur la philosophie de Bossuet**, par Nourrisson, 1 vol. in-8..... 4 fr.

RITTER. **Histoire de la philosophie moderne**, traduite par P. Challemel-Lacour. 3 vol. in-8. 20 fr.

FRANCK (Ad.). **La philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-18.... 2 fr. 50

DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle.** 3 vol. in-8. 15 fr.

MAINE DE BIRAN. **Essai sur sa philosophie**, suivi de fragments inédits, par JULES GÉRARD. 1 fort vol. in-8. 1876..... 10 fr.

BERKELEY. **Sa vie et ses œuvres**, par PENJON. 1 v. in-8 (1878). 7 fr. 50

PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE

DUGALD STEWART. **Éléments de la philosophie de l'esprit humain**, traduits de l'anglais par L. PEISSE. 3 vol. in-12..... 9 fr.

W. HAMILTON. **Fragments de philosophie**, traduits de l'anglais par L. PEISSE. 1 vol. in-8.. 7 fr. 50

— **La philosophie de Hamilton**, par J. STUART MILL. 1 v. in-8. 10 fr.

PHILOSOPHIE ALLEMANDE

KANT. **Critique de la raison pure**, trad. par M. TISSOT. 2 v. in-8. 16 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI. 2 vol. in-8.. 16 fr.

— **Éclaircissements sur la critique de la raison pure**, trad. par J. TISSOT. 1 volume in-8... 6 fr.

— **Examen de la critique de la raison pratique**, traduit par M. J. BARNI. 1 vol. in-8.... . (*Epuisé.*)

— **Principes métaphysiques du droit**, suivis du *projet de paix perpétuelle*, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 8 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI. 1 vol. in-8... 8 fr.

— **Principes métaphysiques de la morale**, augmentés des *fondements de la métaphysique des mœurs*, traduct. par M. TISSOT. 1 v. in-8. 8 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules BARNI. 1 vol. in-8... 8 fr.

— **La logique**, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 4 fr.

— **Mélanges de logique**, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8. 6 fr.

— **Prolégomènes à toute métaphysique future** qui se présentera comme science, traduction de M. TISSOT. 1 vol. in-8... 6 fr.

— **Anthropologie**, suivie de divers fragments relatifs aux rapports du physique et du moral de l'homme, et du commerce des esprits d'un monde à l'autre, traduction par M. TISSOT. 1 vol. in-8..... 6 fr.

KANT. **La critique de Kant et la métaphysique de Leibnitz.** Histoire et théorie de leurs rapports, par D. NOLEN. 1 vol. in-8. 1875. 6 fr

FICHTE. **Méthode pour arriver à la vie bienheureuse**, traduit par Francisque BOUILLIER. 1 vol. in-8..... 8 fr.

— **Destination du savant et de l'homme de lettres**, traduit par M. NICOLAS. 1 vol. in-8. 3 fr.

— **Doctrines de la science.** Principes fondamentaux de la science de la connaissance, traduit par GRIMBLOT. 1 vol. in-8..... 9 fr

SCHELLING. **Bruno** ou du principe divin, trad. par Cl. HUSSON. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

— **Écrits philosophiques** et morceaux propres à donner une idée de son système, trad. par Ch. BÉNARD. 1 vol. in-8..... 9 fr.

HEGEL. **Logique**, traduction par A. VÉRA. 2e édition. 2 volumes in-8..... 14 fr.

— **Philosophie de la nature**, traduction par A. VÉRA. 3 volumes in-8..... 25 fr.
Prix du tome II..... 8 fr. 50
Prix du tome III..... 8 fr. 50

— **Philosophie de l'esprit**, traduction par A. VÉRA. 2 volumes in-8..... 18 fr.

— **Philosophie de la religion**, traduction par A. VÉRA. 2 vol. 20 fr.

— **Introduction à la philosophie de Hegel**, par A. VÉRA. 1 volume in-8..... 6 fr. 50

— **Essais de philosophie hegelienne**, par A. VÉRA. 1 vol. 2 fr. 50

— **L'Hegelianisme et la philosophie**, par M. VÉRA. 1 volume in-18..... 3 fr 50.

HEGEL. **Antécédents de l'Hégélianisme dans la philosophie française**, par BEAUSSIRE. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **La dialectique dans Hegel et dans Platon**, par Paul JANET. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **La Poétique**, traduction par Ch. BÉNARD, précédée d'une préface et suivie d'un examen critique. Extraits de Schiller, Gœthe, Jean Paul, etc., et sur divers sujets relatifs à la poésie. 2 vol. in-8... 12 fr.

Esthétique. 2 vol. in-8, traduit par M. BÉNARD..... 16 fr.

RICHTER (Jean-Paul). **Poétique ou Introduction à l'esthétique**, traduit de l'allemand par Alex. BUCHNER et Léon DUMONT. 2 vol. in-8. 15 fr.

HUMBOLDT (G. de). **Essai sur les limites de l'action de l'État**, traduit de l'allemand, et précédé d'une Étude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. CHRÉTIEN. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

— **La philosophie individualiste**, étude sur G. de HUMBOLDT, par CHALLEMEL-LACOUR. 1 vol. 2 fr. 50

STAHL. **Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl**, par Albert LEMOINE. 1 vol. in-18.... 2 fr. 50

LESSING. **Le Christianisme moderne**. Étude sur Lessing, par FONTANÈS. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

L. BUCHNER. **Science et nature**, traduction de l'allemand, par Aug. DELONDRE. 2 vol. in-18.... 5 fr.

— **Le Matérialisme contemporain**, par M. P. JANET. 3e édit. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir**. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

— **La philosophie de l'inconscient**. 2 vol. in-8. 20 fr.

— **Le Darwinisme**, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine, traduit par M. G. GUÉROULT. 1 vol. in-18, 2e édit..... 2 fr. 50

HÆCKEL. **Hæckel et la théorie de l'évolution en Allemagne**, par Léon DUMONT. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

— **Les preuves du transformisme**, trad. par M. SOURY. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

— **Essais de psychologie cellulaire**, traduit par M. J. SOURY. 1 vol. in-12 ..... 2 fr. 50

O. SCHMIDT. **Les sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient**. 1 v. in-18. 2 f. 50

LOTZE (H.). **Principes généraux de psychologie physiologique**, trad. par M. PENJON. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

STRAUSS. **L'ancienne et la nouvelle foi de Strauss**, étude critique par VÉRA. 1 vol. in-8. 6 fr.

MOLESCHOTT. **La Circulation de la vie**, Lettres sur la physiologie, en réponse aux Lettres sur la chimie de Liebig, traduction de l'allemand par M. CAZELLES. 2 volumes in-18. Pap. vélin..... 10 fr.

SCHOPENHAUER. **Essai sur le libre arbitre**. 1 vol. in-18... 2 fr. 50

— **Le fondement de la morale**, traduit par M. BURDEAU. 1 vol, in-18..... 2 fr. 50

— **Essais et fragments**, traduit et précédé d'une vie de Schop., par M. BOURDEAU. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

— **Aphorisme sur la sagesse dans la vie**, traduit par M. CANTACUZÈNE. In-8..... 5 fr.

— **Philosophie de Schopenhauer**, par Th. RIBOT. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

RIBOT (Th.). **La psychologie allemande contemporaine** (HERBART, BENEKE, LOTZE, FECHNER, WUNDT, etc.). 1 vol. in-8. 7 fr. 50

PHILOSOPHIE ANGLAISE CONTEMPORAINE

STUART MILL. **La philosophie de Hamilton**. 1 fort vol. in-8. 10 fr.

— **Mes Mémoires**. Histoire de ma vie et de mes idées. 1 v. in-8. 5 fr.

— **Système de logique** déductive et inductive. 2 v. in-8. 20 fr.

STUART MILL. **Essais sur la Religion**. 1 vol. in-8..... 5 fr.

— **Le positivisme anglais**, étude sur Stuart Mill, par H. TAINE. 1 volume in-18..... 2 fr. 50

ERBERT SPENCER. **Les premiers Principes.** 1 fort vol. in-8. 10 fr.
— **Principes de psychologie.** 2 vol. in-8..... 20 fr.
— **Principes de biologie.** 2 forts volumes in-8..... 20 fr.
— **Introduction à la Science sociale.** 1 v. in-8 cart. 5e éd. 6 fr.
— **Principes de sociologie.** 2 vol. in-8..... 17 fr. 50
— **Classification des Sciences.** 1 vol. in-18..... 2 fr. 50
— **De l'éducation intellectuelle, morale et physique.** 1 vol. in-8..... 5 fr.
— **Essais sur le progrès.** 1 vol. in-8..... 7 fr. 50
— **Essais de politique.** 1 vol. 7 fr. 50
— **Essais scientifiques.** 1 vol. 7 fr. 50
— **Les bases de la morale.** In-8. 6 f.

BAIN. **Des Sens et de l'intelligence.** 1 vol. in-8. 10 fr.
— **La logique inductive et déductive.** 2 vol. in-8.. 20 fr.
— **L'esprit et le corps.** 1 vol. in-8, cartonné, 2e édition.. 6 fr.
— **La science de l'éducation.** In-8..... 6 fr.

DARWIN. **Ch. Darwin et ses précurseurs français,** par M. de QUATREFAGES. 1 vol. in-8.. 5 fr.
— **Descendance et Darwinisme,** par Oscar SCHMIDT. In-8, cart. 6 fr.

DARWIN. **Le Darwinisme,** ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine, par E. DE HARTMANN. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

DARWIN. **Le Darwinisme,** par ÉM. FERRIÈRE. 1 vol. in-18.. 4 fr. 50
— **Les récifs de corail,** structure et distribution. 1 vol. in-8. 8 fr.

CARLYLE. **L'idéalisme anglais,** étude sur Carlyle, par H. TAINE. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8, 3e édit. 6 fr.

RUSKIN (JOHN). **L'esthétique anglaise,** étude sur J. Ruskin, par MILSAND. 1 vol. in-18 ... 2 fr. 50

MATTHEW ARNOLD. **La crise religieuse.** 1 vol. in-8.... 7 fr. 50

FLINT. **La philosophie de l'histoire en France et en Allemagne,** traduit de l'anglais par M. L. CARRAU. 2 vol. in-8. 15 fr.

RIBOT (Th.). **La psychologie anglaise contemporaine** (James Mill, Stuart Mill, Herbert Spencer, A. Bain, G. Lewes, S. Bailey, J.-D. Morell, J. Murphy), 1875. 1 vol. in-8, 2e édition..... 7 fr. 50

LIARD. **Les logiciens anglais contemporains** (Herschell, Whewell, Stuart Mill, G. Bentham, Hamilton, de Morgan, Beele, Stanley Jevons). 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

GUYAU. **La morale anglaise contemporaine.** Morale de l'utilité et de l'évolution. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

HUXLEY. **Hume, sa vie, sa philosophie.** 1 vol. in-8..... 5 fr. d'une préface par M. G. COMPAYRÉ.

JAMES SULLY. **Le pessimisme,** traduit par M. A. BERTRAND. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

PHILOSOPHIE ITALIENNE CONTEMPORAINE.

SICILIANI. **Prolégomènes à la psychogénie moderne,** traduit de l'italien par M. A. HERZEN. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

ESPINAS. **La philosophie expérimentale en Italie,** origines, état actuel. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

MARIANO. **La philosophie contemporaine en Italie,** essais de philos. hegelienne. In-18. 2 fr. 50

TAINE. **La philosophie de l'art en Italie.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

FERRI (Louis). **Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle.** 2 vol. in-8. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE
DE
PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50

Cartonnés. . . 3 fr. — Reliés. . . 4 fr.

H. Taine.

LE POSITIVISME ANGLAIS, étude sur Stuart Mill. 2e édit.

L'IDÉALISME ANGLAIS, étude sur Carlyle.

PHILOSOPHIE DE L'ART. 3e édit.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN ITALIE. 3e édition.

DE L'IDÉAL DANS L'ART. 2e édit.

PHILOSOPHIE DE L'ART DANS LES PAYS-BAS.

PHILOSOPHIE DE L'ART EN GRÈCE.

Paul Janet.

LE MATÉRIALISME CONTEMPORAIN, 2e édit.

LA CRISE PHILOSOPHIQUE. Taine, Renan, Vacherot, Littré.

LE CERVEAU ET LA PENSÉE.

PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

SAINT-SIMON ET LE SAINT-SIMONISME.

DIEU, L'HOMME ET LA BÉATITUDE. (*Œuvre inédite de Spinoza.*)

Odysse Barot.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Alaux.

PHILOSOPHIE DE M. COUSIN.

Ad. Franck.

PHILOSOPHIE DU DROIT PÉNAL. 2e édit.

PHILOS. DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE.

LA PHILOSOPHIE MYSTIQUE EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE.

Charles de Rémusat.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

Charles Lévêque.

LE SPIRITUALISME DANS L'ART.

LA SCIENCE DE L'INVISIBLE.

Émile Saisset.

L'AME ET LA VIE, suivi d'une étude sur l'Esthétique française.

CRITIQUE ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE (frag. et disc.).

Auguste Laugel.

LES PROBLÈMES DE LA NATURE.

LES PROBLÈMES DE LA VIE.

LES PROBLÈMES DE L'AME.

LA VOIX, L'OREILLE ET LA MUSIQUE.

L'OPTIQUE ET LES ARTS.

Challemel-Lacour.

LA PHILOSOPHIE INDIVIDUALISTE.

Albert Lemoine.

LE VITALISME ET L'ANIMISME DE STAHL.

DE LA PHYSION. ET DE LA PAROLE.

L'HABITUDE ET L'INSTINCT.

Milsand.

L'ESTHÉTIQUE ANGLAISE, étude sur John Ruskin.

A. Véra.

ESSAIS DE PHILOSOPHIE HEGÉLIENNE.

Beaussire.

ANTÉCÉDENTS DE L'HEGÉLIANISME DANS LA PHILOS. FRANÇAISE.

Bost.

LE PROTESTANTISME LIBÉRAL.

Francisque Bouillier.

DE LA CONSCIENCE.

Ed. Auber.

PHILOSOPHIE DE LA MÉDECINE.

Lebiais.

MATÉRIALISME ET SPIRITUALISME.

Ad. Garnier.

DE LA MORALE DANS L'ANTIQUITÉ.

Schœbel.

PHILOSOPHIE DE LA RAISON PURE.

Tissandier.

DES SCIENCES OCCULTES ET DU SPIRITISME.

Ath. Coquerel fils.

PREMIÈRES TRANSFORMATIONS HISTORIQUES DU CHRISTIANISME. 2e édit.

LA CONSCIENCE ET LA FOI.

HISTOIRE DU CREDO.

Jules Levallois.
DÉISME ET CHRISTIANISME.
Camille Selden.
LA MUSIQUE EN ALLEMAGNE. Étude sur Mendelssohn.
Fontanès.
LE CHRISTIANISME MODERNE. Étude sur Lessing.
Stuart Mill.
AUGUSTE COMTE ET LA PHILOSOPHIE POSITIVE. 2e édition.
Mariano.
LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE EN ITALIE.
Saigey.
LA PHYSIQUE MODERNE, 2e tirage.
E. Faivre.
DE LA VARIABILITÉ DES ESPÈCES.
Ernest Bersot.
LIBRE PHILOSOPHIE.
A. Réville
HISTOIRE DU DOGME DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST. 2e édition.
W. de Fonvielle.
L'ASTRONOMIE MODERNE
C. Colguet.
LA MORALE INDÉPENDANTE.
Et. Vacherot.
LA SCIENCE ET LA CONSCIENCE.
E. Boutmy.
PHILOSOPHIE DE L'ARCHITECTURE EN GRECE.
Em. de Laveleye.
DES FORMES DE GOUVERNEMENT.
Herbert Spencer.
CLASSIFICATION DES SCIENCES. 2e édit.
Gauckler.
LE BEAU ET SON HISTOIRE.
Max Müller.
LA SCIENCE DE LA RELIGION.
Léon Dumont.
HAECKEL ET LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION EN ALLEMAGNE.

Bertauld.
L'ORDRE SOCIAL ET L'ORDRE MORAL.
DE LA PHILOSOPHIE SOCIALE.
Th. Ribot.
PHILOSOPHIE DE SCHOPENHAUER.
LES MALADIES DE LA MÉMOIRE.
Al. Herzen.
PHYSIOLOGIE DE LA VOLONTÉ.
Bentham et Grote.
LA RELIGION NATURELLE.
Hartmann.
LA RELIGION DE L'AVENIR. 2e édit.
LE DARWINISME. 3e édition.
H. Lotze.
PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE.
Schopenhauer.
LE LIBRE ARBITRE. 2e édit.
LE FONDEMENT DE LA MORALE.
PENSÉES ET FRAGMENTS. 3e édit.
Liard.
LES LOGICIENS ANGLAIS CONTEMP.
Marion.
J. LOCKE. Sa vie, son œuvre.
O. Schmidt.
LES SCIENCES NATURELLES ET LA PHILOSOPHIE DE L'INCONSCIENT.
Haeckel.
LES PREUVES DU TRANSFORMISME.
ESSAIS DE PSYCHOLOGIE CELLULAIRE.
Pi Y. Margall.
LES NATIONALITÉS.
Barthélemy Saint-Hilaire.
DE LA MÉTAPHYSIQUE.
A. Espinas.
PHILOSOPHIE EXPER. EN ITALIE.
P. Siciliani.
PSYCHOGÉNIE MODERNE.
Léopardi.
OPUSCULES ET PENSÉES.
Roisel.
LA SUBSTANCE.

Les volumes suivants de la collection in-18 sont épuisés; il en reste quelques exemplaires sur papier vélin, cartonnés, tranche supérieure dorée :

LETOURNEAU.	**Physiologie des passions.** 1 vol.	5 fr.
MOLESCHOTT.	**La Circulation de la vie.** 2 vol.	10 fr.
BEAUQUIER.	**Philosophie de la musique.** 1 vol.	5 fr

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

FORMAT IN-8

Volumes à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr.; cart., 1 fr. en plus par vol.; reliure, 2 fr.

JULES BARNI.

La morale dans la démocratie. 1 vol. 5 fr.

AGASSIZ.

De l'espèce et des classifications, traduit de l'anglais par M. Vogeli. 1 vol. 5 fr.

STUART MILL.

La philosophie de Hamilton, trad. par M. Cazelles. 1 fort vol. 10 fr.

Mes mémoires. Histoire de ma vie et de mes idées, traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.

Système de logique déductive et inductive. Traduit de l'anglais par M. Louis Peisse. 2 vol. 20 fr.

Essais sur la Religion, traduit par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.

DE QUATREFAGES.

Ch. Darwin et ses précurseurs français 1 vol. 5 fr.

HERBERT SPENCER.

Les premiers principes. 1 fort vol., traduit par M. Cazelles. 10 fr.

Principes de psychologie, traduit de l'anglais par MM. Th. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.

Principes de biologie, traduit par M. Cazelles. 2 vol. in-8. 1877-1878. 20 fr.

Principes de sociologie :

Tome Ier, traduit par M. Cazelles. 1 vol. in-8. 1878. 10 fr.

Tome II, traduit par MM. Cazelles et Gerschel. 1 vol. in-8. 1879. 7 fr. 50

Tome III, traduit par M. Cazelles. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

Essais sur le progrès, traduit par M. Burdeau. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Essais de politique. 1 vol. in-8, traduit par M. Burdeau. 7 fr. 50

Essais scientifiques. 1 vol. in-8, traduit par M. Burdeau. 7 fr. 50

De l'éducation physique, intellectuelle et morale. 1 volume in-8, 2e édition. 1879. 5 fr.

Introduction à la science sociale 1 vol. in-8, 5e édit. 6 fr.

Les bases de la morale évolutionniste. 1 vol. in-8. 6 fr.

Classification des sciences. 1 vol. in-18. 2e édit. 2 fr. 50

AUGUSTE LAUGEL

Les problèmes (Problèmes de la nature, problèmes de la vie, problèmes de l'âme). 1 fort vol. 7 fr. 50

ÉMILE SAIGEY.

Les sciences au XVIIIe siècle. La physique de Voltaire. 1 vol. 5 fr.

PAUL JANET.

Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale. 2e édition, 2 vol. 20 fr.

Les causes finales. 1 vol. in-8. 1876. 10 fr.

TH. RIBOT.

De l'hérédité 1 vol. in-8. 10 fr.

La psychologie anglaise contemporaine (école expérimentale). 1 vol. in-8, 3e édition. 1881. 7 fr. 50

La psychologie allemande contemporaine (école expérimentale). 1 vol. in-8. 1879. 7 fr. 50

HENRI RITTER.

Histoire de la philosophie moderne, traduction française, précédée d'une introduction par M. P. Challemel-Lacour. 3 vol. in 8. 20 fr.

ALF. FOUILLEE.

La liberté et le déterminisme. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DE LAVELEYE.

De la propriété et de ses formes primitives. 1 vol. in-8. 2e édit. 1877. 7 fr. 50

Le socialisme contemporain. 1 vol. in-8 (1881). 7 fr. 50

BAIN (ALEX.).

La logique inductive et déductive, traduit de l'anglais par M. Compayré. 2 vol. 2e édit. 20 fr.

Les sens et l'intelligence. 1 vol., traduit par M. Cazelles. 10 fr.

L'esprit et le corps. 1 vol. in-8, 4e édit. 6 fr.

La science de l'éducation. 1 vol. in-8, 2e édit. 6 fr.

Les émotions et la volonté. 1 fort vol. (*Sous presse.*)

MATTHEW ARNOLD.

La crise religieuse. 1 vol. in-8. 1876. 7 fr. 50

BARDOUX.

Les législes et leur influence sur la société française. 1 vol. in-8. 1877. 5 fr.

HARTMANN (E. DE).

La philosophie de l'inconscient, traduit par M. D. Nolen, avec préface de l'auteur pour l'édition française. 2 vol. in-8. 1877. 20 fr.

La philosophie allemande du XIXe siècle, dans ses principaux représentants, traduit par M. D. Nolen. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

ESPINAS (ALF.).

Des sociétés animales. 1 vol in-8, 2e édition. 7 fr. 50

FLINT.

La philosophie de l'histoire en France, traduit de l'anglais par M. Ludovic Carrau. 1 vol. in-8. 1878. 7 fr. 50

La philosophie de l'histoire en Allemagne, traduit de l'anglais par M. Ludovic Carrau. 1 vol. in-8 1878. 7 fr. 50

LIARD.

La science positive et la métaphysique. 1 v. in-8. 1879. 7 fr. 50

GUYAU.

La morale anglaise contemporaine. 1 vol. in-8. 1879. 7 fr. 50

HUXLEY

Hume, sa vie, sa philosophie, traduit de l'anglais et précédé d'une introduction par M. G. Compayré. 1 vol. in-8. 5 fr.

E. NAVILLE.

La logique de l'hypothèse. 1 vol. in-8. 5 fr.

VACHEROT (ET.).

Essais de philosophie critique. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

La religion. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

MARION (H.).

De la solidarité morale. 1 vol. in-8. 5 fr.

COLSENET (ED.).

La vie inconsciente de l'esprit. 1 vol. in-8. 5 fr.

SCHOPENHAUER.

Aphorismes sur la sagesse dans la vie. 1 vol. in-8. 5 fr.

BERTRAND (A.).

L'aperception du corps humain par la conscience. 1 vol. in-8. 5 fr.

JAMES SULLY

Le pessimisme, traduit de l'anglais par MM. HUMBERT et GÉRARD. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

BUCHNER.

Science et nature. 1 vol. in-8, 2e édition. (*Sous presse.*)

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Vol. in-18 à 3 fr. 50.

Vol. in-8 à 5 et 7 fr.; cart., 1 fr. en plus par vol.; reliure, 2 fr.

EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 3 vol. in-8. . . 21 »
Chaque volume séparément . . . . . 7 »
HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE DEPUIS 1815 JUSQU'A NOS JOURS, par *Debidour*. 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

FRANCE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *Carlyle*. Traduit de l'anglais. 3 vol. in-18; chaque volume. 3 50
NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS, par *Barni*. 1 vol. in-18. 3 50
HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-18, traduit de l'allemand. 3 50
HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 »
Chaque volume séparément . . . . . 5 »
— 25 planches en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de dix ans*. 6 »
HISTOIRE DE HUIT ANS (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-8.. 15 »
Chaque volume séparément . . . . . 5 »
— 14 planches en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de huit ans*. 4 fr.
HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 volumes in-8. . . . . 42 fr.
Chaque volume séparément . . . . . 7 »
LA GUERRE DE 1870-1871, par *Boert*, d'après le colonel fédéral suisse Rustow. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-8. 5 fr.
HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8. . . 5 fr.

ANGLETERRE

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE, DEPUIS 1770 JUSQU'A 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais . . . . . 7 fr.
HISTOIRE DE L'ANGLETERRE, depuis la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LES QUATRE GEORGES, par *Thackeray*, trad. de l'anglais par Lefoyer. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA CONSTITUTION ANGLAISE, par *W. Bagehot*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LOMBART-STREET, le marché financier en Angleterre, par *W. Bagehot*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LORD PALMERSTON ET LORD RUSSEL, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-18 (1876) 3 50
QUESTIONS CONSTITUTIONNELLES (1873-1878). — Le Prince-Epoux. — Le Droit électoral, par *E. W. Gladstone*. Traduit de l'anglais, et précédé d'une introduction, par *Albert Gigot*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.

ALLEMAGNE

LA PRUSSE CONTEMPORAINE ET SES INSTITUTIONS, par *K. Hillebrand*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, par *Ed. Bourloton*. 1 vol. in-18. . . .

AUTRICHE-HONGRIE

HISTOIRE DE L'AUTRICHE, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline*. 1 volume in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE DES HONGROIS et de leur littérature politique, de 1790 à 1815, par *Ed. Sayous*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

ESPAGNE

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE, journal d'un voyageur, par *Louis Teste*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

RUSSIE

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, par *Herbert Barry*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA RUSSIE, par M. *Créhange*. 1 volume in-18 . . . . . (*Sous presse.*) 3 50

SUISSE

LA SUISSE CONTEMPORAINE, par *H. Dixon*. 1 vol. in-18, traduit de l'anglais. 3 50
HISTOIRE DU PEUPLE SUISSE, par *Daendliker*, traduit de l'allemand par madame *Jules Favre*, et précédé d'une Introduction de M. *Jules Favre*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, depuis sa conquête jusqu'à nos jours, par *Alf. Deberle*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU NORD (États-Unis, Canada, Mexique), par *Ad. Cohn*. 1 vol in-18. . . . . (*Sous presse.*)
LES ÉTATS-UNIS PENDANT LA GUERRE, 1861-1864. Souvenirs personnels, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Eug. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Victor Meunier. SCIENCE ET DÉMOCRATIE. 2 vol. in-18, chacun séparément 3 50
Jules Barni. HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 2 vol. in-18, chaque volume 3 50
— NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS. 1 vol. in-18. . . . 3 50
— LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE 1 vol. in 18. . . . 3 50
Émile Montégut. LES PAYS-BAS. Impressions de voyage et d'art. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Émile Beaussire. LA GUERRE ÉTRANGÈRE ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
J. Clamageran. LA FRANCE RÉPUBLICAINE. 1 volume in-18. . . 3 50
E. Duvergier de Hauranne. LA RÉPUBLIQUE CONSERVATRICE. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES

Éditions anglaises.

AUGUSTE LAUGEL. The United States during the war. In-8. 7 shill. 6 p.
ALBERT RÉVILLE. History of the doctrine of the deity of Jesus-Christ. 3 sh. 6 p.
H. TAINE. Italy (Naples et Roma). 7 sh. 6 p.
H. TAINE. The Philosophy of art. 3 sh.
PAUL JANET. The Materialism of present day. 1 vol. in-18, rel. 3 shill.

Éditions allemandes.

JULES BARNI. Napoléon I. In-18. 3 m.
PAUL JANET. Der Materialismus unsere. Zeit. 1 vol. in-18. 3 m.
H. TAINE. Philosophie der Kunst. 1 vol. in-18. 3 m.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET POLITIQUE

Volumes in-8 à 5, 7 fr. 50

ALBANY DE FONBLANQUE. **L'Angleterre, son gouvernement, son institution.** Traduit de l'anglais sur la 14e édition par F. DREYFUS, avec introd. par H. BRISSON. 1 vol. in-8. 5 fr.

BENLOEW. **Les lois de l'Histoire.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
E. DESCHANEL. **Le peuple et la bourgeoisie.** 1 vol. in-8. 5 fr.
MINGHETTI. **L'État et l'Église.** 1 vol. in-8. 5 fr.

PUBLICATIONS HISTORIQUES PAR LIVRAISONS

HISTOIRE ILLUSTRÉE
du
SECOND EMPIRE
PAR TAXILE DELORD
Paraissant par livraisons à 10 cent. deux fois par semaine, depuis le 10 janvier 1880.
Tomes I et II. Chaque vol. . 8 fr.

HISTOIRE POPULAIRE
de
LA FRANCE
Nouvelle édition
Paraissant par livraisons à 10 cent. deux fois par semaine, depuis le 16 février 1880.
Tomes I et II. Chaque vol.. 5 fr.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION.

L'*Histoire du second empire* et l'*Histoire de France* paraissent deux fois par semaine par livraisons de 8 pages, imprimées sur beau papier et avec de nombreuses gravures sur bois.

Prix de la livraison..... 10 c.
Prix de la série de 5 livraisons, paraissant tous les 20 jours, avec couverture..... 50 c.

ABONNEMENTS :

Pour recevoir *franco*, par la poste l'*Histoire du second empire* ou l'*Histoire de France* par livraisons, deux fois par semaine, ou par séries tous les 20 jours :

Un an..... **16** francs. | Six mois... **8** francs.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, A 6 FRANCS

1. J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau**, avec figures. 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
2. MAREY. **La machine animale**, locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses fig. 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
3. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
4. BAIN. **L'esprit et le corps**. 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
5. PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux**, marche, natation. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
6. HERBERT SPENCER. **La science sociale**. 1 v. in-8. 5e éd. 6 fr.
7. SCHMIDT (O.). **La descendance de l'homme et le darwinisme**. 1 vol. in-8, avec fig. 3e édition. 6 fr.
8. MAUDSLEY. **Le crime et la folie**. 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.
9. VAN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal**. 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.
10. BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie**, suivi d'une étude sur la nature de la force, par *M. P. de Saint-Robert*, avec figures. 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
11. DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion**. 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
12. SCHUTZENBERGER. **Les fermentations**. 1 vol. in-8, avec fig. 3e édition. 6 fr.
13. L. DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité**. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
14. WHITNEY. **La vie du langage**. 1 vol. in-8. 3e édit. 6 fr.
15. COOKE ET BERKELEY. **Les champignons**. 1 vol. in-8, avec figures. 3e édition. 6 fr.
16. BERNSTEIN. **Les sens**. 1 vol. in-8, avec 91 fig. 3e édit. 6 fr.
17. BERTHELOT. **La synthèse chimique**. 1 vol. in-8. 4e éd. 6 fr.
18. VOGEL. **La photographie et la chimie de la lumière**, avec 95 figures. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
19. LUYS. **Le cerveau et ses fonctions**, avec figures. 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
20. STANLEY JEVONS. **La monnaie et le mécanisme de l'échange**. 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.

21. FUCHS. **Les volcans.** 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et une carte en couleur. 2e édition. 6 fr.

22. GÉNÉRAL BRIALMONT. **Les camps retranchés et leur rôle dans la défense des États,** avec fig. dans le texte et 2 planches hors texte. 2e édit. 6 fr.

23. DE QUATREFAGES. **L'espèce humaine.** 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.

24. BLASERNA ET HELMHOLTZ. **Le son et la musique,** et *les Causes physiologiques de l'harmonie musicale.* 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.

25. ROSENTHAL. **Les nerfs et les muscles.** 1 vol. in-8, avec 75 figures. 2e édition. 6 fr.

26. BRUCKE ET HELMHOLTZ. **Principes scientifiques des beaux-arts,** suivi de **l'Optique et la Peinture,** avec 39 figures dans le texte, 2e édition. 6 fr.

27. WURTZ. **La théorie atomique.** 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.

28-29. SECCHI (le Père). **Les étoiles.** 2 vol. in-8, avec 63 fig. dans le texte et 17 pl. en noir et en coul. hors texte. 2e édit. 12 fr.

30. JOLY. **L'homme avant les métaux.** 1 vol. in-8, avec fig. 3e édit. 6 fr.

31. A. BAIN. **La science de l'éducation.** 1 vol. in-8. 3e édit. 6 fr.

32-33. THURSTON (R.). **Histoire des machines à vapeur,** précédé d'une introduction par M. Hirsch. 2 vol. in-8, avec 140 fig. dans le texte et 16 pl. hors texte. 12 fr.

34. HARTMANN (R.). **Les peuples de l'Afrique** (avec figures). 1 vol. in-8. 6 fr.

35. HERBERT SPENCER. **Les bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. in-8. 6 fr.

36. HUXLEY. **L'écrevisse,** introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

37. DE ROBERTY. **De la sociologie.** 1 vol. in-8. 6 fr.

38. ROOD. **Théorie scientifique des couleurs.** 1 vol. in-8 (avec figures). 6 fr.

39. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal** (les cryptogames). 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.

OUVRAGES SUR LE POINT DE PARAITRE :

CHARLTON BASTIAN. **Le cerveau, organe de la pensée.** 2 vol. in-8, avec figures.

CARTAILHAC (E.). **La France préhistorique d'après les sépultures.**

PERRIER (Ed.). **La philosophie zoologique jusqu'à Darwin.** 1 vol. in-8, avec figures.

POUCHET (G.). **Le sang.** 1 vol. in-8, avec figures.

SEMPER. **Les conditions d'existence des animaux.** 1 vol. in-8, avec figures.

RÉCENTES PUBLICATIONS

HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

Qui ne se trouvent pas dans les Bibliothèques.

ALAUX. **La religion progressive.** 1869. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
ARRÉAT. **Une éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
AUDIFFRET-PASQUIER **Discours devant les commissions de réorganisation de l'armée et des marchés.** 2 fr. 50
BARNI. Voy. KANT, pages 3, 10, 11 et 25.
BARNI. **Les martyrs de la libre pensée.** In-18. 3 fr. 50
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Voy. ARISTOTE, pages 2 et 7.
BAUTAIN. **La philosophie morale.** 2 vol. in-8. 12 fr.
BÉNARD (Ch.). **De la philosophie dans l'éducation classique.** 1862. 1 fort vol. in-8. 6 fr.
BELLECOMBE (André de). **Histoire universelle**, *première partie :* Chronologie universelle. 4 vol. gr. in-8 ; *deuxième partie :* Histoire universelle. 18 vol. gr. in-8 (sera continué).
Prix, les 22 volumes, 110 fr. ; le tome XVIII, séparément, 7 fr.
BERTAULD (P.-A.). **Introduction à la recherche des causes premières.— De la méthode.** Tome Ier. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BLANCHARD. **Les métamorphoses, les mœurs et les instincts des insectes**, par M. Émile BLANCHARD, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 magnifique volume in-8 jésus, avec 160 figures intercalées dans le texte et 40 grandes planches hors texte. 2e édition. 1877. Prix, broché. 25 fr. — Relié en demi-maroquin. 30 fr.
BLACKWELL. **Conseils aux parents**, sur l'éducation de leurs enfants au point de vue sexuel. 1 vol. in-18. 22 fr.
BLANQUI. **L'éternité par les astres.** 1872. In-8. 22 fr.
BORÉLY (J.). **Nouveau système électoral, représentation proportionnelle de la majorité et des minorités.** 1870. 1 vol. in-18 de XVIII-194 pages. 2 fr. 50
BOUCHARDAT. **Le travail**, son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1863. 1 vol in-18. 2 fr. 50
BOURDON DEL MONTE. **L'homme et les animaux.** In-8. 5 fr.
BOURDET (Eug.). **Principe d'éducation positive**, précédé d'une préface de M. Ch. ROBIN. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOURDET (Eug.). **Vocabulaire des principaux termes de la philosophie positive.** 1 vol. in-18 (1875). 3 fr. 50
BOUTROUX. **De la contingence des lois de la nature.** In-8. 1874. 4 fr.
BROCHARD (V.). **De l'Erreur.** 1 vol. in-8. 1879. 3 fr. 50
BUSQUET. **Représailles**, poésies. 1 vol. in-18. 3 fr.
CADET. **Hygiène, inhumation, crémation.** In-18. 2 fr.
CARETTE (le colonel). **Études sur les temps antéhistoriques.** Première étude : *Le Langage.* 1 vol. in-8. 1878. 8 fr.
CHASLES (Philarète). **Questions du temps et problèmes d'autrefois.** 1 vol. in-18, édition de luxe. 3 fr.
CLAVEL. **La morale positive.** 1873. 1 vol. in-18. 3 fr.
CLAVEL. **Les principes au XIXe siècle.** 1 v. in-18. 1877. 1 fr.
CONTA. **Théorie du fatalisme.** 1 vol. in-18. 1877. 4 fr.
CONTA. **Introduction à la métaphysique.** 1 vol. in-18. 3 fr.
COQUEREL (Charles). **Lettres d'un marin à sa famille.** 1870. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

COQUEREL fils (Athanase). **Libres études** (religion, critique, histoire, beaux-arts). 1867. 1 vol. in-8. 5 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **Pourquoi la France n'est-elle pas protestante ?** 2e édition. In-8. 1 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **La charité sans peur.** In-8. 75 c.

COQUEREL fils (Athanase). **Évangile et liberté.** In-8. 50 c.

COQUEREL fils (Athanase). **De l'éducation des filles**, réponse à Mgr l'évêque d'Orléans. In-8. 1 fr.

CORBON. **Le secret du peuple de Paris.** 1 vol. in-8. 5 fr.

CORMENIN (DE)- TIMON. **Pamphlets anciens et nouveaux.** Gouvernement de Louis-Philippe, République, Second Empire. 1 beau vol. in-8 cavalier. 7 fr. 50

Conférences de la Porte-Saint-Martin pendant le siège de Paris. Discours de MM. *Desmarets* et *de Pressensé*. — *Coquerel* : sur les moyens de faire durer la République. — *Le Berquier* : sur la Commune. — *E. Bersier* : sur la Commune. — *H. Cernuschi* : sur la Légion d'honneur. In-8. 1 fr. 25

Sir G. CORNEWALL LEWIS. **Quelle est la meilleure forme de gouvernement ?** 1 vol. in-8. 3 fr. 50

CORTAMBERT (Louis). **La religion du progrès.** In-18. 3 fr. 50

DANICOURT (Léon). **La patrie et la république.** In-18. 2 fr. 50

DANOVER. **De l'esprit moderne.** Essai d'un nouveau discours sur la méthode. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

DAURIAC (Lionel). **Des notions de force et de matière dans les sciences de la nature.** 1 vol. in-8, 1878. 5 fr.

DAVY. **Les conventionnels de l'Eure** : Buzot, Duroy, Lindet, à travers l'histoire. 2 forts vol. in-8 (1876). 18 fr.

DELBŒUF. **La psychologie comme science naturelle.** 1 vol. in-8, 1876. 2 fr. 50

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal.** 1853. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DESTREM (J.). **Les déportations du Consulat.** 1 br. in-8. 1 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **De la nature humaine.** 1868, 1 v. in-8. 5 fr.

DOLLFUS (Ch.). **Lettres philosophiques.** In-18. 3 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **Considérations sur l'histoire.** Le monde antique. 1872, 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **L'âme dans les phénomènes de conscience** 1 vol. in-18 (1876). 3 fr.

DUBOST (Antonin). **Des conditions de gouvernement en France.** 1 vol. in-8 (1875). 7 fr. 50

DUFAY. **Etudes sur la Destinée.** 1 vol. in-18, 1876. 3 fr.

DUMONT (Léon). **Le sentiment du gracieux.** 1 vol. in-8. 3 fr.

DUMONT (Léon). **Des causes du rire.** 1 vol. in 8. 2 fr.

DU POTET. **Manuel de l'étudiant magnétiseur.** Nouvelle édition. 1868, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DU POTET. **Traité complet de magnétisme**, cours en douze leçons. 1879, 4e édition, 1 vol. in-8 de 634 pages. 8 fr.

DUPUY (Paul). **Études politiques**, 1874. 1 v. in-8. 3 fr. 50

DUVAL-JOUVE. **Traité de Logique**, 1855. 1 vol. in-8. 6 fr.

Éléments de science sociale. Religion physique, sexuelle et naturelle. 1 vol. in-18. 3e édit., 1877. 3 fr. 50

ÉLIPHAS LÉVI. **Dogme et rituel de la haute magie.** 1861. 2e édit., 2 vol. in-8, avec 24 fig. 18 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Histoire de la magie.** In-8, avec fig. 12 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **La science des esprits.** In 8. 7 fr.
ÉLIPHAS LÉVI. **Clef des grands mystères.** In-8. 12 fr.
EVANS (John). **Les âges de la pierre.** Grand In-8, avec 467 fig. dans le texte. 15 fr. — En demi-reliure. 18 fr.
EVELLIN. **Infini et quantité.** Étude sur le concept de l'infini dans la philosophie et dans les sciences. 1 vol. in-8. 5 fr.
FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie.** Première partie : Antiquité et moyen âge. 1 vol. in-12, 1877. 3 fr. 50
FAU. **Anatomie des formes du corps humain,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1866, 1 vol. in-8 et atlas de 25 planches. 2e édition. Prix, fig. noires. 20 fr. ; fig. coloriées. 25 fr.
FAUCONNIER. **La question sociale.** In-18, 1878. 3 fr. 50
FAUCONNIER. **Protection et libre échange** In-8. 2 fr.
FAUCONNIER. **La morale et la religion dans l'enseignement.** 1 vol. in-8 (1881). 75 c.
FAUCONNIER. **L'or et l'argent,** essai sur la question monétaire. 1 br. in-8 (1881). 2 fr. 50
FERBUS N.). **La science positive du bonheur.** 1 v. In-18. 3 fr.
FERRI (Louis). **Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle.** 2 vol. in-8. 12 fr.
FERRIÈRE (Em.). **Le darwinisme.** 1872, 1 v. in-18. 4 fr. 50
FERRIÈRE (Em.). **Les apôtres,** essai d'histoire religieuse, d'après la méthode des sciences naturelles. 1 vol. in-12. 4 fr. 50
FERRON (De). **Théorie du progrès.** 2 vol. in-18. 7 fr.
FONCIN. **Essai sur le ministère de Turgot.** Gr. in-8. 8 fr.
FOX (W.-J.). **Des idées religieuses.** In-8, 1876. 3 fr.
FRÉDÉRIQ. **Hygiène populaire.** 1 vol. in-12, 1875. 4 fr.
GALTIER-BOISSIÈRE. **Sématotechnie,** ou Nouveaux signes. phonographiques. 1 br. in-8. 50 c.
GASTINEAU. **Voltaire en exil.** 1 vol. in-18. 3 fr.
GAUCKLER. **Les poissons d'eau douce et la pisciculture.** 1 vol. in-8 avec figures. 8 fr.
GÉRARD (Jules). **Maine de Biran, essai sur sa philosophie.** 1 fort vol. in-8, 1876. 10 fr.
GILLIOT (Alph.). **Études sur les religions et institutions comparées.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50
GOUET (Amédée). **Histoire nationale de France,** d'après des documents nouveaux :
Tome I. Gaulois et Francks. — Tome II. Temps féodaux. — Tome III. Tiers état. — Tome IV. Guerre des princes. — Tome V. Renaissance. — Tome VI. Réforme. — Tome VII. Guerres de religion. (*Sous presse.*) Prix de chaque vol. In-8. 8 fr.
GRAD (Charles). **Études statistiques sur l'industrie de l'Alsace.** 2 vol. gr. in-8. 20 fr.
GUICHARD (V.). **La liberté de penser.** In-18. 3 fr. 50
GUILLAUME (de Moissey). **Nouveau traité des sensations.** 2 vol. in-8 (1876). 15 fr.
GUYAU. **Vers d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
HAYEM (Armand). **L'être social.** 1 vol. In-18. 3 fr. 50
HERZEN. **Récits et Nouvelles.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
HERZEN. **De l'autre rive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
HERZEN. **Lettres de France et d'Italie.** 1871, in-18. 3 fr. 50
ISAURAT. **Monuments perdus de Pierre-Jean,** observations. Spensées. 1868, 1 vol. in-18. 3 fr.

ISSAURAT. **Les alarmes d'un père de famille**, suscitées par les faits et gestes de Mgr Dupanloup. In-8. 1 fr.

JACOBY. **Études sur la solution dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme.** 1 vol. gr. in-8 (1881). 12 fr.

JOZON (Paul). **De l'écriture phonétique.** In-18. 3 fr 50

JOYAU. **De l'invention dans les arts et dans les sciences.** 1 vol. in-8. 5 fr.

LABORDE. **Les hommes et les actes de l'insurrection de Paris** devant la psychologie morbide. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LACHELIER. **Le fondement de l'induction.** 1 vol. in-8. 3 fr. 50

LACOMBE. **Mes droits** 1869, 1 vol in-12. 2 fr. 50

LA LANDELLE (de). **Alphabet phonétique universel.** 1881. 1 vol. in-18. 2 f. 50

LANGLOIS **L'homme et la Révélation** 2 vol. in-18. 7 fr

LA PERRE DE BOO. **La consanguinité et les effets de l'hérédité.** 1 vol. in-8. 5 fr.

LAUSSEDAT. **La Suisse.** Études médicales et sociales. 2e édit., 1875. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** 1 brochure in-8. 21e édit. 1876. 25 c.

LAVELEYE (Em. de). **Lettres sur l'Italie** (1878-1879). 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de) **L'Afrique centrale.** 1 vol. in-12. 3 fr.

LAVELEYE (Em. de). **La question monétaire en 1881.** 1 vol. in 8. 5 fr.

LAVERGNE (Bernard). **L'ultramontanisme et l'État.** 1 vol. in-8 (1875). 1 fr. 50

LE BERQUIER. **Le barreau moderne** 1871. in-18. 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Organisation, attributions et responsabilité des conseils de surveillance des sociétés en commandite par actions** Grand in-8 (1876). 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Des publicains et des Sociétés vectigaliennes.** 1 vol. grand in-8 (1876). 3 fr.

LEDRU-ROLLIN. **Discours politiques et écrits divers.** 2 vol. in-8 cavalier (1879). 12 fr.

LEMER (Julien). **Dossier des jésuites et des libertés de l'Église gallicane.** 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

LIARD. **Des définitions géométriques et des définitions empiriques.** 1 vol. in-8. 3 fr. 50

LITTRÉ. **Conservation, révolution et positivisme.** 1 vol. in-12. 2e édition (1879). 5 fr.

LITTRÉ **De l'établissement de la troisième république.** 1 vol. gr. in-8 (1881). 9 fr.

LUBBOCK (sir John). **L'homme préhistorique**, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes, 526 figures intercalées dans le texte. 1876. 2e édition, suivie d'une conférence de M. P. Broca sur *les Troglodytes de la Vezère.* 1 beau vol. in-8, br. 15 fr.

Cart. riche, doré sur tranche. 15 fr.

LUBBOCK (sir John). **Les origines de la civilisation.** État primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 1877, 1 vol grand in-8 avec figures et planches hors texte. Traduit de l'anglais par M. Ed. Barbier. 2e edition. 1877. 15 fr.

Relié en demi-maroquin avec nerfs. 18 fr.

MAGY. **De la science et de la nature.** In-8. 6 fr.

MENIÈRE. **Cicéron médecin.** 1 vol. in 18. 4 fr. 50

MENIÈRE. **Les consultations de madame de Sévigné**, étude médico-littéraire. 1864, 1 vol. in-8. 3 fr.

MESMER. **Mémoires et aphorismes**, suivi des procédés de d'Eslon. 1846, in-18. 2 fr. 50

MICHAUT (N.). **De l'imagination**. 1 vol. in-8. 5 fr.

MILSAND. **Les études classiques** et l'enseignement public. 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MILSAND. **Le code et la liberté**. 1865, in-8. 2 fr.

MIRON. **De la séparation du temporel et du spirituel**. 1866, in-8. 3 fr. 50

MORIN. **Du magnétisme et des sciences occultes**. 1860, 1 vol. in-8. 6 fr.

MORIN (Frédéric). **Politique et philosophie**, précédé d'une introduction de M. JULES SIMON. 1 vol. in-18, 1876. 3 fr. 50

MUNARET. **Le médecin des villes et des campagnes**. 4e édition, 1862, 1 vol. grand in-18. 4 fr. 50

NOLEN (D.). **La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz**. 1 vol. in-8 (1875). 6 fr.

NOURRISSON. **Essai sur la philosophie de Bossuet**. 1 vol. in-8. 4 fr.

OGER. **Les Bonaparte** et les frontières de la France. In-18. 50 c.

OGER. **La République**. 1871, brochure in-8. 50 c.

OLLÉ-LAPRUNE. **La philosophie de Malebranche**. 2 vol. in-8. 16 fr.

PARIS (comte de). **Les associations ouvrières en Angleterre** (trades-unions). 1869, 1 vol. gr. in-8. 2 fr. 50
Édition sur pap. de Chine : Broché, 12 fr. ; rel. de luxe. 20 fr.

PELLETAN (Eugène). **La naissance d'une ville** (Royan). 1 vol. in-18. 2 fr.

PENJON. **Berkeley**, sa vie et ses œuvres. In-8, 1878. 7 fr. 50

PEREZ (Bernard). **L'éducation dès le berceau**, essai de pédagogie expérimentale. 1 vol. in-8, 1880. 5 fr.

PETROZ (P.). **L'art et la critique en France** depuis 1822. 1 vol. in-18, 1875. 3 fr. 50

POEY (André). **Le positivisme**. 1 fort vol. in-12 (1876). 4 fr. 50

POEY. **M. Littré et Auguste Comte**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

POULLET. **La campagne de l'Est** (1870-1871). 1 vol. in-8 avec 2 cartes, et pièces justificatives, 1879. 7 fr.

RAMBERT (E.) et P. ROBERT. **Les oiseaux dans la nature**, description pittoresque des oiseaux utiles. 3 vol. in-folio contenant chacun 20 chromolithographies, 10 gravures sur bois hors texte, et de nombreuses gravures dans le texte. Chaque volume, dans un carton, 40 fr. ; relié, avec son spécimen. 50 fr.
Les tomes I et II sont en vente.

RÉGAMEY (Guillaume). **Anatomie des formes du cheval**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 6 planches en chromolithographie, publiées sous la direction de FÉLIX RÉGAMEY, avec texte par le Dr KUHFF. 8 fr.

REYMOND (William). **Histoire de l'art**. 1874, 1 vol. in-8. 5 fr.

RIBOT (Paul). **Matérialisme et spiritualisme**. 1873, in-8. 6 fr.

SALETTA. **Principes de logique positive**. In-8. 3 fr. 50

SECRÉTAN. **Philosophie de la liberté**, l'histoire, l'idée. 3e édition, 1879, 2 vol. in-8. 10 fr.

SIEGFRIED (Jules). **La misère, son histoire, ses causes, ses remèdes**. 1 vol. grand in-18. 3e édition (1879). 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **Autopsie de l'âme.** Identité du matérialisme et du vrai spiritualisme. 2e édit. 1873, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **La morale fouillée dans ses fondements.** Essai d'anthropodicée. 1867, 1 vol. in-8. 6 fr.

SMEE (A.). **Mon jardin,** géologie, botanique, histoire naturelle, 1876, 1 magnifique vol. gr in-8, orné de 1300 fig. et 52 pl. hors texte. Broché, 15 fr. Cartonn riche, tranches dorées.. 20 fr.

SOREL (ALBERT). **Le traité de Paris du 20 novembre 1815.** 1873, 1 vol. in-8. 4 fr. 50

TÉNOT (Eugène). **Paris et ses fortifications,** 1870-1880. 1 vol. in-8. 5 fr.

THULIÉ. **La folie et la loi.** 1867, 2e édit., 1 vol. in-8. 3 fr. 50

THULIÉ. **La manie raisonnante du docteur Campagne,** 1870, broch. in-8 de 132 pages. 2 fr.

TIBERGHIEN. **Les commandements de l'humanité.** 1872. 1 vol. in-18. 3 fr.

TIBERGHIEN. **Enseignement et philosophie.** In-18. 4 fr.

TIBERGHIEN. **La science de l'âme.** 1 v. in-12, 3e édit. 1879. 6 fr.

TIBERGHIEN. **Eléments de morale univ.** 1 v. in-12, 1879. 2 fr.

TISSANDIER. **Etudes de Théodicée.** 1869, in-8 de 270 p. 4 fr.

TISSOT. **Principes de morale.** In-8. 6 fr.

TISSOT. Voy. KANT, page 3.

TISSOT (J.). **Essai de philosophie naturelle,** tome I. 1 vol. in-8. 12 fr.

VACHEROT. **La science et la métaphysique.** 3 vol. in-18. 10 fr. 50

VACHEROT. Voyez pages 2 et 7.

VAN DER REST. **Platon et Aristote.** In-8, 1876. 10 fr.

VÉRA. **Strauss et l'ancienne et la nouvelle foi.** In-8. 6 fr.

VÉRA. **Cavour et l'Église libre dans l'État libre.** 1874, in-8. 3 fr. 50

VÉRA. **L'Hegelianisme et la philosophie.** In-18. 3 fr. 50

VÉRA. **Mélanges philosophiques.** 1 vol. in-8. 1862. 5 fr.

VÉRA. **Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina.** 1 vol. in-8. 1845. 1 fr. 50

VÉRA. **Introduction à la philosophie de Hegel.** 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr. 50

VILLIAUMÉ. **La politique moderne,** 1873, in-8. 6 fr.

VOITURON (P.). **Le libéralisme et les idées religieuses.** 1 vol. in-12. 4 fr.

WEBER. **Histoire de la philos. europ.** In-8, 2e édit. 10 fr.

YUNG (EUGÈNE). **Henri IV, écrivain.** 1 vol. in-8. 1855. 5 fr.

ZEVORT (Edg.). **Le Marquis d'Argenson,** et le Ministère des affaires étrangères de 1744 à 1747. 1 vol. in-8. 6 fr.

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR LES ACTES DU GOUVERNEMENT

DE LA DÉFENSE NATIONALE

DÉPOSITIONS DES TÉMOINS :

TOME PREMIER. Dépositions de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, maréchal Le Bœuf, Benedotti, duc de Gramont, de Talhouët, amiral Rigault de Genouilly, baron Jérôme David, général de Palikao, Jules Brame, Dréolle, etc.

TOME II. Dépositions de MM. de Chaudordy, Laurier, Cresson, Dréo, Rasc, Rampoot, Steenackers, Fernique, Robert, Schneider, Buffet, Lebreton et Hébert, Bellangé, colonel Alavoine, Gervais, Bécherelle, Robin, Muller, Boutefoy, Meyer, Clément et Simonneau, Fontaine, Jacob, Lemaire, Petetin, Goyot-Montpayroux, général Soumain, de Legge, colonel Vabre, de Crisenoy, colonel Ibos, etc.

TOME III. Dépositions militaires de MM. de Freycinet, de Serres, le général Lefort, le général Ducrot, le général Vinoy, le lieutenant de vaisseau Farcy, le commandant Amet, l'amiral Pothuan, Jean Brunet, le général de Beaufort-d'Hautpoul, le général de Valdan, le général d'Aurelle de Paladines, le général Chanzy, le général Martin des Pallières, le général de Sonis, etc.

TOME IV. Dépositions de MM. le général Bordone, Mathieu, de Laborie, Lucy-Villiard, Castillon, Debussechère, Darcy, Chenet, de La Taille, Baillehache, de Grancey, L'Hermite, Pradier, Middleton, Frédéric Morin, Thoyot, le maréchal Bazaine, le général Boyer, le maréchal Canrobert, etc. Annexe à la déposition de M. Testelin, note de M. le colonel Denfert, note de la Commission, etc.

TOME V. Dépositions complémentaires et réclamations. — Rapports de la préfecture de police en 1870-1871. — Circulaires, proclamations et bulletins du Gouvernement de la Défense nationale. — Suspension du tribunal de la Rochelle; rapport de M. de La Borderie; dépositions.

ANNEXE AU TOME V. Deuxième déposition de M. Cresson. Événements de Nîmes, affaire d'Ain Yagoot. — Réclamations de MM. le général Bellot et Engelhart. — Note de la Commission d'enquête (1 fr.).

RAPPORTS :

TOME PREMIER. M. *Chaper*, les procès-verbaux des séances du Gouvernement de la Défense nationale. — M. *de Sugny*, les événements de Lyon sous le Gouv. de la Défense nat. — M. *de Rességuier*, les actes du Gouv. de la Défense nat. dans le sud-ouest de la France.

TOME II. M. *Saint-Marc Girardin*, la chute du second Empire. — M. *de Sugny*, les événements de Marseille sous le Gouv. de la Défense nat.

TOME III. M. *le comte Daru*, la politique du Gouvernement de la Défense nationale à Paris.

TOME IV. M. *Chaper*, de la Défense nat. au point de vue militaire à Paris

TOME V. *Boreau-Lajanadie*, l'emprunt Morgan. — M. *de la Borderie*, le camp de Coulie et l'armée de Bretagne. — M. *de la Sicotière*, l'affaire de Dreux.

TOME VI. M. *de Rainneville*, les actes diplomatiques du Gouv. de la Défense nat. — M. *A. Lallié*, les postes et les télégraphes pendant la guerre. — M. *Delsol*, la ligne du Sud-Ouest. — M. *Perrot*, la défense en province (1re *partie*).

TOME VII. M. *Perrot*, les actes militaires du Gouv. de la Défense nat. en province (2e *partie* : Expédition de l'Est).

TOME VIII. M. *de la Sicotière*, sur l'Algérie.

TOME IX. Algérie, dépositions des témoins. Table générale et analytique des dépositions des témoins avec renvoi aux rapports (10 fr.).

TOME X. M. *Boreau-Lafonadie*, le Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux (5 fr.).

PIÈCES JUSTIFICATIVES :

TOME PREMIER. Dépêches télégraphiques officielles, première partie.

TOME DEUXIÈME. Dépêches télégraphiques officielles, deuxième partie. — Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin.

PRIX DE CHAQUE VOLUME. . . . . 15 fr.

PRIX DE L'ENQUÊTE COMPLÈTE EN 18 VOLUMES. . . . 241 fr.

Rapports sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale, se vendant séparément :

E. BESSÉGUIER. — Toulouse sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 2 fr. 50
SAINT-MARC GIRARDIN. — La chute du second Empire. In-4. 4 fr. 50
Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin. 1 vol. in-4. 5 fr.
DE SUGNY. — Marseille sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 10 fr.
DE SUGNY. — Lyon sous le Gouv. de la Défense nat. In-4. 7 fr.
DARU. — La politique du Gouv. de la Défense nat. à Paris. In-4. 15 fr.
CHAPER. — Le Gouv. de la Défense à Paris au point de vue militaire. In-4. 15 fr.
CHAPER. — Procès-verbaux des séances du Gouv. de la Défense nat. In-4. 5 fr.
DOREAU-LAJANADIE. — L'emprunt Morgan. In-4. 4 fr. 50
DE LA BORDERIE. — Le camp de Conlie et l'armée de Bretagne. In-4. 10 fr.
DE LA SICOTIÈRE. — L'affaire de Dreux. In-4. 2 fr. 50
DE LA SICOTIÈRE. — L'Algérie sous le Gouvernement de la Défense nationale. 2 vol. in-4. 22 fr.
DE RAINNEVILLE. Actes diplomatiques du Gouv. de la Défense nat. 1 vol. in-4. 3 fr. 50
LALLIÉ. Les postes et les télégraphes pendant la guerre. 1 vol. in-4. 1 fr. 50
DELSOL. La ligne du Sud-Ouest. 1 vol. in-4. 1 fr. 50
PERROT. Le Gouvernement de la Défense nationale en province. 2 vol. in-4. 25 fr.
DOREAU-LAJANADIE. Rapport sur les actes de la Délégation du Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux. 1 vol. in 4. 5 fr.
Dépêches télégraphiques officielles. 2 vol. in-4. 25 fr.
Procès-verbaux de la Commune. 1 vol. in-4. 5 fr.
Table générale et analytique des dépositions des témoins. 1 vol. in-4. 3 fr. 50

LES ACTES DU GOUVERNEMENT

DE LA

DÉFENSE NATIONALE

(DU 4 SEPTEMBRE 1870 AU 8 FÉVRIER 1871)

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE FAITE PAR L'ASSEMBLÉE NATIONALE
RAPPORTS DE LA COMMISSION ET DES SOUS-COMMISSIONS

TÉLÉGRAMMES

PIÈCES DIVERSES — DÉPOSITIONS DES TEMOINS — PIÈCES JUSTIFICATIVES
TABLES ANALYTIQUE, GÉNÉRALE ET NOMINATIVE

7 forts volumes in-4. — Chaque volume séparément 16 fr.

L'ouvrage complet en 7 volumes : 112 fr.

Cette édition populaire réunit, en sept volumes avec une Table analytique par volume, tous les documents distribués à l'Assemblée nationale. — Une Table générale et nominative termine le 7e volume.

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE

SUR

L'INSURRECTION DU 18 MARS

1° RAPPORTS. — 2° DÉPOSITIONS de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, généraux Trochu, J. Favre, Ernest Picard, J. Ferry, général Le Flô, général Vinoy, colonel Lambert, colonel Gaillard, général Appert, Floquet, général Cremer, amiral Saissat, Schœlcher, amiral Pothuan, colonel Langlois, etc. — 3° PIÈCES JUSTIFICATIVES.

1 vol. grand in-4°. — Prix : 16 fr.

COLLECTION ELZÉVIRIENNE

MAZZINI. **Lettres de Joseph Mazzini** à Daniel Stern (1866 1872), avec une lettre autographiée. 3 fr. 50

MAX MULLER. **Amour allemand**, traduit de l'allemand. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CORLIEU (le Dr). **La mort des rois de France**, depuis François Ier jusqu'à la Révolution française, études médicales et historiques. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CLAMAGERAN. **L'Algérie**, impressions de voyage. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

STUART MILL (J.). **La République de 1848**, traduit de l'anglais, avec préface par M. SADI CARNOT. 1 vol. in-18 (1875). 3 fr. 50

RIBERT (Léonce). **Esprit de la Constitution** du 25 février 1875. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

NOEL (E.). **Mémoires d'un imbécile**, précédé d'une préface de *M. Littré*. 1 vol. in 18, 3e édition (1879). 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Jarousseau, le Pasteur du désert**. 1 vol. in 18 (1877). Couronné par l'Académie française. 6e édit. 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Élisée, voyage d'un homme à la recherche de lui-même**. 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Un roi philosophe, Frédéric le Grand**. 1 vol. in-18 (1878). 3 fr. 50

PELLETAN (Eug.). **Le monde marche** (la loi du progrès). 1 vol. in-18. 3 fr. 50

E. DUVERGIER DE HAURANNE (Mme). **Histoire populaire de la Révolution française**. 1 v. in-18, 2e édit., 1879. 3 fr. 50

ÉTUDES CONTEMPORAINES

BOUILLET (Ad.). **Les bourgrois gentilshommes. — L'armée d'Henri V**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

— **Types nouveaux et inédits**. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

— **L'arrière-ban de l'ordre moral**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

VALMONT (V.). **L'espion prussien**, roman anglais, traduit par M. J. DUBRISAY. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOURLOTON (Edg.) et ROBERT (Edmond). **La Commune et ses idées à travers l'histoire**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CHASSERIAU (Jean). **Du principe autoritaire et du principe rationnel**. 1873. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

NAQUET (Alfred). **La République radicale**. In-18. 3 fr. 50

ROBERT (Edmond). **Les domestiques** In-18 (1875). 3 fr. 50

LOURDAU. **Le sénat et la magistrature dans la démocratie française**. 1 vol. in-18 (1879). 3 fr. 50

FIAUX. **La femme, le mariage et le divorce**, étude de sociologie et de physiologie. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

PARIS (le colonel). **Le feu à Paris et en Amérique**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

OEUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

Chaque ouvrage se vend séparément :

Édition in-8, le vol... 6 fr. | Édition in-18, le vol. 3 fr. 50

I. — Génie des Religions. — De l'origine des dieux. (Nouvelle édition.)
II. — Les Jésuites. — L'Ultramontanisme. — Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'Humanité (Nouvelle édition, avec préface inédite.)
III. — Le Christianisme et la Révolution française. Examen de la Vie de Jésus-Christ, par STRAUSS. — Philosophie de l'histoire de France. (Nouvelle édition.)
IV. — Les Révolutions d'Italie. (Nouvelle édition.)
V. — Marnix de Sainte-Aldegonde. — La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité.
VI. — Les Romains. — Allemagne. — Italie. — Mélanges.
VII. — Ashavérus. — Les Tablettes du Juif errant.
VIII. — Prométhée. — Les Esclaves.
IX. — Mes Vacances en Espagne. — De l'Histoire de la Poésie. — Des Epopées françaises inédites du XIIe siècle.
X. — Histoire de mes idées.
XI. — L'Enseignement du peuple. — La Révolution religieuse au XIXe siècle. — La Croisade romaine. — Le Panthéon. — Plébiscite et Concile. — Aux Paysans.

Viennent de paraître :

Correspondance. Lettres à sa mère. 2 vol. in-18.... 7 »
Les mêmes, 2 vol. in-8..... 12 »
La révolution. 3 vol. in-18..... 10 50
La campagne de 1815. 1 vol. in-18..... 3 50
Merlin l'enchanteur, avec une préface nouvelle, notes et commentaires, 2 vol. in-18..... 7 fr.
Le même, 2 vol. in-8..... 12 fr.
La création. 2 vol. in-18..... 7 fr.
L'esprit nouveau. 1 vol. in-18..... 3 fr 50
La république. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50
Le siége de Paris. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50
Le livre de l'exilé. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

BARNI (Jules). **Napoléon Ier.** 1 vol. in-18. 1 fr.
BARNI (Jules). **Manuel républicain.** 1 vol. in-18. 1 fr.
MARAIS (Aug.). **Garibaldi et l'armée des Vosges.** 1 vol. in-18. 1 fr. 50
FRIBOURG (E.). **Le paupérisme parisien.** 1 fr. 25

BIBLIOTHÈQUE UTILE

LISTE DES OUVRAGES PAR ORDRE D'APPARITION

Le vol. de 190 p., br., 60 cent. — Cart. à l'angl., 1 fr.

Le titre de cette collection est justifié par les services qu'elle rend chaque jour et la part pour laquelle elle contribue à l'instruction populaire.

Les noms dont ses volumes sont signés lui donnent d'ailleurs une autorité suffisante pour que personne ne dédaigne ses enseignements. Elle embrasse *l'histoire, la philosophie, le droit, les sciences, l'économie politique* et *les arts*, c'est-à-dire qu'elle traite toutes les questions qu'il est aujourd'hui indispensable de connaître. Son esprit est essentiellement démocratique; elle s'interdit les hypothèses et n'a d'autre but que celui de répandre les saines doctrines que le temps et l'expérience ont consacrées. Le langage qu'elle parle est simple et à la portée de tous, mais il est aussi à la hauteur du sujet traité.

I. — **Morand**. Introd. à l'étude des Sciences physiques. 2e édit.
II. — **Cruveilhier**. Hygiène générale. 6e édition.
III. — **Corbon**. De l'enseignement professionnel. 2e édition.
IV. — **L. Pichat**. L'Art et les Artistes en France. 3e édition.
V. — **Buchez**. Les Mérovingiens. 3e édition.
VI. — **Buchez**. Les Carlovingiens.
VII. — **F. Morin**. La France au moyen âge. 3e édition.
VIII. — **Bastide**. Luttes religieuses des premiers siècles. 4e éd.
IX. — **Bastide**. Les guerres de la Réforme. 4e édition.
X. — **E. Pelletan**. Décadence de la monarchie française. 4e éd.
XI. — **L. Brothier**. Histoire de la Terre. 4e édition.
XII. — **Sanson**. Principaux faits de la chimie. 3e édition.
XIII. — **Turck**. Médecine populaire. 4e édition.
XIV. — **Morin**. Résumé populaire du Code civil. 2e édition.
XV. — **Zaborowski**. L'homme préhistorique. 2e édition.
XVI. — **A. Ott**. L'Inde et la Chine. 2e édition.
XVII. — **Catalan** Notions d'Astronomie. 2e édition.
XVIII. — **Cristal**. Les Délassements du travail.
XIX. — **Victor Meunier**. Philosophie zoologique.
XX. — **G. Jourdan**. La justice criminelle en France. 2e édition.
XXI. — **Ch. Rolland**. Histoire de la maison d'Autriche. 3e édit.
XXII. — **E. Despois**. Révolution d'Angleterre. 2e édition.
XXIII. — **B. Gastineau**. Génie de la Science et de l'Industrie.
XXIV. — **H. Leneveux**. Le Budget du foyer. Economie domestique.
XXV. — **L. Combes**. La Grèce ancienne.
XXVI. — **Fréd. Lock**. Histoire de la Restauration. 2e édition.
XXVII. — **L. Brothier**. Histoire populaire de la philosophie.
XXVIII. — **E. Margollé**. Les Phénomènes de la mer. 4e édition.
XXIX. — **L. Collas**. Histoire de l'Empire ottoman. 2e édition
XXX. — **Zurcher**. Les Phénomènes de l'atmosphère. 3e édition.
XXXI. — **E. Raymond**. L'Espagne et le Portugal. 2e édition.
XXXII. — **Eugène Noël**. Voltaire et Rousseau. 2e édition
XXXIII. — **A. Ott**. L'Asie occidentale et l'Egypte.
XXXIV. — **Ch. Richard**. Origine et fin des Mondes. 3e édition.
XXXV. — **Enfantin**. La Vie éternelle. 2e édition.

XXXVI. — **L. Brothier**. Causeries sur la mécanique. 2e édition.
XXXVII. — **Alfred Doneaud**. Histoire de la marine française.
XXXVIII. — **Fréd. Lock**. Jeanne d'Arc.
XXXIX. — **Carnot**. Révolution française. — Période de création (1789-1792).
XL. — **Carnot**. Révolution française. — Période de conservation (1792-1804).
XLI. — **Zurcher** et **Margollé**. Télescope et Microscope.
XLII. — **Bierzy**. Torrents, Fleuves et Canaux de la France.
XLIII. — **P. Secchi, Wolf, Briot** et **Delaunay**. Le Soleil, les Étoiles et les Comètes.
XLIV. — **Stanley Jevons**. L'Économie politique, trad. de l'anglais par H. Gravez.
XLV. — **Em. Ferrière**. Le Darwinisme. 2e édit.
XLVI. — **H. Leneveux**. Paris municipal.
XLVII. — **Hoffat**. Les Entretiens de Fontenelle sur la pluralité des mondes, mis au courant de la science.
XLVIII. — **E. Zevort**. Histoire de Louis-Philippe.
XLIX. — **Geikie**. Géographie physique, trad. de l'anglais par H. Gravez.
L. — **Zaborowski**. L'origine du langage.
LI. — **H. Bierzy**. Les colonies anglaises.
LII. — **Albert Lévy**. Histoire de l'air.
LIII — **Geikie**. La Géologie (avec figures), traduit de l'anglais par H. Gravez.
LIV. — **Zaborowski**. Les Migrations des animaux et le Pigeon voyageur.
LV. — **F. Paulhan**. La Physiologie d'esprit (avec figures).
LVI. — **Zurcher** et **Margollé**. Les Phénomènes célestes.
LVII. — **Girard de Rialle**. Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique.
LVIII. — **Jacques Bertillon**. La Statistique humaine de la France (naissance, mariage, mort).
LIX. — **Paul Gaffarel**. La Défense nationale en 1792.
LX. — **Herbert Spencer** De l'éducation.
LXI. — **Jules Barni**. Napoléon Ier.
LXII. — **Huxley**. Premières notions sur les sciences.
LXIII. — **P. Bondois**. L'Europe contemporaine (1789-1879).
LXIV. — **Grove**. Continents et Océans (avec figures)
LXV. — **Jouan**. Les Iles du Pacifique (avec 1 carte).
LXVI. — **Robinet**. La Philosophie.
LXVII. — **Renard**. L'homme est il libre ?
LXVIII. — **Zaborowski**. Les grands singes.
LXIX. — **Hatin**. Le journal.
LXX. **Gérard de Rialle**. Les peuples de l'Asie et de l'Europe.
LXXI. **Doneaud**. Histoire contemporaine de la Prusse.

SOUS PRESSE :

Dufour. Petit dictionnaire des falsifications
Hennequy. Histoire contemporaine de l'Italie.
Leneveux. Le travail manuel en France.

Digitized by Google

REVUE
Politique et Littéraire
(Revue des cours littéraires), 3e série.)
Directeur :
M. Eug. YUNG.

REVUE
Scientifique
(Revue des cours scientifiques, 3e série.)
Directeurs :
MM. A. BREGUET, et Ch. RICHET.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

En 1871, après la guerre, la *Revue des cours littéraires*, agrandissant son cadre, est devenue la *Revue politique et littéraire*. Au lendemain de nos désastres, elle avait cru de son devoir de traiter avec indépendance et largeur toutes les questions d'intérêt public, sans diminuer cependant la part faite jusqu'alors à la littérature, à la philosophie, à l'histoire et à l'érudition. Le nombre de colonnes de chaque livraison fut alors élevé de 32 à 48.

Depuis le 1er janvier 1881, des raisons analogues nous ont décidé à agrandir encore le format de la *Revue*, et chaque livraison contient maintenant 64 colonnes de texte. Ce supplément est consacré à la littérature d'imagination qui répondait à un besoin souvent exprimé par nos lecteurs, et c'est surtout avec la *nouvelle*, ce genre charmant et délicat, que nous cherchons à lutter contre les tendances de plus en plus vulgaires auxquelles se laisse aller, sans trop y prendre garde, le goût contemporain.

Chacun des numéros, paraissant le samedi, contient : Un *article politique*, où sont appréciés, à un point de vue plus général que ne peuvent le faire les journaux quotidiens, les faits qui se produisent dans la politique intérieure de la France, discussions parlementaires, etc.

Une *Causerie littéraire* où sont annoncés, analysés et jugés les ouvrages récemment parus : livres, brochures, pièces de théâtre importantes, etc.; une *Nouvelle* et des articles géographiques, historiques, etc.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Articles politiques. — MM. de Pressensé, Ch. Bigot, Anat. Dunoyer, Anatole Leroy-Beaulieu, Clamageran, A. Astruc.

Diplomatie et pays étrangers. — MM. Van den Berg, C. de Varigny, Albert Sorel, Reynald, Léo Quesnel, Louis Leger, Jezierski, Joseph Reinach.

Philosophie. — MM. Janet, Caro, Ch. Lévêque, Véra, Th. Ribot, E. Boutroux, Nolen, Huxley.

Morale. — MM. Ad. Franck, Laboulaye, Legouvé, Bluntschli.

Philologie et archéologie. — MM. Max Müller, Eugène Benoist, L. Havet, E. Ritter, Maspéro, George Smith.

Littérature ancienne. — MM. Egger, Havet, George Perrot, Gaston Boissier, Geffroy.

Littérature française. — MM. Ch. Nisard, Lenient, Bersier, Gidel, Jules Claretie, Paul Albert, H. Lemaître.

Littérature étrangère. — MM. Mézières, Büchner, P. Stapfer, A. Barine.

Digitized by Google

Histoire. — MM. Alf. Maury, Littré, Alf. Rambaud, G. Monod.

Géographie, Economie politique. — MM. Levasseur, Himly, Vidal-Labiache, Gaidoz, Debidour, Aiglave.

Instruction publique. — Madame C. Coignet, MM. Buisson, Em. Beaussire.

Beaux-arts. — MM. Gebhart, Justi, Schnaase, Vischer, Ch. Bigot.

Critique littéraire. — MM. Maxime Gaucher, Paul Albert.

Notes et impressions. — MM. Louis Ulbach, Pierre et Jean.

Nouvelle et romans. — MM. Gustave Flaubert, Jules de Glouvet, Abraham Dreyfus, Ludovic Halévy, Francisque Sarcey, Tourgueneff, Arthur Baignières, Quatrelles.

Ainsi la *Revue politique* embrasse tous les sujets. Elle consacre à chacun une place proportionnée à son importance. Elle est, pour ainsi dire, une image vivante, animée et fidèle de tout le mouvement contemporain.

REVUE SCIENTIFIQUE

Mettre la science à la portée de tous les gens éclairés sans l'abaisser ni la fausser, et, pour cela, exposer les grandes découvertes et les grandes théories scientifiques par leurs auteurs mêmes ;

Suivre le mouvement des idées philosophiques dans le monde savant de tous les pays ;

Tel est le double but que la *Revue scientifique* poursuit depuis plus de dix ans avec un succès qui l'a placée au premier rang des publications scientifiques d'Europe et d'Amérique.

Pour réaliser ce programme, elle devait s'adresser d'abord aux Facultés françaises et aux Universités étrangères qui comptent dans leur sein presque tous les hommes de science éminents. Mais, depuis deux années déjà, elle a élargi son cadre afin d'y faire entrer de nouvelles matières.

En laissant toujours la première place à l'enseignement supérieur proprement dit, la *Revue scientifique* ne se restreint plus désormais aux leçons et aux conférences. Elle poursuit tous les développements de la science sur le terrain économique, industriel, militaire et politique.

Comme la *Revue politique et littéraire*, la *Revue scientifique* a élargi son cadre depuis le 1er janvier 1881, en présence de la nécessité de donner une plus large place à chacune des sciences en particulier.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Astronomie, météorologie. — MM. Faye, Balfour-Stewart, Janssen, Normann Lockyer, Vogel, Laussedat, Thomson, Rayet, Briot, A. Herschel, Callandreau, Trépied, etc.

Physique. — MM. Helmholtz, Tyndall, Desains, Mascart, Carpenter, Gladstone, Fernet, Bertin, Breguet, Lippmann.

Chimie. — MM. Wurtz, Berthelot, H. Sainte-Claire Deville, Pasteur, Grimaux, Jungfleisch, Odling, Dumas, Troost, Peligot, Cahours, Friedel, Frankland.

Géologie. — MM. Hébert, Bleicher, Fouqué, Gaudry, Ramsay, Sterry-Hunt, Contejean, Zittel, Wallace, Lory, Lyell, Daubrée, Vélain.

Zoologie. — MM. Agassiz, Darwin, Haeckel, Milne Edwards, Perrier, P. Bert, Van Beneden, Lacaze-Duthiers, Giard, A. Moreau, E. Blanchard.

Anthropologie. — MM. de Quatrefages, Darwin, de Mortillet. Virchow, Lubbock, K. Vogt, Joly.

Botanique. — MM. Baillon, Cornu, Falvre, Spring, Chatin, Van Tiegham, Duchartre, Gaston Bonnier.

Physiologie, anatomie. — MM. Chauveau, Charcot, Moleschott, Onimus, Ritter, Rosenthal, Wundt, Pouchet, Ch. Robin, Vulpian, Virchow, P. Bert, du Bois-Reymond, Helmholtz, Marey, Brücke, Ch. Richet.

Médecine. — MM. Chauveau, Cornil, Le Fort, Verneuil, Liebreich, Lasègue, G. Sée, Bouley, Giraud-Teulon, Bouchardat, Lépine, L. H. Petit.

Sciences militaires. — MM. Laussedat, Le Fort, Abel, Jervois, Morin, Noble, Reed, Usquin, X***.

Philosophie scientifique. — MM. Alglave, Bagehot, Carpenter, Hartmann, Herbert Spencer, Lubbock, Tyndall, Gavarret, Ludwig, Th. Ribot.

Prix d'abonnement :

Une seule Revue séparément	Six mois.	Un an.	Les deux Revues ensemble	Six mois.	Un an.
Paris	15f	25f	Paris	25f	45
Départements.	18	30	Départements.	30	50
Étranger....	20	35	Etranger....	35	55

L'abonnement part du 1er juillet, du 1er octobre, du 1er janvier et du 1er avril de chaque année.

Chaque volume de la première série se vend : broché..... 15 fr.
relié..... 20 fr.

Chaque année de la 2e série, formant 2 volumes, se vend :
broché..... 20 fr.
relié..... 25 fr.

Chaque année de la 3e série, formant 2 volumes, se vend :
broché..... 25 fr.
relié..... 30 fr.

Port des volumes à la charge du destinataire.

Prix de la collection de la première série :

Prix de la collection complète de la *Revue des cours littéraires* ou de la *Revue des cours scientifiques* (1864-1870), 7 vol. in-4. 105 fr.

Prix de la collection complète des deux *Revues* prises en même temps. 14 vol. in-4..... 182 fr.

Prix de la collection complète des deux premières séries :

Revue des cours littéraires et *Revue politique et littéraire*, ou *Revue des cours scientifiques* et *Revue scientifique* (décembre 1863 — janvier 1881), 26 vol. in-4..... 295 fr.

La *Revue des cours littéraires* et la *Revue politique et littéraire*, avec la *Revue des cours scientifiques* et la *Revue scientifique*, 52 volumes in-4 ..... 524 fr.

La troisième série a commencé *le 1er janvier* 1881.

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par TH. RIBOT
Agrégé de philosophie, Docteur ès lettres

(5e *année*, 1881.)

La REVUE PHILOSOPHIQUE paraît tous les mois, par livraisons de 6 à 7 feuilles grand in-8, et forme ainsi à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

CHAQUE NUMÉRO DE LA *REVUE* CONTIENT :

1° Plusieurs articles de fond; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3° un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr.
La livraison..... 3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par MM. Gabriel MONOD et Gustave FAGNIEZ

(5e *année*, 1881.)

La REVUE HISTORIQUE paraît tous les deux mois, par livraisons grand in-8 de 15 à 16 feuilles, de manière à former à la fin de l'année trois beaux volumes de 500 pages chacun.

CHAQUE LIVRAISON CONTIENT :

I. Plusieurs *articles de fond*, comprenant chacun, s'il est possibles un travail complet. — II. Des *Mélanges et Variétés*, composés de documents inédits d'une étendue restreinte et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. — III. Un *Bulletin historique* de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complet, que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. — IV. Une *analyse des publications périodiques* de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. — V. Des *Comptes rendus critiques* des ivres d'histoire nouveaux.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr.
La livraison..... 6 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Agassiz. 8
Alaux. 6, 15
Aristote. 2
Arnold (Matthew). 5, 9
Arrdat. 15
Asseline (L.). 11
Auber (E.). 6
Audiffret-Pasquier(d'). 15
Bagehot. 5, 10, 13
Bain. 5, 9, 13, 14
Balfour Stewart. 13
Barbier. 16, 19
Bardoux. 9
Barni (J.). 3, 8, 10, 11, 15, 24, 26
Barot (Odysse). 6
Barry (Herbert). 11
Barth. St-Hilaire. 2, 7, 15
Bastian. 14
Bastide. 25
Bautain. 15
Beaussire. 4, 6, 11
Beauquier. 7
Bénard (Ch.). 3, 4, 15
Benedeu (Van). 13
Benlœw. 12
Bentham. 7
Berkeley. 3
Bernstein. 13
Bersot. 7
Bertauld. 7
Bertauld (P. A.). 15
Berthelot. 13
Bertillon (Jacques). 26
Blanc (Louis). 10
Blackwell. 15
Blanchard. 15
Blanqui. 15
Blaserna. 14
Blerzy. 26
Boert. 10
Boillot. 26
Bondois. 26
Boreau-Lajanadie. 22
Borély. 15
Bossuet. 2
Bost. 6
Bouchardat. 15
Bouillet (Ad.). 23
Bouillier (Francisque) 3, 6
Bourbon del Monte. 15
Bourdeau. 4
Bourdet (Eug.). 15
Bourloton (Ed.). 10, 23
Boutmy (E.). 7
Boutroux. 15
Brialmont (le général). 14
Breguet. 27
Briot. 26
Brothier (L.). 25, 26
Brucke. 14
Brunetière. 17
Buchez. 25
Beauquier. 7
Bondois. 25
Bourdeau. 4
Buchuer (Louis). 4, 9
Buisquet. 15
Cadet. 15
Carette. 15
Carlyle. 5, 10
Carnot. 26
Carnot (Sadi). 23
Carthailac. 14
Catalan. 25
Cazelles 4, 5, 8, 9
Challemel-Lacour, 2, 4, 6, 9
Chaper. 22
Chasles (Phil.). 15
Chasseriau (Jean). 23
Chrétien. 5
Clamageran (J.). 11, 23
Clavel. 15
Coignet (C.). 7
Collas (L.). 25
Colsenet. 9
Combes (L.). 25
Conta. 15
Cooke. 13
Coquerel (Ch.). 15
Coquerel fils (Ath.). 6, 16
Corbon. 25
Corlieu. 23
Cormenin (de). 16
Cornewal Lewis. 10, 16
Cortambert (Louis). 16
Créhauge. 11
Cristal. 25
Cruveilhier. 25
Daendliker. 11
Damiron. 3
Danover. 16
Daru. 22
Danicourt. 16
Darwin. 5
Dauriac. 16
Davy. 16
Deberle (Alf.). 11
Debidour. 10
Delaunay. 26
Delbœuf. 16
Deleuze. 16
Delondre (Aug.). 4
Delord (Taxile). 10, 12
Delsol. 22
Descartes. 2
Deschanel (E.). 12
Despois (Eug.). 11, 25
Destrem (J.). 16
Dixon (H.). 11
Dollfus (Ch.). 16
Doneaud (Alfred). 26
Draper. 13
Dubost (Antonin). 16
Dufay. 16
Dufour. 26
Dugald Stewart. 3
Dumont (L.). 4, 7, 13, 16
Du Potet. 16
Dupuy (Paul). 16
Duval-Jouve. 16
Duvergier de Hauranne (E.). 11
Duvergier de Hauranne (Mme E.). 23
Egger. 9
Eliphas Lévi. 15, 16, 17
Enfantin. 25
Espinas. 5, 7, 8, 9
Evans (John). 17
Evellin. 17
Fabre (Joseph). 2, 17
Fagniez. 30
Faivre (E.). 7
Fau. 17
Fauconnier. 17
Ferbus (N.). 17
Ferrière (E.). 5, 16, 26
Ferri. 5, 17
Ferron (de). 17
Fiaux. 23
Fichte. 3
Flint. 5, 9
Foncin. 17
Fontanès. 4, 7
De Fontblanque. 12
Fonvielle (W. de). 7
Foucher (de Careil). 2, 17
Fouillée. 2, 9, 17
Fox (W.-J.). 17
Franck. 3, 6
Frédériq. 17
Fribourg. 24
Fuchs. 14
Gaffarel. 10, 26
Garnier (Ad.). 6
Gastineau. 16, 25
Gauckler. 7
Geikie. 26
Gilliot. 17
Gérard (Jules). 3, 17
Girard de Rialle. 26
Gladstone. 10
Gouet (Amédée). 17
Grote. 7
Grove. 26
Guéroult (G.). 4, 5
Guichard (V.). 17
Guillaume (de Moissey) 17
Guyau. 2, 5, 9, 17
Haeckel. 4, 7
Hamilton (W.). 3
Hartmann (E. de). 4, 5, 7, 9
Hartmann. 14
Hatin. 26
Hayem. 17
Hegel 2, 3, 4
Helmholtz. 14
Henneguy. 26
Herbert Spencer. 5, 7, 8, 13, 14, 26
Herzen (Al.). 5, 7, 17
Hillebrand (K.). 17
Humbold (G. de). 4
Hume. 5

Huxley. 5, 9, 14, 26
Issaurat. 18
Jacoby 18
Janet. 2, 4, 6
Joly. 14
Joyau. 18
Jouan. 26
Jourdan (G.). 25
Jozon. 18
Kant. 2, 3
Laborde. 18
La Borderie (de). 22
Lachelier. 18
Lacombe. 18
La Landelle. 18
Lallié. 22
Lange. 4
Langlois. 18
La Perre de Roo. 18
La Sicotière (de). 22
Laugel (Aug.). 6, 8, 10, 11
Laussedat. 18
Laveleye (E. de). 7, 9, 18
Lavergne (Bernard). 18
Le Berquier. 18
Leblais. 6
Ledru. 18
Ledru Rollin. 18
Leibniz. 2, 3
Lemer. 18
Lemoine (A.). 4, 6
Leneveux (H.). 25
Leopardi. 7
Létourneau. 7
Levallois (J.). 7
Lévêque (Ch.). 6
Lévi (Eliphas). 15
Lévy (Albert). 25
Liard. 5, 7, 9
Littré. 17, 23
Lock (Fréd.). 25
Locke (J.). 2, 7
Lotze (H.). 4, 7
Lourdau. 23
Lubbock (sir John). 18
Luys. 13
Magy. 18
Maine de Biran. 3
Malebranche. 2
Marais. 24
Marc-Aurèle. 2
Maroy. 13
Margall (Pi y.). 7
Margollé. 25, 26
Mariano. 5, 7
Marion (Henri). 2, 7
Marion. 14
Maudsley. 13
Max Muller. 7, 22
Mazzini. 23
Menière. 18, 19
Mesmer. 19
Meunier (V.). 11, 25
Michaut (N.). 19
Milsand. 5, 6, 19
Minghetti. 12
Miron. 18
Moleschott. 4, 7
Monod (Gabriel). 30
Montégut. 11
Morand. 25
Morin (Fr.). 19, 25
Muller (Max). 7, 23
Munaret. 19
Naquet (Alfred). 23
Naville (E.). 9
Nicolas. 3
Noël (E.). 23, 25
Nolen (D.). 2, 3, 9, 19
Nourrisson. 2, 19
Oger. 19
Ollé-Laprune. 2, 19
Ott (A.). 25
Paris (comte de). 19
Paris (le colonel). 23
Paulhan. 26
Peisse (Louis). 3, 5, 8
Pelletan (Eug.). 19, 23, 25
Penjon. 3, 4, 19
Perea (Bernard). 19
Perrier. 14
Perrot. 22
Petroz (P.). 19
Pettigrew. 13
Pichat (L.). 25
Poey (André). 19
Pouchet. 14
Poullet. 19
Pressensé (de). 15
Quatrefages (de). 5, 8, 14
Quinet (Edgar). 24
Rainneville (de). 22
Rambert. 19
Raymond (E.). 25
Régamey. 19
Regnault (Elias). 10
Rémusat (Ch. de). 6
Renard. 26
Rességuier (de). 22
Réville (A.). 7, 11
Reymond (William). 19
Reynald (H.). 10, 11
Ribert (Léonce). 23
Ribot (Th.) 4, 5, 7, 8, 9, 19, 30
Richard (Ch.). 25
Richet (Ch.). 27
Richter (J.-P.). 4
Ritter. 2, 8
Robert (Edmond). 23
Robert (P.). 19
Ruberty (de). 14
Robinet. 26
Rochau (de). 10
Ruisel. 7
Rolland (Ch.). 25
Rood. 14
Rosenthal. 14
Ruskin (John). 5
Rustow. 10
Saigey (Em.). 2, 7, 8
Saint-Marc Girardin. 22
Saint-Robert (de). 12
Saint-Simon. 6
Saisset (Em.). 6
Saporta (de). 14
Saletta. 18
Sanson. 25
Sayous (Ed.). 11
Schelling. 3
Schmidt (Osc.). 4, 5, 7, 13
Schœbel. 6
Schopenhauer. 4, 7, 9
Schutzenberger. 13
Secchi (le P.). 14, 26
Secrétan. 18
Selden (Camille). 7
Semper. 14
Siciliani. 5, 7
Siegfried (Jules). 19
Sièrebois. 20
Smee (Alf.). 20
Socrate. 2
Sorel (Albert). 20
Spinoza. 2, 6
Stahl. 4
Stanley Jevons. 13, 26
Stuart Mill. 3, 4, 6, 7, 8, 23
Sugny (de). 22
Sully (James). 5, 9
Sybel (H. de). 10
Tackeray. 10
Taine (H.). 4, 5, 6, 11
Ténot. 20
Teste (L.). 11
Thulié. 20
Thurston. 14
Tiberghien. 20
Timon. 15
Tissandier. 6, 20
Tissot. 2, 3, 20
Tissot (J.). 20
Turck. 25
Tyndall (J.). 13
Vacherot. 2, 7, 9, 20
Valmont (V.). 23
Van der Rest. 2, 20
Véra. 3, 4, 6, 20
Véron (Eug.). 10
Villiaumé. 20
Vogel. 13
Vogeli. 8
Voituron. 20
Voltaire. 2
Wahl. 10
Weber. 20
Withney. 13
Wolf. 26
Wurtz. 14
Yung. 20, 27
Zaborowski. 25, 26
Zevort. 19, 26
Zimmermann. 19
Zurcher. 25, 26

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google